

Laissé pour conte

Serge Doubrovsky

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SERGE DOUBROVSKY

Laissé
pour conte

roman

AUTOFICTION

Grasset

SERGE DOUBROVSKY

Laissé
pour conte

roman

AUTOFICTION

Grasset

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Dédicace

1

2

3

Samedi 16 juillet 1955

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

© 1999, *Éditions Grasset & Fasquelle.*
978-2-246-58049-2

DU MÊME AUTEUR

LE JOUR S, nouvelles, Mercure de France, 1963.

CORNEILLE OU LA DIALECTIQUE DU HÉROS, Gallimard, 1964.

POURQUOI LA NOUVELLE CRITIQUE : CRITIQUE ET OBJECTIVITÉ, Mercure de France, 1966.

LA DISPERSION, roman, Mercure de France, 1969.

LA PLACE DE LA MADELEINE : ÉCRITURE ET FANTASME CHEZ PROUST, Mercure de France, 1974.

FILS, roman, Galilée, 1977.

PARCOURS CRITIQUE : ESSAIS, Galilée, 1980.

UN AMOUR DE SOI, roman, Hachette-Littérature, 1982.

LA VIE L'INSTANT, roman, Balland, 1985.

AUTOBIOGRAPHIQUES : ESSAIS, PUF, 1988.

Le LIVRE BRISÉ, roman, Grasset, 1989 (*Prix Médicis*).

L'APRÈS-VIVRE, roman, Grasset, 1994.

roman

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

*A mon père
mort depuis plus
d'un demi-siècle*

hagard, regarde, ne peux pas croire, un tel coup au cœur, un direct à l'estomac, suffoque, me retiens pour ne pas hurler à la mort en ce silence désert, décor habituel intact, vu, revu des ans et des ans, en pointe là-bas à gauche, l'île bordée d'arbres verdoyants, Bougival, sur la droite, comme à l'accoutumée, le viaduc du chemin de fer haut suspendu dans les airs, enjambant d'un seul élan l'espace immense telle une arche, en face, la route fend d'un trait la colline du Pecq, grimpe raide à l'assaut entre l'alignement minéral des demeures, parallèle à l'étagement des vergers, jusqu'à l'énorme muraille en contrefort de la terrasse, le parc de Saint-Germain déployant à l'horizon la crête de ses futaies, sous le soleil incandescent, une chaleur de plomb m'écrase le torse, sur le guidon de mon vélo affaissé je halète, le paysage grandiose, si familier, de famille, fait partie de moi, plonge aux viscères, là dans les plus lointaines lueurs d'enfance, démembré, défiguré, me crève les yeux, LÀ, devant moi, CE TROU, gigantesque, à mes pieds cette mortelle béance, je chancelle, je frissonne sous cette canicule, je ne peux pas admettre, non, pas possible, la scène, ma Seine, tant et tant de fois traversée, vision plantée en travers de la gorge, cauchemar sous la lumière éclatante, on ne peut pas, on ne peut plus, la Seine à présent aussi large que la Manche, je reste les yeux écarquillés, reste rien, disparu, volatilisé, PLUS DE PONT, Le Pecq est coupé de Saint-Germain par un abîme d'eau glauque, tablier effondré au fond du fleuve, des moignons affreux de pierre subsistent, l'armée française qui a fait tout sauter dans sa déroute, un pays qui se suicide s'est fait sauter le caisson, en pleine débâcle irréparable veut ralentir l'avance ennemie, freiner un instant la reculade frénétique, un peuple entier en pleine frousse, jeté à l'infini des chemins en une fuite éperdue, perdue la guerre, pousse, on ne joue plus aux soldats, de grâce, on quémande l'armistice, on vient de l'avoir, plus de République, elle s'est elle-même dynamitée, à mes pieds la plaie liquide, le sang de la nation se vide, je suis exsangue, immobile, accroché au guidon de mon vélo, je ne cesse de balayer des yeux l'espace, je cherche à sa place imprescriptible, dès l'aurore de ma mémoire, sacrée, consacrée, entre le viaduc et l'île, face aux remparts de la terrasse, le pont qui manque

déjà plus d'un mois, presque deux, le Père a réfléchi des heures et des heures, la vie ou la mort, la plus difficile, douloureuse décision

de son existence, nous terrés dans l'appartement rue de l'Arcade, atterrés, boulevard Haussmann des jours et des jours, ces files effarées de fuyards, voitures avec des ballots sur les toits, charrettes à bras bourrées de valises, tout Paris, des vieux, des gosses, qui se conchie en une course folle, déchets, humains déchus, courant vers quoi, vers qui, le Père a décidé, *on ne part pas*, destin joué à pile ou face, à nos risques et périls, qu'est-ce qui nous attend, on attend ici, voilà, inutile de vouloir s'échapper, l'étau se resserre, se referme, début juin, boulevard Haussmann, au lieu des fuyards, déferlement des vainqueurs hilares, torse nu sur leurs camions certains, cheveux blonds rasés court au vent, dans un tintamarre étourdissant de ferraille, estafettes en motos, officiers en autos, mes deux cousins et moi qui regardons paralysés, pétrifiés, au coin de la rue, quand même plus tard, le Père a décidé de partir, un peu, pas loin, nous mettre au frais sur notre terreau, terrain familial, notre terrier, hors de Paris, au Vésinet, propriété de mon grand-père, *Les neuf chênes*, avant la guerre on allait y respirer le week-end, sera désormais notre résidence, jusqu'à quand, jusqu'à ce que, quoi, coï, ne pas savoir étreint la gorge, dans le silence total du site désert, je contemple le vide, première fois que j'ai la permission de sortir de notre villa, première balade en vélo, d'instinct j'ai voulu revoir la Seine, le paysage qui dilate la rétine, évasion sublime, évanoui, j'ai longé les maisons barricadées derrière leurs volets, bouclées, pas de chien qui aboie au passage, jardins envahis de folles herbes, j'ai remonté le boulevard des États-Unis, en bas, cratères des deux bombes tombées en octobre dernier mal bouchés, en haut, j'ai tourné sur le boulevard Carnot, mairie fermée, restaurants clos, croisé deux ou trois autres cyclistes, une ou deux boutiques encore ouvertes place de l'Église, et c'est là, au bout, affalé sur mon vélo, soudain assommé, reçu en pleine gueule, plus de pont, plus rien, agrippé à mon guidon, l'eau verdâtre léchant la berge, pas un chat autour, pas un passant, plus personne, plus de France

(juillet 1940)

la France quittée depuis six jours, sans un regret, dans un élan, voguant vers une autre ville, une autre vie, tout entier tendu par l'attente crispée, fébrile, à l'autre bout, jeune femme blonde délicieuse m'attend sur le quai, la plus prestigieuse université m'attend à la rentrée, expérience cruciale, tournant décisif, je ressens la plus impétueuse poussée, fini le lycée Pothier, la première sup à Orléans, les élèves qui font les malins, pour leur en boucher un coin, je demande, exercices de vocabulaire, garçons et filles, *comment dit-on une bitte de marin ?*, rires étouffés, silence gêné, *naturellement une bitte pour amarrer les cordages d'un bateau*, rires francs, *eh bien ça se dit « a bitt »*, terminées les facéties de corps de garde pour réveiller les classes d'anglais endormies, larguée par-dessus bord la médiocrité souffreteuse d'un prof de lycée en province, je fonce d'un seul bloc vers l'avenir, maintenant sur le *Liberté*, paquebot si bien nommé, je commence la grande aventure, je romps avec tout ce passé qui m'étreint, m'étouffe, ému, j'avoue, je n'ose pas ouvrir la lettre, AIR MAIL écrit à la main, cinq timbres à trois cents dessus la Statue de la Liberté le bras tendu, mon écriture appliquée *Madame R. Doubrovsky, 29 rue Henri-Cloppet, Le Vésinet (Seine-et-Oise)*, en gros en bas à gauche FRANCE, l'enveloppe a déjà une forme, le papier une texture américaines, déjà l'Atlantique entre nous, la première lettre que j'ai envoyée à ma mère la première fois que je suis arrivé à New York, je la caresse pas seulement des yeux, des doigts, surface à travers le temps encore douce, onctueuse, comme couverte de talc, je touche, n'ose pas y toucher, j'hésite, sur une grande enveloppe ma mère avait mis, à *brûler ou détruire*, je n'ai pas pu aller à son enterrement, dans sa tombe avec elle d'un seul coup enseveli, ma sœur, accourue d'Angleterre, fidèle, courageuse, la fille de son père, elle qui a assisté ma mère en ses derniers instants à Beaujon, s'est occupée, malgré son chagrin lancinant, de tout ce qui accompagne la mort, obsèques, nettoyage ultime de l'appartement défunt, c'est là qu'elle a découvert le carton de lettres, celles de mon père, cela ne regardait qu'eux, leur intimité à eux, ma sœur les a brûlées, les miennes, elle n'a pu les détruire, pensant que j'en aurais peut-être besoin plus tard, elle a eu raison, j'en ai maintenant un besoin urgent, elle a emporté le lourd paquet, l'a déposé dans le coffre d'une banque à Birmingham, pour le jour où je voudrais, dix ans, vingt ans je n'ai pas voulu, et puis le jour est venu, désir soudain, violent de me retrouver, ressaisir mes traces, je n'ai jamais tenu de journal intime, contraire à ma nature, pensées, faits et gestes, je laisse le quotidien s'évaporer, mais quand ma vie forme d'elle-même une phase révolue, lorsqu'une page se tourne, je

l'écris, comme un roman, ma personne devient mon propre personnage, je suis l'auteur de moi-même, étrange jubilation, ma vie, ainsi que toute vie, faite de hasards, de sursauts, d'atermoiements, de saccades, à cette dérive qu'est l'existence je donne la charpente, le suspens d'un récit dont je suis le maître, alors que de cette existence je suis l'esclave, pôles, rôles renversés par l'écriture, lettres à ma mère, tout un stock, elle les a gardées pratiquement toutes, me renvoient à l'individu empirique, enchaîné à la succession contingente du jour le jour, empâté dans les soucis banals, les aveux terre à terre, deux trois fois par semaine sur des années, j'ai adressé à ma mère de longues missives où je me suis déversé à ras de soucis ou d'émois, sans fioritures, longtemps je me suis désintéressé de ces relents du passé, préférant celui que je réinvente à celui qui a platement été, mais voilà, quelle que doive en être la durée, ma vie est maintenant entrée dans sa phase terminale, plus d'aventure qui fasse tressauter jusqu'au squelette, plus d'imprévu qui brise l'abâtardissement des jours, ce qui mettra fin à ces jours, quand cette ultime page sera tournée, je ne pourrai plus l'écrire, lorsqu'on n'a plus d'autre avenir que de disparaître, les possibles ne sont plus que dans le passé

mais le passé brut n'est pas toujours possible, à reprendre, à ranimer, son sens s'estompe, son intérêt se dérobe, parmi les lettres à ma mère, une grande partie, la plus grande, est lettre morte, je puise au hasard, sur l'enveloppe une date, 10 janvier 1962, sur l'entête du papier, *Smith College, Northampton, Massachusetts*, dernière étape de mon séjour en Nouvelle-Angleterre, après deux ans à l'université Harvard, quatre à l'université Brandeis, avant d'atterrir à New York, pour grimper dans le supérieur il faut bien sûr courir le poste moche, c'est ma vie, mais je la lis comme celle d'un autre, aucun souvenir de cet épisode routier, de quel boulot il s'agissait, pas même de quelle voiture, aucune idée, pas de trace qu'écrite, mais cet écrit m'indiffère, inutile, le vrai en vrac, il faut trier pour chercher l'intéressant, passages qui font tilt, moments qui font choc, repérer les instants emblématiques

Notre voyage dans l'État de New York dimanche dernier a été un fiasco complet. Partis à 9 h du matin, nous sommes tombés en panne de voiture *un dimanche*, et pour trouver un garagiste bénévole, ç'a été la croix et la bannière. Après quatre heures passées dans son garage non chauffé (rarissime aux États-Unis un endroit non chauffé ou surchauffé, nous avons dû tomber sur le seul et unique!), et quatre heures de route ensuite, nous avons découvert que ni l'endroit ni le boulot ne nous convenaient nous sommes rentrés fatigués et bredouilles, à 1 h 30 du matin !! C'est la vie : on ne peut pas faire mouche à tout coup

je tiens la lettre entre mes doigts, je me tiens, je vais mettre la main sur moi, d'un coup d'un seul quarante ans en marche arrière, sur le *Liberté*, j'y suis, voilà, libération qui me lance dans l'inconnu prometteur, qui me propulse du lycée Pothier à l'université Harvard, des errances sous la pluie en mobylette dans les bras d'une femme aimée, Eldorado, Eldoradollar, quel nom de nef, je vogue vers l'ineffable, quand je suis tombé sur la première lettre que j'ai envoyée à ma mère d'Amérique, quelles retrouvailles avec moi-même, un tel moment, un tel instant, je déplie la lettre à l'encre bleue, flots bleus, je vais jeter l'ancre, après une semaine de voyage, enfin, quel tamponnement avec New York, la ville debout, du Céline, du délirant, du délivrant, un envol au-delà des mots, je lis avec émotion

(novembre 1995)

pendant une partie de l'été, il y a eu un bac, transportant poussif avec des râles d'épuisement, un vrai record de lenteur, les passagers d'une berge de la Seine à l'autre, comme c'était encore les vacances, je n'ai pas eu besoin de monter à Saint-Germain, irrésistiblement attiré jusqu'à ma rive, rivé là, avec mon vélo, sans bouger, à regarder peu à peu le pont, la passerelle de bois se construire, tant qu'il ne fait pas tempête ou grand vent, la charpente a l'air solide pour les piétons, mais pour les voitures, crac, elles risquent de s'écrouler, planches défoncées, au beau milieu du fleuve, après tout la France entière s'est effondrée, des semaines les ouvriers ont travaillé à ériger ce pont d'infortune, puis sur les trottoirs, la chaussée de bois, on a mis une sorte de toile goudronnée, voilà, le pont tout neuf de la défaite, le bac a cessé ses traversées ras bord, à chaque instant il menaçait de chavirer, tellement rempli de passagers, de paquets, les gens commençaient à revenir, les volets des maisons au fond de leurs jardins encore hirsutes commençaient à se rouvrir, Le Vésinet à l'agonie se repeuplait en hésitant, de vastes demeures derrière leurs grilles encore closes, le manoir au coin de notre rue encore délaissé, quelques boutiques offrant maintenant sur la place de l'Église des étalages malingres, le boulanger près de la gare offrant même de maigres baguettes aussitôt disparues, après la drôle de guerre, la drôle de paix, la circulation automobile encore morte, route de Croissy, avenue Carnot, aux Ibis, on pouvait pédaler tranquille, on ne croisait guère que d'autres vélos, les petites villes alentour, Le Vésinet, Chatou, Montesson quasi assoupies, deux mois à peine j'avais reçu en plein estomac, en pleine gueule, au coin du boulevard Haussmann et de la rue de l'Arcade, le défilé fracassant des camions, des blindés, des estafettes, poitrails découverts au soleil éblouissant, crânes blonds drus, les fusils entre les jambes, canons autotractés, mitrailleuses des chars pointées en avant, des voitures de gradés doublant la horde, Paris Ville Ouverte labourée, la tripe éventrée par les chenilles, dans le tintamarre des roues, Charles, Marc et moi écrasés par ce vacarme triomphant au coin de la rue, soudain évanouis les bruits ébranlant les vitres, taraudant les tympanes, il avait suffi de se faufiler jusqu'au Vésinet, la propriété de Grand-Père, accueil des week-ends avant-guerre, devenue notre domicile, notre refuge, les neuf chênes sur le devant ombrageant une pelouse ronde, garage, chenil toujours là, parterres de bégonias disparus, la salle à manger d'été pourrissant peu à peu en face, derrière encore des pelouses, des arbres, le petit bois, et puis, au fond, le potager, avec la maison du gardien, le poulailler, nous allons tous nous mettre à la besogne

pour qu'ici tout foisonne, revive, nous fournisse en vivres, car tout va être rationné, c'est sûr, pommes de terre et haricots verts, poules et lapins, il va falloir nous y mettre, tous les quatre, le Père a prévenu, pour la première fois de ma vie, je touche de la terre pour y enfouir des patates, j'attache des plants aux tuteurs, je cueille des fruits, pommes, poires, prunes, je hume l'odeur du sol fécond, les marchés du samedi n'ont pas encore repris, les repas sont un trésor d'invention, mon père, ma mère, ma sœur et moi dans la cuisine le soir autour de la table à toile cirée, ripailles chétives, dépend de la place dans les queues qui commencent à se former aux boutiques ouvertes, il faut être parmi les premiers, il y a aussi les commerçants qui nous connaissent de longue date, Ducatez nous a octroyé une demi-livre de beurre pour un bon prix, normal, pas encore le marché noir, le marché gris, grisaille des jours sous un soleil éclatant, attendre, chaque journée, chaque heure, chaque minute est une attente, de quoi, on évite d'en parler à table en famille, mais c'est du mauvais, c'est sûr, après le rembarquement foireux à Dunkerque, l'Angleterre ratissée au phosphore tous les soirs par la Luftwaffe, Londres en flammes, quartier après quartier qui s'écroule, pas de quartier, l'Allemagne a l'air partie pour la victoire, terrifiante, totale, les journaux fraîchement, franchement traduits du boche par des plumes françaises nous renseignent, à chaque bombe qui éclate là-bas sur l'île rabougrie cris de triomphe, et nous dans tout ça, haut-parleur sur la place de la Concorde, début juin, quand ils se sont installés dans la Ville Ouverte, *Vous avez été trompés, Nous n'avons rien contre les Français, Nous ne voulions pas vous faire la guerre, Nos ennemis et les vôtres ce sont les Anglais et les juifs*, le camion avec le haut-parleur au coin de la rue Royale me corne encore aux oreilles, une fois qu'ils en auront fini avec les Anglais, s'ils y parviennent, vague après vague de Heinkels, de Stukas, soir après soir, si l'Angleterre, sous l'œil bienveillant de Moscou, est détruite, les Amerloques qui se croisent les bras, nous ensuite, qu'est-ce qui va, nous arriver quoi, sous quelle forme, nous évitons d'en parler entre nous, mais forcément, la question béante me trotte dans la tête, me serre la gorge, pourtant dans les rues à demi désertes du Vésinet, les habitants des villas à demi revenus, arbres épanouis bordant les talus herbeux, je me sens soudain au calme, loin, dans une oasis intouchable, je vadrouille régulièrement sur ma bicyclette, je m'entraîne, ça ne va pas traîner, dès septembre rentrée, plus comme l'année dernière en sixième au lycée Janson, cinq minutes à pied de la rue Cortambert, cette fois, lycée Debussy à Saint-Germain, les trains sont peu sûrs encore, prévoir le pire, il faudra que je m'y trimbale en vélo, une sacrée trotte, des kilomètres et des kilomètres, mais ce n'est rien, ce qui me coupe le souffle à

l'avance, c'est cette montée, raide comme un pic, je m'en fais une montagne, grimper de la Seine à hauteur de la terrasse, écrasant, je n'ai même pas de changement de vitesses sur ma vieille bécane, sans dérailleur me démantibuler, ahaner à mort, monter en danseuse, drôle de cadence, c'est ce qui m'attend, sous peu, un mois à peine, j'en peine d'avance, mes promenades à travers les rues paisibles me ramènent au même point, au pied du pont, la charpente en bois à présent finie, on y a posé un enduit de goudron

(août 1940)

Samedi 16 juillet 1955

Ma chère petite Maman adorée,

Jusqu'à présent je n'ai pas eu le temps de t'écrire une longue lettre, car je n'ai fait que voyager et d'abord, les nouvelles. Arrivé à New York jeudi matin à 5 heures. Vu la statue de la Liberté à demi enfouie dans la brume, avec les gratte-ciel de Manhattan au loin enfin l'impression d'être arrivé après tant de jours sur l'eau je n'ai pas été malade, mais ne nous faisons pas d'illusions : c'est parce que j'ai eu une mer *exceptionnellement* calme. Dès que ça a commencé à tanguer un peu mercredi, adieu le belladéal désamphétaminé ou non! J'ai commencé à me sentir « tout chose » et j'ai dû rester au grand air sur le pont jusqu'à 3 heures du matin

mes hoquets, mes spasmes, ma mère a droit à toute ma tripe, les bras m'en tombent, j'ai du mal à croire, arrivé jeudi, lettre datée du samedi 16, je suis donc arrivé le *14 juillet*, sur le *Liberté* devant la *statue de la Liberté*, dans un roman on crierait à l'esbroufe facile, au coup monté, un symbolisme d'enfant de chœur, mais le hic, c'est *vrai*, dans un roman vrai, quelle scène à faire, cinq heures du matin, les yeux encore lourds de sommeil, le glorieux flambeau au bout du bras emmitouflé dans le brouillard, le pont supérieur noir de passagers à l'affût, les yeux aux aguets, enfin le moment attendu, les corps tressaillent, silence de stupeur, d'émerveillement, des cris d'admiration, peut-être d'angoisse, le Nouveau Monde, qu'est-ce qu'il réserve à ces passeurs d'océan, une pareille scène, quand j'y pense, les phrases s'enflamment dans ma tête, les mots brûlent mon clavier et mes doigts, tu parles, je parle à ma mère de l'état de mes entrailles, pas trois lignes, toute une tartine, naturellement, j'écris pour elle, c'est un sujet qui l'intéresse au premier chef, je n'ai pas pu ne pas voir, ressentir jusqu'au tréfonds, le matin de mon arrivée première, ce que j'ai depuis toujours vu, senti, chaque fois que j'ai pris le ferry de Staten Island depuis plus d'un quart de siècle, accompagnant les amis en visite, déployant, dépliant à nos yeux éblouis le fabuleux tableau, archiconnu, pourtant sans cesse époustouflant, Brooklyn Bridge, Manhattan Bridge, sur la droite, ponts d'acier géants qui s'arc-boutent, travées cambrées s'élançant d'une rive à l'autre de l'East River, Manhattan vers nous qui avance en pointe, enfonce comme un coin dans la baie le surgissement de ses gratte-ciel, la statue grandissant peu à peu, comme nous approchons de l'Hudson, sur notre gauche, comme nous nous y engageons lentement, le paquebot remorqué se fauflant entre Ellis Island et Battery Park, jusqu'au quai de la 52^e Rue la première lettre

que j'ai envoyée d'Amérique, passant sur le *Liberté* devant la *statue de de la Liberté* un 14 juillet, une telle réunion de coïncidences, d'autant plus que le *Liberté*, c'était l'ex-Bremen des Allemands, prise de guerre, juste retour des choses, un youpin qui fait sa grande escapade sur un bateau boche, ironique, non?, j'en ai l'imagination allumée, la plume incendiée à distance, sur le moment, c'est surtout mon foie que je palpe, ausculte, que ma mère se rassure sur son rejeton, mais ma mère a bon dos, peut-être pas seulement pour elle, pour moi, mon foie, ma rate, toute ma tripaille ont été alors l'essentiel, ce que j'ai vu, ressenti *réellement* il y a quarante ans, comment savoir, peut-être est-ce moi maintenant qui ne veux pas m'admettre, cette lettre sortie de son cercueil froissé, peut-être moi qui n'aime pas mes restes, j'en suis si désarçonné que j'ai du mal à poursuivre ma lecture, heureusement, parmi les viscères, il y a le cœur

Je suis un peu crevé, non seulement à cause du voyage, mais de toutes les drogues que j'ai prises et qui m'ont quelque peu tourneboulé le foie avec du repos, quelques pilules idoines de Sulfarlem et une bonne nourriture, je serai de nouveau

et heureusement, côté cœur, ma lettre déborde, il y en a plus quand même que pour le foie ou l'estomac, à la bonne heure, nous voilà enfin dans le palpitant, je me revis, je me ressens exact, c'est juste, c'est bien moi qui ai écrit cela, parce que c'est encore aujourd'hui ce que j'éprouve, lorsque brusquement, impérieusement, une femme se met à incarner tout le féminin, toutes les femmes, par la tendresse de la voix, l'éclat des yeux, le galbe de la poitrine, elles sont toutes là, toutes en une, une seule fausse note, ça, je n'aime pas, je me gobe, fait Don Juan de province sur sa mobylette d'Orléans, enfin, j'avais vingt-sept ans, je me pardonne, trois lignes, me voici de nouveau embarrassé,

J'ai maintenant assez d'expérience (à la longue !!!) pour ne pas me laisser emballer et me « monter le cabochon », je demande à voir ce que « ça va donner » Mais la reprise, pour parler comme les boxeurs, a été simplement fulgurante – et le plus fort, c'est que nos rapports sont purement sentimentaux en ce moment (et pour cause...)

on ne peut pas dire que j'étais un fils cachottier avec sa mère, mais ma mère était ma mère, elle avait droit à tous les détails, *on ne cache rien à sa maman*, donc, pas ça qui me choque, entre nous normal, ce que je n'aime pas, pas du tout, c'est ce langage de la boxe pour l'amour, je n'admets point, après la fulguration du Féminin, ces prudences prudhommesques, ces roublardises timorées, moi qui me suis toujours jeté dans les histoires de femme sans

réfléchir, d'un seul élan, comment j'ai pu m'exprimer ainsi, me blesse, peut-être est-ce pour rassurer ma mère, ou bien pour me rassurer, difficile à dire, et je ne raconte pas non plus l'anecdote la plus saillante de ces retrouvailles, qui brille encore dans ma mémoire, Cl. s'était précipitée à ma rencontre si vite, elle n'avait pas remarqué que le chauffeur de taxi lui avait remboursé la monnaie sur dix dollars, alors qu'elle lui avait donné un billet de vingt, une somme à l'époque très chic, il ne faut pas exagérer, est-ce pour impressionner ma mère, ai-je été impressionné moi-même à bon compte, l'hôtel Stanford sur la 33^e Rue était bourgeois, confortable, sans plus enfin à New York, mes premiers pas dans le Nouveau Monde, dans ma première lettre, commentaire type du péquenot débarqué de Fouilly-les-Oies

Nous sommes allés nous promener le soir le long de Broadway et de la 5^e Avenue, avec les lumières et la publicité illuminant les gratte-ciel. Ça n'a pas d'équivalent en Europe, c'est *du nouveau* !! C'est un peu tape-à-l'œil, mais c'est vivant, avec des foules bigarrées, beaucoup de Noirs vêtus de rose et un grouillement continu s'écoulant entre les murs immensément vertigineux des buildings de chaque côté ! Je suis si heureux d'emmagasiner du *nouveau* Quelle impression de force, de richesse, de jeunesse, de solidité dans ce pays ! C'est peut-être « primaire », mais c'est autrement vigoureux que chez nous!

New York, après tout, n'était pas ma destination d'alors, je ne suis pas encore arrivé, seulement de passage voilà, je touche au terme provisoire de ce voyage, au terme de ma première lettre, la première de ma première grande échappée j'espère quand même que j'étais plus amoureux de Cl. que de sa maison ou de sa cuisine

New York est unique. Boston, c'est l'Angleterre. Mêmes maisons de briques, mêmes vitrines, même atmosphère. Mais là où habite Cl., c'est de nouveau unique, pour moi, en tout cas ! Imagine des collines verdoyantes, avec une superbe rivière zigzaguant paresseusement parmi elles et partout des maisons de bois peintes en vert, blanc, bleu, avec des voitures arrêtées devant chaque porche et des routes à faire rêver l'automobiliste français !! Et la maison de Cl. est tellement chic, propre, confortable, moderne, que c'est à lécher les planchers ! Tout est prévu pour le confort de la ménagère, cuisine (quelle cuisine !!!) J'ai tellement pensé à toi en voyant ça ! Réception charmante de la part des parents de Cl.

(juillet 1955)

l'Après-vivre, maintenant quoi, l'après-livre, quelle vie, vieillir, que raconter, que je vais de jour en jour plus mal, Coué à l'envers, que de semaine en semaine je me dégingue, tragédie de la tripe, protase, prostate, Acte I, l'urologue, Acte II, le stomatologue, Acte III, le cardiologue, phlébite, caillot, attention embolie, soudain embellie, pas pour tout de suite, pour quand, l'Acte IV, puis le V, Décalogue du Vidal, mes cent maux, les mille remèdes, dix commandements sous couverture rouge, mon destin est écrit là, tables de la Loi, la loi des reins, inexorable, celle de la vessie, imparable, retour à la case départ, tragédie est circulaire, à présent la circulation, jamais eu avant d'atteinte, surprise, stupéfaction, peut-être promis à l'infarctus, thrombose me frappe, *Viens, mon fils, viens, mon sang*, mon sang me trahit, m'assassine, assiégé de tous côtés par la mort, je loge encore rue Vital, pour l'heure, du provisoire, le définitif, dénouement de l'acte V, prévu d'avance, depuis longtemps, mon grand-père a acheté la concession en 39, adresse finale, cimetière de Bagneux, allée des Ormes de Klemmer, 31^e division, 4^e ligne, 30^e tombe, tombeau de famille, reste une place, la seule, la mienne, ensuite la dalle affiche complet

entre gélules et capsules, comprimés et gouttes, je me dégoûte, être moi me débecte, deux fois en cinq ans la déprime, la vraie, la cataleptique, l'être minéralisé en roc, je ne peux plus me supporter, je suis devenu franchement inhabitable, plus une vie, alors qu'écrire, puisque j'écris ma vie, si elle s'étrécit, s'amenuise, quelles aventures relater par le menu, quels chambardements d'âme, accrocs de cœur, amours folles, narrer, à romans ardents il faut une existence enfiévrée, à travers deuils, déchirements, extases, une vie, des mots en feu, feu ma vie, si chaque jour un peu plus je m'éteins, écrire c'est raviver la flamme, monument du livre inconnu, la disparition qui se ranime, comment faire si la lave est refroidie, si je n'entre plus en éruption, transi, adieu les transes, bien sûr, on peut tenir le carnet de bord d'un naufrage, se récolter au quotidien, afflux d'émotions, affleurements de pensées, noter les moindres événements, se donner des bonnes, des mauvaises notes, je n'ai jamais tenu de journal intime, ce n'est pas mon genre, j'attends qu'une page de ma vie soit tournée pour l'écrire, je suis au dernier chapitre

devant moi le clavier de ma machine, pas électronique, imprimante et tout, une vieille, comme moi, électrique, si elle claque, irréparable, plus de pièces, on n'en fabrique plus, à mon image, une construction contradictoire, touches américaines, accents français, voltage transatlantique de 110 adapté au 220 européen, les cycles du moteur bricolés exprès pour moi par un transfo de fortune, s'il lâche, fini, je suis prévenu, machine à écrire, machinerie physiologique, ma survie ne tient qu'à un fil, ce fil ne peut pas être étiré à l'infini, mon existence, ses aléas, mes catastrophes, mes joies, je les ai déjà depuis plus d'un quart de siècle détaillés, alors quoi maintenant, j'ai le besoin absolu, tenaillant d'écrire, mais quoi, dès que je veux démarrer, débiter, butoir, je me tamponne à l'impossible, plus de matière, inventer des destins imaginaires j'en suis incapable, je n'en ai aucune envie, je ne peux pas même saisir le mien, *connais-toi toi-même*, l'injonction socratique me poursuit, m'y suis plus de vingt-cinq ans attaché, ma tâche, seulement au bout du rouleau, il n'y a plus de fil

ÉCRIRE bien sûr, mais quoi, m'écrire, mais je suis dévalué, envolé, le troisième âge, l'âge ingrat, en route cahin-caha vers la vieillesse, plus d'aventures fulgurantes, un pourrissement lent, une disparition insensible peu à peu avant la finale, je m'oblitére à terre, capsules, gélules, entre baumes et élixirs, j'avale des tonnes de viatiques, tout le Vidal en vain, enfoncé dans la décrépitude quotidienne, insidieuse, courant de l'urologue au cardiologue, vers l'astrologue, prédiction infaillible, au bout la mort, plus ou moins brève échéance, entre ce plus et ce moins logé, posture inconmode, la mienne dorénavant, pas d'autre, pas d'échappatoire, grandes échappées de plage en plage, passion effrénée, transes Europe-Express, Manche-Méditerranée, Paris-Munich, charme slave, envoûté avec Élisabeth, fini, hésitations torturantes, Rachel-Claudia, amante-épouse, choisir, il faut, peux pas, ballotté huit ans, peux plus, terminé, terminus des hystéries, tombeau des obsessions à femmes, de l'une à l'autre dérivant entre les rives transatlantiques, passé, trépassé, toutes les palpitations de cœur, les épopées de la braguette, tous mes rancarts d'un demi-siècle au rebut, si je me

déboutonne, dessous néant, la page vivante de ma vie est tournée sans retour, déjà écrit *l'Après-vivre*, écrire quoi, après l'après-vivre, rien, me taire, têtue je voudrais, continuer, qu'il y ait une suite, que la fontaine d'encre ne soit pas à sec, mon histoire, mes histoires abolies, un livre, encore un, un seul, le dernier, l'ultime, ensuite je la ferme, promis, fermeture définitive de mon bureau d'esprit à la fin du XX^e siècle, je m'effacerai avec, aucune envie d'entrer dans le troisième millénaire, mon poteau-frontière l'an 2000

(novembre 1995)

jeudi après-midi, aujourd'hui, quartier libre, ç'a beau être le début du printemps, il fait encore trop frais pour le plein air en forêt, prof de gym en tête, queue leu leu des copains qui cavale après lui, la longue file traverse la route de Pontoise, la grille du parc de Saint-Germain à notre droite, on s'enfonce le long d'un sentier parmi les arbres et les herbes, au début, il fallait chanter en chœur, *Maréchal-nous-voilà-devant-toi-le-sauveur-de-la-France*, l'enthousiasme s'est refroidi, l'automne dernier on ne chantait déjà plus beaucoup, depuis que les Allemands ont occupé la zone ex-libre, les braillements ont tari dans les gorges, on court tout droit jouer aux boules, à saute-mouton, surtout au ballon, j'aime bien le plein air, une occasion de détente sylvestre, on oublie tout, sera pour plus tard, on n'a pas de téléphone, lui non plus, alors à la guerre comme à la guerre, je prendrai le risque, j'irai chez lui, peut-être qu'il aura eu la même idée, on suit le même chemin, donc on se croisera en route, je verrai bien, je vérifie une dernière fois ma version latine, « il donne le signal du combat. Au premier choc, sur l'aile droite où se tenait la septième légion, les ennemis sont repoussés et de plus mis en fuite, sur la gauche, lieu qu'occupait la dixième légion », ça se lit bien, je relis tout le passage de César, je ne pense pas avoir fait de faute, je referme la couverture rose du cahier de préparations latines, avec la tête obligatoire de Jeanne d'Arc, 1412-1431, Libératrice de la France, encadrée d'un trait noir, libération de la France, ça n'a pas l'air d'être pour demain, les Allemands ont capitulé à Stalingrad, kapout Paulus et la VI^e armée allemande, les Russes foncent sur Rostov, mais tout ça c'est encore très loin, les Anglais qui s'emparent de Tripoli, la Wehrmacht coincée par les Alliés en Tunisie, tout aussi loin, aux antipodes, le Père a beau dire, d'un ton résolu à table, « les Allemands sont en train de perdre la guerre », possible, mais chez nous ils sont encore là, et un peu là, la caserne sur la place, quand j'arrive suffoquant en haut de la route du Pecq, ahanant sur mes pédales, vélo branlant, pas l'armée française, eux qui l'occupent, partout en uniformes dans les rues, aux terrasses des cafés, les officiers à casquettes plates, bottes luisantes, ils n'ont pas tous disparu à Stalingrad, il en reste des tas et des tas, ils pèsent sur nous des tonnes et des tonnes, l'Occupation nous écrase les poitrines, ils y ont même accroché l'étoile, par commissariat français interposé, jaune, tamponné les quatre lettres sur les cartes d'identité, rouges, nous sommes catalogués, fichés, fichus, ils nous tiennent, Stalingrad, Rostov, la Tunisie, c'est au diable, Drancy, c'est tout près, rafle du 10 mai, du 16 juillet l'année dernière, le coupeur roumain de mon père, sa grosse lippe

tremblante, avec sa famille embarqué, *M.O.R.T. AU JUIF*, à la *vermine juive*, les canards collaboches exultent, *une ponction est faite, d'autres suivront*, à quand la nôtre, pour l'instant les juifs étrangers, polonais, roumains, tchèques, russes ou autres, Vel d'Hiv, les autobus bourrés par les gendarmes français à coups de crosse, Lipmann qui l'a vu en cachette l'a raconté, en plein visage, et puis après Drancy et puis après, camps de travail, aux travaux forcés on ne doit pas faire long feu, en Pologne susurre-t-on, par le froid là-bas, qui vous gèle, déjà on n'a pas chaud ici avec le poêle aux boulets et au coke du Surdiac, depuis longtemps plus d'anthracite d'avant-guerre, chez nous, sauf dans la cuisine, on grelotte, mon chien Moby couche non à mes pieds mais sur mes pieds, un peu de chaleur pas rationnée, animale, alors après Drancy, les camps de travail en Pologne, tu parles, on y sera vite sûr et certain des refroidis, le Père naturalisé en 26, décret signé Pierre Laval, toutes les naturalisations postérieures à 1927 annulées, de nouveau des apatrides corvéables et déportables à merci, on a eu une sacrée chance, une veine inouïe, à un an près, combien ça durera, combien de temps la Gestapo ou, pareil, la Police aux Questions Juives endurera, que le Père soit aux arrêts dans son propre atelier, pour y tailler sur mesure des uniformes de gradés boches, qu'à attendre, pour voir si, ma mère ne dit rien mais je sais que l'angoisse ne la quitte pas, par nature anxieuse, elle est cette fois servie, mon père après ses quatorze heures de chiourme, encore la force, entre deux quintes de toux, de nous rassurer, on tiendra jusqu'à ce que, quoi, l'écrasement de Stalingrad, l'étau de la Tunisie, sur la planète Mars, ici ça foisonne de Boches et de collabos, en fait de tenir, eux qui nous tiennent, dans leurs serres, suffit qu'ils serrent un peu plus, jeudi après-midi sans plein air, je veux oublier tout cela, sortir un instant de cette angoisse perpétuelle du lever au coucher, et qui taraude parfois la nuit, récréation, à défaut de plein air un bol d'air, je décroche mon pardessus, je détache la chaîne et le cadenas qui ferment la grille du jardin, dans la rue personne, je ne pense même plus que j'ai ma mauvaise étoile cousue sur le tissu, à hauteur de poitrine

je n'hésite pas une seconde, je vais chez Orioux, il habite à l'autre bout du Vésinet, près du Pecq, à la limite de Montesson, qu'importe, ça me fera une promenade, le bon air frais aère l'anxiété, oxygène la boîte crânienne et la cage thoracique, peut-être qu'il a eu la même

idée, qu'on va se croiser en route, m'étonnerait pas, un vrai copain, je le connais, on se connaît depuis deux ans, nous sommes très différents, lui, famille très protestante, très croyant, moi, étoilé, très athée, lui, yeux bleus cheveux blonds tout raides, séparés par une raie, pas très bon en classe, mais tellement de qualités ailleurs, solide sur ses jambes aux forts mollets, moi, cheveux noirs frisés, plutôt petit pour mon âge, santé fragile, un assidu du Dr Weyl, je suis nul en gym, mais premier en classe, sauf en maths et en physique, les sciences ne sont pas mon rayon, au lycée bien sûr, j'ai des tas de copains, Rouvier, descendu d'un ministre de la III^e République, Chantraine, dont le père est prof de grec à la Sorbonne, Aline fils d'un notaire de Saint-Germain, Petilon qui vient tous les jours d'Achères, très grand, costaud, un séfaraï, étoilé lui aussi, de bons copains, on bavarde beaucoup, on se fréquente un peu, Orioux, c'est l'ami de cœur, le vrai, l'âme sœur, nous sommes différents, ce qui nous rapproche, nous unit, passion commune de la philo, des lettres, avant tout de la musique, Orioux, c'est la musique incarnée, moi, j'ai dû avec la guerre cesser mes leçons de violon, lui s'entraîne chaque jour au piano, maintenant il aborde l'orgue, au temple face au lac, au bout de ma rue, passé le pont, de l'autre côté du chemin de fer, ses doigts voltigeant sur les touches des claviers, ses pieds dansant sur les pédales, des vagues de sons déferlent sur nous, nous enveloppent, nous emportent, Orioux, mon meilleur ami, je me mets en route, Le Vésinet c'est la banlieue, mais avec déjà des bouffées d'odeurs de campagne, le ciel est bas, de gros nuages, pas de pluie, peux pas me plaindre, ça me dégourdit les jambes, toute la matinée plongé dans la préparation latine, légions, circonvallations, j'abandonne un moment, je remonte le boulevard des États-Unis, je traverse le boulevard Carnot, je longe le cours d'eau artificiel avec ses taches de végétation pourrissant dans le ruisseau, la marche rapide me réchauffe, je hume l'air frais comme une rosée aux narines, dans les rues vides mon stigmaté jaune est invisible, j'avance la poitrine dilatée, de temps à autre un vélo qui file tout droit, pas une voiture, j'ai fini par arriver sans rencontrer Pierre, j'ai sonné, il m'ouvre la porte de sa grande villa, je dis, *je ne te dérange pas*, il dit, *bien sûr que non*, il a un large sourire qui éclaire son long visage, je dis, *j'avais pensé qu'on se croiserait peut-être*, il dit, *j'aurais bien voulu sortir, mais j'avais encore du travail*, je demande, *tu es sûr que je ne te dérange pas*, il rit, *tu ne me déranges jamais*, voilà, un ami, un vrai, c'est quelqu'un qu'on ne dérange jamais, chez qui l'on peut venir à toute heure et se sentir le bienvenu, sa mère, une dame sérieuse, grande, digne est allée faire ses courses, eux, ils peuvent faire leurs courses quand ils veulent, nous, c'est de trois à quatre, quand les boutiques sont pour la plupart fermées, nous sommes

montés dans sa chambre, Pierre et moi nous sommes mis à bavarder, lui sur son lit, moi sur la chaise, nous échangeons les nouvelles du jour, il peine sur la version latine, j'offre de l'aider, il refuse, *il faut que je me débrouille tout seul*, on discute qui a dit, qui a fait quoi au lycée, *Chantraine prétend qu'il avait un rancart avec une poule du lycée de filles dans un abri antiaérien*, il dit, *probablement un bobard*, je préférerais, je me sentirais moins un nabot, un bizut dans ce genre de choses, peut-être vrai, Chantraine est de taille virile, il en impose, moi un blanc-bec, on passe au dernier cours de maths, sur les binômes, là je n'ai pas bien saisi, Pierre dit, *voyons, c'est facile*, moi non plus je ne veux pas qu'il m'aide, on a chacun notre fierté, il fait chaud chez lui, son père est haut placé dans les chemins de fer, il a sans doute des tuyaux pour le charbon, je me sens si détendu, je tombe la veste, plus d'insigne, ici je suis comme Pierre, comme les autres, comme tout le monde, je ne suis plus un rat, une vermine, un insecte, une immondice, qu'ils nous appellent dans les journaux collaboches, leurs tombereaux d'injures, d'ignominies quotidiennes qu'ils nous déversent sur la gueule, *le Piloni, le Matin, Je suis partout, la Gerbe*, de quoi gerber, Costantini ou Clémenti, Cousteau ou Laubreaux, Rebatet ou Brasillach, du pareil au même dans les poubelles de la France, un jour il faudra les fusiller tous, deux fois plutôt qu'une, j'aimerais être du peloton d'exécution, en attendant, il faut les lire, bien obligé, savoir ce qui se passe, ce qui se trame, les mesures d'étranglement successives, *Restaurants cafés salons de thé piscines musées bibliothèques* seront interdits aux, seulement ils ne peuvent pas, pas encore nous empêcher d'acheter des livres, je dis à Pierre, *j'ai eu une chance extraordinaire hier, j'ai trouvé chez Dubost un exemplaire de « Quatre-vingt-treize » un peu défraîchi mais pas abîmé*, chez le libraire en haut de la rue de l'Église, il y a toujours un grand étalage de livres d'occasion, souvent sans le moindre intérêt, des rebuts que les gens revendent, et puis soudain surgit, dans le tas obscur, un éclat, un éclair inattendus, cette fois Hugo, d'autres fois Stendhal, *le Rouge et le Noir* il y a trois semaines, Pierre aussi dévore, on a cette passion en commun, nous avons des appétits féroces, avec Orioux le temps, les temps s'abolissent, hors de la guerre, hors des rafles, les bombardements n'existent plus, on est dans l'empyrée des dieux, au ciel des Idées, je perds complètement le sens de l'heure, chez lui, avec lui, je me sens si bien, un frère protestant, son père, sa mère, des gens droits, intègres, le cœur où il faut, L'AUTRE FRANCE, la vraie, pas celle qui rampe, qui lèche les bottes des Boches, réfugié ici il n'y a plus d'agents capteurs, de gendarmes qui vous envoient des coups de crosse en plein visage, chez Orioux, plus de Drancy, je n'ai jamais nulle part été aussi heureux que chez lui, parfois on

discute ferme, on n'est pas d'accord, lui veut me prouver l'existence de Dieu, moi je la nie, la preuve ontologique, la preuve *a contingentia mundi*, je m'en balance, des fois on se heurte au vif, mais là où on est toujours d'accord, c'est pour respecter la croyance de l'autre, nous restons sur nos positions, mais à l'amiable, il va chaque semaine au temple, je n'ai jamais été de ma vie dans une synagogue, c'est d'ailleurs très peu conseillé par les temps qui courent, une bonne idée que le Père a d'être communiste sur ce point, sinon sur les autres, mais le vrai Dieu, là on y croit tous les deux, c'est la Musique

après avoir palabré copains, profs, bouquins, le lycée est un ciment qui lie, avec Orieux on parle parfois filles, comme sa mère un grand pudique, jamais je ne me permettrais un attentat à sa pudeur, jamais je ne mentionnerais comment je me branle, pas toujours, pas souvent, mais quelquefois, faut bien, j'ai beau ne pas connaître la moindre nénette, ils s'arrangent pour que le lycée de garçons et celui de filles n'aient pas les mêmes heures de sortie, rend les rencontres difficiles, impossibles, de toute façon avec l'insigne suis pas présentable, m'exclut des jeux dans les abris souterrains ou ailleurs, malgré tout, la chose me tourmente, les émois de Madame Bovary avec Rodolphe dans les bois sont contagieux, j'attrape ça dans mon lit, je frotte jusqu'à ce qu'à travers une houle d'images dans la tête ça jaillisse dans mon mouchoir, morve nocturne d'un morveux, jamais je ne raconterais cela à Pierre, trop pur, il est trop innocent, on discute livres, poésie, il aime Claudel, moi Hugo, chacun aligne ses arguments, on se chamaille, soudain je dis, *et si tu te mettais au piano*, piano avec lui ça va presto, il objecte faiblement, *mais j'ai encore du travail*, je rétorque, *tu le feras après, tu n'as pas besoin de jouer longtemps, juste un peu*, plus d'objection imaginable, nous avons tout d'un coup un large sourire, nous descendons les marches en hâte, personne au salon paisible, Pierre s'installe sur le tabouret du piano droit contre le mur, sur une chaise il y a toute une pile de partitions, il me demande, *qu'est-ce que tu veux que je joue ?*, le plus souvent je réponds, *ce que tu veux*, parfois j'ai une envie plus précise, du Bach, du Mozart, du Beethoven, c'est selon, Pierre, aux mollets épais, au torse lourd, aux gros doigts, il a plutôt l'allure balourde, dès qu'il touche le clavier, les doigts effleurent aériens les touches, ses jambes sautent sur les pédales, sa poitrine se soulève au gré des

accords, cet après-midi il est d'humeur romantique, du Chopin, il se lance dans la *Sonate n° 3 en si mineur*, au bout d'un moment il s'arrête, je demande, *qu'est-ce qui se passe*, il fronce les sourcils, baisse les épaules, dit, *ce n'est pas au point, ça ne va pas*, il cherche une autre partition, toujours Chopin, aujourd'hui décidément ça lui trotte dans la tête, à présent, *Polonaise n° 6 en la bémol majeur*, ça marche, ça galope, je suis emporté dans les volutes paroxystiques, martelé par la cadence impitoyable, je regarde un instant Orieux, le grand corps crispé sur le tabouret, le cou penché sur le clavier, je ferme les yeux, la musique c'est la traversée immobile du corps par les flux sonores qui l'inondent, je baigne dans la cascade allègre qui jaillit, rebondit dans le salon, après il a joué une mazurka, Pierre aujourd'hui dans une débauche romantique, il a droit à ses accès mélodieux, à mon tour je rythme de la main, du corps entier la danse, la cadence s'arrête net sur un accord plaqué brut, il dit, *maintenant il faut que je travaille*, je dis, *moi aussi*, vrai, j'ai fait la préparation latine, mais il reste le français à bien relire, je dis, *écoute, je vais m'en aller*, nous nous levons, Pierre ferme le piano, nous descendons le perron, il ouvre la grille, il dit, *je te raccompagne un bout de chemin*, je dis, *mais tu as du travail à faire*, il ne répond pas, enfile son manteau, c'est sans réplique, quand il vient me voir, à quelque heure que ce soit, je le raccompagne une partie du chemin, parfois jusque devant sa porte, quand je viens le voir, règle tacite, informulée, absolue, il me raccompagne, le bain chaleureux d'amitié, d'hospitalité, de musique se dissout dans le froid soudain de la fin d'après-midi, on va vers le crépuscule, mais il reste encore de bons moments, des moments de vie, de vitalité, puisque Pierre marche toujours à mes côtés, on a longé les ruisseaux saumâtres des Ibis, longé les propriétés des riches, pour avoir une grande maison avec vaste jardin parmi les pelouses il faut être de la haute, on a pris par l'allée du Grand-Veneur, Le Vésinet lentement s'obscurcit dans un silence quasi total, une oasis de tranquillité parmi les chaussées étroites goudronnées et les trottoirs à talus herbeux, hors temps, hors guerre, si loin du tumulte des batailles, de l'horreur des déportations, des camps de travail pour juifs, étrangers, indésirables, arrivés au croisement du boulevard Carnot et du boulevard des États-Unis, Pierre s'est arrêté, il me serre la main, *tu es presque chez toi, alors, vieux, à la prochaine*, il se remet en marche dans l'autre sens, je crie, *arrête*, Pierre se retourne, je dis, *attends, je te raccompagne*, souvent il me raccompagne de nouveau après

(mars 1943)

de l'autre côté de la rue, au coin de Washington Mews, il y a la Maison Française, régulièrement, je suis un de ses fidèles, je m'y ressource, je m'y retrempe, bain de jouvence national, incroyable paradoxe d'une vie tordue, il faut que j'aille à New York pour rencontrer, le temps d'une soirée, le Tout-Paris de l'intellect, le *Who's Who* de la culture hexagonale, en France je sombre dans la masse épaisse, anonyme, perdu entre Trocadéro et bois de Boulogne, un magma de cinquante-huit millions d'individus autour, j'en sors quand je sors un livre, pendant quelques semaines j'existe médiatique, comptes rendus, télé, radio, des lecteurs m'écrivent, je réponds toujours, et puis tout retombe au silence, je replonge dans la fange quotidienne de mon corps, claquemuré dans la geôle du for intérieur, lorsque je publie, leur furtive, de la lumière dans ma vie, même sous forme de spot, ensuite la nuit, bourré de somnifères pour dormir, englué au marécage des journées, le soir, à New York, je finis mon cours à huit heures, je cours à la Maison Française, une fois, deux fois par semaine, je traverse University Place en hâte, catapulté soudain en France, les Français adorent parler, les Américains, une élite, adorent écouter, rendez-vous élitistes, exclus les ilotes, Foucault, que j'ai bien connu à l'École, lors de la réception qui suit dans le salon somptueux de Tom Bishop, directeur de notre *Center for French Civilization and Culture*, unique en son genre en Amérique, le grand Foucault me sourit, clin d'œil, il me tend le petit doigt, les quatre autres posés sur les fesses bien moulées d'un bel éphèbe, Derrida, texte admirablement écrit sur le pupitre, debout, sans jamais baisser les yeux, par quel miracle, le lit en donnant sans cesse la sensation qu'il improvise, Butor en salopette d'ouvrier grise explique que le livre futur sera convoqué et lu sur écran d'ordinateur, on dirait même que ça l'excite, quand ce n'est pas Barthes, c'est Genet, quand ce n'est pas Ionesco, c'est Sarraute, parfois trop de monde, il faut une plus grande salle, on se transporte à l'amphi de la faculté de droit, pour Mitterrand encore candidat, pas encore élu, déjà flanqué d'Attali, il a fallu la vaste salle de Tisch Hall, allocution vibrante, ovations, arrivée, départ en grande pompe, vite engouffré dans sa limousine géante style américain, pour Alain Juppé, spirituel, disert, ce fut un déjeuner de têtes, intime, à l'Institut d'Études Françaises, j'en passe de ceux qui sont passés chez nous, Robbe-Grillet, Genette ne sont pas des visiteurs d'un soir, sont du bâtiment, reviennent à dates fixes, 94-95, une bonne année, un bon millésime, Jean-Pierre Miquel, Arrabal, Poirot-Delpech, des autres, dix autres, une brillante saison

le temps d'une soirée j'ai fait coïncider mes deux vies, Paris me rejoint à New York, mais après, je rentre chez moi, quand j'ouvre la porte, le bas de la ville a beau scintiller de tous ses feux par la vaste baie vitrée, les fûts lumineux du World Trade Center ont beau s'élancer en un poudroïement d'étincelles au cœur de la nuit, moi, soudain je dégringole, en chute libre au fond noirâtre de moi-même, dans un abîme ténébreux, l'absence de ma femme me frappe, me happe, la solitude subite, absolue m'est insupportable, les cours finis, les conférences terminées, je me volatilise, m'évanouis dans ma vacuité, pourtant dix bons mois que j'ai eus, en privé comme en public, 94-95, un bon cru, je l'ai dégusté au long des mois, peux pas me plaindre, visite hebdomadaire de mes filles, avec Renée on dîne souvent japonais, puis elle rentre chez elle, avec Cathy, je fais monter un repas chinois, puis elle dort chez moi, nos rites, nous avons nos habitudes, elles rythment ma vie, visites extraordinaires, ma sœur et mon beau-frère venus pour la première fois ensemble d'Angleterre, trois semaines plus tard, Elle et sa fille, appel d'air frais, yeux grands ouverts, écarquillés, sur la ville, des trottes à couper le souffle, de gratte-ciel en gratte-ciel, du haut en bas de Manhattan, avec repos épuisé à South Street Seaport, du café suspendu en l'air on voit tout Wall Street, toute la baie qui s'étale sous un soleil printanier, enjambées infatigables, visions grandioses, mais ensuite, les cours finis, Corneille et Molière éteints, rideau baissé sur les tirades ex cathedra, ma sœur et Elle reparties, retour à quoi, à moi, je veux m'oublier, je cours à la Maison Française, la saison approche de sa fin, m'emplir d'échos contemporains, avant le grand silence estival, j'attrape encore au passage Régis Debray, conférence éblouissante sur l'image à travers les siècles, érudition vertigineuse, Hector Bianciotti, tout droit dans son costume noir, s'analyse avec une lucidité ironique, poétique, paroles inspirées le haussent sur la pointe des pieds, de longues citations d'auteurs différents sans notes, de mémoire sidérante, longs applaudissements, l'auditoire ravi, me ravigote, le temps d'une soirée, comme à l'époque lointaine où ma mère m'emmenait aux récitals de poésie du Français pour nous laver le cœur de nos poisons pendant la guerre, *interdit aux*, on prenait parfois le risque, on y allait sans étoile, après je renaissais, mais dès que j'ouvre ma porte, quand le brasillement des buildings, le clignotement phosphorescent troue la nuit par ma fenêtre du salon, les mots, l'émotion de la soirée se dissipent, je me retrouve en face à face, en tête à tête avec rien, je sombre dans l'absence, éclairs de tendresse familiale, éclats de

randonnées aimantes, élans des cours le soir dans la salle de conférences étroite, tapissée de livres, autour d'une longue table, finis, fin mai, je vais repartir à Paris, mais y faire QUOI

à la mort d'Ilse, écrire m'a sauvé la vie, effondrement, désespérance, trauma mortel martèlent le corps, le cœur et les touches du clavier, vie vide, si je broie du rien, rien à écrire sur ma vie, et il n'y a qu'écrire ma vie qui me donne envie d'écrire, je suis pris à mon propre piège, si je suis vidé d'écriture, peux pas survivre, relater QUOI, raconter QUOI, me serre la gorge, m'étouffe, étranglé d'angoisse, page blanche d'une existence blanche, je retarde mon départ de quinze jours, j'attendrai fin mai, après mon anniversaire, lesté d'un an lourd comme du plomb, je commence à emballer mes effets, je traînasse, congé sabbatique, que vais-je faire de tout ce temps libre si je ne suis pas astreint à écrire, à notre Maison Française les dernières conférences ont eu lieu, la saison est terminée, rangeant mes papiers, je m'apprête à jeter le dépliant des programmes révolus, soudain mon œil tombe sur une annonce que je n'avais pas remarquée, plus de conférences, mais samedi prochain, l'après-midi, par exception, au lieu de mots il y aura de la musique, entrée dix dollars, nombre de places limité, un récital de piano, Yeroushaleimi, avec un nom pareil une artiste israélienne, liste de ses concerts, des prix qu'elle a obtenus, dix dollars, une aubaine pour de la vraie musique, au programme Chopin et autour, dans ma jeunesse, j'allais parfois au concert, je me suis avec le temps habitué à la musique en conserve, l'enregistrée, dans mon enfance 78 tours avec gramophone à manivelle, plus tard 45, maintenant les 33 tours, jamais arrivé à l'ère des cassettes et CD, mes filles ont tout l'équipement vidéo et le reste, j'y suis j'y reste, je suis d'une génération antérieure, intérieure, dans le huis clos du salon, tard avec ma femme, nous écoutions tous les soirs un disque, à Paris, chacun dans son fauteuil de cuir profond, ensemble, de Mozart à Prokofiev, notre rite vespéral avant de nous endormir, depuis sa mort je n'ai jamais plus écouté de disque, de 88 à 95, pas un concerto une symphonie ne m'ont vivifié mon tympan atone, cœur soudain mort à la musique, le violon pour moi n'a plus d'âme, *a man without music in his soul*, Shakespeare l'a bien dit, catastrophe terrible, mutilation assassine, je sais, qu'y faire, d'un seul coup j'ai perdu l'envie

revenue soudain, de si loin remontée, en voyant l'annonce du récital au dos du dépliant, la musique enfuie se tamponnant à la musique promise, pas hésité une seconde, samedi après-midi jour insolite, j'irai, juste avant de plier une fois encore bagage, de me retraverser une fois de plus en sens inverse, mon billet pris à l'entrée, me suis glissé dans la salle, assis vers le fond, salle pleine, mais pas un seul étudiant en vue, un samedi après-midi ils ont vidé les lieux universitaires, partis par monts et par vaux, que des cheveux blancs ou des cailloux glabres pour les messieurs, cheveux frisottants bien coiffés pour les dames à colliers, rien que des vieux, des gens de mon âge ou plus, l'Amérique bourgeoise d'antan, la culture encore eurocentrique, des politiquement incorrects en complets et robes impeccables, un public inhabituel à notre Maison Française, elle s'est fait un peu attendre, et puis la pianiste, une très jeune femme, a fait son apparition, à rapides enjambées dans un long fourreau noir, bras nus, elle s'est dirigée vers l'estrade, s'est installée sur le tabouret, elle a vérifié le son, les accords, les pédales, hors du silence elle fait éclater une étude de Chopin, puis une valse, la salle pénétrée en direct dans la magie des muscles, la tension de chaque fibre, la mélodie, le rythme enlaçant les corps, s'emparant d'eux, diktat, dictame, ablution commune, la mer des sons nous enveloppant de ses vagues, nous emportant dans sa houle, arrêt brusque, brutal, les bravos crépitent, la jeune femme s'est levée, face au public incline la tête, longs bras jaillissant de la robe décolletée, elle a déboulé les marches, elle est sortie presto de la salle, entracte, elle a eu la bonne idée de finir la première partie du récital sur *Ondine* de Debussy, auditeurs plus profondément encore plongés, immergés dans les flots fluents, fluctuants d'ondes marines

après l'entracte, elle est remontée sur scène, elle a attaqué la seconde partie du récital avec un entrain redoublé, nocturnes, préludes, mazurkas, moi baignant en une joie étrange, une jouvence retrouvée, un plaisir quasi physique, si longtemps oublié, aigu, roboratif, la béatitude collective touche à sa fin, depuis une heure et demie la salle bercée, la pianiste va terminer, elle fait une courte pause, subitement embarquée dans le *Scherzo en si mineur* de Chopin, une déferlante ultrarapide, notes qui rebondissent en

cascades, par giclées savamment mesurées et contrôlées, geyser pourtant sauvage dans ses éclaboussures de gammes descendues et remontées avec une ardeur frénétique, gouffre, abysse de sons, me noie, je coule, larmes qui affleurent aux paupières, elle, les poignets pétrissant, les doigts broyant le clavier en furieuses envolées, de crescendo forcené en decrescendo atténué pour remonter en flèche, dardant l'euphorie toujours plus haut, d'un seul coup d'un seul tintamarre dégringole en un roulement de tonnerre, roulis saccadés des épaules, avant-bras vibrants, doigts claquant sec, ultime secousse, chute au trou noir du silence final, avec Debussy, le silence faisait encore partie de la musique, il la continuait inaudible, l'arrêt des flux et reflux n'arrêtait rien, la mélodie ondulait toujours dans la tête, là, cassé net, coupure totale, c'est alors, sensation obscure, sentiment incompréhensible, cœur battant, les yeux embués, quand est soudain mort le scherzo, je me suis senti revivre, ressuscité, ranimé, j'ai senti remuer en moi mon livre, le livre introuvable, impossible, parmi le fracas des applaudissements, les gens à présent se lèvent, bousculent les sièges, se poussent vers la sortie étroite, moi, toujours assis, terrassé, pourquoi, comment, d'où, aucune idée, écrire quoi, raconter quoi, musique éteinte, le livre surgit

fantôme, esquisse vague, embryon incertain, mais sûr, il palpite à peine perceptible en moi, un livre c'est trois ans de sursis, trois ans de nécessité matinale, un bail de vie, avant que ma carcasse entièrement se décompose, si je compose, avant qu'on jette mon corps détraqué à la fosse, si j'écris, je ne suis plus un amas dysfonctionnant d'organes sénescents, une renaissance, je retrouve ma fonction essentielle, et ce n'est pas juste l'idée du livre, une sorte de présence, bien entendu, je n'ai pas le plan en tête, pas les détails, mais le mouvement, comme on dit mouvement en musique, rythme, impulsion, construction, l'instant d'avant vacuité, néant intimes, et puis le parcours vertigineux des doigts sur les touches, l'impétuosité irrésistible de la trombe des accords, ému aux larmes, projet jailli d'un seul jet, pourquoi, comment, d'où venu, je ne sais pas, comme ça, brusquement, soudain empli, peut-être un fol enthousiasme, un délire, je ne crois pas, un livre qui me délivre d'exister en racontant mon existence, je me suis levé enfin à mon tour, me faufilant dans le brouhaha vers la porte, la jeune pianiste serrait les mains à la sortie, ce n'était pas Carnegie Hall, une salle modeste, une centaine

d'amateurs dans la soixantaine ou septantaine, voire quelques octogénaires, unis dans un élan unanime, quand mon tour est arrivé, juste en face d'elle, moins jeune que je ne pensais, mais toujours aussi jolie, joues parsemées de taches de rousseur, casque d'ébène, les longs bras nus, les doigts prodigieux, en lui serrant la main, là encore, sais pas pourquoi, d'où venu, je n'ai pu m'empêcher de dire, « je suis heureux de voir que les Israéliens peuvent faire encore autre chose que de bons soldats », elle a ri, elle ne s'attendait pas au commentaire, moi non plus, mais c'est vrai, j'aime mieux Mahler au pupitre, Heifetz ou Menuhin avec l'archet, Rubinstein ou Horowitz au clavier, Kafka à sa table de travail, qu'un grand costaud en treillis kaki et béret sur l'oreille brandissant une mitraillette, quand bien même c'est nécessaire

en regagnant mon appartement, au sud de Washington Square, ma certitude s'est peu à peu obscurcie, les difficultés me sont peu à peu apparues, je ne peux pas me répéter, règle du jeu, du je, me suis déjà mis en roman dans six livres, trois en Poche, ma vie ne vaut pas cher, trente-cinq francs la tranche, ma tronche est de moins en moins attirante, plus d'exploits amoureux à exploiter, plus d'aventures trépidantes, dicton bien connu, un écrivain écrit toujours les mêmes livres, mais autrement, là le hic, il a droit à des obsessions, pas à des redites, en atteignant le 3 Washington Square Village, salut aimable du portier, je traverse le vaste hall au carrelage poli, je prends le premier des quatre ascenseurs, l'ardeur qui m'avait soulevé dans la salle de concert retombe, parvenu à mon étage, je me dirige le long de l'interminable couloir aux murs peinturlurés de couleurs criardes, j'arrive devant la porte de métal grise, numérotée 12-M, je mets la clé dans la serrure, hésite un instant, mon idée, on a beau se raconter tant et plus, il y a forcément surplus, on ne peut tout dire, pas qualitatif mais quantitatif, je ne suis pas limité par la décence ou la pudeur, je n'en ai aucune, je ne rencontre pas en moi d'obstacle à l'aveu, il est même exigé par mon entreprise, s'il est pénible, il faut pour cette raison même le faire, pas là la question, simplement au fouillis hétéroclite de la mémoire, on puise sans pouvoir l'épuiser, nous sommes un encombrement grouillant de souvenirs épars, une sarabande de débris, de bribes qui se baladent en tous sens dans la tête, un livre, fût-il éclaté, dispersé, est un arrangement, impose un ordre, lorsqu'on lit un récit de vie, on ne lit jamais une vie, mais un

texte, c'est comme un organisme qui croît en vous, par vous, mais de lui-même, une organisation à laquelle on contribue, mais qui a ses propres lois, ses besoins internes, un récit admet, demande certaines histoires, en refuse d'autres, il sélectionne, alors mon idée, mon espoir soudain survenu, c'est que des moments importants, capitaux de ma vie n'aient pas encore été appelés, épelés, par mes livres, qu'ils n'y aient pas trouvé place, que de fragment en fragment, d'épisode en épisode, ils se lient, s'allient, comme le scherzo de Chopin, que des éclats répercutés en feu d'artifice sonore aient leur unité, des réminiscences disséminées aux quatre coins, dans chaque âge de l'existence, se rejoignent, se jointoient, que les bribes, les débris de mémoire additionnés fassent une somme arrêté là, je n'arrive pas à tourner la clé dans la serrure, à ouvrir ma porte, les grelots des notes cascadantes me tintent encore, assourdis, aux oreilles, mon illumination en fin de séance, peut-être en fin de compte une illusion, encore une lueur, ma certitude vacille, la révélation pâlit, mon projet maintenant enrobé de ténèbres, avant, chacun de mes bouquins était bâti autour d'une phase, d'une femme, aimée, perdue, que je venais ou que je risquais de perdre, écrire était une réparation, une restitution, opération miracle, tant que j'écrivais, je ressuscitais une morte, une disparue, de ma vie violemment arrachée, je l'enfermais, je la confinai dans mon livre, celui-ci avait, malgré ses volutes stylistiques, parmi ses apparentes digressions, une progression, sa cohérence, dans son nudisme d'états d'âme et son ludisme du verbe, sa cohésion, au début du *Livre brisé* j'ai écrit que je tuais une femme par livre, pas contradictoire, complémentaire, faire revivre une femme aimée, évanouie, dans les plus intimes, infimes détails, toutes les nuances de sa parole, de son maintien, de ses gestes, donner expression à ses désirs, plaisirs, pensées, capter la tessiture de sa voix, le dessin de son sourire, galbe du front, masse des cheveux, le plus secret velouté des seins du ventre, l'engloutissement éperdu l'un contre l'autre, l'un dans l'autre, et puis écrire, ayant rendu vie, efface, liquide, même si les écrits restent, les paroles s'envolent, on n'a plus affaire à un être de chair, mais de papier, à une personne, mais à un personnage, la mise en mots est une mise à mort, le perdu perdure, mais dans l'imaginaire, le récit le plus véridique ne peut s'empêcher d'être roman, si j'écris sur moi, j'en deviens fictif, l'embaumement dans les bandelettes de l'écriture recèle une momie, un pieux assassinat, il faut bien, pour se défendre, les morts, si on ne les tue pas, vous tuent, j'ai longtemps essayé de les faire parler pour les faire taire, en face à face dans un fauteuil, des années, depuis longtemps aussi, un quart de siècle, à ma table de travail, le travail de deuil en noircissant du papier ne redonne pas une page blanche, simplement

la déchirure, le déchirement sont un peu plus supportables d'être proférés, *A raconter ses maux souvent on les soulage*, *Polyeucte*, par écrit, c'est un cas particulier, on les partage, pas que les peines, les joies, malheur, bonheur, mal-être, bien-être avec des inconnus au loin, d'éventuels lecteurs, communication spéciale, esthétique, au double sens du mot, par l'art, par le sentir, on communique pour communier, une sorte d'entraide, une société de secours mutuel à distance, même invisibles, les lecteurs nous soutiennent, nous épaulent, à condition que nous leur prêtions le flanc, que nous nous livrions vraiment en pâture, ils se nourrissent de nous, nous d'eux, transfert, transfusion de vie, maintenant pour moi difficile, avant, l'écriture était accrochée à ma mère, Élisabeth, Rachel, Ilse, Elle, toutes celles qui ont hanté ma chair, mes livres, une femme par livre à tuer, à présent c'est moi qu'il faut que je tue, c'est ainsi, je dois m'exécuter, me défaire une bonne fois de ma défroque, expulser mes restes pour le nettoyage final, pas d'autre choix, j'ai tourné la clé dans la serrure, poussé la lourde porte grise d'un geste brusque, il faut que je me fasse hara-kiri tout seul, sans assistance, les derniers accords du piano me poussent l'épée dans les reins, il est temps que je m'éventre, je suis entré dans le living juste au moment du crépuscule, ici il faut vite le saisir, il ne dure que quelques minutes, un lavis démesuré couvre le ciel, rose, mauve, bleu, abstrait, cubiste, il balaie l'espace immense du New Jersey à Brooklyn, je reçois New York allumé par la baie vitrée, l'angelot lumineux coiffe la coupole de la mairie, les fûts du World Trade Center jaillissent dans un scintillement parallèle grimpant aux nues, tout le bas de Manhattan s'embrase de feux clignotants au cœur de la nuit constellée

(mai 1995)

lancé à travers mes lettres, des dizaines et des dizaines, en vrac, les années, les lieux mélangés, les timbres aussi, les enveloppes, papiers à en-tête multiples, adresses différentes, un méli-mélo à ras d'existence, un pêle-mêle quotidien de sensations, sentiments, nouvelles, demandes, réponses, perdus dans la nuit des temps, échos du néant, je cherche des traces, des restes de vie, depuis des décennies évaporés, mon écriture elle-même a changé, ronde, appliquée, lisible, encore écolière, mes griffonnages nerveux aujourd'hui je puis à peine les déchiffrer, plus moi, qu'est-ce que je piste, dépiste, qu'est-ce que j'épie dans ce pieux amas de débris, moi, un moi qui a été moi, qui ne l'est plus, qui l'est peut-être encore, un peu, faits oubliés, allusions incomprises, illusions abolies, quand même je fouine, aux aguets, en quête, l'inverse de ma mise en roman habituelle du passé, confronté à une sorte de journal intime, celui que j'ai dédaigné de tenir, à présent il me retient, les lettres à ma mère ne sont pas adressées à une autre, ma mère c'est moi en mieux, en plus grand, quand je lui écris, à moi que j'écris, pareil, comme j'ai la mémoire criblée de trous, mes lettres me restituent des souvenirs, elles m'aident à me remettre en ordre, du moins j'espère

retour à 1955 arrivée en Amérique Eisenhower président Nixon vice-président, *bien entendu* dépasse mon entendement, un mois que je suis arrivé, j'ai déjà décidé de repartir au bout de neuf, pourtant j'ai un contrat de deux ans, pas possible, assistant de français pour une seule année à Harvard, des universités américaines la plus glorieuse, et puis basta, retour en France, bizarre, je ne me reconnais pas du tout dans cette attitude péremptoire, moi, je vogue vers le Nouveau Monde en conquérant, j'accours pour y conquérir Cl., entre elle et moi passion à Paris en 53-54, en 54-55, douloureuse séparation, inexorable distance, elle a repris le chemin de Yale University pour y finir ses études, les cœurs battent au rythme des calendriers universitaires, on a échangé lettres sur lettres brûlantes, juillet 55 sur le quai nous bondissons l'un vers l'autre, août, c'est écrit, bleu sur blanc, j'envisage de rentrer en France au bout de neuf mois, *bien entendu*, j'entends quoi, qu'est-ce que je veux dire, je débarque, « reprise fulgurante », la femme-qui-incarne-toutes-les-femmes, j'en fais quoi, je l'épouse, je me rembarque, je la ramène dans mes bagages, est-ce que j'ai pu croire

un instant cela, Cl. est femme de carrière, enseignante, politique, ne peut la mener à bien que dans son pays, alors quoi dans ma cervelle, quelles intentions, qu'est-ce que je mijote, je ne m'y retrouve plus, ne me retrouve plus

Lundi 22 août

à Cambridge, qui est la ville dans laquelle se trouve l'université Harvard, les propriétaires profitent de la demande pléthorique les prix sont très élevés à Boston et, dans les localités avoisinantes, il y a le problème du bail. La plupart des appartements nécessitent un bail d'un an et comme je partirai au bout de neuf mois, je ne puis signer un bail, bien entendu

l'épopée viking a de l'allure, j'arrive, je repars la belle en croupe et en bateau, chevauche allègrement mon rêve, reviens à la réalité, reprends la lettre du 16 juillet, Tristan prudent quant à Iseut, malgré les fortes émotions des retrouvailles, je ne veux pas « me laisser emballer », « me monter le cabochon », demande à voir « ce que ça va donner »

Lundi 25 juillet

Ma chère petite Maman adorée,

je farfouille dans les lettres, essaie de reconstituer mon puzzle me revient en un sursaut, en un ressac, le beau séjour parisien qui s'est terminé à Genève, on a voulu le prolonger de toutes nos forces, six semaines elle a logé dans ma turne à Normale Sup, en catimini, en 54, pas commode, un vrai record à l'époque, dû soudoyer la femme de chambre, surveiller les douches, les toilettes, pour qu'elle trouve le moment solitaire, propice, le soir filles interdites dans les piaules, j'épiais, soudain en cloque, je lui offre de l'épouser, elle refuse, veut finir ses études, bagarre, là j'ai tous mes souvenirs intacts, comme si c'était hier, repas subreptices que je lui rapportais en douce du pot, dans notre argot le réfectoire, *niet*, rien à faire, pas de gosse, l'ai suppliée, elle a tenu bon, un polichinelle dans le tiroir pas facile à faire passer, périple sinueux, tortueux, torture, on a abouti en Suisse, d'accord, échaudé je l'étais

J'ai eu une longue conversation avec Cl. hier soir et j'ai dû déchanter et perdre quelques-unes de mes illusions de ces derniers temps... Elle est très loin d'être aussi enthousiaste que moi pour les visées matrimoniales et n'a aucune intention de se marier pour l'heure. En conséquence, je réduis mes feux sentimentaux jusqu'à ce que je sache à quoi m'en tenir par la suite. Je ne suis plus le même hurluberlu que l'année dernière et chat échaudé...

seulement, la lettre du 25 juillet, elle continue, *on dit tout à sa maman*, je lui dis tout, notre pacte, vite dit, vivre dans le présent, l'épicurisme n'est pas à la portée de tout le monde, pas à la mienne en tout cas, la preuve, si Cl. ne veut pas être ma future, je me bricole déjà un avenir, l'avenir pouvais pas prévoir, LA GRANDE SCÈNE, juin 56, l'année universitaire finie, sex-appeal ou face, sur un coup de dé, de désir, comment s'est jouée en une seconde ma vie, mon départ ou mon mariage, Cl. debout dans le salon de sa maison sylvestre, tout émue, toute tendre dans sa robe bleue, bras nus, *non*, ne peut pas, ne veut pas m'épouser, pas prête, je m'apprête à repartir, monte faire ma valise dans la chambre d'invité en haut, devant le lit à baldaquin, larmes aux yeux, je redescends, elle dit, *reste*, je dis, *quoi reste*, elle dit, *je t'épouse*, comme ça que ça s'est passé, vrai de vrai, France Amérique, mon destin double, à jamais scindé en deux, sur un mot d'elle, modèle breveté, système S.D., héros romantique, romanesque, justement j'en ai fait une scène de roman dans *le Livre brisé*, seulement le système S.D. est plus complexe, plus retors, moins tragique, entre tout ou rien, je glisse quelque chose, quelqu'un, en 55, en cas de panne érotique, je m'assure une roue de secours, prudence est mère, rassure la mienne, ELIZABETH, la deuxième du prénom, pas ma Tchèque, une autre, qui, à peine mentionnée dans mes livres, restée en marge, j'essaie de me rappeler, son visage un blanc, elle flotte dans le vague de ma tête, si, une Américaine, une autre, une de plus, excuse, j'étais angliciste, *combine business and pleasure*, forcé, rencontre probable, Centre Culturel Américain boulevard Raspail, mon terrain de chasse à l'époque, soulève un lièvre, difficile à ressusciter, un détail renaît, pas une étudiante pour une fois, travaillait dans un bureau, ses parents quelque temps établis en France culot incroyable, impayable, ma mère, qui est la droiture en personne, le sens moral au plus strict, je la mêle à mes mensonges, j'en fais ma complice, dommage que je n'aie plus ses lettres, quel savon elle a dû me passer, elle a dû m'étriller ferme choc, à travers plus de quarante ans je me tamponne à moi-même, estomaqué, je dépasse ma

compréhension, cette indifférence cynique n'est pas mienne, ce travail d'équilibriste serein, ce numéro de trapèze volant sont le contraire de ma nature, tant de bonne conscience béate, de mauvaise foi satisfaite, ma suffisance affectée me répugnent, si matois, j'en demeure pantois, un tel détachement me laisse incrédule, je connais mes attachements, j'y suis j'y reste, comme le lierre sur un mur, accroché avec les femmes, jamais pu, su rompre, quand ça casse, toujours brisé, ce guilledou guilleret m'est étranger, l'absentéisme confortable n'est pas mon fort, Don Juan au petit pied, l'épouseur à toutes mains, l'une ou l'autre, quelle importance, l'autre à la place de l'une, tombe de la lune, PAS MOI, moi, j'existe à l'emporte-pièce, n'ai pas la tête si bien ajustée sur les épaules, tête baissée je me lance dans des passades qui deviennent passions, je vis à bout de forces, dans ces lettres je me transforme en épicurien réaliste, mes amours ont les pieds sur terre, le cœur où, *ou ou*, du kif érotique, *j'épouse*, verbe intransitif, *qui*, n'importe qui, complément vague, complètement substitutif, *Cl.-Eliz.*, sur les plateaux de la balance s'équivalent, x ou y, pendant que j'y suis pourquoi pas ajouter z, justement cette année-là, m'est resté, jeune assistant à Harvard invité à Wellesley College, université de filles des plus renommées dans la région, après ma conférence, une d'elles, grande, splendide, venue me parler, longuement, la causerie l'a intéressée, je l'intéresse, pendant qu'elle buvait mes paroles me rinçais l'œil, son nom je m'en souviens encore, Prudence Linder, un père banquier, l'épouser un fantastique placement, l'idée a dû m'effleurer si je me rappelle, à la place de *Cl. Eliz.* la Prudence même, attendait que je lui file un rancart, me suis défilé, comme les jongleurs avec les massues, deux ça va, trois j'ai mes limites

Harvard University 21 Little Hall

Mercredi 5 octobre

je te remercie de ta bonne lettre et de tes conseils au sujet d'Elizabeth. Je vais réfléchir longuement à ce que tu dis. Mais tant qu'il n'y a rien de précis avec Cl., je ne vois pas la nécessité de faire de la peine à Eliz., peut-être *pour rien* ! Car j'ai l'impression que, si ça continue, ça va finir en queue de poisson avec Cl. et, par conséquent, je reverrai Eliz. à mon retour. Pour l'instant, je laisse les choses comme elles sont et je verrai bien comment elles tourneront.

Jeudi 20 octobre

du point de vue « femmes », je n'ai pas encore répondu à ta longue lettre, où tu traitais le sujet à fond. Le problème n'est pas aussi simple que tu penses. Il n'est *pas question* pour moi *ou* d'épouser Cl. sous peu *ou* de rompre avec elle... Je sais fort bien cette fois qu'elle ne m'épousera pas, mais je ne vais pas rompre avec elle, alors que j'ai non seulement une charmante maîtresse, mais des amis, un « home » où aller, un milieu social, alors que je suis *seul* à Boston. Quant à Eliz., ses chances augmentent prodigieusement. Sachant que je n'épouserai pas Cl., je compte certainement revoir Eliz. aux États-Unis, quand elle viendra, et il est très possible, je dirai même probable

que je l'épouse.

Voilà donc où en sont les choses. C'est la même situation que l'année dernière renversée : au lieu qu'Eliz. me permette de passer le temps agréablement en attendant de revoir Cl., Cl. m'aide à passer l'année en attendant de revoir Eliz. ! N'est-ce pas ce qu'on appelle « poetic justice » en anglais ? Cl. sait à quoi s'en tenir et je n'ai rien à me reprocher à son égard. Quant à Eliz., elle sait bien que je ne suis pas le type à rester un an sans sortir avec une fille, et elle m'a demandé, avant que je ne parte, de *ne pas lui parler* de mes propres aventures. Donc vogue la galère ! Ne soyons pas plus royaliste que le roi.

toi, tu es toujours un gros malin, mother dixit, je peux sinon lire ses lettres, entendre sa voix, qu'est-ce qu'elle a dû me passer dans ses missives disparues, admonestations, mises en garde plutôt vivaces, j'ai dû en prendre pour mon grade, cet attentisme retors est dégradant, pas le beau rôle, seulement tout dépend comment on l'interprète, je me joue à moi-même la comédie, ne pas être dupe de mes poses théâtrales, Elizabeth peu à peu me revient, sortie de quarante ans d'oubli, son fantôme prend des couleurs, une brune avec des yeux bleus, cheveux coupés court, une douceur très tendre dans le regard, les gestes, pas une beauté mais mignonne, rieuse aussi, même blagueuse, elle m'appelle *mon chou*, avec une forte inflexion américaine, quelle taille, petite, je crois, me rappelle plus au juste, on a sûr et certain fait l'amour, à mes retours hebdomadaires à Paris, après une semaine de première sup à Orléans, rappliquant dare-dare, le dard dur, en province je fais maigre, appétit féroce, boulimie de femme, fringale de fesses, le malheur aucun souvenir des siennes, vingt-six ans, refoulé du lundi au vendredi, qu'est-ce que j'ai dû m'éclater avec Elizabeth le week-end à Paname, mais me souviens pas, pas l'ombre d'une remémoration fugace, il était comment son corps, nos rancarts où dans quel hôtel, rien, ça s'est tout évaporé, une jolie, gentille frimousse qui surnage, unique reste, j'ai rencontré ses parents, ça je sais, elle devait m'aimer, ça je sais aussi, elle avait envie de m'épouser, ça probable et même plus, moi je n'ai jamais été amoureux d'elle, pas du tout sur le même plan que Cl., elles ne font pas du tout poids égal sur le plateau de la balance à Vénus, Cl. l'ai dans la peau, mais est-ce réciproque, pas dit, si Cl. me claque entre les doigts, peur terrible, Eliz. bonne poire, je la garde pour la soif, frousse intense, la pire, RESTER SEUL, voilà ce qui m'a toujours obsédé, la trouille des trouilles, mais Cl. j'y tiens, de toutes mes fibres, pour ma mère je frime, l'une ou l'autre, en cas de perte prompt rétablissement, je prends un air détaché, mais la vérité n'est pas que je suis cynique, je suis lâche, différent de l'indifférence, si j'étais lâché par Cl., je dégringolerais au trente-sixième sous-sol, là je ramasse Eliz., pas un soleil éclatant, une lueur quand même dans mes ténèbres, pas un astre mieux qu'un désastre, fera l'affaire, me

tirera d'affaire, en attendant de rencontrer l'Autre éblouissante

ma hâblerie rien qu'une feinte, pour ma mère, surtout pour moi, ce qui reste réellement, c'est plutôt la saloperie, Eliz. je la maintiens sur un réchaud, en attendant de voir ce que Cl. mijote, si Cl. veut de moi, je laisse tomber Eliz. à la seconde, j'exploite son dévouement canin, sa dévotion idolâtre, pour alléger mes angoisses à moi, même si ça doit un jour augmenter ses souffrances à elle, naturellement Eliz. pas si bête, me connaît, elle sait à quoi s'en tenir, puisqu'elle m'a demandé de ne pas lui parler de mes histoires bostoniennes, elle sait ce que parler veut dire, elle est entrée elle-même dans mon jeu, je ne l'y ai pas forcée, une grande fille, je ne lui ai jamais menti, simplement ma faiblesse utilise la sienne, de bonne guerre, *all is fair in war and love*, j'entends la voix de ma mère, *ce n'est pas bien de faire de la peine aux autres*, ma mère est ma conscience, je n'ai pas la conscience tranquille sous mes grands airs d'épouseur du genre humain, si elle m'écrit lettre sur lettre, si ça la tracasse, c'est que par-dessous ça me tourmente, je cache mon remords derrière ma rhétorique ratiocinante

est-ce ainsi que je dois me lire, à quarante ans de distance, mon fantôme est aussi vague que le spectre d'Elizabeth, il flotte dans les lointains de ma mémoire, indécis, je me suis toujours trouvé en état d'indécision, pas nouveau, l'irrésolution est logée au plus intime de mon être, je reste en Amérique, je reviens en France, j'épouse l'une ou j'épouse l'autre, je divorce ou pas, j'arrive à l'âge de la retraite, je la prends ou non, impossible de choisir, je veux les deux, choisir mutile, jusqu'à ce que la vie décide, à ma place, comme ça que je suis, depuis toujours, après dix ans d'analyse, chaque terme de l'alternative a son bon côté, je tiens les deux côtés par le bon bout, m'y agrippe, jusqu'à ce que je sois forcé par les aléas de l'existence à lâcher prise, 55 et 95 s'entrechoquent, ça fait d'abord des étincelles, en me relisant je fulmine, j'ai changé depuis de personnage, mais pas de personne

Ma drôle de situation amoureuse subsiste, inchangée... Les choses en sont au même point avec Cl. et il n'y a pas lieu de penser qu'il doive y avoir de revirement pour l'instant. Avec E., j'attends de la revoir cet été pour décider de nos relations en fin de compte et je le lui ai dit très clairement par lettre. La situation est donc très nette et ce qu'il y a de net, c'est qu'elle est inextricablement confuse !

mon sceau, ma marque indélébiles, mon intime débilité, bravo, à la bonne heure, la formule me résume tout entier côté cœur et côté tripe, je me retrouve intact dans ces lignes anciennes qui me parviennent à des années-lumière d'aujourd'hui, le miroir me renvoie avec les rides, les tavelures de la peau, les crachats du temps en moins, ma propre image

j'essaie d'imaginer l'appartement où j'écrivais ces lignes, 31 Peterboro Street, à Boston, rue étroite, j'entrevois vaguement une façade, dedans je ne vois plus rien, un blanc, du vide, près du Mrs. Gardner's Museum, là soudain surgit le musée prodigieux, un château importé pierre à pierre d'Italie, brique à brique reconstitué face au vaste parc verdoyant, de magiques Gauguin de Tahiti, on venait de les acquérir, les accrocher, ça je me rappelle, visages de femmes profilés, énigmatiques, tableaux qui interrogent comme des sphinx, bien stockés dans ma mémoire, l'utilitaire aussi, Filene's basement, sous-sol du grand magasin sur Tremont Street, on y trouve au rabais toutes les fringues, et puis Beacon Hill, l'ancien quartier, pas la Nouvelle, la vieille Angleterre, demeures patriciennes, trottoirs de brique, rues chic qui sillonnent la colline, ghetto doré des richesses anciennes, et mes voitures, je me souviens de la Nash, marque depuis des lustres disparue, d'occasion, pneus lisses, par temps de pluie l'auto a patiné sur le pont métallique qui va à Cambridge, tête-à-queue soudain, choc brusque contre le garde-fou, précipité au sol par la portière qui tressaute et s'ouvre, à plat ventre sur le tablier humide du pont, crâne à dix centimètres de la balustrade, abasourdi, assommé, me suis relevé sans égratignure, membres tremblants, c'est là, je vois, chaussée de poutrelles luisantes, premier accident de voiture, première fois que j'en avais une, après le choc, la peur, j'en ai encore l'indignation qui bout, debout, glorieuse mise en scène, Fidel Castro acclamé par les étudiants en délire dans le vaste stade de Harvard University, de l'autre côté de Charles River, en face du campus, pas que les grands événements, les petits détails, Little Hall sur Mass Ave, en haut des marches de bois branlantes, les bureaux des profs, naturellement les

assistants sont à plusieurs dans une salle commune, seuls les gradés ont un bureau individuel, Dieckman, dix-huitiémiste venu d'Allemagne, Jasinski, dix-septiémiste en rupture de Sorbonne, sans cesse à se quereller, moi, pris dans l'étau de leur détestation, dans quel clan me ranger, dix anecdotes me remontent, la plus belle, l'examen, mine de rien qu'on me donne à corriger, je note, après, admonestations blêmes de part et d'autre, pris à partie, deux paires d'yeux qui crachent des flammes, deux bouches vociférantes, l'un avait mis l'équivalent de 18, l'autre de 2, moi entre, mon antre, tables de bois tachées, odeurs usées, collègues, Hubert le racinien, Vartanian l'ex-lieutenant de World War II, Grossvogel l'ex-Belge, Geary l'Irlandais, toutes origines confondues dans le creuset du même culte, culture française, accueil confraternel, chaleureux, aussitôt à l'aise, ici, aussitôt invité à dîner, hospitalité américaine, me change du repli total sur soi d'Orléans, mes étudiants zélés me changent des potaches du lycée Pothier, viennent me parler pendant mes heures de bureau, j'apprends l'Amérique, tellement présent, j'ai l'impression d'y être encore, je peux le toucher, hier à peine, si réel, le cinéma sur Brattle Street, le pâtissier français sur la rue en pente vers le fleuve, Boylston Street, tout afflue

Harvard University

Department of Romance Languages and Literatures

Mercredi 5 octobre

j'en ai vraiment marre de vivre seul, marre à un point que je ne saurais dire... Bien sûr, j'ai beaucoup de travail, de quoi occuper presque toutes mes soirées ! Mais j'aime bien travailler dans la même pièce qu'un autre être cher, ou dans la pièce d'à côté... Il y a une compagnie muette, une présence ressentie, qui fait qu'on ne vit pas comme un trappiste ! Enfin, ce n'est pas à toi, hélas ! qu'il faut expliquer ce sentiment. Malgré mon téléphone, mon frigidaire et mon confort, quand Cl. n'est pas là, ce petit appartement est un grand désert. Enfin, j'espère qu'on va s'arranger pour se voir le plus possible et travailler ensemble... J'irai chez elle les jours où je n'ai pas classe et elle me reconduira le soir avec la voiture de son père. Je te tiendrai au courant de ma « petite vie », car je sais que rien de ce qui me touche ne t'est indifférent, même des détails comme ceux-ci ! J'espère rester le moins possible en tête à tête avec moi-même...

mon petit appartement où j'ai logé, vécu, fait l'amour, un an entier, premier havre d'Amérique, sur cour, sur rue, quel étage, plus rien, comment c'était dedans, salle de séjour, chambre à coucher, pas le moindre souvenir, quelles couleurs aux murs, quels meubles, aucune idée

(juillet 1955-mars 1956)

Grosclaude a demandé à me parler après la classe, moustache fine, cheveux blondasses clairsemés sur son crâne qui se dénude, le meilleur prof que j'aie jamais eu en français, d'une précision absolue, d'un savoir immense, avec lui la littérature renaît de ses cendres centenaires, revit, s'épanouit, un phénix, ses cours une joie pendant une heure, qu'est-ce qu'il peut avoir à me dire, j'ai toujours quinze ou seize aux compositions, depuis que je suis au lycée toujours premier en français, alors quoi, qu'est-ce qu'il me veut, je donne ma langue au chat, un peu inquiet quand même, quand je suis entré dans la salle, il m'a fait signe, *Doubrovsky, j'ai à vous parler après la classe*, sans plus, comme ça, qu'est-ce que, je m'interroge, explication de textes, début de *Candide*, il nous fait toucher Voltaire du doigt, on le suit, le poursuit mot à mot, ligne à ligne, littérature c'est à ras des phrases, pas au ciel des idées, Grosclaude n'a pas son pareil, sa requête me gêne malgré tout mon plaisir, aucun prof ne m'a jamais ainsi convoqué après la classe, le gros de la troupe est sorti, j'ai attendu sur ma chaise, me suis levé en dernier, me suis dirigé vers la chaire, il range méticuleusement ses papiers dans sa serviette, il a attendu que tous les élèves soient sortis, s'est approché de moi, à voix basse mais nette, comme un couperet, *mon cher ami*, la première fois qu'il m'appelle ainsi, *j'ai un avis à vous donner, très important*, son œil gris-bleu droit dans mes yeux, regard solennel, *il faut que votre famille et vous alliez vous cacher le plus vite possible*, coup au cœur je balbutie, *mais nous sommes français*, sa voix très calme, *cela ne fait plus aucune différence, je sais qu'il va y avoir des rafles de source sûre*, je ne lui demande pas ses sources, on murmure dans la classe qu'il est dans la Résistance, une rumeur, comme Roby, le prof de maths, grosse moustache grise, son bras de prothèse ganté de noir, ruban rouge au revers, un héros de la Grande Guerre, la bonne, un jour disparu, n'est jamais revenu en classe, on a chuchoté Résistance, déportation, béret noir éternellement sur la tête, soudain comme ça évanoui, Grosclaude en est aussi, me fait chaud au cœur, ils ne sont pas tous comme cette chiasse de face Maréchal duschnock à képi accrochée au mur, il y a une autre France, la vraie, pas celle de tous les sales canards collaboches, chaud au cœur une minute, et puis froid dans le dos, ça y est, notre tour, lâche soulagement, au début les Allemands, les Autrichiens réfugiés en France, rendus sur un plateau par Vichy aux Fritz, après les Tchèques, et les Hongrois, et les Roumains, le coupeur roumain de mon père, lèvres tremblotantes, *vous croyez patron que*, gros accent de ses grosses lippes, après la rafle du 10 mai emporté dans celle du 16 juillet au Vel d'Hiv, volatilisé, avec

femme, fille et fils, mais c'étaient des étrangers, nous, nous sommes des Français, de justesse, toutes les naturalisations après 27 annulées, celle du Père, 26, signée Laval, nous sommes de purs Gaulois à un an près, la guillotine nous épargne, maintenant toutes dans le même panier les têtes roulent, j'ai dit à Grosclaude, *merci*, comme j'ai rarement dit merci dans ma vie, merci de la tête aux pieds, de tout l'être, il n'a pas répondu, resté très calme, quand même une lueur dans son regard gris-bleu, *ne revenez plus*, j'ai tourné les talons, détalé, il va falloir s'enfuir, sinon faits comme des rats à la prochaine rafle, Le Vésinet est si tranquille, ses rues si désertes, je me croyais dans une oasis, épargnée par l'histoire, et puis Français, pas touche, tu parles Charles de Gaulle à Alger, encore loin, les Chleuhs chassés d'Afrique, les Alliés en Sicile, en Calabre débarqués, Mussolini dégommé, Badoglio nommé, l'Italie qui capitule, bon, très bon, très loin, avec le Père on suit les progrès de l'armée russe, fil et aiguilles sur une carte, victoire de Stalingrad, hurra, Kharkov qui tombe, puis c'est Koursk, à présent sur le Dniepr, va être le tour de Kiev, notre tour, Kharkov Kiev excellent, faramineux, mais c'est au diable, enfer pour nous ICI, ici, ce sont les Fridolins qui commandent, avec leurs laquais, Darquier de Pellepoix aux Questions Juives, l'Institut antijuif, la police française, les gendarmes à coups de crosse, plus vite que ça, d'abord Drancy, après les camps de travail en Pologne, par autobus bondés dégorgeant jusqu'à la plate-forme, dans les wagons empilés, on ne fera pas long feu avec moins dix ou moins quinze de froid, avec une couverture, du linge de rechange, un couvert, une gamelle, des vivres pour vingt-quatre heures, eux qui le disent, en roucoulent d'aise, on n'arrivera peut-être même pas jusqu'aux camps, travail, quel travail, à la chaîne, enchaînés, *la première ponction est faite, d'autres suivront, M.O.R.T. AU JUIF*, chaque jour ce dégueulis d'infamies dans tous ces torchons, me remonte en descendant les escaliers du lycée, la nausée qui depuis quatre ans me baratte l'estomac m'envahit

une marée de merde m'empoisse le corps, je patauge dans l'immondice, la mienne aussi, hein, délivrance momentanée, ce sont les Tchèques, pas nous, soupir ignoble, les Hongrois, les Roumains, pas nous, nous sommes FRANÇAIS, nous pas touche, CETTE FOIS C'EST NOUS, pas d'exception, tous les uns après les autres à la casserole, fichés, maintenant fichus, *doivent se faire inscrire au*

commissariat le plus proche les contrevenants seront, s'inscrit s'inscrit pas, on a un peu hésité, DOUBROVSKY russe, pas juif du tout, patronyme princier d'un des plus célèbres héros de Pouchkine, seulement la police française, la Gestapo, pas leur affaire la littérature, quatre lettres à l'encre rouge sur nos cartes d'identité au commissariat du Vésinet en décembre 41, tamponnés à mort, le nom déjà à coucher dehors, mais ce qui nous a foutus dedans, le prénom du Père, nom de Dieu, ISRAËL, qu'il a déclaré à la frontière lorraine, sans papiers en 1912, aurait pu s'en inventer n'importe quel autre, Ivan, Dmitri, ironie, ses propres sœurs l'appellent Isidore, sa naïveté impardonnable nous condamne, devait quand même dans son shtetl d'Ukraine avoir entendu parler de l'affaire Dreyfus, mort aux juifs n'est pas une invention allemande, simplement les Allemands passent à l'acte, appliquent, la police timbre avec application, vient nous cueillir, autobus et puis Drancy et puis, QU'EST-CE QU'ON VA FAIRE, exclu du lycée me frappe au cœur, *restaurants cafés bars théâtres cinémas tous lieux de plaisir seront interdits aux*, m'en bats l'œil mais LE LYCÉE, ma place, mon domaine imprescriptibles, *ne revenez plus*, Grosclaude sait ce que parler veut dire, le Père va décider ce qu'il faut faire, accablé, assommé, je presse le pas, regarde les passants, n'ont pas l'air de me regarder, malgré mon écriteau sur la poitrine, depuis un an et demi notre estampille, marqués au fer comme du bétail, on fait race à part, je me hâte le long de la rue de la République, feu la République, même plus d'État français, la zone nono depuis longtemps occupée, collabos restent dangereux, Laval, Darquier de Pellepoix, la Police aux Questions Juives, pas de la blague, avec en haut le maréchal Pétain, l'ex-Verdun qui nous a vendus à Montoire, si je pouvais en tenir un seul, au bout d'un flingue, à la pointe d'un surin, un type de la Gestapo dans leur manteau de cuir, tirer, frapper à mort, j'en aurais une joie après à en crever, juste en buter un, je ne demande pas la lune, un mec de la Milice, un agent capteur, n'importe lequel, rien qu'un, bousiller une bonne fois une de ces brutes, *Qu'un sang impur abreuve nos sillons*, *Marseillaise* en tête, haine au cœur, je bous dans l'estomac d'une tempête si violente qu'elle me tord la tripe, j'arrive place du Château, la magnifique horloge dorée sur la façade tant aimée indique l'heure, notre heure a sonné, je dégringole les marches, je dois prévenir le Père, *Grosclaude a dit*, en quatrième vitesse, avant que, se barrer, se terrer, je saute dans le train qui démarre, disparaître, il va falloir et vite, pour ne pas être volatilisés

(novembre 1943)

Elle dit d'une voix sourde, à peine audible, *non, je suis trop fatiguée ce matin, je ne peux pas*, ça y est, je reconnais l'antienne, je hausse le ton dans le récepteur, *écoute, tu dis toujours ça, et puis après tu es toujours contente*, Elle dit, *ce matin c'est différent, j'ai très mal dormi la nuit dernière*, je contre, *quand est-ce que tu as bien dormi, voyons, ce sera bon pour toi*, j'ajoute, *et pour moi*, elle soupire, *je suis réellement épuisée*, j'insiste, *je sais, mais justement le grand air dissipera ta fatigue*, à l'autre bout silence, de nouveau je plaide, *c'est notre jour, tu ne peux pas ne pas venir, je t'attends*, silence encore, Elle murmure, sa voix est encore plus faible, *je viendrai vers une heure et demie*, Elle raccroche, je respire, si elle manquait notre rendez-vous du vendredi, notre rite, notre échappée hors de nos vies, ce serait une catastrophe, rater notre trou d'air frais dans nos existences bétonnées serait l'asphyxie, rien que d'y penser j'en suffoque, heureusement parfois elle n'a pas envie au début, *c'est toujours la même chose, ça ne change rien à ma vie*, le soir pourtant elle est heureuse, je dis, *c'est vrai, ça ne change rien, mais c'est quand même un agréable changement*, parfois dit *oui*, parfois ne répond pas, dépend, ça ne change rien non plus à mon existence, mais ça l'éclaire, la réchauffe, ça me ranime, ç'a été depuis l'aurore ça, une femme, une insufflation d'être, date de ma mère, ça n'a jamais varié depuis, divan ou pas, face à face ou rien, rien à faire, le vendredi est mon ballon d'oxygène, quand j'aperçois son visage soudain je respire, Elle m'inspire, quoi, plus cette passion féroce, quand je ressentais d'un seul coup sa présence au bout des ongles, sa vue même me griffe, m'agrippe le système nerveux, elle est mon système solaire, sa chevelure blonde rayonne, parfois comme un halo son cercle noir sur la tête, d'autres fois laisse flotter ses crins d'or, besoin haletant de mordre, sa langue, étreindre, son cul, pénétrer son con, sucer ses seins d'infinies minutes, dans un instant une éternité de jouissance, peut pas durer éternellement, à la longue, depuis sept ans, orgasmes se calment, organes chauffés au rouge tiédissent, à peine aperçue, envie brutale qui me démange, la manger des yeux, dévotion dévorante, désir cannibale, maintenant suis plus posé, pas l'appétit qui me manque, mais ce n'est plus la boulimie sans limites des débuts, elle soupire, *tu te souviens, la première fois où je suis allée chez toi, tu m'as plaquée contre la porte d'entrée, tu as passé la main sous ma jupe*, allègre agression, je hoche la tête, elle murmure, *tu te rappelles la fois où tu n'as pas pu même attendre la fin du dîner, tu m'as renversée sur le tapis, tu m'as fait l'amour sur le parquet de la salle à manger*, sept ans déjà je me rappelle, un vrai délire, aujourd'hui je suis moins lyrique, forcé avec

le temps on s'assagit, s'agite moins avec l'âge, mon âge est ma maladie mortelle, elle ne m'a pas encore tué, mais elle me gangrène, la tuyauterie qui se dégingue, la carcasse qui s'affaisse, je suis toujours sous son charme, je ne suis plus à la hauteur de ses appas, me pèse, m'humilie, que faire, la déchéance, faut faire avec, ou alors se flinguer, une balle dans la tête, je n'ai pas de revolver, les lames de rasoir, se taillader les poignets, radical, un jour, sûrement, je m'accorde encore un répit, un peu, sera pour plus tard, pas encore de métastases qui galopent, d'intestins qui s'obturent, pas encore le moment de me tuer, sans doute arrivera tout seul, un sang mauvais, je me fais du mauvais sang, les thrombus, les embolus qui se baladent du mollet au poumon, me donne du souci, normal, le prochain coup, ce sera le cœur qui claque, elle dit, *ne te plains pas sans cesse, je suis plus malade que toi*, je dis, *tu parles*

si le désir parle moins fort, l'amour est encore renforcé, si je ne me jette plus sur elle dès que j'ouvre ma porte, je la guette intensément à ma fenêtre, une heure un quart, une heure et demie, je me poste derrière le rideau de tulle dans ma salle à manger, rez-de-chaussée sur rue, regarde, rien, personne, je ne tiens plus en place, souvent, je tire le rideau, mets le nez dehors, me penche, je balaie les trottoirs d'un œil avide, les bagnoles à la queue leu leu enkystées, elle aura sans doute eu du mal à garer la sienne, et puis voilà, elle débouche, à hauteur du bureau de tabac au coin, ou alors en sens inverse, elle remonte en passant devant le fleuriste, C'EST ELLE, d'autres fois, je suis encore assis à mon bureau, elle me devance, j'entends frapper à la vitre qui donne sur la rue, je me rue, j'écarte le rideau, je vois le sourire auréolé de mèches blondes montant vers moi comme une flamme, UNE APPARITION, parfois visage impassible, elle m'indique de l'index dans quelle direction se trouve sa voiture, et puis s'éloigne, je la rejoins à la hâte, j'essaie de l'embrasser, elle ne tourne pas la tête vers moi, mes lèvres lui effleurent les joues, elle fleure toujours aussi doux, quand je la flaire sa senteur toujours m'envahit, choc crac son auto démarre, tourne à gauche sur la rue de la Tour, aujourd'hui c'est le tour de la Rotonde, quartier Muette on n'est pas gâté en restos, un désert gastronomique, la Rotonde est notre oasis, maître d'hôtel nous sourit, parfois patronne nous serre la main, mets fort bons, rapport qualité prix honnête, je suis abonné à la formule, retrouve mes poissons grillés à la plancha, crème caramel ou tarte aux pommes pour dessert, j'ai mes habitudes, elle demande d'une voix tendre, *qu'est-ce que tu prends*, souvent elle prend la même chose, sauf le dessert, pour elle ce sera la mousse au chocolat superbe, naturellement section fumeurs, sèche sur sèche, toujours la cibiche à la bouche, je dis, *tu fumes trop*, elle dit, *je sais*, des fois elle lance, *je*

dois avoir un cancer du poumon, quand elle tousse, je me récrie, poil hérissé, ne dis pas cela, même pour rire, elle me fait frissonner, je dis, tu vas t'abîmer la santé, répond, au point où j'en suis, hausse les épaules, je rétorque, ne dis pas de bêtises, d'un ton détaché déclare, de toute façon je suis vieille et moche, là je me fâche, tu n'es ni vieille ni moche, tu es toujours très jeune et très jolie, vrai, ses yeux pervenche, sa crinière que j'ai sans cesse envie de caresser, son visage toujours aussi accrocheur, ligne parfaite, d'une voix morne, j'ai maintenant quarante ans

je m'insurge, là c'est trop, qu'est-ce que c'est que quarante ans à la fin du XX^e siècle, pour une femme l'apogée, d'ailleurs il y a des fois où tu en parais à peine trente, c'est la pleine jeunesse, à mesure que je vieillis mes femmes sont de plus en plus jeunes, avec ma première épouse, cinq ans de différence, avec Rachel quinze, avec Ilse vingt-trois, avec Elle vingt-sept, mes aimées ne cessent pas de rajeunir, et voilà qu'Elle vient se plaindre, j'ajoute, qu'est-ce que je dirais, moi, elle s'anime, se rebiffe, toi, tu ramènes tout à toi, toi, tu as eu ta vie, je réplique, oui, mais grâce à toi j'en ai encore, exact, pas une façon de parler, tant qu'elle est avec moi je vis encore, elle jette, bien sûr, je vais avec toi au restaurant, je suis ta dame de compagnie, je réponds, non, tu es ma dame tout court, dans mes pénates déserts elle est mon dieu lare, sa présence tutélaire ranime mon gîte abandonné, ravive la flamme du foyer, parfois elle vient, quand elle peut le jeudi soir, passe la nuit chez moi, Elle est quasiment la seule personne à franchir mon seuil, de temps à autre mes filles, ma sœur, un rarissime visiteur de province ou de l'étranger, depuis la mort d'Ilse je vis dans un appartement inhabité, Elle seule surgit, je revis, renaiss de mes cendres, lorsqu'elle s'assied dans le grand fauteuil marron, étire ses membres, se détend, demande, as-tu un peu de vin, je suis grisé, elle me monte à la tête, ma torpeur atone se dissipe, je cours à la cave, je remonte en quatrième vitesse, mes jambes s'envolent, j'ouvre la bouteille d'un geste vif, quelquefois agenouillé devant son fauteuil, mes mains tâtonnent sur sa poitrine, soulèvent son tricot, ses seins s'incrustent dans mes paumes, sa peau m'envahit, je commence à la triturer, elle me laisse faire, au bout d'un moment elle dit, laisse, je dis, quoi laisse, elle dit, arrête, je suis fatiguée

moi, jamais las de scruter ses fossettes, ses lèvres, son grain de beauté, tandis qu'elle parle, ou quand on reste silencieux, des fois on s'est déjà tout dit, on n'a plus rien à se dire, je la contemple, elle est mon temple, je me relève, me redresse, ton détaché, *je vais préparer le dîner*, on n'a pas faim aux mêmes heures, elle est normale, je suis tardif, je fais réchauffer un plat cuisiné au bain-marie, de préférence du poisson, elle mange vite, déteste rester longtemps à table, la nourriture pour elle de la bouffe, mange, forcé, mais n'aime pas manger, dans le passé cela nous a valu des disputes, avec le temps nous nous sommes l'un à l'autre accommodés, pas commode, la sers à huit heures et demie ou neuf heures, elle fume une dernière cigarette, et puis après, la vraie dernière, suivie d'une autre, dix heures, je commence à sentir pointer l'appétit, elle déclare, *je vais me coucher*, je range les assiettes sales, je crie, *j'arrive*, elle s'est allongée sur le lit jumeau, tout habillée, lentement je la déshabille, caleçon d'abord, chaussettes, les place délicatement sur le bureau, puis son pull, je dégrafe son soutien-gorge, je lui passe sa veste de pyjama en coton bleu, pour elle seule réservée, je lui embrasse légèrement le front ou la bouche, son visage est déjà tout endormi, je me redresse, elle demande, *caresse-moi les seins*, je m'assieds contre elle sur le lit, glisse la main sous son pyjama, la caresse, elle prend ma main, la pousse vers son sexe, je frôle son buisson ardent, cherche un chemin délicat dans sa broussaille, lentement j'enfonce mon doigt qui se mouille, elle ferme les yeux, je commence un va-et-vient tendre, j'attends, que le plaisir monte en elle, irradie par tous ses membres, elle ouvre les yeux, elle dit, *arrête*, je m'arrête, demande, *pourquoi*, elle soupire, *ça va m'exciter*, je dis, *et alors*, elle dit, *avec toi ça ne sert à rien*

(avril 1996)

Briançon, non c'est trop loin, et puis les Alpes, j'en ai soupé avec un an de sana à Saint-Hilaire, très peu pour moi, puisqu'on m'offre une première supérieure à Orléans, pas à hésiter, je prends, le train, forcé, un peu plus d'une heure, me servira à corriger mes copies pour avoir le week-end libre, cinq jours par semaine en exil, mais tout près, peux pas me plaindre, j'ai eu de la veine, troisième à l'agrègue d'anglais, j'ai eu le choix des postes, Paris au début est exclu, Orléans est ce qu'on peut faire de plus proche, petite appréhension quand même, pas le boulot, je sais que j'en sais suffisamment, mais la page brusquement tournée, début de carrière, où est-ce que ça va mener, Orléans, ravi, un peu rêveur, toute l'enfance, l'adolescence qui s'écroulent derrière vous, d'un seul coup catapulté en avant, d'un seul coup tout seul, toute une page primordiale qui se tourne, la vie de famille terminée, ma famille est désormais à construire, ma vie à bâtir, je me débats entre espoir et nostalgie, appétit et crainte, qu'est-ce qu'Orléans, ma carrière, ma vie me réservent, un poste en or, je demeure inquiet, déjà eu tant de faux départs, cette fois le bon, irréversible

troisième à l'agrègue d'anglais, me fait drôle, l'anglais j'avais rien à en fiche, rien, ce qui m'a toujours intéressé, français, philo, deux ans à Normale, licence de philosophie en poche, l'année prochaine diplôme d'études supérieures, après, l'agrègue de philo, après, hypokhâgne, maître assistant en fac, on verra bien, chemin tout tracé, en 45 premier prix au Concours Général, œuvres de Bergson reliées en rouge, superbe vase de Sèvres bleu, carte de visite, *Charles de Gaulle à Julien Doubrovsky*, monte sur l'estrade, la salle de la Sorbonne éclate en applaudissements, plus qu'à poursuivre sur cette lancée, coup de foudre pour Sartre, *l'Être et le Néant*, immergé dans Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, en fin de journée début de l'été 49, suis dans le métro, compartiment bondé, coudes dans les côtes, j'étouffe, heureusement, la prochaine est Odéon, enfin à l'air libre, deux types devant moi, dans le vacarme parlent un peu fort, j'attrape une bribe, je tressaille, pas possible, inimaginable, l'un qui dit, *c'est la mère Poré qui me l'a assuré, on accorde un an de plus à ceux qui feront une agrègue de langues*, réponse de l'autre s'est perdue dans le bruit, portières s'ouvrent, bousculé descends, je ne connais pas les types de vue, Normale Sup est vaste, on est des centaines, visages anonymes, mais le nom, *Madame Poré*,

ne trompe pas, la secrétaire de l'École, figure légendaire, tutélaire qui veille sur la bonne marche de tout, le bien-être de tous, poussé sur le quai, par quelle curiosité poussé, question incompréhensible, le lendemain j'ai été voir Madame Poré, lui ai demandé, VRAI, moi, on ne m'en avait jamais rien dit, jamais entendu parler des dispositions nouvelles, mecs inconnus entendu parler dans le métro, juste avant station Odéon, je n'ai fait, moi qui hésite toujours, ni une ni deux, quelle langue, italien, espagnol, des pays chauds, beaux, idiomes délectables, Méditerranée m'attire, séjours là-bas idylliques, soleil, chaleur, des sonorités éclatantes, *l'anglais c'est utile*, dicton maternel, après la mort de mon père, ma mère a dû s'y remettre illico, gagner sa croûte, celle de ma sœur, à la sueur de son anglais, sténo bilingue, liste de mots, ascenseurs Otis, *lift* en britannique, *elevator* en américain, selon les commandes, vocable sur vocable, elle inscrit tout dans un carnet, à n'en plus finir, à s'en faire exploser le crâne, crâne jamais mais elle est fière, après plus de vingt ans d'interruption, elle a retrouvé ses aptitudes de jeunesse, son patron anglais l'apprécie, moi n'apprécie pas tellement cette langue, trop fluide, trop labile, entre les dents elle ondule, une sorte de fuite dans la tuyauterie vocale, comme si la pluie qui tombe sans cesse sur ces îles du ponant dégorgeait en chuintements par la bouche, pourtant, types qui parlent dans le métro, juste avant la station Odéon, bribe de phrase saisie au vol, ça m'a tourneboulé la vie

comment comprendre, un tel geste, subit, inattendu, péremptoire, moi qui hésite toujours, toujours à peser le pour et le contre, entre le zist et le zest, je n'ai fait ni une ni deux, lâché la philo pour l'anglais, Judas est aussitôt récompensé, normalien de service, j'ai devant moi un choix mirifique, Oxford, Cambridge, sans barguigner, j'ai opté pour Trinity College, Dublin, contre les deux glorieuses d'Angleterre, une raison simple, en Irlande il n'y a pas de tickets de rationnement, c'est une raison celle-là, une bonne, presque une décennie à mesurer chaque gramme de bectance, dès juin 40, toutes les boutiques fermées, ma mère a eu juste le temps d'acheter chez Félix Potin à Saint-Augustin quelques boîtes de conserve, elle a stocké les patates, tous les produits au maximum, l'éternel creux au ventre ça m'est resté sur le cœur, soupçon de beurre qui flotte dans le bol bleu de la cuisine, maigres légumes du jardin à la saison dans l'office, les jours sans viande, sans pain, sans sucre, en Irlande je vais me sucrer, en philo je suis matérialiste, Auguste Comte, matérialisme, explication du supérieur par l'inférieur, la philo ne nourrit pas son homme, Oxford, Cambridge non plus, on y bouffe encore au compte-gouttes, et moi, j'ai un appétit féroce au ventre, au bas-ventre, peut-être pour cette raison aussi que j'ai lâché la

philo, dans les amphis on ne rencontre que des laiderons, des mal fagotées, des mal bâties, à binocles, j'ai du respect pour le cerveau, mais le reste du corps m'importe, autant, plus, naturellement, aux bals de la Sorbonne il y a de jolies filles, parfois même des allumeuses, sais pas pourquoi, je les laisse froides, pas faute d'avoir essayé, dancings à l'heure du thé, dimanche à Robinson le soir, tout tenté, succès nul auprès des Françaises, chaque assaut est un échec supplémentaire qui m'humilie, est-ce ma gueule, ni mieux ni pire qu'une autre, d'ailleurs pour ne plus afficher ma myopie à lunettes, je me martyrise à porter des verres de contact globulaires, mes derniers sous pour une chemise à carreaux et une cravate pimpante, en vain, sans doute moi qui suis godiche, j'ai la parole facile en classe lorsqu'on cause littérature, mais trop empoté, emporté quand il s'agit de baratiner une fille, n'ai pas l'air qu'il faut, le bagou idoine, détendu, l'art de tailler une bavette appropriée, entreprenant mais ironique, travaux d'approche en sachant garder ses distances, moi, sais pas, ou je leur déclare tout net qu'elles sont ravissantes, ou je leur parle du doute hyperbolique chez Descartes, fleurs de rhétorique à la bouche, bouquet de fleurs à la main, forcé, elles m'envoient dans les roses, pas de ma faute, les quilles, jamais eu de contact avec dans mon enfance, MICHELINE JE T'ÈME, ma première déclaration d'amour en onzième, ça date, depuis pas le moindre frôlement, lycée de garçons et lycée de filles, à Saint-Germain, pour nous empêcher, exprès, heures de sortie différentes, on ne prend pas les mêmes trains, se croise jamais, et puis, pendant la guerre, l'étoile jaune au poitrail, ça isole, ornement rébarbatif, déjà comme des barbelés autour, après guerre, empêtré dans une kyrielle de maladies, plus mortelles les unes que les autres, prodige que j'aie survécu, brinquebalant, ébranlé, mal remis, entre deux attaques physiologiques, au Vésinet connais pas grand monde, chacun reclus derrière ses murs et ses grilles, des prisons chic, pas invité aux surprises-parties où l'on swingue, résultat, mathématique, pas un héros, un zéro avec les Françaises de mon âge, ma mère s'afflige, je me désole, nullité crasse, pas eu l'éducation, les fréquentations, pas eu d'occases, mon casier amoureux est vierge, soudain, lors de mes brèves échappées aux vacances, miracle, tout change, la petite coiffeuse berlinoise blonde et rose en 46, rencontre à Baden-Baden parrainée par l'armée française d'occupation, cette fois la nôtre, la bonne, débonnaire, sans Gestapo ni kapo, un camp de plaisance, de rapprochement, offre aux jeunes Allemandes de quoi briffer, aux jeunes Français de quoi se mettre sous l'Adam, et puis, mon père a réussi à mettre de côté quelques sous, à l'auberge de jeunesse, bords du lac des Quatre-Cantons, l'exquise Suissesse de seize printemps venue de Zurich, ébats dans une grange à foin, j'en ai pincé,

vraiment mordu, au point de me mettre à l'allemand, n'allait pas de soi à l'époque, *Achtung, Achtung*, tinte encore aux oreilles, dans l'atelier de mon père tintamarre assassin parmi les cliquetis de bottes, maintenant *ich liebe Dich*, plus doux, plus la même langue, voilà, à présent je vais me mettre à l'anglais, aux Anglaises, ou aux Irlandaises, pareil, paraît qu'il y a là-bas de superbes rouses, ici pour moi ça sent le roussi, peut-être en moi le Russe, le rustre, sais pas, qu'importe, l'important me refaire une santé, me faire une vie, tant d'intolérables années privé, rationné, des tickets pour tout, affamé de femmes, adieu la philo, je file, octobre 49, après la traversée nocturne, longue, nauséuse de Liverpool, à l'aube débarque à Dublin, chair fraîche, je vais m'en mettre plein la ceinture, vingt et un ans, âge du service militaire, je boucle mon ceinturon

résultat, cinq ans plus tard, agrègue d'anglais, troisième, j'ai eu de la chance, pendant l'année me suis pas beaucoup foulé, plutôt défoulé, la passion de Roméo pour Juliette, celle que j'aurais dû avoir, la passion des héros d'Hemingway dans *l'Adieu aux armes*, au programme, très peu au mien, pas bûché à fond, j'ai vécu de mon acquis, moi, ma passion a été pour Claudia, que ça en tête, aux tripes, je jouis quand je tripote ses yeux bleu pâle, cheveux blonds bouclés coupés court, son visage aux traits si fins, attrait aristocratiques, un corps si mince à l'allure désinvolte avec de petits seins fermes, elle a longtemps dissimulé ses appas, pas été facile, un rude boulot, il a fallu la raccompagner dix fois, vingt fois chez sa logeuse rue de Rennes avant que, un baiser à peine, frôlement furtif à sa porte, moi, dès notre rencontre au Centre Culturel Américain boulevard Raspail en octobre, embrasé, tout feu tout flamme, elle nettement plus tiède, cour assidue, a pris du temps, du bon temps on y est quand même arrivés, l'ai quand même, avec une patience inlassable, à la longue échauffée, elle est même devenue carrément chaude, dans ma piaule à Normale Sup, j'ai droit à présent à une chambre individuelle, bâtiment tout neuf, en 1953-54 progrès, plus le dortoir à tapage nocturne jusqu'à l'aube qui m'a accueilli en 47, les lits à la queue leu leu, une vraie chambrée de caserne sans juteux pour assurer l'ordre, du coup, bien sûr, au bout d'un mois je suis rentré au Vésinet, chez ma mère, j'ai fait tinter la cloche à toute volée, ma mère vient, va ouvrir le cadenas qui ferme la grille, elle s'étonne, yeux écarquillés, *mais qu'est-ce que tu fais ici en semaine*, je

dis, *je ne suis pas bien à l'École, il y a trop de bruit*, forcé, un peu penaud, à peine sorti de la demeure ancestrale pour entrer dans la vie d'homme, je fais marche arrière, retour dans le giron maternel, mon père, il m'aurait sans doute renvoyé d'un éclat de sa voix rauque, il ne tolérerait pas les faiblesses, lui-même élevé à la dure, à la russe, ma mère murmure, *entre, mon petit, c'est toujours ta maison*, je l'ai embrassée, senti l'effluve, l'arôme de sa peau ridée, et voilà, je me suis réinstallé chez moi, externe libre, avec ma maigre pension, que je donne quasi intégralement à ma mère, pénurie en poche, mais j'ai les odeurs du jardin, de la cuisine, je hume, mon humus, mon sol, mon socle, que là que je sente des racines, haricots verts plantés dans le potager pendant la guerre, tuteurs enfoncés dans la terre, ma glèbe, j'y suis attaché de toutes mes fibres, je dis, *je parie que tu as fait des aubergines farcies, je sais que tu aimes ça, mon coco*, souvent s'exclame, *tu es un drôle de coco*, elle dit, *tel que t'es, je t'aime*, et moi donc, jamais aimé quelqu'un d'autre comme elle, jamais aimé aucun plat comme ses aubergines farcies, son secret, dans la grosse marmite Doufeu rougeâtre, couvercle creux où l'on met de l'eau pendant la cuisson, là que je mijote, mes projets, peux étudier mieux ici qu'à l'École, plus calme, la vie de copains pas ma vie, d'ailleurs j'ai ma turne avec Gillet et Darioseq, content de les voir, j'y passe souvent, après, je rentre, elle, retour tardif de Levallois au Vésinet, doit se frictionner les tempes d'eau vinaigrée pour combattre la fatigue, le mal de tête, ma sœur descend, devoirs du lycée finis, sur la table de la cuisine, en bas au sous-sol, toile cirée à fleurs jaunes luisante, réchauffées maintenant les aubergines, j'avale la manne céleste, me ravale un peu, bien sûr, dix-neuf ans sonnés, revenu sonner à la porte, infliger ce surcroît de travail quand je suis censé m'envoler à tire-d'elle, me tirer de l'enfance, l'âge d'homme à Normale est au-dessus de mes moyens, ça cogne dans les chiottes, ça jacasse toute la nuit dans le dortoir, moi, j'ai le sommeil, l'âme fragiles, les grossièretés du bizutage me répugnent, suis pas fait pour la vie en groupe, horreur des mélis-mélos collectifs, parfois elle soupire, *le service militaire te ferait du bien*, d'accord, mais pour l'heure j'ai mon sursis

ça c'est septembre 47, en septembre 53, plus pareil, tant d'eau qui a coulé sous les ponts des ferries, deux ans d'Irlande, devenu angliciste en 49, deux ans de sana, devenu tubard en 51, à l'École on a eu le temps de construire un beau bâtiment tout neuf, j'ai ma

chambre particulière, j'en fais un usage singulier, pour la première fois ici même, j'ai l'amour à domicile, limité, d'accord, dans la journée on ferme les yeux, le soir on ouvre les cent yeux d'Argus, on pourchasse les tendres pourchas, après sept heures interdiction formelle, plus l'ombre d'un spectre féminin qui rôde, je me débrouille, aussi souvent qu'elle peut, que je puis, Claudia vient me rendre visite, un tour de clé, le tour est joué, enfin seul à seule, pour la première fois à Paris, à Dublin j'avais contracté l'habitude, deux ans, de 49 à 51, chambre en ville, j'ai pris goût à l'indépendance, deux ans tubard sur le dos après, ça se perd, maintenant je retrouve, même rognée, cette liberté, je savoure nos huis clos, tête à tête corps à corps, nos vêtements en hâte arrachés, un peu partout, au pied du lit, par terre, dame, on ne peut pas tout avoir, du temps lointain où je faisais philo, externe libre au Vésinet au diable vauvert, par les trains de la banlieue Saint-Lazare, devais me traîner jusqu'aux cours, barbu à la Marx, flux torrentiel de Bachelard dans le vaste amphithéâtre, à l'École séminaire quintessencié de Merleau-Ponty, dans la journée allait encore, mais le samedi soir, chasse aux filles, bals de Sorbonne jusqu'à minuit, dernier métro, dernier train, l'amour la croix et la bannière, retours un vrai chemin de croix, avec les tortillards qui s'arrêtent à chaque station depuis Asnières, l'une après l'autre, impitoyables, une heure du matin, à la descente, toute la rue Gallieni à pattes le long des tilleuls, sent bon, sent pur, mais des kilomètres dans des guibolles vacillantes de sommeil, recru de fatigue, m'écroule vers une heure et demie dans mon lit, fallait le faire, à présent je ne pourrais plus

à présent monte chaque semaine jusqu'à mon lit une fille que je rêverais d'épouser, voilà le hic, vie de potache bientôt finie, veux pas d'une vie de patachon, pas taillé pour être un Don Juan, m'attache trop vite, ensuite ne peux plus en démordre, pas né pour être un Casanova, pas l'étoffe, pas la carcasse assez solide, au lieu de m'échapper des Plombs de Venise, j'aimerais la douce prison d'un mariage solide, mettre fin à mes errances, du français à la philo, de la philo à l'anglais, de Paris au Vésinet, du Vésinet à l'Irlande, de Dublin humide à Saint-Hilaire neigeux, voudrais un climat tempéré, convient à mon tempérament, peux pas toujours errer de fille en fille, jusqu'à quand, jusqu'où, prof d'anglais en fac avec une femme américaine, peut-être d'abord Bordeaux ou Lille et puis enfin Paris, finie la bourlingue à travers les pays, les langues,

les corps, avant-dernière étape l'agrègue, plus tard la thèse, pas que Claudia dans ma chambre à l'École, pas mal de bouquins, j'étudie aussi, beaucoup, pas trop, au trot, pas au galop, à l'amble, j'enfourche l'éternel Shakespeare et les onze autres, je prépare des exposés, je rédige des dissertes, le caïman d'anglais est impayable, avec sa gentillesse tenace, son zèle tatillon, ses éclats de rire dents dehors à la Fernandel, ses topos tout prêts, quel que soit le sujet, plans d'avance, *définition, le pour, le contre*, CONCLUSION, *le pour et le contre, le symbolisme chez, le naturalisme de*, du tac au tac schémas tactiques, j'écoute, je lis avec soin, je travaille, mais je ne bosse pas, je ne potasse pas vraiment l'agrègue, potasser, je sais ce que c'est, c'est ce que j'ai fait, à en crever, pour entrer à l'École, cette fois, je butine, lutine les textes, sur le dos des mois et des mois en sana, liste sur liste de mots anglais, livre après livre, le poumon mangé aux mites, me suis bourré le crâne, thèmes de la mère Huchon, versions des concours passés, absorbés jour après jour interminable, fenêtre toujours ouverte, face aux pics toujours d'un blanc scintillant, maintenant ça ressort, ressort, un bon investissement, le Shakespeare que je fréquente le plus, pas le mort, préfère le vivant, l'Anglais de service en 53 à l'École, venu tout droit d'Oxford, descendu tout droit du frère de William, mon ami John, il a droit aux armoiries Shakespeare, avec un nom comme ça, un accent si distingué, si *upper class*, peux pas l'imiter, mais j'adore l'entendre, dans sa bouche, mon cher ami devient *ma dea fella*, nous fait traduire du Proust en anglais, pas commode, ses corrigés à lui sont époustouflants, son français parfois claudique, il possède un anglais souverain, nez pointu, visage en lame de couteau, il tranche les plus retorses difficultés avec aisance, Eton, Oxford, filières les plus exclusives, il a sa place réservée dès sa naissance, de naissance, un des *happy few*, des huppés *few*, quand je suis ses cours nous ne sommes pas de la même classe, sera un jour ambassadeur ou ministre, sa carrière est toute tracée, il m'aide rudement dans la mienne, avec son grand corps dégingandé d'une simplicité parfaite, un gentleman, un vrai, un parangon, le soir je vais souvent le voir dans sa piaule, devenu un ami très cher, des heures nous parlons littérature et amour, lui, sa fiancée, Lal, est venue quelque temps le rejoindre, avec Claudia, on forme un tendre quatuor, ensemble dîners en musique, maint samedi, au fond de la cour rue Malebranche, au petit restaurant russe

seulement voilà, toute cette belle vie estudiantine est terminée, agrègue oubliée, Shakespeare a filé à l'anglaise avec Lal, disparu en Albion, Claudia en cloque, je suis prêt à l'épouser, garder le gosse, refuse, ses études qui l'attendent, encore un an à Yale, on a eu de belles empoignades, j'ai enfourché mes grands dadas, dû passer sous ses fourches Caudines, Genève d'abord, pas été une partie de plaisir, pas facile, Claudia a dû larmoyer une heure devant un magistrat, plaider un cas désespéré, ses parents qui vont la mettre à la rue, moi qui ne peux pas l'entretenir, en fin de compte gain de cause, Claudia a eu droit au faiseur d'anges, vidange patentée, et puis elle est repartie, là-bas, au loin, à mille lieues, à Boston, avant de reprendre en septembre ses cours à Yale, on s'écrit, on s'aimera, juré, on se reverra l'été suivant en 55, et moi en septembre 54 me retrouve tout seul à Paris, Gros-Jean comme devant, agrégé mais désagrégé, Claudia un rêve évanoui, volatilisés ses yeux bleu pervenche, ma jeune fille en fleur, ses joues roses aux légères taches de rousseur, son corps gracile, son esprit si fin, finis les plans d'amour tirés sur la comète, je retombe lourdement à terre, chute écrasante, creux soudain au cœur, un vide immense dans la poitrine, on me regonfle encore quelque temps mon pneumo droit tous les neuf jours, crac, l'aiguille acérée à travers côtes me perfore jusqu'aux plèvres, Claudia envolée, l'air me manque, j'étouffe, je suis réduit au carcan triste de ma carcasse, il faut reprendre le collier du labeur, gagner ma croûte, et puis, Le Vésinet, l'odeur des pelouses, du petit bois sous ma chambre par la fenêtre entrouverte, le fumet matinal, vespéral du jardin parti bientôt en fumée, plus pour longtemps, peux plus rester, pas comme à l'École en 47, à peine parti, revenu chez ma mère, aubergines farcies, frites croustillantes, inimitables à la margarine Astra, son baiser du soir quand elle vient m'embrasser au lit, l'arôme de ses joues fripées, la senteur des tempes frottées au vinaigre qui sur moi se penchent, ça le pire, il va falloir les quitter au moins cinq jours par semaine, cette fois départ définitif, j'en suis malade mais rien à faire, Briançon j'ai refusé net, à l'horizon Orléans et la première sup d'anglais me guettent

(septembre 1954)

avec toi ça ne sert à rien, je ne réponds pas, que dire, déjà à demi engloutie dans le sommeil, ventre à plat sur le lit, autour de sa tête le casque d'or recouvrant le haut des draps, crins éparpillés en un langoureux désordre, le corps à moitié immergé au cœur de l'oubli, me frappe au cœur, ses mots me restent dans la gorge, mon inanité m'étrangle, anéanti je reste assis près d'elle quelques minutes, avec moi ça ne sert à rien qu'une femme s'excite, sentence finale, je reçois ma condamnation à mort, Elle ne l'a pas dit méchamment, plutôt tendrement, d'une voix douce, constat pénible pour Elle autant que pour moi, verdict atroce, il me torture, là, affalé sur sa couche, la courte phrase me taraude comme une vrille, me perfore jusqu'aux entrailles, je l'ai trahie, elle me donne le plus précieux qu'une femme puisse offrir, son sexe humide, avide que je le pénètre, s'entrouvre, mon doigt s'insère, sincère ardeur, élan subit, suprême, à quarante ans un corps de vingt, divin, ses seins tressaillent, hanches tressautent, tant de fois j'ai passionnément labouré sa chair, parcourue des pieds à la tête, mollets mordus, mains agrippant sa tignasse, mes ongles lui raclent la nuque, le dos, elle demande que je la griffe à la limite de la douleur, à la lisière de la folie, parfois claques sur les joues, elle râle, sur les fesses, son torse se tord, je ne crois pas avoir jamais désiré une femme avec une telle rage, reçu un tel choc quand j'explose en elle, ruisselé je gicle à mort, je gis sur elle, fondus l'un dans l'autre confondus, expirant respirant si faible notre dernier souffle jusqu'à extinction totale, sur le ventre, son bras passé autour de mon cou, réveillé par sa caresse aérienne, *Serge oh Serge*, elle me murmure, me frôle l'oreille, l'oreiller a été jeté par-dessus lit, couvertures en boule, peaux au repos l'air tiédi nous enveloppe, jambes allongées membres emmêlés, parfois il suffit qu'elle passe ma porte, qu'elle passe au salon, qu'elle s'assoie, un instant, rien qu'un moment, suffit, genoux découverts par sa robe d'été, *tu n'as pas un verre de vin, si, bien sûr*, descends à la cave, remonte en hâte, verse une rasade rouge, déjà je déborde, besoin fou me jaillit dans les doigts, sous son pull léger pétrir ses seins, glisser la main le long des cuisses, jusqu'à, l'envie survient d'un seul coup, brutale, irrésistible, sans politesse, sans ménagement, Elle assise dans le fauteuil de cuir profond, moi penché sur elle, bientôt à genoux, à ses pieds, je suis tout entier envahi d'Elle, souffle coupé, Elle m'inonde, emporté comme un fétu par le flux brûlant, torrentueux, crevant les digues, il faut que je coule au tréfonds ténébreux entre ses cuisses, une éruption, séisme me secoue, la désire volcanique, notre premier départ en Espagne, juin 89, me fulgure dans l'arrière-mémoire, chocs, éblouissements,

terreurs, là où dorment les moments absolus, dans le train qui quitte cahotant la gare d'Austerlitz, lueur se réveille, illumination, si chaud dans le wagon-lit, porte fermée, fenêtre grande ouverte, dans la cabine étouffante une chaleur torride, puis les banlieues se sont éparpillées, les champs, les bosquets, herbe verte à l'infini, coupée du surgissement dru d'épis blonds, senteurs tièdes de campagne m'emplissant à présent les narines par larges bouffées, accoudé à l'appui, regardant dehors dans la clarté faiblissante, pourtours peu à peu s'estompant, secousses saccadées du train vibrant maintenant régulières, plancher martelé sous mes pieds debout, lorsque je me suis retourné, Elle était déjà sur la couchette du haut allongée, dans la touffeur de la cabine quasi nue, le corps si svelte abandonné au cliquetis des rails, les yeux clos cherchant sans doute le sommeil, je n'ai jamais senti une impulsion, une poussée aussi brutale, totale de tout l'être, arrachant ma chemise, mes vêtements avec violence, j'ai grimpé d'un bond sur sa couchette, haletant, d'un bond pénétrant la nuit, les odeurs, les champs, les arbres au fond de la fente mouillée, disparu, dissous sans trace, quand je suis revenu à moi, calmes tropiques, des instants illimités mon corps sur le dos contre le sien, et puis quand Elle nage, se rôtit longtemps au soleil insupportable, immobile sur la plage, d'un élan subit se redresse, va jusqu'à la lisière des flots, s'en humecte, soudain elle plonge, engloutie, on ne voit plus que la torsade blonde, la nuque à ras des vagues, battement des bras, des jambes, si régulier, puissant, implacable, fonce droit comme une torpille, je coule, moi qui ne suis qu'un barboteur en eau salée, je n'ai pas assez d'yeux pour la voir, me lève, sa trace oscille quelque part à peine sur les lames vertes, elle disparaît, ondine, néréide, ma déesse marine, dans quelque grotte de l'énorme rocher du Peñon qui surplombe l'isthme étroit de Calpe, par quelle chance extraordinaire depuis trois mois seulement rencontrée, ma vie en est déjà changée, Elle m'a tiré de ma demi-mort, de mon veuvage incomblable, soudain comblé, par quel prodige, un homme de soixante par une femme de trente-trois ans, en pleine force, en radieuse jouvence, parfois j'ose à peine y croire, là, sur la plage, debout, la devinant du regard, me gavant de splendeur émeraude, d'éclats d'azur, après des jours sans fin au fond des ténèbres, claquemuré entre les parois du deuil, accablé de la poix d'une vie sans un rai de lumière, du poids d'un corps sans un élan du cœur, je scrute le moutonnement glauque des vagues, l'œil inquiet, debout, tendu, sur le sable, je guette sa trace, son sillage aux lointains de l'horizon, légère angoisse, je l'ai perdue de vue, soudain, à côté de moi allongée, sans un mot, sur sa serviette bleue, elle offre sa poitrine haletante à l'embrasement du ciel

ça, sept ans déjà, pas croyable, ça vit, ça vibre, c'est hier, c'est il y a des siècles, été 89, rencontre foudroyante, prémices d'une résurrection, Elle dans son âge de gloire, moi, fulguration des chairs, arôme de joie dans les fibres, ma momie désemmaillotée de ses bandelettes se ranime, plus un demi-mort, cadavre ambulante, je renais à l'existence, je me recommence à zéro, avec Elle je veux, je vais refaire ma vie, pas que divinement s'accoupler, humainement former couple, mon but, mon désir, c'est de mon âge, arrêt des errances, foyer un home, homme et femme, avec sa fille, tout simple, la quintessence, union quotidienne, durable, on aurait PU, on aurait DÛ, au lieu, conclusion de mes extases érotiques, dépression me frappe, m'abat, de nouveau un demi-mort, cadavre de pierre, Elle a glissé peu à peu dans le mal-être, a sombré dans le malheur, nous ne nous sommes jamais quittés, nous ne sommes jamais ensemble, au cours des ans, on a eu des réveils vivaces, des flambées baladeuses, Bretagne face aux îles, Uriage près du lac, Amsterdam après Bruges, Calpe, l'Espagne, une ou deux semaines par an, toujours, New York deux fois, l'Angleterre une, de nos échauffements nous n'avons pas réussi à faire un âtre, des âtres, désert dans ma solitude, elle vient comme ce soir chez moi, demain soir rentrera chez elle, *avec toi ça ne sert à rien*, je remâche amèrement sa sentence, rien à objecter, fiel de l'abjection m'empoisse la bouche, non seulement je ne l'ai pas aidée à sortir d'une vie vide, je ne peux même plus la satisfaire à ras de pubis, sept ans qui passent et moi j'ai passé avec, carcasse maintenant engourdie, empâté dans ma tripaille adipeuse, je sens la faim qui me remue l'estomac, regarde ma montre, onze heures moins vingt, il se fait tard, j'ai beau avoir des heures espagnoles, j'ai atteint mes propres limites, assis là, sur le lit inconfortable à côté d'elle, je n'arrive pas à me lever, il y a des mots dont on ne se relève pas, caressant des yeux sa nuque offerte, humant l'effluve cendré de sa chevelure, son sexe, je n'ai pas pu l'honorer, ça me déshonore, temps d'aller dîner, je ne suis plus bon qu'à bouffer, j'ai l'éros embourbé dans les boyaux, la moelle épinière anesthésiée

(avril 1996)

Orléans, 26 septembre 1954

Ma petite Claudia chérie,

Que te raconter? Ma foi, il n'y a pas beaucoup de faits dans ma putain de vie. J'ai trouvé une chambre, comme je te l'ai dit, chez une vieille Orléanaise du coin, catholique, soupçonneuse et tout et tout... C'est une chambre morne, oblongue et triste, avec un mobilier lugubrement « 1900 » et sans doute trop grande pour être bien chauffée l'hiver... Je dis un ou deux mots à ma logeuse quand je la croise dans l'escalier. Le lycée est une triste boîte, sans confort, sale, le style vieille France le plus dégueulasse ! Et pour se faire entendre, il faut parler très fort, ce qui me fatigue beaucoup, comme je n'y suis pas habitué. Pour l'instant, je n'ai fait connaissance qu'avec 2 classes sur 5, et le travail n'est pas sérieusement commencé. A part un collègue d'anglais qui a été très gentil et m'a invité à dîner un soir, je ne vois personne. Les professeurs vont et viennent, se croisent, se saluent et disparaissent. Presque tous sont mariés et n'ont qu'une hâte : rentrer chez eux au plus vite ! Comme je les comprends... et comme je les envie !! Enfin, j'espère avoir bientôt un foyer à moi, avec ma Claudia adorée, et ne plus vivre éternellement en bohème solitaire, parce que je ne peux plus le supporter et ça me tue

Une chose qui m'arrive pour la première fois : tu as emporté non seulement mon cœur avec toi, mais mes couilles aussi ! Je n'ai plus rien entre les jambes, du vide, je n'ai pas eu une seule érection, un seul désir sexuel depuis ton départ, même en pensant à toi ! Je t'aime tellement, ma chérie, que, quand je pense à toi, c'est toujours serrée contre moi et m'embrassant, mais toujours du point de vue sentimental et *jamais* sexuel ! Je n'ai pas eu un seul rêve érotique et pourtant je rêve de toi toutes les nuits. Mais c'est toujours un rêve très triste, où nous pleurons tous les deux, et la nuit dernière, je me suis réveillé vers une heure du matin en hurlant à pleins poumons !! Tu m'as littéralement châtré, et c'est une chose dont je te remercie du fond du cœur. C'est la première fois de ma vie que toute ma vie sexuelle s'est résorbée en *amour* et que, non seulement tous mes désirs sont absolument canalisés et liés dans leur essence même à une seule personne, mais que, dans ma relation même à cette personne, ils ont disparu tout entiers pour faire place à un pur amour ! Je suis vraiment en train de vivre *la grande passion de ma vie*, mon grand amour, celui que tout être humain attend depuis toujours, secrètement, au fond de lui-même... Et c'est pourquoi, quand je t'ai enfin trouvée, MA CLAUDIA, après t'avoir cherchée si longtemps et t'avoir appelée de toutes les forces de mon âme, je souffre tellement de cette insupportable séparation

Ton

Serge

Lundi 22 août 1955

Ma chère petite Maman adorée,

J'ai bien reçu ta bonne lettre du 19 ce matin et cela m'a fait tellement plaisir de sentir que nous n'habitions pas loin l'un de l'autre, puisque tes pensées de vendredi m'atteignent lundi matin ! Je sais qu'il y a longtemps que je n'ai pas envoyé de « lettre-confiance », comme tu les appelles, mais ce n'est pas faute de penser à toi, je te l'assure ! La vérité, c'est que je passe tout mon temps à

Je t'écrirai plus « psychologiquement » dès que je pourrai Je pense *sans cesse* à toi, ma vieille Maman chérie, de tout mon cœur et tu peux être sûre qu'il n'y a pas une femme au monde qui compte pour moi autant que toi !!! Ne te fais pas de bile pour l'avenir. *Où je serai, tu seras* Bonne santé à ma vieille frangine et à toutes deux mes plus tendres baisers et pensées

de votre

Mardi 8 novembre 1955

Ma chère petite Maman adorée,

Le prochain mot que tu recevras de moi sera adressé de New York, car

Comme tu vois, je n'ai pas le temps de m'embêter, pris entre mon travail, Claudia et la vie sociale ! Tu me dis dans ta dernière lettre que je dois être bien malheureux pour que vous me manquiez ainsi ! Mais non !! Je ne suis pas pleinement heureux au point que le cœur en déborde, non, mais je ne suis *nullement malheureux*, vivant dans le confort, avec de multiples occupations intéressantes, avec une amie qui, sauf le fait qu'elle ne veut pas m'épouser, est parfaite à tous les égards

Donc, je ne suis aucunement malheureux, mais vous me manquez tout de même terriblement ! Ça t'épate, mais c'est comme ça. Rien ni personne ne peut remplacer vous ni la maison... Car c'est le durable, ce qui est *à moi*, le reste, sentiments et possessions, jusqu'à mes fonctions mêmes, tout est de *l'emprunt* ici – femme, appartement, voiture, job, rien que de passer ! Or, je suis toujours assoiffé de durable et de solide. Je suis heureux, mais d'un bonheur sapé par la conscience de sa fragilité. Vous, vous êtes le port d'attache, le roc, le solide, le tréfonds... Et puis, il y a une communion qui n'existe qu'entre nous. *Sans toi, je me sens très seul*, même avec les plus jolies filles du monde

Je vous envoie mes pensées les plus tendres et mes baisers les plus nombreux,

Ton petit

Julien

Le 14 juin 1956

Ma chère petite Maman adorée,

Tu me manques toujours, cela va sans dire, mais en ce moment, c'est pire que d'habitude les fiançailles se sont déroulées le mieux du monde à l'hôtel Commander, samedi dernier

Tout d'abord, il y a eu du retard de notre part, mais pas de ma faute pour une fois ! Claudia a dû se pomponner spécialement ce jour-là et nous sommes par conséquent arrivés à l'hôtel avec une demi-heure de retard. Heureusement, les parents de Claudia avaient pris les devants et les premiers arrivants ont trouvé des hôtes pour les recevoir. Puis ç'a été le défilé de tous les invités de trois heures et demie à cinq heures et demie j'ai été un peu noyé par le déluge de nouveaux parents et amis, que je ne connaissais pas encore tous... Les « mazel tov » ont retenti d'un bout à l'autre de la réception, et l'« aunt Lena » de Claudia me rappelle étrangement ma propre tante Méré, dont elle a exactement le visage et l'accent, le même malgré la différence de langue ! Mes invités sont presque tous venus et à côté des descendants directs de quelque ghetto russe ou polonais, il y avait un cercle très harvardien

Dimanche, mariage. Date évidemment importante, car on ne se marie point tous les jours ! Finalement, la cérémonie, de guerre lasse, se passera chez un rabbin du judaïsme réformé, c'est-à-dire des juifs nouveau style qui mangent du porc et travaillent le samedi et qui, d'après ce qu'en dit la mère de Claudia, ont plutôt l'air apparentés à la psychiatrie qu'à la religion. De toute façon, la cérémonie sera brève et dans ce sacré pays il est pour ainsi dire impossible de se marier civilement ! Alors, j'ai dû m'incliner et avaler la couleuvre, en l'occurrence, le rabbin... Nous serons mariés dans son étude dimanche à quatre heures, puis il y aura une réception at home, mais « catered », c'est-à-dire qu'un traiteur viendra avec des tables et des chaises et un camion plein de friandises diverses et trois garçons qui s'occuperont du service

Eh bien, tout arrive et c'est là ma dernière lettre de célibataire. Quand tu recevras ma prochaine lettre, je serai deux ! La famille 29 Cloppet s'agrandit enfin, après avoir, hélas, terriblement diminué au lendemain de la guerre Le temps des malheurs est

passé pour la famille et celui du BONHEUR commence enfin

Je vous étouffe de baisers

Votre

Julien

qui pense si intensément à sa Maman, sa sœur et son Papa !!!

Mr. and Mrs.

have the honour of announcing

the marriage of their daughter

Claudia

to

Mr. Julien Serge Doubrovsky

on Sunday, the seventeenth of June

nineteen hundred and fifty six

Boston, Massachusetts

Mardi 19 juin 1956

Ma chère petite Maman adorée,

Et voilà, le tour est joué ! Je suis maintenant un homme établi et marié, selon ses vœux et tes vœux les plus ardents... Si la vie a eu pas mal de « vacheries » à mon égard par le passé, je dois reconnaître que, depuis quelques années, elle n'a plus que sourires et faveurs. Excellente santé, carrière en ascension et à présent mariage avec la femme que je désirais du fond du cœur. Touchons du bois ! Je suis *très heureux*, ma vieille petite Maman chérie à moi, et je t'embrasse de toutes mes forces et de tout mon bonheur, toi qui non seulement m'as mis au monde, mais vraiment fait ce que je suis, éclairé et soutenu en tous temps, en tous lieux, dès le premier jour...

Dimanche vers deux heures, tout le monde s'est préparé dans une grande fièvre. Claudia avait une très jolie robe bleue, sur laquelle ton médaillon se détachait et faisait l'admiration générale, et un ravissant chapeau de paille blanc à voilette, ce qui lui donnait la fine silhouette d'un mannequin aux courses d'Auteuil. Ton fils en complet gris clair, très seyant, chemise blanche et cravate grise de sa Maman, objet elle aussi (la cravate !) de l'admiration générale.

La mère de Claudia avait une belle robe noire, son père en gabardine beige. Voilà la « wedding party » qui s'est engouffrée dans la Ford de luxe noire et crème de son père, en route vers le bureau du rabbin Gick. Cérémonie très courte, aux trois quarts en hébreu, un peu de bla-bla biblique, un « borouch ato adonoï etc. » et nous étions de nouveaux mariés ! Émotion générale, étreintes, j'ai même embrassé mon beau-père, qui a été si touché, les hommes étant suprêmement réservés en terre anglo-saxonne, qu'il en a versé une larme, la première en vingt ou trente ans ! Miss Rink m'a embrassé en me disant « Pour ta Maman » et j'avoue avoir eu le cœur gonflé de peine en même temps que de joie et avoir pensé à toi et à Zézette avec une intensité presque douloureuse... Et nous sommes repartis vers la maison, où les premiers invités n'ont pas tardé à arriver. Et alors s'est passée en moi une chose étonnante : j'étais si heureux qu'il m'a *fallu* communiquer ce bonheur à quelqu'un de *ma* famille ! Si tu avais eu le téléphone, je t'aurais réveillée au milieu de la nuit. Mais, hélas ! tu ne l'as pas et j'ai dû appeler Tonton. C'était quelque chose d'irrésistible, un lien familial, un besoin de me réjouir directement avec les miens... Alors j'ai appelé Passy 20-80 et au bout d'une heure, vers 5 heures ici, vers 11 heures du soir chez vous, voilà que j'ai entendu, claire comme si nous nous parlions du Vésinet, la voix de Tonton, qui était tout ému et heureux et nous étions tous deux bouleversés C'est évidemment *toi* que j'aurais tant

désiré avoir au bout du fil!

J'ai encore mille choses à te dire, mais il faut que nous allions en ville pour faire des courses. Bien reçu lettre de ma vieille Zézette à qui je répondrai personnellement. Espère beau succès à examen et très heureux de l'aubaine vacances. Bravo ! ma sœur aussi fait des voyages imposants. M'écrire à l'adresse suivante

J.S.D.

General Delivery New Orleans

Louisiana

U.S.A.

de façon que la lettre arrive au début de la semaine du 25 au 30 juin vous aime à la folie

Votre

Ton

Julien

Dimanche (sais pas la date)

Je dois dire, mon grand big poupele de fiston (oserai-je encore appeler comme ça l'homme marié ?) que je suis bien émue à la pensée que c'est là la dernière lettre adressée à mon fiston célibataire, parce qu'enfin, tes fiançailles revêtant tout le caractère officiel de « l'affaire », je te considère comme ayant charge d'âme à partir du 9 juin! Eh oui, mon mien enfant, l'heure des responsabilités a maintenant sonné pour toi, mais c'est bien, car tu es maintenant physiquement, moralement et pécuniairement d'attaque à les supporter.

Mais marié ou pas, tu demeures pour moi le big poupele lointain et proche tout à la fois. Bien sûr, même avec une barbe blanche d'un mètre 50, c'est ce que tu seras toujours pour moi, mais je n'oserai plus te le dire.

Non, ne téléphone pas. C'est trop risqué. Si nous nous entendons, c'est du cafard pour les deux; si je ne t'entends pas, j'aurais envie de casser le téléphone... Alors vaut mieux pas.

Bien contente du diagnostic *re* : ton foie. Bah ! rien de changé, toujours vésicule. Un régime approprié et un repos gastrique de temps à autre sous forme de « Yom Kippour » et tu ne seras jamais malade. Seulement en voyage ça va être compliqué de suivre un régime. Fais bien attention.

Ça n'a l'air de rien comme ça, mais c'est quelque chose de bien important que le mariage de son enfant à soi. Tout autour de moi respire la permanence, la continuité. Le jardin fané a retrouvé sa fraîcheur et sa verdure habituelles et les seringas sentent toujours bon pour ton anniversaire. Je puis repeupler la maison partiellement vide à mon gré, et donc d'une minute à l'autre tu vas rentrer en me disant que tu as faim et en me demandant ce qu'il y a à manger. Les choses n'ont pas bougé, mais nous oui. Et quand je te réembrasserai tu seras multiplié par deux ou par trois, qui sait !

En attendant, ne te quittant jamais, je serai près de toi pour la grande fête de ton cœur, mon tout petit, que j'aime et aimerai toujours pareil.

De la part de *papa* et de la mienne, je prends ta frimoussette aimée que je couvre de bécots et te serre bien fort dans mes bras pour lui et pour moi.

6 heures du matin mercredi

Mon petit grand fiston chéri,

Ta bonne lettre hier soir. Juste deux mots pour te dire des choses que j'ai sur le cœur. Je me demande si je le puis, maintenant que tu as un ange gardien près de toi à

demeure ! Si je me mêle de ce qui ne me regarde *plus*, dis-le-moi, je ne m'en offenserai pas, je te le promets, je le comprendrai bien.

Voilà. Je trouve que tu empiètes trop pour tes vacances

1°) sur ton capital *santé* et *repos*

2°) sur ton capital monétaire. N'oublie pas que « 2 » ce n'est pas « 1 »

Et puis, n'avale pas l'Amérique en une fois. Tu es *sûrement* appelé à y prolonger ton séjour, va, je me doute de la suite, ce qui est bien logique.

Excuse-moi de t'avoir dit ces choses. Pour le reste je suis *immensément heureuse* avec toi, mon mien enfant poupele bien-aimé (zut l'habitude est là...)

Ta vieille jeune maman

à toi en toute éternité

Jeudi 20 septembre 1956

Ma chère petite Maman adorée,

Nous avons enfin déménagé et sommes dans nos meubles Voici notre adresse : 8
PLYMPTON ST., APT. 53, CAMBRIDGE 38, MASS. Nous sommes juste en face de
Harvard et c'est merveilleux

Me voilà donc non seulement marié, mais maintenant vivant avec Claudia en une
unité séparée

J'en suis très heureux et c'est un tel plaisir de rentrer *chez moi* après le travail ou les
courses et de retrouver un être cher. Comme je te l'ai déjà dit, j'ai l'impression que
Claudia te continue. Ses réactions devant mille choses de la vie sont souvent les
mêmes qu'avec toi, le dialogue humain a la même tonalité que celle qui règne au 29
Cloppet et j'ai vraiment trouvé la femme idéale, qui ne me fait pas rompre avec mon
passé, mais le prolonge et l'enrichit Les troubles et ressacs de la passion apaisés,
Claudia et moi nous sommes découvert des affinités de goût, de pensée, d'attitude
incroyables... Nous sommes pratiquement toujours d'accord sur tout, j'entends les
choses profondes. C'est comme entre nous deux

Love, love, love

Ton petit

Julien

(septembre 1954-septembre 1956)

pas croyable, tout va si vite, tout ce séjour merveilleux, de rêve déjà envolé, l'avion vole à haute altitude, sous moi ce tapis blanc floconneux ininterrompu de nuages, pas un interstice de lumière à travers ne perce, l'appareil bouge à peine, les hélices ronronnent, je me détends enfoncé moelleux sur le siège confortable, naturellement, on pourrait soudain piquer du nez, sombrer en mer, tant pis, mieux que d'être malade à en crever dessus, terminé les traversées à dégueuler tripes et boyaux, Calais-Douvres, des heures de train à n'en plus finir, changer de gare avec les bagages à Londres, de Waterloo à Euston, et puis ensuite Liverpool-Dun Laoghaire, une nuit entière, minute après minute, le paquebot qui joue aux montagnes russes, nausée ravageuse, incoercible, de seconde en seconde plus intolérable, le pire, quand on n'a plus rien à vomir, des hoquets à vide qui triturent la tripe, bateau dément qui baratte l'estomac, calme soudain au bout du supplice, la torture s'apaise un peu, pas d'un coup, par degrés, le corps groggy, les membres démantibulés, K.-O. de fatigue il faut se traîner jusqu'au quai, deux ans déjà, presque, octobre 49, pas si lointain, déjà embrumé dans ma mémoire, normal, j'aborde au pays du brouillard, royaume des vents et de la pluie, avec des éclaircies éclatantes, l'Angleterre si loin de l'Europe, ici c'est carrément le bout du monde, après l'océan vous avale, Finistère le vrai de vrai, sur ce rivage suis resté deux ans, une bribe de conversation entre inconnus saisie station Odéon, et me voilà, en *Eire, Baile Atha Cliath*, suis venu apprendre l'anglais, il faut traduire, *Ireland, Dublin*, mes premiers pas titubants vers la douane, lecteur de français à l'université, papiers en règle, mes malles pénètrent en bonne et due forme, peux plus voir ma silhouette, enrobée de bruine fuligineuse, je me perds de vue, dû prendre un train, un de plus, un taxi, comment je suis arrivé là-bas, à bon port, mon port d'attache, ma tâche pour deux ans à venir, passé, embrumé dans ma tête, trop secouée par deux traversées diaboliques, me retrouve, vaste fronton de pierre dans les contrées à briques, entrée monumentale, après la loge des portiers, précipité dans la cour bordée de bâtiments aussi qui me semblent monumentaux, on me guide vers le mien, là, à gauche, au premier étage, j'ai droit à un appartement de luxe, pas étudiant, ici je suis gradé, deux vastes pièces, sur le devant le salon, tapis, meubles épais, âtre imposant, vite appris que la cheminée n'est pas un luxe, seul moyen de chauffage, chambre à coucher à l'arrière, tranquille, imposante, lit à deux places, sans cheminée, non chauffée, entre les deux pièces, particularité des lieux, un couloir public, publics aussi les lieux d'aisance, tête qui tourne encore, j'ai l'impression de

remonter les siècles, je débarque entre le XVI^e et le XVII^e, du coup j'ai droit à mon domestique personnel, *my skip*, je me mets au jargon local, Trinity College, institution de l'Establishment, anglican, bien sûr, au cœur de la ville, University College, catholique, est quelque part à la périphérie, pas que mon appartement, j'apprends vite que tout ici est divisé en deux, je suis du bon côté de la barricade, la partie noble, la partie riche, les fils et les filles de famille, un club britannique, Oxford, Cambridge, Trinity College, dans cet ordre, je fraye avec le gratin, je suis dans le bastion d'Albion, stricte hiérarchie, se voit pas au fric, s'entend par l'oreille, niveau social se mesure à l'accent, la classe, l'ouïe, hors des murs de l'université, *Irish brogue*, parler gras, dans l'enceinte, *King's English*, parler gracieux, sujets de sa gracieuse Majesté, la différence est sonore, je l'apprends vite, les skips, les portiers, dans la rue, chez les commerçants, les gosiers roucoulent, on roule les r, la langue jaillit, fracassante, chantante, une immense mélodie avec des coups de cymbale, des emportements lyriques, l'irlandais c'est l'anglais sauvage en liberté permanente, l'anglais anglais, autour de moi, est une énonciation contrôlée, minimale, il faut économiser son souffle, lâcher les mots du bout des lèvres, à peine, comme des vesses, *clipped speech*, écourter le discours, *com*, s'entend, *fortable*, se dissipe dans une espèce de néant sonore, un langage posément articulé avec des trous entre, je suis forcé de mon mieux d'imiter l'anglais anglais, suis payé pour le transmettre plus tard sur le sol gaulois, j'essaie d'amadouer ses sons fugaces, seulement le cérémonial à l'anglaise est emmerdant, quand j'ai faim je mange, mais dans mes deux vastes pièces, pas de coin cuisine, je dois manger avec les autres, comme les autres, et là, on doit faire la queue, une longue, jusqu'aux marches de l'édifice somptueux à colonnade, *the Commons*, on y distribue à chacun la même portion congrue, après il faut trouver une place sur un banc parmi la cohue des tablées, mais avant, la fameuse queue, il faut la faire en robe noire, le comble, j'ai dû revêtir ma soutane pour le mess, sinon ceinture, au début, ne manque pas de pittoresque, *black gowns*, ça fait couleur locale, au bout d'un certain temps ça devient insupportable

trouver une solution, la seule, une chambre en ville, dans les journaux il y a des offres, chambres séparées, chambres chez l'habitant, moins cher, je compte mes livres, trente-deux, mensuellement versées par la légation de France, 53 Ailesbury

Road, je commence à me repérer dans la ville inconnue, en face du porche majestueux de Trinity, la Banque d'Irlande, de l'autre côté de la place, dresse ses portiques impressionnants, à droite, si l'on traverse la Liffey grise sur O'Connell Bridge, s'étire l'artère centrale d'O'Connell Street, entre mes cours je marche, commence à avoir des points de repère, d'abord, je dois l'avouer, totalement perdu, Robinson dans son île déserte parmi la grouillante multitude, je me sens abandonné, une terre, une langue tout à fait étrangères, mon deux-pièces séparé par le couloir, arrive tout juste à communiquer, huit ans d'anglais au lycée inutiles, mal enseigné, j'ai en mémoire deux trois vers de Shakespeare, une bribe de Wordsworth ou de Coleridge, *The Ancient Mariner* ou *Kubla Khan*, j'ai retenu au moins les titres, mais pour demander un morceau de pain, sais pas m'y prendre, on ne m'a jamais appris, il est temps que je m'y mette dare-dare, des étudiants m'ont mis dedans, douce partie de rigolade, je voudrais acheter du papier à lettres pour écrire à ma mère, trop occupé, n'ai pas pu jusqu'à présent, avant de me risquer dans une boutique, je m'enquiers auprès de mes étudiants, comment appelle-t-on le papier à lettres, l'un d'eux dit, *bumf*, *Sir, you ask for bumf*, aurais dû me méfier, deux trois s'esclaffent, naïf, je vais dans la rue chic de Grafton Street, j'entre dans une magnifique papeterie, je demande avec l'accent le plus britannique possible, *I'd like some bumf, please*, les yeux de la vendeuse lui sortent presque des orbites, me regarde comme le dernier des malotrus, je ressors penaud, comprends pas, qu'est-ce que j'ai dit de mal, de nouveau m'enquiers auprès d'un autre étudiant, *bumf* en argot c'est du papier hygiénique, j'ai demandé à haute et intelligible voix dans la boutique, *avez-vous du papier à cul*, forcé, la vendeuse a été un peu surprise, je tombe à mon tour à la renverse, mon apprentissage est rude, moi qui ai la parole facile, je bafouille, je bégaye, je patauge dans une purée verbale, entre les dîners en robe noire et les envies de faire pipi la nuit qui obligent à courir au fond du couloir, seul, tout seul, plus tenable, chambre en ville, d'accord, mais j'y serai aussi solitaire, déclic mental, avant la chambre, il faut la fille, simple, il fallait y penser, j'y pense, je ne pense même qu'à ça depuis mon arrivée, mais comment baratiner quand je puis à peine parler, là le hic, pour entendre le plus d'anglais, je vais souvent au cinéma, dans le quartier de O'Connell Street des tas, sais plus comment il s'appelait, *Theater Royal* ou *De Luxe*, qu'importe, l'important, il y a une ravissante ouvreuse qui me cornaque jusqu'à ma place, séance pas encore commencée, je lui dis deux mots, elle, étonnée, *where are you from ?*, me demande d'où je sors, l'Angleterre a eu beaucoup de colonies, en ville il y a beaucoup d'Africains, d'Indiens, je n'ai pas la même tête, je dis *France*, elle dit *oh French*,

sans le vouloir, sans le savoir, j'ai mis dans le mille, *French* dans le monde anglo-saxon c'est ou très péjoratif ou très aguichant, là, pour l'ouvreuse, mince, blonde, élancée, ça a été carrément de la propagande, elle sourit, *you're a Frenchie*, ça y est, suffit, accrochée, à la sortie, pas grand monde, ai pu bavarder un peu avec elle, mon horrible *French accent* devenu mon atout majeur, Kay O'Shea elle s'appelait, on ne peut pas faire plus irlandais, visage fin, une mine appétissante, maintenant il est temps de louer une chambre en ville

à l'université bien sûr pas question un instant d'une visite féminine, même dans la journée, les skips sont là, veillent au grain, à la vertu universelle, une chambre en ville, plus du luxe, une nécessité vitale, pourtant peux pas me permettre, répondu à plusieurs annonces, été voir, pas mal, mais au-dessus de mes moyens, commence à désespérer, Kay on a dîné deux trois fois ensemble, temps de passer à la vitesse supérieure, sinon ça foire, finalement je suis tombé sur une logeuse, pas trop loin, dans le quartier de Merrion Square, grand appartement, me loue une pièce avenante, la dame travaille dans la journée, prix raisonnable, si besoin est, pour desserrer ma solitude, je me serrerai la ceinture, la dame, chignon blanc, besicles sur le nez, me scrute, me renifle, je dis, *I think I like the room*, elle ne dit rien, elle m'inspecte des pieds à la tête, il faut que celle-ci lui revienne pour être admis dans son saint des saints, elle se tait, j'attends le verdict, elle dit, *if I let you the room, you won't bring any lady in*, entrée interdite aux femmes, règle absolue, j'acquiesce, *of course not*, elle ajoute, *and you will not invite any coloured people either*, j'en suis demeuré baba, fais mes débuts en Irlande, pas de nénétes je m'y attendais, mais pas de personne de couleur, j'en suis resté comme deux ronds de flan, je m'écrie, *why ?*, à son tour surprise qu'on lui demande pourquoi, elle s'écrie, *but, Sir, they're heathens*, son ton s'élève, j'en suis soufflé, elle m'en bouche un énorme coin, les gens de couleur sont des païens, voilà, je suis venu pour apprendre, j'apprends l'Irlande, j'ai payé un mois d'avance

au prix où c'est, dois me dépêcher, pas commode, le soir, la logeuse rentre, dans la journée Kay travaille, il faut que je la

travaille au corps, vite, sinon elle va s'évanouir en fumée, comme elle est de service le samedi, elle a le mercredi libre, tant de pognon pour un seul jour, pas rentable, mais n'ai pas le choix, déjeuné un mercredi ensemble, ai réussi à la faire monter à l'appartement jusqu'à ma chambre, là on a parlementé des heures, le temps passe en boniments, la bonne femme qui va bientôt revenir, se hâter, seulement en ce domaine on ne peut pas brusquer les choses, elles doivent venir d'elles-mêmes, voulu donner un coup de pousse, pas pu lui glisser un doigt, nichons interdits de caresses, redescendus dans la rue moi en rut, plus qu'à attendre jusqu'au mercredi suivant, de la patience, beaucoup de patience, un peu de passion, entretenir la flamme, il faut, vais la voir quelques minutes à son cinéma, on bavarde, mercredi d'après, on redéjeune, on re-monte jusqu'à ma chambre, je m'assieds carrément dans le fauteuil, Kay au bord du lit, au bord des larmes, *please, don't*, je m'obstine à la lutiner, peu à peu elle cède, pli par pli je la dévêts, enfin à poil, magique corps mince avec de petits seins ronds, rudement bien bâtie, Kay, se débat plus, s'abandonne, ma main remonte de ses flancs à son visage, redescend de son cou à son buisson, épais, dodu, en haut des jambes de mannequin, suis à mon affaire, commence à être drôlement allumé moi-même, à force de me frotter contre sa peau, feu aux étoupes, j'étouffe de désir, cette fois j'y vais, j'enfonce un doigt dans son sexe entrebâillé, elle geint, je l'attise, elle s'embrase, me passe le bras autour du cou, me serre contre elle, je n'en peux plus, la trique qui bande à éclater, je sens une éruption qui gronde, mon Vésuve qui va cracher, je me glisse entre ses cuisses, d'une main fébrile j'entrouvre ses lèvres mouillées, la tête qui explose, je la pénètre un peu, à peine, tout son jus déjà m'avale, me noie dans son sexe dégoulinant, plonge au tourbillon qui me suce, son corps se raidit, s'écarte, des deux bras elle me repousse, me rejette, elle s'arrache du lit, se lève, je ne comprends rien, je reste là bouche bée, la queue en l'air sur le lit, balbutie, *what is the matter ?*, déjà renfilé son slip, soutien-gorge à la main, dents dehors, me toise, me lance, *Irish girls don't do that*

se rhabille, traverse l'appartement, claque la porte, si ces choses-là ne se font pas avec les filles en Irlande, qu'est-ce que je vais faire, j'ai encore deux ans à tirer avant de rentrer en France, atterré, abasourdi, juste à l'instant, à la seconde où je vais enfin le lui mettre, elle les met, je reste seul dans la chambre qui me coûte une fortune, lit défait, ma défaite est rude, Kay, elle avait pourtant l'air

contente avec son *Frenchie*, pas si courant dans ces parages, désespéré, médite son oracle, les Irlandaises ne font pas ça, contente mais pas consentante, pas jusqu'au bout, jusqu'au but, elle se laisse caresser, dénuder, tripoter à poil, mais après macache, soudain les ténèbres de mon entendement médusé s'illuminent, pays catho, à cinq cents pour cent, avec Kay on a parlé cinéma, faits divers, états d'âme, jamais discuté théologie, pas l'impression qu'elle ait eu le sentiment de pécher, empêchée, ici, capotes anglaises interdites, quand un ami va à Londres, on lui demande de bien vouloir en rapporter en douce, comme *Ulysse* de Joyce, aussi interdit, parvient en contrebande d'Angleterre, les Irlandaises ne font pas ça parce qu'elles ont peur, en cloque pas d'avortement possible, pensable, on va droit en taule, baiser ici pas seulement un péché, un danger mortel, Kay, je suis sûr qu'elle en avait autant que moi envie, mais au dernier moment s'est reprise, arrachée à la tentation, *Irish girls don't do that*, alors, moi, qu'est-ce que je vais faire, devenir, deux ans c'est long, sans femmes un siècle, affalé tout seul sur le lit je n'ai pu m'empêcher de sourire, jaune d'accord, mais c'est quand même drôle, samedi dernier, l'invitation à l'Opéra, de l'ambassadeur de France, Minkowski, un comte qu'il se fait appeler, de la plus haute souche polonaise, quasi royale, maintien princier, un peu rogue, avec de fines moustaches, costume impeccable, me suis présenté à lui dans son bureau, nouveau lecteur de français à Trinity, m'invite samedi soir à l'Opéra, mazette, honoré, courbettes, certes, fichtre, me mets sur mon trente et un, j'arrive, nous allons à sa loge, orchestre superbe, musique sublime, du Verdi, entre contralto et soprano, surprise, comme une bête qui soudain me frôle le cou, du mal à réaliser, quel insecte, les doigts du comte qui m'effleurent la nuque, touchent mes cheveux, pas mèche, j'écarte la tête, s'il n'y a pas de femmes en Irlande, des hommes qui s'offrent, et de la haute, l'ambassadeur soi-même, marrant, seulement ce machin-là n'est pas du tout mon truc, avec moi l'emmancheur distingué est tombé sur un manche, mais j'ai beau rejeter ces avances, me voilà bien avancé, *Irish girls don't do that*, si c'est vrai, pendant deux ans pour niquer bernique

(octobre 1949)

42 en 42, une sacrée coïncidence, une sacrée fièvre, ça ne pourrait pas tomber plus mal, sale maladie, les Chleuhs qui viennent d'envahir la zone nono, gros titres bavant de joie dans les canards collaboches, racaille immonde des salauds qui jubilent, et le Père, jour après nuit, nuit après jour, qui crache ses poumons en cascades de râles, quintes de toux à faire sauter le plafond, à me crever les tympanes, le cœur, ratatiné au fond de mon lit, on m'a collé dans un coin du vestibule, pas d'autre place, sous le tuyau de poêle du Surdiac, ma mère l'a déjà allumé, dès six heures du matin elle attise les braises, avant de remettre un peu de charbon, un demi-seau qu'elle a été gratter dans la cabane, à côté de la maison, en pleines ténèbres, cloche du jardin qui tinte, enfin, le docteur Darrhée, il parle bas avec ma mère, s'enferme dans la chambre, longuement, rideau tiré sur la porte vitrée, depuis l'incendie de 38, foule énorme emplissant le jardin, regardant le toit, le premier étage qui brûlent en flammes hautes parmi les tourbillons noirâtres de fumée, temps de parlementer avec les assurances, la guerre, plus de premier, toit en bois couvert d'une toile de goudron, tous tassés au rez-de-chaussée, la chambre du père l'ancien salon, ma sœur dans la salle à manger, moi l'entrée, à attendre, minutes comme des siècles, conciliabule là-bas, Darrhée ressort, verdict, pneumonie, depuis des jours que mon père empile des mouchoirs de glaviots sanguinolents, ma mère qui n'arrête pas de faire bouillir la lessiveuse à la cuisine, le docteur rédige sur ma table son ordonnance, sulfamides, Optalidon pour la fièvre, aussitôt ma mère court en ville chercher les médicaments, j'offre d'y aller, c'est loin, ça fait chaque fois des kilomètres réfrigérants dans les pattes, au seuil de l'hiver, Maman dit, *non, mon petit, tu as ton travail à faire*, avant même que je réponde, elle est partie, sa devise dans l'existence, *faut faire vinaigre*, j'entrebâille la porte de la chambre du Père, affalé, de tout son long, il geint, gît, moi affolé, mon père est toujours l'homme debout, l'Homme avec un H majuscule, le voir ainsi éructer par giclées de spasmes, s'arracher de la poitrine une cataracte de sanglots, et puis sombrer dans l'immobilité de l'agonie, insupportable, je n'ai pas le droit d'approcher, contagieux, je m'accroche un instant du regard à lui, referme la porte, catastrophe, un moment mal choisi, le carnet déborde de commandes, des commandants aux colonels, voire un ou deux généraux, sans doute l'invasion de la zone sud les rend guillerets, ils veulent de galants uniformes, de rutilantes tenues pour célébrer cette seconde victoire sur l'ex-France, Montgomery vient de leur flanquer une raclée à El-Alamein, Rommel stoppé en Égypte, ils débarquent du coup en Tunisie, les Alliés en Algérie, au Maroc, tout

ça c'est loin, aux antipodes, ici les Boches règnent, pas de mélismes de batailles dans le désert, à Paris ils sont les maîtres absolus, le Père qui a affirmé solennel à Lechanteur, « ils ne prendront pas Moscou », Lechanteur un peu étonné, « comment savez-vous, Doubro », lui un avocat, a tout lu, un intello, mon père tailleur déclare, « Staline ne le permettra pas », comment il sait, il sait, comme les curés croient que Jésus-Christ est ressuscité, pareil, la foi, moi je ne l'ai pas, vrai, les Fritz n'ont pas pris Moscou, ni Leningrad, quand même ils foncent, la valetaille journalistique ici pavoise, les offensives allemandes galopent, sur le Don, dans le Caucase, en Crimée, ils n'ont pas pris Leningrad, mais ils sont maintenant à Stalingrad, les Russes en prennent pour leur grade, et nous, il y a les gradés qui attendent, nous, on a eu la rafle du Vel d'Hiv en juillet, *la première ponction est faite, d'autres suivront, M.O.R.T. AU JUIF*, dans le journal, pas oublié, pas des choses qu'on oublie, et le coupeur roumain bégayant à l'atelier, tremblant de peur, « patron, vous croyez que », « mais non, vos papiers sont en règle », tu parles, embarqué avec femme, fille de vingt ans et fils de douze, jamais revus, reviendront jamais, tous les camps de travail qu'ils nous promettent en Pologne à grands cris d'hyènes dans la presse pourrie, tous ces vendus, si seulement je pouvais en tenir un, un seul, un Laubreaux, un Cousteau, un Brasillach, un Rebatet, un Céline, rien qu'un au bout d'un flingue, en buter, en péter un, de ces salopes, mais que faire, rien, attendre notre tour, d'abord ce sont les étrangers qu'on déporte, bientôt ce seront les Français, naturalisés ou de naissance, du kif, on passera à la casserole, avec l'étoile jaune au poitrail, on n'est pas durs à repérer, entre la mort et nous, que le Père, les Boches ont besoin de lui, bien renseignés, savaient qu'il était tailleur militaire avant guerre, consigné dans son atelier, aux travaux forcés chez lui, part rue de l'Arcade premier train du matin, retour le dernier, au moins douze treize heures de trime, travail épuisant, mieux vaut bien sûr à l'atelier que dans un camp de Pologne, mais à la longue, traits tirés, joues creuses, il a fondu, il flotte à la maison dans son gilet, s'est mis à tousser, quinte sur quinte, en râles grailonnants, pneumonie, ses spasmes qui hurlent à travers la porte vitrée me labourent la poitrine, ma mère est revenue essoufflée du centre-ville avec les médicaments, plus qu'à toucher du bois, espérer, s'il se rétablit, on tiendra le coup, on aura peut-être une chance sur dix de s'en sortir, ou sur mille, malheur pas même concevable, à vous arracher toutes les larmes du corps, du cœur, lui, la force même, un haltère de cinquante kilos soulevé à bout de bras à Gargan avec mon oncle, compétitions familiales des années trente, les femmes ébahies, haletantes qui regardent les énormes biceps bandés, pas loin, 36, 37, un autre temps, un autre

monde, une autre vie, la sienne maintenant suspendue à un fil, la nôtre suspendue à la sienne, notre bouclier, notre rempart, le seul d'entre nous qui soit utile, s'il claque, ma mère, ma sœur et moi, on nous embarque

ma mère me dit, *mon petit, il faut que tu ailles jeudi rue de l'Arcade, je ne peux pas laisser ton père dans cet état*, je dis, *bien sûr j'irai, pour quoi faire*, elle m'explique, *ton père m'a donné des instructions pour l'atelier, on ne sait pas combien va durer son absence, il faut veiller à ce que tout se passe dans l'ordre*, mon père est le maître d'œuvre, sans lui tout l'édifice de l'atelier s'écroule, pas seulement gagner notre vie, notre survie, s'il défaille même un moment c'est la faillite totale, notre existence se désintègre, j'ai dit, *j'irai*, la question ne se pose pas, essentiel, un réflexe, sans réflexion, heureux de pouvoir aider si peu que ce soit, presque fier si je peux faire quelque chose pour mon père, lui qui fait tant, tout pour nous, chargé de mission, d'une main précautionneuse je glisse l'enveloppe dans la poche intérieure de mon veston, sous l'étoile, jeudi en route, quand j'y pense, cela fait longtemps que je n'ai pas remis les pieds rue de l'Arcade, depuis qu'on a déménagé en juillet 40 au Vésinet, chez mon grand-père, avec lui, presque pas remis les pieds à Paris, comme Varsovie, comme Rotterdam, dans les langues de feu, les volutes de fumée, rue par rue, pierre par pierre, la Ville Lumière va résister aux barbares de la nuit, tu parles, dès le 12 juin, sidéré, contemple les affiches, Hering remplacé par Dentz, *le gouverneur militaire invite la population*, inimaginable, impensable, PARIS VILLE OUVERTE, pour moi fermée, aucune envie d'y retourner, réveille trop d'images, la longue traînée de blindés, de camions boches, au coin du boulevard Haussmann, 14 juin au matin, 40, année de honte ineffaçable pour la France, pour nous, pour moi, à jamais souillé, bâches rabattues, les mecs tout blonds torsos nus dans les camions, s'enfourment, déferlent, quelques jours à peine là où la file des fuyards, baluchons, valises, voitures, charrettes bondées, tout craque dans ma tête, éclate, planté là au coin de la rue de l'Arcade et du boulevard, au Vésinet on ne voit pas souvent d'Allemands, on a l'illusion d'être en France, Paris, aucune raison d'y aller, mais aujourd'hui pas pareil, raison supérieure, malheureusement, pour éviter un encore plus grand malheur, pour une fois j'ai pris le train sur le premier quai quand on sort de la gare, au lieu de gagner par le souterrain le quai d'en face, le mien habituel, celui de Saint-

Germain, Chatou, Rueil, Nanterre, je remonte le cours du temps, retourne aux lieux d'enfance, ma première mémoire, là où je suis né aux sensations, aux odeurs, touffeur du long couloir obscur qui mène aux chambres, remugle du coffre à charbon, fenêtre ouverte aération soudaine du cabinet à siège en bois, deux ans, coupure totale, comme si j'avais quitté l'appartement depuis des siècles, une autre existence, antérieure, le train vert, fumeurs ou non-fumeurs, m'est égal, a filé sans s'arrêter jusqu'à Saint-Lazare, salle des pas perdus, bousculade de la foule, je dévale l'énorme escalier, traverse vite la cour de Rome, trains banlieue, en face la pharmacie géante Bailly, je prends par la rue Pasquier, tout est en place, à l'angle la tour en poivrière du Phénix Espagnol, en face Trousselier, la boutique aux fleurs d'art, plantes en plâtre colorié, parures pour toilettes de mariées, le square Louis-XVI, où Louise m'emmenait jouer, pendant que ma mère travaillait avec mon père au magasin, tout me revient comme une immense remontée, l'armurier Houlier-Blanchard, la pharmacie Mosnier-Louinet avec les grands bocal dans la vitrine, 39, je monte l'escalier, portes en bois verni, poignées de cuivre, même odeur du tapis rouge, au troisième je sonne, j'ouvre la porte, Meyer arrive aussitôt, ça me fait drôle, plus chez soi, on est chez lui, l'Alsacien de service, pour les essayages le Père n'a pas le droit de poser ses pattes juives sur des dos aryens, condition sine qua non pour l'exercice du métier, qu'une solution, un essayeur aryen qui parle allemand, n'existe qu'en Alsace, aucune idée où ni comment a été déniché Meyer, lui qui règne à présent sur les lieux, naturellement, il ne fait pas l'imposition des mains à l'œil, sur chaque uniforme ou costume il prélève sa dîme, et aussi un autre, n'est jamais là, mais passe de temps en temps pour empocher, *Commissariat Général aux Questions Juives, M. BOULIÈRE, 6, rue Leutonet PARIS est nommé Administrateur Provisoire près votre Entreprise*, précision, le 10 décembre 1941, le Père qui dessine à la craie grise, coupe, bâtit, faufile, surveille toutes les étapes, est responsable de tout, travaille comme un cheval, à en crever, peut-être en ce moment il en meurt, lui, il empoche, après Meyer et Boulière, les miettes, voilà l'entrée, toujours la table de marbre aux pieds dorés, de chaque côté, les deux fauteuils de velours rouge dans le renforcement de la grande fenêtre rectangulaire qui fait saillie sur la rue, je jette un regard rapide à droite, toujours le magasin avec la grande table en chêne clair, Meyer m'a presque empoigné, dit, *venez vite*, qu'on ne me voie pas ici avec une étoile jaune, m'entraîne vers l'atelier, referme la porte, les pédales des deux machines à coudre Singer ronronnent, deux ouvrières inconnues penchées sur l'aiguille qui coud à une vitesse folle, Madame Couette, la pompière toute mon enfance là au coin,

disparue, le coupeur roumain, lui, dans la rafle du 16 juillet évanoui, je ne reconnais plus l'appartement dont je connais chaque interstice, aussi loin que ma mémoire remonte, je rencontre la cuisine avec le petit fourneau à gaz, le garde-manger sur cour, le buffet contre le mur, si on longe le couloir obscur, poussiéreux, au bout la tablette avec le téléphone, en face les échantillons de tissus accrochés au mur, si on continue, je m'arrête, l'appartement, depuis ma plus petite enfance à moi, est soudain étrange, étranger, on me l'a volé, Meyer sans amabilité me toise, qu'est-ce que je fais là, pas ma place, je ressens dans mes fibres les plus intimes L'OCCUPATION, c'est ça, délogé de soi-même, chassé même de ses souvenirs, ôte-toi de là que je m'y mette, j'éprouve une subite angoisse, une nausée, je sors la lettre de la poche intérieure de mon veston, la tends à Meyer, il la parcourt attentivement, hoche la tête, me tutoie avec un accent traînant, *attends un moment*, il cherche du papier, griffonne avec un crayon, glisse sa réponse dans la même enveloppe, dit, *pour ton père, avec mes meilleurs vœux de rétablissement*, quand même une pensée gentille, ou simplement sans mon père il perdrait son boulot, la sonnette de la porte d'entrée retentit, un bruit énorme s'engouffre dans le vestibule, un vacarme de voix qui me raclent le tympan, du teuton qui retentit, me fracasse les oreilles, jacasement rauque guttural, Meyer sort de l'atelier à l'appel, il file à l'allemande, par la porte entrouverte de l'atelier, j'entraperçois le tintamarre chamarré, à couper le souffle, juste comme aux terrasses de café, par groupes dans la rue, les mêmes qui il y a deux ans dévalaient de l'Arc de triomphe le long des Champs-Élysées, écrasant la place de la Concorde de leurs bottes, les mêmes bottes, bien luisantes, mêmes uniformes vert-de-gris, casquettes plates des officiers, relevées en pointe sur le devant, vestes serrées à la taille, cou enserré en une sorte de bourrelet, sur la poitrine gauche, pas l'étoile, l'aigle ailes éployées, épaulettes dorées, des galons partout, les mêmes qui déferlaient noyant le boulevard Haussmann, dépassant camions, blindés, dans leurs voitures découvertes au soleil de juin, les mêmes ceinturons épais, cette fois CHEZ NOUS, les histoires du Père je les avais cent fois entendues, mais voir de mes yeux là devant, autre chose, différent, un choc terrible dans le torse, sous le crâne, les crâneurs, les brutes qui ne disaient pas un mot quand Meyer faisait l'essayage, debout raides, poitrails bombés, déshabillés jouant encore aux vainqueurs, à la Race Suprême, mais aussi, il y en avait, qui voulaient que le Père en personne essaie leurs frocs, lui leur expliquait en yiddish, du judéo-allemand à l'allemand ils se comprennent, que c'était interdit, mains youpines sur des fesses aryennes, ils s'en foutaient, haussaient les épaules, exigeaient un bel uniforme, bien sanglés dedans, tant

pis pour les attouchements prohibés, même un qui a déclaré au Père, *j'étais socialiste avant la guerre, qu'est-ce que vous voulez que je fasse*, un autre, devait être haut placé dans la hiérarchie, *si vous avez des ennuis, faites-moi prévenir*, ils ont existé aussi ceux-là, et puis l'autre, en le racontant le soir le Père en était tout secoué, un général, vrai gommeux, dans le vestibule, se prépare à sortir, sonnerie, la porte s'ouvre, un officier, le Père a dit un lieutenant, entre, il ne se met pas assez vite au garde-à-vous, pas claqué assez vite les talons, ordre sec, le lieutenant immobile, roidi, le général le cravache, deux fois sur chaque joue, le sang s'est mis à dégouliner sur le col de la veste, yeux dans les yeux, une minute, et puis le général est sorti, pas à dire, faut admettre, pour une armée c'était une armée, Meyer s'est approché des deux types, ils rigolaient à s'en péter les cordes vocales, Meyer s'est joint aux deux Fritz, s'est mis à teutonner avec eux en les conduisant à travers le magasin vers le salon d'essayage, le Père là-bas peut-être à l'agonie, un tel flux de haine m'a envahi, tous en chœur, les ordures avec les moins moches, tous des Boches, la guerre c'est la guerre, un tel flot d'exécration m'écrase la poitrine, m'inonde, les faire sauter tous les trois, l'atelier en l'air, moi avec si nécessaire, la peau de ma paume me démange, attentat délicieux, irrésistible tentation, une grenade à la main, désir, besoin si violents, à en éclater, je vais la jeter sur eux, sur tous, sur toute l'engeance maudite, me mets à la dégoupiller, Meyer revient, me fait signe, bras serré contre l'insigne, au lieu de dégoupiller, c'est décaniller qu'il m'a fallu, en cinq sec

(novembre 1942)

froid, non, il ne faisait pas tellement froid, mais la pluie presque incessante, parfois il pleuvine, parfois ce sont des averses diluviennes, les trottoirs toujours mouillés, glissants, toujours un plafond de nuages, si noirs certains jours, ils rasent les toits, d'autres jours, plus légers, une clarté diffuse perce çà et là, irise les fenêtres, c'est rare, du matin au soir ma chambre est sombre, je vis dans un glauque aquarium, je nage dans la joie, je n'ai jamais eu tant de soleil dans l'existence, sortie de la décennie sinistre, les années 40, la pire période de l'Histoire, charriant par dizaines de millions les morts, on a échappé de justesse, rescapés miracle, le Père il y a deux ans y a quand même laissé sa peau, mort de guerre à retardement, les bacilles des privations, des travaux forcés à l'atelier l'ont eu, deux ans déjà janvier 48, un anniversaire, son fils lui n'est pas sous terre, ravi au septième ciel, parmi les brumes fuligineuses bonheur rayonnant, éblouissant, Dublin par un coup de baguette magique est devenue une annexe du paradis, la solitude glaciale du début, les journées réfrigérantes, fondues comme neige au printemps, été au cœur, non, je n'ai jamais été, ainsi aussi heureux d'être, chaque matin au réveil, appétit immense, j'avale le monde, pour commencer j'absorbe l'anglais, plus une langue de manuel, plus du Carpentier-Fialip, façon réelle de dire, d'éprouver, sort plus seulement de la tête, de la tripe un peu, ça commence, *joie* un sentiment momentané, *béatitude* fait trop catho, *félicité* trop littéraire, pour nommer ce que je ressens en ce moment il y a un mot exact en anglais, *bliss*, tous les jours je lis l'*Irish Times*, je souligne tous les mots nouveaux, vérifie dans le dictionnaire, je fais des listes, les mémorise, comme les pages d'histoire du Malet-Isaac pour le concours d'entrée de l'École, y compris les notes en italiques sous les illustrations, pareil maintenant, heureusement j'ai une excellente mémoire, pas tout à fait celle de mon oncle, la sienne est impossible à égaler, mais la mienne me suffit, en octobre à l'arrivée c'était dur, les skips, les étudiants, les commerçants me parlaient, que dalle, je ne comprenais presque rien, avec Kay il y avait les gestes, la main au panier se comprend dans toutes les langues, au dernier moment avec elle ça a foiré, me paraît si loin, sur le coup sonné, tout triste, à présent hilare, me donne envie de rigoler, la grande bringue qui se lève à poil, *Irish girls don't do that*, me fait poiler, maintenant je commence à converser avec aisance, naturellement, j'en ai encore des tonnes, des tomes à apprendre, suis là pour ça, un an et demi devant moi, tellement d'accents différents en anglais, à l'intérieur de Trinity College pas les mêmes inflexions qu'à l'extérieur des murs, le *British* n'est pas l'*Irish*, je m'habitue aux

deux, mon oreille s'y fait, j'ai l'ouïe fine, pas pour rien que mon père m'a mis à cinq ans un violon entre les pattes, tout juif doit être violoniste, surtout s'il est russe, credo paternel, ancestral, eh bien justement, le violon, autre chose à faire, avais dû l'abandonner pendant la guerre, on avait d'autres soucis nous autres, sur mon agenda, en grosses lettres, *Saturday, 7th of January, 11 h 1/2, violon*, venu d'un seul coup, revenu du fin fond des années, plus de dix ans, désir subit de me remettre à mon instrument favori, désir de musique, vais à un concert un soir, concerto de Beethoven, soliste fantastique, on m'explique, un Tchèque réfugié ici depuis l'invasion de 38, jeune encore, superbe, supérieur, j'apprends qu'il donne des leçons, je n'ai fait ni une ni deux, tant pis pour le fric, me suis inscrit chez lui, leçons particulières, me suis acheté un vieux violon au rebut, *fiddle* ou *violin*, souvent deux mots en anglais pour dire la même chose, le mien c'était surtout un *fiddle*, nuance un peu péjorative, *fiddler* un violoneux, *to fiddle with*, jouer avec une idée, tapoter nerveusement un objet, en fait de nerfs, j'ai dû rudement taper sur ceux de mes voisins, séries de gammes aux trois quarts fausses, grincements insupportables de cordes, je ne glisse pas de note en note, je les racle, forcé, abandonné le violon à douze, le reprends à vingt et un ans, impossible, plus le doigté, les phalanges sclérosées, je m'acharne, je veux effacer la guerre, renouer avec le métronome qui bat implacablement la mesure rue de l'Arcade, mon père qui vient me surveiller à l'improviste, vérifier si je m'applique, au moindre ralentissement engueulade, mon heure de violon chaque jour, devoir sacré, parfois je sacre entre mes dents, je massacre mélodie et harmonie, doubles cordes une invention diabolique, violon un instrument de torture, pourtant le rythme peu à peu monte du pied qui frappe le parquet jusqu'aux doigts, les tons s'ajustent, M. Thévenin à ma mère, *Madame, il faut que votre fils travaille, il a un don*, la guerre arrive, j'abandonne, quand on est partis vivre au Vésinet, fini le violon, je respire, maintenant je sue, j'ahane, j'étais arrivé au début du concerto en sol majeur de Mozart, à présent il faut tout reprendre au début, deux fois par semaine je vais voir mon Tchèque qui montre une patience infinie, des voisins cognent au mur, d'autres au plafond, je dois faire un boucan infernal, je décampe, dans *TCD* le magazine étudiantin de Trinity College Dublin, très bien présenté sur beau papier, paraît un écho perfide, *We understand that Pr Doubrovsky rents a room in town to practise his favourite instrument*, une chambre en ville pour pratiquer mon instrument favori, vrai, cette fois j'ai compris, pas de chambre chez une logeuse, je loue un studio en ville, les logeuses, j'en ai soupé, après la première catho, celle aux païens, j'ai tâté d'une famille juive sur Harcourt Street, c'était pire, la vieille toujours là à

me renifler, être sûre que je n'amène pas de fille, naturellement, mais aussi pas de porc, je dois être des pieds à la tête cachère, pas moyen de prendre mon petit déjeuner sans qu'elle vienne jeter un œil sur ce que je mange, à cause, dans ces pays-là, du bacon qui fait partie du breakfast, un soir que je suis en train de bavarder tranquillement avec une charmante personne, la vieille qui monte, frappe à ma porte, j'ouvre, *you can't have a female guest*, je dis, *she's a friend*, elle, en colère, *no female, Sir, in your room*, moi du coup en rogne, capitulé, dû sortir avec elle, sous la pluie, dans la rue, seulement je me suis vengé, avant de vider pour toujours les lieux, j'en ai acheté, du bacon, et j'ai frotté quatre ou cinq assiettes avec dans la cuisine, plus deux ou trois poêles

maintenant mon studio en ville, bien après les jardins méticuleux de Merrion Square, les demeures georgiennes en brique rouge à nobles portiques, pas dans mes prix, j'ai fini par trouver sur Lower Baggot Street, pièce pas trop moche, chauffage électrique, un peu sombre, normal ici, dans une maison de brique défraîchie, sur le palier en face des étudiants, me changera de mes harpies, devrai me serrer la ceinture, tant pis, mieux qu'une ceinture de chasteté, une porte qui ferme à clé, un chez-soi, de l'or, mon appartement de Trinity je le garde pour la façade, m'y repose entre mes cours, mon vrai logis désormais ici, dans ce meublé pas trop laid reste à amener une belle, un jour, pas trop lointain j'espère, la trouver où, pas facile, les étudiantes, il y en a de très mignonnes, je ne demanderais pas mieux, mais pas touche, suis du mauvais côté de la barrière, le côté professoral, un vrai ghetto, Français de service en plus, alors à Trinity rien à faire, dois me rabattre sur la ville, seulement les indigènes sont coriaces, viens d'en tâter, si j'ose dire, c'est à moi de m'adapter, je prends ma résolution, prendrai mon temps, pas agir comme avec Kay, stupide de ma part, à peine rencontrée, voulu la sauter, pas des manières, en tout il y a la façon, maintenant que j'ai la chambre qui me coûte une fortune, dénicher l'oiseau rare, où, comment, pas trente-six chemins, une seule direction, le dancing le plus proche, je l'ai vite repéré, *The Four Provinces*, je m'habille, cravate, samedi soir, j'y vais une fois, deux fois, à la troisième commence à désespérer, vaste piste, lumière douce, bon orchestre, des slows, du swing, à l'occasion un tango, beaucoup de monde, je suis bon danseur, peux pas faire la kazatski à croupetons comme mon père, mais debout je me débrouille, rien, se lèvent, acceptent

de danser, un ou deux mots, repartent, se rassoient, va bientôt faire un mois que je suis bredouille, la quatrième fois, soudain miracle, le soleil de ses lourds cheveux blonds qui lui tombent sur l'épaule, illumination de ses yeux bleus, me regarde droit dans les miens, les joues rebondies, poupines toutes roses, *buxom*, des mots anglais commencent à me jaillir dans la tête, elle est bien en chair mais grande, son front m'arrive à hauteur du nez, corps admirablement souple, je l'invite deux fois, trois fois, elle reste avec moi, *a drink*, temps de s'humecter le gosier, on étouffe ici dans la masse molle et suante, deux bières à une table, heureusement ma mère ne me voit pas, elle dirait avec dégoût, *t'as l'air d'un rasta*, me suis laissé pousser une moustache, m'ourle finement les lèvres, à bout d'idées, dans l'extrême ouest de l'Europe me donne le genre levantin, se lève, on a dansé encore des heures, deux heures, je l'ai raccompagnée à sa porte, pas loin de Trinity College, sur Dame Street, nous avons échangé nos prénoms, elle Josie, moi Julien, rendez-vous samedi prochain, même endroit, l'ai pas même effleurée, décidé d'être patient, je me mate, teint mat, peau blanche du pays des brumes, un tantinet rondelette, je ne dirais pas qu'elle est jolie, c'est ce qu'on appelle une belle fille, du cru, catholique, bien sûr, irlandaise, on ne peut pas plus, métier gantière, travaille en fabrique, élégante, dans sa longue robe noire à grand col rabattu qui la dénude jusqu'à la naissance du cou, pas davantage, ici on ne peut en demander trop

très étrange, ça ne m'est jamais encore arrivé, plus d'un mois Josie et moi nous sommes revus, toujours au même dancing, *The Four Provinces* bondé, bousculade hebdomadaire sur la piste, je l'ai serrée contre moi, elle commence à mettre son front contre ma joue aux slows, toute sa chair contre moi qui vibre, son rythme me pénètre, elle entre confusément en moi, moi en elle, je l'étreins mais ne la touche pas, tard je la raccompagne chez elle, je lui souris, *see you next week*, elle dit *of course*, elle ouvre la porte avec sa clé, je tourne les talons, combien de temps ça va durer ainsi, sais pas, je sens, ainsi qu'il faut faire, quand l'orchestre frénétique s'arrête un moment, pause, nous parlons, moi de mes impressions de Dublin, de mes étudiants, de mon travail, où j'habite, ma sœur, ma mère, on ne fouille pas dans le passé, elle, famille nombreuse sous le même toit modeste, deux sœurs, un frère, sa mère, et puis ses amies dans la petite fabrique, en plein hiver, elles doivent toutes s'acharner sur les

gants d'été à dentelle, elle a une drôle de façon de parler, roule les r, me désarçonne, mes étudiants de Trinity les avalent, syntaxe curieuse, *I was after going to see her*, *after* bizarre, si je l'employais dans un thème de la mère Huchon, solécisme, ici *Hibernicism*, irlandisme, quand Josie parle, elle a un accent épais, chantant, moi enchanté, me plonge au cœur du pays aux vertes collines, au centre du labyrinthe de brique émaillé à tous les coins de pubs, Trinity College, c'est du plaqué, du contreplaqué britannique sur la charpente gaélique d'Erin, Hibernie des Romains, elle m'apprend qu'une jeune fille est une *colleen* ici, les lutins des *leprechauns*, un soir, pendant qu'on dansait, elle a levé les yeux vers moi, me glisse à l'oreille, *you're my Châlez Boy*, n'ai pas compris, l'ai fait répéter, enfin compris, je suis son Charles Boyer, elle se fait son cinéma français dans la tête, pendant que je me joue de l'O'Casey ou du Synge

est arrivé si naturellement, ne me souviens même pas quand, tant ça s'est produit tout seul, sans manigance, sans les simagrées habituelles, les astuces séductrices cousues de fil blanc, rien de pareil, nous avons quitté le dancing plus tôt, je l'ai amenée chez moi, elle s'est laissé déshabiller, prendre sans un mot, comme si cela allait de soi, son grand corps laiteux maintenant contre le mien, ses seins généreux dans mes paumes, ses bras autour de mon cou, serrant très fort, moments perdus dans une sorte d'éternité, moi qui me suis réveillé, l'ai éveillée, tard, très tard, sa mère va se demander si, elle a haussé les épaules, l'ai raccompagnée, une bonne demi-heure de marche jusqu'à sa porte, là nous nous sommes pour la première fois embrassés, bouche à bouche, langue à langue, elle a fini par sortir sa clé, ouvrir sa porte, j'ai refait le trajet en sens inverse, soulevé d'un bonheur immense, plus seul, j'ai enfin mon Irlandaise, pris racine dans le pays, n'étudie plus une langue étrangère, elle est devenue un peu la mienne, rentré vers trois heures du matin, j'ai sombré dans un nirvana de joie

et puis chaque samedi, elle est revenue, s'est donnée à moi sans parler, mon lit aux ressorts grincheux grince, la vie s'est engouffrée dans ma chambre, je suis emporté par ce nouveau souffle, je respire

l'air froid d'Irlande à pleins poumons épanouis, il me ressuscite, me revigore, je renaiss après mes débuts esseulés, embrumés sur ces rivages, clarté radieuse, parfois au lieu d'aller danser, nous allons voir un film, lui ai jamais raconté l'histoire avec Kay, inutile, j'évite soigneusement son cinéma, Josie aime les films américains, pas les gangsters qui s'entretuent dans des garages ou sur les quais, les comédies sentimentales, Hollywood un peu lénifiant, édifiant, m'est égal, les Irlandais détestent les Anglais, adorent l'Amérique, l'important, elle me tient le bras dans la rue, dans sa rue, ne se cache pas, elle est ma girl-friend, je suis son homme, certaines copines à l'usine sont jalouses, un Français, et qui enseigne dans le bastion de Trinity, pour la première fois de ma vie, je suis de la haute, de l'étoile jaune passé au mandarinat, délégué de la culture, appointements réguliers, appartement de fonction, chambre en ville, fichtre, ma mère qui serait étonnée, mais pour la chambre en ville motus, pourtant là que jaillit chaque semaine la joie qui m'inonde, quand j'y pense, toutes mes passades antérieures s'effacent, aventures de jeunesse à deux sous, Josie est la PREMIÈRE FEMME de ma vie, réelle, solide, pas du toc, pour de vrai, je sens, je sais, et elle m'a dit que je suis le PREMIER HOMME qu'elle aime, cette rencontre de dancing est devenue une histoire d'amour, quelque chose m'intrigue, elle est profondément catholique, irlandaise en plus, va à la messe en famille tous les dimanches, va certainement à confesse, de son point de vue, elle commet un péché, l'empêche pas, elle revient souriante chaque semaine chez moi, est-ce qu'elle ment par omission à son curé, qu'est-ce qu'elle avoue dans le confessionnal ou pas, quelles pénitences, naturellement, moi bouche cousue là-dessus, me laisse rêveur, je ne la connais pas au fond, tellement autre, vit dans un milieu si différent, elle vit, elle mange, elle pense populaire, je n'ai jamais connu, fréquenté de fille du peuple, *Julien, tu trahis la classe ouvrière*, mon père coco, nos empoignades, nos seules mais violentes discordes, lui au moins il serait content, deux ans exactement qu'il est mort, un cadeau d'anniversaire

moi, ça me pose des problèmes, je suis très attaché à elle, elle est très attachée à moi, de plus en plus à mesure que le temps passe, seulement j'existe aussi dans des sphères totalement inconnues d'elle, inaccessibles, son logis a beau être à cinq cents mètres de l'entrée de Trinity, espace intersidéral, distance stellaire, l'amour est

dans une autre galaxie que l'amitié, et l'amitié est pour moi aussi capitale que l'amour, besoin des deux pour exister, amis d'enfance, copains de lycée, de khâgne, même d'École, on commence à s'égailler dans la nature, se perdre de vue, ici renouveau miraculeux de chaleur cordiale, rapports que je n'ai jamais eus, la vie de bohème dans un tournoisement de rires, un fracas d'incessantes conversations poursuivies jusqu'au cœur de la nuit, mon appartement tronçonné par le couloir, surveillé par les skips, files d'attente dans la cour en robes noires pour les repas en commun, *oui, Professeur*, le professeur Arnould, maître de la section de français, est amical, mais lointain, on communique peu, Skeffington, brillant second, causeur étincelant, ne le rencontre qu'incidemment, question business, *my chums, my cronies, my real pals*, n'ont rien à faire avec le département de français, débarqués des quatre coins du monde, on est entraînés dans des parties de gros rire, boyaux de la rigolade qui se trémoussent, la bière, le vin qui coulent, levain des jeux, des joutes de l'esprit

une collectivité d'amis, pas de camps, de clans, chacun est l'ami de tous, un cercle qui n'est jamais fermé, qui tourne de rue en rue, un cosmos cosmopolite, abbaye de Thélème polyglotte, le roi, Walter, accueil princier, bâti en athlète, il nous domine par sa taille, épaules et bras de lutteur, torse bombé tout en muscles, au-dessus, une tête épanouie en sourires, grosses pommettes rougissantes sur teint mat, crinière de cheveux blonds frisés qui foisonne, gestes permanents des mains, des yeux, débit de paroles ultrarapide, robinet qu'on ouvre, faconde généreuse, jamais pour dire du mal de quelqu'un, mais emporté contre tous les défauts du siècle, pourfendeur des tyrannies, capitalisme oppresseur, catholicisme sectaire, Irlandais typique, qui naturellement déteste l'Irlande, surtout en lui, il est forcément en porte-à-faux, ici d'origine protestante, rejeton de souche riche au pays des galeux, du coup il se défait de son argent, dilapide sa rente, chez lui, à deux pas, 52 Lower Baggot Street, on s'invite à des festins somptueux, à des discussions trépidantes, on chavire de langue en langue, souvent le français domine, élevé, cours privés, en Suisse romande, forcé, la Suisse romande n'est pas loin de l'alémanique, un flot d'allemand lui jaillit de la bouche, on revient à l'anglais, quoi qu'il fasse, il a les r irlandais, mais l'amuseur public, le plaisantin numéro un, c'est John, pour les intimes, Johnnie, lui, il vient d'Alexandrie, père

exportateur de coton, pèse sous le bon roi Farouk, bourse ouverte, cœur d'or, si on lui demande sa chemise, il la donne, il en rachètera une autre, comme Walter, il a d'immenses lectures vagabondes, des enthousiasmes fulgurants, tous deux des boulimiques du bouquin, naturellement, français impeccable, suis parfois obligé de leur demander de parler anglais pour que je l'apprenne, John, lui, en surplus, ce n'est pas l'allemand, homme du sud, sa mère est grecque, parle italien, marmonne l'arabe de la rue, plus petit, teint basané, pas élevé en Suisse mais en Égypte, ils se tamponnent à Dublin, ne font qu'un, deux frères, mais qui ont l'amitié ouverte comme la bourse aux autres, un autre Égyptien, Phillip, un Irlandais, Don Leary, un personnage corpulent, inquiétant, Janus Zawisza, polonais, mais père ayant de vastes domaines dans les pays Baltes, tout perdu avec l'occupation russe, exilé famélique, crèche sur Upper Mount Street, John sur Leeson, Janus comme moi accepte plus de festins qu'il n'en offre, tous deux près de nos sous, plutôt de nos shillings, il y a quelque chose en lui à la fois de hautain et de faussement complaisant, un peu surnois, ses pensées se perdent soigneusement dans les replis de sa panse, mais joyeux drille, oublie sa noblesse défunte, il est de pair à compagnon avec nous, français sans accent, anglais du cru, doit bien parler quelque part polonais, voire lituanien, quoi d'autre, ici, dès qu'on grimpe les marches, chez l'un ou chez l'autre, instantanément le tour du babil, la tour de Babel, me change tellement de la clôture entre cothurnes à Normale, des fois il monte quelqu'un on ne sait d'où, ils m'ont d'emblée accepté, bien que je ne parle qu'une langue et demie, pour moi ils ont fait exception, agapes arrosées, festins de mots, curieusement, on parle beaucoup, surtout d'elles, mais jamais de filles, club à l'anglaise, masculin, entrée interdite aux femmes, ça ne m'a pas choqué, ça m'a rudement arrangé, à l'extérieur, Walter, il fait la cour à Danuta, aussi Polonaise en exil, il apprend même par amour pour elle le polonais, la petite amie de John est une très mignonne Anglaise, Mavis, Janus, je crois, est en pourparlers avec une nouvelle venue de Hollande, mais à nos réunions bi-ou tri-hebdomadaires, à nos tohu-bohus nocturnes pas de jupons, on les court chacun pour soi au-dehors, heureusement, sans ça, comment j'aurais présenté Josie, adorable mais pas présentable, avec son gros accent roturier, ses fautes de grammaire, films populo, chansons à la mode, ses goûts auraient plutôt détonné dans l'atmosphère, j'aurais été plutôt embarrassé, comme ça, pas d'histoires, bras droit, bras gauche, pareil, j'ai deux vies, côté cour et côté jardin, côté amour et côté amis, pas de communication, c'est séparé, d'ailleurs je n'ai pas le même prénom, pour Josie je suis Julien, pour les copains je suis Serge

(janvier 1950)

le lendemain matin, quand je me suis réveillé, Elle était déjà presque partie, presque pas eu le temps de l'embrasser sur la joue, la porte déjà déverrouillée, je dis, *pourquoi pars-tu si tôt*, répond, *j'ai à faire*, je dis, *mais tu aurais pu rester quelques moments encore*, ne répond pas, Elle a déjà franchi le seuil, à peine pu effleurer de mes lèvres sa peau fraîche du matin, humer son parfum, partie, d'un pas leste dans le vestibule de l'immeuble, dépasse la loge de la concierge, ouvre la porte sans se retourner, disparaît, j'ai regardé ma montre, 10 heures 10, Elle doit être levée depuis 8 heures, nous n'avons pas les mêmes horaires, je me couche plus tard, elle est debout plus tôt, pas une raison pour me fausser ainsi compagnie, je n'ai pas eu ma ration d'elle, elle laisse en moi un vide terrible, avant, c'était différent, avant, cela n'avait pas d'importance à quelle heure elle ouvrait les yeux, prenait son petit déjeuner, tasse de café noir, tranche de pain grillée, à la va-vite, comme toujours lorsqu'elle mange, elle expédie un repas en cinq minutes, voire quatre, mais après, elle allait dans le salon, entrouvrait les volets grinçants de la porte-fenêtre, à demi, elle allait s'asseoir dans le fauteuil de cuir profond, en face, toujours sa tenue de nuit, veste de pyjama bleue, jambes nues croisées, elle regardait, rêvait, moi ravi de la retrouver ainsi posée comme un cygne, de mon destin rafistolé, un elfe, mon génie du lieu, magique, à mon réveil, la contempler ainsi m'insufflait vie pour la journée, pour celles à suivre jusqu'à sa prochaine visite, la bois des yeux, mon élixir, mon viatique, mais pas un mot de ma bouche close, le matin, règle absolue, motus, ni salutations ni salamalecs, je prenais mon petit déjeuner à loisir, je suis lent, savoure, yaourt, biscottes, gorgée de café au lait chaud, immuable, mes habitudes sont le squelette de ma carcasse, je sens dans mes fibres là-bas, à côté, son corps gracieux qui médite, plongé en ses lointaines pensées, si proche, autre habitude, je replie soigneusement ma serviette, à sa présence vendredi matin, je suis totalement habitué, Elle m'habite, m'emplit à plein, fini mon petit déjeuner taciturne, bain, travail, toujours sans échanger un mot, elle fait ensuite sa toilette, se recouche, s'adosse au gros oreiller, s'allonge pour la matinée, fenêtre ouverte, elle lit, ses livres, magazines, apportés hier soir dans son grand sac en patchwork de cuir, souvenir de nos voyages en Espagne, de temps en temps, par un besoin subit poussé, je me lève de mon bureau, parcours à pas feutrés le couloir, coup d'œil dans la chambre, ma thébaïde s'est repeuplée, un appartement, si l'on n'est pas deux, est désert, une vie sans femme est une vie morte, la voir assise dans le lit me ranime des pieds à la tête, je ne la vois pas, je la respire, l'oppression de ma

poitrine s'allège, elle m'oxygène, je suis regonflé à bloc, plus un survivant un vivant, à part entière, ELLE EST LÀ DONC JE SUIS, c'est mon cogito à moi, dur comme du roc, je me sens soudain solide, parfois je traverse la chambre, je vais jusqu'à la salle de bains, fais semblant de farfouiller dans mon placard, d'autres fois je m'assieds sur son lit près d'elle, elle poursuit sans me remarquer sa lecture, ou bien elle lève ingénument les yeux, dans l'eau bleu pâle opale de son regard me noie, je pose ma main sur la sienne, demande, ça va, elle hoche la tête, silence, parfois soudain elle se met à parler, elle se délivre

hier soir, un jeudi rare, maintenant elle vient coucher ici la semaine des quatre jeudis, pas tout à fait quand même, presque, preste, ce matin elle est repartie, sans repartie, peux pas objecter, c'est à prendre ou à laisser, moi, je prends, avidement, goulûment ce qu'elle me donne, *tu ne penses qu'à toi, tu ne vois que toi, je ne suis pas une femme libre*, vrai, elle a sa fille, leçons de musique, cours de gymnastique, être là quand sa fille rentre de l'école, la conduire, la chercher, l'attendre, sa fille est sa vie, sa quintessence, amour absolu, Elle est aussi mère que ma mère, en dit long, peux pas dire plus, c'est total, dévouement de chaque minute, obsession de chaque seconde, sa fille a tellement de cordes à son arc, talents à foison, elle fait aussi du théâtre, il faut aussi l'accompagner, la compagnie de la maman devient plus rare à mesure que la fille grandit, normal, le couple c'est elles, comprends, de l'intérieur, *toi et moi on est pareils*, dicton de ma mère, ma mère et moi, a été mon couple archétypal, sept ans d'analyse n'ont rien élimé, éliminé, *mon petit, montre-moi tes menottes*, menottes d'acier, un amour qui vous lie à mort, à vie, Elle est sa fille, même passion indestructible, désir clair et net, *je ne demande qu'une chose, vivre avec un homme que j'aime et ma fille*, le malheur, je ne suis plus tout à fait un homme, Elle ne peut pas vivre avec moi, seulement me rendre visite, pour moi une visitation, pour Elle un arrachement, quand elle vient chez moi, une partie de son être adhère encore à chez elle, quand elle repart, adhère encore à chez moi, souvent elle dit, *je ne peux pas supporter ce va-et-vient*, nous ne sommes pas bâtis semblables, je suis en zigzags, elle rêve d'une ligne, d'une lignée droite et pure qui s'enfonce dans l'avenir, *avec toi ça ne mène à rien*, s'amène jeudi soir, reste vendredi, joie, tendresse, reconnaissance, plénitude, tout ce qu'on appelle amour, j'offre, je prodigue, du fond du cœur, la plus belle fille du monde, je

ne puis donner que ce que j'ai, un home, un homme, au-dessus de mes moyens, je ne suis plus à sa hauteur, son amer constat me rapetisse, son verdict me guillotine, je perds la tête, castré net, sais pas quoi répondre

avec moi où ça mène, on se promène, rituel sacré, jeudi soir ses apparitions s'espacent, elle vient de loin en loin, parfois repart tôt, elle transforme de moins en moins mon taudis, ma taule en palais, mais le vendredi elle arrive, n'entre pas dans l'appartement, sur le coup d'une heure elle cogne à mon carreau, mon rez-de-chaussée sur rue est commode, c'est là son unique avantage, je sursaute, je cours tirer le rideau, du doigt elle me fait signe, m'indique où sa voiture est garée, mal, elle retourne à son véhicule, je me dépêche, ne rien oublier, clés, portefeuille, me tâte à la hâte, suis distrait, jamais réussi à sortir de chez moi sans devoir rouvrir ma porte, avec Elle pas possible de lambiner, sa patience a ses limites, lorsqu'elle frappe à ma fenêtre, je bondis, dehors je scrute, cherche la R5 noire immatriculée 92 d'un œil inquiet, rien sur la portion de trottoir interdite en face, rien devant le tabac, au coin, je la retrouve rue de la Tour, saute dans la voiture, tente de frôler des lèvres sa tempe, pas un de ses muscles qui tressaille, parfois elle retire la tête, l'auto démarre à vive allure, sans un mot, réglé d'avance, chaussée de la Muette, notre restaurant, la Rotonde, rarissime oasis dans le seizième où l'on peut se garer gratis, dans les rues alentour vive concurrence, difficile de découvrir une place libre, un interstice où se glisser, elle s'y glisse, parfois un PV, la note s'alourdit de deux cent trente francs, tant pis, notre déjeuner du vendredi, je l'attends toute la semaine, on y court tambour battant, après, repas, repos, repus, mais pas trop, attention, il ne faut pas prolonger, *je ne vais pas passer des heures à te voir bouffer*, connais le principe, je tâche de le respecter, si je mastique lentement, je risque de me faire tancer, vite, une table, pour deux, fumeurs, vite le menu maison, la formule, demande radoucie, voix tendre, *qu'est-ce que tu prends*, je dis, *le panaché de poissons*, souvent elle dit, *je prends la même chose*, souvent elle déroge au principe, en tête à tête à loisir, dans un grand box moelleux circulaire isolés, elle, son kir, son quart, moi, mon Évian, mon café, nous sirotons le temps qui passe sans se presser, Elle est de nouveau dans ma vie, envie de l'embrasser soudain sur la bouche, désir brusque de l'étreindre, ça me crispe le bout des doigts, je me retiens, parfois nous mangeons en parfait

silence, parfois elle me raconte ses heurs et malheurs de la semaine, j'aime quand elle parle de sa fille, sa voix charmeuse devient encore plus chantante, un flux de passion la traverse, moi qui ai connu, vécu avec, tant d'étrangères, marié à une Américaine, une Autrichienne, je savoure le timbre, les modulations d'une voix veloutée si fine si française, à changements instantanés, verbe exalté, verve railleuse, gouaille cinglante, qui se défait en souffle exténué, plaintif, quand elle descend au fond d'elle-même tout bas, je tends l'oreille, suis pas sourd à sa tristesse mais à ses mots, la fais répéter, j'ai l'ouïe infirme, malgré le vacarme du restaurant, sa voix tâtonne autour de moi et me pénètre, même si elle n'est pas venue hier soir, sa présence est tellement pleine aujourd'hui, peux pas me rassasier, ai beau m'en repaître, repas terminé

vite dehors, à pas pressés, vers sa voiture, la promenade du vendredi, rituel sacré, même si elle ne l'attend plus tout le matin dans ma chambre, même si Elle frappe à ma vitre à une heure pile, à trois heures, en marche, l'auto garée dans le parking du Lac inférieur, face au bac qui mène aux deux îles, l'été, lorsqu'il fait grand soleil, nous déjeunons parfois là-bas à la terrasse du Chalet, nous suivons la rive, montant, descendant le sentier à ras de l'eau fangeuse, grisâtre, le moment tant attendu, le but ultime, intime de la promenade, ELLE ME PREND LE BRAS, quand elle veut, selon son humeur, ce peut être tout de suite, à peine nous nous ébranlons, plus tard, après avoir cheminé côte à côte, quand ça lui chante, instant enchanteur, liés l'un à l'autre, en cadence, forcé, Elle a plus d'énergie dans les jambes, vingt-sept ans de plus dans mes jambes pèsent, ce contact me revigore, me rajeunit, je m'allège, mollets allègres, le fluide vital passe d'Elle à moi, pas dans les pas, nous dépassons les fûts effilés des pins qui entourent l'appontement des canots de location, nous contournons la pointe du lac, nous descendons un peu la route, là, sur la gauche, l'étroit sentier goudronné s'ouvre à nous, épouse nonchalamment les méandres de la rivière artificielle, serpentons le long des eaux stagnantes, au cœur de la randonnée, je m'abandonne à notre rythme, illusion d'être soudain en forêt, plus personne, ronronnements des voitures au loin, parviennent assourdis, ramages d'oiseaux tout autour dans la ramée, surtout les senteurs, je hume, terreau, feuilles, arbres, des fleurs sauvages, sur la main qui tient mon bras je pose un instant la mienne, je serre, décharge plus forte encore d'elle à moi, électrisé, il m'arrive de m'arrêter, de l'étreindre, de fouiller de ma langue son haleine, sa bouche, bref halètement, les autres fois, rivés l'un à l'autre, sans s'arrêter, nous marchons d'un seul élan, quasi-solitude des bois, un joggeur nous croise, des vélos filent, peu de promeneurs, le vendredi, peu de monde, surtout si le ciel est bas,

nuageux, nous avons ces bouffées de nature pour nous seuls, sur la gauche, nous laissons le Pré Catalan, traversons une route, et puis jusqu'à la Grande Cascade, au petit étang, s'il ne fait pas froid, nous nous asseyons sur un banc, notre halte, elle sort une cigarette, je glisse le bras sur son épaule, là contre moi, seuls, sans un mot, des minutes, combien, moments incommensurables, liesse du corps, des sens aériens, nous nous levons, reprenons la marche, me reprend le bras, nous suivons des sentiers étroits, épineux, parfois nous perdons, curieusement des hommes errent, jeunes, solitaires sous la feuillée la plus dense, cherchant quoi, jours de soleil ou jours de pluie, toujours à l'affût, de quoi, l'un de l'autre, difficile, ne s'arrêtent jamais, ne se parlent pas, mystère ambulant, nous finissons par déboucher à l'autre extrémité du lac, kiosque chinois dressé sur la pointe de l'île, plus qu'à suivre la rive du lac jusqu'à la voiture, dès que nous touchons au terme, qu'elle me lâche le bras, ouvre la portière, débranché d'Elle, je sens soudain la fatigue qui afflue, heureux de m'asseoir, quelques instants encore à ses côtés, elle met le moteur en marche, arrière pour nous dégager, tour de volant, retour, parfois elle dit, *je n'ai pas envie de rentrer chez moi*, je dis, *je n'ai pas envie que tu rentres, viens un peu à l'appartement*, elle hausse les épaules, accélère, dit, *ce dont j'ai besoin, c'est d'un homme avec qui refaire ma vie*, je soupire, je ne dis rien, que dire

(avril 1996)

MA VIE ENFIN FAITE, pas trop tôt, jamais trop tard pour bien faire, à trente ans, mon existence est sur des rails, l'avenir une destination lointaine encore, mais assurée, peux pas me plaindre, je suis propulsé de l'avant, j'ai délaissé l'Ancien Monde comme une défroque, j'ai vogué cœur et âme vers le Nouveau, récompensé, d'abord ma femme, avec Claudia j'ai touché terre, Nouvelle-Angleterre, à bon port, union parfaite, fini les bourlingues à travers corps, les vadrouilles de fesses en fesses, les galimafrées de frimousses, j'en ai eu mon saoul, plein la panse, pensées amoureuses au repos, passions déchaînées au chenil, enfin fait mon nid, enfin maison et femme, mon rêve, tout va si vite, Harvard déjà terminé, deux ans à Cambridge, 8 Plympton Street, Apt. 53, l'appartement est petit mais suffisant, on a hérité des meubles cossus, lourds, du locataire principal en congé sabbatique, cadeaux de mariage, on a reçu un service complet, porcelaine fine, moderne, *made in Germany*, mais quoi, la guerre est finie depuis treize ans, grandes assiettes blanches avec des motifs noirs abstraits, des moyennes, des petites avec les tasses noires, saucière, de la classe, la vraie, vaut de l'or, au Vésinet on mangeait plutôt dans de la faïence Prisunic, en fait de frigo, un bol bleu pour le beurre avec de l'eau, les temps changent avec les lieux, par la fenêtre du salon, juste en face, Widener Library, la plus grande bibliothèque privée du monde, des millions et des millions de bouquins, sans compter la quasi-totalité des revues, journaux, tous les pays, me dépayse, chaque fois que je gravis l'escalier monumental pour entrer au Temple du Savoir, me souffle, je suis réduit à mon néant, je change de planète, le deux-pièces d'où je viens s'évapore, suis soudain dans l'empyrée, les hauts lieux de la Science Universelle m'écrasent, déjà dans la bibliothèque de l'École j'étais perdu, là je suis carrément évanoui, dans l'immense salle de lecture des centaines de têtes penchées parmi les belles boiseries qui fleurent l'ancienneté des âges, douce senteur de vernis dans la forêt des signes, ici, on a accès aux magasins, on peut dénicher son propre bouquin sur les rayons à l'infini, au lieu de feuilleter l'index du doigt, on le parcourt avec ses jambes, yeux écarquillés, pour Shakespeare, à tout seigneur tout honneur, une salle géante bourrée d'ouvrages jusqu'au plafond en trente-six langues, lâché dans les réserves je déambule, un étage entier de livres scandinaves couverts d'une fine couche de poussière, personne ne les lit, mais ils sont là, d'étage en étage, la Culture affiche complet, compulsion subite, parfois au passage, un livre m'attire, son titre m'allèche, le sors, je commence à lire, passionnant, voudrais continuer, planté là debout, pas le temps,

peux pas m'attarder, pas mon rayon, le mien littérature française, j'y cours j'y vole, d'étagère en étagère, au pas de course je gagne mon coin, je gagne ma croûte, pas de cadeau, à la dure, dare-dare, je dévore, j'avale les volumes, ici chacun a d'emblée son créneau, on vous spécialise, littérature française trop vaste, champ d'étude on me l'a assigné d'office, seconde année à Harvard, convoqué au département de français par les caciques, les classiques, à peine je monte les marches en bois de nos bureaux sur Mass Ave, net, on me les assène d'un coup, c'est sans réplique, *il n'y a qu'un Français qui puisse enseigner le dix-septième siècle*, je dis *mais*, pas de mais, on me promet, sans me demander mon avis, ça promet, ma vie est toujours en sens inverse, je passe l'agrégation d'anglais, me prépare à enseigner la littérature anglaise en France, j'épouse une Américaine, je dois enseigner la littérature française en Amérique, ça se retourne, ça me retourne aussi, un peu peur, pas prêt, dix-septième, d'accord, Donne, Dryden, Milton, oui, théâtre, j'ai écrit mon diplôme d'études supérieures sur la Restoration Comedy, Corneille, Racine, Molière, pas étudié depuis la khâgne, ça fait des ans, dix ans, il va falloir me rattraper en quelques semaines, *Le 12 octobre 1956, Ma chère petite Maman, J'ai bien reçu ta lettre de dimanche dernier et si je n'ai pas le temps d'écrire une longue lettre en retour, je suis sûr que tu m'excuseras, Les jours passent si vite que c'en est incroyable, Je travaille, d'une façon ou d'une autre, de 8 heures du matin à 11 heures du soir tous les jours et presque la totalité du dimanche, Et pourtant il reste tant à faire, tant à lire, et puis je dois affronter les fortes têtes du French 20, les étudiants de dernière année, seniors, les étudiants américains sont des étudiants miracle, quand ils entrent, après leur high school, à l'université, des ânes bâtés, lorsqu'ils en sortent, quatre ans plus tard avec leur peau d'âne, ils pourraient en remonter à des khâgneux, tête bien faite et tête bien pleine, comment, sais pas, esprits avides, doivent bûcher comme des dingues, connais pas le secret, je constate, même ici, même à Harvard, triés sur le volet, à l'arrivée nuls, balbutient, leurs idées ont la tremblote, leur éducation branle dans le manche, Shakespeare presque une langue étrangère, leur demande pas de savoir par cœur la liste des rois de France, je doute qu'ils puissent énumérer celle, plus courte, de leurs présidents, question langue, leur français du petit nègre, soudain s'y mettent corps et âme, ils partent à la conquête du savoir comme du Wild West, attrapent les Master Works, de l'Iliade à Beckett, au lasso, ils parlent couramment français, j'ai la chance de ne pas avoir les débutants mais les finalistes, French 20, XVII^e siècle, je pioche d'arrache-pied pour être d'une tête en avant d'eux, les coiffer sur le poteau, pas facile, enseigner un grand plaisir et une tâche ardue, ardents tous,*

ensemble à l'affût des textes, malins, l'œil et l'esprit vifs, feu roulant de questions, dois dérouler pendant une heure d'impeccables réponses, ils m'attendent à la sortie, la discussion souvent continue jusque sur le trottoir en briques rouges de Mass Ave, à la lisière de Harvard Square, nous nous quittons à regret, doivent aller à un autre cours, moi cours à la Widener Library, grimpe les hautes marches quatre à quatre, dois chercher des munitions pour la prochaine rencontre, m'engouffre entre les rayons de livres, parcours les allées, je ressors avec une provision d'ouvrages sous le bras, provende pour les prochaines classes, me change tellement de mes élèves d'Orléans, collègues aussi, ici on existe, on vous invite, j'aime l'Amérique, pour moi une explosion, une éclosion, à dîner en ville, on vous reçoit chez soi, avec Aram l'Arménien, sa femme, ma femme, lui et moi, en quelques semaines devenus amis à vie, David Grossvogel, le Belge, me dessille les yeux quant au théâtre contemporain, Ted Morris, Edward Geary, les cent pour cent Anglo-Saxons m'adoptent, même les aînés, la vieille Sorbonne de Jasinski est exquise, le bougon Dieckman s'arrache un sourire, entre eux se détestent, la guerre franco-prussienne, avec moi cordiaux, on m'accorde deux ans pour me façonner, après, sans manières, on vous flanque dehors, le pied savant au docte cul, c'est la doctrine, sur le piédestal, tout là-haut, les inamovibles, les inébranlables, les statues de pierre, le statut des titulaires, *professors*, à l'ancienneté, il faut avoir publié des masses de pages érudites, déversé des flots de tomes, deux ou trois bibliothèques dans l'entonnoir, il faut avoir avalé la science, cavale aussi, beaucoup, *up or out*, *up* à Harvard impossible, après la deuxième année, c'est *out*, je sais, je connais le règlement, à peine entré, j'ai devant moi la sortie, mon sort, *publish or perish*, la loi des lois, il faut avoir les reins solides, peux pas publier avant d'avoir lu, en bas je rampe parmi la valetaille des assistants, *instructor*, un troufion, un biffin, me rebiffe pas, la loi c'est la loi, je l'accepte, j'aurai mon tour, un jour, plus tard, je grimperai les échelons de la hiérarchie, pas pressé, chaque chose en son temps, j'ai le temps, vingt-sept ans, je suis entré à Harvard, vingt-neuf, je rentrerai en France, peut-être, on verra, pour l'instant ma vie est belle, je bâche mais je vois ma vie en rose, couleur de mon gros sofa ramolli, des fauteuils jumeaux, là où l'on reçoit les amis, chez nous, à côté, une amitié particulière, notre voisin, Myron, enseigne dans une autre université à Boston, sacré gaillard, grand, gros, bâti à chaux et à sable, avec lui souvent sablé le champagne, un chaud lapin, science infuse, français impeccable, comme ses manières, raffinement du langage et de la mise, ami chaleureux, fidèle, quelquefois il me rajuste ma cravate, les yeux rieurs, me tapote la joue, un matin besoin d'un renseignement,

même palier, je frappe à sa porte, demande qui est là, moi, il m'ouvre, torse nu poilu en caleçon blanc, sur un pouf en face, un jeune type cheveux ras à poil aussi sauf le slip, je m'excuse, pas à m'excuser, je m'explique, il me donne en souriant l'explication, referme la porte, Claudia et moi, quand je lui ai raconté la scène, avons ri, ne nous gêne pas, vive la liberté, chacun ses goûts, les siens ne sont pas les miens en ce domaine, mais dans d'autres, littérature française, passion commune, l'essentiel, 8 Plympton Street, deux années merveilleuses, la seconde, je viens de finir, avec la plus vive admiration, de lire pour mon cours du XVII^e *Morales du Grand Siècle*, un chef-d'œuvre, chef dégarni, auréole noire autour du caillou, les yeux noirs étincelants, débarque soudain l'auteur, Paul Bénichou à Harvard, parmi nos bureaux, nos collègues, déverse sa cordialité chaleureuse, savoir titanesque, pas un puits, un océan de science, mais sans l'ombre d'une condescendance, d'une pédanterie, une simplicité parfaite avec l'intellect le plus retors, j'ai une chance folle de rencontrer sur les bords de Charles River des sommités que je n'aurais jamais côtoyées sur les rives de la Seine, l'Amérique me les offre gratis, en prime, si seul dans mon lycée d'Orléans, suffit de traverser l'Atlantique

entouré d'une cohorte d'amis, l'amitié est aussi nécessaire, nourricière que l'amour, il y a aussi les amis de ma femme, à travers Claudia j'ai accès au beau monde de Boston, son ghetto doré, pas celui de mon père à Tchernigov, les vieux, tous arrivés au début du siècle de Pologne ou de Russie, à fond de cale, sans un sou en poche, maintenant il y en a un qui est banquier, il nous invite à des soirées sélectes, pignon de brique sur rue ultrachic dans le quartier ancien, anglais de Beacon Hill, parmi les lacis des venelles juchées sur la colline princière, avec, bien sûr, pour les vacances d'été un manoir, plage privée sur l'océan dans le Maine, nous y sommes invités aussi, l'autre qui a une usine de produits chimiques, Uncle Abe me montre pièce par pièce la maison qu'il s'est fait construire selon son mauvais goût, *look at my 85.000 dollar house*, on passe au salon, *this is a 3.000 dollar armchair*, il sait le prix de chaque chose, il le récite, en une jubilante litanie de dollars, dans la mouise avant, ferraille à vendre, la guerre l'a soudain catapulté sur les cimes, Cadillac naturellement devant sa porte, grand, pansu, sa bouche savoure sa richesse comme un sein de femme, son pognon l'allait, comme je gagne 4.500 dollars par an à Harvard, forcé, ça

m'impressionne un peu quand même, et puis Uncle Aron, le mari d'Aunt Edith, oto-rhino de haute volée, lui aussi s'est fait bâtir sa propre demeure, au fond des bois, banlieue distinguée, *split-level house*, sans étages, des enfilades de vastes pièces à dénivellation savante, rien de tape-à-l'œil, superbe ameublement moderne, la maîtresse de maison, une artiste, veille et surveillance, grâce à ma femme lancé en un tourbillon de businessmen, d'avocats, de docteurs, et puis, ses amis directs à elle, les jeunes, la seconde génération, tous à Harvard, Yale, Cornell, les universités nec plus ultra, la future élite, tous juifs pas *orthodox* ou *conservative, reformed*, us et coutumes et costumes et kippas liquidés, mangent du porc, de délicieux fruits de mer dont je raffole, observent le Seder pour la Pâque, ne jeûnent guère pour Yom Kippour, tous démocrates, nuance *liberal*, avec eux me sens à l'aise, une ardente gauche très caviar, partout invités, on va, on valse, Claudia et moi, de dîners en cocktails, de fête en festin, quand je cesse un instant de bosser, je fais la bombe, je m'éclate

pourtant, lorsque ma femme et moi quittons nos livres, notre vraie sortie, la seule, l'unique, le week-end, de Cambridge on file dans notre guimbarde cahotante vers Brookline, de Brookline à Newton Center, belles banlieues verdoyantes, je suis de plus en plus léger, allègre, de Newton Center, après, tout droit tout le long de Beacon Street, arrivés en vue du supermarché et des boutiques de Waban, passé le petit pont du chemin de fer, virage soudain à gauche, sur Larkspur Road, la route en lacets descend, je ralentis, nous touchons au terme, au bout, voilà, là-bas, au coin, je me glisse entre les castels de brique aux portes encadrées de colonnes, aux pelouses impeccables, manucurées, avec parfois sur le devant une piscine pour les journées terribles, torrides de l'été, vrai, jamais de ma vie je n'ai connu autant de monde, reçu autant d'invitations, je laïusse à l'Alliance française, mes débuts dans la francophilie, me change de la France, en Amérique je suis accueilli à bras, à cœurs ouverts, rue de l'Arcade dans mon enfance le Père fatigué se repose le dimanche, le samedi il m'emmène à Molitor pour m'apprendre à nager, ou il disparaît, va bavarder avec ses copains d'Ukraine au café, il préside leur société, les Enfants de la Prévoyance, il gère leur sépulture commune, moi, je suis enterré dans l'appartement à l'atelier, sauf quand nous allons, liesse rare, en visite rue de la Pompe chez mon oncle, nous ne voyons jamais personne, une ou

deux fois l'an, le Père reçoit sa famille dans la salle à manger d'acajou, tous tantes et oncles jacassent en yiddish, ma mère et moi sommes exclus de la rigolade, au Vésinet, plus tard, guerre ou paix, tous les voisins vivent cloîtrés derrière

leurs murs, plongé dans la promiscuité du dortoir à Normale Sup, retour en quatrième vitesse chez ma mère, elle soupire, *nous n'avons jamais eu de milieu*, un milieu, il a fallu que je traverse l'Atlantique pour en trouver un, deux, dix, grouillants, bruyants, chaleureux, je m'y baigne avec délice, mais il n'y a qu'un seul lieu où je me fonds, complètement, me confonds, l'unique endroit où sans effusions je fusionne, LÂ, en bas de Larkspur Road je freine, descendue la pente sinueuse, abrupte, je m'arrête, à l'angle de Quinobequin Road, jaillit LA MAISON, à l'ancienne, *colonial style*, basse, un seul étage, toit d'ardoise, murs en bois, planches toutes blanches, lice blanche autour de la pelouse, tondue un peu moins ras, plus anglaise, l'antique Amérique, surgie en bas, au coin, nous accueille, chaque fois, souffle coupé, je me recueille, un instant regarde autour, m'emplis les yeux de paix sylvestre, ici c'est l'Éden, si retiré, si tranquille, de temps en temps une voiture qui ronronne, puis rien, silence absolu, de l'autre côté de Quinobequin, un bras mort de Charles River bordé d'herbes folles, d'arbres sauvages, un Vésinet en plus rustique, taillé dans le tuf primitif, toutes ces maisons de brique ou de bois sont posées à la lisière du monde sans l'homme, sur l'autre rive un morceau de forêt vierge, Claudia dit *tu viens*, je dis *j'arrive*, déjà sortie de notre tacot, déjà ouvre la porte du porche, grillagé avec des fauteuils pour lire à l'abri des moustiques, déjà elle sonne à la porte d'entrée, je sors à mon tour de la vieille Chrysler, ma Nash un souvenir lointain à la casse depuis mon accident du pont glissant, dans le *driveway* j'admire la Ford flamboyant neuf, tous les automnes renouvelée, tous les nickels dernier cri rutilants, cette fois beige avec un toit vert

Jeff est rentré de son travail, combien d'heures, difficile à dire, parti le matin avant que personne n'ouvre l'œil, même le samedi, qu'il soit en tournée ou pas, dès l'aube la Ford disparaît de l'allée, l'allure râblée, remue sans cesse, il ne peut rester longtemps assis, sauf en face de la télé et encore, se lève, trouve toujours quelque chose à réparer, il faut toujours qu'il s'active, génération de mon père, débarqué de Minsk avec sa famille au début du siècle, la cinquantaine débordante de vitalité, un fonceur-né, il a plus de

vigueur dans les jambes qu'un régiment en marche, quand on le croit ici, il est là, le seul moment où l'on peut enfin lui parler, c'est à table, quelques minutes il se détend, mais il avale à la va-vite, à peine au dessert, debout, *I must go*, où, il va peut-être placer de la marchandise dans un nouveau drugstore, toujours élargir la clientèle, une affaire qui ne progresse pas régresse, tabac en gros, maintenant le grossiste le plus important de la région, vingt ans d'efforts forcenés, énergie sans cesse motrice, aller de l'avant, une force, physique, morale herculéenne, dès les premières lueurs du jour de sa chambre déboule, au boulot, sans trêve, durant la Dépression quatorze heures quotidiennes au volant de son camion, pour que sa famille ne manque jamais de rien, sa seule crainte, son unique motivation, pas de s'enrichir pour lui, mais pour embellir la vie des siens, la maison de rêve, il ne l'a pas héritée, méritée, au jour le jour, vingt ans, sans répit, repos, en avant roule, parler aux clients, rire avec eux, les convaincre, pas facile, concurrence féroce, pas le seul à démarcher les banlieues ouest et sud de Boston, pas que lui qui soit né dans les bas-fonds de la dèche et qui aspire à se hisser au faîte, pas que les youpins, les ritals, les polacks, *micks*, les Irlandais, noms méprisants pour toutes les ethnies de la terre, tous les ghettos veulent leur part du gâteau, *melting pot*, le creuset américain, c'est à qui creuse la tombe de l'autre, on ne s'en sort qu'à la force du poignet, parfois le poignet ne suffit pas, c'est à coups de poing, à l'école, Jeff juif, petit, coincé à l'improviste dans une cabine téléphonique, deux trois Irlandais maousses se mettent à le tabasser, si on ne fait gaffe, on reste sur le carreau, l'œil au beurre noir, la moitié des dents qui manquent, les pectoraux en bouillie, normal, les Irlandais détestent les Juifs, les Polonais haïssent les Italiens, tous en chœur abhorrent les nègres, *niggers*, même pas les bas-fonds, c'est le cloaque, seulement Jeff, lui, coincé dans sa cabine téléphonique, sait y faire, aux maux de la société il connaît le remède, un direct dans le ventre du premier mec, coup de boutoir du genou dans les couilles du second qui hurle, reste le troisième, cascade de beignes, avalanche de châtaignes, rossée réciproque, raclée mutuelle, il faut savoir flanquer un pain comme l'encaisser, loi de la vie, de la survie, loi de la jungle, un gniard qui ne sait ni donner ni prendre un gnon, un gamin qui ne peut boxer est un gosse mort, simple comme bonjour, celui qui n'est pas baraqué, bonsoir, banlieue sud de Boston, début du siècle, *only the fittest survive*, l'école, du darwinisme appliqué, Jeff a été à bonne école, s'en offusque pas, évoque ses bagarres furieuses d'antan avec le sourire, forme un homme, vive l'Amérique, pas plus patriote que lui, *land of opportunity*, vrai, tous les degrés les a gravis de gré ou de force, le baston c'est maintenant le baratin, savoir faire l'article, battre les

autres représentants au bagou, seulement lui, il ne travaille pas pour les autres, il a sa propre entreprise, elle prospère, un à un sur son territoire il a évincé ses rivaux, de cigarettes en cigares, de pipes en mille pacotilles, il a son empire, bien sûr, il faut le consolider, l'agrandir sans cesse, sinon il peut périlcliter, levé aux aurores, rentré tard le soir, lorsqu'il arbore un large sourire, il vient de conquérir encore d'autres clients, il règne sur deux cents drugstores, demain ce sera sur trois cents, qu'une faiblesse, le dimanche matin, au lieu de cinq heures se lève à sept, breakfast avalé, sitôt disparu, mais pas comme en semaine, pas du royaume terrestre qu'il s'occupe, mais du paradis, *I must go*, se lève en hâte, mais il va à son *golf club*, lui aussi il a fallu l'arracher de haute lutte, l'autre club de golf, l'ancien, de Newton, interdit aux juifs, pas seulement aux juifs, à toute la valetaille italo-négro-hispanique, même quand ils ont fait leur pelote, il y a pognon et pognon, pour entrer faut montrer patte blanche, WASP, *White-Anglo-Saxon-Protestant*, qu'à cela ne tienne, pas loin du club pour aryens rupins, on a ouvert un autre club pour juifs riches, encore plus grand, avec des pelouses ondulées encore plus belles, un restaurant encore plus fastueux où inviter amis, épouses et enfants pour les grandes occasions, moi, n'y connais rien, ne vais parfois à son club que pour bâfrer, mais l'immensité de l'étendue verte, odorante, au cœur de la ville, me délecte, à part de brefs séjours à table, le seul moment où Jeff se repose, c'est le soir en face de la télé, tout seul, il déguste ses Red Sox en solitaire, femme et fille se sont retirées pour parler livres ou peinture, moi quand c'est l'heure de la série des Hitchcock, je me joins à lui, je m'installe à ses côtés au salon dans un fauteuil

à l'angle de l'avenue qui longe le bras mort du fleuve enfoui entre le sentier d'herbes folles et la forêt primitive, sur la maison de contes de fées aux murs de bois blanc, aux volets gris, règne Cindy, l'autre Amérique, celle qui ne peut exister qu'appuyée sur la première, coin culture, en bas, *the den*, sur le mur du fond jusqu'au plafond tous les classiques, lus et relus, pour les lire fauteuils profonds, coin cuisine et son recoin, *breakfast nook*, frigo énorme, broyeur de déchets dans l'évier, jolie vue par la fenêtre à rideaux bleus sur les arbres du jardin, linoléum épais à carreaux colorés de vif, pour le petit déjeuner, minuscule saillie entourée de vitres, impression de déguster sa tartine à même les fleurs et les feuilles, suspendu en l'air, Cindy a tous les talents de la femme d'intérieur,

mais aussi tous les talents à l'intérieur de la femme, cuisinière hors classe, son jambon de Virginie aux clous de girofle, inégalable, son *pot roast*, bœuf aux oignons, recette personnelle, légendaire, *chopped liver*, le pâté de foie juif, m'en délecte, toutes les découpes du steak d'outre-Atlantique, *T-bone*, *shell*, *sirloin*, me lèche d'avance les babines, et puis, comme elle sait que nous ne roulons pas sur l'or, quand nous repartons dimanche soir, elle donne à Claudia une moitié de gigot, une large portion de rôti, parfois un poulet entier, nous aidera pendant la semaine, pour le déjeuner et le dîner, nous sommes, naturellement, servis sur nappe blanche, amidonnée, dans la salle à manger aux meubles anciens, ancien ici c'est le début du XIX^e, du rustique Nouvelle-Angleterre, avant d'être marié, je dormais dans la *canopy room*, vaste lit à baldaquin fleuri, maintenant, Claudia et moi sommes logés pendant nos visites dans la *twin bedroom*, la chambre à lits jumeaux, je n'ai jamais pu coucher dans le même lit avec aucune femme, tous mes comforts sont satisfaits, mes désirs prévenus, lorsque je pense à ma mère luttant entre les quatre murs glacés du Vésinet, cela me pince le cœur, si seulement on pouvait transporter Waban en France, ce serait le bonheur parfait, paradis sur terre, dois me satisfaire du contentement en Amérique, j'y suis saoulé d'attentions, gavé d'extraordinaire gentillesse, que vouloir de plus, mais pour Cindy, parfaite hôtesse, les plaisirs matériels sont importants, pas essentiels, l'essentiel, c'est Harvard, où j'enseigne, où elle est inscrite aux cours du soir pour adultes, elle s'y rend par tous les temps de tramway en autobus, trempée de pluie ou de sueur, même la neige ne l'arrête pas, elle n'arrête pas d'apprendre, littérature, musique, arts, tout, s'emplit la tête, le cœur, l'être du Savoir, à son époque comme à celle de ma mère, une jeune fille n'allait pas à l'université, pas normal, d'ailleurs aux USA pas gratuit, trop cher, son père ne pouvait envoyer trois filles faire leurs études, maintenant Cindy se rattrape grâce à son mari, elle peint aussi, surtout commence à se mettre à la sculpture, talent inné, passion neuve, met les bouchées doubles, elle fait voler les éclats de pierre dans son sous-sol, dégrossit d'énormes blocs, leur donne vie, d'abord du figuratif, homme et femme étroitement enlacés, et puis se lance dans l'abstrait, passe de la pierre au métal, magiques tournoissements de bronze, dentelures, torsades retorses, seule au sous-sol, devient enfin ELLE-MÊME, pas la fille, la sœur, l'épouse, la mère, un esprit créateur, en lutte violente, tourmentée, extatique avec la matière, quand elle remonte, si nous sonnons à la porte, pour nous accueillir, elle retrouve instantanément son visage placide, cheveux soigneusement peignés, mise simple mais impeccable, la voix basse toujours calme, jamais un mot plus haut que l'autre, maintien

toujours contenu, réservé, la chaleur on la sent à une inflexion, à un geste, Nouvelle ou pas, c'est l'Angleterre, pas d'effusions comme chez nous au Vésinet, pas de lyrisme familial, même les Juifs et les Italiens sont devenus anglo-saxons, à partir d'un certain revenu, les a s'allongent, l'intonation se fait moins nasillarde, Jeff a la jactance populo, il dégoise avec l'accent des banlieues pauvres, où débarque la première génération d'immigrants, Cindy a le parler distingué, *park your car on Harvard Square*, le test fameux, selon la façon dont on prononce, cela aussitôt vous classe, Cindy a la classe

avec Jeff, elle forme un couple uni mais disparate, elle adore son mari, elle sait qu'elle lui doit sa vie douillette, ses loisirs d'artiste, son statut d'éternelle étudiante, cela n'est possible que parce qu'il trime dix, douze heures par jour, même s'il aime ça, le fait est là, elle lui en est reconnaissante, mais entre eux la conversation est limitée aux affaires de famille, par-dessous elle aurait rêvé d'épouser un poète, un peintre, un professeur à Harvard, je suis professeur à Harvard, elle m'épouse par fille interposée, déjà prévenante à mon endroit lorsque je n'étais pas marié, maintenant elle me gave d'attentions, me gâte de sollicitude, moi, j'ai toujours eu besoin d'une mère, Cindy me maternelle, je suis dix fois plus son fils que son gendre, je suis exactement son genre, juif, intello, prof, européen, l'homme idéal, je comble ses vœux, quand longtemps Claudia hésitait à faire sa vie avec moi, par ses attitudes, propos, suggestions, Cindy a fait pencher pour moi la balance, après mon mariage, d'un seul coup j'ai eu une mère et une femme, deux foyers, à Cambridge et à Waban, et avec Jeff, pourquoi pas, une sorte de père, comme le mien un bûcheur, un lutteur, cette génération-là, c'étaient des hommes, pas des chifflés, avec l'université, l'éducation et tout, la deuxième génération, nous sommes des mous, même les joueurs de football musclés, dedans des mollusques, il faut la guerre ou la dure pour une vraie virilité, je me contente de celle que j'ai, elle est contente, ravie, au septième ciel matrimonial, au centre, au cœur de tout, Claudia, sa frêle blondeur, ses gestes raffinés, aussi intelligente que jolie, pas peu dire, elle a le sourire enjôleur, l'intellect coupant comme un sabre, le corps gracile, effilé, la langue affilée, la moindre remarque qui boite, elle en décortique l'inanité, elle a une passion pour son prof à Harvard, il habite comme nous Cambridge, mais dans une rue chic, pas un petit meublé, une vaste maison, un esprit immense, mais qui fouine dans les détails de

l'histoire, les fouille, d'une phrase aiguë il démolit ou il résume, un juif, avec un gros accent allemand, Kissinger qu'il s'appelle, Henry, Claudia en raffole, elle est sûre que ce type-là ira loin, lorsque je fais remarquer qu'il a déjà une chaire à Harvard, elle hausse les épaules, pendant que j'enseigne, Claudia étudie à Harvard, maîtrise d'histoire, spécialité relations internationales, elle aurait aimé devenir diplomate, elle parle admirablement français, s'est mise maintenant à l'espagnol, ma femme brille, elle accumule les bonnes notes, même ce Kissinger, qui a, comme la dent, la main dure, lui a donné un A, la note maxi, notre maxime, toute la semaine avant tout les cours, je les donne, elle les suit, chacun avec avidité, ardeur pareille, elle à sa table de travail, moi à la mienne, on joue à cache-cache à la Widener Library, chacun son étage, ses étagères, chacun son rayon, moi, littérature, elle, politique, on se retrouve le soir au dîner, à ses heures, lorsqu'elle en trouve le temps, Claudia est une charmante cuisinière, elle mitonne de petits plats, on les mange dans nos grandes assiettes, avec un robuste appétit, de vivre, de voir, d'éprouver ensemble, l'été dernier, en voyage de noces, dans la vieille Buick 46, plus d'une tonne de ferraille, plus de cent mille miles au compteur, solide comme un roc, de Boston à la Nouvelle-Orléans, à travers le Texas jusqu'au Mexique, au Mexique par prudence on a pris un car jusqu'à Mexico, retour par l'Arizona, la Californie, toute la Californie du sud au nord, d'Hollywood aux séquoias géants, et puis Las Vegas, Salt Lake City, Chicago, on a dévoré l'Amérique, la plus extraordinaire épopée sur roues, de route en route s'étirant à l'infini, des rocs ocre arides hérissés d'énormes cactus aux forêts vierges verdoyantes du Wyoming, trois mois à transpiration dégoulinante, à éblouissements vertigineux, tout le fric des cadeaux de mariage claqué, claqués nous aussi, heureux, béats autant qu'on peut l'être, mon éternelle béance comblée, ivres de tant de visions accumulées, bien sûr, la vie courante a repris, nos cours, dans le deux-pièces meublé rose de Plympton Street qui dévale en pente raide jusqu'au fleuve, mes rituelles promenades le long de Charles River, ensuite Harvard Square, reviens par Massachusetts Avenue, passe devant Schoenhoff's, jette un coup d'œil à la vitrine, la grande librairie française en plein Cambridge, reprends l'ascenseur, remonte au troisième, dans le gros immeuble de brique trapu, le soir, tendre intimité autour de la table avec Claudia, on échange notre journée dans les plus infimes détails, ce que Kissinger a dit, ce qu'à l'opposé John Galbraith, l'économiste de gauche a raconté, rêve *liberal* contre *Realpolitik*, mon rêve enfin réalisé, tant d'années d'attente, fébrile, dans mon lit de sana face aux pics neigeux, épuisée, dans les trains d'une heure du matin retour au Vésinet après les bals de Sorbonne, peau de balle,

tentatives inutiles, tous ces tangos, ces rumbas du dimanche à Robinson, rentré bredouille, l'amour dans l'âme, pas un corps à qui le donner, mon adolescence malade, écœurante, d'un coup guérie, effacée, d'un coup de baguette, de braguette magique, pas que les cours, aussi la cour, chair à demi ensommeillée, pâmée, qui s'entrouvre, langues, *darling*, *chérie*, qui se mélangent dans les bouches, petits seins fermes, délicats longuement pétris, entre mes mains, mon doigt, ma verge s'enfoncent, se noient dans l'entrecuisse, de chaque pouce de nos peaux on s'entrelace, on s'entre-aime, plus de centre, l'un dans l'autre confondus, effusions frémissantes, fusion moite, trouvé ma moitié, plus de cendres, l'An Quarante, les six millions, mort de mon père, balayées par le vent de la vie, sans feu ni lieu, enfin j'ai MA PLACE, quand je me réveille le matin de notre nuit enamourée, enfin j'ai MA FEMME

seulement Harvard déjà terminé, l'appartement de Plympton Street déjà fini, au bout de deux ans, la loi, *up or out*, à l'université, principe de réalité, moi, je serais bien resté là, ainsi, pour le reste de mes jours, face à la Widener Library, à une demi-heure de la maison toute blanche de Waban au bord du fleuve, le bras mort hérissé d'herbes, le long sentier qui le frôle, MAIS, *publish or perish*, n'ai encore rien publié, comment j'aurais pu, je viens de me replonger dans la littérature française jusqu'aux oreilles, n'en ai plus fait depuis dix ans, depuis le concours de l'École, lire déjà un boulot acharné, écrire pas encore possible, je n'en ai pas les moyens, plus tard sûrement, pour l'instant on me congédie à la fin du second semestre sans autre forme de procès, processus normal, classique, Claudia demande, angoissée, *où est-ce que tu trouveras un autre poste*, ici, elle a ses études, ses parents à sa portée, le mariage ne l'a pas coupée d'elle-même, un autre poste, où, j'y songe, mensonge par omission, ne le lui dis pas, quand même je devrais rentrer en France, voilà au fond, tout au fond de ma pensée, mon idée, d'accord l'Amérique m'a traité comme un roi, j'y suis un immigrant de luxe, l'appartement douillet, la demeure de mes beaux-parents, Corneille, Racine, Molière me passionnent, je suis payé pour fréquenter les plus grands textes, seulement j'ai une mère, une mère patrie, peux pas en être éloigné à perpète, ce sont mes origines à moi, mon terreau primitif, ma terre, l'Amérique, tentant pour mon avenir, la France, je suis tiré en arrière par mon passé, à présent dans mon bonheur en béton se glisse la première fêlure, ne dis rien, n'en pense pas moins, Claudia devine mes pensées, les femmes sont autrement malignes que nous, elle veut rester en Amérique, son pays, ses parents, ça la tiraille, pour la première fois, entre nous, sans qu'on échange un mot, du tirage, le printemps qui s'est mis soudain à ensoleiller les rues calmes de Cambridge nous plonge

dans les ténèbres, je cherche à tâtons la sortie, quel choix faire, entre deux biens choisir le moindre mal, discrètement, sans y toucher, de sa voix toujours posée, Claudia me rappelle, *si tu veux trouver un autre poste, il faut commencer tes démarches*, je dis, *bien sûr*, sûr de quoi, je n'ai jamais été moins certain, quelle issue, je tiens à ma mère et à ma femme, Claudia tout son avenir professionnel est ici, la moitié de moi est là-bas, Claudia ma moitié, je suis littéralement scindé en deux, le téléphone sonne un matin, Claudia est absente, à ses cours, je décroche, *vous êtes bien Serge Doubrovsky*, une voix française, chaude, au bout du fil, *vous gagnez combien à Harvard*, étonné répons, *4.500*, la voix, *je vous offre 5.500 comme assistant professor*, mille dollars de plus, d'*instructor* je gravis un degré dans l'échelle hiérarchique, je demande, *qui êtes-vous*, la voix, *Claude Vigée, chairman du département de français à Brandeis*, Brandeis University, vague idée où c'est, n'y ai jamais mis les pieds, à Waltham, plus loin, encore la région de Boston, une université toute récente, vient à peine d'être fondée, pas tricentenaire comme Harvard, je dis, *je vous remercie, mais comment avez-vous entendu parler de moi*, bref, *vous êtes normalien, agrégé, nous avons besoin de quelqu'un, réfléchissez et donnez-moi votre réponse*, je prends son numéro, il raccroche, un poste brusquement offert sur un plateau d'argent, à l'improviste, Brandeis, la première, l'unique université juive aux États-Unis, la première, l'unique fois où être juif m'aura servi à quelque chose

(avril 1957)

si, il faut, je hurle, *non, je ne veux pas*, Maman, la voix basse, douce, étranglée par l'émotion, *mais mon coco tu dois*, je vocifère, *je n'irai pas*, Maman murmure, *tu vas déranger ton père, il a des clients*, je baisse le ton, règle absolue, quand il y a des clients au magasin, dans le salon d'essayage, silence, il faut raser les murs du couloir sans un bruit, impossible d'aller jusqu'à la cuisine en courant ou à cloche-pied, je frôle les échantillons Dormeuil, en masse compacte accrochés si haut, jusqu'au plafond, en face, le poêle en faïence marron avec la tablette de marbre où est posé le téléphone, lorsque la porte à glissière est fermée sur le salon d'essayage, j'entends des voix, je retiens mon souffle, essayages, clients, c'est sacré, au bout, après le coffre à charbon qui sent le poussier au passage, le long couloir fait un coude brusque, la lourde porte enfin ouverte, soudaine délivrance, dans l'atelier, il y a sans cesse du mouvement, des bruits, Madame Couette, pieds sur la pédale, fait ronronner la grosse machine à coudre, et puis arrive le culottier hongrois Simon, la giletière, *dis bonjour à Mademoiselle Lebert*, je dis bonjour, Papa ne badine pas avec la politesse, il faut aussi garder ses distances, je m'amuse trop avec le livreur, Armand Papazian, l'Arménien, si gentil mais un peu simplet, je lui fais des niches, cache sa housse noire, *Monsieur Julien, ce n'est pas bien*, il se fâche, si Papa et Maman étaient là je serais rudement grondé, ils m'ont expliqué qu'il ne faut pas le taquiner, qu'il a eu toute sa famille massacrée par les Turcs pendant la guerre, on ne sait pas comment il a pu échapper, il faut le laisser tranquille, je lui rends la housse pour les livraisons, le voilà aussitôt en route, et puis c'est l'aide-coupeur roumain qui rapplique, la grosse lippe bégayante, lui fais parfois des grimaces, il n'a pas l'air de le prendre mal, à l'atelier toujours des allées et venues, j'ai le droit d'ouvrir le bec, même si je me fais taper sur les doigts, ma mère dit, *arrête de crier, sinon ton père va se fâcher*, je baisse la voix, je risque une punition sévère, quand Papa parle dans le magasin où les gros rouleaux de tissus sont empilés sur les rayons de bois verni, s'il est avec un client dans le salon d'essayage devant la psyché ouverte, motus, je geins, *mais je ne veux pas y aller*, Maman de sa voix tendre, tendue, *le docteur a dit qu'il faut, tu le sais bien*, dans la chambre je demeure cloué sur ma chaise, le docteur Léonetti fait la loi, *pas de fruits rouges à cause de l'urticaire*, je suis privé de tarte aux cerises que j'aime, des fois Maman m'en apporte une en cachette enrobée dans du papier de soie, *n'en parle pas*, le chocolat là rien à faire, mauvais pour le foie, ma grand-mère, quand nous allons le dimanche au buffet du Trocadéro, souvent triche, elle me donne une petite tablette Meunier, les grands jours, elle soulève

une des cloches de verre, me donne au dessert un gâteau, pendant que la famille, attablée là-bas, ne nous voit pas, ils parlent tous à haute voix, *va jouer*, je me glisse jusqu'à la loge des ouvreuses, où il peut y avoir un bonbon qui traîne, je prends mon courage et mes forces à deux mains, de tout mon poids je pousse les deux battants fermés, je pénètre, bouche bée, dans l'immense salle béante, je parcours des yeux travée après travée de sièges vides, je m'avance à pas de loup qui retentissent comme des échos dans l'énorme grotte sombre, quelques pas, pas très loin, j'ai un peu peur, le silence me retentit dans la tête comme un trou noir, je ressors vite, il a beau y avoir une flopée de clients autour, la famille traîne encore à table, on sert le café, j'en profite, personne ne me surveille, je file à gauche, dans l'aile du Trocadéro qui descend le long de l'avenue Wilson jusqu'au bâtiment avec un phare, mes pieds claquent sur les dalles du couloir bien éclairé, mais au bout, j'ouvre la porte, il fait très sombre, pas comme la vaste salle, ici une pièce étroite, étrange, elle m'attire comme si c'était défendu, je pénètre entre deux rangées de boîtes en bois debout où l'on remise les instruments de musique pour les concerts, toute une allée où se dressent des deux côtés des cercueils sinistres

pas de fruits rouges, pas de chocolat, déjà pas drôle, je sais, je n'ai pas le foie solide, de temps à autre je dois prendre des pilules Carter, mais là c'est une autre histoire, Maman a l'air aussi triste que moi, elle répète, *le docteur Léonetti a dit que c'était nécessaire, tu ne peux pas garder cette douleur à l'aine, cela pourrait devenir dangereux*, j'ai la frousse, j'avoue, j'ai les larmes aux yeux, Maman me caresse le front, les cheveux, *tu verras, poupele meins, ça se passera très bien*, quand Maman m'aime en alsacien, *poupele, schatzele, goldike*, c'est les grands moments, j'espère que ce n'est pas grave, elle sourit, *dans deux trois jours tu seras sorti, ton papa te conduira lui-même à la clinique*, si avec tout son boulot Papa se dérange, ce n'est pas une mince affaire, pourtant je n'ai pas vraiment mal, si, un peu, en bas du ventre, tout près de la cuisse, quelle poisse, jamais eu d'opération, on a choisi les vacances de Pâques, de chouettes vacances, ça va être agréable, Maman murmure, *mon petit, il faut que je retourne au magasin*, elle qui tient les comptes, veille aux réassortiments, passe les commandes, parle aimablement aux clients, elle préfère les artistes aux commanditaires des Halles, les musiciens, Darius Milhaud, Honegger, ou les acteurs, Pierre Feuillère et sa femme Edwige, Dita Parlo, surtout Jean Gabin, sans façons quand il entre, il s'assied sur la grande table du magasin, balance les pieds, demande de sa voix chaude, un peu éraillée, *alors, Doubro, ça va*, ce n'est encore qu'un débutant, mais Papa dit qu'il ira loin, ça se sent, moi, me sens

anéanti, ma mère repartie après la nouvelle, tout seul dans ma chambre, je broie du noir en silence

ç'a été très vite, Papa, Maman m'ont emmené en taxi à la clinique, dans le 9^e, tout près de la rue de l'Arcade, tout le monde est en blouse blanche, les infirmières, les docteurs, qui sillonnent les couloirs, on m'a conduit à ma chambre, Papa, Maman sont restés encore un peu, ils ont fini par s'en aller, j'ai une trouille intense, ça doit faire un mal fou quand on vous ouvre le bide, et puis l'on m'a préparé, canule, lavement, tout restitué dans un bassin en métal qui vous coupe les fesses, faut être propre, rester à jeun, lendemain matin, encore écrasé de sommeil, sur un grand chariot roulant emporté, à travers des couloirs et des couloirs, jusqu'à la salle d'opération, là on m'a étendu sur le billard, un visage emmitouflé de blanc, on voyait à peine les yeux, s'est penché sur moi, m'a dit d'une voix gentille, *tu vas voir, ce n'est rien, tu vas compter jusqu'à dix*, on m'a collé un masque nauséabond à dégueuler sur le nez, me suis débattu, la voix, impérieuse, *compte*, un, deux, j'ai commencé à voir des disques de feu qui me tournoyaient sous les paupières, trois, une sorte d'incendie, je brûle, suffoque, et puis rien, un noir total, sans fond, je me suis réveillé dans ma chambre, me suis mis à dégobiller, le chloroforme m'empoisse encore les narines, la bouche, me donne la nausée, chaque fois que j'ai vomi, j'avais un point douloureux, lancinant à gauche, là où il y avait la hernie, Papa, Maman sont bientôt venus, m'ont embrassé, j'ai senti leur amour tout chaud couler sur mon front comme un baume, *voilà, mon chéri, c'est fini, après-demain, tu vas rentrer à la maison*, Maman assise à mon chevet, Papa debout le visage retourné, à son tour il dit de sa voix grave, rauque, *Julien, c'est fini*, j'ai compris ce que c'est que finir, des tourbillons lumineux, un vertige dans la tête, et puis rien, du noir, dedans d'un coup disparu, évanoui, ÇA LA MORT, seulement il n'y a pas de réveil

après l'été, conseil de famille, on a longtemps discuté, Maman a dit, *j'irai voir*, Papa était d'accord, le petit lycée Condorcet est quand même loin, la rue d'Amsterdam à remonter, avec toute la circulation autour de la gare Saint-Lazare, pas question naturellement de me

mettre à la communale, Maman dit, *c'était bon de mon temps*, les temps ont changé, elle, mon oncle ont débuté à l'école primaire, ils y sont restés, primaire supérieur, brevet, un point c'est tout, c'était au commencement du siècle, moi, je serai dès le début dans le secondaire, au lycée, Maman, Papa sont du même avis là-dessus, en Russie le lycée était réservé aux fils de barines, mon père, *numerus clausus*, accepté par exception, en France le lycée est ouvert aux fils de tailleurs, la question, lequel, Condorcet à presque une demi-heure de marche, par mauvais temps déjà une certaine distance, bien plus près, rue du Rocher, il y a le lycée Racine, seulement c'est un lycée de filles, là le problème, mais ma mère a entendu dire qu'on y prenait des garçons du voisinage dans les petites classes, serait idéal que j'y fasse ma onzième, deux pas de chez nous, Maman a été voir, aimablement accueillie par la directrice, c'est vrai, on accepte les garçons, à condition qu'ils soient sages, bien élevés, pas de gamins turbulents dans une école de filles, ma mère a garanti que j'étais sage, je ne chahute jamais, pas de bagarres, élève doué, travailleur, je suis venu à mon tour, j'ai été examiné, on m'a pris, je suis entré en onzième, cartable tout neuf, mes vêtements faits sur mesure, normal, mon père est tailleur, il tient à une progéniture bien habillée, ça m'a quand même paru un peu drôle, sous le préau, dans la cour, en classe, ce fourmillement de filles, elles jacassent entre elles, avec de petits rires stridents, elles piaillent sans jamais se bousculer, quelques-unes sautent à la corde, personne ne joue aux billes, je copine avec les quelques garçons, on rigole ensemble, mais nous nous sentons un peu exclus, heureusement les profs sont excellentes, j'ai de bonnes notes, j'aurai sûrement mon tableau d'honneur

je suis seul à avoir un manteau à col de velours, les autres ont le plus souvent des capuches, on accroche nos vêtements à des patères, le long du mur, avant d'entrer dans la classe, une fois, pendant que j'accrochais mon pardessus, il y a une fille qui m'a parlé, posé des questions, si je me plaisais ici, j'ai dit oui, son banc n'était pas loin du mien, je l'apercevais de profil, vachement jolie, presque de ma taille, longs cheveux bruns qui lui descendaient sur les épaules, une voix déjà posée, des dents si blanches, moi, les miennes, j'ai beau les laver, les brosser, elles sont toujours un peu jaunes, les siennes éclatantes, le malheur, on échange deux trois mots à la récré, et puis elle va rejoindre les autres quilles, moi, j'aimerais continuer à lui

parler, regarder son rire, comme une lumière sur son visage, et puis zut, je prends mon courage à deux mains, je vais lui filer un rancart, au dos d'une enveloppe adressée à mon père, *Monsieur Doubrovsky, 39, rue de l'Arcade, 39*, j'écris au crayon en tirant la langue, *Micheline je té cri pour qu'une foi on se véra a la récré asion*, elle est venue bavarder avec moi quelques minutes, je me suis mis à faire des dessins pour elle, je suis nul, mais ça ne fait rien, je tire un grand trait vert, j'y accroche des feuilles toutes raides, vertes aussi, plus haut des boules jaunes, en bas, j'écris *mimosa*, en haut je signe *JUlien*, Micheline m'inspire, je colorie des carrés patriotiques sur toute une feuille, en bleu, je laisse les blancs, et puis en rouge, de l'autre côté trois rangées de gros tanks, on dirait d'énormes zizis qui crachent le feu en longs traits noirs, à la récré je veux la voir toujours plus, un jour elle n'est plus revenue, elle a été directement se mêler à un groupe de ricaneuses là-bas, loin de moi, j'ai essayé de lui envoyer un autre message, elle a fait comme si elle n'avait rien reçu, passe devant moi, fait semblant de ne pas m'apercevoir, le lendemain pareil, je ressens un choc, une douleur, j'emploie alors les grands moyens, lui glisse un mot, MICHELINE JE T'ÈME, rien, elle ne répond même pas, ne me regarde jamais plus, forcé, ça m'a mis en rage, ça m'a pris, une envie irrésistible, pas pu m'empêcher, un matin à la récré qu'elle passait à côté de moi, les yeux détournés, je lui ai attrapé les cheveux, longs, bruns jusqu'à l'épaule, empoigné ferme, j'ai tiré dessus de toutes mes forces, elle s'est mise à hurler, j'ai tiré encore plus fort, vacarme dans la cour, agitation dans les préaux, la surveillante arrive, à mon tour elle m'empoigne, me tire, sans ménagement, je reçois une baffe, cabinet de la directrice, renvoi immédiat, elle a appelé ma mère, un quart d'heure après, Maman rapplique, estomaquée, un crochet du droit au menton, sonnée, *votre fils, Madame, est un bon élève, mais sa conduite*, j'ai ramassé mes cliques et ma claque, pas fier, mais je ne regrette rien, une fille, si elle vous laisse tomber, on lui règle son compte, mon compte à moi est bon, à peine remontés au troisième, quand mon père a appris le détail de mes incartades, il a quitté l'atelier, signe du menton, je l'ai suivi le long du couloir, dans la chambre j'ai eu droit à une inoubliable raclée à la russe

(printemps-automne 1934)

le week-end, je rentre au Vésinet en vitesse, parfois le vendredi soir quand je peux, ou samedi matin de bonne heure, heureusement entre Orléans et Paris, il y a à peine plus d'une heure de train, connais le chemin par cœur, je l'ai dans les jambes, de la rue du Bourdon-Blanc, contourne la cathédrale Sainte-Croix, j'enfile la longue rue Jeanne-d'Arc, repasse devant le satané lycée, après place du Martroi, rue de la République dans la foulée, au bout, la gare, au bout, CHEZ MOI, enfin, presque, il faut encore filer d'Orsay à Saint-Lazare, un autre train de banlieue, arrêt Nanterre, Rueil, suis quasiment rendu, la rue Gallieni toute droite embaume, étire l'alignement impeccable de ses tilleuls, après le passage à niveau, j'arrive au pont du chemin de fer, tourne à gauche, boulevard des États-Unis, à droite, au carrefour, rue Henri-Cloppet, 29, la grille marron au métal par endroits rouillé, tordu, troué, je tire la cloche à toute volée, j'entends, *j'arrive*, me dresse sur la pointe des pieds, l'aperçois dans l'allée de gravier entre les pelouses qui trotte, elle ouvre le cadenas, défait la chaîne, ouvre le portail grinçant, le jaillissement des neuf chênes m'inonde la vue, yeux bleus si clairs, joue fripée, enfin son odeur dans les narines, l'embrasse, disparu en elle, reviens à moi, retrempé dans sa présence, bain lustral, ablution rédemptrice, je suis décrassé de ma semaine, *va te laver les mains, le dîner t'attend*, je cours me nettoyer l'existence, remis à neuf par les Neuf Chênes, nom de la propriété avant guerre, elle dit, *je vais finir de préparer le dîner*, elle a son tablier beige à fleurs, le pas à peine ralenti par la fatigue de la journée, ses cinquante-six ans alertes, moi allègre, je grimpe le perron de l'entrée, pendant qu'elle va par le jardin à la cuisine en sous-sol, je monte quatre à quatre l'escalier jusqu'à ma chambre, mon lit aux ressorts défoncés, mon bureau, ma chaise bancale, en face, à mi-mur, ma bibliothèque aux planches gondolées, à la peinture grise qui se craquelle, totalement hétéroclite, les Platon collection Garnier aux dos fendillés contre *le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse* en volumes d'occasion dépareillés, achetés pendant la guerre chez Dubost, toute une série de Classiques Larousse jouxtant *Matérialisme historique et matérialisme dialectique*, *Œuvres philosophiques du Maréchal Staline*, lointains souvenirs de ma classe de philo à Saint-Germain, le Père encore vivant, quand j'y croyais encore, tout mon bric-à-brac est là, fidèle, me renvoie mon image comme un miroir, aucune autre glace dans la pièce, suffit comme ça, je dépose ma sacoche de voyageur, les copies à corriger dedans, les odeurs, les entours, la vue sur le jardin, le petit bois, le potager, ma chambre, ma continuité dans tous mes déménagements successifs, il y en aura encore d'autres, je ne suis qu'au début de ma

carrière, en attendant, j'ouvre la fenêtre, me penche, je respire, je me ressource

sa voix monte d'en-bas, *mon petit, le dîner est prêt*, je dis, *j'arrive*, je referme la fenêtre, le soir commence à obscurcir les arbres, *mon petit* ou *ma grande asperge*, pareil, notre langage, c'est d'elle à moi, interchangeable, interchangeable, jusqu'à la mort, notre éternel, je demande, *as-tu des nouvelles de Zézette*, le visage de ma mère s'éclaire, *j'ai eu une bonne lettre, elle se plaît bien dans sa petite ville de Cornouailles, elle fait des progrès en anglais*, l'anglais, c'est dans la famille, d'abord ma mère, a passé un an outre-Manche vers 1915, sténo-dactylo anglaise, même inventé son propre système de sténo, ma sœur et moi, l'enseignement, j'ai passé l'agrègue l'été dernier, elle est au début de sa licence, le malheur, l'anglais, ça éloigne forcément de la maison, mais on y revient, comme moi, ce soir, c'est vendredi soir, je ne voudrais être nulle part ailleurs au monde

bien sûr, j'ai mes aubergines farcies, dans la cocotte orange Doufeu, où l'eau versée sur le couvercle creux s'évapore peu à peu, temps de servir, mais, naturellement, d'abord j'ai mes olives, *j'ai été te les chercher avant de rentrer au Faisan Doré*, notre charcuterie sur la place de l'Église, je sais déjà qu'au dessert il y aura un gâteau de chez Lamesch, nos boutiques, nos habitudes, notre rituel, ça qui ancre dans la réalité, sinon on ballotte de lieu en lieu, sans jamais avoir sa place, j'ai déjà eu ma bourlingue, deux ans d'Irlande, après deux ans de sana à Saint-Hilaire, maintenant Orléans, pas fini, ça ne fait que commencer, avant d'être nommé à Paris, un prof, ça court de poste en poste, maintenant repas, repos, sur la table, toile cirée jaune à ramages, la cocotte ouverte fume, m'emplis les narines du fumet, je hume, j'aime, elle dit, *c'est ton plat favori*, je demande, *comment tu le sais*, on rigole, elle, à peine commencé, déjà assiette nette, je dis, *tu manges trop vite*, elle soupire, *je sais, ma maman était déjà comme ça*, ma grand-mère avait ses raisons de manger vite, elle avait toute la clientèle du buffet au Trocadéro qu'il fallait servir à la hâte, ma mère a attrapé ça de sa mère, mais elle ne veut pas nous le repasser, elle dit, *toi, mastique bien*, je mastique avec délectation, ça me change de la cantine des fonctionnaires à Orléans, la bouffe n'est

pas trop mauvaise, mais à déjeuner, au dîner, il faut être à l'heure, moi, j'ai horreur de manger avec une montre au derrière, m'asseoir quand j'en ai envie, surtout avec qui j'ai envie, et là-bas, forcément pas le choix, faut pas être difficile, j'ai horreur des foules, des rassemblements, du collectif, la bectance en caserne à Orléans me débecte, employé de mairie ici, de voirie là, des collègues épars, on s'entraperçoit au lycée dans l'entrée ou dans la cour, à peine si on se salue, à table tous ces bavardages insipides m'horripilent, de temps en temps, je n'y tiens plus, je m'offre le restaurant, seulement avec 32 000 balles par mois, peux pas me l'offrir souvent, et puis tout seul au restaurant, on se sent vieux garçon, ça fait cloche, j'aime un repas en famille avec ma mère et ma sœur, ou chez mon oncle avec tante Paule et mes cousins, ou alors à deux en tête à tête, je lui dis, *ne t'en fais pas, je prends tout mon temps quand c'est si bon*, je m'imbibe de l'arôme, il y a du thym et du laurier cueillis au jardin, le reste sa recette personnelle, quand j'avale toute la saveur reste en bouche, comme du bon vin, divin, soudain son visage se plisse, *je suis inquiète, j'espère que ta sœur est convenablement nourrie*, je dis, *pourquoi ne le serait-elle pas*, ma mère hoche la tête, *tu sais, les Anglais*, je dis, *j'ai été fort bien nourri en Irlande*, elle dit, *mais dans quel état tu es revenu*, je dis, *ça n'a rien à voir, c'étaient les microbes*, son front se fronce davantage, *pourvu que la petite n'attrape rien là-bas*, je m'exclame, *on n'attrape pas toujours quelque chose*, ne répond rien, vrai, elle en a bavé avec mes retours à maladies au bercail, plusieurs fois failli clamser, mais cela ne se reproduit pas forcément, le pire n'est pas toujours sûr, mais de cela justement elle n'est pas certaine, là le hic, sa tragédie, je dis, *mais tu viens d'avoir une bonne lettre, tout va bien*, elle dit, *quand même, ta sœur est si loin, je me fais de la bile*

repas, repas, depuis longtemps elle a nettoyé son assiette, j'entame ma dernière aubergine, lentement, je la savoure, enfin une soirée chez soi, elle me demande, *et ta semaine à Orléans, comment ça s'est passé*, je hausse les épaules, *rien de spécial, comme d'habitude*, débarque de Paris le dimanche soir, parfois le lundi matin très tôt, je longe les arcades de la rue de la République, débouche sur la place du Martroi, là-bas au coin un bon restaurant, mais je ne peux pas me le payer, après rue Jeanne-d'Arc, lycée, refais toujours le même parcours en sens inverse, quand je tourne dans la rue du Bourdon-Blanc, tout en pente vers la Loire, suis accueilli par une odeur âcre, au bout fabrique de vinaigre, senteur remonte, titille les narines, j'ai ma clé, j'entre, grimpe jusqu'à ma chambre au premier, pas croisé la vieille à chignon gris, toujours soupçonneuse, quand je reviens, ne me regarde pas, elle me vérifie, sais pas pourquoi, tombe sur des vieilles, ma logeuse de Dublin juive qui surveillait le porc,

ici catho naturellement c'est les filles, elles ont de ces yeux inquisiteurs comme des vrilles, de la chance, rentré en douce, sans mauvaise rencontre, referme ma porte, tout ce que je peux m'offrir, la chambre chez l'habitant, cinq jours par semaine, c'est long, pas le choix, assez bien meublée, lit douillet, fauteuil rembourré, confort provincial, table pas branlante, un peu sombre, rapport qualité-prix peux pas me plaindre, début de carrière, je ne peux pas prétendre à plus, une heure de train de Paris, j'ai de la veine, si j'étais à Briançon, rien que d'y penser j'en tremble, m'assieds, sors le paquet de copies corrigées dans le train, recopie les notes sur mon carnet, relis les textes Carpentier-Fialip de la prochaine classe, fin prêt, après, le lycée, comme à l'ordinaire, passé le porche quelques saluts de tête au passage, les profs ne se connaissent pas, se parlent pas, si, il y en a un que j'aime bien, en philo, Deleuze, longue chevelure, se laisse pousser les ongles, pas comme les autres, plus intelligent, plus bavard, un rien agressif, aussi le collègue d'anglais, vient d'être nommé assistant en fac, je le remplace, il m'a au moins invité un soir à dîner, le proviseur, me suis présenté à lui une fois, suffit, on entre, on sort comme dans un moulin à paroles, ma première sup filles garçons, là encore peux pas me plaindre pour un début, un peu chahuteurs mais futés, esprits affûtés, pointus, peux pas me permettre une hésitation, une erreur, ils me piquent, pourquoi pas, ils ont raison, ils me maintiennent en forme, peux pas me relâcher, me lâcheraient pas, seraient après moi avec de gros rires, en avant Shakespeare, *the slings and arrows of outrageous fortune*, pas si aisé à traduire, Hamlet, qui, silence, et puis toujours un ou une, se décide, je les aime bien, mes classes sont le meilleur moment de la journée, après c'est mort, morne, cantine, potins, pas un pote, vis comme un ermite, ville miteuse, rien qui se passe, heureusement j'ai fini par rencontrer Tony, cheveux, barbe blonds, assistant anglais, pas du gratin comme John Shakespeare à Normale, classe laborieuse, vote Labour, reçu une bourse pour étudier à Oxford, veut faire du droit, son année en France, tombé à pic, enfin un ami, on bavarde des soirées ensemble, politique, filles, lui n'est pas un littéraire, esprit pratique, encore plus démuné que moi, contre un repas de temps en temps dans un bistrot, il me redresse mon anglais, il me perfectionne, par charité je le laisse parfois parler français, on revient assez vite à l'anglais, Tony a un trésor d'histoires drôles, tous les accents, toutes les classes, il m'initie aux mystères du *cockney*, l'argot de Londres, pourquoi un chapeau, *a hat*, s'appelle *a titfer*, parce que *tit for tat*, comme on a le verlan, eux ils ont le *rhyming slang*, tout ouïe je prends des notes mentales, je paie la note, il regagne ses quartiers, moi ma piaule, si je croise la vieille au passage, elle me renifle, un locataire qui rentre en semaine à neuf

heures est un fêtard, guette une haleine avinée, je bois à peine, me laisse le passage libre, je m'enferme dans ma chambre, prépare des cours ou bouquine

tu dors bien, mon coco, si je dors bien, que ça à faire le soir, me couche tôt, debout tôt, une vie de vieillard, je suis à l'hospice, heureusement, dans le train de Paris, il y a toujours des GI qui roupillent, bourrés, la base de l'OTAN, sur les banquettes ils abandonnent leurs livres, se réveillent en sursaut à l'arrivée, les oublient, je les ramasse, parfois de la littérature de gare, je les laisse, d'autres fois, précieux, des livres interdits, l'Olympia Press, un Noir a ainsi déposé sur son siège le *Tropic of Cancer* d'Henry Miller, une aubaine, un autre jour un Blanc ivre mort, *The Memoirs of Fanny Hill*, souvenirs d'une fille de joie du XVIII^e, la fille de joie a égayé deux trois soirées, et puis après, les filles, les aimerais mieux de chair que de papier, de préférence vivant au tout début de la seconde moitié du XX^e siècle, j'ai poussé Tony dans ses retranchements, il y a bien un lycée de filles, il y a bien une assistante d'anglais, s'il ne se la réserve pas pour des contacts spirituels, il pourrait me la présenter pour des contacts plus terrestres, un vrai copain, Tony, il m'a présenté l'assistante, très présentable, les dents un peu chevalines, le visage un peu rubicond, les bouclettes hésitant entre blond filasse et jaune délavé, mais bien bâtie, amusante, parle remarquablement français, on pourra faire un utile échange de langues, Tony se lève et part, l'Anglaise et moi restons seuls quelques instants à la table du café, moi ne rêve que de consommations, au lit, pimenter mon ordinaire orléanais, pas la peine de raconter ça à ma mère, lui ferait de la peine, elle veut du sérieux, *tu es comme ton oncle, tu ne penses qu'à faire la vie*, je pense à agrémenter la pâle existence d'un fonctionnaire en exil, l'Anglaise et moi, nous sommes revus, devait aussi se sentir solitaire dans cette province, nous avons erré de soir en soir dans des cafés, et puis je l'ai fait monter à ma chambre en douce, on s'est bécoté un peu sans bruit, je glisse la main sous son corsage, tâte deux nichons maigrelets, peux pas faire le difficile, ça m'excite, lorsque j'ai passé la main sous la jupe, pas même allongés, encore assis au bord du lit, deux coups insistants à la porte, je me rajuste, vais ouvrir, c'est elle, LA VIEILLE, chignon tout gris, crocs dehors, prête à mordre, commence, *vous ne devez pas recevoir*, la coupe, *Mademoiselle est une collègue de lycée, nous discutons d'un projet pédagogique ensemble, je ne peux pas passer ma vie dans les cafés, je paie assez cher ma chambre*, la vieille a ronchonné, bougonné, elle a refermé la porte, seulement après, l'Anglaise m'a dit, *I must go*, plus question de doigts baladeurs sous le chemisier ou la jupe, l'air pincé, je dis, *mais on se reverra*, sans répondre, elle est sortie, elle a filé à l'anglaise

tu te nourris bien, mon petit, je dis, écoute, Maman, la cantine des fonctionnaires n'est pas ta cuisine, mais je survise, elle ajoute, tu devrais t'acheter des fruits en plus, c'est sain, j'acquiesce, elle demande, qu'est-ce que tu fais de toutes tes soirées, elle est à son tour sur mes traces, quelque chose qui la tracasse, réponds, que veux-tu que j'en fasse, je lis, je travaille, puis je me couche, naturellement, après le coup raté de l'Anglaise, j'ai cherché ailleurs, pas grand choix à Orléans, les poules à soldats américains près de la gare, pas mon genre, les filles dans mes cours, des gosses, hors de question, dîners en ville, jamais invité, rencontrer la Belle au Bois Dormant, pas facile, je l'ai entraperçue au lycée dans un couloir, une toute jeune et superbe blonde, avec une démarche féline, des mollets à couper le souffle, l'ai suivie une fois pour savoir où elle allait, laboratoire de physique, physique parfait, pour les lignes droites et les courbes, sûrement pas un prof, une laborantine, je me suis mis à mes moments perdus, entre deux cours, à rôder dans les parages, un jour, elle a fini par sortir, on s'est souri, à force de la croiser en silence, je lui ai demandé, et si l'on prenait un café ensemble, qui ne dit mot, je précise, demain après les cours à cinq heures, place du Martroi, au café qui fait le coin, elle est venue, toute pimpante, avec un léger parfum sur elle à vous tourneboulé la tête, la mienne en ces matières n'est déjà pas très solide, travail vite fait, lui prends la main, la presse, avec un innocent sourire qui découvre deux rangées de perles éblouissantes, elle dit, vous savez, je suis mariée, comme je n'ai aucune intention de l'épouser, je dis, pourquoi pas, je n'avais pas remarqué, la main que je tiens porte une alliance, qu'à cela ne tienne, bon signe, promet de l'expérience, de l'expertise, le feu aux fesses, moi je l'ai déjà dans tout mon corps, je brûle de lui montrer mon savoir-faire, on s'est revus deux ou trois fois dans un café, l'ai poussée dans une encoignure de porte, après il faudra se retrouver dans une chambre, pas la mienne, lèvres contre lèvres, son buste se raidit, moi aussi, au-dessous de la ceinture, faudra une chambre d'hôtel, qu'on puisse à loisir nous repaître l'un de l'autre, lui prends le bras, la raccompagne quelques minutes, patatras, trois de mes potaches, juste en face de nous sur le trottoir, à notre rencontre, nous tamponnent, rigolards, l'un qui lance, on ne s'embête pas ici, lâché le bras de la blonde laborantine, après, elle qui m'a lâché

pour dessert, naturellement, les aubergines farcies tout entières disparues, ma mère a sorti de leur paquet les deux tartes aux

quetsches de chez Lamesch, la sienne comme toujours vite engloutie, la mienne lentement savourée, entre deux bouchées, je dis, *on n'a pas ça à la cantine des fonctionnaires*, elle dit, *tu sais, je ne mange pas comme ça quand je suis seule, uniquement lorsque ta sœur ou toi êtes là*, soudain elle demande, *qu'est-ce que tu fais demain après-midi*, je réponds, *je sors avec Elizabeth, je ne rentrerai pas dîner*, le front de ma mère se plisse, j'ajoute, *mais je serai là dimanche et nous irons au cinéma avant que je ne reprenne mon train du soir*, front toujours froncé, ma mère murmure, *j'espère que tu te conduis bien avec Elizabeth*, un peu surpris je demande, *qu'est-ce que tu veux dire par là*, elle réplique, *et tu continues à écrire à Claudia* je la vois venir, *écoute, maman, la vie n'est pas toujours simple, Claudia est en Amérique, je ne sais pas encore si je pourrai la rejoindre, si j'obtiendrai là-bas un poste l'année prochaine, je n'ai pas encore pu faire mes demandes*, j'ajoute, *tu sais, je ne fais pas la vie, mais en attendant, il faut vivre*, elle a sa crispation au bas des joues, presque une moue, elle dit, *mais, mon petit, il y a les autres, je ne veux pas savoir ce que tu fais avec Elizabeth, elle peut s'attacher à toi*, je dis, *et moi à elle, c'est toujours un risque qu'on court*, ma mère n'a pas répondu, qui ne dit mot avec elle ne consent pas, sur une note désabusée, elle dit, *tu en as sans doute une autre à Orléans*, j'ai pensé, *je voudrais bien*, j'ai dit, *absolument pas, je t'assure*, beau seigneur, *ma vie est assez compliquée comme ça*, elle soupire, *je te connais dans les coins, je vois le bout de ton nez qui remue*, j'attends ton oncle et toi, la suite ne vient pas, ma mère est stricte en matière de conduite, sa règle d'or, ON NE DOIT PAS FAIRE DE LA PEINE AUX AUTRES, d'accord, un noble idéal, mais dans la vie réelle, il faut d'abord se faire plaisir à soi, je sais, je suis un égoïste, mais chacun l'est, l'existence c'est chacun pour soi, les autres, ils savent bien se défendre, la laborantine, l'Anglaise, à la moindre anicroche, elles ont pris la poudre d'escampette, Elizabeth, l'ai rencontrée là où j'ai l'année dernière rencontré Claudia, Centre Culturel Américain boulevard Raspail, une bonne adresse, avec un peu de doigté, Elizabeth, au bout d'un mois, on a couché ensemble, visage tout rieur, galbe tout mignon, n'était pas vierge, des types, il y en a eu avant, il y en aura après, la règle, la loi en amour est la loi de la jungle, les Anglais l'admettent, *all is fair in love and war*, l'amour est une guerre des sexes, si Elizabeth s'attache, et moi donc, avec moi ce n'est pas possible mais certain, tant pis pour la casse, la vie a assez de casse-tête, elle a aussi ses crève-cœur, quand je m'attache à une femme, si elle me quitte, je suis le premier à en souffrir, je m'écroule, mon squelette s'affaisse, le plaisir a ses revers, je les accepte pour moi, je les admetts pour les autres, la peine qu'on fait se partage, chacun sa part, et puis ce n'est même pas une question de plaisir, du tout, c'est une nécessité, vitale, avoir besoin

d'une femme, ce n'est pas biologique mais ontologique, SEUL PEUX PAS VIVRE, être c'est toujours à deux, *cogito ergo sum*, je pense mais je ne suis rien sans l'autre, elle qui me confère l'existence, tout seul peux pas, c'est flou, fluide, ça s'évapore, je suis poreux, peureux de toute part, *je pense donc* je suis une pure abstraction, j'existe à l'impersonnel, pour être une personne, quelqu'un, MOI, il faut le regard de ma mère, sa voix grave, rauque, *mon petit, as-tu besoin de quelque chose*, là je me sens exister, pour de vrai, en propre, égoïste, pas même, je n'ai pas d'ego sans un *alter*, je suis un alterophile, il faut qu'on me porte à bout de bras, sinon patatras, par terre, un gisant, le désir de l'autre me ressuscite, *ton oncle et toi, vous êtes des coureurs*, possible mais absolument pas pareil, mon oncle, il a un excès de vigueur, il déborde d'énergie, une incroyable force de la nature, un Mâle avec deux ou trois majuscules, Hercule, moi Sisyphe, suis si pesant à moi-même, et si vide, ça ne s'exclut pas, la pesanteur c'est la vacuité, sans cesse à soulever mon rocher qui retombe, soulever une même, la seule solution, je suis enfin à la hauteur, elle me lâche, il faut tout recommencer, bien sûr, j'ai mes week-ends avec ma mère, ça me remonte, me revigore, nos rendez-vous roboratifs, mais à vingt-six ans j'ai besoin d'en avoir d'autres, d'une autre sorte, la maison j'attends toute la semaine d'y rentrer, il faut en sortir, alors je sors avec l'Anglaise, la laborantine à Orléans, Elizabeth à Paris, Claudia au loin en Amérique, je me disperse pour me retrouver, coureur, si je cours c'est après moi-même, je joue à cache-cache, à cache-sexe, à cache-tampon hygiénique, l'été dernier avec Claudia faiseur d'anges à Genève, voulais pas, elle qui, la garder, elle a filé, de fille en fille comme un bagnard, un forcené jusqu'au jour où j'aurai enfin à moi la FILLE-MÈRE

elle me connaît dans les coins, elle voit le bout de mon nez qui remue, repas fini, elle soupire, *je voudrais bien que ta sœur et toi vous vous mariiez*, je dis, *ma sœur a encore le temps et moi j'essaie*, elle dit, *d'une drôle de manière*, rétorque, *chacun sa façon*, elle soupire, *tu n'es pas fait comme tout le monde*, je m'enquiers, *en quoi*, elle murmure d'une voix très douce, *un jour c'est une Suissesse, après une Irlandaise, une Hollandaise, puis deux Américaines, tu ne pourrais pas te trouver simplement une Française, t'installer près d'ici*, je dis, *je ne demanderais pas mieux, mais je n'ai pas de succès avec les Françaises*, elle n'a pas l'air convaincue, remarque, *tu as un côté vadrouilleur*, réponds, *après deux ans d'École, l'agrègue de philo de toute façon était trop dure, j'ai fait anglais, j'ai été l'apprendre sur place, maintenant on m'envoie l'enseigner à Orléans, pas de ma faute*, elle ne dit rien, elle n'a

toujours pas l'air convaincue, je vais lui annoncer la grande nouvelle, je l'ai gardée pour le dessert, *tu sais, maman, il y a quelque chose de nouveau qui s'est passé cette semaine*, son œil s'éclaire, elle demande vivement *quoi*, je dis, *je me suis acheté quelque chose dont j'avais bien besoin à Orléans*, dit, *quoi donc, mon petit*, je dis, *tiens-toi bien, je me suis acheté une mobylette, comme ça je ne serai plus enrhumé entre le lycée et la rue du Bourdon-Blanc, je pourrai explorer toute la région, voir les châteaux*, elle demande, *j'espère que tu n'as pas fait de folie*, je dis, *mais non, je ne peux pas m'offrir une quatre-chevaux, mais une mobylette je peux*, elle sursaute, *il faut être prudent, tu peux tomber et te faire mal*, je dis, *je sais monter à bicyclette, c'est pareil en plus rapide*, elle dit, *surtout il ne faut pas attraper froid, l'hiver vient*, je dis, *rassure-toi, je ne vais d'abord l'utiliser qu'en ville et à petite vitesse*, j'ajoute, *d'ailleurs, même si je le voulais, je ne pourrais pas aller très vite avec cet engin, il faut que je sorte, que je me change les idées*, à Orléans, les profs ne se parlent presque pas, heureusement j'ai rencontré Tony et sa barbe blonde, on a de bons moments ensemble, mais ce n'est pas un milieu, le seul type intéressant que j'aie rencontré, à part Deleuze, mais je ne le vois guère, c'est cette semaine, décidément fertile en événements, la mobylette, et le bibliothécaire, j'avais entendu dire que c'était un homme bizarre et attirant, il paraît qu'en cachette il publiait des bouquins érotiques, l'érotisme à Orléans je me demandais bien ce que c'était, j'ai été à la bibliothèque de la ville, il m'a reçu, très grand, chevelure blanche, beau visage, un accueil incroyablement poli, pour un étranger, m'a demandé ce que je faisais, lui ai dit, soudain on est venu le chercher, il m'a demandé de rester, il dit, *j'en ai pour un instant, une visite*, j'ai regardé tous les livres autour jusqu'au plafond, le bureau immense en ordre, le bibliothécaire est revenu, il avait l'œil étincelant, allumé, soudain il me dit, *c'était un curé, mais*, la voix se fait délectable, *c'était un curé vicieux*, j'ai pris congé, pour ici c'était une scène mémorable, et puis zut, je la raconte à ma mère, elle a souri d'un sourire un peu gêné, *un drôle de monsieur, ton bibliothécaire*, je dis, *oui, il change agréablement des collègues*, elle demande, *comment s'appelle-t-il*, je lui dis son nom ne te dirait rien, à moi non plus d'ailleurs, il s'appelle Georges Bataille

(octobre 1954)

les ailes de l'avion scintillant en plein soleil au-dessus du moutonnement floconneux des nuages, ouate blanchâtre tel un tapis déroulée à perte de vue, enfoncé dans mon fauteuil, détendu, finies les traversées brinquebalantes de Dun Laoghaire à Liverpool, mer toujours houleuse, déchaînée, secouant les paquebots comme des bouchons sur les lames, la tripe arrachée en vomissements, des heures de nausée, et puis changer de gare à Londres, de Euston à Waterloo Station, avec les bagages, ensuite le tour de Douvres-Calais, les hoquets qui recommencent, l'estomac qui se remet à se trémousser, mousse aux lèvres, bave, lave, éruption de volcan dans le ventre, finis les supplices, je m'envole dans le doux ronronnement des moteurs, confort parfait, mais finie aussi l'Irlande, m'éloigne d'elle à tire-d'aile, corps au repos, mais le cœur serré, peux pas croire, deux ans déjà à Dublin, mission accomplie, j'ai appris l'anglais, mais surtout la vie, le tourbillon des amis que je quitte, tournées chez Walter, fins dîners, fines causeries chez Johnnie, les copains qui montent soudain à l'improviste, accueillis à bras ouverts, langues bien pendues à toutes les heures de la pendule, pour la première fois de ma vie une existence de bohème, chacun y va de son écot, de son écho, tous les bruits de Trinity à Baggot Street ou Leeson Street qui vibrent tard la nuit, ennui inconnu, jamais eu autant d'amis, pour la première fois inséré dans un groupe, on y parle littérature, on y parle sans médire, on y parle pour le plaisir de parler, en plusieurs langues, sans avoir besoin de les tourner sept fois dans la bouche, je n'ai jamais connu ça à l'École, les bâtiments y font trop caserne, repas en commun au pot, lits alignés dans les dortoirs, douches publiques, dû rentrer chez moi dare-dare, d'ici ne suis pas pressé de partir, serais bien resté plus longtemps, de fait partir est un crève-cœur, quand j'ai remballé mes affaires dans mon minuscule appartement, avant de vider les lieux, quand j'ai offert à mes voisins de palier de vider un verre, envie j'avais de laisser couler mes larmes, en vrais sanglots d'éclater, me suis retenu, ai ravalé mon chagrin, dernière soirée chez moi la mort dans l'âme, l'amour dans l'âme, bien sûr, surtout ça qui m'a torturé, surtout ça qui me cloue d'horreur, de douleur, sur mon siège aérien, QUITTER JOSIE, je ne peux pas supporter cette pensée, impensable, depuis deux ans rencontrée au dancing des *Four Provinces*, chaque samedi, souvent aussi le dimanche depuis, on ne se quitte plus, parfois on retourne au dancing, elle aime les bruits, les lumières, les gens, elle connaît beaucoup d'habitues, suis devenu une de ses habitudes, elle a un corps tellement souple, élastique, une taille bien prise, les épaules fortes, grande, sa lourde toison blonde qui descend

sur ses épaules me frôle les yeux, je ne sens pas une seconde son poids, ses gestes me précèdent, je danse avec un feu follet, à l'heure du slow elle pose son front contre ma joue, j'ai son poids de chair abandonné entre mes bras, nos corps se moulent l'un dans l'autre, l'arrêt soudain de la musique nous dénoue, à peine, j'ai la senteur de ses cheveux dans les narines, son arôme dans ma bouche, je la mange des yeux, les soirs de fête, elle a sa longue robe de taffetas bleu à longs plis, bras potelés nus, un joli collier qui brille, pommettes roses rebondies, le visage illuminé par son sourire, moi, pour les grandes occasions, Saint Patrick's Day, je loue un smoking noir, gilet blanc, pochette blanche, aussi le nœud papillon de circonstance, le frac coûte du fric, tant pis, je veux qu'elle ait un *Frenchie* à la hauteur, elle rayonne, elle est fière de moi, aux filles qui travaillent avec elle dans la fabrique de gants, *Hello Julian how're you, Fine, thank you*, ne sais quoi leur dire, à des garçons aussi qu'elle connaît, un livreur, un apprenti cuisinier, un camionneur, Josie me présente à tous ses amis, moi, peux pas la présenter aux miens, avec son *Irish brogue* éclatant au beau milieu du *King's English*, dans le monde britannique, l'accent vous dénonce, une fricative vous fait déchoir, une labiale de travers vous jette dans les bas-fonds de l'ignorance, r qui se roucoule au lieu de s'évanouir, mauvais air, d'où elle sort, des sourires de compassion, je ne peux pas l'exposer à ça, qu'on lui demande si elle aime *Kubla Khan*, et qu'elle prenne le poème de Coleridge pour une marque de pâtisseries orientales, pas possible, j'en souffre, deux ans, j'ai coupé ma vie en deux, amour, amis, jamais de rencontre, Walter sort avec une étudiante polonaise en médecine, Johnnie avec une Anglaise littéraire jusqu'au bout des lèvres et des ongles, je ne peux pas l'exposer, m'exposer, souvent les copains me disent, *pourquoi tu n'amènes pas ton amie*, je réplique, *vous n'invitez pas les vôtres*, on me rétorque, *eh bien pourquoi pas samedi prochain une grande fête*, je réponds, *samedi prochain je ne suis pas libre*, contre-offre, *eh bien un autre samedi*, je dis, *on verra*, c'est tout vu, je garde Josie par-devers moi, pour moi, j'en suis fier, je l'aime, mais on n'est pas de la même classe

les samedis où nous n'allons pas danser aux *Four Provinces*, elle vient par autobus chez moi, je prépare une dînette, elle me raconte sa semaine, un contremaître a été désagréable avec elle, elle l'a remis à sa place, et puis sa sœur aînée s'est querellée avec son boy-

friend Jimmy, mais il est quand même venu la voir à la maison, ils ont fait la paix, *what about yours, what kind of a week did you have*, j'ai fait mes cours, j'ai appris vingt mots nouveaux en lisant l'*Irish Times*, j'ai déjeuné avec un collègue en ville, je ne lui parle jamais de la bande, peut-être elle voudrait les rencontrer, ne serait pas dans son élément, inutile, après les nouvelles, le dessert, regarde ma montre, déjà huit heures, tout juste le temps de se glisser un peu sous les draps, elle sourit, se déshabille tranquillement, elle me rejoint au lit qui l'accueille, la peau un peu hérissée, il fait frisquet dans ma chambre, chauffage électrique insuffisant, je l'ai mis au maximum, je la réchauffe, sans dire un mot, sans jamais parler, elle met sa tête contre la mienne, elle me laisse la caresser où je veux, comme je veux, je lui pelote les seins, elle les a lourds, plantureux, en la suçant j'ai l'impression de la téter, goulûment je m'abreuve à ses mamelles, longtemps, elle ne dit rien, ma main descend plus bas, écarte ses cuisses, caresse sa broussaille, je glisse un doigt entre ses lèvres mouillées, je commence un lent va-et-vient, son corps reste immobile, elle ne dit rien, de l'autre main, je lui caresse la chair lisse, exquise des fesses, elle ne bouge pas, me laisse faire, un désir violent monte en moi comme un raz-de-marée, je la pousse à plat dos contre l'oreiller, j'enfonce mon bélier debout jusqu'au tréfonds de son sexe, j'ai l'impression de me noyer en elle, je fais eau de toutes parts, ça gicle, pas geint, elle n'a pas gémi, me serre plus fort dans ses bras, jamais un cri ne lui monte à la gorge, jamais un hurlement d'ivresse ne s'échappe de ses lèvres, jamais son corps n'a des soubresauts de plaisir insupportable, elle me supporte, elle se donne, pas l'impression qu'elle se soit jamais abandonnée, peut-être ça l'Irlande, des merveilles de collines vertes qui se déplient jusqu'aux flots glauques dans une pâle lumière, des vagues battant sans cesse les rivages déserts, le linceul gris des nuages enrobant le ciel, l'Église dérobant les corps à eux-mêmes, étouffant le jaillissement des râles éperdus dans la jouissance, sexe, entrée interdite hors mariage, tout le refoulé qui déborde à flots intarissables de faconde dans les pubs, de bière mousseuse dans les verres, je retire mon pénis ratatiné dans sa capote anglaise, anglaises les capotes, les copains qui vont à Londres en rapportent, avec *Ulysses*, Joyce, capotes, interdits ici, j'ai l'impression de redescendre d'un seul coup au Moyen Age, de remonter le cours du temps, le sens de l'Histoire, jamais eu de Révolution, que des révoltes, je vérifie avec soin l'état du latex, soulève la tétine, bien remplie, pas de sperme qui coule, aucune fuite, je suis obligé de scruter à chaque fois, un spermato qui irait gambader vers l'ovule, faut pas parler de malheur, pas plaisanter sur le sujet, trop grave, si elle était soudain en cloque, serions soudés, à vie, avorter n'est pas

même imaginable, obligé de l'épouser, ça non plus n'est pas même imaginable, fille du peuple enracinée dans son sol, impossible de l'en arracher, de vrai une femme ouvrière à l'usine, pas pour moi, pour nous, pas un instant envisageable, elle-même ne pourrait pas y songer un moment, alors si son corps reste immobile quand je le pénètre, s'il ne se cambre pas d'élans sauvages, ce n'est peut-être pas seulement la religion, le dogme, la messe, pas seulement l'Église qui nous accompagne au lit, elle sait que nos jours, mon séjour sont comptés, après deux ans je disparaîs, passion d'Irlande et puis je file à la française, son instinct qui la protège de moi, comment veut-on qu'une femme se donne, s'ouvre entière à un amour condamné

deux ans, a duré deux ans et maintenant je l'ai perdue, moi, je suis perdu sans elle, son sourire qui fait rebondir ses joues rondes vers ses yeux bleus, son humeur toujours égale, en deux ans on n'a pas eu une seule dispute, pas une fâcherie, Josie est la gentillesse, la générosité incarnées, pas une fois elle ne m'a posé de question, ne s'est inquiétée de l'avenir, jamais ne m'a demandé ce qui arriverait quand je rentrerais à Paris, je n'ai jamais rien dit non plus, tout ce non-dit n'a pas été un instant entre nous une barrière, simplement cet ultime retrait de son corps, à mesure que les hélices de l'avion ronronnent, l'appareil glisse dans les airs avec à peine de temps à autre un frémissement, plus je m'éloigne de Dublin, dans mon fauteuil confortable, j'ai en deux ans amassé un petit pécule, je puis m'offrir maintenant le transport aérien, plus la pensée de Josie abandonnée par moi m'opprime, plus elle me manque, nous n'en avons pas parlé, nous n'avons jamais parlé de choses graves, nous avons évité les écueils pour pouvoir survivre, elle m'a présenté à sa mère, à sa famille, personne ne m'a posé de question, à dire vrai, je ne m'en suis pas trop posé moi-même, vivre la vie, jouir de la vie au jour le jour, sans s'embarrasser de l'après, à vingt-trois ans j'ai devant moi l'avenir, Dublin aura été une étape dans ma carrière professionnelle, Josie dans ma carrière amoureuse, je n'ai pas perpétré de trahison, je n'ai jamais rien promis, elle ne m'a jamais rien demandé, nous avons d'un commun accord fait l'impasse sur l'impossible pour profiter de l'essentiel, dansant à perdre haleine sur la piste scintillante du *Four Provinces*, nos dîners en tête à tête chez moi le samedi, la raccompagnant dans l'autobus jusqu'à chez elle, la serrant entre mes bras devant sa porte, et notre week-end à Belfast, il a fallu prendre deux chambres, elle est venue dans la mienne, la seule nuit que nous ayons passée tout entière ensemble et soudain, dans la carlingue illuminée de soleil, je suis enseveli seul dans la nuit

pour un retour, c'est un retour, mémorable, gravé dans les chairs, difficile à oublier, LA MAISON, ma sœur et ma mère qui m'attendent, le jardin aussi en fleurs qui embaume pour mon arrivée, les seringas qui éclosent pour mon anniversaire, le chien qui se roule à terre et jappe de joie, tout y est, retour après deux ans de l'enfant prodigue, fête prodigieuse, enfin chez moi parmi les miens, du délire, je chancelle, ma mère recule d'un pas, me dévisage d'un air inquiet, ma sœur a les yeux fixés sur moi, je dois offrir un beau spectacle, ma mère, d'une voix altérée, *qu'est-ce que tu as, mon petit*, je balbutie, *je ne sais pas, j'étais bien, ça m'a pris d'un seul coup dans l'avion*, j'ai les jambes qui flageolent, je peux à peine me soutenir, ma mère, ma sœur me prennent par le bras, j'ai laissé tomber ma valise sur le gravier, je souffle en traversant les cinquante mètres me séparant du perron, je souffre le martyr en gravissant les marches de l'escalier jusqu'à ma chambre, au lit, vite, ma mère court chercher le thermomètre, plus de 40°, elle court téléphoner au médecin à la poste, il va passer, mais il faut de la patience, de Saint-Germain au Vésinet il faut du temps, pendant ce temps j'agonise, mon lit un buisson ardent, mon front, mon torse dégoulinent, survenu subitement en fin de parcours dans l'avion, des frissons et puis les suées, je ne sais pas comment j'ai fait pour rentrer d'Orly, revenu comme un revenant, mon fantôme, surtout cette douleur atroce, térébrante aux couilles, des élancements là à hurler, pas de chance avec les parties d'homme, déjà, il y a six ans à gauche l'épididymite, les BK du Père descendus aux burnes, grand amphithéâtre de la Sorbonne, longue table chargée de livres, derrière, au centre, de Gaulle, juillet 45, Concours Général des Lycées et Collèges, premier prix de philosophie, j'entends mon nom, *Julien Doubrovsky*, me lève, applaudissements qui éclatent en salves, mon père et ma mère en sanglots, nos sauveurs, Riri et Nénette qui pleurent, moment unique, inoubliable, quelques mois à peine, racaille youpine, vermine juive, couvert d'immondices dans les journaux collaboches, maintenant le sous-homme qui monte les marches de l'estrade vers le grand homme, un homme grand, debout me domine de toute une tête, la tête pensante, le cœur battant de la France, juillet 45, Victoire, de Gaulle, qui n'a pas vécu ça ne peut pas imaginer, pour moi-même, je dois me pincer, inimaginable, et pourtant vrai, vase de Sèvres bleu, appariteurs en gants blancs, Bergson complet relié en rouge, je grimpe dans les plis du Tricolore, je réintègre l'espèce humaine et ma patrie, par le haut, au sommet, je suis sur les cimes, consécration, élévation, très bon

élève, seulement en bas, sous la braguette, le suspensoir, au chaud, au nid, niché dans le testicule gauche, effroyable supplice, pointe de feu qui remonte jusqu'à l'aine, lancinement qui me tараude les chairs, badigeonné en vain de pommade noire, gluante, au méthyle, un des plus beaux jours de ma vie gâché par un des pires tourments, ça recommence, six ans après, mais cette fois, ce n'est pas à l'aine gauche, de partout que la douleur fuse, brûle, les bourses, le pubis enflammés, la cloche du jardin sonne, j'entends le bois de l'escalier qui craque, la porte de ma chambre s'ouvre, le docteur Weil, débarqué de Saint-Germain, sec, nez aigu, voix nasillarde, se penche, *montrez-moi ça*, pas de bon augure, sourcils se froncent, il me tâte, mal à crier, les roupettes grosses comme des œufs d'autruche, parotides gonflées, cou enflé comme une outre, pas pris longtemps, le verdict tombe, *oreillons*, totale surprise, les ai déjà eus dans mon enfance, Weil dit, *à l'âge adulte, c'est sérieux*, médicament aucun, sous les roupignolles une planchette, immobilité absolue, attendre que ça passe, incrédule demande, *on peut avoir deux fois les oreillons*, avare de paroles, hoche la tête, pendant que j'y suis demande, *et on peut les avoir trois fois*, ton détaché, *ce n'est pas impossible, mais si vous les avez trois fois, une chose est sûre, vous ne pourrez pas les avoir quatre fois*

n'en reviens pas, et puis soudain me revient, d'un coup au cœur, huit jours avant mon départ de Dublin, invité à dîner par mon voisin de palier indien avec un autre ami indien, agneau au cari et tout, veille du départ, pour être poli, lui offre un verre, on échange quelques mots, il dit, *you know what happened to my friend*, son copain qu'est-ce qu'il lui est arrivé, je secoue la tête, *he's in hospital with the mumps*, à l'hosto avec les oreillons, de lui que j'ai attrapé cette saloperie, dîner fatal, allongé là sans bouger, me remonte de la mémoire comme une nausée, immobile sur le dos des heures, des jours, des nuits, j'ai le temps de remâcher ce souvenir, merveilleux séjour en Irlande, point final, a bien failli être ma fin, ma mère obligée de retourner trimer dans les ascenseurs Otis, ange gardien, ma sœur veille de son mieux sur moi, mais elle a ses cours, ne peut pas sécher sans arrêt le lycée, je regarde le plafond, la bibliothèque inutile en face, appuyé sur mes oreillers devenus à force durs comme la pierre pour mon dos, mes balloches endolories sur leur planchette, doux mai, joyeux anniversaire pour mes joyeuses, en juin la douleur intense s'est un peu apaisée, mais côté fièvre, ça

persiste, 37,5° le matin, monte régulièrement le soir, Weil est revenu, il a re froncé les sourcils, il a nasillé, après un long examen au stéthoscope, *il faudra passer à mon cabinet, il faut faire une radioscopie*, facile à dire, moins facile à faire, du Vésinet à Saint-Germain pas d'argent pour un taxi ou une ambulance, le train, certes, mais de chez nous à la gare, un bon kilomètre, de la gare de Saint-Germain à la terrasse, au moins cent marches à monter, de la gare de Saint-Germain jusqu'au cabinet du docteur, un autre kilomètre, saurai jamais comment j'ai pu, vertige, j'ai dû m'appuyer aux murs, hors d'haleine après quelques pas, dois m'arrêter, reprendre souffle me laboure la poitrine, j'ahane, titube de nouveau de l'avant, en avant marche, halte, sueur me perle aux tempes, plaque ma chemise mouillée sur ma poitrine, allez une deux, comment j'ai pu me traîner le long de la rue de la République interminable, au bout à gauche en direction de l'hôpital, le dépasse, chaque centimètre me disloque, plus loin, encore, un peu, n'en peux plus, rue Léon-Désoyer, ma rue, six ans, deux fois par jour, presque à la hauteur de mon ex-lycée, Claude-Debussy, maintenant Marcel-Roby, résistant, déporté, je sonne à la porte, vite à la scopie, collé à l'écran, Weil, voix toujours pointue, *elle est grande comme une pièce de cent sous*, je murmure, *quoi*, il nasille, *au sommet du poumon droit votre spéléonque*, failli tourner de l'œil, mon père crevé de ses bacilles trois ans à peine, mon tour, un gros trou dans le mou, Weil ajoute, *ce n'est rien, je vais vous faire un pneumothorax et puis vous irez vous reposer en sana*, j'ai du mal à articuler, *combien de temps, docteur*, ton sec, *deux ans*, un gouffre s'ouvre sous mes pieds, pour lui ce n'est rien, pour moi une éternité

le retour a été plus atroce encore que l'aller, assis sur un banc dans l'excavation profonde de la gare, quand j'ai vu le train arriver à Saint-Germain, envie subite, poignante m'empoigne, me jeter sur les rails dessous, en finir, deux ans, ce sera peut-être trois ou quatre, je refuse de cracher au jour le jour mes poumons par quintes ravageantes comme mon père, envie irrésistible de m'éteindre d'un coup, seulement ma mère, peux pas, le train, suis pas passé dessous, monté dedans, rentré à la maison, vite au lit, ma mère, une femme forte, elle a ravalé ses larmes, elle m'a caressé le front, *le docteur Weil va venir, tu vas guérir*, Weil est venu, du sport, placé ses deux boccas, l'un vide, l'autre rempli d'un liquide rouge, sur la chaise, moi allongé, côté gauche, poitrine dégagée, levez le bras droit par-

dessus la tête, aisselle découverte, ne bougez plus, attention, anesthésie, avant que ça agisse, quand l'aiguille rentre, ça fait mal, mais supportable, attente, et puis, crac, me transperce entre les côtes, han, épiderme, derme, la paroi pariétale résiste, il pousse ferme, mais pas trop, faut rester dans l'entre-deux, tout un art, Weil un artiste, n'a pas touché le feuillet viscéral, délicat la plèvre, sinon hémorragie, hémoptysie, droit au cimetière, œil bleu acéré, droit au but, m'a paru durer un siècle, il m'a insufflé de l'air, il m'a transvasé de la vie, *allez, deux trois mois chez vous, et puis en sana*, il a remballé ses instruments de torture, refermé sa sacoche, sur le pas de la porte, il s'est retourné, *ça ira, ce n'est pas grave, Dr Weil-Clauvel* sur sa plaque, il avait aryanisé son nom en prenant celui de sa femme pendant la guerre, crâne dégarni, un mince sourire aux lèvres, ses traits à jamais gravés en moi, il est parti, ma mère bouleversée l'a raccompagné jusqu'à la grille du jardin, avant de monter dans sa voiture, il s'est tourné vers elle, lui a dit, *Madame, je ne peux pas pleurer avec chaque malade*

les jours, allongé sur le dos, s'allongeant à l'infini, décubitus interminable, ça ne fait que commencer, ne sais pas comment je vais tenir, la guérison elle est là-bas, au bout, si loin, invisible, et puis il y a les rechutes, connu, la tuberculose, on se croit guéri, tomo de sortie, tache suspecte, un infiltrat, pincé, juste au moment où l'on croyait être quitte, on rempile, maladie à pile ou face, un mal incertain, consommation, comme on l'appelait jadis, consume pas simplement les cellules, la trame de l'existence, pas seulement une cavité dans le poumon, éviscéré, évidé, le temps qui perd sa substance, un trou d'être, le néant logé en moi, j'habite la mort, une autre guerre, la même qui continue, les bacilles c'est les Boches, hérités d'eux, mon père qui trime à crever dans l'atelier, rien à croûter, ainsi qu'il a attrapé ses BK, et moi, les ai attrapés de lui, tel père tel fils, mon père un dur, on se ressemble au moins par le mou, s'il faut mourir, c'est comment qui compte, mon père, une lente, torturante agonie, le docteur Hallberg, admiratif, à ma mère, *Madame, je ne comprends pas que votre mari puisse être encore en vie, il n'a plus de poumons, le cœur tient encore*, mon père, un homme de cœur, je n'aurai pas cette sorte de courage, contraire même à mes principes, il ne faut pas se laisser faire par le malheur, la maladie jusqu'au bout, je n'ai pas demandé à naître, mais c'est moi qui déciderai quand mourir, personne n'est maître de sa vie, mais je

veux l'être de ma mort, non, je ne me suis pas jeté sous le train, parce que j'ai encore au fond de l'espoir, j'ai une caverne, pas une phtisie galopante, ce pneumo va me reboucher, sinon je ne passerai pas en sana au lit une kyrielle de jours sans fin, je mettrai fin à mes jours, comme les Romains, stoïque, d'accord, mais stoïcien, au-delà de certaines limites, je ne tolérerai pas la vie, n'a de valeur que quand elle vaut la peine d'être vécue, pas à tout prix, je ne ramperai pas à terre jusqu'à ce qu'on m'écrase, le calice, lorsque jusqu'à la lie je l'aurai bu, je me bute, j'ai ma dignité, quand toutes les issues sont barrées, solution suicide

pour l'instant je ne suis pas condamné, je ne me suis pas condamné, je m'accorde un répit, une grâce de deux ans, mais comment tenir deux ans, si chaque journée dure un siècle, pour me soutenir, quand la fièvre aura disparu, j'aurai mes livres, peux pas toujours avoir les yeux levés au plafond, regarder voler les mouches, mais lire non plus ne suffit pas pour vivre, peux pas me rassasier de Platon ou d'Aristote, de Dickens ou de Jane Austen pour ne pas perdre mon anglais, j'ai besoin de me nourrir d'amour et d'eau fraîche, de mon âge, je n'ai pas cinquante ou soixante ans, à présent reclus seul à seul avec moi je m'étirole, je me consume, ça la consommation, manque d'être, ma mère travaille, ma sœur a ses cours, et puis même la famille pas suffisant, même les prisonniers de droit commun ont la visite de leur femme, moi, pour survivre, je n'ai pas seulement besoin qu'on m'insuffle de l'air, il faut aussi qu'on m'insuffle de l'existence, un soir, lorsque ma mère est montée m'embrasser avant la nuit, après être montée déjà du sous-sol au premier pour le dîner, Otis déjà toute la journée, sa fatigue lui reflue dans les jambes, elle se penche vers moi, me demande, *ça va, mon petit, tu n'as besoin de rien*, elle m'a apporté de l'eau, un verre, je dis, *si*, doucement demande, *qu'est-ce que tu voudrais, mon coco*, je dis, *que Josie vienne me voir*, là, ma mère s'est redressée, son front se plisse, sa voix hésite, *mais, tu sais, ça pose des problèmes*, elle ajoute, *tu ne sais même pas si elle peut ou veut venir, tu m'as dit toi-même que tu l'as quittée*, je dis, *je sais, mais j'aimerais l'inviter*, je la regarde dans les yeux, *j'en ai besoin*, ma mère soupire, elle est née en 1898, un autre siècle, elle aurait voulu aller au lycée, mais pour une fille, ça ne se fait pas, être actrice, ma grand-mère n'a pu supporter, ça ne se fait pas non plus dans les bonnes familles, évident, pour un garçon, ça ne se fait pas d'inviter une femme sous le toit de sa mère, quand

ils ne sont pas mariés, pas même fiancés, quand ils se sont juste séparés, quand il n'y a entre eux aucun avenir, impossible, ma mère pousse un gros soupir, de nouveau elle objecte, *mais tu ne sais pas si sa mère la laissera partir, si Josie acceptera de venir*, je dis, *non, je ne sais pas*, ma mère dit, *mon petit, crois-tu que ce soit raisonnable*, je réponds, *j'en ai besoin, un besoin urgent*, ma mère s'incline, elle se penche vers moi, m'embrasse, murmure, *bon, on verra bien, invite-la*, je l'ai invitée, aussitôt Josie est venue

(juillet 1951)

moi, en dedans, j'avoue, j'hésitais, pire qu'hésiter, tiré à hue et à dia, adieu l'Amérique, deux ans à Harvard, parfait, fantastique, suffit, puisqu'on me met dehors, je pars, rien publié encore, mais avant de publier il faut beaucoup lire, j'ai beau avoir une des plus grandes bibliothèques du monde au coin de ma rue, impossible de tout avaler, littérature française, il faut le temps d'assimiler, avant de la régurgiter en articles, puis en livres, plus savants les uns que les autres, l'Amérique, elle m'a donné une vie de famille, de belle-famille, aimante, chaleureuse, paisible, enfin un foyer à moi, finies les errances d'Orléans en mobylette, maintenant j'ai ma voiture, mes voitures, j'en change quand elles tombent en panne irréparable, peux pas encore m'en offrir de flambant neuves comme la Ford de Jeff, j'y arriverai, l'Amérique m'a mis un peu de pognon en poche, peu à peu elle me donnera davantage, si je reste, seulement voilà, ici, j'ai un chez-moi, mais je ne suis pas chez moi, mon pays la France, l'anglais, je commence à le connaître assez bien, je m'y exprime avec aisance, c'est une langue dont j'aime la richesse, les vocalises, ce n'est pas la mienne, en anglais je puis être prof, pas écrivain, écrire, c'est ce que je compte un jour, bientôt, faire, je ne peux le faire qu'en français, ne peux publier qu'en France, donc, conclusion s'impose, là-bas il y a tout, Le Vésinet, le jardin, la maison, ma vraie famille, ma sœur, en France j'ai ma mère, décidé, je regagne la mère patrie, mais en Amérique, j'ai ma femme, une femme, c'est l'être, l'être, Claudia adore le français, chérit la France, je sais qu'elle n'a aucune envie d'y vivre, veut faire une thèse en sciences politiques, enseigner, évident, elle ne peut y arriver qu'en Amérique, Claudia, une moderne, elle aime la vie de famille, surtout la sienne, mais elle veut une carrière, la femme d'aujourd'hui, je n'aurais pas voulu d'une femme d'hier, au goût du jour, il faut que je m'en accommode, alors, alors QUOI, dernier semestre de printemps à Harvard, je tergiverse, lanterne, Claudia m'a dit que je devrais chercher un poste, il faudrait écrire cent lettres, ici, là, d'accord, il faudrait, je lambine, j'atermoie, oui, je vais m'en occuper, demain, je vais, en plein merdoisement interne, au milieu de ma marmelade intime, coup de téléphone, voix qui m'offre, mille dollars de plus, d'un seul coup un poste, Brandeis, université nouvelle, à Waltham, grande banlieue de Boston, pile ou face, le destin m'empale, ça recommence, ma vie se joue sur un coup de dés, de téléphone, je suis déterminé par le hasard, types inconnus qui parlent dans le métro, juste avant la station Odéon, il me tombe dans l'oreille qu'on offre un an de plus à l'École pour les linguistes, l'instant d'avant n'y pensais pas, déclic, je lâche la philo, je fais de

l'anglais, fin de la première année à Harvard, fin des cours, je cours chez Claudia, tous les deux seuls, dans le salon demande, elle dit non, ne veut pas m'épouser, je monte dans la chambre d'amis faire mes bagages, je rentre en France, le cœur brisé, en route vers Paris, je redescends l'escalier, elle dit, *reste, je t'épouse*, l'ai épousée, je suis resté, je suis l'homme des hasards subjectifs, les coïncidences décident, à présent la voix d'un inconnu choisit ma voie

je n'ai plus le choix, je l'avais jusqu'à ce coup de téléphone, après fini, dois m'exécuter, Claudia ravie, Waltham est à un quart d'heure en voiture de Newton, elle reste proche de ses parents, ma mère, ma sœur pour moi à mille lieues, si je rentre en France, je n'ai pas avancé ma thèse sur Wycherley, Congreve d'un iota, au lieu de la Restoration Comedy anglaise, passé mon temps avec Molière, résultat, on ne va pas m'accueillir comme assistant à la Sorbonne, Orléans du pain bénit, je vais être bombardé à Fouilly-les-Oies, ici, je reste à l'université, je grimpe en grade, mon portefeuille se matelasse un tantinet, la liberté de choisir soudain m'est ôtée, on a dû pendant l'été déménager, sous-location à Cambridge, les locataires reviennent, notre nouvelle adresse, 99 Central Street, à Auburndale, partageons avec les propriétaires une grande maison en bois dans une banlieue paisible de Boston, la rue principale est bordée de grands érables dont les feuilles sont devenues d'un rouge ardent à l'automne, Claudia continue ses études en vue d'un doctorat à Harvard, heureusement elle n'est pas trop loin du tramway, moi, pour aller à Waltham je prends notre toussoteux tacot, l'université Brandeis est perdue parmi les collines ondoyantes, afin de frayer la voie au Savoir, on a déboisé, en haut d'une côte raide, en pleine forêt une vaste clairière, ici, à la limite des banlieues, soudain la terre vierge, pour l'instant l'université est plutôt un vaste terrain, presque vide, un petit bâtiment tout blanc au milieu, la menue bibliothèque, sur la droite, le Château, une forteresse massive en pierre, c'est rare, là qu'on loge les étudiants, quelques édifices dispersés avec des parois de verre, là qu'on fait les cours, le reste rien, des pelouses et puis des arbres partout autour, fourrés touffus, impénétrables, avant, un vague institut privé d'études médicales, vient d'être racheté par quelques mécènes juifs, les catholiques ont leur université à Georgetown, des collèges ailleurs, les protestants disséminés dans tous les coins, il faut une université juive, le campus est déjà là, il faut peu à peu le construire

et le meubler, de professeurs et d'étudiants, multiplier les laboratoires, les salles de cours, un jour y avoir un théâtre, la règle, mais ne se fait pas en un jour, ni en un an, il en faut au moins dix, le président Sachar s'y attelle, sa tâche, il fait venir par avion des hommes d'affaires, du nord au sud, d'est en ouest, de tous les horizons où l'argent se fabrique, il organise des dîners, quelques orateurs fervents sont conviés, après on passe le chapeau autour de la table, c'est la quête, chacun selon ses moyens, l'un y va de cinquante mille dollars, l'autre de cent mille, les plus gros crachent le million, là on a droit à son nom au fronton d'un bâtiment, une petite éternité assurée, les écrivains signent leurs livres, les peintres leurs toiles, en Amérique, les gens riches leurs buildings, idée pas bête, le Centre Reichman, l'Hémicycle Cohen, ça recycle utilement l'argent, dons déductibles des impôts, Sachar, cheveux blancs épais, petits yeux fouineurs, n'a pas son pareil, il excelle à soutirer des amoncellements de dollars pour la culture, le tour des juifs d'avoir leur enseigne dans l'enseignement, tel est le système américain, j'entre dans le système, je passe de l'université la plus ancienne, la plus fameuse, la mieux dotée, la plus huppée, à la plus récente, pas même construite, qui vient d'ouvrir dans une clairière à peine défrichée

je m'apprêtais à vivoter de l'intellect et passer mon temps de reste à écrire ma thèse d'anglais, erreur grossière, je me suis trompé du tout au tout, je croyais trouver là deux pelés et trois tondus de la plèbe universitaire, inoffensifs dans leur canton perdu de l'univers, parmi hêtres et érables, petits boulots parmi les bouleaux, sentiers mal tracés entre les pelouses, juste l'inverse, renversant, à Brandeis j'ai rencontré la crème de la crème, le super gratin professionnel, d'abord tous les juifs allemands rescapés, ont sauvé leur peau, maintenant grâce à eux la pensée américaine fait peau neuve, Panofsky reconstruit l'histoire de l'art, psychanalyse, n'en parlons pas, Melanie Klein, Anna Freud ont traversé la Manche, se chamaillent à Londres, Fenichel, tous les Erich, Erik, Fromm, Erikson, cent autres, ont traversé l'Atlantique, à Brandeis je récolte un grand seigneur de la pensée, grand humour fortement accentué à la germanique, invité un soir à dîner dans son élégante maison, Herbert Marcuse, lui tout, moi rien, me reçoit avec une affable gentillesse, dans ses cours révolutionnaire patenté, chez lui véritable aristocrate, les historiens, très célèbres aussi, les ai moins

fréquentés, mais Philip Rahv, je le retrouve souvent à table, pas une cantine, *dining-room*, club des professeurs, avec ses grosses lunettes, sa grosse lippe, il dirige la plus importante revue littéraire, *Partisan Review*, à gauche toute, bien sûr, je rencontre aussi Irving Howe, un des plus importants critiques aux États-Unis, idées avancées, aime la littérature de pointe, un des rares qui soient nés en Amérique, mains agitées, yeux de flamme à travers ses lunettes, ici, tout le monde porte des lunettes, pas moi, je suis pour les verres de contact, et les contacts j'en ai tant de nouveaux, ma tête tourbillonne, à la céléberrissime Harvard j'avais droit à des érudits chevronnés, sur ce balbutiant campus isolé, on ne commente pas, on ne collecte pas, on fait la pensée

forcément cette atmosphère en moi fermente, à Harvard les esprits supérieurs, les savants avérés trônent dans l'empyrée, impossible de grimper jusqu'à leurs cimes, sommités interdites aux débutants qui peinent tout en bas de l'alpinisme mental, j'ai rampé avec joie sur le terrain, le terreau du campus de Cambridge, suis pas ingrat, j'y ai fait mes premières armes, une belle victoire, cantonné dans mon lycée, soubresautant sur ma mobylette d'Orléans, une sacrée veine, j'ai trouvé le filon, bûchant dans mon cours de *French 20* sur le XVII^e, discutant des heures après les classes avec des étudiants passionnés, Harvard m'a ouvert toutes grandes les portes de ma carrière, Brandeis, c'est différent, m'a ouvert les portes de l'esprit, m'a mis en prise directe avec des personnalités de premier ordre, en tous domaines, tous ces juifs ensemble, ça produit aussi, bien obligé, une éruption volcanique de névroses diverses, des hystéries haineuses, des obsessions pathétiques, des torsions, distorsions, contorsions internes à n'en plus finir, tableau des complexes, à Brandeis, on affiche complet, mais de la médiocrité, jamais, pas trace, pas l'ombre, que des génies qui s'ingénient à s'entre-tuer dans les hauteurs, cabbalistes contre incroyants, les marxistes et les anti-marxistes, psy, anti-psy, Brandeis est un psychotrope, j'y sens mon cerveau qui se trémousse, tant d'intellects rutilants me donnent le prurit, à mon tour de mettre la main à la pâte, à papier, articles, livres à venir, un jour, me démangent, me dérangent aussi, je suis un bizut parmi les stars tous azimuts, j'ai beau foncer, j'ahane, j'ai beau forcer sur mes cours, suis pas dans la course, pas encore, patience et longueur de temps, ici j'enseigne et je suis à bonne école, à moi de trouver mon chemin, peux pas parcourir toutes les contrées du savoir, je dois cultiver mon jardin

à l'entrée se tient un drôle de type, typique des produits du cru, Milton Hindus, l'air paisible, la voix grave posée, parler châtié avec une componction ecclésiastique, on lui donnerait le bon Dieu sans confession, un ami de ma belle-famille, Jeff et Cindy l'adorent, ici solidement installé dans la littérature américaine, un des meilleurs spécialistes de Walt Whitman, pour le centenaire de la publication de *Leaves of Grass*, il a publié un essai qui a fait du bruit, un vrai mandarin des lettres, un détail qui me surprend un peu, m'intrigue, dans le catalogue de l'université, parmi la liste des collègues importants, des poids lourds, il est le seul qui ait un *M.A.*, pas de *PhD*, une simple maîtrise chez un tel maître, un tel docte qui n'a pas de doctorat, peux pas comprendre, m'inquiète, un jour, je m'enquiers, lui assène carrément la question, réponse m'interloque, de sa voix toujours tranquille, *Serge, what was the point of having a PhD, just after the war no Jew could teach in a good university*, après la guerre, qu'il avait faite, pas de juifs dans les bonnes universités, alors à quoi bon une thèse, pour les petits postes une maîtrise suffisait, maintenant c'est différent, les choses ont changé, les portes s'ouvrent toutes grandes pour les Juifs, elles restent fermées pour les Noirs, chacun vit, grandit, se façonne à une époque, Hindus était de la sienne, mais alors, il y a un autre détail qui me chiffonne beaucoup plus que ses titres ou diplômes, qui me blesse à l'endroit le plus sensible, je m'enhardis, demande, exige une exégèse, *why did you go and visit Céline in Denmark in 47*, à peine la guerre finie, Céline purge sa peine au Danemark, Hindus vient juste de dépouiller son uniforme, peut-être même il le porte encore, en France alors, Céline, silence, la crapulerie chez les morpions de l'écriture, un Bonnard, un Châteaubriant, un Rebatet ou un Brasillach, peu importe, ça s'écrase du pied comme un moucheron, comme un mouchard, mais quand il s'agit de Littérature avec un grand L chez Céline, de philosophie avec une croix gammée chez Heidegger, ça gêne, que dire, on préfère ne pas, en 45, en France, après un petit coup de torchon épuratif, reconstruction nationale, un pays de résistants héroïques se retrousse les manches, magistrats, police, tout reste en place, on prend les mêmes et on recommence, on passe l'éponge, on oublie Céline dans sa taule lointaine, Hindus, lui, se souvient, il lui rend visite au Danemark, l'interroge, son assiduité le soutient, bon gré mal gré, un dialogue s'instaure, Céline n'oubliera pas, qui sait, *Entretiens avec le Professeur Y*, je questionne Hindus de A à Z, pourquoi il a été là-bas, pourquoi il a, la même réponse, *I always was interested in his work*, qu'on s'intéresse à une œuvre, c'est une chose, l'homme qui l'a écrite en est une autre, le

génie n'est pas une excuse, au contraire, Hitler, Staline avaient du génie, *Bagatelles pour un massacre* en 37, *les Beaux Draps* en 41, à ces dates sont des crimes, et ça a continué, les dégueulis dans des torchons par accès, un grand écrivain n'est pas moins qu'un autre, mais plus qu'un autre responsable, à la mesure même de ses dons, en proportion de ce qui dans son écriture éblouissante irradie, au temps du nazisme un geste mortel, l'antisémitisme délirant n'est pas à cette époque une opinion, c'est un meurtre, Céline est un assassin, Villon n'avait occis qu'un ou deux types, Céline a contaminé des millions d'âmes, fait le lit du plus vaste massacre de l'Histoire, un peu de taule, de la résidence surveillée, et puis retour au pays natal, il s'en tire bien, sans trop de bobos, pourquoi diantre Milton Hindus a-t-il été lui caresser les bleus à l'âme, quel démon peut pousser un juif, qui vient de risquer sa peau sous l'uniforme, à aller reconforter par sa présence son pire ennemi, cela me dépasse, j'en ai toujours voulu à Hindus, je sais, *Jewish selfhatred*, connu, comme il y a un masochisme féminin, il y a un masochisme juif, on en trouve à foison dans les blagues collectionnées par Freud, de ça on en trouve aussi à satiété à Brandeis

mais dans le département de français, pas trace, le judaïsme plein et entier y a son porte-drapeau, notre patron, Claude Vigée, en est le chantre, lui-même est un admirable poète, a connu, vécu le néant, mais veut aller au-delà, vers l'Être, premier, primitif, les juifs ont eu la révélation initiale, Vigée y retourne sans cesse, ce déraciné perpétuel y redécouvre, après avoir traversé toute l'étendue du nihilisme contemporain, ses inébranlables racines, il en a d'autres aussi, ce sont les mêmes, sa natale Alsace, plus précisément, la petite ville de Bischwiller, il naît dans le judéo-alsacien, parle aussi, naturellement, l'alsacien des autres, par voie de conséquence, l'allemand, il s'y meut comme il respire, il redonne en français tout son souffle à Rilke, il traduit également le poète espagnol Jorge Guillén, réfugié dans une université voisine, l'espagnol, Vigée l'a appris en faisant sa licence, l'anglais, là, c'est sur le tas, sur le tard, quand il a réussi à franchir avec le tout dernier bateau l'Atlantique, au retour le bateau coule au fond de l'océan, lui au tréfonds de la vie américaine, pour financer ses études à l'université de l'Ohio, il devient plongeur dans un restaurant, le soir, plongé dans les livres, en 42, de la résistance, de la vraie, membre d'un réseau de Toulouse, étudiant en médecine, dissèque les cadavres tout chauds,

manqué maintes fois d'en faire un lui-même, comment il a réussi à s'échapper, ne pas être pris, après survivre, tout juste de quoi ne pas mourir de faim, lui et sa femme, en fait sa cousine, dans son livre qui vient de sortir, que je dévore avec passion, *l'Été indien*, il donne la plus belle définition de l'amour, « l'amour est un inceste heureux », il a réussi son inceste, il est, malgré la multitude de ses malheurs, un homme heureux, il a connu les pires épreuves, il a vécu dans les tourments, dans la tourmente, nerveux comme pas un, la voix qui parle par saccades drues, chaque phrase se hérissé à la fin d'une pointe, il a sans cesse à la bouche des remarques vulnérantes, lui-même est invulnérable, ancré dans sa foi, parmi toutes ses tribulations resté soudé à la tribu hébraïque, dispersé de-ci de-là par les secousses de l'Histoire, agrippé ferme à la Torah, déchiqueté par les chocs de la vie, il demeure toujours entier, je n'ai jamais su si le judaïsme est pour lui une religion ou une religiosité, un système de pratiques et de croyances ou un itinéraire spirituel, un fondement poétique, intime, ultime, la Bible le Livre, l'écriture suprême, je ne suis pas sûr, pour Platon Dieu était l'éternel Géomètre, pour Vigée l'éternel Poète, nous sommes aux antipodes l'un de l'autre, je suis le juif désenjuivé de ses costumes, de ses coutumes, si Dieu est mort, Yahvé aussi, ou plutôt Jéhovah n'est pas mort, il n'a pour moi jamais existé, la parole est une lente, immémoriale création des hommes, pour Claude, Révélation éclatante qui troue le temps, crée l'Histoire, nourrit à jamais la mémoire, à une vie ballottée par les vicissitudes, écartelée par les hasards, elle confère l'unité, la cohésion, le poème est cheminement vers la certitude

mais ce baladeur de langue en terre, ce baladin du monde occidental, ce descendant des prophètes bibliques peut aussi en avoir les sarcasmes, il n'est pas autoflagelleur, il excelle à fustiger d'un ton acerbe, à déboulonner les statues que certains egos de Brandeis ont tendance à s'ériger, question boulot, ce rêveur des mots a les pieds sur terre, la tête solidement sur les épaules, et jamais la langue dans sa poche, si l'on s'égare il sait à l'occasion rembarrier, il dirige le département de français avec une main de fer pas toujours enfouie dans du velours, à Harvard, il n'y avait pas de direction, seulement des pontifes isolés se dédaignant ou se chamaillant entre eux, ici, corps frêle, visage qui s'effile en un nez aquilin, des yeux qui éclatent de malice pétillante, gros sourcils gris, chevelure blanchissant déjà sur la fin de la trentaine, moi, je viens

juste d'y entrer, Vigée sait où il veut aller, il n'administre pas, il gouverne, il tient notre gouvernail, notre frêle esquif, hésitant, à peine construit, à peine jeté à la mer, il le mène vers le grand large, et le grand large, l'air qu'on y respire et celui qui vous inspire, celui de la poésie

moderne, je n'en avais aucune idée, classique, romantique, symboliste, naturellement, j'avais une teinture khâgneuse de Mallarmé et de Rimbaud, mais l'enseignement en France s'était arrêté au début du siècle, enterré dans le *Cimetière marin*, les auteurs vivants, pas touche, maintenant je suis projeté en pleine poésie contemporaine, la trouvaille de Vigée, le premier qui ait eu l'idée en Amérique, faire venir comme professeurs des écrivains, en direct de France, comme du poisson frais des poètes frais, *visiting professors*, un ou deux semestres, contact suffisamment prolongé pour marquer, pour être utile, cela va de soi, à la puissance invitante, mais aussi au troupeau des collègues mineurs, pour moi, ç'a été une révélation, une révolution, j'ai palpé des créateurs qui n'avaient pas disparu en 1673, comme Molière, en 1684, comme Corneille, peut-être pas de grands génies embaumés dans la légende des siècles, mais des hommes là devant vous, en chair et en os, et en tics et en rires, qui ne prennent pas la posture des immortels, qui cherchent, se cherchent, leur voie pas encore toute tracée par les manuels littéraires, mais qui vivent au jour le jour, bon an mal an, la littérature, nous l'offrent, s'offrent en train de la faire naître, éclore, sous nos yeux, en nous, Brandeis a été pour moi ce lieu unique, magique, ça ne s'est pas créé d'un coup de baguette, Vigée a dû remuer ciel et terre, travailler le président au corps, pire, à la bourse, Sachar ne s'en laissait pas conter, comptait ses dollars jusqu'au dernier cent, le projet de rapprocher la France de l'Amérique par un transbordement de poètes, il a fallu le lui vendre, heureusement, Vigée, quand il n'est pas dans la méditation transcendante et la transe mystique, est le plus rusé des diplomates

j'ai écouté avec avidité, front ample, couronné de ses lauriers guerriers, cheveux cascadeant presque sur la nuque, auréolé de sa

gloire récente, voix superbe, verbe éclatant qui martèle chaque syllabe, Pierre Emmanuel, la bonne France, pas celle de Pétain, de Laval, de Doriot, l'autre, celle qui a sauvé l'honneur, Pierre Emmanuel, le chanfre de la Résistance, je me sens si petit, si veule en face de lui, ébloui aussi, pas le seul, des garçons, des filles pâmées dans la salle, surtout les filles, surtout une, vingt ans, splendide, torsade de jais, la juive dans toute sa beauté, quand elles sont laides, elles sont affreuses, lorsqu'elles sont belles, elles sont magnifiques, il y en a une magnifique qui, après la lecture publique, a été assiéger Emmanuel, et là, je dois dire, il n'a pas eu l'air de faire beaucoup de résistance, pas la moindre, il y en a eu encore d'autres qui le talonnaient le long des sentiers entre les pelouses du campus, parmi les érables roux de l'automne, le poète militant, maquisard, il n'abat pas seulement au combat les hommes, il tombe les femmes, après *les Châtiments*, repos du guerrier, repas de chair fraîche, après tout, Hugo aussi était un ogre, après les risques de la Gestapo, un peu de peau douce, dans l'ordre des choses, j'en ai été comblé pour lui, mais je ne l'ai pas connu personnellement, dans l'intime, Alain Bosquet, par contre, ç'a été le coup de foudre amical, costaud, rien de frêle, d'éthéré en lui, encore la carrure de l'ancien para, de beaux restes d'athlète, rampant sur la terre rugueuse du Texas avec son barda, au-dessus un tir réel de mitrailleuse, entraînement des unités de choc, ça barde, pas de la frime, l'armée américaine, on ne rigole pas en 43, mais avant, Bosquet avait été en 39 dans l'armée belge, dissoute, s'engage dans l'armée française, débâcle, débandade de 40, se retrouve soudain en zone nono, naufrage déjà de deux armées, il endosse malgré lui des habits civils, perdu l'habitude, vingt ans en 39, le bel âge, idéal pour les rendez-vous avec l'Histoire, on rêve de hauts faits, mais lui, il n'a connu que des défaites, je ne sais comment il arrive à gagner l'Amérique, à New York il souffle un peu, écrit, dirige un journal français, se mêle à l'intelligentsia poétique en exil, fréquente Saint-John Perse et Breton, seulement il ne peut pas attendre que d'autres pour lui gagnent la guerre, il rempile dans les paras, cette fois dans l'armée américaine, la bonne, on le dresse à la rude, on s'aperçoit qu'il sait le russe, normal, né à Odessa, son père poète russe, sa mère, redoutable manieuse de cette langue, élevé en partie en Bulgarie, il doit ajouter au russe un peu de bulgare, fin d'enfance et toute sa jeunesse en Belgique, le français est sa langue de cœur, de culture, mais il sait aussi remarquablement l'allemand, appris à l'université, l'anglais, le parle pratiquement sans accent, précieux, talents utiles dans cette guerre, en fait de parachutiste, on le parachute au QG d'Eisenhower à Londres, dans le bâtiment secret il prépare le débarquement, il débarque aussi, juin 44, au milieu de

l'hécatombe, parmi la grêle d'obus, besoin de lui pour interroger les prisonniers boches, je perds sa trace, victoire

après le poète militant, le poète militaire, monté en grade, je le retrouve à la commission quadripartite de Berlin, quelques années d'occupation, pas la même que la mienne, moi, l'occupé, lui, l'occupant, moi, promis aux camps de concentration, lui, les libère, il n'en parle jamais, mais il suffit qu'une seule fois il l'ait écrit dans son premier roman, *la Grande Éclipse*, l'arrivée des Américains à Buchenwald, leur découverte horrifiée, l'odeur, putréfaction des corps morts ou vivants, la même, il a pénétré dans le camp parmi les premiers, referme le couvercle, dans Berlin aussi dès les premiers jours, rien à bouffer, les habitants s'entre-bouffaient, témoin de l'anthropophagie, l'a décrit une fois, n'en a plus jamais parlé, à tous les rendez-vous de l'Histoire, deux fois vaincu, la troisième fois, celle qui compte, vainqueur, sur tous les fronts, les femmes qui s'offrent pour un paquet de cigarettes, une boîte de *corned beef*, logé dans une superbe villa, mon aîné d'une décennie, il m'écrase, de sa stature de héros, de son statut de poète, ne joue pas au soldat de l'An II, dialogue avec les oiseaux et le vent, le naturel et le surnaturel caché dans les choses le hantent, le monde, il le juge et le jauge en réaliste, il le décline comme poète en surréaliste, et puis les livres, il les connaît et les apprécie en critique, professionnel, quitte l'Amérique et l'armée pour la France et le journalisme, est-il encore américain ou belge, je ne sais pas, je ne sais pas s'il le sait, il est citoyen de l'art, une connaissance universelle, allemand, russe, français, anglais, tout lu, tout vu aussi, une passion pour la peinture, la parcourt par cœur depuis l'art rupestre jusqu'au pop art qui vient d'exposer, d'exploser, il passe du français au russe, de l'allemand à l'anglais, des articles dans les journaux aux catalogues d'artistes dans les galeries, au cœur, au centre le poème, jongleur et mystique, il peut avoir la verve railleuse, le verbe féroce, les jugements cassants et définitifs, cet être de calcul est le plus spontanément sismique

sous la peau tannée du baroudeur, sous l'épiderme sensible du critique, dedans, sous les sortilèges du poète, le savoir

encyclopédique du lecteur universel, à l'intérieur, je l'ai vu traverser un jour la salle des professeurs comme un fantôme, le visage livide, traits tirés, d'un pas quasi mécanique il est parti, étonné, frappé, j'ai demandé à Vigée qu'est-ce que, Bosquet vient d'apprendre que sa mère dans son appartement de Riverside à New York souffre d'une grave maladie, allé d'un seul élan la rejoindre, m'a pincé le cœur, rien qu'à l'idée, si ma mère, sous la carapace de l'ex-guerrier, sous la voix dure, onctueuse, lyrique, cynique, la scène est restée gravée en moi, mère, si maladie grave, estocade soudaine, pâle comme un linge, je le revois, me revois, me renvoie mon image, Yves Bonnefoy, totalement différent, il n'a pas de personnage, juste une personne, la personne du juste, en complet équilibre avec lui-même, pas l'ombre d'un maniérisme, à la fois réservé et affable, d'une parfaite attention avec une légère distance, il sait aussi exactement écouter que parler, une parole chaude, vibrante, mais contrôlée, ne s'abandonne jamais aux accès ou aux excès, remarques pertinentes, pas une fois impertinentes, lorsqu'il n'aime pas quelque chose ou quelqu'un, il le dit, mais jamais il ne médit, des certitudes absolues, mais jamais d'intolérance, ce poète de la plus extrême complexité est un homme simple, cet esprit parmi les plus hauts n'a pas une trace de hauteur, il n'abuse en rien de son génie, avec lui je me suis aussitôt, malgré sa supériorité écrasante, senti à l'aise, en confiance, si différent de tous les autres ici, pas juif, pas dans les tourments d'identité, les tortures d'idées, les supplices de l'autodénigrement, les délices de l'autoproclamation, la lyre sans délire, le poids du savoir a fait de lui un esprit pondéré, sa présence irradie du lumineux, il est tout compénétré de la peinture d'Italie, Bonnefoy a comme tout un chacun ses abîmes, il ne s'y effondre pas, il les maîtrise, féru de philosophie, il la pratique, avec lui, ce n'est pas une abstraction, un mode de vie, j'ai tenté de lire *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, difficile, je ne suis pas sûr de saisir, le sens des mots m'échappe, et il se produit un miracle, on lui a demandé un soir de lire ses poèmes, sa voix s'est alors transformée, devenue incantation, psalmodie, rythme, rite, lui-même devenu célébrant, le cérébral devenu musique, tout s'éclaire, le sens s'est fait son, il éclate

de cet écrivain des cimes, j'ai reçu le conseil le plus terre à terre, une influence déterminante pour ma carrière, j'ai commencé à aligner des pages et des pages sur Corneille, je n'aurais pas pu

prévoir, j'ai appris les stances de Rodrigue par cœur, exercice de récitation, avec Deschamps en troisième, c'est tout, après le bac au revoir, et puis, pendant la préparation du *French 20* à Harvard, sollicitation pressante, passion soudaine, des pages et des pages jour après jour, commence à faire un amoncellement de feuillets jaunes à rayures vertes, marges rouges, papier de brouillon américain que ma plume gratte dans la fièvre, qu'est-ce que ce sera, je ne sais pas, moi, un essai, une tentative pour saisir le mouvement intime, cohérent des trente-deux pièces, et des lettres, des poèmes autour, tout enfin, critique de la totalité, mon projet fondamental, celui de Corneille, Sartre vient de publier un *Saint Genet, comédien et martyr*, je voudrais écrire *Saint Corneille, dramaturge et tragique*, l'inverse du héros toujours maître de soi et de la volonté toujours victorieuse, on ne touche pas à la tragédie sans être envahi dans le tréfonds par le tragique, quand j'aurai fini, je tâcherai de publier ce travail, la loi de notre profession, *publish or perish*, Bonnefoy a secoué la tête, de sa voix légèrement trémulante, *vous auriez tort de n'en pas faire un doctorat d'État, au cas où vous retourneriez en France*, là le hic, la bonne question, je me la pose sans cesse sans jamais pouvoir me résoudre, au cas où, ce sera sûrement un jour le cas, autant jouer le jeu, grave enjeu, Bonnefoy m'a donné une lettre d'introduction auprès de Georges Blin à la Sorbonne, naturellement j'ai dû modifier mon livre, pour en faire un ouvrage savant, accumuler les références, multiplier après coup les notes, habiller correctement le texte, lui donner le sérieux des bibliothèques, labeur énorme, refonte fondamentale, Bonnefoy m'a rendu un fier service, grâce à lui j'ai obtenu un titre essentiel à ma carrière, Bosquet, lui, m'a rendu un autre service, capital, négatif, la plume m'a toujours démangé ailleurs qu'en critique littéraire, littérature en direct, j'ai soumis à Alain mon premier roman, il l'a lu avec attention, amitié, *l'Un contre l'autre*, dit avec gentillesse, *il y a des qualités certaines, mais pour l'instant il faut le ranger dans un tiroir*

verdict bénédicte, les qualités m'ont aidé à persévérer, Alain a le goût exigeant, s'il a goûté certains aspects du texte, il faudra aller de l'avant pour tenter de me trouver, en attendant, il m'a épargné une sottise, un ridicule pénible, lui en sais gré, Henri Thomas, c'est encore tout autre chose, il n'est pas venu en visite pour un semestre, il a été embauché à plein temps, Vigée accomplit des miracles pour attirer des écrivains attirés, des poètes patentés, des types épatants,

totallement différents les uns des autres, au beau milieu du monde judéo-germano-intello-américain de Brandeis atterrit un coin rural de France, Henri Thomas a un air paysan solide, sous ses semelles voyageuses colle toujours un peu du sol des Vosges, il a traduit les sonnets de Shakespeare, lit couramment l'allemand, mais sa voix grasseyante a des saveurs campagnardes, il a des sapins odorants dans la bouche, à l'écouter je respire l'air des forêts, d'ailleurs, à peine arrivé à Waltham, il en a aussitôt exploré les entours sylvestres, promeneur toujours amusé, amusant, un éternel sourire de bonne humeur aux lèvres, il triomphe, *j'ai découvert, dans un endroit que personne d'entre vous ne connaît, quelque chose d'extraordinaire*, demande quoi, *la tombe de William Shakespeare*, je rigole, *sans blague*, il dit, *mais si, dans le cimetière de Waltham il y a une dalle du XVIII^e siècle qui porte ce nom*, qui d'autre qu'Henri Thomas irait fouiner dans le cimetière de Waltham, je ne savais même pas qu'il y en avait un, c'est tout Henri, le scrutateur des détails incongrus, du merveilleux au quotidien, il a décelé l'Angleterre dans *la Nuit de Londres*, maintenant il découvre l'Amérique, la sienne, il serait surréaliste s'il n'avait pas ses racines dans la culture classique, la voix faussement étonnée, toujours drôle, sans l'ironie incisive de Vigée ou de Bosquet, épaules carrées, le chef chenu, les grosses lunettes, quand je vais déjeuner en toute simplicité chez sa femme Jacqueline, d'au moins vingt ans plus jeune que lui, compagne dévouée à toute épreuve, et des épreuves, il y en a eu dans la vie d'Henri Thomas, l'a suivi avec une fidélité totale, maintenant avec leur fille, quand je suis invité chez eux, un vrai régal, d'hospitalité, de gentillesse, mais les apparences rustiques sont trompeuses, sous les galoches épaisses, le bonnet de fourrure à oreillettes qu'il porte l'hiver, mal ficelé dans des pantalons qui font des poches aux genoux, fagoté dans des vestes râpées, le rustre est l'être le plus raffiné, le plus subtil, il a été un intime d'André Gide, très lié avec Paulhan et Arland, il a ses entrées à la NRF, il me dit, *lors de votre prochain séjour à Paris, vous devriez aller leur rendre visite*, ajoute, *de ma part, Dominique Aury est charmante, ils ont leur heure de réception le mercredi après-midi*, je n'oserais pas, je n'ai publié qu'une étude à la Table Ronde, « *La Princesse de Clèves : une interprétation existentielle* », Thomas m'agrandit l'horizon, m'ouvre des espaces inédits chez le plus grand éditeur, il dit même, *allez voir aussi Queneau*, là il exagère, je n'aurais quand même pas le culot, Thomas dit, *vous auriez bien tort, je ne connais personne de plus abordable*, c'est ça, Brandeis, grâce à Vigée, l'œuvre de Claude, d'accord, il l'a créée pour lui, mais j'en profite au-delà de mes espérances, je croyais quitter la plus prestigieuse, la plus ancienne université d'Amérique pour une nouveau-née balbutiante, sur un coup de fil, un coup de

dés, afin que ma femme reste à proximité de ses parents, pas trop loin de son lieu d'études, la mort dans l'âme, j'aurais voulu rentrer en France, et brusquement la France, parmi les vastes pelouses quasi vierges de bâtiments, dans un trou perdu au fond des bois, j'en reçois la quintessence littéraire, elle vient à moi, toute chaude, chaleureuse, Claude, Alain, Yves, Henri ont dépouillé pour moi leurs patronymes, ils m'abreuvent de leur immense culture, un élixir de pensée, une manne roborative, grâce à eux, je suis au cœur de l'écriture, là où il bat, le mien du coup bat plus vite, à leur contact, pourquoi pas, un jour, plus tard, *et in Arcadia ego*, la littérature est comme l'amour, les femmes l'inspirent, mais il faut aussi des hommes pour y aspirer, des modèles qui font autorité, à qui l'on voudrait ressembler, des aînés qui vous enseignent et vous accueillent, les écrivains une confrérie, Molière a légué *l'École des maris*, *l'École des femmes*, à Brandeis j'ai vécu *l'École des frères*

(printemps 1959)

surgie soudain, resurgie encore, je ne peux pas croire, les bras m'en tombent, de la tombe, de l'oubli, ressortie du néant, je regarde de nouveau l'enveloppe, *M. Serge Doubrovsky*, 5, elle s'est souvenue de l'adresse, toujours les timbres superbes, 1,68 kčs, maisons médiévales serrées, *Cheb*, au coin en bas, à gauche, ČESKOSLOVENSKO, 60 h, immensité de pics neigeux, parc national des Tatras, toujours l'enveloppe jaune, papier de mauvaise qualité, comme chez nous juste après la guerre, ça m'a fait un choc, glissée avec le reste du courrier sous ma porte, reparaît soudain, la lettre se détache, m'attache, aussitôt m'attire, d'un coup tiré en arrière, combien, vertige d'années dans ma tête, je tourbillonne, je tente de la ressaisir, me ressaisir, ressuscitée, si lointain, si perdu dans ma mémoire, perdure quand même, je la sens, ressens sous le papier grossier, je me décide, j'ouvre, un seul feuillet, la date en haut, quelques jours à peine, août 1994, quand est-ce que pour la dernière fois je l'ai revue, je fouille dans les fragments de souvenirs, sous l'amoncellement épars des images, je la revois, éclats de soleil délavant sa chevelure blonde blanche, à l'embarquement, 1^{er} août 1969, Southampton, sur le *France*, retour au bercail familial, vers New York, elle, allant retrouver son mari à Londres, derniers éclairs fracassants de la passion, et puis chute dans les ténèbres, rien, terminé, toutes ces retrouvailles fulgurantes, dans les ardeurs de l'été, 66, 67, 68, 69, ça s'est refroidi, volcan éteint, reléguée derrière son rideau de fer, là-bas enfermée, moi, zigzaguant entre mes Paris-New York, des mondes séparés, hostiles, en guerre, naguère, quand, brisant les cloisons étanches, les murs opaques, flamboient, quelques jours, quelques semaines, à travers un dédale de randonnées, éblouissement en un labyrinthe de parcours qui zèbrent l'Europe, la Peugeot crème, la Mustang bleue filant train d'enfer le long des routes, et puis tout s'est arrêté net, film affolé de nos amours, coupure, THE END, élans de jeunesse enfouis sous un amas d'années, combien, pas possible, 69-94, déjà vingt-cinq ans, nos rencontres incendiaires, nos gares d'attentes fébriles, nos aéroports de départs désespérés, chus aux abysses de la nuit, Venise, Southampton, nos embarcadères défunts, UN QUART DE SIÈCLE, soudain elle débarque

à l'occasion d'un congrès de pédiatrie à Paris, je ne savais pas que c'était devenu sa spécialité, quand je l'ai quittée, elle était en

médecine générale, début de carrière, juillet 1966, lorsque je l'ai abordée sur le banc des Tuileries qui fait face à la place de la Concorde, devant le Jeu de Paume, elle était encore étudiante, où je dois faire une communication, doit être devenue importante dans la profession, j'espère que tu seras là, je serais heureuse de te revoir, son écriture anguleuse intacte, Eliška, P.-S., mets-moi un mot à cette adresse à Paris, curieuse coïncidence, à la fin du mois je m'apprête à regagner New York, elle arrive juste avant que je ne parte, toujours ainsi, des tamponnements instantanés, des contacts d'avance brisés, étreintes furieuses, furtives, au carrefour des voyages, aux intersections du temps, je serai heureux moi-même de la revoir, à l'improviste, reparue en une seconde, en une secousse, j'ai malgré moi une très forte appréhension, une crainte superstitieuse, chaque fois qu'elle est revenue, en 67 après 66, en 68 après 67, dans ces retrouvailles impossibles on a eu du mal à se retrouver, il y avait entre nous une faille, chaque fois elle a failli repartir, abîme soudain, à la gare de l'Est, venu en 67 en juin, la chercher, visage, vêtements par son voyage de vingt heures fripés, image ternie, la déité marine de Venise dans sa robe bleue collante sans manches à Murano envolée, ses bras, son sourire bronzés à la lumière éclatante d'Italie, maintenant mal habillée dans son tailleur de mauvaise étoffe, elle s'est promenée seule dans Paris, et puis départ, Mont-Saint-Michel, sans un mot, sans se tenir le bras, la taille, arrivés près du cap Fréhel, elle m'a dit, *je veux repartir*, j'ai dit, *je te mettrai au train à Nantes*, j'ai poussé en une dernière espérance jusqu'à l'hôtel de Rohan enserré de tamaris près du phare de la Coubre, à l'entrée de la Gironde, le ciel s'est d'un coup dégagé, la clarté bleue a explosé sur nous, en nous, le soir, je t'ai pénétrée follement, tâtée toute, mordue, léchée, de mon rostre te naviguant tout entière, sombré en toi, nos divagations le lendemain parmi les vagues, sur le sable, dans nos corps brûlants, de nouveau l'épopée de nos désirs a flambé, de nouveau l'épée, l'éperon te fouillant, te saillant, t'assaillant, toi, tressautant de chaque fibre, te cambrant parmi les râles, les cris, pareil en 69, à Orly, bavardant avec une autre passagère, chevelure transformée, plus folâtre, nimbée, calamistrée, malgré tous nos salamalecs, dans ton manteau bleu élégant, je ne t'ai plus reconnue, plus la même, pas le moindre frémissement ne me porte vers toi, pas la moindre envie de toi, après un an, dissipée, une nuée, dénuée de sens, on a pris la direction du sud, lançant la Mustang à fond de course rageuse, tu avais les larmes aux yeux, moi la rancœur au cœur, aucun corps à corps, *bis repetita*, ça été une bêtise, les miracles, on ne peut pas les répéter sur commande, deviennent des mirages, je m'en veux, t'en veux, absurde, soudain sur le Lot à pic comme l'autre fois sur la Gironde, du haut des

murailles du château, Mercuès, surplombant la rivière étroite, encaissée, subitement, une fois encore, un délire de désir nous a liés, fondus, confondus en une étreinte, encastrés l'un dans l'autre, enchaînés dans les spasmes, ma verge ruisselante léchée dans ta bouche, tu m'allaites, je halète, je te suce, je te bois entre les jambes, je vagis, enfoncé, dilué, en ton vagin béant, mon pieu t'empale entre tes fesses dans le creux noir, tu geins, je gémis, plaisir crucifiant, douleur béate, notre martyre, nous retrouver chaque fois pour nous perdre, une extase, avec au bout, la torture du départ, le supplice de l'absence, forcé, toi et moi, on hésite, après un an, pas prêts à remettre la machine à désirer, à délirer en marche, temps mort au début dans l'amour, seulement après vingt-cinq ans, tes yeux gris-vert j'en suis tout à fait dégrisé, tu n'existes plus, un fantôme de mes fantasmes, tu n'es plus personne dans ma vie, un personnage dans mes livres, ton corps, je m'en suis délivré dans les corps d'imprimerie

la Dispersion, Fils, effilochée de page en page, elle advient soudain hors texte, un avènement, un événement imprévu, elle m'estomaque, nous avons cessé de nous écrire, Elisabeth pour moi était morte, évaporée dans les lointains, disparue en une autre vie, reparaît brusquement dans la mienne, sa lettre sur mon bureau, c'est la même écriture grêle, fine sur le même papier jaune sale, j'ai mis un mot à l'adresse qu'elle m'indiquait à Paris, congrès de pédiatres, je lui donne mon numéro de téléphone, je l'invite à passer chez moi, plus qu'à attendre, quelques jours à peine après vingt-cinq ans, je continue à faire mes bagages pour l'Amérique, oiseau migrateur, je m'apprête à m'envoler vers New York, le Nouveau Monde, l'Ancien me revient, me remonte en bouche, je baigne dans sa saveur envoûtante, amère, une mélodie assourdie me tinte aux oreilles, des notes de piano tristement égrenées lento, décor à l'antique, l'Atlantique des nostalgies, j'écoute, le salon est lambrissé de bois verni, tapis épais, petites tables où de vieilles dames prennent le thé, cheveux blancs frisés, des tenues d'un autre siècle, sur le *Queen Elizabeth*, cinq heures de l'après-midi, rien d'autre à faire qu'à écouter ces airs révolus des années vingt, parmi ces tailleurs mauves et pourpres, je me laisse bercer, j'aime le *Queen*, il est des cabines aux cursives aussi ringard, aussi charmant que la musique du salon où je suis affalé sur mon siège, les 85 000 tonneaux gaillards, il faudrait une tempête déchaînée pour qu'il bouge, paquebot immobile sur les flots, moi, immobile dans mon fauteuil, l'oreille distraite, le cœur ailleurs, soudain, crépitement, les haut-parleurs interrompent les rengaines du piano tendre, bruit brutal, la voix grésille, *we are very sorry to inform the passengers*, nous informer de quoi, que le bateau coule, non, c'est la paix qui

sombre, au beau milieu de l'océan, *Russian troops and Warsaw Pact units have just entered Czechoslovakia and are moving in on Prague*, les tasses restent suspendues au bout des doigts, je suis cloué sur mon siège, printemps de Prague, DubcČek, finis, éliminés, comme en Hongrie en 56, soudain le tour des Tchèques en 68, logique, le bloc soviétique ne peut pas supporter la moindre bouffée d'air frais, ça l'enrhume, et alors il éternue avec les canons des blindés, *this morning at dawn*, toujours aux aurores que ça se passe, l'invasion m'envahit tout entier, *the Allied governments are consulting*, guerre ou pas guerre, la troisième mondiale, toujours la Tchécoslovaquie, rejeté violemment en arrière, trente ans, j'étais gosse mais je me rappelle, rue de l'Arcade, la famille penchée autour de la T.S.F., guerre ou pas guerre, je retrouve l'attente anxieuse jusqu'au fond des fibres, quand le prochain communiqué annonce peut-être la catastrophe ultime, le déluge de feu, peut-être cette fois le champignon de la mort qui monte au ciel, sera atomique, atomisés, nous en pleine mer, lorsqu'on arrivera au port, plus rien, des ruines calcinées, tous, toutes les heures, à l'écoute fatale du haut-parleur, parasites crépitent, destin grésille, les Russes ont occupé Prague, les gouvernements alliés toujours se consultent, et puis toujours Munich, le piano s'est remis à jouer des airs mélancoliques dans le salon désuet, une frousse intense, immense, pour rien, avant la fin de la traversée, la radio de bord nous a rassurés, l'ordre règne à Varsovie et à Prague, laisser faire laisser passer les troupes, une tradition bien ancrée, avant même qu'on jette l'ancre à Cherbourg, les tasses de thé ont repris leur danse, leur cadence, pas de guerre, cela ne concerne que les Tchèques, consternant mais pas notre affaire, le repas d'adieu du capitaine a été un sacré gueuleton, les centaines de passagers attablés entre les boiseries luisantes et les parquets astiqués pourront continuer leurs vacances

la guerre, au fond, pourquoi pas, depuis l'autre, 68, le pire été de ma vie, autant crever, ma mère morte en février, un amatride, la première fois que je vais toucher terre sans elle, plus de terre, l'appartement de la rue Duperré, le petit logis d'Asnières vides, la propriété du Vésinet depuis belle lurette vendue, il ne reste plus rien d'elle, de moi, en France, mon retour à Paris est une visite au cimetière, j'ai la morgue dans l'âme, pas même été à son enterrement, pas pu, pas eu la force physique, anéanti par la douleur innommable, la disparition impensable, le remords cruel,

affreux, me serre la gorge, m'étrangle, ne pas l'avoir revue une dernière fois, n'avoir pas aidé ma sœur à lui fermer les yeux, ma faiblesse, ma lâcheté me crachent au visage, j'aurais pu rester l'été à New York, dans la demeure familiale de Flushing, avec mes filles, mais cet été est à ma mère, j'ai dû revenir, chercher ses traces, hanter nos lieux, la revivre en moi, si j'ai manqué ses obsèques, qu'elle ait ses funérailles dans mon cœur, Jean, Julien sans terre, où aller, sinon chez mon oncle, son frère, celui qu'elle a toujours appelé « le petit », 118, rue de la Pompe, l'appartement immémorial, aussi loin que mes souvenirs remontent, toujours déjà là, tapis rouge, tringles dorées, rampe vernie, au cinquième le bouton de cuivre, initiales gravées H.W., chez mon oncle je me sens encore un peu chez moi, la cuisine exquise de ma tante a le fumet du terroir, j'atterris chez eux, nulle part ailleurs où je pourrais mettre le pied, je sens encore là une place, accueilli larmes aux yeux, les bras ouverts, serré contre le torse puissant de mon oncle, frère, fils, nous avons communiqué en la même femme, nous l'aimions tous deux d'amour, forcé aussi, on a replongé dans l'Histoire, assaillis par les événements, le coup de Prague, mon oncle ne décolère pas, ancien compagnon de route, il ne peut supporter de voir l'URSS sur cette voie, ancien résistant, toute occupation le révolse, le révolte, de nouveau, comme il y a trente ans, l'oreille collée à la radio, ensemble on a épié les nouvelles

le téléphone a sonné, mon oncle m'a dit, *c'est pour toi*, moi étonné, je n'ai encore prévenu personne de mon retour, j'ai pris l'appareil, une voix modulée éclate, LA SIENNE, Eliška soudain, surpris à perdre le souffle, je bégaye, *mais comment tu as su, d'où m'appelles-tu*, pas possible, absolument incroyable, les Russes ont coupé Prague du monde et elle m'appelle, léger rire, *Serge*, mon nom entre ses lèvres me fait tressaillir, si totalement inattendu, après nos cavalcades de 67, collant au littoral atlantique de crique en baie, langues de sable étirées à l'infini sous le soleil fulgurant, inondés d'incandescence bleutée de Royan à Cerbère, ensuite tu es repartie, enfoncée de nouveau dans l'ombre, engloutie dans les ténèbres, plus une lettre, une carte, un signe de toi, le rideau de fer s'est rabattu, je suis passé à la trappe de l'oubli, crispé d'impatience fébrile, je demande, *mais enfin où es-tu*, elle dit, *en bas, au bureau de tabac de l'avenue Victor-Hugo*, je répète, hébété, *en bas*, abasourdi, assommé, l'Europe est sens dessus dessous, nouveau 38, peut-être après nouveau 40,

l'Histoire sonne le tocsin, et soudain au téléphone, sa voix, *Serge*, qui me résonne au creux de l'oreille, à mille lieues dans le grouillement des blindés, fracas des chenilles, écrasée par l'impitoyable marée d'acier, peut-être à des Hiroshimas l'un de l'autre, elle dit, *je suis en bas, au coin*, je crie, *j'arrive*, tamponné choc le crâne qui tinte, j'ai dit à mon oncle, *elle est là*, il a aussitôt compris, j'ai dégringolé les marches, en bas, au coin, le tabac, j'entre, ELLE EST LÀ, assise, dans son tailleur gris-vert, à ses prunelles assorti, quand je la léchais son goût de coquille d'huître au cap Gris-Nez en 66, une autre vie, réincarnée, éberlué, j'arrive à peine à parler, *comment est-ce que*, simple, son mari et elle en séjour d'études en Angleterre, lui à Oxford, elle à Londres, chacun dans sa spécialité, surpris là-bas par l'Apocalypse, je demande, *qu'allez-vous faire*, elle dit, *mon mari et moi avons beaucoup hésité, réfléchi, nous avons décidé de rentrer*, je hurle, *là-bas*, son visage s'assombrit, *c'est quand même notre pays, nous ne faisons pas de politique, je pense qu'on nous laissera regagner nos laboratoires, ils ont besoin de chercheurs*, elle soupire, *ça n'a pas été une décision facile, à la fin on n'en dormait plus*, son visage toujours aussi fascinant, pommettes hautes, faciès slave, ses yeux couleur d'océan, ses cheveux blonds, étoupe, filasse, presque blancs, courts, mais une fragilité nouvelle, plus ma déesse marine, ma nymphe, mon égérie, une agitation subreptice, crispation des lèvres, je dis, *combien de temps restes-tu à Paris*, elle dit, *nous prenons le train ce soir*, je dis, *le train qui met vingt heures*, elle dit, *cette fois ce sera probablement plus*, je demande, *comment as-tu eu mon numéro*, elle sourit, *j'ai essayé toutes tes adresses*, je dis, *c'est un coup de chance, je viens juste d'arriver*, pas de périple glorieux cette fois, un croisement à un carrefour, je demande, *je voudrais au moins t'inviter à déjeuner*, elle secoue la tête, *mon mari va revenir dans quelques minutes*, je dis, *mais alors cet après-midi*, elle dit, *nous avons des courses à faire*, je dis, *mais alors je ne vais plus te voir*, elle sourit, *tu me vois*, je dis, *oui, mais cela ne fait pas mon compte*, elle dit, *ni le mien, mais que faire*, d'un seul coup, je n'ai pas réfléchi, réflexe, *j'irai te voir à Prague*

il y a des domaines, je pèse le pour, le contre, peut durer des heures, des jours, peux pas me décider, dois me résoudre à pile ou face, d'autres fois, pas un dixième de seconde d'hésitation, Prague, c'est la gueule du loup, m'en fiche, j'irai y plonger, impossible que je la voie cinq minutes et puis qu'aussitôt elle retourne au trépas du

silence, à l'abolition de l'absence, combien de temps, une éternité peut-être, un mot de moi lui est parvenu, j'ai bien reçu sa réponse, entendu pour début octobre, un week-end, elle dira à son mari qu'elle doit faire des recherches à la bibliothèque de la faculté de médecine, pas été comme sur des roulettes du tout, cette équipée, d'abord, visa, avant midi, on accorde trois jours au plus, j'ai dû remplir des paperasses à n'en plus finir pour un visa de trois jours, le préposé était très soupçonneux, pourquoi dans les circonstances je voulais aller à Prague, voir des amis, visiter une ville merveilleuse, quels amis, lui a fait dresser l'oreille, rencontrés l'été dernier pendant les vacances, leur nom, adresse, profession, octobre n'est plus la saison des vacances, si, dans mon métier, j'ai un congé d'un semestre, interrogatoire de police, les procès de Moscou pour aller trois jours à Prague, *vous ne pourrez pas rester un jour de plus*, je dis, *pas une heure et je ne possède pas d'appareil de photographie, pour Prague, il doit y avoir des cartes postales*, réponse dans huit jours, je dois revenir moi-même, entre dix heures du matin et midi

pourquoi ils m'ont accordé un visa, saurai jamais, j'ai été plutôt surpris, m'attendais au pire, peut-être mon nom russe pour une fois m'aura servi, saurai jamais, j'ai prévenu mon oncle, personne d'autre, début octobre 68, Prague n'était pas un endroit fréquentable, à mes risques et périls, tant pis, mon oncle a toujours été l'homme des aventures, mais il m'a dit, *tu feras bien attention, mon petit, songe à ta famille*, ma famille, je dois dire, pendant ces moments de fièvre, je n'y songeais plus, advienne que pourra, IL FAUT que j'y aille, un point, c'est tout, je la revois au café, si proche, si distante, insupportable, l'Histoire entre nous, je lui ferai une entourloupette de plus, ce ne sera pas la première fois que je lui glisserai entre les doigts, à l'Histoire, train j'ai mes limites, vingt heures, merci, j'ai pris un aller-retour en Boeing 707, du solide et du rapide, l'appareil pachydermique a ronronné pendant deux heures, puis a commencé la descente, là j'avoue, mon cœur s'est soudain mis à battre, anticipation du miracle, une victoire sur le destin, mais appréhension aussi, crainte, mon nom sous les Boches, bon pour passer à la casserole, Doubrovsky pour les Russes, trop russe, peut-être un espion qui fait semblant de ne pas parler la langue, trop tard, le sort en est jeté, une couche épaisse, noire, de nuages, par le hublot je n'aperçois rien, des volutes impénétrables nous enveloppent, le régime du moteur vrombit, attachez ceintures, à la

dernière seconde, un bout de piste, l'avion s'est posé sur le sol

poignantes, irréelles, envoûtantes, des moments de rêve, toutes ces scènes en clair-obscur dans ma mémoire, des pans entiers anuités, d'autres instants qui explosent de lumière, une clarté pâle à l'arrivée, le jour ne s'est jamais levé, l'inverse de nos incendies maritimes, le ciel un fuligineux linceul, elle était là dans le hall, mes bagages fouillés à fond, mon visa scruté en détail, je me suis précipité au-delà de la barrière, toutes entraves brisées, vers elle, vers toi, j'ai voulu la prendre dans mes bras, elle a dit, *non, pas ici*, j'ai compris que j'étais dans un autre monde, une planète différente, je n'ai pas pu même lui tenir la main, dangereux pour elle, je suis étranger, donc étrange, suspect, je demande, *vous êtes contents d'être rentrés*, elle hausse les épaules, *nous n'avons pas le choix*, je me suis tu, bagages laissés à la consigne, bras ballants, j'ai marché à ses côtés, le ciel de poix pesant sur la ville, le silence pesant sur la poitrine, de temps à autre, une voiture file, disparaît, les rues vides, elle m'a demandé, *qu'est-ce que tu veux voir*, j'ai répondu, *c'est toi le guide*, on a marché tout droit le long d'une avenue, les noms sont imprononçables, je la fais répéter deux trois fois, je renonce, sur la gauche saille l'énorme forteresse hérissée de tours, je demande ce que c'est, *Hradčany*, le Château, de loin aussi les flèches de la cathédrale, elle dit, *nous visiterons plus tard*, on passe devant un vaste palais Renaissance, fenêtres de toutes les formes, bossages sculptés des façades, elle dit, *c'est le palais Schwarzenberg*, murs bariolés, partout jaillissent clochetons, bulbes baroques, aiguilles gothiques, couleurs tournoient dans ma tête qui titube, immense dôme vert pâle couronné d'une coupole, tours carrées avec aux quatre coins des pinacles effilés, pignons à gradins, fenêtres à lourdes travées, façades jaunes, roses, grises, de pierre, de brique, nous sommes arrivés à la Vltava, aux eaux sombres, nous avons traversé le pont Charles, parapets ornés de statues tourmentées, agrémentés de lampadaires, je regarde, mais je ne vois pas la ville magique, insensible au foisonnement des clochers, au moutonnement des orbes, je suis de glace, ce que j'aperçois me frappe les yeux, me cogne au cœur, me donne des relents de nausée, le long des avenues, aux carrefours, des tanks russes, canons dardés vers les passants, montent la garde, étoiles rouges se mêlant en tourbillons avec les croix gammées, ce que je vois, ce n'est pas l'architecture émerveillante des façades versicolores, ce sont les

traces de balles sur les murs, la pierre par rafales éclatée, je ne sais plus où, il y avait sur un trottoir des gerbes de fleurs, elle m'a expliqué d'une voix tremblante, comme elle a pu, qu'un étudiant avait été abattu là, à l'entrée des chars soviétiques, six semaines à peine, elle me parle à voix basse, peur qu'on ne l'entende s'exprimer dans une langue étrangère, peur, je remarque que les rares passants marchent vite, rasant les maisons, peur de se faire remarquer, se faufilent entre mes regards, ne regardent jamais les Russes, je me sens totalement fraternel et tout à fait étranger, j'ai mon échappatoire en poche, précieux billet de retour, quand même m'écrase la poitrine, vingt-huit ans, plus d'un quart de siècle que j'ai eu mon Occupation

quand nous avons traversé le pont, toujours sans nous effleurer, dans le lacs tournoyant des ruelles de la vieille ville, il n'y avait plus de tanks, je respirais mieux, notre marche furtive redevenait une promenade, les gens marchaient la tête haute, droite, Prague était à nouveau un berceau de rêves médiévaux, romantiques, j'ai fini par lui demander, *où est-ce que tu nous emmènes*, elle n'a rien dit, nous sommes entrés dans un cimetière, des tombes récentes, nous nous sommes arrêtés devant la dalle de Franz Kafka, la première envie que j'avais en venant à Prague, naturellement, je n'ai rien dit, elle savait, pas besoin de lui demander, j'ai dit *merci*, elle est restée silencieuse, je demande, *est-ce qu'on trouve ses livres, a-t-il été traduit en tchèque*, Eliška a secoué la tête, Kafka interdit, monde kafkaïen, il avait trop bien tout prévu, Château qui écrase la ville, processus du Procès permanent, et pour comble un juif, cela n'est pas de bon aloi dans l'univers communiste, elle m'a touché légèrement le coude, comme une tendre poussée, elle m'a conduit à quelques pas de là par les étroites ruelles, autre cimetière, des centaines et des milliers de stèles tombales avec des lettres hébraïques, inclinées sous le faix des siècles de travers, date du XV^e, l'Ancien Cimetière, le plus vieux d'Europe, comment les nazis n'ont pas dynamité tout ça, les seuls survivants sont les morts, à côté, la synagogue peinte en jaune, couleur de l'étoile, toit plongeant, gâbles gothiques, on n'en avait jamais parlé, d'instinct elle m'a emmené là d'abord, par amour, je lui ai pris dans ce désert des âges évanouis la main, l'ai serrée très fort, elle sait que je ne fréquente ni l'hébreu ni les synagogues, mais là, butte témoin des luttes pour la survie, j'ai beau être un juif errant, athée, dans ce sol, ce socle primitif, j'ai mes racines, mes

ancêtres, je ne pratique pas plus leur religion que la chrétienne ou la bouddhiste, mais c'est mon peuple, j'en suis issu comme un Breton de la Bretagne, je contemple, penchés de guingois sur l'herbe, mes dolmens et mes menhirs, indéchiffrables, inébranlables, seulement, après, il n'était plus en mon pouvoir de jouer au touriste, après les morts morts, d'aller guigner d'un œil curieux les morts vivants, ombres hâtives qui glissent le long des murs, je ne peux pas, à peine arrivé je n'en peux plus de respirer sous la botte, les tanks me hantent, je ne veux plus les revoir, sa main toujours en silence dans la mienne, je lui dis, *quittons la ville*, elle demande, *où veux-tu aller*, je réponds, *n'importe où au fond des bois*

nous sommes ressortis, je ne sais plus comment, où, nous avons trouvé un taxi, Eliška et le chauffeur ont parlé tchèque quelques instants, banni de leur conversation, j'attends, elle sourit, elle dit, *il est très gentil, ce chauffeur*, ajoute, *il m'a indiqué un bon endroit*, la Moskva brinquebalante a retraversé les ruelles antiques, pris un autre pont, on a longé la Vltava, et puis on s'est engouffrés dans les bois, je dis, *quels beaux sapins*, amusée, elle me corrige, *ce sont des épicéas*, je ne reconnais même pas les arbres, je suis totalement perdu, sur mon siège je me recroqueville, lui reprends la main, elle serre la mienne, se penche vers moi, m'effleure la joue, avec le chauffeur elle est en confiance, elle m'embrasse, lui murmure quelques mots d'encouragement dans un allemand aussi cahoteux que sa voiture, *ja ja ein Kuss*, je le regarde, il a une très belle tête grisonnante, un profil splendide, épaules bien carrées, au bout d'une demi-heure, il nous dépose devant le saint des saints, Hotel International, façade imposante, du granite, du marbre, une énormité stalinienne lugubre, le chauffeur explique, le rendez-vous des dignitaires soviétiques en ville, un peu en retrait, ceinture odorante de la forêt autour, un peu moins sinistre qu'à l'intérieur de la cité écrasée, lorsque nous nous sommes pointés à la réception, il y a eu entre Eliška et l'employé casquette galonnée tout un palabre en tchèque, j'ai montré mon passeport avec mon visa, le préposé l'a longuement examiné, reniflé presque, j'étais en règle, pour Eliška cela n'a pas été tout seul, elle a montré son propre passeport, il lui a été pris, confisqué avec le mien, il y a eu une chaude explication avec de chaque côté de grands gestes, le flic a hésité à nous donner une clé, elle dit amèrement, *il m'a traitée comme une prostituée*, on doit les laisser monter pour les dignitaires soviétiques, mais,

doctoresse, ils ne doivent pas voir souvent la profession, éminemment suspecte, prenant chambre avec un professeur français domicilié en Amérique, ça sent carrément le roussi, je dois être l'agent 007, l'anglais, le français ici ne servent pas à grand-chose, j'ai tiré un billet de vingt dollars de ma poche, le langage universel, il nous a remis les clés sans plus rien dire, Eliška avait l'air tout agitée, *je ne pourrai pas rester longtemps ici, ça me gêne*, nous étions mieux dans les hôtels tout au long du littoral atlantique, au lac de Garde à Sirmione, l'hôtel Mirabello, face à la nappe bleue scintillante, et à Venise sur le sable si fin du Lido, l'Italie, voici deux ans, évanouie au fond des siècles, nous sommes montés à la chambre, correcte, froide, salle de bains à l'occidentale, grande fenêtre avec des rideaux à fleurs, je demande, *qu'est-ce que tu veux faire, le temps est précieux*, elle n'était plus elle-même, retenue, silencieuse, sans doute que son escapade sera rapportée à la police, voire au mari, l'ordre socialiste c'est l'ordre moral, ces pseudo-révolutionnaires sont de véritables puritains, elle dit, *sortons nous promener*, elle a du mal à rester dans la chambre, nous avons fait une longue randonnée parmi les épicéas, les sapins, les pins, moi me trompant à chaque fois d'espèce, devenu un jeu entre nous, elle a retrouvé dans les bouffées odorantes son sourire, son entrain, je l'ai enfin RETROUVÉE, en France aussi il y avait toujours un certain délai, ici c'est pire, mon monde ne s'intègre pas dans son monde, une collision d'univers, collusion difficile, peut-être impossible, dans la forêt nous nous sommes de nouveau tenus par la taille, personne pour nous voir, nous sommes rentrés dîner à l'hôtel, saison des chasses, nous avons eu un civet robuste de sanglier avec les inévitables boulettes nageant dans la sauce brune, bon, et le vin roumain aussi, fort, âpre, et le dessert, excellent, un strudel aux pommes et aux noix, comme dans l'empire austro-hongrois, comme chez Goldenberg rue des Rosiers, au cœur de l'Europe centrale, après, sans qu'elle montre la moindre émotion, nous avons gagné notre chambre, pour la première fois seul à seule depuis un an, revue au tabac avenue Victor-Hugo en hâte, par pur miracle, de nouveau en tête à tête, corps à corps, je l'ai attirée sur le lit, nous sommes restés allongés l'un contre l'autre, à un moment j'ai voulu passer la main sous son corsage, sous sa jupe, le long de ses jambes, elle m'a dit, *laisse*, quand j'ai voulu la caresser, elle a dit, *arrête*, j'ai fini par l'embrasser sur les lèvres, elle n'a pas ouvert la bouche, j'ai dit, *tu ne m'aimes plus*, elle a éclaté en sanglots, *je t'aime trop, après-demain tu vas repartir, je ne te reverrai peut-être plus jamais*, je dis, *mais tu reviendras en France l'été prochain, comme les autres étés*, sa voix se casse, *avec le régime que nous avons maintenant, avec les Russes partout dans tous nos bureaux qui décident tout*, sa tristesse m'a

soudain envahi, nos soleils, nos fulgurantes randonnées d'un seul coup éteints par les tanks postés sur les avenues, les blindés installés aux carrefours, après l'étoile jaune pour nous, pour eux l'étoile rouge

le lendemain, puisque j'étais là, puisqu'il fallait faire quelque chose, puisque nous ne nous reverrions peut-être plus jamais, nous avons déambulé dans le vieux Prague, visité le Château, la cathédrale, baroque, gothique, clochetons, portails me tourbillonnant dans la tête, le cœur si vide, je ne me souviens de rien, des soldats russes plantés devant certains bâtiments, tourelles des chars dirigées vers les passants qui rasent les façades, ça puait tellement l'Occupation, ça m'empoissait les pensées, en plein jour ténèbres funèbres, replongé dans l'immonde fange des années quarante, en ville elle ne me tenait plus la main, pourquoi suis-je venu, je me sens si esseulé, je dis, *rentrons*, fin d'après-midi, ciel gris, tout est voilé d'un crêpe opaque, nous avons erré quelque temps dans la forêt, insiste, *rentrons*, cette chambre d'hôtel poussive, notre seul abri, notre havre, derrière les épais rideaux à fleurs, besoin éperdu de rallumer nos soleils, l'incendie de nos liesses estivales, quand j'embrassais ton corps embrasé, peut-être la dernière fois, je me suis jeté sur toi, nous avons roulé dans le lit, dans ta houle, déshabillée, ma poitrine écrasant tes seins, soulevé d'un élan irrépressible, étreinte, triturée, pénétrée toute, fouillant de mon dard le ruissellement de tes chairs, je veux te clouer à moi, te river, j'y arrive, quand tu te cambres secouée de spasmes, quand tu me griffes les épaules, nous avons hurlé ensemble, giclé, abîmé en toi, coulé au fond de ton bassin, noyé dans ton ventre, lorsque j'ai refait surface, des larmes le long de tes joues, je les ai léchées, tes pleurs salés, le goût de ta peau lorsque tu as rejailli de l'écume au cap Gris-Nez, au moment où je vais te perdre, entière revenue, de nouveau mon étrave en toi, de nouveau ballotté entre tes cuisses, dans le roulis de tes hanches, emporté par tes lames, soudain rejeté à sec, réveillé net, neuf heures, il faut descendre dîner

elle m'a gentiment touché le cou, *ton avion part à 11 heures, tu dois te lever*, abasourdi, abruti, lourd de sommeil, trop d'émotions,

j'ai dû doubler ma dose habituelle de somnifères, je demande, à *quelle heure part ton train*, doit regagner sa province, le domicile conjugal, ses recherches en biologie, son laboratoire, elle dit, à *trois heures*, je dis, *si je reste, ça me fait encore six heures de toi*, elle a eu l'air étonné, *mais ton billet*, je dis, *je m'en fous, je ne te quitterai qu'à la gare*, elle dit, *mais comment repartiras-tu*, je réponds, *tu oublies notre gentil chauffeur de taxi, il t'a laissé son numéro de téléphone, tu ne te souviens pas, il avait offert de me reconduire à la frontière, de toute façon, je dois passer voir mon ami Wilhelm à Munich*, elle dit, *mais pourquoi ne pas prendre le train, c'est moins cher*, je dis, *il part vers midi, et moi, je veux rester avec toi jusqu'à trois heures*, surprise, heureuse, elle a appelé le chauffeur, il était libre, il a expliqué, ce sera six cents couronnes pour me conduire à la frontière, après j'appellerai un taxi à Regensburg qui viendra me chercher, c'est à dix minutes de la frontière, elle a souri, *tu es fou*

fou d'elle, amour fou, on peut à peine se parler, elle sait très bien l'allemand, mais moi, très mal, en français, je la comprends, elle me comprend, mais nous n'avons rien à nous dire, lui parler de Corneille ou de Proust, elle de biochimie moléculaire, elle évite de mentionner sa vie de famille avec son mari, j'hésite à m'étendre sur ma maison de Queens et mes filles, nous communiquons par nos surfaces, nos corps s'aiment, nous avons, très violemment, une passion physique, c'est tout, mais c'est suffisant, j'ai à la toucher une ivresse que je n'ai jamais eue jusqu'ici avec une autre, à l'enlacer un élan de chaque fibre, un élan à traverser les mondes, je les ai franchis, je suis passé du mien au sien, pas un instant je n'ai réfléchi aux risques, six semaines après les Russes venir à Prague, je suis bon à enfermer, justement, voilà le mot, je ne suis pas encore ressorti, ressortissant d'un pays capitaliste dans la capitale rouge sang, je n'ai pas pensé aux conséquences, père de famille, j'ai deux filles, la revoir resurgie du néant au tabac de l'avenue Victor-Hugo, au coin de la rue, repartie aussitôt, je la suis immédiatement, attirance magnétique, comme un aimant, un amant soulevé en moi, une bourrasque de désir, plus peut-être, je n'aime pas le mot amour, il est trop vaste, trop vague, des pieds à la tête chaviré, la tête chaque fois elle me la fait perdre, perdure, 66, 67, maintenant 68, et je la perds de nouveau, billet d'avion en poche, pour quelques heures de plus d'elle, je m'accroche à ses lambeaux, je m'agrippe à sa présence, retour en taxi, six cents couronnes, je suis le roi des romantiques ou des imbéciles, tout le matin nous sommes restés hors du temps, corps à corps, l'un contre l'autre, l'un dans l'autre, nu à nue, tombé des nuées, téléphone sonne, nous avons dépassé midi, plier bagage, rappel à l'ordre, nous avons vite rassemblé nos affaires, moi, dans ma valise, toi, dans la tienne

moi, dans un sens, toi, dans l'autre, le taxi au rendez-vous, il t'a amenée d'abord à ta gare, tu t'es éloignée vers ta vie, ta ville, disparue dans la foule à l'entrée, le chauffeur m'a dit, *on y va*, doigts accrochés à la carcasse délavée, délabrée, de la Moskva, j'ai dit, *un instant*, peux à peine tenir debout, ne peux pas partir, attends quoi, qu'elle, soudain en un éclair ressortie, traits crispés, tu m'as regardé sans faire signe, fugitive étreinte d'yeux invisibles, je n'ai pas pu bouger la main, te faire un geste d'adieu, écrasé, de marbre, FINIE, ELLE, épopée, périples, les clartés d'Italie sur tes bras nus, tes jambes grimpant allègrement sur le sable brûlant du mont Pyla à Arcachon, envolée, évanouie, corps de pierre, cœur vide, il faut qu'à mon tour je m'éloigne, le chauffeur dit, *elle avait du chagrin*, la dame, je dis, *moi aussi*, il a mis le moteur en marche, une dernière fois à travers la cité antique, ruelles, avenues, et puis jetés dans la forêt, profil des montagnes à l'horizon qui peu à peu s'enténèbre, la bagnole cahote, la Moskva croise une ou deux Trabant, replié en moi, affalé, je ne vois même plus le paysage, le chauffeur à noble tête grisonnante, aux épaules carrées, s'est remis à me parler, je demande, *où avez-vous appris le français*, il se tourne à demi vers moi, *je n'ai pas toujours été chauffeur de taxi, je faisais partie de l'équipe nationale de hockey*, je dis, *sur glace*, il rit, *bien sûr, alors j'ai pas mal voyagé, j'ai appris le français à l'école et dans la vie*, une espèce de chaude intimité d'espace s'établit, la course est plus longue que je ne pensais, mais je ne connais pas la géographie, quelle distance de Prague au poste frontière, aucune idée, sans importance, prix fixe, lui qui conduit, il soupire, *moi aussi j'ai mes peines*, demande, *d'amour*, il soupire encore plus fort, *oh oui, je connais une jeune fille à Graz*, je dis, *une belle Autrichienne*, il dit, *très belle, très jeune*, il dit, *je suis déjà marié et puis mon amie ne veut pas quitter son pays*, je dis, *alors comment vous voyez-vous*, il dit, *pas souvent, pas assez souvent, quand j'ai une course là-bas*, demande, *qui*, répond, *des hommes d'affaires allemands*, ajoute, *mais maintenant avec les Russes, les frontières sont fermées, je ne sais pas quand je reverrai mon amie*, je ne dis plus rien, je songe à la mienne, juste perdue, il me semble qu'il y a déjà entre nous une éternité, regarde ma montre, ne fait qu'un peu plus de deux heures, je demande, *dans combien de temps arriverons-nous*, il dit, *à peu près autant*

(octobre 1968, août 1994)

SANTÉ, BONHEUR, il va falloir que j'envoie un nombre minimum de cartes, en Amérique, en Angleterre, c'est simple, *Season's Greetings*, du houx vert sur fond rouge, suffit, ici, au tabac du coin, des Pères Noël joufflus, je pousse jusqu'à la papeterie, des cierges allumés, des chats miaou, des chiens oua oua, des singeries de gosses, je cherche en vain près de chez moi des cartes adultes, pas une, je dois me hâter, nous sommes déjà le 8 janvier, il me reste une dizaine de jours pour répandre la bonne parole, pour répondre au courrier reçu, tournée obligatoire des vœux, obligé d'aller jusqu'à la grande librairie Lamartine, n'aime pas, d'habitude j'évite comme la peste, à l'angle de la rue de Longchamp et de la rue de la Pompe, tout là-haut, l'appartement de mon oncle, depuis 1932 j'y ai mes plus lointains souvenirs d'enfance enfouis, enfuis, escalier raide, rude escalade avant d'arriver au cinquième, rampe vernie, tapis rouge, tringles de cuivre, odeur chaude de renfermé, plus qu'à refermer la mémoire, l'appartement est vide, mon oncle mort depuis sept ans, à Lariboisière il n'y avait plus qu'un animal inconscient luttant de toutes ses fibres en une lente agonie, entouré de la famille pétrifiée, solide mon oncle, comme mon père, de vrais hommes, il a longtemps tenu, l'animal a succombé, les aiguilles des appareils enregistreurs se sont arrêtées, pas lui, plus lui, sa voix tonitruante, les bras ouverts de son accueil chaleureux, quand il embrasse ma mère en visite, *ma Renée*, lui c'est son Henri, *c'est ta mère qui m'a appris à lire la poésie*, il ajoute avec son sourire épanoui d'amour, *tu sais, elle a été pour moi plus qu'une sœur*, ses yeux s'embuent, mon oncle a été pour moi plus qu'un oncle, un second père, novembre 43, sur le seuil du pavillon de Villiers, ma mère, avec ma sœur et moi derrière, on n'en mène pas large, rasant les murs, on a décousu les étoiles, accourus pour nous cacher, ma mère, mots tremblants sur le pas de la porte, *Nénette, je ne sais comment vous remercier*, réponse retentit encore dans ma tête, *ne me remerciez pas, c'est pour Henri que je le fais*, elle aimait son beau-frère à la folie, à travers elle, mon oncle qui nous a sauvé la vie

je ne peux pas m'empêcher de lever les yeux, sensation bizarre, vue étrange, je ne sais qui a repris l'appartement, les persiennes sont toujours fermées, chaque fois que je dois passer par là, ne peux pas toujours éviter, je regarde, les volets sont à jamais clos, comme un cercueil, au moins à la librairie Lamartine il y avait le choix, j'ai pris

des cartes avec les jeux de soleil de Pissarro sur les robes Belle Époque, réconfortantes en ces jours d'extrême froidure, de ciel noirâtre, d'autres, *Meilleurs vœux et souhaits sincères*, plus grandes, avec un liséré rouge, plus chères, le double des impressionnistes pour du bristol glacé, le commerce n'est pas mon fort, je ne cherche pas à comprendre, j'achète le strict nécessaire, je ressors, sans un coup d'œil en arrière, en haut, fini, je retrouve le monde des vivants, je reprends mon rythme de croisière le long de l'avenue Victor-Hugo, il fait très froid, avec des bouffées de vent, mais sans neige, Paris a échappé au duvet blanc mortel qui recouvre les trois quarts de la France en cet hiver sinistre, cela ne vaut pas la Seine gelée en 42 qu'on traversait à pied d'une rive à l'autre, mais quand même, j'ai de la chance de ne pas être bloqué, enneigé ou verglacé sur autoroute, je hâte le pas, col relevé, chapeau sur la tête, emmitoufflé dans mon écharpe, je passe devant l'excellente fromagerie, le remarquable traiteur, halte-là, pas de halte, j'ai assez festoyé pendant les fêtes en Angleterre chez ma sœur, à Paris ensuite avec ma fille, maintenant repos gastronomique, repas maigres, garder la ligne, ce qui m'en reste, pas beaucoup, à mesure que je m'émacie du visage, je me boursoufle de la bedaine, peux pas supporter de me voir de biais dans la glace de l'entrée, boutiques de vêtements de luxe en mini-soldes, j'effleure à peine, sans intérêt, rue de la Pompe, fringues de jeunes nantis, au tournant sapes du troisième âge bourgeois, je me faufile entre, sans but, à la dérive des pas dans l'air glacé, mon seul exercice, ma déambulation postprandiale, hygiène de la tripe, je traîne, j'entraîne ma carcasse, je l'entretiens, elle a beau vouloir me lâcher, je la remets en marche sans relâche, lire, écrire, manger, on ne peut pas toujours vivre sur ses fesses, dégourdir les jambes

SANTÉ, début janvier, avec mes cartes je vais la souhaiter aux autres, à mon tour, je reçois des vœux, bien intentionnés, très gentils, tu parles, SANTÉ, jamais su ce que c'est, lait maternel, premières purées, pas de petits pots tout préparés à l'époque genre Gerber, me rendaient malade, ce qu'on me donnait, je le rejetais aussitôt, ma mère essuyait tous mes vomis, elle me l'a assez répété, mes réplétions impossibles, ses tourments journaliers, mes haut-le-cœur, me les a serinés ad nauseam, la nuit je hurlais, mon père marmonnait, *je dois travailler demain matin, occupe-toi du petit*, division des tâches, ma mère se levait, me berçait une grande partie

de la nuit dans ses bras, *après ta naissance, j'ai perdu le sommeil*, moi aussi, je ne l'ai jamais retrouvé depuis, s'allonger, s'endormir naturellement, j'ignore ce que c'est, mes sommeils déclinent les étapes du Codex, années quarante, Sonéryl, de jolis comprimés roses dans un long tube vert, tellement pris qu'au temps de Normale, suis tombé dans une espèce de coma, années cinquante, cette fois, Imménocral, Binocral, des barbituriques blancs en boîte, années soixante, le temps du Mandrax, du Calcibronat effervescent, ainsi de suite, au gré des modes médicamenteuses, le Rohypnol, le Stilnox, les gouttes de Théralène, ça marche des mois, des années, et puis stop, une belle nuit, l'effet s'arrête, INSOMNIE, détresse totale, rien que je redoute autant, vous laissez le matin patraque, une loque, claqué, vite, je cours au nouvel hypnotique dernier-né dernier cri sur le marché des songes tranquilles, tranquillisants aussi, bien sûr, des tonnes, Librium, Valium, Temesta, j'ai tâté de tout, ANGOISSES, Tranxène, Largactyl, je ne sais plus, il y en a tant, j'en passe, un quart de bâtonnet de Xanax, DÉPRESSIONS, le miracle Prozac m'a causé d'irrépressibles nausées, Prothiaden deux ans, après Survector un an et demi, je ne parle pas de mes BRÛLURES D'ESTOMAC, torture quotidienne aux repas, la nuit, du feu qui ravage l'œsophage, laves de volcan gastrique, on a fini par les éteindre à coup d'Azantac, vous direz, tout ça, votre Id, on n'a pas idée, c'est l'inconscient qui dysfonctionne, allez voir un psy, j'en ai vu, beaucoup, *chiatres*, ordonnance sur prescription, *chanalystes*, des années dans un fauteuil, une deuxième tranche, psychosomatique tant que vous voudrez, n'a rien fait, pas guéri, on ne guérit pas de soi-même, et puis, il y a aussi du pur somatique, bacilles, de Koch, le Père qui crache ses poumons à longueur de jours, TUBERCULOSE, aux couilles en 47, au mou en 51, deux ans de sana, pas du rêve, du réel, bactéries, SPIROCHÉTOSE ICTÉRO-HÉMORRAGIQUE, quinzaine de cas dans la région parisienne, failli clamser, tout juste, virus, OREILLONS A L'ÂGE ADULTE, aucun remède spécifique, peut être fatal, ça pour la jeunesse, j'allais oublier ma JAUNISSE, mon HÉPATITE, ma MÉNINGITE, le compte y est, pour la vieillesse qui chemine, PROSTATE, adénome n'est pas de l'imaginaire, peut à tout moment devenir cancéreux, CAILLOT subit dans le mollet droit, trois semaines de clinique, pas de la blague, EMBOLIE PULMONAIRE

en plein Noël 95, en pleine réunion de famille démembrée, mes

filles accourues d'Amérique, en pleine hospitalité généreuse, accueil à bras, à cœur ouverts de ma sœur, en pleine largesse, en pleine joie, en pleine fête autour du sapin géant dressé au-dessus des rangées et des rangées de cadeaux enrubannés, paquets multicolores avec leurs nœuds d'apparat, en pleine poitrine, en pleine ascension d'une pente si douce sur le terrain ondulé du campus à l'université de Birmingham, ma sœur, mes filles bavardent en riant, la chienne gambade, allègre d'être libre, et en même temps en plein dos, zigzags de douleur violente, lancinante, en pleine montée, je halète, je vacille, ma tête tourne, je vais tomber, sur le gazon, dans les pommes, une vrille me taraude le thorax, me raccroche aux bras aimants, visages effarés, effrayés, ma sœur, mes filles me scrutent, sortis quelques moments prendre l'air, j'étouffe, je suffoque, comment j'ai pu regagner la paisible, majestueuse demeure victorienne aux briques polies par le temps, saurai jamais, ma sœur m'a embarqué dans sa voiture, aussitôt conduit au Queen Elizabeth Hospital, *emergency room*, je me retrouve aux urgences, allongé sur une civière, l'interne arrive, elle me tâte, m'écoute, *you'll have to stay*, rester, je ne veux pas, y rester non plus, prendre mon mal, mon malheur en patience, dans mon alvéole, rideau tiré, ma sœur me tenant la main, tous deux en attente, l'interne revient, cette fois avec le *consultant*, médecin-chef, un coup d'œil, en plein Christmas il ne va pas s'éterniser, tournée rapide, à voix basse avec l'interne discute, caillou un peu déplumé, face ronde rose, œil vif, soupçonneux, mon cas est suspect, verdict, *let's have a video-scan, if it's negative, let him go, if not, keep him in*, je m'insurge, Noël c'est fête, voudrais rentrer au moins un ou deux jours, d'une voix unie, flegme britannique, *you may go home, Sir, but if there is something wrong with your lung, it might get bigger, and you'll just drop dead, that's all*, si je rentre à la maison et que j'aie quelque chose au poumon, qui grossisse, je tomberai raide mort, c'est tout, c'est assez, argument massue, j'en reste assommé, depuis mon caillot au mollet, mes trois semaines de clinique en juillet, je suis sous anticoagulant, pas possible que, pas concevable, froid mortel, pour aller jusqu'à la salle du scanner, déshabillé sous ma blouse blanche, sur mon chariot allongé, il a fallu traverser des kilomètres de couloirs, économies, vacances, personnel habituel absent, on coupe le chauffage, en Albion on n'est pas frileux, je grelotte, la salle n'est pas plus chauffée que les couloirs, me pencher vers l'appareil, m'asseoir en face, de côté, droite, gauche, les deux infirmiers me triturant pendant des éternités glaciales, avec la douleur qui me cisaille le dos, reconduit jusqu'à mon alvéole à l'entrée, il fait meilleur, ma sœur me reprend la main, chaleur humaine, nous avons attendu ainsi de longs moments, médecin-chef revient,

brouhaha d'internes, sentence, je vais être interné, poumon droit, en haut, *small blood clot in the artery*, maintenant un caillot dans une artère, en juillet c'était dans la veine, c'est bien ma chance

gencives qui saignent, j'avais arrêté cinq six jours les anticoagulants, juste avant de partir pour l'Angleterre, suffit, plus du sang que j'ai, de la pourriture rougeâtre qui circule dans mes vaisseaux, *emergency room*, je me croyais déjà au service des urgences, une avant-première, une antichambre, je suis trimbalé jusque dans la salle principale, tuyau de la perfusion dans le bras gauche, vêtements empilés dans un sac, immense pièce oblongue, en béton, détail important, avec de larges fenêtres tous les deux ou trois mètres, détail non moins important, les lits sont logés entre les vitres, on est entre deux climatiseurs qui en plein hiver crachent un souffle réfrigérant sur les allongés, le boulevard des refroidis, en pleine morgue, en pleine mort, une infirmière se promène, jette un coup d'œil, sous mes sept couvertures recroquevillé je gèle, les Anglais, ça n'a pas l'air de les déranger, le frimas, sur ma gauche, poitrail à nu sous sa veste de pyjama, visage hébété, un vieux schnock délire à voix haute, *gimme a drop of whisky, just a drop*, il répète sans relâche sa requête d'une voix pâteuse, en face, un autre vieux, les yeux qui roulent comme des billes, dégueule tripes et boyaux dans un bassin, à ma droite, un vieux encore, ici que des vioques, rebut des croulants, les déchets de la déchéance, moi parmi eux, l'un d'eux, je gis dans la tombe glaciale, le tombereau des macchabées déversé sur quarante lits, vingt de chaque côté, les ai comptés, entre les embrasures fatales, létales, des fenêtres de givre, pour de l'architecture moderne c'était du moderne, bâtiment tout neuf, toute la nuit allongé transi, un concert de transes autour, un tressaillement de râles, un vacarme de hurlements, un tintamarre de cris, un tohu-bohu de sifflements, grondements, grincements, capharnaüm de cacophonies, allées venues d'infirmières qui distribuent des somnifères, pour moi trop faibles, ne ferme pas l'œil, un peu engourdi, l'enfer met une sourdine, l'agonie s'apaise, carcasses qui se désintègrent, je patauge dans la putréfaction, je m'enlise au borborygme des derniers soupirs, les lumières se sont éteintes, au creux des ténèbres des squelettes vagissent, terré, atterré sous mes sept couvertures, de temps en temps conciliabule d'infirmières, on tire un rideau, terminus du parcours, corps cadavre, on va l'enlever discrètement avant le jour, le titre d'un

roman anglais célèbre de Samuel Butler me tinte éperdument dans la tête, *The Way of all Flesh*, comme ça que ça doit finir, le destin, la destination de toute chair

trois jours d'urgences, une éternité, après on m'a transféré à un autre étage, une chambre à quatre, un infarctus, un accès d'épilepsie, un œdème, c'était plus gai, moins bruyant, sauf l'épileptique, ruée d'internes et d'infirmières deux trois fois par nuit, heureusement, on l'a envoyé dans un autre service, mon goutte-à-goutte toujours dans le bras, pour me lever tout un exercice périlleux d'équilibre, la chaise percée ici s'appelle *a commode*, commode, on tire le rideau à fleurs autour, on fait comme un grand, c'est plus digne que le bassin, on se prend pour Louis XIV, et puis j'ai eu ma ration quotidienne de survie, ma sœur, mes filles, fidèlement, tendrement à mon chevet, soutien énorme, inestimable, et puis j'ai eu une sacrée chance, j'ai été bougrement bien soigné, à l'œil, en plus, pas un penny, à la sortie on m'a remis mon dossier, infirmières stoïques, internes distants, sous la surface britannique, chacun de mes gestes était consigné, quatre heures de sommeil, cinq la nuit suivante, température, T.P., I.N.R., tous les tests, surveillé de la tête aux pieds vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les Anglais je leur dois la peau, chapeau, image me revient, n'en reviens pas, comme la bataille d'Angleterre en 40, la nuque raide, sous les coups du sort, dans la débâcle universelle, la décomposition des gisants, aux urgences, en face de moi, une vieille dame digne, les cheveux blancs en chignon, assise droite sur son lit, visage calme, serein, inentamée, des comme elle qui sous les bombardements ont tenu, gagné la guerre, pelote de laine marron sortie d'un sac, imperturbablement, avec de longues aiguilles, de ses mains prestes elle tricote, pendant que moi sous mes sept couvertures je tricote des jambes

arrivé place Victor-Hugo, je tourne à droite sur l'avenue Raymond-Poincaré, on a beau l'avoir rebaptisée, elle reste pour moi l'avenue Malakoff, au 26, Louise, rendu visite, son mari gazé en 17 encore vivant, toussant, appuyé à l'oreiller, début des années 30, la loge étroite, avec Maman on lui a apporté des étrennes, Louise

s'occupe si bien de moi, me promène si fidèlement, accepte si gentiment les caprices de *Monsieur Julien*, moi depuis rebaptisé Serge, soixante-deux ou trois ans déjà, cette visite, je date, je hâte le pas, je suis bien couvert, mais l'air est vif, le froid humide est pénétrant, je ne peux pas marcher trop vite, m'essouffle, une partie des poumons calcifiée après trois ans de pneumo, sacré corps, il porte inscrite au complet mon histoire, livre de la vie, mon texte, hier matin j'ai recommencé à écrire, fêtes de famille, le traditionnel voyage en Angleterre, hospitalité débordante de ma sœur, la corne d'abondance du cœur, aussi de la table, une vraie Weitzmann, comme ma mère, comme mon oncle, le buffet de ma grand-mère au Trocadéro, où l'on bouffe allègre, où l'on bâfre joyeux, mes filles venues d'Amérique, ma nièce de son université, mon beau-frère préside inlassablement aux fastes, je suis regonflé, ressuscité, mais, trois semaines d'interruption, trop, il faut me remettre, tâche quotidienne, matinale, à écrire, c'est écrire ou crève, hier, ça n'a pas bien redémarré, pas pu renouer les fils, m'y suis remis à quatre reprises, rien donné, devrais dire rien ne m'a été donné, je contrôle, je corrige, mais ça vient ou ne vient pas, pas moi qui écris, ça s'écrit à travers moi, demain matin je serai à ma machine, mais SANTÉ, BONHEUR, pas que la littérature à écrire, aussi les cartes, MEILLEURS VŒUX, en pleine saison, ne peux pas me dérober, faudra trouver le temps, les caser, après-midi, soirée, à vrai dire, à côté des cent cartes et plus trônant en trophées sur le manteau de la cheminée, dans le bureau de ma sœur, mœurs anglaises sans doute, politesse britannique, mais quand même, je n'en ai pas reçu beaucoup, de cartes, je n'en ai pas non plus tellement à envoyer, mon cercle de vie s'est rétréci, comme mon espérance de vie

sur la place du Trocadéro un mercredi, la valse habituelle des bolides, me faufile entre, m'arrête un instant trop long au kiosque de l'avenue d'Eylau, j'entrouvre mon par-dessus pour sortir mon portefeuille, la froidure s'insinue, j'achète *le Monde* presto, me reboutonne, j'accélère pour me réchauffer le rythme, je ne peux pas le tenir longtemps, avenue Georges-Mandel, rue Scheffer, j'arrive rue Cortambert, ne pas oublier d'acheter demain du Permixon à la pharmacie, peut-être aussi de l'Hexaquine, au cas où j'aurais des crampes la nuit, au 13, lève les yeux vers le balcon du haut, à gauche, la chambre de mes grands-parents sur la rue, nous sur cour tout au fond du couloir, 38, 39, là qu'on habitait juste avant la

guerre, pourquoi avons-nous quitté la rue de l'Arcade, je ne sais pas, Janson, Renard en anglais, qui en latin, avait fait une grammaire latine lui-même, *Con Cou*, j'oublie, là que ma grand-mère est morte en juin 39, ma mère en larmes dans la cuisine, pas le droit d'aller plus loin, chambre mortuaire aux enfants interdite, dans les rues du quartier quand je marche, je me balade parmi les souvenirs de famille défunts, la famille vivante est outre-Manche, outre-Atlantique, pour s'y relier, se rallier, Noël, le Nouvel An dans le havre de Birmingham, l'impériale demeure de briques avec les pignons haut perchés, le reste du temps, seul, sans famille ou démembrée, si ma sœur passe par Paris, je n'ai pas à portée mes filles, lorsque j'enseigne à New York, je vois mes filles, mais ma sœur est à distance, rien à faire pour me recoller, j'ai l'être à jamais brisé, en dérive sur trois rives, je suis séparé de moi par une mer et un océan, dans la vie, dans la mort c'est différent, mes pas sont peuplés partout de fantômes, quand je débouche de la rue Cortambert sur la rue de la Tour, je quitte 38 et 39, pour faire un immense bond en arrière, plus bas, au 22, façade blanche ancienne, repeinte mais intacte, telle quelle, *nous habitons au troisième*, ma mère, mon oncle, mes grands-parents y ont emménagé en 1905, en 1916, quand ma mère est rentrée de son séjour en Angleterre, apparemment il y avait des bateaux qui faisaient encore la navette, mon oncle l'a prévenue, *tu vas avoir une surprise*, elle n'a pu s'empêcher de pousser un cri, lumière électrique jaillie de l'ampoule au plafond, l'ère des becs de gaz révolue, je peux aussi me balader dans le quartier avant le XX^e siècle, avant la naissance de ma mère, villa Longchamp, au 3, inchangé, mes grands-parents jeunes mariés se sont installés dans la dernière décennie du XIX^e

ma promenade traverse un siècle entier, mais impalpable, j'ai mes racines dans le passé, au présent aucune présence, rien que des restes, j'arrive enfin rue Vital, porte son nom pour moi par antiphrase, ironie du sort, oracle tragique, lettres blanches sur cadre bleu accroché au coin, rase le tabac, compose le code, le portail s'ouvre, je sors mon trousseau de clés, traverse le hall, les siècles, suis presque au XXI^e, loge au rez-de-chaussée, mes trois serrures, mon appartement est bien enfermé, loué soit l'ami très cher qui me le loue, ma geôle, l'ouvrir, c'est fait, que moi presque qui y pénètre, mon excellente femme de ménage deux fois par semaine, ma sœur une ou deux fois par an, mes filles, deux trois fois par décennie, quelques visiteurs étrangers en humeur de pèlerinage, mon antre, j'allume l'entrée, ici chez moi, ci-gis, solitaire, célibataire, pas encore grabataire, je peux encore sortir, bouger, avoir l'illusion de vivre, mais quelque chose en moi, de moi, est mort, ma carcasse est un demi-cadavre, parfois à l'improviste, sans s'annoncer, Elle

survient, Elle surgit, Elle me ranime, ce n'est plus l'embrasement d'antan, l'incendie au bas-ventre, son irruption n'est plus une éruption, de ma faute, moi qui suis usé, érodé, mais quand Elle paraît, plus rare maintenant, sur le seuil, soudain l'obscurité flamboie, Elle m'illumine, Elle est toujours ma Lumière blonde, Elle repart, ma tanière reste au quotidien enténébrée, dedans tout noir, je regarde ma montre, six heures dix, au travail, j'accroche mon manteau, ma veste dans la penderie de la chambre à coucher, au sortir du froid cinglant, chaleur douce, assez lanterné, mercredi 8, déjà tard, je pose les cartes, une quinzaine, sur le bureau dans le salon, je m'installe sous la lampe, à présent, SANTÉ BONHEUR

(janvier 1997)

plus qu'à regarder défiler le paysage, sapins serrés sur les pentes, peut-être m'aurait-elle corrigé en riant, *mais non, ce sont des épicéas*, qui grimpent de plus en plus haut, de plus en plus vite vers les cimes hérissées, la voiture roule, croisant quelques rares véhicules, sur le goudron cahoteux, troué de nids-de-poule, à travers le désert sylvestre, entre les contreforts des montagnes, je demande, *ce sont les Carpates*, il rigole, *non, c'est le Boehmer Wald*, aucune idée où je suis, lui connaît le chemin, je demande, *vous venez souvent par ici*, répond, *ça dépend des occasions, je ramène souvent des chasseurs allemands*, très fier, *c'est une région merveilleuse pour la chasse*, la nuit commence à descendre, l'horizon s'obscurcit, je regarde ma montre, cela fait une éternité que la tôle tressautante nous emporte, *nous sommes encore loin*, il dit, *nous approchons*, elle doit être depuis longtemps rentrée chez elle, elle doit raconter à son mari sa recherche en bibliothèque par le menu, les instants fiévreux de Prague éteints, de nos amours la page finale est tournée, je l'ai quittée il y a quatre heures, déjà, pire que le rideau de fer, un interstice impalpable nous sépare, une faille infranchissable, un gouffre de néant, je sombre tout au fond du vide, mes pensées me cognent le crâne, se répercutent sous ma calotte comme des échos, s'effacent, son visage crispé, ses traits tordus de peine, me reviennent, relent d'outre-vie, quand elle est ressortie de la gare, resurgie une dernière fois, son regard me transperce adossé à la portière de la Moskva, même le chauffeur qui dit, *elle a du chagrin, la dame*, et puis elle est rentrée dans la foule, s'est évanouie, moi je suis monté dans le taxi, je rebondis sur la banquette arrière qui grince, je m'abandonne à mon corps, chavirant dans les virages, hoquetant des secousses du bitume défoncé, j'entends encore le piano égrenant ses airs désuets dans le salon lambrissé, vernissé du *Queen Elizabeth*, les vieilles dames à cheveux blancs frisés qui papotent autour de leur thé, soudain le haut-parleur résonne, détone en pleine atonie des traversées, aux dernières nouvelles les Russes, gestes s'arrêtent, gorges se nouent, oreilles se tendent, *Russian tanks have penetrated into Czechoslovakia at dawn*, en 68 comme en 38, cœur qui bat, guerre ou pas guerre, tous les passagers suspendus au grésillement sonore subit, d'heure en heure exténués d'attente, l'Occident s'indigne, s'étrangle de colère, n'agit pas, avec Prague s'est toujours montré pragmatique, ne bouge pas, le taxi s'arrête, coup de frein net, le chauffeur se tourne vers moi, *vous êtes arrivé*, je regarde, nuit noire, poix ténébreuse, Regensburg doit quand même être un peu plus illuminée, la Bavière doit scintiller de plus de feux, je dis, *je ne comprends pas, où sommes-nous*, le chauffeur dit

calmement, *au poste-frontière*, il sort de la voiture, ouvre le coffre, prend ma valise, bizarre, l'inspection de douane, plutôt à l'entrée qu'à la sortie, je sors à mon tour, à cent mètres une sorte de cabane, si on scrute, une espèce de vague lumière, à mesure que nous approchons, on distingue des barbelés partout en bordure, nous sommes accueillis par des aboiements furieux de dogues gardiens, à l'intérieur, un douanier tchèque à casquette noire et uniforme bleu foncé, le chauffeur fonce, il parle vite avec le douanier, celui-ci n'est pas moins vigoureux dans ses répliques, comprends pas un mot, comprends rien, nul ne s'inquiète de ma valise posée sur le plancher rustique, moi, planté aussi, à côté, le chauffeur revient vers moi d'un pas leste, l'air pressé, *voilà, Monsieur, tout est réglé*, je dis, *ah bon, nous pouvons continuer*, d'une voix neutre, *vous pouvez continuer, pas de problème*, je tombe des nues, *comment ça, vous n'allez pas me déposer*, réplique, *vous oubliez notre accord*, vous, *il vous sera très facile d'appeler un taxi de Regensburg*, moi je n'ai pas le droit de franchir la frontière, je crie, *mais vous m'aviez dit que vous m'emmèneriez*, il répond imperturbable, *vous m'avez mal compris, j'ai dit que je vous conduirais à Regensburg*, je vous ai effectivement conduit aussi loin qu'il m'était permis, vous y êtes presque à Regensburg, l'ironie me tord les lèvres, *dans ce foutu bled vous appelez cela presque*, sourire aimable, continue très calme, *mais oui, Regensburg n'est qu'à une dizaine de kilomètres*, j'ai tout expliqué au douanier, il va vous appeler un taxi là-bas qui va venir vous prendre, il ajoute, *cela m'ennuie de vous quitter, mais il va falloir que je rentre, ma femme m'attend*, j'ai un long trajet devant moi, je dis, *très long*, furieux, mais que faire, il m'a roulé, bon, au point où j'en suis, une course de taxi supplémentaire, ce n'est pas la lune, retour à terre, le chauffeur, debout, bien râblé, musclé, se racle la gorge, *eh bien, Monsieur*, je ne dis rien, l'ex-champion de hockey reste un moment immobile, je sors mon portefeuille, lui tends sans un mot ses six cents couronnes, il les prend, tourne les talons, ouvre la porte, disparaît, je reste planté là en plan avec ma valise, consulte ma montre, huit heures trente, il se fait tard, dois me dépêcher d'appeler un taxi à Regensburg, comment, le douanier tchèque pendant tout ce temps me regarde, je m'approche de lui, inutile de lui parler français, ici que l'allemand pour communiquer, je tente de rassembler des bribes éparses, me gratte la mémoire, *bitte, wie kann ich ein Taxi von Regensburg anrufen*, le douanier a l'air étonné, dit d'une voix râpeuse, *ein Taxi*, je répète, *ja, ein Taxi von Regensburg*, il répète, *von Regensburg*, soudain il secoue la tête, s'écrie, *aber das ist unmöglich*, pétrifié, tout mon allemand me revient, me remonte comme un haut-le-cœur, impossible d'appeler un taxi de Regensburg, à mon tour de m'écrier, *warum unmöglich*, le douanier a l'air encore plus

surpris, son front se plisse, il lâche la sentence, le verdict, je verdis, KEINE VERBINDUNG, la nouvelle me guillotine, je perds la tête, pas de communication entre le poste-frontière et Regensburg, j'avais oublié le rideau de fer, les fils barbelés, l'ordure de chauffeur m'avait tout du long menti, pour six cents couronnes les trente deniers de Judas, me largue en plein bled en pleine nuit, pas moyen de retourner à Prague, pas moyen de franchir la frontière, QU'EST-CE QUE JE VAIS DEVENIR, là, j'avoue, je commence à avoir la pétoche, comme une crampe à l'estomac, surtout que l'estomac je commence à l'avoir dans les talons, l'échappée romantique, bucolique, me donne la colique, ça commence à être une sale histoire, la grande échappée amoureuse tourne mal, pris au piège, comment sortir de ce guêpier nocturne dans cet avant-poste solitaire au fond des bois, au cœur des ténèbres, je suis du mauvais côté du rideau de fer, enfermé, le bon côté, comment le rejoindre, l'angoisse m'étreint la gorge, une porte claque, celle qui donne sur la salle s'ouvre, c'est le moment qu'a choisi l'officier russe pour paraître, il me scrute d'une drôle de manière, il me toise d'un drôle d'œil, ça me fait tout drôle, le premier Russe que je vois, le premier occupant depuis presque un quart de siècle, j'avais perdu l'habitude, un peu oublié, rappel à l'ordre, communiste cette fois après l'autre, une chose en commun, LÀ, je ne peux pas détacher mon regard, LES BOTTES, noires, luisantes, la porte tinte en s'ouvrant, dans le vestibule, face aux deux fauteuils de velours rouge, à la table de marbre blanc, dans le renforcement de la fenêtre, quand ils se croisent, les talons claquent, va-et-vient des uniformes vert-de-gris, de l'atelier je puis entendre l'inférieur cliquetis des bottes, des Boches qui entrent, sortent, comme chez eux, ils sont chez eux, le cuir luisant nous écrase la poitrine, le martèlement en impeccables rangées à travers la place de la Concorde, les tanks sur le boulevard Haussmann hier matin, maintenant c'est à pieds fracassants qu'ils nous conquièrent, qu'ils nous concassent les tympanes, debout, hébété, abasourdi, les yeux me sortent des orbites, je regarde, il vient vers moi, l'officemar droit dans ses bottes, la casquette n'est plus renflée mais plate, plus du vert-de-gris, du kaki, il y avait aussi des vestes noires bien sanglées, l'Alsacien, l'aryen de service, qui allait les essayer, les noires jamais mon père, tout en me fixant, le Russe parle avec le Tchèque, le douanier est au garde-à-vous face au supérieur, le gradé, le maître, lui qui a la clé de la frontière, lui qui va statuer sur mon sort, je contiens ma trouille, je tente de faire bonne contenance, sinon fichu, qu'est-ce qui l'empêche de m'exécuter, une balle dans la nuque, personne ici, un espion occidental qui veut filer, on l'occit, pourquoi, si ma tirelire ne lui plaît pas, pas le Tchèque qui va lui mettre des bâtons dans le

barillet, il a un gros étui à revolver bien visible à la ceinture, si l'officier à bottes noires a envie de me flinguer, qu'est-ce qui le lui interdit, ma vie se joue à la roulette russe, loin de tout, au fond des bois, en plein bled, en pleine nuit, soudain le Russe s'approche de moi, je retiens mon souffle, il porte lentement la main en direction de l'étui, il va sortir son feu, ça y est, la main s'enfonce dans sa poche, il sort un paquet de cigarettes, me tend le carton, j'ai beau être un non-fumeur convaincu, pas fait le fier, pas dit non merci, j'ai obtempéré, pris une cibiche, bizarre, un long tube de carton avec un peu de tabac au bout, il a tendu son briquet, l'a allumé, j'ai fait merci de la tête, l'officier a fait demi-tour, reparti vers son bureau, referme la porte, soulagé, je dois dire, je l'ai été, pas qu'un peu, j'ai souri au Tchèque, le douanier s'est mis à me débiter un flot de teuton, je n'y pige goutte, il va quand même falloir me tirer de ce trou, de nouveau je gratte de l'allemand au tréfonds de ma cervelle, j'en extrais un ânonnement pénible, je halète, *wie kann ich denn nach Regensburg fahren*, train, non, alors un car, nenni, ALORS COMMENT, comment vais-je sortir de ce merdier, le gentil douanier énonce distinctement chaque syllabe, je recueille la manne, amène il explique, *Sie müssen warten*, il faut que j'attende qu'une voiture passe par le poste, veuille bien me prendre pour franchir la frontière, pas d'autre moyen, je demande quelles voitures, toujours patient le douanier m'explique, octobre, saison des chasses, la région est très appréciée des Allemands, alors je dois attendre que s'arrête une voiture allemande, je regarde ma montre, près de dix heures, je n'ai plus faim, tout ça m'a coupé l'appétit, je m'assieds sur une chaise face à la nuit, j'attends que jaillisse de la lumière, des phares, effaré, je demeure stupéfait, si stupide, avec mon billet d'avion en poche, pourquoi je ne me suis pas envolé comme prévu à tire-d'aile, pourquoi je n'ai pas quitté au plus vite cette prison étouffante, cette prodigieuse beauté transformée en geôle sinistre, pour quelques heures de plus avec Eliška, à quarante ans, me comporter comme si j'en avais seize, avec des charges de famille, des gosses en bas âge, pas possible, je me giflerais bien avec rage, remords de n'avoir pas pris le mors aux dents quand il était temps, attendre, plus que ça à faire, je scrute la poix épaisse au-dehors, je guette une lueur, pas un rai qui strie les ténèbres, pas un rayon d'espoir, les heures passent, j'essaie de ne pas sans cesse consulter ma montre, minuit passé, le Tchèque compulse des documents à son bureau, le Russe n'est plus reparu, Sœur Anne, je ne vois rien venir, c'est farce, jour après jour j'attendais que les bateaux américains débarquent, d'heure en heure j'attends qu'une auto allemande arrive, de quoi rire, je ris jaune, maintenant il est plus d'une heure et demie, incarcéré, en carafe je vais rester jusqu'à quand, soudain,

j'en ai le cœur qui bat, comme une faible trouée lumineuse, si seulement, si, bientôt, deux gros phares balaient l'espace, une voiture s'arrête, elle est peut-être pleine, encore faut-il qu'ils veuillent me prendre à bord, les arrivants, le douanier tchèque se précipite dehors, le Russe reparaît, il surveille, je me lève d'un bond fébrile, sur le pas de la porte ouverte, j'entends le douanier qui parlemente, longtemps, trop longtemps, il me fait signe, je m'approche, une énorme Mercedes blanche, un type énorme qui sort, carrure maousse, mâchoires carrées, les yeux gris-bleu, cheveux gris coupés ras, avec cette gueule et cette dégaine, la soixantaine bien sonnée, il a dû être dans la Wehrmacht, peut-être les SS, a l'âge, plus vieux que moi, signé Hitler, me résigne, personne d'autre en vue, peux pas attendre que se présente un écolo barbu dans une Volkswagen, sortir de ma prison sylvestre, peux pas être trop regardant, j'ai regardé le balèze, il a été prendre ma valise, l'a soulevée comme une plume, il a été la déposer dans son vaste coffre, le douanier a dû plaider vigoureusement ma cause, je lui ai serré la main, au revoir n'est pas le terme, je compte bien ne jamais le revoir, petit signe d'adieu, le propriétaire de la Mercedes a lui-même ouvert la portière arrière, son fils était sur le siège avant, son épouse sur la banquette, il y avait juste une place, la mienne, je rassemble encore une fois mes débris linguistiques, *danke vielmals*, mon hôte s'incline légèrement, *bitte*, échange de politesses, la bagnole rutilant neuf démarre en trombe, les occupants parlent entre eux, je ne sais pas ce qu'ils disent, je reste tassé dans mon coin, j'observe, le bolide file, rien, que de la nuit, des bois, mon salaud de chauffeur tchèque m'avait encore une fois menti, Regensburg n'était pas à dix kilomètres, le seul point heureux sur lequel il avait dit vrai, il y avait des chasseurs allemands, mais il ne les avait pas reconduits, peut-être comme moi, jusqu'à la frontière, après, comme moi, à la grâce de Deutschland, les voyageurs se sont tus, total silence, la première et la dernière fois que je roule en Mercedes, pas un bruit, on glisse sur le sol, pas un ronronnement de moteur, un grincement de ressort, on est transporté à travers airs, à la fin quelques lumières ont commencé à s'allumer çà et là, et puis des rangées de poteaux électriques, les rues brillent, jetés en pleine ville, nous avons continué notre chemin, gauche, au feu d'après droite, et encore gauche, je m'embrouille dans les directions, au moins on voit, soudain VOIS, LÀ EN FACE, miracle, non, je ne rêve pas, les marches, le vestibule coruscant, des feux qui partout étincellent, L'HÔTEL, rapide coup d'œil à ma montre, trois heures moins le quart, le conducteur s'arrête, sort, ouvre son coffre, des chasseurs, pas de gibier cette fois, mais de clientèle, se précipitent, ma valise est emportée en un tournemain, mon chauffeur me tend la

main, avec effusion je la serre, *danke, danke*, mon sauveur s'incline, la roue de l'Histoire a tourné, plus de Boches, ils sont devenus des Allemands, qui me délivrent des Russes, m'aident à franchir la ligne de démarcation, ils me secourent en mon péril inextricable, après un dernier salut de la main, la grosse voiture est repartie, je monte les marches, pénètre dans le hall de l'hôtel, *yes, we have a room for the night*, soudain autour de moi, tout nasille, tout chavire, plus les Russes, plus les Allemands, c'est moi l'occupant, d'un seul coup je me retrouve EN AMÉRIQUE

M. Serge Doubrovsky, rue Vital, après tant d'années, un quart de siècle, elle s'est rappelé l'adresse, la même enveloppe de papier jaune sale, l'immense timbre avec les pics dentelés des Tatras, à l'occasion d'un congrès de pédiatrie, elle est devenue pédiatre, aucune idée de ce qu'elle est devenue, serait heureuse de me revoir, *P.-S. : mets-moi un mot à cette adresse à Paris*, j'ai mis un mot à cette adresse, légère émotion, durant tant d'années, on s'est envoyé deux trois vœux de Nouvel An, perdu sa trace, plus de rideau de fer, plus de Tchécoslovaquie, elle vit à présent en République tchèque, mais elle est toujours aussi coupée de moi, le temps, la distance, l'oubli, chacun sa vie, j'ignore quelle a été la sienne, si, deux fils, je crois qu'elle me l'a dit sur une carte, quand, je ne sais plus, quand même je la reconnais bien, elle arrive en août, juste avant que je ne reparte pour New York, entre nous, toujours des entrecroisements brutaux, des étreintes convulsives, passion tourbillonnant parmi les gares, aéroports, embarcadères, *la Dispersion, Fils*, elle habite mes livres, elle m'a inspiré des éruptions, elle m'a mis l'orgasme à la plume, au plumard aussi, bas-ventre en feu, chaque fois que je l'ai revue, elle m'a incendié le sexe, je n'ai pas raconté ça dans mes romans, pas romanesque, poétique, en 66, après l'avoir reconduite à Munich, au train, pour qu'elle rejoigne son futur mari, moi, au retour, tellement claqué, j'ai dû me taper douze piqûres de calcium, pour me requinquer, tellement je l'avais trop baisée, le dessous des cartes, l'en-dessous de nos insatiables ardeurs, de nos parties échevelées de jambes en l'air, retombe choc à terre, toubib, sale coup de déprime et douze injections tous les deux jours à la fesse

vais la revoir dans quelques jours, début août 94, la dernière fois que je l'ai vue, 1^{er} août 69 à Southampton, m'embarque sur le *France*, départ pour New York, vingt-cinq ans déjà, sentiment bizarre, elle est encore proche, si proche, des images d'elle surgissent, s'entrechoquent dans ma tête, 66, en robe bleue de

taffetas sans manches sur l'île de Murano embrasée par le soleil de juillet, en 67, quand elle voulait me quitter, rentrer chez elle, déçue au tréfonds de l'attente, elle assise sur un muret de pierre, je l'ai à peine courbée, je l'ai pénétrée là, en plein jour en pleine illumination, nous avons tous deux reflambé, en 68, son visage malgré elle radieux, fière de me montrer son pays, même assassiné, nos deux nuits parmi les sapins sauvages, les bois indomptés, Hôtel International, et puis 69, Skyway Hotel, adieux tranchants comme un couperet de guillotine, être ou ne pas être, ensemble pour le reste de nos jours, ou nous séparer à jamais, j'ai toujours eu un faible pour la *Bérénice* de Racine, mais jouer ça à vif, pour de vrai, dans nos chairs, si j'avais dit *reste*, elle serait restée, abandonnant pays, mari et tout, moi abandonnant maison, femme, enfants, et puis quelle vie pour une chercheuse en biologie et un prof zigzaguant entre Paris et New York, le crâne toute la nuit tintant d'angoisse, je n'ai rien dit, elle est repartie, morte, je l'ai maintenue en survie à ma manière, mêmes aimées j'en fais mes momies, êtres chers je les emmaillote de bandelettes, je transforme leurs personnes en personnages, je les embaume par écrit, je conserve mes trésors dans l'écrin d'un livre, et soudain, celle-là qui veut ressortir de mes pages, reprendre forme dans la vie, exister pour son propre compte, briser l'idole de la déesse marine et reprendre ses pieds de femme sur terre, après vingt-cinq ans

je ne sais pourquoi, une impulsion, très vive, violente, m'a saisi, avant de la revoir, j'ai voulu la revivre, retrouver ses traces, pas dans mes livres, dans ses lettres, je n'ai jamais jeté une seule lettre d'amante ou d'ami, jamais, ce serait déni, profanation, meurtre, seulement avec le temps, j'ai une fantastique accumulation de courrier que je n'ouvre pas, ne relis pas, qui s'empile dans des dizaines de cartons, j'en ai plein ma cave à Paris, plein un débarras à New York, des photos de tous âges qui s'entassent, je ne jette rien, peux pas, impossible, mais je ne farfouille pas dedans non plus, que les mots enterrent les mots, je n'ai pas le nez fourré dans les paperasses, illogique, mais je n'ai jamais prétendu être rationnel, tout juste parfois rationaliste, avant de la revoir, désir m'envahit de la relire, me relier à elle, aucune idée où j'ai pu ranger ses lettres, dans quelle caisse, de quel côté de l'Atlantique, dans quel fourbi, pas dans la chemise orange des papiers de guerre, engagement de mon père au Dépôt du 2^e Régiment Étranger de Toulouse, engagé

volontaire, 25 août 1914, il n'a pas perdu de temps, signé le major illisible, *Journal Officiel de la République Française*, pas État, République, Vendredi 18 octobre 1940, *LOI portant statut des juifs*, Nous Maréchal de France, Le Conseil des ministres entendu, Décrétons, POURRITURE, poignée de main symbolique, Montoire peu après, Maréchal Pétain, *Préfecture de Police, Direction de la Police Judiciaire, Sous-Direction des Affaires Juives, Bureau 111, M. Julien Doubrovsky*, comment ils m'ont couru au cul, comment je m'en suis tiré, miracle, jamais été tiré au clair, pas le rayon des lettres d'amour, si, une carte très belle d'Elle, datée 91, une lettre de Renée, 91 aussi, comment ont-elles abouti là, avec mes deux étoiles jaunes salies, d'origine, portant encore les fils coupés début novembre 43, comment toute ma vie s'entremêle, pas d'ordre dans les souvenirs, chevauchent les uns sur les autres, traversent les années en éclair, les photos encadrées de ma mère, d'Ilse, paix aux mortes, je n'y touche jamais, entre dix lettres de collègues, des talons de chèques antiques, j'ai fini par dénicher quelques enveloppes jaunies, les gros timbres, papier sale, la petite écriture anguleuse, si fine, toujours bleue

Le 9.10.1969

Mon Serge,

Je ne pourrai plus être heureuse, jamais dans ma vie

Quand j'ai rencontré mon mari, je lui aimais, bien sûr, autrement je ne voulais pas jamais lui épouser. Mais je n'étais jamais amoureuse de lui, sauf quelques semaines peut-être. On distingue aimer et être amoureuse, n'est-ce pas ? Avant notre mariage, on se connaissait pendant trois années c'était avec lui que j'ai fait l'amour pour la première fois, je croyais que ça ne peut pas être mieux (pour moi!)

Quand je t'ai rencontré en 1966, ça a été une expérience pour moi, que je ne connaissais jamais avant, mais, en ce temps, j'aimais *seulement* mon mari. Un peu plus tard, je me suis rendu compte que ça n'était pas aussi parfait, comme je croyais, que lui manque quelque chose, ce que j'ai trouvé chez toi. Même si ce n'était pas encore exprimé aussi fortement en 1966, je n'ai pas eu l'envie de lui épouser

Je n'ai pas voulu revenir en Tchécoslovaquie, je n'ai pas voulu te quitter

De toute façon, il était trop tard pour changer la décision de lui épouser C'était terrible, j'avais besoin d'être toute seule (quelques jours après le mariage!), j'étais triste, méchante Mais après deux semaines, je suis revenue chez lui, je t'ai oublié un peu, je me suis sentie assez heureuse avec lui, même si, quand j'ai souvenu à toi, j'étais triste. D'un seul coup, j'ai voulu d'être avec toi, près de toi, parce que une partie de moi a resté pour toujours chez toi

J'aime bien mon mari, comme si c'est mon « frère », pour distinguer mon sentiment pour toi et pour lui J'ai vraiment besoin de lui, qu'on vive *ensemble*, ça veut dire on va ensemble le matin à la faculté, le soir à la maison on mange ensemble, on fait des sports, on aime beaucoup danser, écouter la musique moderne. Bien sûr, mon mari croit et sent que je lui aime, autrement il ne veut pas vivre avec moi

Tout ça, je n'ai pas voulu jamais te dire

qu'est-ce que ça veut dire « Serge » pour moi pendant des années, je suis arrivée à connaître que ce n'est pas seulement faire l'amour avec toi je sens une tendresse quand je suis avec toi, juste près de toi, comme jamais avec mon mari. Quand on est ensemble, je veux rester avec toi seulement et pour toujours.

Je n'arrive pas à me comprendre moi-même, il y a des jours maintenant, quand je sens que je dois partir sans voir mon mari jamais plus, aller te chercher et rester avec toi

Mais, après, il y a des jours quand j'attends avec impatience mon mari, quand je sens que je ne pourrais jamais lui quitter

De plus en plus, je commence à croire que je n'aime vraiment personne. Et ça me paraît monstrueux, terrible, et j'ai une impression d'être toute seule au monde

Écris-moi, mon chéri, j'ai besoin de te lire

Ton Eliška

et puis une autre lettre, plus tardive

Le 14 décembre 1969

Mon chéri,

Les premiers jours après mon arrivée à la maison, j'ai été vraiment prête à dire à mon mari, que je ne veux plus vivre avec lui, même si je savais que je ne pourrai pas vivre avec toi. Tout m'était égal, je n'ai pas essayé un peu d'être gentille avec mon mari, je n'ai pas caché mes larmes, je devais penser tout le jour à toi. Je ne pouvais pas travailler, je n'avais pas envie de manger – ça, je ne voudrais pas passer encore une fois. Non, ce n'est pas la vie devoir vivre avec un homme et penser à un autre

Pendant quelques jours il m'a demandé si je veux divorcer de lui et il m'a dit aussi qu'il savait tout dès les premiers jours quand je t'ai rencontré, il n'a jamais cru que tu n'étais qu'un ami

J'espère que tu comprends pourquoi j'ai décidé de ne pas écrire pendant un temps et aussi de ne pas accepter, c'est-à-dire ouvrir tes lettres – heureusement tu n'as pas écrit jusqu'à maintenant. J'ai pensé à toi toujours, mais je ne voulais pas que ce soit avec telle douleur.

Je sais, je serai triste le 24 décembre, parce que ce jour-là on veut être ensemble avec des gens qu'on aime.

Je pense à toi, Serge, je t'aime. A bientôt. Ton

sa dernière lettre pendant vingt-cinq ans, deux ou trois cartes, *Bon Noël, Meilleurs vœux*, tout est retombé à la nuit, je suis resté avec ma femme dans notre maison de Queens, elle est restée dans l'appartement qu'ils venaient d'acheter avec son mari, pas que les êtres, il y a aussi les aîtres, pour une fois j'avais enfin un havre à moi, juif errant, mon bureau avec tous mes livres autour, vue sur le jardin, plein sud, mes filles jacassant dans les pièces voisines, la paix chez soi, pourtant un pareil amour perdu me tourmente, j'en rêve encore la nuit, je porte le rêve tout frais éclos à mon analyste, seulement ça n'est plus la vie, la survie minutée, 40 dollars les quarante minutes, parfois une ou deux minutes gratuites en

supplément, quand je pense à nos flamboiements estivaux, notre déambulation, poitrine oppressée, spasmes de douleur à Prague, impression d'avoir changé de planète, sur le sol quotidien je me traîne, loque deux fois par semaine loquace dans le fauteuil jaune, pas une vie, pour moi une vie, c'est des embardées immaîtrisables, des débordements éruptifs, des chambardements de cœur et de corps qui secouent la coulée lente, monotone des journées, Eliška s'est tue, une carte parfois, une courte lettre d'au-delà du néant, elle a deux fils maintenant, j'ai deux filles qui sont grandes, l'une dirige une entreprise financière, l'autre employée municipale à la ville de New York, à l'occasion d'un congrès de pédiatrie, ironie du sort, fini pour moi les pédiatres, en aval les gérontologues

surtout une expérience m'obsède, en 90, colloque à Cerisy international comme il se doit, dans le superbe château normand qui accueille les dernières floraisons de la pensée, sujet *le Biographique*, je propose *l'Autobiographique*, accepté, enrôlé, sentiment bizarre, je ne suis plus retourné à Cerisy depuis le colloque d'août 69, *Enseignement de la littérature*, codirection Todorov et moi, Todorov une bénédiction, il a dirigé les débats, moi, quand ElisČka a débarqué en pleins palabres érudits, coup au cœur de téléphone, l'avais reconduite à Cherbourg, en larmes supplie que je vienne, tout planté là, j'ai rejoint ElisČka en Angleterre, Skyway Hotel, Southampton, dernière halte, suis reparti sur le *France*, jamais revue depuis, depuis jamais revenu au château savant en son paisible bocage, ses pelouses vallonnées avec un petit étang, 1990, aimable invitation du directeur, Alain Buisine, elle me fait plaisir, me rajeunit, l'âge où je devais donner de la voix dans les conciliabules professionnels pour me faire un nom, lointain, retour aux sources, primaires, secondaires, j'étudie les textes, je me repais de commentaires, accueil amical, mains serrées, je me promène le premier soir dans le hall, les murs de pierre antique sont bardés de photos de la grande famille, sur tout un côté, souvenirs des décades de Pontigny d'avant-guerre, le coin des illustres, Gide bavardant en souriant avec Mauriac, assis par terre, Sartre tout jeune fait le pitre, en face, sur l'autre mur, les décades moins glorieuses de Cerisy, pas de prix Nobel, mais des escadrons de penseurs sérieux sur image, tiens, je reconnais Georges Poulet, debout, geste ferme qui dirige, à côté, la gentillesse un peu distante, Jean-Pierre Richard, Genette, sourire ironique en coin, René Girard dressant sa haute taille,

Catherine Backès, intelligence aiguë, langue acérée, un pilier indéfectible des séances mouvementées, ils sont là tous, et de tout bord, Jean Rousset et Jean Ricardou, Bill Ireland, le fidèle des fidèles de Gandillac, même promotion à Normale Sup que Sartre, je les retrouve aussitôt tous, avec émotion, *les Chemins actuels de la critique*, il y en a un grand, sur le devant, que je ne reconnais pas, l'air agité, impérieux, beau gosse, cheveux noirs tirés en arrière, front dégagé, les yeux qui brillent, peau des joues mate, sourire à dents blanches, qui c'est, j'hésite, je cherche, soudain incoercible haut-le-cœur, nausée subite, ce type-là, c'est MOI, moi en septembre 66, après avoir quitté ElisČka début août à Munich, défait, pâle, hoquetant, courant téléphoner à ma mère, *rentre à la maison, ce que tu as fait n'est pas bien, mais je t'aime toujours pareil*, douze piqûres de calcium, et me revoilà, assuré, hâbleur, bien râblé, c'est l'homme qu'ElisČka avait tenu dans ses bras il y a un mois, c'est la gueule que j'avais à trente-huit ans, j'ai envie, cloué là, de dégueuler, comment j'ai pu à ce point enlaidir, tous ces crachats bruns, ces glaviots du temps sur les tempes, souillant les joues ramollies, ces rides qui me sillonnent le front, ces ornières qui me crevassent le visage, lui, là-bas sur le devant de la photo ses ondulations d'ébène, son corps avantageusement positionné, moi, plus que de la barbaque défraîchie que je traîne, avec une tignasse grisonnante, la peau des mains parsemée de grosses taches qui se fripe, me frappe au cœur, ça me cogne à l'estomac, me coupe le souffle, un participant aimable du colloque s'approche, me dit avec gentillesse, *vous voyez, vous étiez déjà là en 66*, ajoute, *avec Poulet, Richard, Genette, une belle époque*, l'un mort, les autres à la retraite, je dis en grinçant, *oui, un tableau d'époque*, tellement révolu ça me révolte, la voix s'étrangle dans ma gorge, peux plus, veux plus parler, je m'éloigne, me mets dans un coin, une jeune femme accorte m'aborde, très polie, comme si elle parlait à son grand-père, *excusez-moi, monsieur, j'écris un mémoire de maîtrise sur « Fils » et, avec votre permission, je voudrais vous poser quelques questions*, elle s'est assise près de moi, une chaude odeur de jeune femme me pénétrant les narines, du féminin m'emplissant les naseaux, suis prêt à prendre le mors aux dents, elle demande, *pourquoi cette importance que vous accordez au mythe des chevaux dans le « Phèdre » de Platon*, j'ai changé de Cerisy, plus celui de 66, de 69, en 90 j'ai un Cerisy platonique

rencontrée en 66, perdue en 69, août 94, à l'occasion d'un congrès de pédiatrie, elle va resurgir, renaître, j'ai peur, toutes les peurs, celle d'être déçu, celle d'être décevant, ce n'a pas été ce que j'ai d'abord cru entre nous, l'embrasement des chairs, à relire soudain ses lettres, à me rappeler mes émois en recevant une simple carte, ç'a été une passionnée histoire d'amour, j'ai quand même songé à refaire ma vie avec elle, elle a voulu se séparer de son mari, un immense bouleversement de nos existences, après un tel tremblement je crains un choc, comme celui qui m'a estomaqué à Cerisy quand je suis tombé nez à nez avec moi, celui d'avant, d'antan, si, à la place du corps souple, de la grâce féline, des pommettes hautes, rieuses sous les cheveux blond cendré, des petits seins pointus et fermes, arrivait une grosse dondon mafflue avec un arrière-train pachydermique, quel attentat meurtrier, quel assassinat de la mémoire, me remémore une histoire de mon oncle, déjà très vieux, dans les années quatre-vingt, son téléphone sonne, il décroche, une voix féminine qui dit, *tu ne te souviens pas de moi, Henri*, dans la voix il y a toujours une identité qui traîne, un filet repérable, mon oncle s'écrie, *pas possible, Simone*, rire tonitruant qui lui laboure la poitrine, *elle était près de chez moi, elle est montée, moi je ne peux plus descendre*, son rire redouble, *tu parles, Simone, je ne l'avais jamais revue depuis 1916, nous avons seize ans tous deux, et je vois entrer une espèce de bisaïeule toute ratatinée, elle qui avait la plus jolie et la plus espiègle des frimousses, mais c'était en 1916*, il a ajouté, *il ne faut pas faire des choses comme ça*, il n'y a pas soixante-dix ans que je n'ai plus revu ElisČka, mais un quart de siècle tout de même

quand elle a sonné vers une heure à ma porte, celle qui donne sur le couloir, la seule à présent, la double porte de l'entrée depuis la mort d'Ilse condamnée, je ne me suis pas précipité, je n'avais pas le cœur battant, au contraire, j'ai retenu mon souffle, dans le couloir je n'ai pas allumé la lumière, j'ai tourné la clé de la serrure, tiré les verrous, ouvert, dans le clair-obscur du chambranle la silhouette, j'ai eu un choc, inchangée, même allure debout en face de moi, un genou légèrement fléchi, j'ai dit, *entre*, de sa démarche légère, elle est entrée, je me suis effacé devant elle sans l'effleurer, j'ai dit, *le salon est là-bas, au bout, asseyons-nous une minute*, elle a été jusqu'au salon, restée debout entre la bibliothèque et le gros fauteuil de cuir, je dois avouer, j'ai attendu ce moment depuis que j'ai reçu la lettre m'annonçant son arrivée, avec crainte et tremblement, une grande

passion envolée qui ressuscite soudain, le phénix qui renaît inopinément de ses cendres, cela réserve d'irrémédiables surprises, je suis soufflé, l'inverse de l'histoire de mon oncle avec Simone, Eliška telle qu'en elle-même, toujours aussi gracile, le port aussi gracieux, ma première impression se renforce, je demeure moi-même debout, sans bouger, sans parler, face à face, duré quelques secondes, quelques minutes, je ne sais, une éternité, tellement elle, je l'aurais aussitôt reconnue dans la rue, dans la foule, la même foulée qui la déhanche sous son tailleur, toujours gris-vert, comme la couleur de ses yeux, les cheveux coupés court, un blond indéfinissable, presque blanc, lin, chanvre, étoupe, les mots me manquent, ses pommettes hautes, que relève encore son sourire, je dis, *tu n'as pas changé*, elle dit, *toi non plus*, même voix chantante, modulée, le charme slave incarné, je ris, *tu es très polie, mais j'ai changé, beaucoup*, j'ajoute, *en plus moche*, d'un ton moqueur, *tu as toujours été préoccupé par ton apparence*, je dis, *comment ça, tu m'as connu, j'avais trente-huit ans*, réplique, *tu avais déjà la peur de vieillir, tu vois, tu n'as pas changé*, je dis, *à l'époque c'était un fantasme, à présent c'est une réalité*, nous nous sommes assis quelques minutes, elle dans le fauteuil, moi sur le canapé de cuir, en bavardant, elle a croisé les jambes, minces, musclées, la taille svelte comme à vingt ans, à Murano près de Venise dans sa robe bleue sans manches sous le soleil éclatant, la même, je m'exclame, *mais comment fais-tu pour garder une forme pareille*, elle doit avoir plus de cinquante ans, elle rit, *mais nous faisons beaucoup de sport dans la famille, avec mon mari et mes fils nous grimpons régulièrement dans la montagne, nous nageons aussi très souvent, je fais chaque matin ma gymnastique, ce n'est pas sorcier*, je dis, *tu parles, mais comment as-tu conservé ton français*, elle dit, *quand je peux, je suis des cours de conversation, je lis des livres français*, je dis, *en même temps que tu es devenue une pédiatre de renommée internationale*, elle dit, *pourquoi pas, en s'organisant bien*, elle a une vie organisée, mari chercheur en biologie, ses deux fils à leur tour médecins, elle a elle-même dans sa profession fait son chemin, elle a une existence en ordre, je dis, *c'est quand même mieux sans les Russes*, ses yeux ont lancé un éclair, *n'en parle même pas*, une existence libérée et délibérée, elle demande, *et toi*, je dis, *oh moi, toujours dans mes zigzags transatlantiques, à la fin du mois je dois reprendre mes cours à New York, j'ai l'existence en désordre programmé, dérèglement systématique, un funambule en équilibre entre mes filles et ma mère patrie, peux pas faire autrement, suis contraint et forcé, par rien, par moi, ainsi que j'ai bâti ma vie, peux pas renoncer à mes deux pôles opposés, pas drôle, je ne m'éclate pas, je suis éclaté*, elle sourit, *alors rien n'est changé pour toi depuis le 1^{er} août 1969, tu te souviens, à Southampton*, je dis, *au Skyway Hotel*,

si je me souviens, elle a bonne mémoire, toute la nuit en une étrange agonie, une hésitation qui me tараude la tripe, qu'un mot à dire à Eliška, *reste*, serait restée, j'aurais changé d'existence, je n'ai rien dit, pas pu dire, je dis, *il y a quand même des choses qui ont changé*, elle demande d'un air attentif, *quoi*, réponds, *ma première femme, que je ne voulais pas quitter, j'ai fini par divorcer d'avec elle, et puis il y en a eu une autre que je ne voulais pas épouser et qui a fini par me quitter, et ensuite une deuxième femme qui est morte en pleine jeunesse, maintenant je suis tout seul*, elle s'enquiert, *tu n'as plus de femme dans ta vie*, je dis, *il y en a une que j'aime et qui m'aime, mais je n'ai pas pu refaire ma vie avec elle*, étonnée, *pourquoi*, je dis, *ce serait trop long à expliquer*, elle n'a pu s'empêcher d'exprimer sa surprise, *mais tu n'as eu qu'une série de malheurs, comment peux-tu faire pour vivre*, je dis, *je raconte ma vie, j'en fais des livres, tu te rappelles, au château de Mercuès, quand on a fait l'amour sur les épreuves de « La Dispersion »*, elle hoche la tête, elle doit me trouver bizarre, je dis, *je vais t'emmener déjeuner, tu dois être morte de faim*, elle rit, *mais non*, je dis, *c'est quand même l'heure*

nous nous sommes levés en même temps, nous nous sommes trouvés debout face à face, je sens l'effluve de son souffle, d'une voix très douce, elle dit, *tu es toujours le même*, j'éprouve la même invasion d'elle dans mon être, j'ai la brusque sensation qu'elle désire que je l'étreigne que je la prenne dans mes bras que je l'embrasse, son envie m'a parcouru des pieds à la tête, dans mon rez-de-chaussée sombre même en août, dans mon salon obombré par les feuilles touffues des marronniers de la cour, il y a eu soudain une déchirure de lumière, une illumination brève de soleil, un éclat de clarté fulgurante, son visage m'est soudain apparu en plein jour, démaquillé du clair-obscur de mon antre, j'ai pour la première fois aperçu ses traits, c'étaient exactement ceux de la jeune femme de Venise, courant sur les dunes de Boulogne, grimpant allègre le sable brûlant du mont Pyla, me montrant avec révérence la tombe de Kafka à Prague, exactement les traits tirés quand je me suis embarqué à Southampton, je l'aurais à la seconde reconnue n'importe où, pourtant quelque chose de changé, indéfinissable, imperceptible, mais crevant les yeux, le cœur, comment dire, elle avait sur le visage une couche de plâtre transparente, les traits empâtés par une épaisseur translucide, comme un amas mou d'années embourbant ses joues, un dépôt de temps figeant le front, couvrant la peau, voilant le sourire, le velouté de la chair boursoufflé par les années, sa figure intacte alourdie par l'âge, presque invisiblement parcheminée, pas même des rides, à peine des ridules, empoissée par un enduit incolore, poids diaphane des décennies, démasqué par le brusque éclairage du salon, son visage portait

l'empreinte du néant, la marque indélébile du rien, le sceau du cadavre à venir

la lumière subite disparaît, mon envie retombe, elle, immobile en face de moi, en attente, peux pas commettre un attentat, impossible de la toucher, je demeure interdit, interdiction formelle, serait sacrilège, je ne puis pas faire corps avec l'absence, mon regard l'a palpée là sur elle, j'ai du mal à parler, je réponds en un mensonge atrocement vrai, *toi non plus, tu n'as pas changé*, ma voix s'éraille, me racle la gorge, je jette un coup d'œil à ma montre, *deux heures moins vingt, il est temps de te nourrir*, elle sourit, *je ne suis pas un enfant, je n'ai pas d'heure*, elle a de la chance, moi, c'est la mienne, l'estomac gronde, je fais un geste pour me tourner vers la porte, elle dit, *attends, je t'ai apporté quelque chose*, elle sort de son sac un paquet plat, je dis, *merci, il ne fallait pas*, j'ouvre, un très beau lavis, grand oiseau ciselé à l'encre de Chine bec contre un verre à pied, classique et moderne, elle dit, *c'est un de nos amis qui est peintre*, je dis, *il a beaucoup de talent, je te remercie encore une fois*, j'ajoute, *j'apprécie toujours tes cadeaux, comme tu peux voir, il y a toujours là sur la table le superbe cendrier en cristal de Bohême que tu m'avais apporté en 69, moi aussi, j'ai quelque chose pour toi*, j'ai été chercher le flacon d'*Air du Temps* que j'avais acheté la veille, elle l'a pris, ouvert, respiré, elle a souri, *ça sent très bon*, je dis, *c'est le parfum que mon oncle achetait toujours pour les jeunes femmes*, une idée me traverse l'esprit, *je vais te donner autre chose*, j'ai été chercher un exemplaire du *Livre brisé*, je dis, *ça te renseignera sur ma vie*, je lui avais donné mon premier livre, *la Dispersion*, je lui offre le dernier paru en poche, à mon bureau, le lui dédicace, « A celle qui, sous une forme ou sous une autre, est présente dans tous mes livres », elle lit, me remercie, met le volume dans son sac, je songe avec une amère ironie, avec toutes les femmes j'ai eu des histoires d'amour brisées, elle me regarde droit dans les yeux, *tu sais, le congrès de pédiatrie, c'était un prétexte pour aller à Paris, c'est toi que je voulais revoir*

(octobre 1968, août 1994)

six heures et demie, et je n'ai pas encore commencé, assis là depuis vingt minutes à mon bureau, dans la chaleur lourde du salon, je me suis malgré moi engourdi, l'avenue Victor-Hugo, l'avenue Raymond-Poincaré, l'avenue Paul-Doumer, toute la Troisième République me reflue soudain aux cuisses, aux mollets, je m'amollis, presque assoupi, je me réveille, déjà le 8 janvier, je dois me dépêcher d'adresser mes vœux, d'envoyer mes cartes, seulement, avant de les expédier, il faut les écrire, et écrire, je n'ai fait que ça toute la matinée, jusqu'à deux heures, dare-dare, le bonheur des vacances de Noël en Angleterre a creusé un trou énorme dans mon texte, il faut le combler au plus vite, mes jours sont comptés, fin août je dois reprendre mes cours, repartir en Amérique, avec l'âge c'est devenu un choix, écrire ou enseigner, je ne peux plus mener de front les deux, avant, différent, années 70, le matin je rédige *le Monstre*, devenu *Fils*, l'après-midi, je découvre Proust et Freud ensemble, rien que ça, deux fois par semaine sur le fauteuil d'Akeret en fin de matinée, dans le lit de Marion en fin de journée, entre-temps mes cours, et puis les week-ends mes filles, ils sont à elles, promenades, cinéma, cirque, *Rockaway Playland*, on fait la foire foraine, *bowling alley*, on joue aux boules, maboule, comment j'ai pu, toutes ces activités en une vie, simplement à l'époque, j'en avais une, c'est tout, une frémissante, une débordante, désirs en vrac, idées à foison, dans la queue, la tête sans cesse ça vibre, ça bourdonne, maintenant j'ai le bourdon, ce n'est plus une vie que j'ai, une demie, un quart, je m'amenuise, mon existence a rétréci, je suis un ratatiné qui le matin écrit encore des tartines, mais après, vidé, à sec, peux plus regarder une page blanche, ne sais plus me servir d'un stylo, ma correspondance est éternellement en souffrance, j'en souffre, les enveloppes s'accumulent sur mon bureau, je *dois* répondre, *il faut*, oui mais *quand*, au réveil deux, trois cafés, littérature, au retour des longues marches, l'après-midi j'ai envie de lire, d'abord le journal, ensuite du sérieux, en ce moment *Ulysses* en anglais, faut gamberger, faire fonctionner à fond le cortex, ça mène à l'heure du dîner, rasades généreuses, télé, cervelle en veilleuse jusqu'au sommeil, il y a aussi les coups de téléphone, indispensables, reçus, donnés, la correspondance, c'est OÙ, c'est QUAND qu'on la case, toute l'énergie vitale qui me reste, je la concentre, dès que j'ouvre l'œil, dans ma tête, je presse à fond tout le jus de mon citron, je dois avoir fini le premier jet de mon roman avant la mi-août, nous sommes à présent le 8 janvier, pourtant je dois faire acte de présence

je ne suis pas complètement disparu, je suis encore sur terre, pas dedans, me manifester au-dehors, je dois, mon épiphanie, QUAND, MAINTENANT, cartes, lettres, vœux, souhaits, LA MEILLEURE ANNÉE 1997, allez ouste, en avant marche, les coudes sur le bureau je reste immobile, ankylose soudaine, affalé sous deux cents kilos, je me pèse tellement à moi-même, pourtant j'avais, il y a seulement quelques instants, dans ma promenade au long cours les jambes allègres, j'ai traversé d'un pas guilleret les rues, les siècles, alors quoi, rien, en m'asseyant un énorme coup de fatigue, quand je rentre, je rentre en moi, forcément ça m'écrase, m'opprime, corseté dans une existence exigüe, j'étouffe, je suffoque, vivre avec moi m'accable, il me faut le temps de respirer, reprendre mes esprits, mon souffle, je me reviens peu à peu, me ranime, en route, je sors du tiroir mon superbe stylo Mont-Blanc, cadeau de ma sœur, je saisis la première carte, une ancienne étudiante à New York, Française d'Amérique, belle thèse, belle carrière qui s'amorce, belle fille, nous avons un instant frôlé l'amour, nous sommes restés dans une longue amitié, une autre carte, une autre ancienne étudiante, très ancienne, très chère, ma fidèle des fidèles, *Smith College 1965*, théâtre classique, mon cours, je garde pieusement comme un signet sa *registration card* dans mon exemplaire de Racine, trente-deux ans déjà, ma tragédie, danse sous mes yeux corps frêle, charmant, dix-huit printemps au sourire timide, doit friser à présent la cinquantaine, ça me défrise, et puis une longue lettre d'une collègue du Middle West, a obtenu une bourse pour venir s'entretenir avec moi à Paris en juin, prépare un livre en français sur mes livres, là une carte ne suffit pas, je dois faire une lettre, regarde ma montre, sept heures moins dix, il faut quand même qu'avant de dîner j'aie le temps de lire *le Monde*, de me remettre à *Ulysses*, je me dépêche, mon écriture jadis si soignée aligne ses pattes de mouche, j'ai moi-même parfois du mal à me relire, trop crispé, trop nerveux, les séances prolongées de correspondance m'énervent, j'ai dressé de mon côté sur un feuillet jaune une liste, les personnes à qui je dois, à mesure que je complète les cartes, je barre les noms, un très cher, très vieil ami, date aussi de *Smith College*, collègue à l'époque, sourire éclatant, carrure d'athlète, le mâle français nec plus ultra, un vrai Jean Gabin, les tombait toutes, un baiseur herculéen, un trésor aussi de culture, littérature, peinture, a tout lu, tout vu, inépuisable, à plus de soixante-dix piges, pour la première fois de sa vie, une petite fille adorable, avec une jeune femme non moins adorable, dans une grande maison à la campagne, il a réalisé ce miracle,

transformer la phase finale en apothéose, je ressens autant de joie pour lui que d'admiration, assez pour ce soir, 8 janvier, suffit, correspondance j'arrête

pas une fois le téléphone n'a sonné, j'aimerais entendre sa voix, une voix chaude de jeune femme, huit heures moins vingt, Elle doit être avec sa fille en plein dîner, ou en train de le préparer, trop tard pour que je l'appelle, je ne veux pas la déranger, Elle risque d'avoir des impatiences ou des ironies, de ma faute, Elle a sa vie, moi qui n'ai pas pu, pas su faire de sa vie la nôtre, hier non plus, pas une fois le téléphone n'a sonné, dans mon cocon de chaleur je suis seul, j'habite une thébaïde, je regarde le désert du salon, dans l'armoire en ébène à travers la vitre, les livres reliés, allemand-anglais-français d'Ilse, en bas ses disques, nous rapprochions les gros fauteuils de cuir, nous les écoutions le soir, je n'écoute plus jamais de musique, seul, cela me déprimerait, seul, j'essaie de ne jamais penser à ma femme défunte, en novembre cela fera déjà dix ans qu'elle est morte, plus de temps que nous n'avons passé ensemble, JE HAIS LE TEMPS, vivre d'instant en instant en un présent qui s'évapore, crève de moment en moment comme des bulles de savon, derrière, rien, fragments d'images, bribes de mots, émotions fugaces, qui ne ressuscitent en éclair que pour de nouveau s'effacer, le temps ne passe pas, IL TRÉPASSE, c'est la mort en continu, derrière et devant, le temps perdu, oui, que ça, retrouvé, non, jamais, réinventé, recréé, de nouveau volatilisé, évanoui en paroles, par écrit, il reste ce qu'on se raconte dans sa tête, sur le papier, nous sommes la somme inaccessible de nos racontars, de ceux des autres sur nous, en nous, DU LAISSÉ POUR CONTE, pour demeurer en mémoire, je suis devenu mon propre mémorialiste, je récupère tout ce que je peux rattraper, je ramasse toutes mes miettes, de livre en livre j'ai refabriqué ma vie, j'en ai fait de vrais romans qui sont aussi des romans vrais, marque de fabrique, j'ai appelé ce produit l'autofiction, le mot, d'abord rejeté, à présent on l'adopte, il désigne au-delà de mes écrits toute une série d'œuvres de ce temps, l'entreprise autofictive prospère, ça marche, le malheur, ça ne va pas, BONNE SANTÉ, MES MEILLEURS VŒUX, le dessous des cartes, étalées là sur mon bureau, j'écris pour qu'on se souvienne que j'existe, pour qu'on me réponde, après, je réponds de moi, je suis moi-même sûr d'exister, en chair et en os, à part entière, le dessous Descartes, je pense donc je suis SEUL, ma pensée ne peut saisir que

soi, le Cogito est l'emprisonnement cellulaire, la réclusion, pour en sortir, s'en sortir, il va falloir appeler le bon Dieu à la rescousse, Lui qui va restituer le monde, les autres, qu'est-ce qu'on deviendrait sans Lui, plus tard, Husserl, Sartre, on a mis au point un Cogito troué, néant béant qui nous déverse sur le monde, le fait instantanément surgir, mon Cogito m'a jeté sur l'avenue Victor-Hugo, l'avenue Raymond-Poincaré, l'avenue Paul-Doumer, retour à la case départ sous la lampe, d'autres fois c'est la chaussée de la Muette, les boulevards des Maréchaux en bordure du Bois, salubre mais lugubre, il m'arrive de sortir la voiture du parking où elle sommeille, de m'aventurer jusqu'à Saint-Germain-des-Prés, jusqu'au Panthéon, de déjeuner de loin en loin avec des amis, je sors rarement le soir, problèmes d'insomnie, je préserve mes forces vives, je garde mon énergie pour écrire, résultat, pas un coup de téléphone pour dissiper le silence obscur du salon, pas un coup de fil qui me relie au monde extérieur, sauf, bien sûr, en fin de semaine, les rendez-vous Paris-New York si chaleureux avec mes filles, chaque soir, la longue conversation avec ma sœur, l'âme sœur, l'âme mère, tout le familial, le familial d'enfance qui perdure en Angleterre, mes lignes de vie, de survie, je ne peux pas me plaindre, elles fonctionnent à plein, et puis, quand Elle en a le loisir et le désir, des appels brefs, précis, précieux d'Elle, états d'esprit, de santé, nous prenons date pour ses visites, nos sorties, parfois lorsque la coupe du chagrin déborde, Elle se déverse, je recueille toute sa peine accumulée au fond de mon cœur, je tente de la reconforter, gaie ou triste, l'harmonie des inflexions de sa voix vibrante me transporte

ce soir, en ce début d'année, silence pesant, opaque, à la lueur de la lampe, le corps inerte, englué dans la solitude du salon, d'autant plus pénible que je viens d'être gavé, gâté de tendresse, d'attentions, échos des fêtes chez ma sœur, avec mes filles, en Angleterre, me tintent encore dans la tête, après tant de sollicitude, tant de solitude, j'en suis atteint dans les fibres, oublié du monde, mais oublieux aussi, peux pas me mentir, qu'est-ce qui m'empêche de décrocher mon téléphone, dix, vingt amis ou connaissances à appeler, qu'un geste à faire, je ne veux pas être toujours celui qui appelle, qui s'offre, je voudrais qu'il y ait aussi de la demande, qu'on pense à moi, pas toujours à moi de penser aux autres, orgueil, respect de soi, soit, mais le miroir a deux faces, être ainsi délaissé

m'arrange, je n'aime pas être déserté, mais vivre dans un désert me convient, dois en convenir, si personne ne m'invite plus à dîner, je n'invite à dîner plus personne, la porte d'entrée d'antan, aux deux battants, est condamnée, l'ère des réceptions d'Ilse est close, les vastes dîners d'apparat, jusqu'à une dizaine d'amis, cuisine française, autrichienne, chinoise, italienne, les petits plats mis dans les grands, les livres aux mille et une recettes, fini, terminé, je ne reçois plus, que par la porte de service, celle dont je me sers, j'habite en catimini, je vis en cachette, au cachot, mon choix aussi, trois invitations à dîner, cinq cocktails, rien que d'y penser, j'ai froid dans le dos, vous vous rendez compte, les gens qui parlent autour d'une longue table, les propos qui rebondissent de bouche à oreille, ça le drame, ils ne passent pas par la mienne, entrée interdite, les bruits d'accord, cliquetis des fourchettes, tintement des verres me fracassent la conque, les sons articulés se perdent dans le brouhaha, la surdité est une maladie de l'existence, elle coupe du monde, elle isole dans la gangue des lointains, les gens entassés debout encore pire, on a beau très gentiment me hurler dans le tympan, que du vacarme, les mots s'évanouissent dans le vrombissement universel, je suis saisi d'une honte intense, je n'appartiens plus au genre humain, j'ai changé d'espèce, je suis une espèce de potiche, planté là, l'air attentif, sans rien comprendre, prenant des airs entendus, sans rien entendre, supplice dégradant, les appareils de prothèse, suis payé pour les connaître, j'ai payé par dizaine de milliers de francs, toutes les marques, ça marche dans le tête-à-tête, le couple à couple, la limite, ou alors au premier rang d'un théâtre, entouré de silence, dans un cinéma, à cause des haut-parleurs, passe encore, un peu, plus rien dans un groupement, grouillement humain, je disparaissais, disparu des circuits mondains, ça m'attriste, d'un autre côté ça me soulage

avec le téléphone, pareil, il se tait, eh bien, j'aurai deux heures tranquilles pour lire, si je n'ai presque plus d'oreilles, j'ai encore des yeux, lorsque je lis, je me repeuple, il m'arrive des histoires passionnantes, je vais avec Bloom parcourir Dublin et toute l'étendue de la langue anglaise, plus qu'à plier bagage, me lever, éteindre la lampe du salon, retourner dans mon bureau, mais quand même j'aurais bien aimé ce soir recevoir un appel, un signe de vie, d'envie de me contacter, approche en direct, droit dans le nerf auditif, là j'entends mieux, parfois bien, simplement me rassurer,

m'assurer qu'en dehors de la famille on pense à moi, qu'au-dehors j'existe, belle expression, *on vous demande au téléphone*, je voudrais être demandé, huit heures dix, peux pas rester ainsi figé, je me secoue, ou je me lève et vais lire, ou je poursuis mon courrier, il y a tout un entassement de cartes, de lettres, SANTÉ BONHEUR, les vœux qu'on m'a envoyés, il faut que je les renvoie, brusquement la pensée me vient, me saisit, je voudrais qu'on pense à moi, eh bien, on a pensé à moi, ces lettres, ces cartes, me sont adressées, elles s'empilent à ma droite sur l'acajou, à moi de jouer, de répondre à toutes, de quoi je me plains, des signes d'amitié j'en ai plein, moi qui suis dans la pénombre vide, à sec, lamentable épave, qu'à reprendre le large, la plume, vogue la galère, je perds mon temps, courrier attend, je dois ÉCRIRE, connais ma rengaine, j'ai déjà passé toute la matinée à ma machine, peux plus regarder une feuille blanche le soir, vrai mais superficiel, pas là où le débat me blesse, écrire maintenant ou aller lire, plus profond, plus meurtri, plus meurtrier, l'homme a disparu, on s'en fiche, en dehors de la famille, que trois quatre amis qui pensent à lui, un vieux copain de Normale Sup, Jean, les indéfectibles du temps de Dublin, de Josie, Johnnie à Genève, Walter en sa lointaine Nouvelle-Zélande, toujours des nouvelles toujours des lignes chaleureuses une fois l'an à Noël, durera jusqu'à ce qu'un de nous, à un bout ou à un autre, se volatilise, la kyrielle des intimes au cours des décennies éparpillée, évaporée, toutes les lettres, cartes qui s'entassent sur mon bureau, *M. Serge Doubrovsky, 5, rue*, ne s'adressent qu'à l'ÉCRIVAIN

je croise un jeune homme au coin de ma rue, il me dévisage un instant, hésite, demande, *est-ce que vous êtes*, j'acquiesce, un large sourire, *j'aime beaucoup vos livres*, je, m'a envoyé ses meilleurs vœux, à mon tour d'envoyer les miens, je reçois des lettres de fidèles lecteurs, l'une me demande gentiment, *Plus de nouvelles de vous depuis bien longtemps. Où en est la vie l'œuvre ? Quel titre pour quel livre pour quelle vie ?*, on ne saurait mieux exprimer mon problème, titre, livre, vie, dans cet ordre, ma vie n'importe que comme support de l'œuvre, mon existence vraie, j'existe par écrit, pour écrire, *Serge Doubrovsky*, j'en suis l'auteur, c'est mon personnage, mon double, mon moi en mots, à lui que l'on s'intéresse, mais ce n'est pas MOI, mon moi EN CHAIR ce soir désossée, affalé sur sa chaise, celui qui souffre de caillot, d'embolie, celui qui me reste sur les bras, sur l'estomac, toute la tripaille que j'endure tout le jour et parfois la nuit, ce méli-mélo ce tohu-bohu d'organes qui me font et me défont dans mon tréfonds, celui-là il compte pour du beurre, l'autre qu'on

aime pour du leurre, depuis bientôt trente ans, j'écris ma vie, mais les deux vont en sens inverse, l'écrit me compose, la vie me décompose, où je suis, toujours en fausse position, tiraillé dans l'entre-deux, l'Atlantique entre moi et moi, mes filles là-bas, moi ici, avant, ma mère ici, moi là-bas, Julien-Serge, Janus Bifrons, toujours divisé, scindé, schizé, 8 janvier 1997, mais l'autre partie de moi est restée en l'an 40, encore l'étoile jaune au poitrail, mais juif déjudaisé, membre du peuple élu de Dieu, mais athée, maintenant j'ai porté le système S.D. à sa perfection suprême, en additionnant les livres sur moi, je me suis soustrait à moi-même

moi ici, tassé sur ma chaise, seul dans la pénombre du salon, téléphone silencieux, pas un appel, c'est sans appel, je suis un LAISSÉ-POUR-COMPTE, je n'intéresse plus personne, de ma faute aussi, ma surdité, mes insomnies, je me suis condamné à la réclusion perpétuelle dans ma carcasse, moi là-bas, *Doubrovsky, Serge*, même *Julien*, mes créations, mes créatures, ils caracolent dans mes livres, je ne suis ni un auteur de best-sellers ni une personnalité médiatique, ce n'est ni mon ambition ni ma prétention, je parais fort peu dans les colloques, je ne signe jamais de manifestes, je n'occupe sous aucune forme le devant de la scène sociale, mais sur l'Autre Scène du théâtre intime qui se joue dans la caboche, j'ai mon public, je n'ai pas des légions, mais des cohortes de fidèles, elles, parfois plus rarement ils, m'écrivent, la preuve, ce courrier là empilé, je dois répondre, je dois, j'en ai marre que JE soit toujours L'AUTRE, *je n'ai cessé de penser à vous car vous ne quittez jamais vraiment mon cœur ni mon esprit*, gentil, merci, une grande superbe fille avec une cascade de crins noirs autour d'un visage à croquer, à côté, *vous comptez beaucoup pour mon moi intérieur, je vous embrasse parce que d'ici, ça n'engage vraiment pas à grand-chose*, vingt-deux ans, hésite entre journalisme et cinéma, celle-là m'embrasse dans le vide, mes lèvres sont à une distance interstellaire des siennes, pas l'éloignement géographique, ce n'est rien, un train, un avion, et hop, non, une autre sorte de distance, ontologique, celui qu'elle embrasse n'existe que dans l'IMAGINAIRE, il a mes nom et prénoms, mes qualités, et mes défauts, ses aventures ou mésaventures sont les miennes, il me singe, je le signe, mais LUI a un corps d'imprimerie immuable, MOI un corps de chair avachi par l'âge, on ne fait pas corps, ce qui me sépare de moi est bien pire que l'Atlantique, c'est une déhiscence absolue, un autre mode d'être, SERGE

DOUBROVSKY danse en cadence à travers mots, moi me traîne à travers maux, pas pareil, une sacrée différence, comme entre photo et modèle, reflet dans une glace et autoportrait en peinture, j'écris ma vie mais je ne la vis pas par écrit, entre les deux ressemblance et faille incommensurable, vous direz, ce n'est pas votre personnage, souvent irritant, qu'on aime, ni votre personne, parfois médiocre ou déplaisante, c'est la façon dont ils sont réinventés dans le langage, dont ils se baladent, de phrase en phrase, de livre en livre, en une recherche éperdue, sans fin, de soi, celui à qui l'on pense avec tendresse, que l'on embrasse en pensée, c'est L'AUTEUR, l'auteur c'est VOUS, pas si simple, ce serait trop beau, comme auteur je serais ressoudé à moi-même, on toucherait enfin à du RÉEL, mais l'auteur n'existe que par ses textes, dans ses textes, une marque de fabrique, L'AUTEUR est UN EFFET DE TEXTE, Barthes disait, les personnages de roman sont des êtres de papier, l'auteur aussi, il n'existe que sur papier, vous direz, mais enfin, si on vous demande vos papiers, il y a bien UN TYPE DERRIÈRE, vrai, mais QUI, vous répondrez agacé, L'ÉCRIVAIN, le mec qui tape matin après matin sur une vieille machine électrique

enfin, on tient du RÉEL, après nous avoir refilé vos faits et gestes et pensées en long, en large et en hauteur, vous ne vous défilerez plus entre nos doigts comme une anguille, vous allez tranquillement laisser une jeune et jolie fille vous faire l'immense honneur d'embrasser en vous l'écrivain, certes, j'adore qu'on m'embrasse, qu'une ravissante frimousse me porte dans son cœur, d'ailleurs, je ne suis pas si machiste, la frimousse peut être aussi défraîchie que la mienne, cela me fait autant plaisir quand une personne de ma génération m'apprécie, je ne suis pas si sexiste, j'accueille avec la même joie les signes d'affection des lecteurs que des lectrices, je suis littérairement bisexuel, le problème, L'ÉCRIVAIN C'EST QUI, ricanement, le zigage qui tapote sur le clavier sa vie en zigzags, le Jules, le Julien qui a les doigts sur les touches, mais les termes, les vocables, les vocalises, elles viennent D'OÙ, UN est DEUX, Proust distinguait le moi social et le moi créateur, pas les mêmes, ils se scindent, d'ailleurs, le moi créateur, de nouveau il se divise, il y a le conscient et l'inconscient, je pense donc je suis, par en dessous, je m'échappe perpétuellement à moi-même par le bas, voire par le haut, trois décennies que j'ai passées à écrire ma vie, pourquoi, ne peux pas vous le dire, je ne peux faire que des suppositions, des

hypothèses, les vôtres sont aussi bonnes que les miennes, et pourquoi un langage malaxé, je concasse la syntaxe, souvent des blancs, je l'omets ou j'en choisis une fantaisiste, pourquoi le perpétuel toboggan d'allitérations, d'assonances, la glissade vertigineuse des sons aux sens, je n'en ai aucune idée, JE ne parle pas le moins du monde comme J'écris, je l'ai dit et répété JE n'écris pas mes livres, ILS s'écrivent à travers moi, doigts qui tapotent, mots qui jaillissent, l'écrivain est OÙ

entre les fesses calées dans le fauteuil en chrome, les doigts plus ou moins agiles qui frappent le clavier et les signes qui s'impriment sur la page, puisque j'ai voulu que le verbe se fasse chair, que la chair se fasse verbe, j'existe entre chair et verbe, quelque part entre les lignes, puisque j'ai tenu à transformer ma vie vivante, vibrante en texte, je ne vis que quand on me lit, l'auteur n'est que par la grâce du lecteur, l'écrivain se profile entre les deux, ma vie réelle, je l'ai déjà, en la racontant comme un roman, fait passer dans la fiction, mon autofiction devient à son tour la fiction des autres, ils peuplent ma mémoire de leurs souvenirs, mes images de leurs fantasmes, comme j'ai pris pour personnage ma personne, ils me dépossèdent de moi-même, je suis entre moi et eux, ombre flottante, j'ai toujours dit que, lorsqu'on publie un livre, il n'appartient plus à son auteur, mais aux lecteurs, mon cas est particulier, si je rêve Madame Bovary, je ne deviens pas Flaubert, si j' imagine Julien Sorel, je laisse intact Stendhal, encore plus Henri Beyle, si un lecteur s'identifie à Serge Doubrovsky, il devient moi, je deviens lui, je suis pris entre, on me prend aussi pour moi, *je n'ai cessé de penser à vous, je vous embrasse*, je suis mon sosie invisible, on m'aime par procuration, j'ai des amours esthétiques, je ne suis pas seulement lu, mais étudié, j'ai d'abord pénétré l'université derrière Corneille, maintenant j'y ai accès tout seul, l'autobiographie étant un sujet à la mode, je suis l'objet de mémoires de maîtrise, je les admire, ces travaux sont souvent remarquables, ils me font bien augurer des nouvelles générations intellectuelles, nous serons tous remplacés par des gens très bien, à nos vieilles lunes succéderont d'éclatants soleils, c'est l'ordre des choses, bravo, je suis comblé, la fameuse postérité, je m'en moque, que mes livres puissent tomber un jour dans un total oubli ne m'affecte pas, je ne serai pas là pour le voir, le savoir, alors qu'importe, ce qui compte, intéresser de mon vivant des vivants, des jeunes d'aujourd'hui, dont le destin sera tout autre que le mien, avec qui je suis sans connivence historique, pour qui l'An Quarante est aussi loin que pour moi Waterloo, et qui pourtant

passent des mois et des mois de leurs si précieuses années penchés sur mes livres, j'en suis extrêmement touché, reconnaissant, ému d'être aimé, *alors que je suis plutôt virevoltante et indécise, vous pouvez vous féliciter d'avoir retenu mon attention et mon intérêt pendant un an c'est d'ailleurs avec tristesse que j'ai posé le dernier point. Bête à dire, mais j'ai vécu une année à vos côtés, parfois à la limite de l'obsession, une autre, maintenant que j'ai fini mon travail, après avoir été si longtemps plongée dans votre œuvre, je me sens déboussolée, pendant deux jours je ne savais plus que faire,* dévotion qui récompense mes labeurs, qui m'honore grandement, mais j'avoue parfois je préférerais avoir ces jeunesses allongées contre moi dans mon lit plutôt que penchées sur mes livres

pas le choix, les attraites de ma carcasse sont ternis, encore heureux qu'il y ait des amoureuses de mon ombre, je peuple la solitude de mon bureau de ces mémoires entassés sur ma commode, ma garde, ma sauvegarde personnelle, mes talismans, mes fétiches, je tâche de ne pas me montrer indigne de tant d'attention, de répondre à cette attente muette, continuer, à mesure que je m'affaisse, d'être à la hauteur, il faut, je dois, encore au-dessus des mémoires de maîtrise, dans la hiérarchie universitaire, il y a les thèses, je viens d'avoir droit à la première, un émoi inédit, un événement mémorable, en 63 j'ai soutenu ma thèse sur Corneille, en 96 on en soutient une sur moi, au cœur même de la province française, mon père, venu de son ghetto d'Ukraine, n'en reviendrait pas, doctorat c'est mon baptême, plus des mois, ce sont des années de travail accumulées sur trois cents pages, une mère de famille nombreuse a pris le temps, le soin de m'élever ce monument, le grand jour je me suis mêlé à l'assistance, me suis tenu coi dans mon coin, la candidate résume sa recherche, les rapporteurs font de doctes commentaires, doctorat oblige, on dissèque, on disserte, c'est la leçon d'anatomie, on me dépiaute, on scrute mes entrailles, péroraisons, c'est mon oraison funèbre, sentiment étrange, soudain étranger à moi-même, je suis brusquement posthume, mort ou vif, absent ou présent, cela ne change rien à rien, j'ai fait don de mes viscères à la science, on greffe mes textes sur d'autres textes, mes organes forment un Organon, Herméneutique, Analytique, je suis avalé par Aristote, en fin de séance, il y a eu un cocktail d'honneur, j'ai réintégré ma peau quelques minutes, chacun a été très aimable avec moi, nous avons échangé de plaisants propos, mais je me suis

quand même senti un intrus, de trop sur mon propre terrain, le vrai Serge Doubrovsky, l'important, ce n'était pas MOI, c'était l'AUTRE, ma fiction a englouti mon être, j'ai soudain été jaloux de moi

et puis vient la dissémination, Barthes disait, *la littérature c'est ce qu'on enseigne à l'école*, je me balade dans les manuels scolaires, j'ai mes cendres dans les Nathan, Hatier, Bordas, Robert du XX^e, *Encyclopaedia Universalis*, même le *Quid*, je suis dans la section « autobiographie », d'autres fois, dans le « roman », pour d'autres encore, bien normal, moi, le roi des indécis, je suis parmi les « indécidables », avant j'étais parmi les indésirables, il y a longtemps, plus d'un demi-siècle, je n'oublie pas, n'oublierai jamais, gravé en moi, inscrit en France sur deux listes, ma trace écrite, l'une, il y a cinquante ans, assassine, compilation des corvéables et déportables à merci, fichier des juifs établi par les bons soins de la police française, à l'attention des SS, fichier retrouvé au ministère des Anciens Combattants, je m'y trouve sûrement, serai conservé au Mémorial de la rue Geoffroy-l'Asnier, consultable pour les historiens futurs, et puis à l'autre bout, à l'inverse, inscriptions salvatrices, des chercheurs généreux m'accordent un sursis, la survie, combien de temps, impossible à dire, sais pas, m'en fiche, ce qui compte, histoire littéraire de la France, fin du XX^e, honorablement remarqué, laisser une marque, même infime, une apostille, une notule, même une mention minuscule, en passant, passera peut-être dans des éditions ultérieures, qu'importe, j'aurai eu mes deux inscriptions funéraires sur ma stèle, la littéraire me venge de l'autre

XX^e siècle, suis englouti dedans, la dalle, la date se referment sur moi, un nom que je suis, plus une personne, 8 janvier 1997 je me suis déjà volatilisé, assis sur ma chaise là, à mon bureau du salon, pas un appel n'a résonné, pas une sonnerie du téléphone, calme plat, silence de sourd, dans l'abandon amer de mes amis, sauf ma sœur, mes filles, Elle, dans l'oubli universel, pour célébrer l'année nouvelle, pas une poignée de main, pas une invitation à un dîner, un déjeuner ou un cocktail, rien, SANTÉ BONHEUR, des cartes adressées au professeur de jadis, des lettres envoyées à l'écrivain, mais MOI là-dedans, zéro, je suis un reclus, un exclu, un SDF de

luxé, errant entre Paris et New York, entre mes quatre pièces avec jardin privatif au Trocadéro et mes trois chambres à coucher plein sud sur les gratte-ciel de Lower Manhattan, bientôt je serai à la soupe populaire à la terrasse du Fouquet's, aux restos du cœur chez Lipp, pas le cœur, pourrais pas, je bouffe Prisunic, suffit pour une carcasse qui se met à table toute seule, je lui refile des plats bon marché réchauffés au bain-marie, je me lève, je quitte le salon, je vais aller un peu lire dans mon bureau, ensuite dîner en tête à tête avec la télé, juste à temps pour les nouvelles sur France 3

le lendemain, le téléphone a sonné, je me précipite, une très polie secrétaire de l'antenne parisienne de New York University m'annonce, *vous avez reçu un fax*, surpris demande d'où, *université de Birmingham*, ne peut être que ma sœur, m'habille, j'accours et là, dans nos bureaux de Passy, choc, estomaqué, suis tombé à la renverse, je sors de mon gîte carcéral pour être soudain pulvérisé, enseveli dans la bourbe du XX^e je suis catapulté en plein XXI^e siècle, enfermé entre quatre murs, je suis soudain propulsé, disséminé dans le cyberespace,

Date: WED, 8 Jan 1997 16:55: 47-0500

Reply to: balzac 1@CC.UMontreal, CA

From: Philther @aol.com

To:

Multiple recipients of list<balzac 1@cc.umontreal.ca>

Subject: Connaissez-vous Serge Doubrovsky???

Bonjour

je suis à la recherche de tout ce qui touche de près ou de loin à Serge Doubrovsky. Si vous connaissez quelqu'un qui travaille ou a travaillé sur cet auteur, au niveau de la maîtrise, du doctorat, ou simplement d'un article, j'aimerais que vous communiquiez avec moi. Je désire faire ma maîtrise sur Doubrovsky et plus particulièrement sur « Le Livre brisé ». Très peu de gens ont étudié cet écrivain pourtant si

Merci merci

Stéphanie

suis heureux, bien sûr, flatté, mais flottant, baladé dans des flux électroniques, j'ai un peu la tête qui tourne, cette ordination sur ordinateur me laisse dispersé, c'est la Diaspora qui recommence, désarticulé en particules élémentaires je m'éparpille, neutrons,

protons, drôle de Protée, sous quelle forme vais-je reparaître, ce cri perdu, écrit dans le vide, d'avance s'évapore dans le néant silencieux, le lendemain,

Date: Thu, 9 Jan

From: Thomas C. Spear, <tspear@alpha.lehman.cuny.edu>

To: Multiple recipients of list <tsbalzac.1@cc.umontreal.ca>

Subject: Connaissez-vous Serge Doubrovsky???

Philther@aol.com wrote

Je suis à la recherche

il y a un numéro spécial du journal « Genre » (vol. 26, no 1 Spring 1993 sur D. avec 7 articles sur lui, dont le mien). D'autres articles paraissent de temps en temps sur Doudou, e.g. Alex Hughes dans « French Forum » (vol. 20)

soufflé, Thomas Spear je le connais, un de mes anciens étudiants, s'il a répondu, il existe quelque part dans l'infini, et puis il en connaît un bout, il refile à Philther@aol.com plein de renseignements, j'en suis comme deux ronds de flan, cette demande vague lancée dans le cosmos a reçu une réponse précise, de quelqu'un que je connais, pas croyable, me prends au jeu de ce Je désubstantivé, ma sœur fidèle me faxe mes nouvelles de l'au-delà, *e-mail*, le courrier des étoiles, à des années-lumière de moi, *WED 15 Jan 1997 09:12:03-0500, Philther@aol.com* remercie X Y Z à la cantonade, suit une liste d'une vingtaine d'études, d'articles, français, anglais, américains, il y en a que j'avais oubliés, d'autres que je ne connaissais pas, *Dalhousie French Studies*, no 35 (1996), c'est où, l'auteur, Radu Turcanu, c'est qui, un nom pareil quelle origine, pas l'ombre d'une idée, je reste sidéré, espace intersidéral, une inconnue lance un appel, aussitôt on lui répond à elle, pas comme mon téléphone muet, ici ça grouille, j'accours en particules subatomiques des quatre coins du globe terrestre, ma chasseresse internaute exulte, je n'ai pas l'ombre d'un vrai foyer, je boucle mes valises et vais d'un appartement de location à un autre, j'aurai peut-être un site un jour sur Internet, moi, j'ai toujours cru que je serais enterré au cimetière parisien de Bagneux, 31^e division, 4^e ligne, 30^e tombe, au creux de la fosse sous la lourde dalle de pierre, d'un coup je vais changer d'adresse posthume, si ça se trouve, mon site sera un néant aérien, en tapotant sur un clavier, on fera renaître mon fantôme, danser mon spectre sur les touches, je reviendrai quelques instants hanter les vivants, encore un coup, cela m'honore, mais cela aussi m'attriste, tous ces appels qui ont afflué vers cette inconnue à Montréal, j'aurais bien voulu en recevoir quelques-uns aujourd'hui

ici, pas MOI c'est toujours L'AUTRE dont on se soucie, on n'aime pas l'être de chair, mais l'être de papier, je suis devenu un ÊTRE FICTIF, maintenant j'ai une existence VIRTUELLE, je voudrais bien qu'on s'intéresse un peu à la RÉELLE

J'imagine que la liste n'est pas exhaustive. Si quelqu'un fait de nouvelles découvertes, vous pouvez en tout temps me contacter. Je suis fascinée de voir combien les gens ont répondu avec enthousiasme à ma question... à quand le site Internet sur Serge Doubrovsky ???

Merci

(janvier 1997)

patatras, crac, au moment où on la croit toute faite, la vie se défait, la mienne s'est toujours poursuivie par à-coups, de chance, de malchance, jamais la ligne droite, toujours en zigzags, un parcours brisé, champion toutes catégories de la fêlure, cette fois bien installé à Brandeis, j'y suis j'y reste, la France me manque, Vigée me l'apporte à domicile, d'une université pas même encore construite, il a créé un paradis artificiel de poètes, pas besoin d'aller vers eux là-bas, ils viennent à moi ici, trois mois l'été avec ma mère et ma sœur au Vésinet, neuf mois des beaux-parents qui sont une seconde famille à Newton, ma femme ravie d'être à vingt minutes en voiture de la grande maison blanche à l'immaculée pelouse, reste voisine de son enfance, sœur, neveux, oncles, tantes, cousins à portée, moi ravi d'être à vingt minutes en voiture de ma femme, un vieux tacot, d'accord, un de plus, mais il marche, même s'il toussote, mes cours finis, j'accours par un chemin bordé d'arbres, presque campagnard, de Waltham à Auburndale, la grande banlieue de Boston, pas une agglomération où l'on s'empêtre, direct du professeur à l'époux, 99 Central Street, le centre de ma vie, on a loué la moitié d'une maison de bois, commode, entrée séparée, vue sur jardin, je cultive tranquillement le mien, j'accumule page après page d'un papier brouillon grand format avec des lignes où j'écris serré à la main, mon livre sur Corneille s'édifie, dans la pièce voisine, Claudia avance sa thèse sur l'intervention américaine au Guatemala en 53, elle est farouchement contre, traque les visées de l'impérialisme yankee pour Harvard, souvent elle se rend à Cambridge par le tram, lorsqu'elle en a besoin pour son travail, le sien prend forme, nos rapports sentimentaux sont au bleu fixe, sexuels assez guillerets, matériels plus faciles, depuis que nous avons emménagé à Auburndale, Cambridge plus chic, la vie y était dispendieuse, avec trente-cinq dollars par semaine pour la nourriture, nous avons eu nos zizanies pécuniaires, des bisbilles avec éclats de voix, *pourquoi achètes-tu du camembert français, au lieu du camembert danois, qui coûte deux fois moins cher*, réponse, *parce qu'il est deux fois moins bon*, parfois coup de baguette sur les doigts, *pourquoi n'achètes-tu pas du pain américain, comme tout le monde*, réponse, *parce qu'il est mou et immangeable*, parade, *tu n'as qu'à le faire griller*, réponse, *je n'aime pas la viande avec un toast*, nos répons, la liturgie des récriminations alimentaires est terminée, il y a plus de numéraire dans la bourse conjugale, nous sommes moins dans la purée, cela apure nos comptes, les repas ne font plus problème, entre nous plus de différends, Claudia a une parole toujours calme, rationnelle, elle se contrôle à la perfection, son père a beau être né à

Minsk, c'est une vraie Anglo-Saxonne, j'ai épousé la Nouvelle-Angleterre, tant mieux, moi qui ai le tempérament incertain, des hauts et des bas, ça m'égalise, nous formons un couple uni, unique dans mon existence baladeuse, je n'ai jamais aimé avant en harmonie dans la durée, après mes cours, je cours, saute dans ma bagnole, de Waltham à Auburndale en un éclair, illumination, elle est là à son bureau, lève les yeux, se lève, je l'embrasse, avec ses cheveux courts bouclés, sa blondeur colorée d'infimes taches de rousseur sur les joues, elle a une figure ravissante, corps mince, élancé, sa vue, sa peau me donnent des élancements, je me contiens, pas le moment de, il y a un moment pour tout dans une existence bien réglée

et puis crac, patatras, entre Brandeis et Auburndale, entre les salles de classe si claires de Shiffman Humanities Center, baies vitrées en pleine nature, et notre demi-maison en bois parmi les arbres, heureux comme un roi, deux ans d'équilibre idéal, d'un coup tout s'écroule, il a fallu que Vigée parte, qu'il aille faire son alyia en Israël, sans lui je n'ai plus d'allié, Brandeis a perdu sa magie, le département sombre dans des batailles médiocres, Duffy l'Irlandais aux dents longues veut mordre dans le territoire commun, Barricelli l'Italien se perd dans ses rêves Renaissance, pas plus brillant du côté juif, le nouveau chairman, Murray Sachs, simple gestionnaire, n'a d'yeux que pour sa secrétaire Miriam, qu'il épouse, et peu d'attention pour le reste, le campus aux collines ondulées, aux discussions ondoyantes, querelles d'Allemands, Hegel, Marx, croisant le fer avec les pragmatistes, les philosophes analytiques américains, étincelles d'esprit, éteintes, poudrière d'idées, ont fait long feu, fini Brandeis, sans Vigée c'est mort, les sentiers allégrement grimpés le long des pelouses, quand je l'accompagnais à travers bois jusqu'à chez lui, maison de brique si pimpante, il a fait mettre des boiseries dans la chambre de sa fille, sur rue si tranquille, le bout du monde, un monde à part, j'entre un moment, accueil de famille, Claude, profondeur inépuisable de ses connaissances en cinq langues, largeur immense de ses vues de la Bible à Eliot et Rilke, hauteur aussi, ironie féroce, humour grinçant, coups de crocs à vif, un type en trois dimensions, après son départ, tout Brandeis s'est aplati, rampe à ras du sol, on a beau y construire de nouveaux bâtiments, de nouveaux étudiants ont beau affluer, Brandeis a perdu pour moi sa substance, devient désolant, désolé,

j'y suis solitaire, plus de paradis des poètes, fini la fulguration d'Emmanuel, la verve caustique de Bosquet, l'élévation constante de Bonnefoy, l'ambassade des poètes a fermé ses portes, même Henri Thomas, l'infatigable écorcheur des semelles de ses galoches sur tous les chemins pierreux de Waltham, maintenant qu'il a mis le point final au manuscrit de son roman *John Perkins*, lui, l'éternel itinérant, songe à regagner Paris, à s'y installer, il remmène tout son monde, Jacqueline déjà souffrante, sa fille déjà grande, il me déserte, je reste seul dans le désert

toute notre petite colonie française se dissipe, s'évapore, même Madame Alexandre qui règne au Château, veille au bien-être et à la vertu de nos ouailles, sa fille Marianne, émoustillante diablesse blonde acoquinée avec un sémillant Français, Jean-Pierre Angremy, tout le monde nous quitte, rentre en France, du coup je voudrais bien moi-même y rentrer, seulement pour y faire quoi, là le hic, chacun lève soudain le pied, mais j'ai encore les miens sur terre, sur le sol américain, là j'ai mon bifteck et ma femme, ma femme veut finir sa thèse de sciences po à Harvard, enseigner ensuite là où elle peut enseigner, dans son pays, et mon bifteck il est aussi dans le sien, depuis quatre ans je suis payé pour vendre la littérature française en Amérique, en France, je suis agrégé d'anglais, ce serait la littérature anglaise, pour entrer à l'université il faut une thèse, ma thèse sur la Restoration Comedy est partie où s'en vont les vieilles lunes, j'écris maintenant une longue étude sur Corneille, passion soudaine, j'aligne des pages et des pages à l'encre bleue sur papier jaune à brouillon, ma plume gratte ferme, seulement Corneille me condamne à l'Amérique, naturellement la recommandation amicale d'Yves Bonnefoy me tinte encore aux oreilles, *vous auriez tort de n'en pas faire un doctorat d'État, au cas où*, le cas est encore lointain, perdu dans les brumes d'un indéci futur, il me faudra encore un ou deux ans pour boucler la thèse principale, après il y a la thèse secondaire, un doctorat d'État est un travail sans limite, un rocher de Sisyphe, tâche écrasante, peut-être mirobolant mirage, Paris le bâton de maréchal, si on m'expédie au fin fond d'une province, je suis aussi bien ici, mais ici, depuis le départ de Vigée, il faut que ce soit ailleurs

ça tournique dans ma tête, ailleurs où, il y a des centaines d'universités aux États-Unis, mais je n'ai pas plus envie d'aller dans le Nebraska ou l'Arkansas que sur la lune, la région de Boston me plaît, il y a la grande maison blanche en face du bras de Charles River, l'accueil chaleureux d'une seconde famille, Claudia tient à voir souvent ses parents, moi aussi, nous sommes d'accord, alors *quoi*, à force de tourner et retourner la question a jailli une lueur, au cours d'une balade sylvestre, Claudia et moi avons été rendre visite à l'autre bout du Massachusetts à un couple ami, Laura et Michael, lui enseigne la science politique à U of Mass, il vient d'être nommé à Princeton, comme ça l'Amérique, si l'on veut grimper dans la hiérarchie, il faut bouger, ils habitent la moitié d'une vaste ferme à mi-flanc d'une haute colline qui domine Amherst, vue imprenable sur la vallée, les autres collines, une vraie campagne dans la petite montagne, *vous allez quitter ce site admirable*, Laura rit, *il le faut bien, mais si vous le voulez, il est à vous*, elle ajoute, *ce logis ne coûte que soixante dollars par mois*, Claudia et moi sommes restés bouche bée, moins de la moitié de ce que nous payons pour notre demeure infiniment plus modeste d'Auburndale, c'est alors que la lueur a jailli dans ma cervelle, si Vigée a fait venir la France en Amérique, il n'y a qu'à renverser la formule, que l'Amérique m'envoie en France, simple mais il fallait y penser, j'y pense, très fort, je ne fais plus que ça, dans cette vallée perdue entre les collines boisées, ce bled perdu est universitairement peuplé, d'excellentes institutions y jouent aux quatre coins, juste en bas de la ferme sur Pelham Road, Amherst College, princier, à droite U of Mass, à gauche, en traversant un défilé entre les crêtes, Mount Holyoke, enfin, au creux de la vallée, à vingt kilomètres, SMITH COLLEGE, et son campus lacustre, institution de jeunes filles, moi j'ai toujours aimé les femmes, statut particulier, la troisième année des études de français, *Junior Year abroad in France*, Smith envoie un groupe d'étudiantes passer un an à Paris, ces étudiantes ont bien sûr un DIRECTOR, la lueur devient une idée de génie, le DIRECTOR ce sera moi, un an sur trois, pour commencer, après on verra, ainsi la quadrature du cercle est résolue, j'aurai la France avec les avantages de l'Amérique, nous avons déjà pour la rentrée un merveilleux logement tout prêt, il n'y a plus qu'à obtenir un poste

de l'idée je suis passé à l'acte, les normaliens forment une société

de secours mutuel spontanée, une solide amicale, à Smith officie un archicube de la promotion 17, a fait la guerre, toujours vert, pas beaucoup de cette promotion qui restent, Guilloton un rude gaillard, j'ai été le voir, m'a raconté comment on empilait quelquefois les cadavres en guise de sacs pour se protéger dans les tranchées, avec moi les récits de guerre ouvrent aussitôt une intimité, et puis, côté jardin, il y avait aussi le côté cour, et la cour, il avait la réputation de la mener rondement, l'empileur de cadavres était grand trousseur de jupons, avec ça, latin, grec, français, sur le bout du doigt trois littératures de A à Z, d'Aristophane à Zénon d'Élée, une courtoisie naturelle, son âge porté avec grâce, tope là, nous étions faits pour nous entendre, nous avons sur-le-champ sympathisé, j'ai précautionneusement débballé ce que j'avais derrière la tête, il a dubitativement hoché la sienne, pas si facile, direction du groupe parisien, chasse gardée, une institution de jeunes filles est dirigée par une synarchie de vieilles filles, reste à voir de quel œil elles me verraient arriver, Paris est leur pré carré, elles se le partagent, et puis un homme, même marié, est-il apte à diriger à l'étranger une trentaine d'étudiantes dans la vingtaine, Guilloton n'était plus dubitatif, il était tout à fait sceptique, je me suis senti tout penaud, peiné, mon illumination s'enténèbre, par la fenêtre du bureau un soleil déjà printanier brille sur l'eau calme, mon projet est dans le lac, soudain mon hôte me ranime, avec une gentillesse extrême, il dit, *je vais en parler quand même au Président, envoyez-moi un dossier complet*, à mon retour je m'y suis mis dare-dare, nom, je commence à peine à m'en faire un, suis à l'orée de ma carrière, prénoms, Serge suffit, ne pas compliquer les choses, titres universitaires, je les aligne, titres d'articles, je les rassemble, *Princesse de Clèves* dans *la Table ronde*, Ionesco à la *NRF*, Camus dans *Preuves*, je bats le ban et l'arrière-ban de mes publications, pas de livre encore, j'y travaille d'arrache-pied, je ne peux pas aller plus vite, à bride abattue je suis accouru haletant quand le Président a demandé à me voir, reçu dans le bâtiment de briques anciennes, au fond du vaste bureau, derrière l'énorme table de bois poli, derrière les grosses lunettes, l'œil du maître, la voix très calme, il va y avoir des départs en retraite, ma candidature peut éventuellement intéresser, Paris tous les trois ans qui fait problème, le cas ne s'est jamais encore présenté, il va falloir en discuter avec les collègues

au bout de l'allée qui coupe la pelouse, parsemée de graminées,

de coquelicots, de plantes folles, déjà prairie plutôt que gazon, les hautes marches en bois branlant du perron montent jusqu'au vaste porche, la porte d'entrée ouvre directement sur la grande cuisine au parquet inégal, bosselé, couleur rougeâtre, table rustique entourée de lourdes chaises, tout est en bois ici, murs, escaliers, meubles, planchers, plafonds, bois, dedans, dehors partout, sur le devant, on a dégagé une route qui dévale abruptement la colline, tout le long on a déblayé des terrains où installer quelques maisons en bordure, mais tout autour, de haut en bas, que la forêt, sapins, bouleaux, hêtres, ondoyant à l'infini, derrière la maison, un ruisseau, au-delà, un grouillement hirsute, sauvage, le primitif d'avant l'homme, il y a des routes qui trouent l'espace vierge pour aller d'un village à l'autre, mais dans les bois aucun sentier, impossible de marcher sans se perdre, une fois, mon beau-frère est venu nous rendre visite avec sa femme, laissant les deux sœurs parler, nous sommes partis en conquérants, un appétit d'explorateurs, nous avons d'un bond franchi notre ruisseau sauvage, et puis en avant, à vue de nez, le nez justement à la fête, un délire de senteurs sylvestres nous emplissant les narines, ça grise, la tête vous tourne de tous ces troncs, ces buissons, ces ombelles, ces fleurs, ces brindilles, un étourdissant mélange, ivresse édenique, soûlés d'odeurs, nous planons sur les parfums, soudain, retour à terre, plus d'une heure que nous marchons, temps de rentrer, rentrer oui, mais comment, où, dans quelle direction, je dis, imbu de sagesse cartésienne, *allons tout droit, nous finirons bien par arriver quelque part*, on essaie, encore plus perdus, enfouis dans un labyrinthe sans issue, je commence à paniquer, nous n'allons pas rester là toute notre vie, d'ailleurs elle ne serait pas longue, des sandwiches d'écorce rude avec des champignons sûrement mortels, heureusement, mon beau-frère, plus jeune, plus agile a une idée, il tombe la veste, il grimpe jusqu'en haut d'un arbre imposant, je l'observe le cœur battant, arrivé en haut, il éclate de rire, dans le silence de cette retraite un rire énorme, un carillon de rigolade, il redescend, je dis, *mais*, il me prend par la main, d'un pas rapide on est en trois minutes au ruisseau, pendant plus d'une heure, nous avons erré éperdument en rond à cent mètres de la ferme

mon cheminement est retors, chemin du retour à Paris passe par le fin fond de la cambrousse, la forêt d'avant l'arrivée des Pères Pèlerins en Amérique doit déboucher sur les Champs-Élysées, un

jour, dans deux ans, qu'importe, je me suis senti bien ici d'emblée, ma nouvelle adresse me plaît, *R.F.D. No 2, Rural Federal Road*, pour du rural c'est du rural, ruralissime, la boîte aux lettres en fer-blanc borde la route, les boîtes s'échelonnent de loin en loin pour le passage motorisé du facteur, les seuls bruits d'ailleurs qu'on entend sont ceux des moteurs de voitures, ici nul piéton, pas de trottoir le long de Pelham Road, marcher est une entreprise à hauts risques, je suis le seul à marcher, il faut que je m'enfonce le pays, le paysage dans les jambes tout autant que dans les yeux, je prends, j'apprends les petites routes de traverse, quand on grimpe, à droite Arnold Road, une rangée de demeures superbes avec un panorama en surplomb imbattable, toute la plaine en bas, par beau temps, les montagnes au loin du New Hampshire et du Vermont, je parcours pas à pas Arnold Road admiratif, d'autres routes sont entourées de clairières défrichées devenues d'immenses champs où des nuées de volatiles, plumages noirs, caroncules rouges, s'ébattent, s'abattent pour les festivités nationales, joyeux massacres de dindons, avec la voiture, un peu plus loin, au sud, j'ai découvert un vaste lac artificiel aussi beau qu'un vrai, au creux des crêtes hérissées d'arbres, sentier sinueux le long de la berge sur des kilomètres, Quabbin Reservoir vite devenu ma chasse gardée, en semaine on n'y croise jamais personne, l'espèce humaine survit dans des habitations solitaires, tapie dans des carrosseries lancées à fond de course, qui disparaissent, l'espace de la région entière est vierge, j'existe minéral et végétal, pour la première fois de ma vie je vis au vert

seulement, il suffit de faire marche arrière hors du garage sur l'étroite allée, d'effleurer à peine l'accélérateur, en cinq minutes à peine dévalant Pelham Road abrupt, mon auto me fait culbuter de la nature en pleine culture, je me cogne au sanctuaire du savoir, je suis dans le saint des saints de la science, Amherst la ville est l'abri d'Amherst College, une des institutions les plus anciennes, les plus réputées d'Amérique, pour garçons, les filles sont à Mount Holyoke et Smith, séparation des sexes, ségrégation aussi du pognon, pour être admis à Amherst College il en faut des tonnes, les frais d'inscription y sont probablement plus élevés que mon revenu annuel, du coup, normal, puisqu'elle accueille le gratin de l'élite, la petite ville s'est faite belle, d'une propreté helvétique, rangées de vieilles demeures, bois ou brique, patinées du temps, Colonial Inn, hôtel chic à péristyle, restaurants chers, pour pères prospères en

visite, à moins d'une demi-heure de voiture je passe du monde d'avant l'homme au monde des hommes d'affaires, les plus élégantes boutiques, vins fins, produits raffinés, fromages d'importation, il y a des professeurs importants, des célébrités locales, devant les vitrines, j'ouvre de grands yeux envieux, vêtements de luxe, je voudrais bien pouvoir m'offrir une veste sport en tweed de cette qualité, luxe aussi de livres, un lieu, un milieu où l'on étudie offrent des librairies bien garnies, des dernières recommandations du *Book Review* dans le *Sunday Times*, des écrits dernier cri à tous les classiques, on peut se balader des heures parmi les rayons, la bibliothèque d'Amherst College, bien sûr, est fabuleuse, mais privée, je n'y ai pas accès, je ne suis pas membre du club, là-bas non plus, au bout de la rue principale, ils n'en sont pas, à U of Mass, après le dessus du panier, le fond, l'Université du Massachusetts, gratuite ou presque, immense, étale ses énormes bâtiments tout récents pour les Italiens ou les Irlandais de Boston qui veulent grimper dans le supérieur, entre le College et l'Université, aucun contact, entre les deux frontière invisible, infranchissable, même quand ils se côtoient dans la rue, forcé, il n'y en a pas beaucoup, de rues, les étudiants se distinguent, ils ont des têtes, des allures différentes, mais pour les supermarchés c'est pareil, *Wine and Liquor stores* itou, il faut du whisky pour tous, les paumés aussi font marcher le commerce, Amherst, en bas de Pelham Road, à nos pieds, est une ville florissante, l'éducation comme le show-biz est un big business

mon business à moi est plus loin, je traverse Amherst tout droit, trajet rectiligne, une vingtaine de kilomètres, c'est là-bas, d'un seul coup rejeté de la culture de nouveau à la nature, une nature sans cultures, pas de champs à l'européenne ici, avec des enclos, des haies, des limites, à ma droite et à ma gauche, de l'illimité, du vague, du vaste, du dévasté, des prairies sauvages, des fouillis d'arbres, la brousse, quelques troncs cassés, parfois un tacot à la casse, un bled, deux ou trois boutiques, vite dépassés, j'aime cette traversée du désert pour me rendre à mon travail, j'aime la route jamais trop encombrée, j'aime le pays, le paysage, dès l'instant où je m'éveille, par la fenêtre de la chambre, j'ai mon ablution verdoyante de rétine, je la poursuis par le pare-brise de la vieille Chrysler cahotante, et puis, quand j'arrive au terme de mon voyage matinal, d'un coup fini, je ralentis aux abords de Northampton,

Northampton est le contraire d'Amherst, après la ville pin-up la ville purée, après la brique noble la brique souffreteuse, les façades en bois ne sont pas de frais repeintes, ça fait popu, plus pimpant, la grâce d'Amherst s'est envolée, reste un gros bourg de l'Amérique profonde, tassé autour de Main Street, je longe la rue principale, au moins, sur ma gauche un grand magasin, Mc Callum's, à des prix abordables, à l'occasion bien utile, peu à peu, en me rapprochant du bout, du but, tout change, boutiques coquettes, vêtements féminins de haut vol, vitrines aguichantes, on a passé la frontière, de nouveau dans l'opulence, un seul restaurant, italien Carlo's, mais un bon, un cinéma où l'on passe d'excellents films, je suis arrivé à l'entrée de Smith College

je me gare au parking des professeurs, je gagne à pas lents le bâtiment réservé aux langues, je hume, les pelouses de nouveau civilisées, tondues, ondulant jusqu'au lac, si j'ai le temps, je vais jusqu'au bord boire à longs traits les eaux miroitantes, à la lisière du campus, de l'autre côté, de nouveau des buissons, des taillis, inhabité, on ne voit pas signe de vie, parfois on entend un cri, c'est rare, enfoui là, un asile d'aliénés, paraît-il, on n'en parle pas, de toute façon ici je suis du bon côté, coté, bon chèque bon genre, l'Amérique riche, l'Amherst des filles, mais n'y entre pas qui veut ou qui paie, il faut payer de sa personne, candidates soigneusement sélectionnées, comme à Wellesley, que des sérieuses, des bûcheuses, des brillantes, de futures étoiles, telle Jacqueline Bouvier, devenue depuis Kennedy, je travaille parmi les astres, de beauté aussi, début vingtaine, il y en a des mignonnes, à croquer à raver, pas touche, serait contraire au règlement, le mien, homme marié qui aime sa femme, les incartades du passé sont révolues, l'ancien coureur désormais marche droit, je ne peux pas m'empêcher en classe de voir ces frimousses affriolantes, ces yeux charmeurs, dégaîne attifée en blue jeans, seins soulevant les blouses entrouvertes, prenant assidûment des notes, je prends note, aussi, j'ai le droit, suis pas aveugle, insensible, une vingtaine de filles de vingt ans me donne du brio, m'émoustille la langue, devant elles j'ai la littérature bien en bouche, j'explique Rodrigue à ce parterre de Chimènes, suis dans mon rôle, mon théâtre d'opérations, trois fois par semaine, je joue au prof, encore jeune et pas trop moche, mais halte-là, quand je suis hors scène, plus rien, plus personne, notre contact est rigoureusement oculaire et auriculaire

pas le cas de tous les collègues du Collège, il y en a qui font éclater sur le site serein du campus des coups de foudre, il faut dire que Jean Paris est du tonnerre, il porte inscrit dans son corps tout le charme de son nom, dents scintillantes, sourire enjôleur, carrure et visage d'acteur, *French lover* patenté de ces demoiselles, il fait des ravages, elles succombent aux attraits de ce tombeur-né par hécatombes, elles le poursuivent à coups d'oeillades assassines, de lettres brûlantes, il y en a une glissée par erreur dans mon casier, curieux, l'ai ouverte, dedans l'incendie, forcé, Jean est toujours tout feu tout flamme, un esprit brillant, sait tout, littérature française, anglaise, allemande, bouquins sur Shakespeare, Rabelais, Goethe, la peinture sur le bout du doigt, une ampleur de connaissances époustouflante, quand je déjeune avec lui c'est un festin de savoir, une générosité spontanée de la parole et du cœur, naturellement, il a aussi une femme qu'il aime, mais il aime aussi les autres, voilà le problème, naturellement, ça tourne parfois au drame, on lui pardonne, c'est une force de la nature, à l'opposé de lui, tout de discrétion intime, d'hospitalité privée, nous ne déjeunons pas au *dining room* des professeurs, il m'invite chez lui, Jean Lambert, chaque semaine, je m'en réjouis à l'avance, nous avons notre rendez-vous, le gendre de Gide, mari de Catherine, il a connu Martin du Gard, quand il ouvre la bouche, la *NRF* débarque soudain au fin fond de la cambrousse américaine, le désert campagnard se peuple des plumes les plus glorieuses, ami très proche d'Henri Thomas, cela me ressoude à Brandeis disparu, renoue mes liens avec moi-même, le miracle a de nouveau lieu, la France renaît en plein campus, notre chairman, Jean Collignon, préside avec aisance au destin du département de français, poigne solide dans une bouche de velours, rayonne de bonne humeur, de fin humour, au plus occupé de ses journées, il trouve du temps pour l'amitié à bâtons rompus, l'inverse du pédant qui disserte, l'honnête homme disert, peut-être s'est trompé de siècle, aurait dû naître au XVII^e, le patron, on a avec lui des rapports savoureux et nets, les vieilles filles du département forment un clan à part, difficile à pénétrer pour un mâle, mais une fois admis, elles ont une collégialité accueillante, sans devenir un des leurs, on a des rapports aimables, pas comme à Harvard ou Brandeis, ici peu d'aspérités, mais des idiotismes, Leland commence une phrase dans une langue, commente, à *notre prochaine réunion*, continue dans l'autre, *we'll have to take up this very important point again, oui, je crois que c'est essentiel, indeed*, Canadienne sans

cesse ballottée dans l'entre-deux linguistique, en fait de solitude sylvestre, Smith College pour moi grouille d'amis, Brandeis revient mais autrement, on est moins sur les cimes, moins entouré de sommités, mais l'existence est aplanie, les relations sont aisées, très vite, dans cette distance infinie de tout, on se sent proches les uns des autres, pas seulement dans mon petit monde français, au *Faculty Club* somptueusement ouvert au déjeuner pour les professeurs, je suis attablé près de mon collègue de russe qui m'explique en détail un roman de Pouchkine, le rapport Khrouchtchev, des historiens parlent histoire, un physicien essaie sans se décourager de faire passer dans mon esprit obtus un aspect contemporain de la physique, par sa femme je rencontre même Günther Lewy en train de travailler à une étude qui fera date sur les rapports pas très catholiques de l'Église et du Troisième Reich, le Troisième Reich, je tombe nez à nez coude à coude avec, à table, un ancien de la Wehrmacht, a fait toute la campagne de Russie dans les panzer, Horst Weise, excellent anglais un peu guttural, trois tanks qui ont sauté sous lui, les copains réduits en bouillie, n'a jamais eu une égratignure, sa vie n'a tenu qu'à un fil, il en a un sourire amusé rétrospectif, Allemagne à son tour envahie, les Russes foncent, les Boches l'ont voulue totale, ils ont la guerre à domicile, sans gants, sanglant, sans façon, quand ça leur chante, les unités russes ne font plus de prisonniers, elles les abattent illico, mais les engagés de force, Ukrainiens ou Baltes ou autres, il leur arrive de les épargner, au petit malheur la chance, dépend de l'humeur du moment, selon la quantité de vodka descendue, les descendent ou pas, un sous-off s'approche du collègue bras en l'air, demande d'une voix rauque, *Du Fritz ?*, un Fritz dans toutes les langues de l'époque c'est un Fridolin, l'autre croit qu'il lui demande son prénom, proteste, *nein, ich Horst, Horst, nicht Fritz*, le sous-off a relevé le canon pointé de sa pétoire, sauvé par une bourde, d'avoir mal compris la question lui vaut la vie, Horst et moi, on rit, je me lève, prends dans le grand saladier une seconde portion de salade de fruits, délicieuse, avec une autre tranche de cake, lui choisit un brownie, nous sirotons notre café, évidemment, il y a vingt ans, nous n'étions pas du même côté, je l'aurais joyeusement étripé si j'avais pu, comme toute la gradaille dans l'atelier d'essayage de mon père, à Smith, plus pareil, dans ce campus mirifique égaré près d'un lac solitaire, une oasis princière de brique et de broc, physiciens mélangés avec les chimistes, historiens avec littéraires, géomètres avec géologues, tout le catalogue, les connaissances au complet à la table abondante du Faculty Club devisant, papotant des heures, souriant, je me sens si détendu, Horst me dit, *un jour il faudra que je te raconte comment j'ai réussi à sortir de l'Allemagne de l'Est*, ajoute, *ça valait les camps de*

prisonniers russes, mais, pour l'heure, son problème est différent, au pied du mur, avant la fin de l'année il doit choisir, lui, bien sûr, enseigne l'allemand, entre sa collègue d'italien, une brune Florentine, ou une grande blonde, du département d'études américaines

moi, je n'ai pas ce problème, ma femme, je l'ai choisie, cinq ans déjà, et j'y tiens, je m'y tiens, du fond du cœur et des entrailles, *ta sœur qui n'est pas encore mariée, je me fais beaucoup de bile*, avec moi ma mère n'a plus à se tourmenter, suis casé, la case de l'oncle Tom idéale, cours finis, mains serrées, adieux aux collègues, je file dans le sens inverse le long de la route campagnarde droite comme un i, un peu plus de camions à cette heure, qu'importe, je caresse à nouveau du regard toute l'étendue des buissons et des broussailles, je me frotte aux taillis lointains, vadrouille des yeux sur des toits de ferme, après ma journée sur le campus, je retrouve avec joie mon no man's land, la vieille Chrysler bleu délavé pachydermique tressaute, bientôt arriverons à Amherst-la-jolie, les premières maisons alignées en rangs parallèles se profilent, je traverse le mail avec l'immense pelouse, Colonial Inn huppé aux colonnades en face, je rattrape Pelham Road, je passe devant l'antique demeure de la plus grande poétesse américaine, Emily Dickinson, maison privée, on n'a pas même été fichu d'en faire un musée, vécu là dans ce bled ignorée, célèbre à titre posthume, je veux vivre de mon vivant, pleins gaz j'accélère, Pelham Road grimpe soudain, je file pas trop vite, à mi-côte après le virage, la ferme blanche, clignotant en hâte, je tourne sur l'allée du garage, je contemple ma demi-maison, toit d'ardoise, aisseaux tout blancs, large porche en bois aux marches branlantes, je sonne, Claudia ouvre, souriante, l'embrasse, elle a son tablier de cuisine si seyant, elle tourne vers moi son visage aux yeux bleu clair, ses pommettes légèrement pimentées de taches de rousseur, galbe parfait des joues, si svelte ma femme, ici de nouveau chez moi, après la journée de travail, repos, repas, Claudia dit, *il faut que je finisse de préparer le dîner*, je la laisse, monte l'escalier, à gauche mon bureau, je regarde par la fenêtre, le ciel s'est déjà couvert, le soir arrive, des feux intermittents s'allument et scintillent dans la vallée, la vue n'est pas tout à fait aussi impressionnante que des demeures d'Arnold Road, mais c'est déjà un surplomb saisissant, je ne me rassasie jamais de le contempler, à toute heure du jour, même la nuit, mes livres sur les rayonnages de bois rustique, mon

bureau une simple table, mais qu'importe, cela suffit pour écrire, Corneille au fond du Massachusetts à la lisière du New Hampshire dont les érables vont dans un mois devenir rouge écarlate, le site idéal pour tenter de le ressusciter, je dépose mes affaires, sac, veste dans mon bureau, je traverse le palier, ouvre sans bruit la porte de la grande chambre à coucher, les deux lits jumeaux reposent l'un contre l'autre, plus loin dans le coin près de la fenêtre, il y a le berceau de ma fille, qui dort

(septembre 1961)

Elle me dit, tout bas, en un murmure contre mon épaule, *je t'aime*, les mots portés par l'effluve de son haleine me caressent, je les laisse résonner en moi, je dis, *moi aussi*, silence, avant, elle disait, *je t'aime comme un regret*, l'homme que j'aurais pu être si, elle répétait, *pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrés dix ans plus tôt*, il lui arrive de dire encore, *pourquoi n'es-tu pas le père de ma fille*, comment répondre, long silence, avant, il y a encore plus longtemps, elle soupirait, *je t'aime comme un gros fantasme paternel*, appréhensive, *qu'est-ce qui arrivera quand il se sera dissipé*, que répliquer, silence encore, il y a souvent des silences entre nous, pendant la semaine, quand je l'appelle au téléphone, parce que j'ai soudain besoin d'entendre sa voix, vibrante, modulée, indépendamment des mots, émotion qui n'a rien à voir avec ce qui est dit, un chant dans l'oreille, enchantement du Féminin dans ma tanière déserte, écho de vie dans ma cellule d'ermite, nous échangeons quelques paroles, *comment vas-tu*, répond, *je suis fatiguée*, je sens que je la fatigue, que je tombe au mauvais moment, qu'elle n'a pas envie de parler, parce que nous n'avons réellement rien à nous dire de nouveau, d'intéressant, moi, ce qui m'intéresse plus que tout c'est de l'entendre, que la pulsation de sa voix me propulse pour le reste de la soirée, parfois, quand elle décroche, je lui dis, *tu as une bonne voix*, ça l'irrite, elle prend la remarque de travers, *quoi qu'est-ce que ça veut dire que j'ai une bonne voix*, ça veut dire sa voix est gaillarde, pas déprimée, comme souvent abattue, mais ça veut dire surtout qu'à entendre sa voix est bonne, quoi qu'elle communique, elle me communique un bien-être instantané, une détente, une entente, quand je l'entends, tacite, sa parole me repeuple, soudain elle se tait, je tends l'oreille, j'attends, qu'elle traverse de nouveau le mur du silence, de son vide jusqu'au mien, que sa vie se mélange avec ma vie, dans le crépuscule du salon, que sa solitude se lie, s'allie à ma solitude, que de nos deux néants, l'un contre l'autre un moment frottés, jaillisse une étincelle d'être

je demande, *qu'est-ce que vous avez fait hier*, mercredi est le jour du compagnonnage mère-fille, trêve scolaire, avant Elle s'ingéniait à inventer des balades inédites, à lancer d'inlassables expéditions, à Paris, autour de Paris, aux quatre coins de son imagination débordante avec une énergie sans borne, *nous avons été au cinéma*, je demande, *voir quoi*, elle dit, « *Marion* », je dis, *c'est bien*, elle dit, *oui*,

*c'est un peu long, je l'avais déjà vu, deux fois c'est beaucoup, j'objecte, mais si c'était bien, j'aurais voulu le voir avec toi, elle dit, tu n'as qu'à y aller tout seul, je dis, tout seul je ne peux pas, tu le sais, rétorque, je ne suis pas ta dame de compagnie, je dis, je ne te demande pas de l'être, elle dit, tu parles, c'est vrai, un peu, moi, seul, peux pas, aller au restaurant, au cinéma, impossible, déjà chez moi, bien forcé, je vis seul, je m'exclame, mais tu vas voir tous les bons films, réplique, je ne peux pas rester toute la journée dans cette maison, ça m'angoisse, il faut bien que j'aie me distraire, que je sorte, par bonheur, quand elle aime un film, elle est prête à le revoir, avec sa fille, et puis avec moi, j'ai eu de la chance avec *Un air de famille*, je pose enfin la question, la vraie, tu viendras ce soir, elle hésite, je pense que oui, ajoute, je t'embrasse, je dis moi aussi, elle raccroche, quand elle est de mauvaise humeur, elle dit, salut*

Elle est mon salut, LA DERNIÈRE FEMME DE MA VIE, position unique, la première, je ne m'en souviens pas, disparue dans un trou de mémoire, au fin fond des décennies, LA DERNIÈRE, brille au firmament comme un astre, ultime soleil qui m'éclaire, si elle s'éteignait, serais du coup plongé dans les ténèbres de la mort, si capitale, la simple pensée de la perdre me décapite, pourrais pas exister sans Elle, que par Elle, par sa grâce, que je suis encore un homme, si je ne suis plus un homme, je ne suis plus rien, père, frère, naturellement, c'est essentiel, mais je ne sais pas si réduit à ces dimensions je pourrais survivre, famille, je ne pourrais pas vivre sans, mais ne pourrais pas vivre qu'avec, FEMME, mon autre moitié, celle sans qui je ne suis pas MOI, je sais, commun, couru, banal, déjà Proust, déjà Freud, ça a commencé avec ma mère, *tiens, mon petit, prends-en encore un peu, pour me faire plaisir*, sans ce surcroît d'être je m'affaisse comme une peau flasque, plus de substance, je ne puis me nourrir moi-même, LA DERNIÈRE, sans Elle je mourrais d'inanition, d'inanité, cette obsession m'a toujours tenaillé à toutes les étapes, « je suis une pure nuée dénué d'être d'intérêt un ectoplasme ma gélatine est sans squelette amibe mentale abîmes marins dans le liquide premier dans du bain de femme mon milieu là que je me perpétue que je reproduis mes cellules faut ça pour vivre seul rien je suis rien », *Fils*, « Home sans femme, homme en détresse, sans elle, je serais en perdition. Elle est ma fée », « mon malheur, pour vivre j'ai besoin de me mettre à deux. Réduit à moi, j'inexiste », *Un amour de soi*, « Pas pour vivre que j'ai besoin d'elle.

Pour autre chose : pour exister. J'ai le Cogito tordu, empêtré dans le pour-autrui : *elle pense à moi, donc je suis*, voilà ma formule », *le Livre brisé*, exact, je pourrais multiplier les citations, je ne les donne pas en exemples, suis pas fier, je n'y peux rien, des années d'analyse non plus, n'ont rien pu y faire, c'est comme ça que je suis fait

non, je ne vis pas avec Elle, pourquoi, une vieille histoire, j'ai tenté de la raconter dans *l'Après-vivre*, je n'y reviens pas, Elle et moi, on y revient sans cesse, malgré nous, *pourquoi ne sommes-nous pas mariés*, parfois encore se le demande, me le demande, avec désespoir, étonnement, n'en revient pas, ça lui revient, notre histoire antienne, sa litanie, éternelle ritournelle du chagrin, avec amertume, *moi, quand je t'ai rencontrée, je voulais refaire ma vie*, ajoute, *avec un vrai homme, un homme que j'aime*, je dis, *je sais bien*, elle dit, *j'étais jeune et belle à l'époque*, je dis, *tu es toujours jeune et toujours belle*, elle hausse les épaules, elle dit, *toi, tu n'as même pas été la voir, la maison de Saint-Cloud*, elle avait découpé une annonce, prix abordable, situation idéale, *j'y aurais élevé ma fille, on aurait eu un autre enfant*, je dis, *ce n'est pas de ma faute, tu as vu cette annonce en juin, dès l'été, j'ai commencé ma dépression*, j'ajoute, *et puis j'ai eu la seconde*, pas l'air convaincue, elle dit, *tu n'en avais pas vraiment envie*, je proteste, *mais si, moi aussi, je voulais refaire ma vie, mais je suis tombé malade, et puis après, après, ç'a été son tour*, l'horrible arnaque esthétique, toubib assassin qui lui a fichu de la silicone au lieu de collagène, gêne à hurler insupportable dans les joues le nez, tout ça pour effacer à trente-quatre ans deux rides imaginaires, des mois, des années de martyre, elle dit, *si nous nous étions mariés, jamais je n'aurais eu cette idée*, je dis, *mais tu sais bien*, je sais quoi, en mai fête de famille chez sa mère, j'ai mis un beau costume de velours vert, Elle dans sa robe noire à ras de fesses si seyante, quand Elle m'a aperçu parmi la foule, tressillante, couru vers moi, c'est couru, divorce et puis remariage, soirée radieuse, maison de Saint-Cloud en juin, fin juillet, je me suis senti très mal, lorsque j'ai été la rejoindre en Bretagne à la mi-août, déjà immobile dans mon fauteuil face à la baie, déjà une loque, la maison de Saint-Cloud, j'ai eu un mois à peine pour la voir, je ne l'ai pas vue, je ne me suis pas précipité, pourquoi, avec Akeret dans le fauteuil jaune on s'en serait donné à cœur joie, *why didn't you go, Serge ? Why*, pressentiment de ma déprime, remords de remplacer ma femme morte, ou, sans fouiller dans les tréfonds de l'inconscient, peur de m'engager,

maison, je n'ai pas l'argent pour, et puis je dois repartir plus tard enseigner à New York, ça complique les choses, mobiles pratiques, motifs moins nobles, et si, en fait de dépression, j'avais simplement été victime de ma maladie habituelle, l'habitude une seconde nature, pris dans les tenailles de l'entre-deux, paralysé entre le pour et le contre, remettant par principe à plus tard ce qui doit être fait aujourd'hui

résultat, n'ayant pas à temps refait ma vie, elle s'est défaite, si pour vivre j'ai besoin de me mettre à deux, seul, je n'ai plus qu'une moitié de vie, JE N'AI PLUS DE VIE, ce que je redoutais le plus au monde, la solitude, est tombée sur moi comme un roc, elle m'écrase, c'est toujours ce qu'on craint le plus qui vous arrive, ironie tragique, ma mère a toujours été hantée par la peur de choir dans la rue, d'être ramassée comme un animal blessé, un jour bousculée par un jeune homme qui courait sur un trottoir, col du fémur cassé, hospitalisée à Beaujon, opérée, négligence des infirmières, embolie, elle en est morte, mon beau-frère, Écossais robuste, un gaillard de plus de six pieds, avec ses brodequins peut marcher à grandes enjambées des heures et des heures à travers champs et collines, à même la glaise, campagne anglaise, ski l'hiver et natation l'été et tout, qu'une crainte, à peine avouée, sourde, ne plus pouvoir bouger, d'un seul coup un beau jour paralysie l'a frappé, sans savoir d'où ni pourquoi, totale, gisant de marbre sur son lit d'hôpital, plus une parcelle du corps qui se meuve, que les yeux, après une éternité, s'en est sorti, membre par membre, de nouveau remuant, pur miracle, branlant, ébranlé, plus lui-même, l'ancien costaud évanoui, moi pareil, mon appréhension première, fondamentale, incoercible, depuis toujours, ÊTRE SEUL, contraire à mon tempérament, pas dans ma nature, jamais vécu seul, jusqu'à vingt-huit ans sous ma mère, comme on dit sous Louis XIV, monarchie absolue, bien sûr, des vadrouilles, des voyages, mais après retour au port, au havre, 29 Cloppet, l'Amérique, certes, mais d'abord Claudia, puis Rachel, puis Ilse, quelques autres en passant, en passades, SEUL jamais, pas envisageable, pas pensable, si je n'ai pas la présence roborative au réveil, la tétée de jus femelle pour breakfast, ma vie tourne à vide, à l'aigre, MOI M'AIME, livré à moi, MOI ME HAIS, autant, souvent plus, j'ai besoin d'être délivré par UNE AUTRE, ma baudruche fissurée qui se dégonfle, qu'elle m'insuffle l'énergie, les crachats du temps qui me souillent les

mains, les joues, qu'elle les efface, en me mirant dans ses yeux, que je réussisse, même un instant, à m'admirer, après je marche d'un bon pas, je déambule solidement jusqu'au soir, je fais mon chemin, de nouveau le soir en tête à tête, je me repais à nouveau, je fais mon plein d'être, je me recharge, ensuite ventre à ventre me décharge, sous les draps tièdes communion des moi, des émois moites, je gicle dans la pâmoison qui bave mouillée, on s'imprègne l'un de l'autre, comme des éponges, on s'endort dans nos lits jumeaux, matin, je renais tout entier à LA VIE

tout ça, terminé, tout seul, je suis tout ratatiné sur ma carcasse, ligoté à mon carcan, je me réveille la caboche embrumée jusqu'à la mi-matinée de somnifères, les ai tâtés tous, du temps où j'écrivais *Fils*, médicaments disparus, Binoctal, Calcibronat, Mandrax, après j'expliquais Racine, le récit de Théràmène, depuis essayé Rohypnol, Halcion, Noctamide, je dors à présent au compte-gouttes, 35, le récit de Théralène, tragédie, le matin empoisse les pensées jusqu'à onze heures, puis je ne vis plus, j'écris, au bout des touches, *Serge* s'agite, *Dobrovsky* gambade, mes clones, mes clowns, ils ont mon nom, ils ont ma vie, mais ils ne sont pas vivants, des spectres qui s'animent dans le ciboulot des lecteurs, qui circulent à présent sur réseau informatique, bonne chance, MOI, embourbé dans ma tripaille, enfermé dans mon squelette, cloué sur mon fauteuil à bras chromés, je trime à ma machine jusqu'à deux heures, malaise, il faut me restaurer, sors le frichti du frigo, m'installe dans la salle à manger, par les fenêtres du rez-de-chaussée, je suis au niveau de la rue, le nez dans le caniveau, je déjeune parmi les passants, parfois un événement palpitant, la porte de l'immeuble d'en face s'ouvre, une voiture sort à demi, celles qui veulent filer sans s'arrêter klaxonnent, j'ai à domicile le concert de la connerie sur roues, par les rideaux de tulle grisâtres, défilé de têtes, tous les âges, à cette heure marchent à la baguette, j'aperçois les pointes à hauteur d'épaules, portez armes, déjeuner martial, martien, quand je cesse d'écrire, je change de planète, retour à terre, chute au sol, après les croûtes de livarot qui m'engluent les doigts, je dois aller me laver les mains avant d'éplucher les mandarines, déjeuner fini, avant que les crampes ne me triturent l'estomac, dehors, je détache l'alarme électrique, ouvre les trois verrous de la porte de service, je sors de taule, vite, libéré de moi, à l'air libre

je déambule poitrine déployée, je hume la senteur de la rue, pas

toujours délicieuse, délicate, les trottoirs sont souvent couverts de détrit, prospectus qui traînent, cartons éventrés, dépôts canins, ma rue de Paris est plus sale que ma rue de New York, là-bas si on ne ramasse pas illico les crottes de chien dans un sac en plastique, cent dollars d'amende, on marche sur des dalles de ciment raboteuses, disjointes, attention aux entorses de la cheville, mais au moins sans déjections animales, ici il y a une boutique de vétérinaire, pas besoin d'enseigne, signalé abondamment par terre, pour compenser au coin il y a un immense fleuriste, je caresse les couleurs chatoyantes des yeux, puis je prends le large sur l'avenue Paul-Doumer, direction Muette, avec le jardin du Ranelagh je respire, des pelouses, de l'humus, des arbres, avec ou sans feuilles selon la saison, avec ou sans enfants selon le temps, là deux trajets, ou je fonce tout droit vers le lac, le Bois, jusqu'au Pré Catelan, bain d'oxygène et de verdure, le plus souvent, trop long, je tourne à gauche sur les avenues des Maréchaux, Maunoury pour la Marne, Franchet d'Esperey vainqueur sur le front de Serbie, bâtiments cossus des années 30, il y en a un toujours gardé par un policier, du personnel d'ambassade, parfois sort un Noir de luxe au volant de sa Mercedes, toujours tout droit jusqu'au champ de courses d'Auteuil toujours désert, toujours au même endroit là au coin avant le square, une vieille au-delà de l'âge, avec manteau, chapeau, besicles d'un autre siècle est exposée à l'air frais, immobile dans son fauteuil roulant, d'anciens mâles octogénaires appuyés sur leurs cannes halètent, des nonagénaires de l'ex-beau sexe trottent au bras d'une assistante sociale, jambes si décharnées, comment soutiennent-elles leur corps, aucune idée, malgré ma tendinite au talon gauche qui depuis des mois persiste, je n'en suis pas encore là, je trotte plus vite, encore ingambe, arrivé au square Tolstoï, demi-tour, les boulevards guerriers en sens inverse, seulement, retraversé le boulevard Suchet, de nouveau sur la chaussée de la Muette, il y a des joggers qui filent à toute allure, de jeunes gars qui d'un pas nonchalant me dépassent en une seconde, des écolières avec leur lourd sac à dos me doublent en riant, je commence à sentir un peu mes mollets, parmi les octo ou nonagénaires j'étais il y a quelques minutes un dieu du stade, maintenant parmi ces jeunets et pas si jeunes je me réincarne en escargot, limace grisonnante je rampe, parmi tous ces gens lancés à fond de train je suis désormais à la traîne, je m'arrête devant le kiosque en haut de l'avenue Mozart, j'achète *le Monde*, l'heure des commissions, visites aux divers marchés, je marche maintenant chargé comme un âne, j'ahane jusqu'à mon immeuble

je range mon manteau, ma veste, mes achats, six heures à présent, le grand shopping du mois à la pharmacie sera pour demain,

aujourd'hui j'ai eu ma promenade, souffles de vent, fumées de voitures, j'ai fait ma provision d'arbres, immergé dans l'univers extérieur, il est temps de réintégrer ma peau domestique, évidemment cette année est un peu spéciale, je devrais préparer mes cours, relire les auteurs du programme, voire corriger des copies, je suis jusqu'en septembre prochain en congé de longue maladie, thrombose embolie, etc., rien d'obligatoire à faire, c'est comme la retraite, peux pas m'y faire, si je n'avais pas mon livre à écrire, une œuvre en train, à publier ensuite, suite des jours vides, similitude des journées, solitude dépeuplée de mon antre, personne presque que moi qui entre, pourrais pas m'en sortir, sans compagne âtres sans être, ermite dans ma thébaïde, de semaine en semaine, de mois en mois, reclos en moi, ennui mortel, je me tuerais, en tête à tête permanent avec mézigue, me zigouillerais, écartelé par les mers, je suis à l'écart de ma famille, ma sœur est en Angleterre, mes filles en Amérique, moi ci-gis, retrouvailles sporadiques, fêtes, vacances, huit jours, l'hiver, l'été, huit mois quand j'enseigne à New York, dans les universités là-bas pas d'âge limite, je pourrais continuer à travailler jusqu'à ma mort, mais les ans peu à peu s'appesantissent, jusqu'à quand pourrai-je me trimbaler armes et bagages et bouquins de rive en rive, si je m'essouffle, si je m'arrête, si le lobe gauche de mon cerveau cesse de sécréter des idées, scission fatale, séparé d'un coup de mes filles, petite visite par-ci, court séjour par-là, *Daddy* disparaît par la trappe, téléphone, bien sûr, ligne de survie, mais frêle, fric, coûte cher, les émotions sont mesurées à la minute, ma sœur, plus proche, on peut se parler d'abondance, chaque soir, ma délivrance, je livre mes joies, débonde mes chagrins, le seul être avec qui je puis partager toutes mes pensées, avec elle plus seul, mais on partage, en chair et en os, dix jours par an, je ne suis pas coupé en deux mais en trois, six heures dix, mon tronçon parisien s'affale sur son fauteuil chromé, ouvre *le Monde*

je m'ouvre au monde, j'éclate hors de mon réduit, citoyen de l'univers, je me balade en liberté sur la planète, à moi ses échos, lire le journal n'est pas un plaisir, mais un besoin, c'est une nécessité vitale, disons même une médication, c'est thérapeutique, une heure entière, ÇA ME GUÉRIT DE MOI, je ne connais pas une autre drogue aussi efficace, gros titres obligeant, LA VICTOIRE DES REBELLES À KISANGANI ANNONCE LA FIN DU RÉGIME DE MOBUTU, saisissant, mais je ne saisis pas bien, Mobutu, un nom qui traîne vaguement dans ma mémoire avec Sékou Touré, Bokassa, la valse des dictateurs africains, connais pas très bien la musique, Kisangani, là, j'avoue, je suis perdu, je n'ai aucune idée où ça se trouve, le Zaïre non plus, un croquis est aimablement offert, l'Afrique, une grosse tache noire au milieu, le Zaïre, à côté, un dessin, une ville

étoilée de noir, Kisangani, ma lanterne s'éclaire, pas tout à fait, pourquoi les capitales de l'Occident craignent la chute d'une dictature, et les rebelles zairois progressent, pourquoi les réfugiés rwandais les fuient, 60 000 qui tentent de traverser le fleuve à leur approche, 200 à 300 qui se noient, qu'est-ce qu'ils vont découvrir de si merveilleux de l'autre côté, forêts équatoriales, pluies diluviennes, la jungle, pourquoi fuir au risque de la vie des libérateurs, un adjectif jeté au hasard au milieu de la page m'apprend que les rebelles zairois sont des Tutsis, tout s'explique, les réfugiés rwandais sont des Hutus, mais je ne saisis toujours pas, je croyais que c'étaient les Hutus qui avaient massacré des centaines de milliers de Tutsis à la machette, je ne crois pas avoir lu que les Tutsis aient jamais rendu la pareille, et puis franchement, Tutsi, Hutu, serais incapable d'en reconnaître un dans la rue, tragédie horrible mais nébuleuse, comme les Albanais du Sud qui se soulèvent contre ceux du Nord, les Zoègues contre j'oublie le nom, pas les mêmes mœurs, pas la même langue, moi, je donne ma langue au chat, prendre parti pour qui, comment, dans l'ex-Yougoslavie au moins c'était clair, Serbes de Bosnie tueurs, femmes, enfants, des fosses où l'on abat des milliers de Bosniaques musulmans à la mitrailleuse, connu, camps de concentration où l'on torture à mort, reconnais, c'est mon Europe, son histoire qui resurgissent, Srebrenica un petit Sobibór, un mini-Treblinka, je grince des dents en lisant dans mon fauteuil, pour les Bosniaques, portez armes, allons nous battre, je me retrouve en pleine fureur guerrière, mais à Chypre, entre les Grecs et les Turcs, j'hésite, entre terroristes irlandais catholiques ou protestants, pour moi bonnet blanc et blanc bonnet, les Arméniens ou les Azéris s'entr'égorgeant pour le Haut-Karabakh, pareil, les Tamouls massacrant les Cinghalais au Sri Lanka, du kif, on est revenu aux combats des Armagnacs et des Bourguignons en cette fin de siècle, au moins en Tchétchénie, David contre Goliath, de nouveau de l'histoire épique, éthique

pas à dire, c'était quand même autre chose dans ma jeunesse, les franquistes ont échoué devant Madrid, les milices républicaines se massent sur l'Èbre pour une contre-offensive majeure, rouge, jaune, violet, le drapeau de la République espagnole passe lentement dans la rue, dedans les pièces de monnaie sont jetées comme une offrande, mon père me donne une grosse pièce de bronze, deux francs, de toute ma force je la lance entre les plis du drapeau,

Barcelone tombe, c'est fini, afflux de républicains déguenillés à notre frontière, ça c'était DE L'HISTOIRE, Paris ville ouverte, France Vichy, Dunkerque, mais la bataille d'Angleterre, défaite de la Luftwaffe, Montgomery qui arrête Rommel à El-Alamein, il était temps, mais ce n'est pas encore fini, la situation peut encore se retourner, en attendant, Grèce, Yougoslavie occupées comme nous par la Wehrmacht, elle s'enfonce en Russie aussi vite qu'elle a pénétré en France, tout s'écroule devant elle, débâcle de l'Armée Rouge qui se rend par centaines de milliers, les journaux collaboches exultent, Leningrad n'est pas prise, Moscou tient, mais si ces deux verrous sautent, et puis les Fritz déferlent en Crimée, sur le Don, dans le Caucase, s'ils mettent la main sur les puits de pétrole, on est flambés, Stalingrad, ENFIN, miracle, après un Verdun dans les neiges, février 43, VICTOIRE, le Père en était tremblant de plaisir, heureusement que les Japonais ont anéanti la flotte américaine à Pearl Harbor, on leur doit une fière chandelle, grâce à eux l'Amérique entre dans la danse, ça va valser, au début les Japs s'emparent des Philippines, de l'Indonésie, de l'Asie, stop, battus à Midway, au jour le jour les nouvelles nous perforaient des pieds à la tête à travers chair, *Ici Londres*, va nous dire si on va vivre ou si l'on doit mourir, même les canards vendus, quand on les lit ligne à ligne, entre les lignes, on se lit les lignes de la main, l'Histoire c'est notre histoire, ce qui s'y joue c'est notre peau, vrai, on n'a pas tous les jours une guerre pareille, le blanc, le noir, le Bien, le Mal, après ç'a été l'Ouest contre l'Est, âge atomique, équilibre de la terreur, Cuba, crise des missiles, si ça déclenche la guerre, la planète saute, nous avec, j'aime quand les luttes humaines sont passionnantes, lorsqu'il s'y joue une idéologie fondamentale, une vision de l'homme, qu'un souffle épique les anime, République espagnole contre Franco, démocratie contre nazisme, communisme ou démocratie, il faut choisir, un camp ou l'autre, il faut aussi décoloniser, douloureux mais inévitable, et juste, *liberté égalité* ne s'accrochent pas seulement au fronton des mairies, il faut en admettre, en subir les conséquences, l'Inde qui s'arrache à l'Angleterre, l'Indochine, l'Algérie à la France, combats d'idées, d'idéaux, ratonnades ignobles par centaines dans la Seine, il faut savoir s'indigner, s'insurger contre soi, quand on est du mauvais côté, du côté des oppresseurs, juin 67, guerre des Six-Jours, l'unique fois de notre vie, d'un seul élan, ma mère et moi noyés dans la foule vibrante avons défilé le long de l'avenue de Wagram, pour clamer notre soutien à Israël, IL FAUT UNE CAUSE

il est temps de refermer *le Monde*, ce n'est plus le mien, je reste enfermé, pour le meilleur et pour le pire dans le XX^e siècle, aujourd'hui c'est déjà le XXI^e, pas qui s'annonce, se profile, il est déjà là, nazisme, communisme, morts et enterrés, la terreur à présent c'est l'islamisme, en Algérie, écrivains, artistes, journalistes qu'on assassine, femmes à l'européenne habillées qu'on égorge, villages entiers, vieillards, enfants compris, qu'on décapite, passants bousillés dans les villes par voitures piégées, en Afghanistan, la bande des talibans, femelles incarcérées de nouveau au gynécée, enrobées de la tête aux pieds, dérochées à la vue, volées à elles-mêmes, l'Iran qui condamne Salman Rushdie à mort pour délit d'allusion impie, la religion était avant l'opium du peuple, elle en est devenue le cyanure, en Israël aussi, jadis terre des kibboutzim, l'intégrisme massacre, abrutit partout pareil, tous les fanas, fadas de Dieu du pareil au même, cela me révolte, pendant ce temps le reste du monde se mondialise, IBM casse les prix de ses micro-ordinateurs, Danone s'implante aux États-Unis sous le nom de Dannon, Boeing et MacDonnell fusionnent, alerte pour Airbus, Nestlé achète l'eau de Perrier, déodorants les meilleurs produits Obao Sanex Oe, AXA avale UPA, OPA de Krupp sur Thyssen, les pâtes Buitoni sont reprises par, je regrette, cela m'indiffère, tout se virtualise, tout surfe sur Internet, the Web, On-line, il suffit de disposer d'une machine serveur W³, il existe plusieurs logiciels W³ fonctionnant sur diverses plates-formes, les serveurs HTTPD* du CERN et du NCSA³ sont gratuits, e-mail avec moi se trompe d'adresse, pas mon monde, je suis rejeté par l'univers des CD-ROM, je le rejette, je n'ai aucune objection, pas la moindre, je ne suis pas un passéiste impénitent, chacun doit vivre au présent, le présent, simplement, je ne me sens pas MOI dedans, je n'en connais plus la musique, hip-hop, rap, raï, reggae, rock me cassent ce qui me reste d'oreilles, suis un exclu du monde virtuel et du monde actuel, c'est tout, j'étais déjà un survivant des années 40, je demeure un survivant des années 90, il y a ceux qui montent dans le train de l'Histoire en marche, je suis en marge, pas dans le mouvement, l'Europe, bravo, il faut la faire, vous la ferez, mais sans moi, j'arrive trop tard, l'euro, n'en suis pas heureux, peux pas le prendre pour argent content, je suis même positionné en sens contraire de l'Histoire, un Franco-Américain, je suis beaucoup plus new-yorkais que londonien, je fluctue selon le cours du dollar, mais, bien sûr, je ne pourrais pas m'installer en Amérique, quelques mois oui, avec plaisir, après, non, pas mon pays, *alien resident*, y suis étranger, m'est étranger, je vole me ressourcer en France, quelques mois,

certaines, avec joie, mais ne peux pas rompre mes amarres américaines, trancher mon lien ombilical avec mes filles, esseulé, solitaire, SEUL, aucune cause à défendre, je me défends, comme je peux, à ma manière, je me pourfends, je coupe mes cheveux en quatre, en huit, écheveau de mon destin, je dévide mes vides, je sers mes nœuds, mes heurs et malheurs je dissèque, mes us et coutumes je disserte, mon ego est l'opposé d'un égotisme, ne peux pas en jouir, lui qui me fait jouir, salement, sans cesse, douleur physique, déchirement moral, ma texture s'effiloche au fil des maux, je les mets en phrases, cela finit par faire un texte, mon seul remède, mon seul média, comme ça que je communique avec l'époque, si on me lit, ça me relie, me donne des relations, ça crée des rapports intimes, écrire m'inscrit quelque part chez quelqu'un dans le siècle, toute petite, me donne une place, actuelle, virtuelle, imaginaire

seulement à ma place réelle, deux heures que je suis assis sur mon fauteuil à lire *le Monde*, trop, j'y consacre trop de temps, tant d'autres choses à lire, tous les livres entassés sur mon bureau m'attendent, m'exigent, s'impatientent, je ne puis pas passer toute la soirée parmi les faits divers de l'univers, mais c'est un viatique, cela ouvre ma cellule aux rumeurs du grand large, faute de gestes qui grandissent, lire *le Monde* m'élargit, lorsque je replie le journal, je me replie sur moi-même, je rentre en cage dans mon thorax, en geôle dans mon gîte, claquemuré dans ma peau impotente, je me rétrécis, je réintègre mes limites, ça m'étouffe, comme une impression de soudain suffoquer, savoir ce qui se passe au loin ou tout près m'aère, j'aime me balader dans l'air du temps, Elle dit souvent, ironique, *tu as lu ça dans « le Monde »*, eh bien oui, pourquoi pas, Elle lit *Libé*, d'autres *le Figaro*, chacun selon son goût, son optique, regarde par le trou de sa lunette, télescope ou microscope, Elle ajoute, *moi, je n'aime pas les gens tranquillement installés dans leur fauteuil qui commentent, j'aime ceux qui agissent, qui participent, ceux-là ont le droit de parler*, Elle est marrante, comment Elle veut que j'agisse, que je débarque en Albanie restaurer l'ordre, dès 47 j'étais réformé définitif n° 2, ne peux pas porter armes, du moins je peux porter un jugement, mon droit, *si l'on ne fait rien, on se tait*, avec Elle c'est radical, je réclame le droit à la parole, mais s'il m'arrive d'évoquer les années 40, Elle me cloue le bec, me rive mon clou, *tu as une complaisance morbide pour cette époque, sans cesse à t'apitoyer sur tes souffrances, tu n'as rien connu, là je proteste,*

énergiquement, vrai, j'ai eu une chance extraordinaire, je n'ai pas connu le pire ni le pire du pire, pas été envoyé en fumée à Auschwitz, mais quand même, l'étoile jaune, les rafles, peur au ventre, un an terré en cachette, ce n'est pas rien, je voudrais l'y voir, mais pour Elle, si je n'ai pas été déporté, pas le droit de parler de la déportation, *qu'est-ce que tu as fait à l'époque*, qu'est-ce qu'Elle voulait que je fasse, je réplique, *j'étais trop jeune*, Elle rétorque, *alors on se tait*, Elle a quand même touché un point chez moi toujours sensible, rouvert ma plaie sous mon plaidoyer, mon obsession, pas combattu, raté ma guerre, toute ma vie ça m'a poursuivi, cette guerre jamais faite, je me sens toujours refait, QU'EST-CE QUE JE PEUX FAIRE, si les Serbes de Bosnie sont des barbares, si les factions somaliennes s'entredéchirent, QUE J'AGISSE COMMENT, là où les États-Unis ont été incapables d'agir, naturellement, je peux signer pétition sur pétition, dénonciations plus virulentes les unes que les autres, je puis être redresseur de torts universel en apposant ma signature au bas d'une liste, en opposant mon nom aux manifestations du Mal, à chaque fois, partout, quelle qu'en soit la forme, à défaut d'intervention militaire, je peux militer dans le *J'accuse*, me joindre aux bataillons de pétulants Zola, désolé, mon nom à coucher dehors est tout petit, ma signature d'immigré par mon père d'Ukraine, par mon grand-père de Pologne, ne pèse pas lourd dans les éruptions franco-françaises, on ne me la demande jamais, je n'ai aucune valeur médiatique, je pourrais aussi bien qu'un autre tonitruer dans les meetings de la Mutualité, mais je n'ai pas voix au chapitre, qu'est-ce que je peux faire, je me tais, comment me joindre à une coalition qui m'ignore, que j'ignore, j'ouvre ma grande gueule en privé, je ne m'en prive pas, mais en public comment me joindre au chœur des rancœurs, si je ne suis jamais racolé, AGIR, PARTICIPER, c'est bien joli, je participe, aux frais, pas que les guerres, chômage, misère, pauvreté ignobles, sur chaque page du journal accumulation des atrocités quotidiennes, lutte contre l'inhumanité, ma contribution, il me reste l'humanitaire, mille francs à Médecins sans Frontières, cinq cents à l'Institut Pasteur, je m'acquitte comme je peux, suis quitte pour quatre ou cinq chèques

huit heures un quart, je me retrouve affalé dans mon fauteuil, j'ai digéré les dernières nouvelles, maintenant quoi, maintenant MOI, j'ai un goût saumâtre, ici ça sent le ranci, le roussi, mes carottes

sont cuites, au festin de la vie j'ai perdu mon appétit, du temps où j'avais des amis, où j'étais invité à dîner, c'était l'heure de la cravate, bien ajustée face au miroir, cheveux avec soin peignés, pas encore trop moche, je me fais beau, avec fougue j'aurais enfilé mon manteau, j'aurais filé de chez moi en toute hâte, sauté en vitesse dans ma voiture, voir du monde, bruits du monde, à l'époque, pas dur d'oreille, pas la langue dans ma poche, j'adorais lier conversation, potins de Paname, ragots de New York autour d'un ragoût, libations de la dive bouteille, je levais le verre, le pied avec allégresse, j'allais venais le tout-venant pas snob j'aimais les rencontres inédites, monde toutes catégories, Uncle Abe, Aunt Edith à Boston, arrivés à fond de cale, maintenant la haute de la société juive, Commonwealth Country Club, terrain de golf aux ondulantes, odorantes pelouses, Jeff des heures la canne en l'air, et puis après avec Cindy, Claudia, tous assis autour d'un luncheon mirifique à l'inépuisable buffet, dîners plus modestes chez les collègues de Harvard, mais aussi nouveau, une vie sociale, amis, au Vésinet, chaque propriété refermée sur soi, claquemurée, on ne voyait jamais personne, solitude familiale dans ma jeunesse, avec le mariage, une société, qui s'ouvre entière, l'Amérique est généreuse, hospitalière, combien de soirées tournoyant dans ma tête à Boston, New York aussi, plus tard, Ilse, cordon bleu trois étoiles accrochées à son tablier de cuisinière, nos amis venaient se régaler chez nous à l'autrichienne, à la française, à l'américaine, à la chinoise, ses copines mes copains, ça tourbillonnait dans notre salle à manger, nous dans les leurs, à joyeuses tables, taxi, vite, jaune, d'un coup de frein arrêté, *uptown*, *downtown*, toutes directions, à Paris aussi la bougeotte gastronomique, roulant la bosse des invitations à gauche et plus rarement à droite, milieux littéraires bien sûr, somptueux repas invité par Simone Gallimard à *La Méditerranée* pour célébrer le Fémina de Roger Grenier, tête-à-tête intimes chez Alain Bosquet, convivialité spirituelle d'écrivains, mais aussi d'analystes, régal sur le toit du monde chez Serge Leclair d'où l'on voyait à 360 degrés tout Paris, et bien d'autres, bien introduit dans le sérail, verve caustique étincelante de Lacan, du temps de Rachel, invité par l'Université Columbia en haut du GW building sur Central Park, tant d'étapes traversées, tant d'époques disparues, avec les femmes de ma vie, on faisait la vie, bossé dur, d'abord khâgne puis cocagne, agapes nocturnes épaules sous les robes lustres au plafond éblouissants lumières scintillantes des lampadaires de Paris gratte-ciel de New York compagnie chatoyante, vite, debout, ne pas être en retard, voilà, ma cravate a juste le nœud qu'il faut, la bonne taille, on se taille, huit heures un quart, c'est l'heure, en route, écrasé dans mon fauteuil, j'ai tant traversé de vies, j'en suis mort,

retiré du monde, retraits carcéral, ma chandelle est morte, n'ai plus
de feu, FEU MOI, éteint, au bout de la vie, je n'en ai plus, je ne suis
plus, la sonnette soudain stridente retentit dans l'entrée, je
tressaille, C'EST ELLE, je me lève d'un bond, secousse sismique

(mars 1997)

le berceau de ma fille dans notre chambre à coucher, à droite sur le palier, en haut de l'escalier raide, je ne le revois pas, je le déduis, là qu'il A DÛ être, où aurait-il pu être ailleurs parmi les pièces que nous louons sur le devant de la vaste ferme en bois toute blanche, à flanc de colline, la chambre de gauche sur le palier, c'est mon bureau, net et précis, vision claire, vue imprenable sur les contreforts des Berkshire Hills, assis à la table où j'écris, encore à la main, sur de grandes feuilles de papier brouillon jaunes à rayures vertes mon livre sur Corneille, derrière moi, ma bibliothèque, de longues planches posées sur des briques, rustique ici, tout est sylvestre sur Pelham Road, juste à côté la forêt vierge, primitive, aucun sentier, impénétrable, s'étend sur des dizaines et des dizaines de kilomètres avant d'être coupée par une route buissonnière, en bas la cuisine, par là qu'on entre, de plain-pied avec le porche si vaste, elle fait aussi salle à manger, table ronde, chaises autour, c'est distinct, toujours au pied de l'escalier aux marches craque-tantes, à gauche, juste au-dessous de mon bureau, une belle pièce avec une grande fenêtre, la chambre de ma fille, le royaume de ses jeux et de ses jouets, mais ça, c'était en 64, à notre retour en Amérique, après un séjour d'un an et demi à Paris, quatre ans, déjà une grande fille, on a pu l'installer dans la chambre en bas de l'escalier, nous en haut, à cet âge normal, pas besoin d'être gardée jour et nuit, mais lorsque nous avons emménagé à Amherst, quand j'ai commencé à enseigner à Smith College en 61, l'enfant avait un an, on n'a PAS PU la laisser seule en bas, nous en haut, hors de portée d'oreille, comme au premier je ne revois que deux pièces, mon bureau, notre chambre, le berceau était FORCÉMENT dans la chambre

conclusion n'est pas inclusion, le petit lit de ma fille reste hors de vue, à sa place un blanc, d'ailleurs, avant notre déménagement, dans notre maison d'Auburndale, durant ma dernière année à Brandeis University, la première année de ma fille, pareil, je revois mon bureau sur jardin, notre chambre sur rue, que deux pièces à l'étage, le berceau de la nouveau-née OÙ, peux pas le produire, que le déduire, dans notre chambre naturellement, mais je ne l'y vois pas, au reste JE NE VOIS RIEN D'ELLE DEPUIS SA NAISSANCE, jusqu'à ce qu'elle émerge vers trois ans, à Paris, dans le grand appartement de la rue du Renard, visite de ses grands-parents, cheveux blonds bouclés, jolie robe courte, elle se précipite vers eux,

cogne en courant son front contre la porte du salon, entaille profonde, sang, hurlements, plus morts que vifs Claudia et moi l'avons portée chez le docteur le plus proche qui a posé des agrafes, suturé la plaie, nous a prévenus que la trace pourrait rester toute sa vie, scène gravée dans ma mémoire, bras tendus, trépidante de joie, elle court, catastrophe, quand elle a commencé à parler, avec nous, avec sa bonne Lucie qui la promène, français, bien sûr, à Paris en 63, sa première langue, et puis les visites au Vésinet dans la Peugeot 505 chez ma mère, les déjeuners en famille du dimanche, la petite farfouillant parmi les casseroles derrière nous dans la cuisine, les faisant tomber sur le sol à grand bruit, *tu étais tout le temps là à bavarder avec ta mère, naturellement elle voulait recevoir de l'attention*, que Claudia pour se remémorer tous les détails, c'est ma femme qui tient nos comptes, moi, j'affiche complet, empli à ras bord, ma mère, ma femme, ma fille, séance rituelle au sous-sol, sous les pieds ciment rouge délavé, sur la table linoléum jaune à fleurs, fenêtre à barreaux grande ouverte pour qu'on respire, tout y est, nourritures terrestres et célestes, conversations en tête à tête éternelles, à midi, le soir, prolongées tard, *mon petit, il faut que je monte me coucher, demain boulot*, moi, j'aurais bien continué des heures, l'après-midi dominical, s'il fait beau, tous en chœur dans la Peugeot jusqu'à la terrasse de Saint-Germain on grimpe, liesse commune, communiant, gravier crissant sous nos pas, nous marchant, ma fille courant, jusqu'au but, on bute, balustrade noire, l'espace bascule, l'œil balaie vide immense tout l'horizon, saute du viaduc des trains qui enjambe d'un élan la Seine, à l'aplomb large pont du Pecq, Bougival, l'île, sur la droite, en face moutonnement vert pâle des banlieues, la maison doit être là-bas parmi les frondaisons épaisses, nous repérons notre repaire, et puis, au loin, après le bois de Boulogne, Paris pointe, se déploie, NOTRE VUE, berceau de ma fille, à sa naissance, pendant sa petite enfance, je ne vois rien

ni pendant la mienne, curieux, l'ai déjà décrit dans d'autres livres, mon lit d'enfance a disparu, naufrage de mémoire, gouffre d'oubli, bizarre, entre 1930 et 40, rue de l'Arcade, 39, troisième, le plus infime détail, à la seconde, reparaît, les lieux me sont si familiers, j'y suis encore, l'entrée, table Louis XVI et son marbre blanc veiné, dessus les *Adam* en pile, de chaque côté deux gros fauteuils rouges de velours, l'atelier avec la table de coupe, les deux énormes machines à coudre Singer à pédales, ciseaux effilés, patrons, craies

plates grises, valse des giletiens, culottiers, pompiers, le livreur, avec les toilettes noires pliées sur leur bras, Armand, Madame Couette, Mademoiselle Lebert, Simon le Hongrois, le coupeur roumain, tous sont là, j'enfile le couloir sombre sur la gauche, cabinets fenêtre toujours entrouverte siège au vernis écaillé chasse d'eau me hausse sur la pointe des pieds pour l'atteindre, trop gros cuisses charnues étalées, cuisine, armoire où je vole du gros sel, garde-manger sur cour, fourneau à gaz petit, émail vert, deux anneaux seulement, four étroit, mais les macaronis au gratin de Maman sont odorants, délicieux, après couloir fait un coude brusque, à la hauteur du coffre à charbon, odeur de poussier au passage, sombre, une lucarne rien de plus pour éclairer, dépasse la porte du magasin, pas le droit d'y entrer aux heures de travail, téléphone sur tablette d'un ancien poêle de porcelaine marron, en face les échantillons Dormeuil accrochés au mur, porte du salon d'essayage interdit, j'entends des voix étouffées, après la salle de bains baignoire antique, chauffe-eau tout rond, énorme au-dessus, odeur différente de celle du couloir, légère senteur de savon, le tapis le long du couloir est rouge, j'ouvre la porte de la chambre, à trois en 33, à quatre en 34, PLUS RIEN, JE NE VOIS, NE SENS PLUS RIEN, mon lit, celui de mes parents, de ma sœur, évaporés, envolés, DU VIDE

des lits, délit d'enfance, pareil pour le père et la fille, disparus sans trace, ma mère, avec son accouchement aux forceps, fièvre, phlébite, disait, *ta naissance a été le pire jour de ma vie*, à la vitre des visiteurs, maternité du Beth Israel Hospital à Boston, une infirmière en blouse blanche, souriant aux anges, me présente ma progéniture, me congratule, déjà fait le récit dans *le Livre brisé*, je cite, « *you are very lucky, Sir, you have a lovely daughter* ». *Pincement sinistre au cœur, j'ai eu un choc épouvantable à la poitrine. Cindy, à côté de moi, est rayonnante. Je dois sourire, être heureux fait partie de mes nouveaux devoirs. Quand même, s'il fallait à tout prix faire un gosse, au moins, que ce soit un mâle. Un garçon, à la limite. L'héritier du nom* Cindy m'embrasse, « *well, Serge, congratulations* », elle me regarde. *Malgré moi, j'ai dû faire une sale gueule*, dans le chapitre *Au coin du bois*, le récit s'arrête, arrêt sur image, 15 juin 60

Le 16 juin 1960

Ma chère petite Maman

Je dois dire que je suis assez fatigué ce soir, mais je ne saurais attendre plus longtemps pour te faire part en détail des événements de ces deux derniers jours! Te voilà grand-mère, ma sœur tante et moi père de Renée Anne Doubrovsky, née le 15 juin 1960, à six heures vingt-huit du soir. Ça n'a l'air de rien, une petite phrase comme celle-là, mais ça fiche quand même un sacré coup ! Je réalise encore mal, mais peu à peu je m'habitue... Ma fille... Je dois dire que ça fait vraiment drôle, mais c'est comme ça, et, comme on dit en anglais, *she's here to stay* ! Miracle à travers la

durée, ce sont les mains *Maman-Julien* ressuscitées et passées de génération en génération de 1898 à 1960 ! Claudia dit que de faciès la nouvelle Renée ressemble aussi énormément à la première, avec les retouches inévitables poids 6 livres 1/2, ah mais, beaucoup de cheveux noirs épais, la plus chevelue de tous les nouveau-nés de l'étage. L'air très alerte, suçant son pouce, jouant avec ses yeux et ses doigts et pleurant aussi, cela va sans dire. Aujourd'hui le dos des mains était ridé comme celui d'un vieillard, mais il paraît que ce sera passé dans huit jours. Bon poids, cœur battant très ferme, bref excellente condition, d'après le pédiatre Cindy trouve que c'est un bébé comme on n'en fait pas, et tu en dirais sans doute autant, en faisant toutefois une exception pour ta propre fille

JE L'AI DONC VUE, ma fille, à sa naissance, en détail, tout y est, le bébé parfait, classique, ressemble à sa grand-mère, à son père, perpétue la famille, bon pied bon œil, extraordinaire, bref, unique, le BÉBÉ UNIVERSEL, je ne fais pas exception à la règle, étonné, sous le choc, normal, quand même un événement dans la vie, la reproduire, fût-ce bien sûr à l'identique, rassurant, je n'ai pas du tout l'air horrifié, je note les moindres gestes, palpe le corps, les membres, à mon tour, *horresco referens*, je suis le PAPA CLASSIQUE

Le 30 juin 1960

Ma chère petite

Claudia se repose et suit son lent chemin. Renée II est en excellente santé, mange comme quatre et dort à poings fermés *sans presque pleurer*, différente en cela de son père, si j'en crois la chronique !

dans la même enveloppe, le même jour, lettre de ma femme à ma mère, en anglais, je traduis

j'éprouve une joie encore plus profonde de savoir que Renée II, bien qu'invisible, est aimée aussi chèrement de l'autre côté de l'océan qu'ici *Serge is quite fascinated with her* Serge est tout à fait fasciné par elle et il la regarde comme si aucun bébé n'avait jamais été créé auparavant ! Il prend même un intérêt bien plus vif pour les enfants de ma sœur et pour la première fois n'a pas l'air gêné et embarrassé quand il joue avec eux et descend à leur niveau !

Claudia exprime son étonnement, les points d'exclamation sont rares dans son style, son père né à Minsk, mais elle, pure Anglo-

Saxonne de Boston, réservée dans l'expression, mon retournement a dû la frapper, pas qu'un peu, il me frappe tout autant moi-même, j'ai failli cogner, on s'est tellement bagarrés, *je veux un enfant, je n'en veux pas*, des jours et des jours, des mois, *il y a déjà trois ans que nous sommes mariés*, réplique, *ça ne nous empêche pas d'être dans la panade*, *je ne tiens pas à y être encore plus*, rétorque, *il y a mes parents, ils nous aideront*, tout ça c'est du boniment, la vérité, au fond de moi, je hais les enfants, les chiards, les gniards, toute la criaillerie, la piaillerie permanentes, *ton père disait, Nénette, je dois travailler demain, occupe-toi du gosse, je me levais, je portais dans mes bras des heures, j'en ai perdu le sommeil*, merci, je suis déjà assez insomniaque, avec mes rations de Valium, de Librium, j'arrive à peine à l'équilibre nocturne, *tu vomissais toute la nourriture que je te préparais*, devait lui prendre des heures, pas de petits pots Gerber à l'époque, haut-le-cœur, retomber dans l'univers du dégueulis, le monde du pipi-caca me dégoûte, j'ai mis si longtemps à en sortir, ce n'est pas pour retomber dans la merde, dans la dèche aussi, valse des toubibs, j'en consomme déjà tant moi-même, pas y rajouter, gagne pas des mille et des cents, Claudia hors de ses gonds, *tu n'es pas normal*, peut-être, possible, je suis un monstre, mais je ne peux pas me refaire, elle ne supporte pas l'illogisme, *mais quand j'étais enceinte à Paris, tu voulais garder l'enfant, et maintenant que*, crainte qu'elle m'oublie en Amérique, pas l'enfant, par l'enfant, elle que je voulais garder, *écoute, Serge, si tu ne*

Le 28 septembre 1960

Ma chère petite

Renée n° 2 vient d'aller chez le pédiatre, qui l'a trouvée en pleine forme la petite a doublé son poids de naissance (plus de treize livres américaines) et sa taille (plus de vingt-trois inches) est grande pour son âge. Elle commence dès ce soir les pots de légumes pour bébés et Claudia doit essayer de découvrir ce qui, des petits pois, carottes, pêches, etc. en purée convient le mieux à l'humeur et à la digestion de Mademoiselle Dreyfus est venu déjeuner avec nous hier et il a pris une vingtaine de « slides », qu'il va falloir faire développer. Dès que je les aurai, inutile de dire que ces diapositives prendront le chemin du Vésinet. Tu pourras donc juger sur preuves ce que vaut ta descendance. Claudia est littéralement folle de sa fille, c'est inouï, la quantité d'amour maternel qui peut se cacher, même dans les caboches d'intellectuelles ! Elle essuie le derrière de sa progéniture avec amour... Moi-même, j'aperçois en moi avec horreur une fibre paternelle cachée et le « monstre » commence à s'attacher à sa fille de la façon la plus bourgeoise du monde... comme si c'était sa fille, j'allais dire – mais elle l'est ! Dreyfus a été très surpris de me voir faire « cloc, cloc, cloc » au bébé pour la faire sourire, mais Claudia dit que j'ai l'air de faire ça naturellement, comme si je n'avais fait que cela toute ma vie !!

veux pas avoir d'enfant, eh bien je divorce, en Amérique, le divorce n'est pas une menace en l'air, Claudia a l'air de ne pas vouloir en démordre, moi je suis mordu, j'en tiens et j'y tiens, à elle, à mon

mariage, m'a coûté assez de suées, d'angoisses, maintenant que je suis installé dans la vie, du solide, beaux-parents en or, cousus d'or, peux quand même pas tout bousiller par un refus obstiné, ma tripe geint, mais j'en ai vu d'autres, père n'est pas pire que d'être tubard, alors, recommencer à courir de fille en fille, d'un pays l'autre, d'incontinent en continent, semer à tout vent à tout ventre, fini, le sien de ventre il en veut, sans doute fait pour, faut qu'elles aient un baigneur là au chaud, un poupon c'est leur poupée, faut qu'elles jouent avec, je suis le jouet de leurs désirs, leur vient des entrailles, besoin d'un polichinelle dans le tiroir, leur nature, pas la mienne, qu'y faire, vais devoir lui gicler dans le trou de ténèbres visqueuses à date dite, sur commande, et que ça saute, faudra la sauter au bon moment, *Serge, je te le jure, si nous n'essayons pas d'avoir un enfant, je te quitte*, Claudia pèse toujours ses mots, être père ou la perdre, à moi de choisir, me met le couteau sur la gorge, l'épée dans les reins, ELLE ME VIOLE, faut que je me fasse violence, et puis le complot des mères, la sienne, la mienne, *mon petit, tu vas avoir trente-deux ans, tu devrais*, la ligue des femelles haletantes, j'ai tout contre moi, elles exigent leur marmaille, que faire, ce sera pareil avec une autre, de nouveau de femme en femme, j'en ai ma claque, va falloir mettre Claudia en cloque

Le 22 novembre 1960

Ma chère petite

Renée aime son nouveau lait Les légumes ne la tentent toujours pas. Elle s'en passe allègrement et pousse à vue d'œil avec son lait et ses bananes. Son endroit favori : son lit. Quand on va à Newton en cœur le dimanche, elle se rend compte qu'elle n'est plus « chez elle » et elle devient beaucoup plus capricieuse, mais elle redevient « elle-même » dès qu'elle retrouve son dodo. C'est curieux comme les êtres se fabriquent leurs nids dès les premiers jours de la vie... Je n'aurais jamais cru que je pouvais dissimuler en moi la moindre trace de sentiment paternel : il faut croire que je me trompais...

voilà, le berceau manquant de ma fille apparaît, en direct, dans mes lettres, son « nid », mais je ne le vois toujours pas, je ne peux pas l'imaginer, je le constate, je me constate, correspondance retrouvée avec ma mère, constat d'huissier, je reconnais mon écriture grasse, appliquée, sur l'enveloppe, *Doubrovsky, RFD #2, Box 79, Amherst, Mass., USA*, j'en ai totalement changé, maintenant des pattes de mouche crispées me jaillissent au bout des doigts, je reconnais la frappe de ma vieille machine, pas même encore électrique à l'époque, je ne me reconnais pas, mes lettres me restituent un récit, elles ne me rendent pas une mémoire, la mienne reste vide, cette naissance demeure effacée, je consulte ma correspondance comme un historien, mes archives, ce sont celles

d'un autre, il ne suffit pas de les lire, il faut les interpréter, trente-sept ans déjà, ces documents m'arrivent du Moyen Age, *il faut croire que je me trompais*, fibre paternelle, croyais en manquer, j'en avais en fait à revendre, pas que moi qui m'en aperçois, aussi les autres, ma femme, mon ami, des témoignages qui corroborent cette découverte, vérité homologuée, JE ME TROMPAIS, d'accord, mais QUI TROMPE QUI, point délicat, question difficile, se tromper soi-même, comment est-ce que je le déchiffre, évidence première, je ne voulais pas d'enfant, erreur, la preuve, « cloc, cloc, cloc », le papa gâteaux, gâteau, mais la preuve, justement, je me l'administre, à moi-même, aux autres, je fais contre mauvaise fortune cœur débordant, puisque je suis père, autant l'être jusqu'au bout, assumer pleinement le rôle, pour me rassurer sur mon compte, je joue à être père, en disant que je me trompais je me trompais, MAUVAISE FOI, Sartre à la rescousse, attention, se tromper n'est pas se mentir, la mauvaise foi est toujours DE BONNE FOI, « cloc, cloc, cloc », je me faisais être père, en toute bonne mauvaise foi, ou encore, version Freud, JE REFOULE, DONC JE RÉPÈTE, quoi, Akeret a eu du mal à me faire concevoir, admettre, a pris longtemps, mes rapports à ma naissance avec ma mère, mariage de convenance avec mon père, n'était pas éprise de lui, du tout, plutôt l'inverse, j'arrive neuf mois jour pour jour après la cérémonie nuptiale, ma mère pas prête, fardeau dont elle n'avait pas envie, dans son inconscient à elle lui faisait horreur, j'ai de qui tenir, j'ai hérité, dans mon inconscient à moi, haine des enfants, *des paquets de chair, il n'y a pas de petit bébé qui pleure*, dictons maternels, échos dans mon crâne, se répercutent, culpabilité aussi bien sûr, haine de soi, du coup l'amour on en rajoute, ma mère pour son fils, à la folie, moi pour ma fille, plus calme mais constant, de jour en jour, de lettre en lettre

Lundi 6 février 1961

Ma chère petite

(a) Renée Jr. semble avoir repris un rythme de *sommeil* normal et se réveille depuis plusieurs jours à 6 heures 1/2 Claudia a retrouvé un visage normal

(b) *Ire* dent a *percé* et la cuillère fait du bruit contre un début de quenotte, ah mais !

(c) Depuis une semaine, l'héritière Doubro forme spontanément ses premiers *sons* véritables, « dada », « tata » et « nana » et *rit* non plus par exubérance vitale, mais en *réponse* au rire d'autrui. Il y a vraiment une communication qui s'établit, un langage qui se crée, un être humain qui perce, en plus de la dent...

(d) Comme, en plus de tout ça, elle est de plus en plus mignonne, jolie et affectueuse, inutile de dire qu'au 99 Central St. et 544 Quinobequin, on s'occupe fort de cette petite personne !!

Le 7 février 1962

Ma chère petite

La petite pousse toujours et elle a des cuisses et des bras bien remplis : ce n'est pas de l'enfance malheureuse ou affamée ! Elle bouffe comme quatre, du moins à midi et le soir. Son vocabulaire bilingue s'est enrichi de quelques vocables : « ma » pour « mal » (à la main, à la tête, qui disparaît, en général, dès qu'on l'embrasse !). « Ma » veut, à l'occasion, dire aussi « Maman ». « Mo » = « more », avec Audrey, qui la garde, ce qui se dit, avec Papa et Maman, « co », pour « encore ». « Kiki » = « kitty-cat », version anglaise de « minou », tandis que « cocorico » veut dire apparemment un coq gaulois bien de chez nous. Avec un dictionnaire, vous finirez par vous y reconnaître – et avec une bonne oreille. Difficile de distinguer encore « pain » de « bain », mais on y arrive – dans le contexte ! Trois mots parfaitement prononcés et assimilés : Papa, caca et pipi. Me voilà en bonne compagnie !

Samedi 26 juin 1965

Ma vieille Maman

Je t'écris cette fois d'Amherst, où je viens d'arriver. Eh bien, je dois dire que j'ai été plus que ravi de retrouver ma petite famille. Le rhume de Renée s'est heureusement terminé et je lui trouve bonne mine. Elle m'a fait un accueil si aimant, elle m'a embrassé de si bon cœur pendant vingt minutes, que je suis encore tout étonné d'avoir contribué à créer, au milieu de la matière universelle, un foyer d'amour... On a beau dire, c'est quand même quelque chose, et s'il y a la « saloperie », immense, de ce monde, il y a aussi l'autre côté. Je n'aurais pas écrit cela quand j'avais vingt ans, mais j'en ai 37, et, forcément, on voit le monde autrement. En tout cas, tu auras vécu assez longtemps pour me voir « découvrir » un certain nombre de vérités que tu connaissais de longue date...

découverte, vérité, amour, les mots insistent, si ma fille est si aimante avec moi, les enfants rendent ce qu'on leur donne, c'est que je l'aime, d'ailleurs, à cinq ans, elle surgit, radieuse, de ma mémoire, LÀ JE LA REVOIS, en route pour la garderie d'enfants, dans la Peugeot crème, on dévale Pelham Road, on glisse à toute allure le long du ruban de goudron qui file tout droit, en pente raide, puis douce, rigolade matinale, je la pince, elle me pince, mais pas sans rire, on n'arrête pas, Claudia se repose là-haut de son accouchement, quatre maintenant avec Cathy, ça été de nouveau toute une histoire, Claudia qui veut à présent un second gosse, comme si Renée n'était pas assez, moi elle me suffit, un suffit, Claudia veut deux, bagarre, bisbille, zizanie, *one child is no family*, je rétorque, *plenty*, elle persiste, je résiste, entre nous ça fait du foin, justement du foin, on n'en a pas encore beaucoup dans les bottes, vaudrait mieux attendre encore un peu, Claudia ne veut rien savoir, je refuse, à la fin je cède, qu'elle se débrouille avec son rejeton dans la ferme, là-haut, moi, avec Renée je me marre, dans le tacot cahotant sur la route qui descend vers la ville, cinq ans, ce n'est plus *un paquet de chair, un petit bébé qui pleure*, une vraie petite personne, elle commence à faire des mots d'enfant, la question sociale la touche, elle demande, *dis, Papa, les pauvres qui n'ont pas de voiture, pour aller en ville, ils prennent un taxi*, elle m'a peut-être demandé ça en anglais, je ne sais plus, après un séjour récent d'un an et demi en France, entre nous les langues tangent, roulis linguistique, notre

navigation matinale touche au port, elle débarque, je l'amène jusqu'à l'entrée de la garderie, l'embrasse, elle saute de joie, disparaît, elle va retrouver David, à cinq ans amours précoces, moi, j'avais Micheline, elle tient de son père, physiquement à présent de sa mère, blonde aux yeux bleus, mon type érotique, je me rembarque, en route pour Smith, tout droit jusqu'à Northampton, je passe par South Hadley, connais le chemin par cœur, du cœur, ma ligne de vie est toute tracée, on achètera une maison sur Arnold Road, vue imprenable, les montagnes au loin, autour, un an sur trois on ira avec le groupe d'étudiantes de Smith à Paris, la vie est belle, comme ma fille, collines ondulantes, forêts vierges pour la nature, les quatre universités du coin pour la culture

maintenant je n'ai plus besoin de lettres pour ressusciter Renée, flots, afflux de souvenirs, quand on allait le dimanche tous les deux visiter les étables de U of Mass, université d'État, section agricole importante, senteur de foin, embaume les narines, Renée ébahie entre les rangées de ruminants le long des loges sur leurs litières, ici je rumine, lettres à ma mère, bien sûr je lui racontais ce qu'elle voulait entendre, tous les petits détails pour grand-mères, B.A.-Ba des balbutiements de sa descendance, mais pour pouvoir les lui relater par le menu, il fallait que je les aie remarqués moi-même, pourquoi faut-il qu'ils aient été effacés ensuite, totalement, on ne peut pas se rappeler tout, mais au moins quelque chose, moi, rien, néant absolu, trou noir, de la petite enfance de ma fille plus une trace dans ma mémoire ne subsiste, elle est née pour moi à trois ans, pourquoi ce rejet, ce refoulement de l'origine, ce refus, ma femme, je l'aimais profondément à l'époque, de sa grossesse, de l'enflement progressif de son ventre, j'ai dû quand même apercevoir de jour en jour sa taille si fine épaissir, aucun souvenir, pas une trace, j'ai gommé, nié, renié le processus de la naissance charnelle, je n'accueille ma fille que lorsqu'elle est déjà un être humain en miniature, déjà parlante, formée, elle, quand sa personne a déjà une personnalité, avant, N'EXISTE PAS, sauf dans mes lettres, alors pourquoi j'ai gommé, nié, renié celui qui les a écrites, pourquoi j'ai rejeté, refoulé ce MOI ANTÉRIEUR, CET AUTRE, fils adorant et père épris, prisonnier de quelle hantise, phobie, pareil, recommencé avec la seconde, même histoire qu'avec la première, d'abord la mère, enceinte, bedonnante, porteuse de vie, pas le moindre souvenir, mai 65, si je l'évoque, élancée, elle a la taille gracile, j'ai biffé son bide,

ma mémoire de Cathy élide la naissance, qu'est-ce qui s'est passé, comment, ce jour-là, si ma vie en dépendait, pourrais pas le dire, si je feuillette les lettres, j'en trouve une de trois grandes pages tapées serré à la machine, comme avec Renée, le lendemain

Le 6 mai 1965

Ma vieille

j'ai donc conduit la même Renée (tout excitée) à son école, puis Claudia à l'hôpital de Northampton Je me suis précipité chercher Renée à son école je l'ai amenée à la maison, je lui ai donné son dîner, j'ai fait en vitesse ses valises et, à 7 heures 1/2, heure à laquelle Miss Kiki se met d'habitude au dodo, nous étions en route, elle et moi, vers Newton. Grandpa a failli avaler sa pipe en nous voyant débarquer, car on n'attendait pas le nouveau venu avant trois semaines un mois

J'oubliais de dire que juste avant de partir, à 7 heures 1/2, j'ai téléphoné à l'hôpital pour savoir ce qui se passait et c'est ainsi que j'ai appris qu'à la seconde un « baby girl » venait de naître. Cette fois, c'est moi qui ai failli me trouver mal, car je croyais dur comme fer que ce serait un garçon et ça a été un rude coup de savoir que le nom de Doubrovsky était condamné désormais à l'extinction, à moins que je ne le rende célèbre. Je dois dire que je suis profondément déçu. Mais je suppose que je m'habituerai à la seconde comme à la première. Ça ne fait rien : une mère, une sœur, maintenant deux filles, et j'enseigne dans une université de filles ! Il y a de quoi vous rendre pédéraste ! Le lendemain matin j'ai couru voir ma moitié et ma progéniture.

suivent tous les détails de l'accouchement par le menu, pas de gaz pendant le travail, une péridurale la dernière demi-heure, plus de douleurs mais plus de contractions, bille en tête le docteur a dû extirper l'arrivante, baptisée Catherine, du nom de la poupée favorite de Renée, estomaqué, le nom d'une poupée, n'en reviens pas, n'aurais jamais imaginé cette origine, je lis un roman de Zola ou de Balzac, aussi distant, passionnant mais étranger, pas un garçon, dure déception, sur ce point je me retrouve, je coïncide en un éclair avec moi-même, puis je me brise, en mille miettes disparues, ma fille qui voit le jour reste plongée dans la nuit

Le 23 octobre 1966

Ma vieille

Quant à Cathy, c'est un poème vivant. Elle est transformée c'est un petit être frémissant qui a commencé à explorer le monde. Elle s'arrête fréquemment de manger pour esquisser toute une série de sons qui sont comme des paroles et cherchent à communiquer avec sa mère. Avant de pouvoir prononcer des mots distincts, elle apprend à *moduler*, et elle fait des bruits « anglais », comme ces comédiens qui font semblant de parler russe ou allemand, sans prononcer de mots réels.

toujours aussi attentif qu'avec Renée, épiant l'éveil de la créature humaine, je n'épargne à ma mère aucun des hauts faits ou des hoquets de ma fille

Ma vieille Maman

Pour Cathy, on a bien fait de l'emmener chez le docteur pour lui retirer son bandage (Je n'ai pas voulu regarder : voilà le papa courageux !) « Papa » est d'ailleurs un des premiers mots qu'elle ait prononcés (avant « Ma-ma » !) et qu'elle dit à haute voix quand elle me voit. Avec son Papa, c'est le grand amour : après déjeuner, on fait un petit tour ensemble dans la maison ou dehors, selon le temps, en se tenant par la main, et elle trotte en remuant le derrière les sourires, là alors, il y en a toute la journée. Cette enfant est toujours de bonne humeur, heureuse de vivre, elle ne pleure jamais la huitième merveille de l'univers !

rien de moins, ma mère n'en demandait pas tant, le surplus extatique vient de moi-même, trop spontané, trop vibrant, ma première interprétation ne me convainc pas, pièces indiscutables à l'appui, elle est maintenant battue en brèche, toutes les défenses subtiles s'évanouissent, lorsque j'ai découvert qu'en disant que je n'avais pas la fibre paternelle, je me trompais, j'ai cru qu'en disant que je me trompais, je me trompais, mais c'est en prétendant que je me trompais, nonobstant toutes les théories, que je me trompe, les textes sont là, dans leur fougue immédiate, dans leur excès, il y a des témoins, ma sœur vient de me rappeler que lorsque Renée à trois ans s'est cognée contre la porte entrouverte du salon, front ouvert, le sang qui gicle, ma mère a été surprise de mon emportement violent, j'ai hurlé des reproches à ma femme, porté ma fille dans mes bras chez le docteur, à l'hôpital, *je n'aurais jamais cru que ton frère tenait tant à sa fille*, la lettre de Claudia à ma mère à la naissance de Renée, il y a eu des témoins qui m'ont vu, je ne suis pas réduit à des ressassements internes, analyse terminée, interminable, le dernier mot, comment le saurais-je, quand Ilse, vingt ans plus tard, a voulu un enfant, de nouveau la guerre entre nous, je l'ai décrite dans *le Livre brisé*, impitoyable, assassine, j'avais vingt ans de plus, me suis retranché derrière mon âge, ma forteresse inexpugnable, à cinquante ans on ne peut plus, Ilse m'a pris aussi d'assaut, les femmes toujours y arrivent, ou alors il faut les quitter, et je ne peux pas, deux fois, deux terribles agonies, elle a eu une fausse couche, comment savoir si j'aurais été un vrai père, probablement le même scénario, les névroses se répètent à l'identique, dégoût pour les rondeurs procréatrices de la femme, amour-haine pour le nouveau venu informe, passion puis oubli féroces, la résurgence d'un mini-adulte parlant trois langues, lisant Shakespeare, Goethe, Molière dans le texte m'aurait comblé

dans mon immeuble, question de sécurité, on n'affiche plus les noms comme avant à la loge de la concierge, j'ignore l'identité de mes voisins, ceux-ci changent souvent, on croise inopinément des visages nouveaux, il est rare qu'on se salue, cela arrive, c'est

exceptionnel, chacun pour soi, un toit pour tous, telle est la règle, elle m'arrange, dans la vie l'anonymat, sur mes livres ma signature, ma devise, parfois on devise malgré tout, malgré soi, j'aide à tenir la porte du vestibule ouverte quand une bonne tente d'introduire sa marmaille retour du bac à sable, puis je disparaissais en vitesse, sans attendre les remerciements, c'est de pire en pire, bon, une famille avec des enfants en bas âge, ça va, ça se supporte encore, on ne peut pas empêcher les femmes d'avoir des démangeaisons du bas-ventre, des ovulations quémandeuses, d'accord, mais ces derniers temps, c'est l'invasion des extraterrestres, l'attaque surprise des Martiens, sans prévenir, ce n'est plus une poussette d'enfant qu'on laisse dans l'entrée, en bas, au fond du hall, il y en a eu deux, puis trois, maintenant six, à quand la septième, plus un immeuble que j'habite, une pouponnière, une couveuse, un centre de reproduction des hominiens, une maternité, quand je regarde en arrivant l'emmêlement des poussettes, ça me donne un haut-le-cœur, une vraie nausée, on aurait dû en avorter la moitié, le vrai, l'imparable problème du futur, la surpopulation, la planète ne pourra pas fournir d'eau, de nourriture pour tout le monde, faites-en passer au moins un sur deux, si vous avez le moindre sens civique, on ne vous demande pas de moins baiser, mais de baiser propre, sans bavures inutiles, nuisibles au bon ordre de l'avenir, moi, à vrai dire, je m'en fous, vous pouvez les faire pulluler, les gosses, en veux-tu en voilà, à revendre, pas mon problème, serai plus là pour le voir, ils me disent mon fait, ces sales mioches, avec leurs nurses philippines ou malaises, malaise moi aussi j'en ressens aussitôt un, énorme, de loin, dans la rue, lorsque je vois tout un attelage s'efforcer de franchir le grand portail, je m'arrête, j'attends, si j'étais à portée, je serais forcé de les aider, pas la moindre envie, le portail se referme, attendre encore une minute, j'entre ensuite prudemment, l'amas des voitures est vide, je respire, épargné pour aujourd'hui, mais parfois peux pas éviter, il y en a un ou deux ou trois qui gesticulent, me dévisagent, ça y est, ça braille, je détourne les yeux, me dépêche de marcher dans le vestibule jusqu'à ma porte, quand ils auront vingt ans, ces salauds-là, pas même vingt, dix, je boufferai déjà depuis longtemps les pissenlits par la racine, ils vont bâtir un avenir, une Histoire dont je serai absent, exclu, qu'étudieront-ils, comment ils aimeront, vivront, sur quelle planète, je reste en plan, fini, liquidé, sur leurs sourires grimaçants je touche mon néant ultime, ils me perpétuent mais me tuent, leur futur est mon passé absolu, révolu, si je les regarde trop longtemps, je me mets à inexister, je ne puis pas les supporter, c'est physique, surtout ceux qui viennent d'éclore, Sartre l'a dit, *les enfants sont des miroirs de mort*

(juin 1960, mai 1965, avril 1997)

sur les détritrus de ma vie passée, je vais reconstruire une demeure, solide, la bonne cette fois, en béton, plus de bêtises, la maison sur Arnold Road que je voulais acheter à Amherst, vue imprenable dévalant à pic jusqu'au fond de la vallée, jusqu'au bout de l'horizon cerné de montagnes, la route en impasse enfouie dans la forêt primitive, havre de sensations, senteurs sylvestres, ç'aurait été mon Vésinet américain, ma banlieue paisible refaite en style pionnier défricheur, sûr et certain, là que je planterai enfin ma tente, mes attentes, mes errances, à Arnold Road, pas encore tout à fait bâtie, je touche au terme, terminé d'un coup, la maison mi-brique mi-bois qui se serait fièrement érigée à l'aplomb de la colline, notre home ad aeternum, volatilisé sur un coup de fil, janvier 65, dans notre chambre à coucher de la vieille ferme, grippe, dehors froid neige, je reste sous les couvertures, téléphone, Claudia en bas décroche, elle crie, *c'est pour toi*, prends la communication, voix inconnue, nom inconnu, Bill Starr, chef du département à New York University, français-italien, ton chaleureux, me met le marché en main, rondement, comme en Amérique, intonation convaincante, il parle chiffres, *how much do you earn at Smith College*, réponds, *12.000 dollars*, proposition abrupte, sans fioritures, *we'll offer you 20.000 if you join us*, le coup de Vigée à Harvard qui se renouvelle huit ans plus tard, je reçois cette offre mirifique au lit, sûrement mon livre sur Corneille à la rescousse, un gros bouquin, pas mal d'articles, vaut 8.000 dollars de plus, je suis à l'encan, mon prix augmente, je dis, *but at Smith I have the possibility of going with their group to Paris every third year*, du tac au tac, New York University est aussi en train de s'installer une antenne en France, *you can have the same with us*, me donne huit jours pour réfléchir, j'hésite, en plus de mes 39° de fièvre m'en donne des suées, moi, je voulais ma maison, une vraie, sur Arnold Road à flanc de montagne, rue privée, ce coup de fil m'en prive soudain, Claudia si calme en trépigne presque de joie, à Amherst, sur Pelham Road, dans les bois, j'ai connu mes années de plus grand bonheur, des années que j'ai respirées à pleins poumons avec mes filles, je demande à ma femme, *ça ne te ferait pas de la peine de quitter ces lieux*, elle étonnée, moi, mais je n'ai jamais été aussi malheureuse de ma vie, je hurle, *quoi*, elle dit, *tu te sers tout le temps de la voiture, je suis seule ici, pas de travail*, je dis, *mais quand tu auras fini ta thèse*, elle dit, *il y aura beaucoup plus d'occasions de trouver un poste à New York, j'adore les grandes villes*, je soupire, adieu la maison d'Arnold Road

à la place il y a eu la maison de Flushing, pas la grande nature mais quand même des pelouses, pas la forêt vierge, mais quelques arbres, Queens est une banlieue aérée, à peine une demi-heure de voiture, on est jeté à Rockaway Beach sur l'immense plage de sable qui borde l'océan, avec Cathy ce sont nos moments de délices à la lisière du ressac le dimanche, la semaine, en sens inverse, une demi-heure de voiture me projette sur Washington Square, au cœur même de Manhattan, mon bureau m'attend au coin de la 8^e Rue et de University Place, mes classes ont lieu dans Main Building, le drapeau bleu de New York University sur sa hampe y flotte, existence en parfait équilibre, famille d'un côté, boulot de l'autre, mardi et jeudi en fin de journée mes cours, tragédie classique, roman contemporain, mes fresques, après, mes frasques, parmi les étudiantes, il y en a de superbes, pas farouches, des filles canon, forcé, je me décharge, cuisses galbées, ventres éburnéens, explosion des burnes, festival de fesses, fin des années 60, le paradis de la baise, pas que moi, tous les collègues du département triment du poldar, toutes les mignonnes y passent, on se les repasse, toute l'Amérique s'envoie en l'air, seulement à la fin, crac, par terre, tombe sur Rachel, tombe sur un manche, Rachel est une autre paire de manches, veut bien qu'on la grimpe, mais veut mettre le grappin sur moi, elle exige des épousailles en bonne et due forme, huit ans j'ai tiré à hue et elle à dia, adieu ma bicoque, ma femme, à la limite, je l'aurais bien quittée, mais pas ma maison de jolie brique, les azalées en fleur, magnolias déployant leurs pointes éclatantes au printemps, pour une fois dans ma vie errante que je suis propriétaire d'une demeure coquette, une femme, à la rigueur, on peut l'échanger contre une autre, mais je ne vais pas troquer ma villa au parterre de gazon contre un appartement mesquin en ville, veux, veux pas, malgré toutes mes bonnes irrésolutions, moi qui ai cédé, Rachel la plus forte, valse des déménagements miteux, Morningside Drive en sous-location, 113^e Rue, mieux, plus grand, mais meublé de bric et de broc, navette de mes filles, cherchées, ramenées en bagnole, le Manhattan-Queens des week-ends, tout connu du trimballement des valises, au bout du compte, Rachel qui s'est fait la malle

avec Ilse, à présent, je touche au port, havre de paix, enfin un très bel appartement, de fonction, prof mon université qui me le loue, trois chambres à coucher, deux salles de bains, plus un cabinet de toilette, on a de la place, au cœur du Village, deux pas de Washington Square, on n'y est pas à l'étroit, à trois, quand Cathy nous rend visite, pas de problème, ne couche plus dans le bureau de Daddy, elle a sa chambre, le Queens-Manhattan s'arrange mieux, il faudra y greffer le New York-Paris, et là j'aurai des errances organisées, des zigzags bien maîtrisés, une existence presque normale, à défaut d'une maison, j'aurai construit un édifice solide, socle robuste, le nouvel appartement avec vue sur les gratte-ciel, clef de voûte LE MARIAGE, pour que ça tienne pour le reste de ma vie, mettre mes instincts baladeurs en cage, Rachel qui voulait, moi pas, maintenant moi qui veux, Ilse qui hésite, *nous sommes bien ensemble depuis l'été dernier, pourquoi se presser*, elle a des appréhensions, mes filles, mon âge, cinquante piges, elle vingt-sept, déjà eu une expérience malheureuse avec un premier mari plus vieux que moi, j'insiste, je veux la cérémonie nuptiale, un anneau au doigt, qu'on soit enchaînés, casque de cheveux auburn, front droit, peau de pêche des joues, le velours marron des yeux, la taille bien prise, mais pas un squelette, elle a une chair blanche, dodue autour, bien ferme, en bref elle est jolie à croquer, mon Autrichienne, je me l'attache, mon port d'attache, mon havre d'espoir, radieuse, veux pas cette fois qu'elle me laisse en rade

elle dit soudain, *nous sommes invités à un mariage, dimanche prochain, tu ne pourras pas avoir Cathy*, je ris, *un mariage, juste trois mois après le nôtre, quelle coïncidence*, Ilse rétorque, *nous, nous n'avons pas eu de mariage*, elle me souffle, je dis, *comment pas de mariage, City Hall et notre somptueux repas après*, elle ricane, *somptueux repas, tu as choisi le Rincon de España, parce que c'était tout près et pas cher*, je demande, *et alors on n'y a pas bien déjeuné*, réplique, *on a à peine eu le temps de finir, il fallait raccompagner Renée au Port Authority Bus Terminal*, quand ça tangué je change de langue, *what about that, what's wrong with that*, elle lance, *she was old enough to go by herself to her Grandmother's*, je n'allais quand même pas laisser une fille de dix-neuf ans aller seule dans cette gare autoroutière, un vrai coupe-gorge sur la 42^e Rue aussi mal famée qu'un bordel, famille oblige, *tu n'étais pas obligé*, Ilse revient au français, bon signe, surtout qu'elle ne vire pas au teuton, du coup

querelle d'Allemand, être conciliant, je décide de garder un profil bas, ne pas parler de mes filles, là le secret, laisse passer l'orage, ma femme est exactement comme ma mère, la moutarde lui monte au nez, elle s'excite, soudain s'apaise, elle sourit, *laissons ça, laissons notre mariage et parlons de celui de dimanche prochain, il faut acheter un cadeau, à mon tour, je souris, il n'y a qu'une chose que tu as omis de me dire, c'est qui se marie*, répond posément, *j'attendais que tu me le demandes, c'est mon ami Tim*

je crie, *tu te fous de moi*, elle dit, *moi, pas du tout*, pas soufflé cette fois, estomaqué, époustoufflé, ébahi, ébaubi, abasourdi, j'en suis sonné, je re-crie, *ne te moque pas de moi*, eau limpide de ses prunelles, voix ingénue, *mais je ne me moque pas de toi, Tim se marie dimanche et nous sommes invités*, là j'enrage, *tu ne vas pas me dire qu'il a viré sa cuti*, Ilse connaît très bien le français, mais l'expression lui échappe, *qu'entends-tu par là*, je ricane, *il n'a pas soudain changé de goût, il ne s'est pas mis à aimer les femmes*, toujours calme, *non, bien sûr*, je triomphe, *alors comment peut-il se marier*, elle répond, *il épouse un homme*, j'en suis resté comme deux ronds de flan, *tu te paies ma tête*, elle secoue la sienne, *mon pauvre Serge, tu es vraiment, comment dit-on en français « old-fashioned »*, je dis, *vieux jeu*, elle sourit, *eh bien, tu es vieux jeu*, l'Amérique me stupéfie toujours, Ilse souvent, entre nous vingt-trois ans de différence, elle vit dans un autre monde, pour elle le mien est ringard, je lâche, *même ici, je doute que Tim et, au fait, sa femme ou son mari, puissent comme nous convoler à City Hall*, elle rétorque, *non, mais ils auront un bien plus beau mariage que nous, ils se marieront à l'église, et ils auront une grande réception* après, je m'exclame, *pour se marier à l'église, il faudrait qu'ils trouvent un prêtre qui unisse deux hommes*, Ilse, *il y en a, ils ont sur Christopher Street leur propre paroisse*, j'ai beau y vivre depuis plus d'un quart de siècle, l'Amérique m'en bouche un coin, je m'enquiers, *et elle doit avoir lieu où, la réception*, répond, *à l'hôtel Algonquin, sur la 33^e Rue et Broadway, tu connais*, de nouveau choc au plexus, *si je connais, je suis descendu à l'hôtel Stanford à côté avec Claudia, en arrivant à New York en 55*, elle dit, *comme ça, tu sauras où aller*, je dis, *je n'irai pas*, ma femme hausse les sourcils, *pourquoi donc, Tim est mon ami*, je dis, *je n'ai pas envie, I don't like that stuff*, cette fois elle hausse le ton, *are you homophobic by any chance*, non, je suis politiquement correct, je ne suis pas homophobe, simplement j'ai horreur des tapettes

il y a du reproche dans la voix de ma femme, *après tout ce que Tim a fait pour moi, pour nous*, vrai, Tim a été chic, en septembre, quand Ilse et moi sommes revenus de Paris, quand nous avons décidé de vivre ensemble dans le grand appartement de la 113^e Rue laissé vide après le départ de Rachel, quand il a fallu qu'elle déménage, qu'elle emménage, pas question que je monte l'aider à emballer ses affaires à la 14^e Rue, chez son ex-mari, *je ne veux pas lui faire de peine*, ils ont beau être divorcés depuis plusieurs mois, elle l'aime encore, elle est aux petits soins pour lui, elle ne voudrait pas que ma vue l'offusque, fièrement, *il ne me faisait plus l'amour depuis quatre ans, jamais je ne l'ai trompé*, je dis, *sauf avec moi*, elle dit, *même avec toi, nous ne l'avons fait que deux fois avant mon divorce*, tendre, *avec toi, c'est différent*, malgré cette différence, elle reste dévouée, ne pas heurter les sentiments de Paul, donc moi je suis resté en bas dans ma Plymouth, c'est Tim, son voisin de palier, qui s'est offert à l'aider, et d'aide, elle en avait rudement besoin, pas pour les vêtements, elle n'en possédait que peu, mais les livres, il y en avait des masses, des tonnes de tomes, les Goethe, les Heine complets reliés pleine peau, avec des dorures sur le dos à l'allemande, les classiques anglais, tous les auteurs américains, et puis les Pléiades, un bon nombre, les Garnier, une quantité industrielle, des cartons et des cartons remplis à ras bord, comment elle a eu le temps de les lire, elle affirme, *j'ai tout lu*, comment elle a eu l'argent pour les acheter, *j'ai toujours travaillé en faisant mes études*, Paul avait des revenus limités, illimitée sa boulimie de lecture, Tim se la tape, des caisses lourdes comme du plomb sur les épaules, sourire aux lèvres, ça a bien duré trois quarts d'heure, moi cul vissé à mon siège, Ilse allant venant avec Tim, elle les nippes, lui les poids lourds, il a même offert de venir de la 14^e avec nous jusqu'à la 113^e, pour nous aider à monter tout ce qu'il avait descendu, mais trop c'est trop, Ilse et moi l'avons remercié, il a insisté, il a dit à Ilse, *I'll miss you*, elle a dit qu'il lui manquerait aussi, elle l'a spontanément embrassé sur les deux joues, j'ai pu enfin démarrer avec femme et livres en trombe, Ilse a raison, j'irai au mariage de Tim

je m'habille, me peigne avec soin devant la glace, pendant qu'Ilse s'apprête, je mets une cravate, à un mariage il faut avoir l'air

présentable, j'avoue, quand même ça me fait drôle, il y a un côté farce, des pédés qui vont au marida c'est dingue, je reconnais, j'ai le réflexe anti-homo, comme d'autres ont le déclic antisémite, d'ailleurs ce sont souvent les mêmes, les Boches à Auschwitz nous gazaient pareil, ils nous mettaient dans le même sac, le même saccage, ensemble on a été liquidés, avec les Tsiganes, ça crée une complicité, il devrait n'y avoir aucun problème, seulement les gitans, je n'en vois jamais, les gitons, je les croise tous les jours dès que je descends dans la rue de mon quartier à New York, ils s'affichent, je devrais m'en fiche, INTELLECTUELLEMENT, je suis deux cents pour cent d'accord, chacun a le droit absolu de vivre, d'aimer à sa manière, il n'y a pas la bonne et la mauvaise, il n'y a pas de bréviaire du sexe, Sodome et Gomorrhe font partie intégrante de la cité, tout être humain doit suivre sa propre pente vers le bonheur, *liberté, égalité*, j'y crois dur comme fer, les accroche au fronton du temple d'Aphrodite, *fraternité* de l'Éros, ma devise, je suis pour la République une et indivisible des pubis, mais tout ça, c'est dans la tête, dans la boîte crânienne, c'est logé dans les cellules du cortex, si l'on descend le long de la moelle épinière jusqu'au fond des tripes, des fibres du chibre, soudain ça s'inverse, ma mère disait, *je n'aime pas les invertis*, mon père, lui, quand un de ses clients, dans le salon d'essayage, lui a passé la main dans les cheveux, il était fou de rage, il a failli foutre le client dehors, moi, ça m'a plutôt amusé, en khâgne, quand un condisciple espagnol, Albinola, qui suivait des cours de ballet, m'a offert d'entrer dans la danse, tout tendre et sinueux qu'il était, je me suis poilé, ou à Dublin, lorsque l'ambassadeur soi-même, m'ayant invité au théâtre, a laissé s'égarer ses doigts sur ma nuque, je me suis marré, à Smith College, les vieilles filles en couple, les collègues masculins allant ensemble avec leurs vieilles mamans passer les vacances d'été près d'un lac suisse, j'ai trouvé cela touchant, non, là où ça m'a agressé, agacé, c'est à New York, quand la baise se prend pour une haute politique, *gay power*, un vrai parti, un bloc de votes, plus une orientation sexuelle, mais un choix métaphysique, une transe mystique, là non, rien ne va plus, comme les féministes à la sauce amerloque, quand on croit qu'on met son con ou son cul dans le sens de l'Histoire, ça me débecte, pas qu'en théorie, dans la pratique, quand le sexe a pignon, pognon sur rue, qu'à descendre par un des quatre ascenseurs, tourner à droite, je prends Bleeker Street, d'abord la section des boîtes de jazz, Village Gate et le reste, passé la 6^e Avenue, après l'église le quartier des Ritals, épicerie, charcuteries, restos, j'y vais souvent, m'y ravitaille, je suis un fidèle, si l'on pousse plus loin, territoire gay jusqu'à l'Hudson, faut dire, c'est propre et pimpant, mieux tenu que les autres ghettos, pas de journaux, de saletés par

terre, de belles boutiques d'antiquaires, des étalages de bon goût, un plaisir de les frôler de l'œil, pas à l'œil, normal, la qualité partout se paie, dans les rues aux alentours, maisons basses de brique rose, Perry, Charles, West 10th, il y a beaucoup d'artistes, d'autres maisons peintes en gris, en jaune, la bohème chic, mes pas m'y portent avec plaisir, là où le vent tourne, c'est lorsque l'on tourne à gauche, sur Christopher Street

Stonewall, le bar au coin, descente régulière de police, un jour, les gars se rebiffent, se rebellent, les flics qui sont tabassés, étendard de la révolte, c'est la prise de la Bastille, lieu de mémoire, lieu saint, La Mecque des mecs, pourquoi pas, d'accord, tout sursaut de liberté est louable, qu'on célèbre, qu'on officie, oui, ce qui me gêne, les officines des mecs plus ultra, là, aux devantures, plus des objets d'art, les boutiques des durs à cuir, en vitrine bracelets, voire braguettes à clous, ceinturons, bien sûr, gilets, vestes, casquettes plates, tout en noir, fouets, tout l'attirail du Grand-Guignol macho-facho, sado-maso, tous les instruments du cul, du culte réunis, la panoplie au grand complet, j'avoue, j'aime pas, le bazar à fantasmes, les pseudo-transgressions ostentatoires, jouer aux SS, si on les avait mis deux minutes entre les mains d'un vrai, ils auraient joui, fondu comme neige au soleil, des virilités en toc, même une boutique, plus loin, sur West Street, spécialisée en onguents, pour tous les goûts, pommade à saveur de chocolat, l'autre de café, une autre de miel, pour feuilles de rose, senteurs pour embaumer l'entrée des artistes, sex-shops, il y en a aussi rue de la Gaîté, mais que ÇA S'EXHIBE, ça qui prend à rebrousse-poil, qui me choque, dans le privé, on est tous un peu dégueu, moi-même il m'arrive de retirer lentement ma ceinture dans un accès de prurit, la même couchée à plat ventre, deviens sinoque, il m'arrive de la cingler, pas trop fort mais ferme, moment de folie, certaines qui couinent, elles geignent, elles en redemandent, moi je m'arrête, suffit, faut pas abuser, c'est comme la main sur la gorge qui serre, étrangler un tantinet en mordant l'oreille, c'est bon, il y a des femmes qui en vagissent, se pâment, mais pas se laisser aller, halte, stop, seulement je fais ça en catimini, je ne m'étale pas aux étalages, suis discret, pas que les gays qui aiment prendre du chouette, empaffer une gonzesse, parfois c'est bath, on ne peut pas toujours faire papamaman, j'empapaoute volontiers une pépée, je me vaseline le zob pour réduire les obstacles, il en reste un peu, juste ce qu'il faut, un

peu mal, pas trop, je m'enfonce en un viol délicieux au fin fond du corps, au bas-fond des organes, ça m'arrive, je ne brandis pas mes exploits au vu et au su du monde, je me fais sucer sans l'onguent au miel en vitrine, ça qui me répugne chez les gays américains, l'exhibitionnisme, vous dites, quoi, que je charrie, quand j'accuse les autres de s'exhiber, alors que je ne fais que ça, depuis plus d'un quart de siècle, dans mes livres, mais ce n'est pas du tout pareil, un livre, ça exhibe, ça existe dans la tête du lecteur, ni vu ni connu dans la rue, mes perversions sont invisibles

sur Christopher Street, là ON VOIT, pas que les accessoires pour titillations érogènes, sur un grand panneau, *Gay Cruises*, croisières gay, c'est l'éros organisé, les orgasmes communautaires, je veux bien, ça fait un peu retape-à-l'œil, le sexe big business, enfin ça les regarde, pas mon affaire, je passe, *cruising* aussi, sur les trottoirs, drague, ça existe partout, normal, rien à dire, la plupart d'ailleurs marchent en couples, se tiennent par la main, parfois enlacés, le plus souvent parallèles, ce qui frappe, ce n'est pas ça, c'est QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE, loi non écrite, imprescriptible, incontournable, si l'un a les cheveux ras, une moustache drue, chemisette rouge, gilet et pantalon noirs, l'autre idem, à l'identique, même tenue, même moustache, même visage, les tifs en brosse, attifés pareil, l'amour en miroir, soi comme autre moi, gros Noirs avec de gros Noirs, petits Chinois avec de petits Chinois, ici, les deux font toujours la paire, on fait couple avec son sosie, le long des trottoirs que des jumeaux, je cherche une mère, eux des frères, je suis brun teint mat yeux marron foncé, je fonce sur les blondes peau d'ivoire aux yeux bleus, avec une femme, je me dédouble, eux se redoublent, notre narcissisme est inversement structuré, ne me gêne pas, chacun ses goûts érogènes, juste en passant par Christopher pour aller jusqu'au quai, une remarque, là où je tique, c'est à l'endroit où la rue débouche sur l'horizon immense du fleuve, suis bien obligé d'aller par là pour m'emplir quelques moments les poumons de l'air vif du grand large, la statue de la Liberté visible au loin, plus loin encore Verazzano Bridge, après le pont l'océan illimité, Christopher Pier un des lieux magiques, heurs et malheurs, où l'on s'oublie, engouffré dans l'infini on quitte sa défroque, cure de désintoxication de l'ego, ici m'est égal, que deux barbus assis au bord de l'eau se roulent une pelle embroussaillée, bravo, je suis parti dans le ciel, mais avant d'arriver au quai, au coin de

Christopher, *Ramrod*, le bar gay, le nom annonce la couleur, c'est une baguette de fusil, droit comme un i qu'on y bande, en bandes, par groupes, en chœur, l'été, sous le poudrolement du soleil des tournolements de foule, des grappes humaines, à l'angle de West Street, des dizaines et des dizaines agglomérés, bouchent le trottoir, il faut descendre sur la chaussée, là que j'objecte, coup de foudre coup de foutre, courent s'emmancher dans les chiottes, à la va-vite, à la va-comme-je-te-pousse dans les vécés, et puis reviennent, recommencent, n'en reviens pas, une fille, il faut quand même au début d'abord l'inviter, à dîner, à danser, au cinoche, au théâtre, au premier coup d'œil on ne peut pas copuler illico, la main aux fesses, demande du doigté, les miches, le minet, faut des formes, minimum de temps, d'attention, de tendresse, au *Ramrod* c'est brutal, coup de châsse, on s'empaffe de bite en blanc, les mecs qui en cinq sec s'empresent, pas très poétique, et puis ce fourmillement qui fait le trottoir au soleil autour de l'entrée du bar, cette foire officielle des enfoirés, là non, me met en pétard, c'est comme une manif, trop de monde, j'étouffe, j'ai toujours détesté le collectif

ça que je crains, au fond, en allant au mariage de Tim, après des libations copieuses, une partouze de tantouzes, supporterais pas, pas plus d'ailleurs qu'une partouze d'hétéros, rien que l'idée de vingt parties de jambes en l'air avec des greluches, de pièce en pièce, sur les lits, sur le tapis, me flanque les grelots, j'en hoquette, haut-le-cœur, pas du tout mon truc, Ilse appelle, *tu es prêt*, cravate bien mise, bien peigné, pas encore trop moche, pas encore trop décati, quand même un quinquagénaire replet, devant la glace je ne suis pas très excitant, ma femme est trop bonne cuisinière, j'ai une brioche, vais devoir rationner le pain, et le vin, et le reste, Ilse répète, *are you ready*, je réponds, *coming*, je m'arrache au miroir, pas très flatteur, je ne suis plus amoureux de moi-même, Narcisse qui se dégoûte, je ne suis pas à l'aise dans ma peau, heureusement, il y a celle de ma femme, si douce au regard, au toucher, j'arrive au salon, une ravissante créature sur talons hauts m'attend, cheveux auburn impeccables, maquillée d'un léger trait noir sous la paupière, ses yeux de velours marron, joues veloutées, avec elle je joue sur le velours, j'ai de la veine pour le conjungo, au moment où Rachel s'apprête à me plaquer, Ilse arrive, déjà mariés depuis trois ans, elle en a à peine trente, elle me rajeunit de vingt-trois ans, moi devenu si lourd, balourd, elle me revitalise, j'ai ma cure de jouvence chaque

matin à domicile, elle dit, *dépêchons-nous*, ne veut pas rater la cérémonie nuptiale, sous son manteau bleu foncé si seyant sa robe noire, jolie à croquer, ma femme, vive le mariage, en avant, nous allons à celui de Tim

si bien sapée, pomponnée, mon épouse, on n'allait pas prendre le métro, ça de bien à New York, où qu'on soit, il y a sans cesse des taxis jaunes qui passent, j'en hèle un, elle monte, je la suis, en route, West 4th, on tourne, après, le long de la 6^e Avenue c'est rectiligne, en quelques minutes voici les boutiques de fleuristes à la queue leu leu, concentration végétale, d'un coup les grands magasins, Abraham & Strauss, Macy's, *Algonquin Hotel* en face, le taxi nous dépose, ça me fait drôle, un autre taxi nous a déposés, juste à côté, Stanford Hotel, Claudia et moi, premier taxi en Amérique, le jour de mon arrivée, tout droit du débarcadère, 14 juillet 55, une date, presque trente ans, pas possible, passe si vite, la vie s'envole, j'en reste étourdi, comme un vertige, maintenant ma femme, la seconde, elle a l'œil, elle m'inspecte, *qu'est-ce que tu as*, je dis, *rien*, accès de mémoire, je vois, j'entends notre après-midi au lit, après un an, Claudia que j'ai crue perdue, éperdument retrouvée, motus, je referme le couvercle de la boîte à réminiscences, je la ferme, avec ma seconde épouse, ne jamais parler de la première, règle d'or, si je veux la paix, ne pas non plus parler trop longtemps de mes filles, question de tact, les seconds mariages sont délicats

nous sommes entrés dans l'hôtel Algonquin, plus un hôtel, divisé à présent en appartements, le portier nous a indiqué le numéro et l'étage, comme chez nous, à Washington Square Village, nous sommes habitués, les immeubles ici sont souvent bâtis comme des casernes, long couloir, nous avons trouvé la chambrée, la porte entrouverte, nous avons pénétré dans le living, noir de monde, nous avons laissé nos manteaux avec les autres, entassés sur un grand lit dans une pièce attenante, nous sommes revenus dans le salon, ma femme était la seule femme, caserne, chambrée, on était au régiment, que des hommes, échos de rires, tintement des verres, vacarme habituel des mondanités, Tim nous a vus, il s'est frayé un chemin vers nous, rayonnant, il a embrassé Ilse sur les deux joues, l'a même serrée dans ses bras, il lui dit, *I am so happy to see you*, Ilse radieuse, *I wish you every kind of happiness, Tim*, à son tour elle l'a embrassé sur les deux joues, moi, je regarde, décidé à faire bonne mine, être de la fête, Tim vient vers moi, nous échangeons une

amicale poignée de main, je dis, *congratulations*, il dit, *thank you*, nous fait signe de le suivre, il a des gestes de la main arrondis, une démarche un peu molle, roule un peu des hanches, à peine des fesses, il a l'air un tantinet tante, doit être l'épouse, *let me introduce you to my friend*, tiens, il dit mon ami, l'ami nous sourit, suis resté comme deux ronds de flan, Tim ajoute, *he is a doctor*, médusé, je regarde le médecin, cheveux noirs bouclés, épaules carrées, grand, le visage avenant, gracieux sourire, dans un élégant complet bleu nuit, IL A L'AIR NORMAL, complètement, comme vous et moi, aucune différence, je lui aurais donné le bon Dieu des familles sans confession, j'aurais été le consulter pour mes filles, un type hors stéréotype, Tim nous présente, *Edgar, my mate*, intraduisible, le mot juste et neutre, peut désigner un copain, un compagnon, ou un mari et une femme, la mienne, toujours radieuse, engage une vive conversation, Tim nous laisse en tête à tête avec Edgar, moi, je ne sais pas trop que dire, mon épouse heureusement a la langue bien affilée, au bout d'un quart d'heure on a quitté le type normal, chaleureuse poignée de main, on a été à la grande table chercher un grand verre de champagne, et puis on a plongé dans la foule, il y avait de tout, des comme tout le monde, en costume ville, cravatés, des avocats, des businessmen, on n'aurait jamais cru à les voir, distingués, indistinguables, même un professeur d'université voisine, avec qui j'ai eu une conversation passionnante sur Faulkner, il était aussi très ferré sur Robbe-Grillet, féru de Foucault, je l'ai quitté à regret, il y avait aussi, inévitable, deux trois couples de sosies à moustache, pas beaucoup, mais, inévitable aussi, col de chemise à carreaux ouvert, jeans collants, des nippés à la hippie, cheveux artiste, en queue de cheval ou tombant sur les épaules, ceux que je n'aime pas, les chochottes, se dandinant comme des nanas, les prout, ma chère, Ilse est extraordinaire, elle est à l'aise avec chacun, elle caquette avec l'un avec l'autre, à tu et à toi avec les tatas, certains se tiennent par la taille, se bécotent, là je me suis senti très mal, ceux qui ont l'air mâle, même les cuir, biceps bombés, larges poitrines, ça ne me gêne pas, ce sont des mecs, mais ceux qui se font endauffer, les efféminés, les femelles, avec leurs gestes tout mous, leurs râles de gorge traînants, les poses languissantes, délit de virilité, ça me blesse

un grand gars à chemise bleue nous présente un plateau de petits fours, je ne sais plus où me fourrer, je me sens peu à peu envahi par

un malaise, une sorte de nausée, naturellement ils sont libres de faire ce qu'ils veulent, mais moi, qu'est-ce que je fous ici, pas ma place, à cause d'Ilse, elle est impayable, elle élevée dans le Moyen Age mental de l'Au-triche postnazie, avec des relents de III^e Reich qui traînent, elle va de l'un à l'autre, bavarde, comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie, elle ne leur tient pas rigueur de refuser en elle la femme, elle leur parle comme frères et sœur, Ilse, si stricte sur les principes du mariage, elle répète, *avec Paul on n'avait pas fait l'amour depuis quatre ans, mais je ne l'ai jamais trompé*, elle qui ne badine pas avec l'amour, elle folâtre en pleine Sodome, moi qui sur le mariage ai l'esprit large, ici je me sens à l'étroit, j'étouffe, ambiance surchauffée, les radiateurs américains sont torrides, je demande à Ilse, *on s'en va*, elle me regarde avec étonnement, *mais non, on a tout le temps, pourquoi*, pourquoi, mon père qui disait d'une voix dure, quand j'avais peur de me lancer seul sur mon vélo, *je n'aime pas les femmelettes*, ça marque, ma mère déclarant, *tu as un côté féminin*, pas de ça Lisette, le féminin chez l'homme, ça s'efface, ça s'éradique, être un mec c'est radical, déjà je n'ai pas fait la guerre, ça me torture, ça me tараude sans cesse, des types de mon âge sur l'Affiche rouge, ils ont jeté des grenades sur les Boches, moi, j'ai attendu neuf mois caché, terré dans mon trou, qu'on me délivre, pas porté armes, une gonzesse, la tante passive, je me cracherais au visage, tous ces zigues me renvoient trop bien mon image, pour ça peux pas piffer ces gnaces, Ilse, elle n'a rien à craindre, pour moi ici ça craint, bien sûr j'ai lu Freud, j'ai été des années en analyse, ce qu'on craint est l'envers de ce qu'on désire, tout en bas, dans les ténèbres de l'inconscient, là je suis sans doute moi aussi une pédale, à quinze ans quand je me masturbais, je n'étais pas encore bien fixé sur le sexe, au moment d'éjaculer je me mettais un doigt dans le cul, raison de plus, des horreurs pareilles, ça se refoule, ça se rejette, je vomis tout ce qui est lope, peux pas supporter l'interlope, être l'enculeur, jamais l'enculé, LES RÈGLES DE LA VIE VIRILE, voilà, la loi des reins, je dis à Ilse, *moi, je vais me tailler*, elle répond du tac au tac, *moi, je reste*, que faire, soudain, je me remonte le moral, ça y est, j'ai trouvé le truc, tu fais la fine bouche, Monsieur joue au dégoûté, sans chercher Socrate et Platon ou Léonard de Vinci, juste depuis à peine cent ans, Oscar Wilde et Gide, Verlaine-Rimbaud, Tchaïkovski, Cocteau, Radiguet, et Max Jacob et Genet, j'oubliais Proust, rien que ça, et Henry James, et Walt Whitman, je m'arrête, on pourrait allonger la liste, suffit, pas seulement en littérature, si on fouillait les autres domaines, on trouverait autant de créateurs de premier ordre, de génies, je n'ai plus après ça qu'à la boucler, moi qui n'arrive pas à leur cheville, à leur orteil, ça m'a calmé un peu, jeté une douche froide sur mes échauffements de bile, peut-être

parmi tous ces gens on trouvera un jour un Allen Ginsberg, un Andy Warhol, il y a un autre James Baldwin en herbe, parmi les minorités humaines, aucune qui ait apporté autant d'esprits majeurs, sauf les juifs, justement on était gazés pareil à Auschwitz, faut pas oublier, je m'oublie, mon vocabulaire est ignoble, de quel droit parler de pédés, si je ne veux pas qu'on me traite de youpin, ça y est, j'ai rejoint mes convictions intellectuelles, *liberté, égalité*, je plane dans la *fraternité*, les réactions virulentes de la tripe, quand c'est injuste, ça se mate, quand les viscères déraisonnent, il faut leur faire entendre raison, je me surmonte, je rejoins ma femme qui rit dans des conversations endiablées

soudain silence, le brouhaha des propos s'est suspendu, les invités ont fait cercle, au centre, Tim et Edgar, je regarde ce spectacle inattendu, un jeune homme habillé de noir s'est avancé près d'eux, en mots très simples, il s'est exprimé au nom de tous, il a résumé leur parcours, médical d'Edgar, littéraire de Tim, chacun écoute avec une attention immobile, Ilse ne sourit plus, le moment est grave, le jeune homme en noir retrace leurs carrières et leur rencontre, puis, représentant l'assemblée, il leur présente ses vœux les plus vifs, les plus ardents, à ce moment, Tim et Edgar se sont embrassés sur la bouche, un long, amoureux baiser, brusquement, ça m'est revenu d'un coup, en 79, quand j'avais rendez-vous avec Barthes, après sa conférence monstre à New York University, des centaines d'auditeurs débordant jusque dans la rue, le lendemain nous avions rendez-vous dans un café italien de Mc Dougal Street, vers deux heures, pour prendre ensemble un espresso, sa voix si profonde, modulée, son regard si prenant, si velouté, pour moi un honneur et une joie, quelques minutes avec lui, j'arrive, il est attablé avec un jeune Québécois, j'entends à l'accent, tous deux se lèvent, alors Barthes s'est penché vers le jeune homme, leurs lèvres se sont touchées, il y a eu dans ce baiser une telle tendresse, un échange si bref et si total, rien du m'as-tu-vu des garçons et filles qui se lèchent ostensiblement le museau dans la rue, j'en suis resté bouche bée, remué jusqu'au fond du cœur, un baiser aussi aimant je n'en avais jamais ressenti, le jeune Québécois est parti, j'ai serré la main de Barthes, si heureux, si honoré de le retrouver dans son intime, nous nous sommes assis, je ne me souviens pas de quoi nous avons parlé, de tout de rien de son voyage de ses projets, il voulait écrire un roman, je me rappelle ce baiser, c'est le même que Tim et Edgar en silence devant nous ont échangé comme un vœu de don, d'abandon de soi à l'autre, une telle union, communion, j'ai été touché au tréfonds, j'ai serré le bras d'Ilse, j'ai éprouvé une honte si intense, une honte de ma honte, un tel dégoût de mon dégoût, j'ai murmuré à ma femme, *il faudra leur faire un très beau cadeau*, Ilse

soupire, si seulement, au lieu d'un mariage à la sauvette, on avait eu un mariage comme ça

(mars 1981)

Elle a sa voix accablée, effondrée, des jours de mal-être, où sa vie lui pèse trop, l'écrase, les raisons même de vivre qui s'écroulent, Elle a tellement de voix différentes, enjouée, sa voix s'illumine d'un flamboiement de mots, frappent par éclairs, timbre qui tinte d'une gaieté impétueuse, elle m'emporte dans son élan, me soulève comme un rire intérieur, voix si légère, moi qui suis si lourd, gourde, gourde, ses vocables dansent sur sa langue avec la grâce de son corps, lorsqu'il est modulé, modelé par le rythme de la musique, mélodieuse du verbe et des muscles, cadence qui s'envole, la voix des grands jours, se font de plus en plus rares, parfois voix posée, factuelle, sérieuse, pas souvent, chez Elle, la voix toujours vibre, émue selon les battements du cœur, changeante avec les humeurs, elle peut soudain être coupante, ironique, elle darde en plein tympan des mots durs qui vous tamponnent, à ces moments sa voix, d'une inflexion parigote, s'éraïlle en pointe, la flèche pénètre, Elle a sa voix tendre et heureuse, *j'aime ta peau, ton odeur*, elle a des intonations douces, proches, qui ont la profondeur, la force d'une caresse, *je t'aime*, sa voix m'enrobe tout entier dans ses plis sonores, je réponds, *moi aussi*, mes mots sont un faible écho des siens, Elle descend, résonne au fond de moi, quand il arrive à sa voix d'être avinée, elle chavire, se désarticule, s'entend à la seconde, son débit ralentit, s'assourdit, sa voix se voile, les syllabes sont étouffées, elles se perdent dans le murmure du chagrin, et puis la voix rentrée éclate, éclair subit foudroie, souvent en ces instants ses remarques les plus acides sont les plus justes, durement fait mouche, le lendemain Elle a oublié ce qu'elle a dit, inquiète, *que s'est-il passé*, je dis, *rien*, nous avons échangé des vérités premières, c'est tout, Elle peut être blessante, *je n'ai personne à qui parler*, je me vexe, *et moi*, Elle continue comme si elle n'avait pas entendu, *je suis si complètement seule*, je réponds, *mais enfin j'existe*, sa voix se fait navrée, navrante, elle me traverse, elle s'entremêle de pleurs, Elle parle en cascades, en saccades, ou alors traînante de désespoir, un long thrène, une lamentation funèbre, elle entonne ses funérailles, *je veux mourir*, je dis, *ne dis pas de bêtises*, une plainte la laboure tout entière si vulnérable, *ma vie est finie, j'ai plus de quarante ans, je suis vieille et moche*, je m'insurge, *tu es jeune et tu es jolie, quarante ans de nos jours, qu'est-ce que c'est, et puis quand tu veux, tu en parais trente*, j'ajoute, *il y a des jours où c'est vingt-cinq*, ne veut pas en démordre, les fois où elle se déteste à mort, elle fait son constat de décès en litanies si dolentes, elle me bouleverse

plus aucun homme ne voudrait de moi, je la contre, je contre-attaque, *tu parles, tu n'aurais qu'à te baisser pour en ramasser*, me

coûte à dire, pas facile à sortir, si elle rencontrait quelqu'un d'autre, un homme, un vrai, mon compte est bon, je ne vois pas comment je pourrais survivre sans Elle, mais ce qui importe pour chacun c'est sa survie, même à mes dépens je souhaite qu'elle survive, qu'elle trouve l'homme de ses rêves, puisque je n'en suis plus un, je souris jaune, *et puis tu me laisserais tomber*, Elle crie, les yeux étincelants, *jamais, je ne t'abandonnerais jamais*, sa réaction me touche, me la rend encore plus chère, je n'en crois rien, mais cela me fait plaisir à entendre, Elle dit avec lassitude, *où voudrais-tu que je rencontre quelqu'un*, amère, *il a fallu que j'épouse un homme qui ne voit personne, qui n'a pas d'amis*, lueur fugitive dans les yeux, sa voix s'anime, *moi, quand j'avais vingt-quatre ans, j'étais entourée d'amis, on travaillait ensemble avant les examens de médecine*, hausse les épaules, *maintenant je ne connais plus personne*, sa solitude me renvoie à la mienne, des solitudes sœurs, je dis, *moi aussi, à part toi je ne fréquente plus grand monde*, Elle s'irrite, *toujours toi, toi, au moins tu as fait ce que tu voulais dans la vie*, je me demande, suis pas si sûr, mon truc, un drôle de troc, j'ai échangé ma vie pour des livres, devenu un être fictif, en écrivant je l'ai toujours pressenti, mais pas à ce point, je n'existe plus dans les dîners, les soirées, les cocktails, les circuits mondains, j'existe dans les circuits électroniques, dans les restaurants parfois, sur le *World Wide Web*, tapez mon nom, j'apparais, un spectre, je suis un fantôme, je hante mes pages, dis-moi qui tu hantes, je te dirai ce que tu es, plus rien, du néon, du néant, Elle ajoute, *pour une fois, oublie-toi, pense aux autres*, j'ai l'impression d'entendre ma mère, Elle a raison, quand je pense à Elle, mon cœur se serre, tant de beauté, tant de dons, un tel abandon, une maison qu'elle déteste, un mari qu'elle n'aime pas, une fille qu'elle adore, mais ça ne remplit pas une vie, silence, que dire, Elle dit, *toi, tu peux appeler vingt personnes, si tu en as envie, moi, je n'ai pas d'amis*, j'objecte, *mais tu as Hélène, tu aimes bien lui parler*, Elle ricane, *au début, j'ai cru, maintenant elle ne m'appelle que lorsqu'elle a besoin de moi pour sa fille*, Elle a un sursaut de colère, *tout le monde se sert de moi*

trop-plein de rancœur dans le cœur, Elle déborde, *dire que j'ai épousé un type avec qui je n'avais rien en commun, du moment qu'il a son boulot et l'alliance au doigt, c'est tout ce qui l'intéresse*, pour la énième fois je demande, *mais pourquoi l'as-tu épousé*, voix lasse, *tu sais bien, j'avais interrompu mes études de médecine, je ne savais pas où*

aller, il m'a offert l'hospitalité, j'ai été habiter chez lui, j'ai beau connaître l'histoire, à chaque fois elle me choque, mais tu aurais pu aller vivre chez tes parents, triste, il y avait déjà mon frère, et puis ils n'y tenaient pas, ils ne me l'ont jamais offert, amère, j'avais une bourse, c'est mon père qui l'a prise, j'avoue, j'ai du mal à la suivre dans ses démêlés de famille, veux pas m'en mêler, mais la mienne était si différente, le problème, c'était plutôt l'excès d'amour, Elle dit, ma mère, quand elle a eu son opération, qui l'a soignée, qui est venu lui rendre visite tous les jours à la clinique, et elle ne m'a même pas remerciée, rage rentrée, je la partage, j'ai peine à croire, cela me peine, mais je sens, je sais que c'est vrai, quand j'ai voulu reprendre mes études de médecine à trente ans avec un bébé, personne ne m'a encouragée, aidée, mais quand on a besoin de moi, là alors, sa voix monte, retombe, je dis, je ne comprends pas ton entourage, tu es trop bonne, Elle éclate, toi aussi tu te sers de moi

étonné, m'exclame, *comment, je me sers de toi, coupante, tu le sais très bien, Doubrovsky, quand elle m'appelle par mon nom au lieu du prénom, mauvais signe, ça creuse une distance, ça sépare comme un gouffre, hein, ça t'arrange, que je vienne chez toi le jeudi, qu'on se voie de temps en temps, tu restes bien tranquille dans ton petit appartement, tu es très content comme ça, je dis mais, elle poursuit, elle se lance à ma poursuite, elle me traque, me matraque, m'assène mes quatre vérités, ne me dis pas le contraire, je te connais comme si je t'avais fait, un fait, avant j'avais dans la vie à grandes enjambées, embardées, depuis j'ai changé de pointure, me suis rétréci, racorni, je reste dans mon coin, j'en sors, marches de l'après-midi, les courses, parfois un voyage, un colloque, une conférence, après je rentre dans mon trou, je regagne ma tanière, tu n'as pas cherché à la voir, la maison de Saint-Cloud, je bégaie, mais j'ai eu presque aussitôt ma dépression, Elle dit, Doubrovsky, sois honnête, bien sûr, si on se met à chercher la petite bête, on lève un lièvre, je cours deux lièvres à la fois, la passion, la paix, les pénates, je les aime tranquilles, en retrait, je suis à l'âge de la retraite, dans ma profession en Amérique pour la retraite pas d'âge, mais j'ai le mien, pas universitaire, physiologique, je dysfonctionne de plus en plus, le squelette, les organes, la tripe me pèsent parfois des tonnes, pied qui fait une tendinite, mon talon d'Achille, tantôt c'est le dos, je n'ose pas prendre charge d'âmes sur les épaules, gérer, digérer une autre famille m'effraie, plus les moyens, ni financiers ni physiques, je suis sur une mauvaise pente, de jour en jour je me dévitalise, Elle répète, sois honnête, aie le courage de te regarder en face, je reconnais, je ne suis pas beau à voir, rides burinées sur le front, taches brunes qui me tavelent les joues, aux commissures des lèvres deux sillons qui me labourent le menton, crinière grisonnante, un épouvantail à*

moineaux, tout ce qui reste de ma fougue, de mes charmes, seulement voilà, je les aime charmantes, jeunes, les femmes, suis pas à une contradiction près, j'ai toujours vécu en sens contraires, je continue sur ma lancée jusqu'à ce que je crève, d'Elle j'ai un besoin fou, absolu, mais à ma mesure, quand elle passe la nuit chez moi le jeudi, quand nous nous promenons le vendredi, son bras appuyé au mien, parmi les arbres du Bois, quand nous partons en week-end au bord de la mer au Grand Hôtel ex-proustien de Cabourg, l'air du large nous récurant les poumons, les pensées, sur les planches de Deauville, quinze jours l'été au soleil éclatant d'Espagne, pourrais pas vivre sans, mais comment vivre au quotidien avec, un fait, je suis impossible à vivre, pour moi-même le premier, j'ai des heures de repas invraisemblables, déjeune à une heure et demie deux heures l'après-midi, dîne à dix heures et demie onze heures le soir, des habitudes en béton, je suis claquemuré dedans, j'y étouffe, comment y habiter à deux, à trois, je suis si étroit, Elle dit, sans amertume, avec tristesse, *quand je t'ai rencontré, j'étais pleine d'énergie, de force, je voulais refaire ma vie*, malgré moi je l'ai refaite, trompé son attente, me sens honteux, Elle dit, *la première fois que j'ai passé la nuit chez toi, je me suis levée, je ne connaissais pas encore bien les lieux, je suis entrée dans ton cagibi, quand j'ai touché des vêtements d'homme*, je dis, *je sais*, Elle dit, *j'étais tellement sûre que tout allait redémarrer, que nous*, je dis, *moi aussi, je voulais tout recommencer*, on ne peut pas éternellement vivre avec une femme morte, j'aimais Ilse, mais il me faut une femme vivante, j'aime Elle à présent, en mai la fête chez sa mère, quand je suis entré, Elle là-bas parmi la foule près de la fenêtre, radieuse, j'ai reçu sa robe d'été à ras de fesse en plein cœur, lorsqu'Elle m'a vu, son visage empli d'une telle joie, nous sommes allés l'un vers l'autre à travers la masse des invités en un élan irrésistible, d'une voix implorante Elle demande, *mais alors pourquoi pourquoi*, pourquoi Elle n'a pas divorcé, nous ne nous sommes pas mariés, depuis huit ans, chaque fois que nous sommes ensemble, la question nous cogne au crâne, elle retentit en nous comme un tocsin

j'étais en excellente santé quand je t'ai connu, je ne prenais pas de somnifères, là je proteste, *ne me mets pas tout sur le dos, tu as eu d'autres problèmes avant moi*, selon les jours, c'est tantôt sa mère, ou son père, ou son mari qui sont cause de sa détresse, maintenant c'est moi, d'accord, j'accepte ma part de son malheur, mais pas la

totalité, si je ne suis pas tout rose, souvent Elle n'est pas à prendre avec des pincettes, elle a ses sautes d'humeur brusques, tendresse incarnée, gentillesse faite femme, dévouement illimité, soudain elle mord, la dent dure, *je n'ai vraiment pas eu de chance le jour où je t'ai rencontré*, j'encaisse, moi j'ai eu de la chance, une veine inouïe, je reconnais, que nos chemins se soient croisés, que nous fassions route, malgré les cahots, les heurts, depuis huit ans ensemble, Elle ajoute, *tu aurais dû prévenir quand tu as mis ton annonce dans le « Nouvel Obs »*, je dis, *il fallait la lire, j'avais écrit « veuf »*, vrai, Elle a dû subir ma dépression, quatre mois à peine après s'être rencontrés, pas la déprime, le vague à l'âme, la bonne, l'authentique, catalepsie, le corps transformé en roc, dix heures et demie le matin, trois heures et demie dans la journée, bouffées anxiogènes à heures fixes, à suffoquer, des mois, cloué sur mon fauteuil, regarde hébété les arbres de la cour, l'œil vide, Elle ne m'a jamais abandonné, aux trois quarts mort, Elle m'a apporté la vie à domicile, inlassable, moi un revenant, Elle est revenue, deux trois fois par semaine, au sortir de son stage, me prodiguer la joie de sa jeunesse, moi à l'agonie étouffant, sous l'attente à oxygène, Elle m'a insufflé de l'existence, dérobée à son propre être, j'ai envers Elle une dette imprescriptible, pas qu'une, trois ans plus tard, me suis infligé, lui ai infligé une seconde dépression, de nouveau paralysé, traverser la rue c'est traverser l'Atlantique, peux plus bouger, de nouveau dans les chaînes, toujours Elle, toujours là, comme au début, rien ne la rebute

c'est vrai, j'aurais dû faire plus attention à « veuf », ses lèvres se crispent, *je lis une annonce dans le « Nouvel Obs », « écrivain connu », l'occasion tant attendue de refaire ma vie, et il faut que je tombe sur un vieillard avachi qui pleurniche en mangeant sur sa femme*, je dis, *mais non, je ne pleurnichais pas*, sa prunelle flamboie, *tais-toi, Doubrovsky*, quand elle est lancée, inutile d'insister, Elle va me passer à tabac, ce sont les soirs d'ouragan, éclats de voix, éclats de verve, ce n'est pas le plus terrible, là où je suis terrifié, ce n'est pas par ses excès mais ses accès, mélancolie écrasante, Elle sanglote, *je suis défigurée, je ne reconnais plus mon visage*, je dis, *laisse ton visage tranquille, il est toujours très beau*, elle secoue la tête, son visage est devenu son tourment, il la torture, un charlatan met des annonces dans les revues féminines, Elle se trouve les sillons sous le nez un peu prononcés, à trente-quatre ans elle veut se donner un coup de jeune, au lieu de quatre injections de collagène à un mois d'intervalle, la fripouille en a fait trois de silicone à une semaine de distance, joues boursouflées, œdème du nez, rhinite permanente, tourbillon de dermatos et d'ORL, en vain, à Saint-Louis une salope de doctoresse propose une biopsie qui doit laisser une cicatrice à peine grosse

comme un cheveu, elle laisse un trou purulent dans la joue, douleurs atroces, incessantes, du corps mais surtout du cœur, assassinée dans son visage, pour une femme pire que la mort brusque, la quotidienne devant la glace, ne plus oser se regarder ni se montrer, je suis resté allongé près d'Elle des heures, la gaze blanche posée sur la cicatrice à vif, ses sanglots m'ont déchiré la poitrine, que faire, que dire, juste être près d'Elle, contre Elle, une noyade, les flots ont rejeté son cadavre, calvaire, a duré des années, l'a changée toute, si gaie, et solide, si confiante, rayonnement même de vie, éteinte, atteinte, au plus profond, en deuil d'Elle-même, inconsolable

qu'est-ce que j'ai fait de mal, sa question implorante me lancine, je dis, *rien*, éducation catholique, se cherche une culpabilité, au fond d'elle une faute, il n'y a qu'un défaut, l'amour parental lui a manqué, depuis elle est toujours en manque, un garçon manqué, que le frère aîné qui compte, Elle est une rebelle, renvoyée de tous les internats religieux, n'en fait qu'à sa tête, mais son cœur toujours quémande, être aidée, aimée, estimée à sa valeur, qu'un Père lui dise, lui dicte, Elle répète, voix qui s'étrangle de douleur, *mais je n'ai jamais fait de mal*, je dis, *non, jamais, qu'à toi-même*, j'ajoute, *en étant trop bonne pour les autres, en dépendant trop d'eux*, m'écoute à peine, toujours à la recherche en elle du péché, ce qui l'empêche, le péché qui a toujours tout empêché, *j'ai toujours voulu écrire*, je dis, *tu as raison, tu as le don*, une sacrée patte qu'elle a, épatante, éclatante, dans ses lettres Elle a les lettres dans la peau, *j'avais commencé un roman en Australie, j'en ai montré un chapitre à mon mari, il m'a dit que c'était trop triste*, s'est arrêtée, stoppée net dans son élan, je me fâche, *mais qu'est-ce qu'il connaît en littérature, et, de toute façon, tu n'avais à t'autoriser que de toi*, j'ajoute, *il faut que tu t'y remettes*, secoue la tête, *maintenant il est trop tard*, je dis, *mais non, tu es douée, vas-y, pareil pour tout, physique de l'emploi, voix mélodieuse, passion du verbe, du geste, s'inscrit à un cours d'art dramatique, déplu à son père, fini, terminé les planches, à la place elle a planché médecine, reçue du premier coup au concours d'entrée, ce qui la passionne vraiment, la littérature, mais, pas pu, pas voulu, toujours des histoires de Père, perdue, s'écrie, j'ai gâché ma vie*, me récrie, *tu as une réussite parfaite, ta fille, sourdement, oui, mais un jour elle va me quitter, elle est déjà grande, et après je vais rester seule*, j'ai envie de dire, *et moi*, le malheur ma longévité n'est pas garantie, Elle a vingt-sept ans de moins que moi, avant qu'Elle touche à son terme, j'aurai disparu du parcours, parfois tard le soir, dans les vapes de la nuit, allongé contre elle, elle a sa voix implorante, *je t'en prie, ne meurs pas*, je n'en ai pas l'intention, du moins pour l'heure, *je t'en supplie*, que dire, je dis, *je ne mourrai pas*, j'ajoute, *pour l'instant*, elle déclare,

c'est moi qui mourrai la première, là je m'échauffe, ne dis pas ça, même pour rire, me fait froid dans le dos, la pensée n'est pas supportable, si Elle mourait, je mourrais de sa mort

si je le lui dis, elle dit, *je n'en crois pas un mot*, réplique, *tu as tort*, parfois elle demande, *est-ce que tu m'aimes*, d'autres fois elle répond elle-même, *tu ne m'aimes pas*, je proteste vivement, m'insurge, hausse les épaules, *oui, tu m'aimes parce que je t'accompagne au cinéma, en promenade, tu es moins seul*, ajoute, *va, je ne me fais pas d'illusions*, je m'indigne, *tu te trompes*, Elle demande, *alors pourquoi tu m'aimes*, réponse me vient d'emblée, *parce que tu es TOI*, ce que Montaigne disait de La Boétie, mais on n'a jamais trouvé mieux depuis, il lui arrive, lorsqu'Elle est certains soirs à bout, à la limite de ses forces, de déclarer dans un souffle, *tu as ça de commun avec mon mari, vous me méprisez*, le mari, je n'en sais rien, mais moi, elle m'insulte, me blesse, comment pourrais-je mépriser ce qui m'allait, nos tête-à-tête, quand je la vois sa présence me coule dans les veines, Elle est mon suc nourricier, notre premier été en Espagne, arrêtés dans un café, en face une mamie mamelue, Elle dit, *toi, ce qu'il te faudrait, c'est une nounou*, pourquoi pas, mais avec des nénés bien fermes, visage alléchant, à lécher, des yeux de braise, un corps de baise, une fontaine de jouvence où étancher ma soif de vivre, je réponds, *tu me suffis*, amplement, à plein, comment peut-elle imaginer que je la rabaisse, quand courir vers Elle est pour moi une élévation, naturellement, on a nos différences, nos différends, normal, on ne peut pas se recouper avec un autre en tous points, être faits sur le même patron, de la même étoffe, avec Elle je n'aborde jamais la politique, domaine interdit, si je plains les misères du temps, si je compatissais aux angoisses de l'emploi, je me fais tancer d'importance, *toi, tu n'as jamais été chercher un boulot à l'ANPE*, réponds, *non, mais cela ne m'empêche pas de penser à ceux qui*, me coupe, *tu vois tout bien tranquillement de ton XVI^e*, ironise, *la gauche caviar*, je suis centre gauche, elle une anarchiste de cœur, politique, motus, je discute les événements du jour le soir avec ma sœur, je n'ai pas le droit non plus de reglissier vers l'an 40, ma pente naturelle, dois piler net, ça l'horripile, pas d'évocations avec états d'âme, si je mentionne l'étoile jaune, Elle en voit trente-six chandelles, *tu n'as pas été déporté, tu n'as pas souffert comme d'autres*, ne prétends pas avoir connu le pire, je sais ma chance, mais inutile d'essayer de lui faire admettre que porter l'insigne d'infamie sur la

poitrine avec la crainte d'être arrêté à tout instant a été un indicible tourment, une torture quotidienne, Elle s'énervait, *et les Cambodgiens, on les a massacrés aussi, tu n'en parles pas, il n'y a pas que les juifs, toujours à te plaindre de tes malheurs*, je ne prétends pas à l'exclusivité de la souffrance, les génocides, il y en a eu d'autres dans ce beau siècle, les Arméniens, les Cambodgiens, par millions aussi, je m'indigne, mais c'est loin dans l'espace et le temps, les connais pas, reste abstrait, les juifs, j'ai connu ça, plus proche, ma vie n'a tenu qu'à un fil, ça me rattache, ne dois pas non plus parler de la guerre, ironique, *les anciens combattants y pensent sur leur lit de mort, leurs plus chers souvenirs*, embarquement pour Auschwitz, débarquement en Normandie, je la boucle, littérature, je la ferme, on n'a pas la même, on ne lit pas les mêmes livres, quand on lit les mêmes livres, on ne les lit pas pareil, Elle lit avec le cœur et le bon goût, à sa façon exigeante, moi, forcé, un prof c'est professionnel, je lis diégèse, homo ou autodiégétique, anacoluthie ou prolepse, métaphore et métonymie, mais on a le respect d'un beau texte, quel qu'il soit, ça qui compte, lorsqu'on voit un film, lorsqu'on va au théâtre, on a toujours les mêmes réactions, capital pour s'entendre au quotidien question culture, Elle m'ouvre la mienne à des espaces nouveaux, je suis trop claquemuré dans les bouquins, Elle me fait découvrir la Cité des sciences à La Villette, l'exposition Delvaux au Grand-Palais, la corrida en Espagne, le salon de la voyance à Paris, pourquoi pas, faut pas être snob, phénomène social, tout est intéressant de la vie, Elle a les yeux grands ouverts, une exploratrice, même fatiguée, abattue, Elle qui prend les initiatives, met au point des expéditions, en vieillissant on a tendance au repli sur soi, Elle m'éjecte au-dehors, m'impulse, je suis ses pistes, visites guidées de Paris, je découvre des coins inconnus, une histoire neuve, des sites inédits, sans Elle je n'aurais jamais vu la grande Arche de la Défense, Elle a une envie soudaine de bateau-mouche, le miracle de la Seine se déroule, depuis longtemps oublié, à mes yeux éblouis, une autre fois Elle veut la Marne, nous voilà envolés vers la contrée des guinguettes, Elle m'aère l'esprit comme Elle m'oxygène le cœur

tu m'aimes, mais oui, pour ça aussi, entre autres, les délices de fusion ne sont plus de mon âge, les transes symbiotiques, fini, morte ma mère, des points forts communs, suffit, on ne peut pas coïncider sur toute la surface, on a un amour délimité, une passion à périmètre, je ne cherche pas une communication de l'intellect, on ne va pas discuter du Cogito chez Descartes et Husserl, du tragique racinien, du style de Joyce, avec Rachel, ça bouillonnait entre nous d'idées, ça a fait exploser la marmite, j'ai cessé de vouloir bâtir mes idylles avec des concepts, d'ailleurs, question intuition pure des

élans d'âme, compréhension des subtilités de cœur, appréhension des soubresauts cachés d'autrui dans le moindre tressaillement du corps, saisie immédiate de soi et des autres, Elle est cent fois plus fine, plus douée que moi, souvent Elle dit, *je suis plus intelligente que toi*, mais oui, j'admets, côté sentir vrai, Elle est largement supérieure, supériorité de Femme, les mâles ont souvent une sensibilité épaisse, bornée, crasse, Elle perçoit à la seconde les moindres frémissements de motifs, les vibrations retorses des mobiles, ce qui fait penser, agir les gens à leur insu, Elle voulait dans sa jeunesse être psychiatre, Elle eût été souveraine, on a nos domaines, nous avons chacun nos limites, j'ai mes territoires à moi, j'évite les zones taboues, je respecte les poteaux-frontière

notre amour est partagé, mais il n'est pas sans partage, il faut faire la part des choses, accepter certains silences, sur des sujets capitaux je dois garder la réserve, ainsi mes livres, on n'en parle jamais, Elle a répondu à l'annonce « écrivain connu », mais elle ne connaît plus l'écrivain, au début Elle disait, *tu es un ingénieur des lettres*, le seul ouvrage qui ait trouvé grâce à ses yeux semble être *Fils*, du volume ouvert avec la petite main de sa fille délicatement posée sous le titre, Elle a fait une photo superbe qui trône sur ma cheminée, *n'écris pas sur moi*, je n'ai pu écouter sa supplique, mais je l'ai laissée page à page censurer ce qui la heurtait dans *l'Après-vivre*, j'ai voulu que le texte lui soit acceptable, elle a même fait certains rajouts, une vraie joute, et puis, après la publication, il n'en a jamais plus été question, avec Elle je ne parle ni de mes livres passés ni de celui à venir, les seuls rappels sont des rappels à l'ordre, *dis donc, je ne m'appelle pas Ilse, moi*, point final, je ne discute jamais, j'ai eu la chance de vivre assez vieux pour voir mon œuvre atteindre son public, universitaire mais pas seulement, pas de grands tirages mais des fidèles, j'ai dans mon bureau, sur la tablette de la commode derrière ma table, des mémoires de maîtrise, en français, bien sûr, aussi en allemand, en italien, une grosse thèse de doctorat savante, je les laisse empilés comme des fétiches, m'obliger à ne pas démeriter de cette attention, à Elle je ne les ai jamais montrés, pour quoi faire, quand je lui ai dit qu'il y avait un dossier sur l'autofiction dans *le Monde*, Elle ne m'a jamais demandé à le voir, Elle qui a l'ouïe si fine, exacerbée, n'a pas entendu, s'il paraît une étude sur mes textes dans un journal, en revue, dans un livre, je ne le mentionne pas, inutile, je partage ce plaisir avec ma sœur, rien

qu'elle, il faut être juste, je ne peux pas non plus le partager avec mes filles, raison de langue, de culture, le père écrivain demeure pour elles un inconnu

je ne pourrai jamais coïncider avec moi-même, mes moi éclatés ne se rejoindront jamais, je suis divisé en deux par l'Atlantique, avant, ma mère, maintenant mes filles, l'écrivain sur un bord, le père sur l'autre, une fondamentale blessure, lèvres de la plaie ouvertes, je ne peux pas me rassembler, enfermé mais pas refermé, de tous côtés assailli de béances, ainsi que j'ai fait ma vie, ainsi que ma vie m'a fait, avec Elle aussi j'ai ma schize, je suis coupé de mes écrits, Elle et moi faisons l'impasse sur mon œuvre, j'ai longtemps cru que c'était parce qu'Elle ne l'aimait pas, trop intello, pas assez jaillie droit du cœur, plume retorse mais tordue, j'ai mis son silence au compte de ses goûts, des goûts et des couleurs, se discute pas, on n'en parle pas, j'en souffre, pas par vanité, bien plus profond, je sais que je suis une vieille carcasse racornie, un ex-Casanova en ruine, le corps que de si attirantes femmes ont étreint a disparu, reste une chair flapie, flétrie, fripée, devenu ma propre caricature avec le temps, le seul pouvoir, la seule vertu qui demeure, l'écriture, rien d'autre, alors, forcé, j'y tiens, elle me maintient, je m'y agrippe, ma bouée de sauvetage, sans elle je coule à pic au marécage ténébreux de la tripe, sexe refroidi, ma puissance est celle des mots, si Elle n'en a cure, cela m'écrase, m'efface, pourtant, lorsque nous nous promenons à trois avec sa fille, parfois, à la fin, Elle soupire, *ma fille et un homme dont je sois fière, je ne demande que cela*, je l'ai mal comprise, mal entendue, je suis sourd pas que de l'oreille, de l'entendement, Elle est fière de moi, mais je lui manque, ma place à ses côtés permanente dont Elle rêve, à trois, est un fantasme momentané, un effluve nostalgique, l'homme-dont-on-est-fière, il faut bien au jour le jour le refouler, le sujet de fierté avec, pour survivre, on ne peut pas garder l'œil rivé sur ce qui fait défaut précisément, il faut arriver à ne pas le voir, mettre un écran protecteur, *toi et tes maniaqueries, toujours peur de ne pas arriver assez tôt, d'être en retard*

mais il faut comprendre encore un peu plus, un peu mieux, pas seulement ce qui fait défaut en moi, mais en Elle, mes livres lui désignent son manque cruel, absolu, être avec un enfant et le père qu'on aime n'est pas son unique désir, sa seule ambition, son souhait fondamental, ÉCRIRE, Elle aurait pu, Elle aurait dû, c'était dans ses moyens, à sa portée, Elle sait, je sais qu'elle en était foncièrement capable, Elle avait la patte innée, le don du verbe, la passion de l'écriture, en soi, chez les autres, ce qu'Elle révère au plus haut, avec l'envolée sublime de l'amour physique, pas besoin

d'être Freud pour savoir que c'est pareil, puisé à la même source, frustrée dans ses deux aspirations, inspirations les plus profondes, son visage se crispe, les paupières mouillées de larmes, Elle dit, *je ne tiens même plus mon journal*, je dis, *il faut que tu t'y remettes*, Elle soupire, *à quoi bon*, je dis, *pour recommencer à écrire, tu en as besoin*, Elle ne dit rien, je dis, **IL FAUT, TU PEUX, TU DOIS**, même si c'est pour soi seule, pour y déposer sa peine, sa misère, les mettre en mots sur le papier est un étrange réconfort, coucher son mal-vivre par écrit ne dissipe rien, mais rend tout plus supportable, quand c'est publié, partagé par d'autres, rien n'est oublié, mais il y a une chaleur ambiante, un accueil invisible, une fraternité indéfinissable, je sais, je l'ai éprouvé maintes fois, c'est le soutien le plus intime de mon existence secouée, chancelante, la raconter la raffermir, confesser mes infirmités les allège, la publication de mes deuils, les rendant publics, les communique, d'autres communient, on est moins seul dans sa peau, j'ai écrit dans *le Livre brisé* que je tue une femme par livre, vrai mais faux, je les perpétue, aussi, surtout, charme félin d'Eliška, passion folle, ma mère morte déposée dans son langage vivant page après page comme sur un reposoir, relique intacte de mon adoration, Rachel, intellect éblouissant, cœur féminin, tête féministe, la femme de demain, à part entière, à parité avec l'homme, Ilse, être de dévouement, de dévotion, l'épouse même, celle qui a tant voulu, jamais pu être mère, farouche vitalité devenue en disparaissant poème, maintenant ELLE, les rassemble, les concentre toutes, Toutes-en-Une, unique, la dernière, quand je me confie, je les confie, au souvenir futur, à d'autres à venir, aux lecteurs possibles, s'il n'y en a qu'un, qu'importe, s'il n'y en a pas, tant pis, j'aurai fait le geste, la geste, par-delà la mort, un soir, très tard, Elle m'a appelé, voix vibrante dans l'écouteur, je demande, *qu'est-ce qui*, Elle murmure, *je veux écrire*, je dis, *certainement, tu peux, tu dois*, s'il n'y avait pas sa fille, si Elle vivait avec moi, j'irais le matin au bout du couloir me mettre à ma machine dans mon bureau, à l'autre bout, dans la chambre à coucher, je l'enfermerais à clé, défense de sortir avant d'écrire, ça qu'il lui faut, un Père qui dicte, qui édicte, ça son défaut, sa faiblesse, alors, humain, normal, douloureux si j'exhibe mes œuvres, pointer LÀ OÙ elle n'est pas, pas encore, aurait pu, aurait dû être, à ma place, à la sienne

je suis sûr, un jour, ELLE DEVRA, ELLE POURRA, sans doute après ma mort, Elle s'écrit, *je t'en prie, ne meurs pas*, qu'Elle qui

puisse un peu, tant soit peu, me, se faire survivre, en attendant, au moment des angoisses noires, des effondrements désespérés, à défaut d'écrire, Elle dit, *il faut que je parle à quelqu'un, je n'ai personne*, j'objecte, et moi, à ces moments Elle m'oublie, je dis, *écoute, tu devrais aller voir un psy*, Elle se fâche, *ce n'est pas de ça dont j'ai besoin*, je dis, *je connais quelqu'un de très bien*, Elle ricane, *comme l'hypnotiseur que tu m'avais recommandé, merci*, je plaide, *il était président d'une association, comment pouvais-je savoir*, des psy, d'accord, il y en a de toutes sortes, celui-là, après l'avoir bien engourdie, rendue gourde, un jour il a sans vergogne ouvert sa braguette, sorti son polard, il se l'est thérapeutiquement fait sucer par Elle, jusqu'à la dernière goutte, retour chez elle, vitupérations, pleurs, m'a appelé, je crie, *il faut le poursuivre*, pas la seule, il y en a eu d'autres, le doux hypnotiseur a été traîné en justice, Elle crie, *je vais retourner lui cracher à la figure*, y a été, crânement, lui dit son fait, l'autre, calme, sans se démonter, *n'était-ce pas ce que vous désiriez inconsciemment*, je sais, les psy ont toujours réponse à tout, quand même ils peuvent aussi poser de bonnes questions, proposer de bons médicaments, Elle s'irrite, *ça non, alors, je ne prendrai pas leurs saloperies*, j'insiste, moi, *par deux fois les antidépresseurs m'ont sorti d'affaire*, Elle tempête, *mais je ne suis pas déprimée*, ajoute, *je n'ai pas besoin de psy pour me connaître, je me connais mieux qu'eux, soupire, je ne suis pas malade, je suis une mal-baisée*

là, je ne peux pas dire *et moi*, sa remarque me fait rentrer dix pieds sous terre, son constat est le constat de mon décès, sa plainte m'assassine, quand Elle déclare, *je n'ai pas eu de chance de te rencontrer*, Elle a raison, je l'ai malgré moi trahie, son vœu le plus cher, son espoir le plus vif, vibrant, Elle attendait de moi sa résurrection, je ne lui ai apporté que mon néant, moins de six mois après notre rencontre, la dépression m'a frappé à mort, elle m'a châtré, comme au temps de l'Occupation j'ai la mort entre les jambes, un sous-homme, *Untermensch*, un homme-tronc, un étron, j'ai failli à mon devoir, à mon honneur, une Femme, dans tout l'éclat de sa sève, de sa beauté, s'offre, je ne puis plus la prendre, le désir jaillit en moi toujours aussi impétueux, intense, j'ai des ardeurs de vingt ans, un corps de plus de soixante, corps du délire devenu d'un coup corps du délit, je me délite, me désintègre, je ne suis plus rien, une limace, quarante ans un mec à la redresse, instantanée, un déclic, toucher un bout de peau, d'épaule, couteau à cran d'arrêt qui pointe aussi sec, m'enfonce, comme dans du beurre, mon épieu dans la cramouille pâmée, combien de fois, peux pas calculer, avec combien de nanas, impossible à dire, l'ex-homme à femmes, j'ai envie de me dégueuler, je me dégoûte au-delà des mots, souillé, une arsouille, une lope, une loque, *je ne demandais*

qu'à revivre, retrouver un homme, interloqué, que répondre, je ne suis pas à sa hauteur, vermine, je rampe, peux plus relever la tête, le zob, je cours vers la Science, qu'elle me requingue la quéquette, qu'elle me retape le polard, valse des toubibs, l'un me propose un bout de plastique dans la bite, pour empêcher les fuites veineuses, pas de veine, un autre me dit, je suis trop vieux, ce qu'il me faut, il existe des piquouses idéales, crac dans le corps caverneux, après se dilate tout seul, vrai, des années la technique m'a redonné une trique truquée, mais solide, de nouveau un dur du dard, médicalisé c'est radical, sauvé, je bande quarante-cinq minutes, Elle a trois orgasmes, des années, et puis mon corps m'a encore lâché, la tuyauterie qui encore se déglingue, caillot dans le mollet, embolie pulmonaire, sous anticoagulants pour le reste de mes jours, se piquer la pine devient une entreprise hasardeuse, peur que le sang se mette à pisser, l'anxiété n'est pas un bon aphrodisiaque, il y a des ouates hémostatiques, essayer de se tamponner cinq minutes après, trop c'est trop, j'avoue, je rechigne, je renâcle, si le geste le plus spontané demande une préparation chirurgicale, je jette l'éponge, la soixante-dixième année en vue, je quitte la partie, la lice au lit, j'abandonne la joute de Vénus

mais je ne veux pas qu'Elle m'abandonne, qu'Elle me quitte, qu'Elle parte, serait pour moi la Parque, me couperait le fil de vie, quand Elle sonne, lorsque j'ouvre ma porte, dans l'embrasure, embrasé, Elle est toujours depuis huit ans ma Lumière blonde, Elle rallume toujours en moi la même flamme, Elle m'apporte toujours, dès qu'Elle apparaît, l'émerveillement, *ah non, arrête, avec toi ça ne sert à rien*, et puis dans une générosité folle Elle me laisse toucher, palper son corps, sa chair me pénètre, je ressuscite sur ses seins que j'enserme dans mes paumes, mammes de Femme, je ne pourrais pas vivre sans, mordille la pointe, ma bouche aspire sa peau comme une ventouse, je l'avale tout entière, ma main sur son ventre lisse glisse, l'effleure, l'effeuille, le slip blanc hâtivement jeté sur le tapis, de l'encolure jusqu'aux fesses mes ongles la raclent lentement, son dos en rosit, Elle aime, Elle gémit, entre mes bras se donne, cadeau fou, instants infinis je renaiss en Elle, sors de ma tombe, redeviens un homme, Elle me rend à moi-même, sur le lit Elle me caresse des doigts, des yeux, de la voix, dans un souffle Elle dit, *marions-nous*, je dis, *on ne peut pas épouser un impuissant*, réplique, *quelle différence avec un mari qui ne vous fait pas l'amour*, je ne dis rien, Elle

murmure, *j'aime ta peau*, tout bas, *j'aime ton odeur*, je dis dans un souffle, *j'aime ton odeur*, *j'aime ta peau*, voilà, entre nous c'est immédiat, physique, total, on s'aime à même, instantané, corps accord, pas à cause des liens du sang, des attaches de famille, pas non plus le Serge écrit, véhiculé par mes livres, transposé dans le langage, le Serge brut, brute, même pas mon nom, moi-même, mon habitacle de chair, mon sac d'organes, l'innommable proximité de la présence, bien sûr, on a aussi, comme tout le monde, des fantasmes qui se baladent dans la tête, *tu es un gros fantasme paternel*, à mon âge *il est temps de*, Elle est un peu ma fille, ma fille française, on a un inceste imaginaire, mais sous les fla-flas fantasmagoriques, inouï, au bout de huit ans, dès qu'Elle paraît, que je la touche, à la seconde assailli par l'envie de l'étreindre toute, dans mes bras, c'est dans mes muscles, bat dans le thorax, lui arracher son pull, palper sa pulpe, lui manger les seins, m'engloutir entre ses cuisses, ses fesses, si Elle ne me fait plus bander la bite, me fait bander l'être, Elle m'agrippe, je l'empoigne, on roule sur le lit, enroulés l'un dans l'autre, extase, Elle demande, *mais qu'est-ce qu'il y a entre nous*, je dis, *je ne sais pas*, *mais en tout cas, il y a un truc*

(mai 1997)

Monsieur Julien Doubrovsky

a.b.s. de Madame Chevalier

Épicerie-café

Saint-Hymer

par Pont-l'Évêque

(Calvados)

Le 25 juillet 1945

(heure matinale

il fait à peine jour)

Mon cher petit enfant

Papa est rentré à 11 heures – je n'ai naturellement plus pu me rendormir. Ma tête a eu le temps de parcourir les lieues qui nous séparent et je vais vite te dire ceci :

Pour le goûter :

Ne mange de la crème fraîche (veinard!) que tous les deux ou trois jours pour commencer

Mange du *pain* et des *fruits*, ou une tartine de beurre salé, ou

Ceci à cause du foie.

Garde 4 ou 5 morceaux de sucre et donne le reste à Mme Chevalier à la place de ce qu'elle t'a fourni. Donne-lui tes tickets de suralimentation (ils sont dans la carte d'alimentation) Encore un gros bécot.

Que tu aies eu le cafard en quittant Papa, je le comprends. (Lui au même âge quittait ses parents, sa ville natale et tout et tout pour un plus grand voyage, sans argent, sans métier et ignorant la langue du pays inconnu où il se rendait. Compare... et que cela t'aide...)

elle est marrante, elle veut que je me compare à Papa, mon sort au sien, mais pas possible, pas une seconde, mon père c'est un HOMME, un vrai, un MENSCH, il a eu beau faillir crever deux fois de pneumonie en pleine guerre, avec plein d'officiers boches qui réclament leurs beaux uniformes vert-de-gris à cor et à cri, crise sur crise de toux qui lui raclent les poumons, quinte sur quinte à dégobiller du sang, les mouchoirs rouges poisseux de glaires putrides, Maman faisant bouillir lessiveuse sur lessiveuse, docteur sur docteur, valse Seurée, Darrhée, Hallberg, la poitrine écrabouillée, il a pas clamsé, mon père, depuis un an il s'est remis au travail, l'administrateur arien a foutu le camp, cette ordure de Delaunay s'est planqué, l'Alsacien de service aussi qui baragouinait avec les Boches, seul avait le droit de toucher les dos augustes, les fessiers royaux des vainqueurs, EUX, la racaille immonde des Chleuhs nettoyée aux bombes, aux obus, aux tanks, l'Occupation

scélérate partie en fumée sur Dresde et Berlin, à leur tour de bouffer de la mort à pleines gueules, Maman qui dit, *ne fais pas de bruit, ton Papa dort*, la porte de sa chambre fermée, rideau jaune sur la porte vitrée tiré, caché à la vue, je l'entends qui geint, râles lui labourent la poitrine, même assoupi, respire comme un soufflet de forge, à bout de souffle, deux fois, le voilà qui repart, qui répare, après l'incendie de 38, tous les voisins qui s'écrasent dans le jardin à regarder le toit qui brûle, on en a rafistolé un avec des planches et de la toile goudronnée, premier étage inhabitable, pendant toute la guerre condamné, maintenant le Père en a fait refaire un en tuiles, premier étage on s'y réinstalle, pour la première fois chauffage central, on aura chaud cet hiver, fini le Surdiac de l'entrée, Moby dormant sur mes pieds pour me tenir chaud, maintenant ce sera de la chaleur civilisée, mon père filant tous les matins à l'atelier rue de l'Arcade, le commerce reprenant, les clients affluent, l'argent avec, les gens plus rien à se mettre sur le dos, tailleur un business en or depuis la Libé, plus de JÜDISCHES GESCHÄFT, plus de Commissariat, de Police aux Questions Juives, le cauchemar terrifiant, raser les murs, guetter les rafles, les agents de Vichy aux chiottes, allez ouste, sortez vos bites, pines ciselées de youpins, zobs sans bonnet on vous embarque, *mais c'est un cas de phimosis, je ne suis pas*, porte pas d'étoile, porte pas de prépuce, plus vite que ça, panier à salade, et puis Drancy, et puis, me comparer à mon père, elle charrie, ma mère, je ne pourrais pas, pas une minute, pas une seconde, mon père, UN MEC, en 43, peut plus exercer son métier sans un *Ausweis*, permis de survie, il est parti en chercher un avenue Foch, étoile jaune au poitrail, dans l'ancre de la Gestapo, une folie, il entre, il ne va jamais ressortir, du courage comme ça je n'en ai pas une miette, un atome, il en est sorti, indemne, intact, de la démence pure, revenu par pure chance, avec le permis de travail, a permis de tenir encore quelques mois jusqu'à novembre, après, cachés, terrés jusqu'à août 44, après, quatorze heures de boulot par jour quatre ans, deux pneumonies mortelles, maigre comme un clou, cloué à la chiourme, au lit, il se lève, debout, de nouveau en avant marche, l'atelier de la rue de l'Arcade ne désemplit pas de clients, la maison du Vésinet requinquée à neuf, des fleurs dans le jardin, pelouses tondues, mon père thaumaturge, un vrai miracle

Je suis heureuse de te savoir dans un si beau paysage et avec de si braves gens. Tu verras, mon flair me dit que tu auras de belles vacances.

Ta vieille maman qui vit sans cesse avec toi

vrai, peux pas me plaindre, même s'il pleut un peu beaucoup, sentiers souvent détrempés, herbe mouillée, mais les odeurs, fête de

parfums agrestes aux narines, Madame Chevalier est très gentille, elle me donne bien plus que mes tickets de beurre, de viande, sans compter la crème, et le reste, me promener le long des haies j'adore, je respire, un homme libre, plus un youtre, une vermine, une larve, de nouveau réintégré dans l'espèce humaine, Monsieur et Madame Chevalier qui me traitent presque comme si j'étais de la famille, PREMIÈRES VACANCES DE MA VIE, les dernières avant ne comptent pas, Asnelles-sur-Mer, en Normandie aussi, au bon endroit, au mauvais moment, août 39, l'accord Ribbentrop-Molotov qui tombe, une bombe, et il a fallu radiner en vitesse à Paris le 1^{er} septembre, à temps pour le 3, PREMIÈRES VACANCES AUSSI POUR MON PÈRE, dix jours ensemble, tous les deux, parfois il me dit, *continue encore à marcher, mon petit gars, ça te fait du bien, moi je suis un peu fatigué, je rentre*, il s'assied à une table dans la pièce sombre du fond, attenante à l'épicerie, il prend une bière, pensif, il se repose, quand je rentre de promenade il a un large sourire, je m'assieds, je commande une grenadine ou un Vittel, Papa me dit, *tu sais, mon gars, tu m'as fait un énorme plaisir au début du mois*, il se corrige, *il y a quinze jours*, il rit, *le temps passe vite*, sérieux, *je suis fier de toi*, suis fier qu'il soit fier, bien sûr, Premier Prix de Philosophie, Concours Général des Lycées et Collèges de France et de Navarre, *Progrès matériel et progrès moral*, suis heureux aussi, grand amphi de la Sorbonne plein à craquer, sur l'estrade, au milieu, assis, DE GAULLE, en personne, soi-même, debout, mon nom retentit, *Dobrovsky*, mon prénom *Julien*, tonnerre d'applaudissements, je monte les marches, debout, de Gaulle, me dominant, m'écrasant de toute son immense taille, de toute son immense gloire, de toute mon immense reconnaissance pour LUI, la France des Pétain, Laval, Doriot, Darnand, des agents capteurs des rafles, des gendarmes de Drancy, effacée, gommée, mon nom à coucher dehors, à coucher au Vel d'Hiv puis à Drancy et puis à, éclate, retentit, MA REVANCHE, MA VICTOIRE, mon père et ma mère en larmes, nos sauveurs, Riri, Nénette en pleurs, moi la gorge d'émotion étranglée, le vase de Sèvres bleu à la main, là-bas il y a aussi pour moi les Bergson complets reliés en rouge, seulement voilà, pour être un HOMME, un vrai, faudrait pas en ce moment d'apothéose avoir sous le pantalon des couilles qui piaillent de douleur, les BK qui lancinent dans l'entrejambe, qui hurlent en spasmes le long de l'aine, bourses boursoufflées logeant au creux d'un suspensoir, épидидyme gauche, en feu, irradiant de tiraillements à chaque pas, rien à faire, qu'à attendre, pas de remède, un supplice lorsque je suis monté de marche en marche sur l'estrade, l'orchestre en branle, voûte éclatante, *Prélude à l'après-midi d'un faune*, quel faune, *Pavane pour une infante défunte*, moi le défunt, la foule debout applaudit, le héros

du jour, un zéro, pas un Zorro, pas seulement parce que j'ai les parties d'homme broyées, pour en être un, UN VRAI, pas à la pointe de ma plume que j'aurais dû gagner ma guerre, mais à la pointe d'une baïonnette, au bout d'un fusil, d'une mitraillette, la balle qui tue

Vendredi

Mon cher petit grand garçon,

Ce petit mot pour te dire que Papa revient te voir lundi 6 août, départ de Paris train de 8 h 38, direction Cherbourg. A partir de lundi, plus besoin de fiche d'admission, on peut prendre le train qu'on veut.

Quelle conduite allez-vous avoir ensemble ! Gare aux St Hyméroises... A ce propos, tu ne m'as pas dit s'il y avait de belles jeunes filles dans ton village ? De belles vaches, ça, je sais, et des taureaux.

Ta maman qui

tu parles, de belles jeunes filles, bien sûr, il y en a partout, ici aussi, mais pas pour le gringalet que je suis, 1 m 80 efflanqué, la peau et les os, malgré le beurre et la crème, et le dos rond, et ma gueule, les joues rentrées, moins mal aux couilles, déjà ça, s'apaise un peu, les oublie en marchant dans la campagne, par monts et par vaux le long des haies, mais elles, sont hors de portée, pas pour mon fichu nez, *obèses cheveux crépus nez en banane*, Exposition le juif et la France, entrée gratuite pour les écoliers en groupes et pour les chômeurs, *l'argent n'a pas d'odeur le juif en a une yeux bridés le nez est convexe*, obèse, je suis plutôt comme une trique, cheveux pas crépus mais ondulés, yeux comme tout le monde, le nez, là, accentué, un peu épais, front fuyant, j'ai le type, pourquoi pas, un Breton n'a pas l'air d'un Provençal, un Alsacien d'un Basque, tous français, moi avec, pas honte de mon appartenance ethnique, pas une race, comme ils disent, un rameau humain, une filiation, ici je la ramène pas, Concours Général, philo, les mômes s'en torchent, il leur faut des mecs baraqués, des épaules carrées, des biceps musclés, fais pas le poids, faut bien admettre, j'ai pas encore le gabarit, un jour peut-être, j'espère, pas pour l'heure, les filles, il y en a de superbes, pas froid aux yeux ni aux jambes, quand elles se baissent, on leur voit le haut des cuisses, je me rince l'œil, c'est à l'œil, mais c'est tout, pour la rigolade, ceinture, l'autre gars qui vient au café de l'épicerie, doit avoir plus de vingt ans, bien râblé, respire la santé par tous les pores, moustache blonde, cheveux blonds, faut reconnaître, il est beau, comme un dieu, naturellement il arrive toujours avec sa fille, elle est splendide, avec ses nichons dodus qui bombent son corsage blanc, tous deux en blanc, immaculés, impeccables, les hanches qui roulent, les fesses qui dansent, la mange des yeux, ça me démange,

mais pour en avoir une pareille, il me faudra encore longtemps gratter

Samedi 18 août 1945

Ma chère petite Maman,

Je n'attends pas que le facteur soit passé pour t'écrire... Avant d'aborder d'autres questions, je voudrais te signaler un fait, te connaissant assez pour cela : amène ton appareil pour fermer les portes de l'intérieur, car la porte de la chambre de Papa ne ferme pas bien, et si, lui, s'en moque éperdument, je sais que cela te serait très pénible.

Écoute-moi maintenant attentivement. Entre le départ de Papa, la semaine en huit, et ton arrivée, il s'écoulera forcément un laps de temps indéterminé. Mais, je t'en prie vivement (inutile de t'expliquer tout au long pourquoi, tu n'as qu'à te « glisser dans ma peau » pour savoir!), fais en sorte que ma solitude ne dure pas plus d'une semaine... Je n'insiste pas, je n'en parlerai plus, mais retiens cette requête qui me tient beaucoup à cœur. *Merci*.

Je t'embrasse de tout mon

Julien

vrai, la vie de cocagne ici, je bouffe comme quatre, je bois du cidre mousseux jusqu'à plus soif, je marche l'après-midi jusqu'à plus jambes, avec Papa on fait ensemble notre exercice, lui au moins, il a pris un peu de ventre, il rit, *j'ai du mal à boutonner mon pantalon*, le séjour à la campagne lui a profité, moi, je reste l'échalas dégingandé, la vie au grand air me fait du bien, mais en famille, parce que Papa est là, même l'oncle Boris qui nous a rejoints quelques jours, à table ça fait un cercle étroit, l'embêtant, parfois entre eux ils parlent yiddish, peuvent pas s'empêcher, c'est leur langue, d'enfance, l'intime, l'ultime, mais ça m'exclut, tous ces sons gutturaux n'y entrave que dalle, seulement ils ont l'air d'y prendre plaisir, des retrouvailles, une chose est sûre, on n'a jamais entendu parler yiddish à Saint-Hymer, seulement cette bonne chaleur va se dissiper, ils vont bientôt repartir, et alors, si Maman ne venait pas aussitôt

Vendredi matin

Mon grand fiston bien cher,

J'ai lu avec attention ta lettre introspective. Je te suis bien, car, tout en n'étant pas secondaire et classique et tout et tout, mes contradictions antérieures de jeunesse surtout m'éclairent fort bien sur les tiennes. Ça, c'est plus « juif » que le nez, vois-tu. Et c'est là qu'elle réside, la fameuse « inquiétude » que l'on nous attribue et qui échappe à beaucoup. Mais, que ce soit vrai ou pas, peu importe, là n'est pas la question.

Sur un point, je crois que tu te trompes. Tu te dis antimystique, pas juste ça. Et aimant Pascal en esprit mais non à la lettre, tu es forcément mystique, mais ton mysticisme ne se tourne pas vers le ciel, mais vers la terre. Comment comprendre et

sentir la poésie sans mysticisme. Or, le côté poétique de Pascal te prend malgré tout, et c'est ça, la partie « Esprit ». Bien sûr pour le reste tu t'écartes. Et toutes ces contradictions intérieures (et qui en effet seront réprouvées de tous, car personne ne pourrait te situer ni te reconnaître) sont le résultat d'un esprit clair, rationnel, qui veut marcher sur la terre ferme, mais qui est lui-même submergé parfois par des lames de fond de mysticisme, qui n'ont rien à voir avec ton intelligence lucide, mais qui sourdent du fond de ta nature. Et il te faut trouver le juste équilibre de ces deux forces. Et toi seul peux le faire par la recherche. Et c'est pourquoi tu n'es à l'aise encore nulle part. Dans quelques années tu auras pu te composer un système, une doctrine et tu seras alors bien assis, parce que dans « ton » fauteuil.

dès qu'elle sera arrivée à Saint-Hymer, on pourra reprendre la discussion, avec Papa on ne peut pas parler de ces choses, lui, c'est la politique, ma mère les « choses de l'esprit » comme elle dit, m'intéresse plus, c'est beaucoup plus mon domaine, Papa et Boris quand ils parlent français et que je pige, ils sont béats devant Staline, leur côté russe, le père des peuples, le stratège universel, pendant la guerre, le Père qui affirme, cou tendu, dents serrées, en pleine débâcle de l'Armée Rouge, on crève tous d'une trouille intense, d'une pétoche folle, *ils ne prendront jamais Moscou*, affirmation péremptoire, Lechanteur en reste baba, un intello, un avocat, il a beau aussi avoir des sympathies communistes, *Doubro, comment pouvez-vous savoir*, le Père secoue la tête, *Staline ne le permettra pas*, il paraît qu'en russe Staline c'est l'homme d'acier, Doubrovsky l'homme de chêne, des durs, le Père y croit dur comme fer, il a la foi du charbonnier, lui, oui, un vrai mystique, se ferait couper en petits morceaux pour la Cause, cause toujours, moi, ça m'a jamais emballé, *Œuvres philosophiques* du Maréchal Staline, en fascicules verts, ouvert, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, l'ai lu, ça ne m'a pas illuminé, *Marx a dit, la science démontre*, assertions catégoriques, thèse-antithèse-synthèse, la Sainte Trinité, avant d'avoir fait philo, me suis un peu laissé tenter, le Père avait l'air si sûr, et mes oncles, des idées, des idéaux de famille, *si tu n'es pas premier en classe, je te mets à l'usine*, le front froncé, la mine menaçante, *Julien, si tu trahis la classe ouvrière*, la philo m'a décrassé de tous ces trucs, d'abord il y a Platon et Aristote, ça c'est le fondement, n'aurai pas fait quatre ans de grec pour rien, mais l'essentiel c'est Descartes, *cogito ergo sum*, je suis un juif cartésien, m'a guéri des juifs communistes, génération paternelle, moi je suis retourné aux sources, pas Marx ni Staline, pas Yahvé, « Celui qui est », Dieu de la Bible, celui qui est c'est MOI, je pense donc je suis, certitude absolue, indépassable, vérité première, ancrée sur du roc, on peut douter de tout, doute hyperbolique, mais si je pense c'est que j'existe, indubitable, Ouï en classe a un jour parlé de Freud, il y aurait une forme d'esprit inconsciente, peut-être, probable, il y a les rêves, mais ça ne change rien, l'affirmation de l'inconscient est une

assertion de la conscience, on n'en sort pas, *Cogito ergo*, pas à ergoter, pourtant il faut en sortir, *Cogito* pas fait pour rester dedans, il faut retrouver le monde, les autres, Descartes fait appel à Dieu, ses « preuves » ne sont pas convaincantes, du vaseux, tout le baratin moyenâgeux mis à la sauce XVII^e, une drôle de cuisine, pas de mon goût, je goûte plus Pascal, d'abord c'est un grand poète, là d'accord avec ma mère, me laisse emporter par l'élan irrésistible de son verbe, pas comme les preuves de l'existence de Dieu chez Descartes, jamais verbeux, là, faudra qu'on en discute avec ma mère quand elle viendra, on longera les haies, les prés en nous prélassant, mais, ce que j'aime tellement avec elle, on échangeera aussi nos pensées, *les Pensées*, ce que j'aime chez Pascal, c'est son *pari*, la seule sortie du Cogito possible, Pascal parie que Dieu existe, moi je parie que le monde, les autres existent, mais que Dieu n'existe pas, peux pas le prouver, absurde comme les marxistes d'invoquer la Science, la science ne peut pas remonter à l'origine, à l'être, il n'y a science que des phénomènes, voir Kant, mais je *crois* absolument que Dieu n'existe absolument pas, Pascal à l'envers, ma croyance est l'inverse de la sienne, mais aussi inattaquable, je ne prétends pas prouver, je crois, un point c'est tout, mécréance est une croyance, indéracinable, mes seules racines, Descartes et Pascal, bien sûr, ma mère a raison, j'ai une incroyance mystique, pas raisonnable, rationnel, une lame de fond comme dit ma mère qui me porte, m'emporte, naturellement, elle a aussi raison, pas encore trouvé mes raisons, mon système reste à construire, j'ai le temps, pour y voir clair il faudra des années, pour ça que je veux faire philo, enseigner m'obligera à approfondir, après tout, je n'ai encore que dix-sept ans, des dizaines et des dizaines de bouquins qui restent encore à lire, à méditer, tiens, il y a deux ans, pendant la guerre, Ouÿ l'a brièvement mentionné en classe, en 43, il y a un bouquin qui est sorti, le même type qui a fait jouer *les Mouches* et *Huis clos*, les canards vendus se sont déchaînés contre, bon signe, ça devait être de bonnes pièces, pas pu les voir, aurais aimé, interdit aux, pour *Huis clos* on était cachés, Ouÿ dit que le même type, Sartre, a publié *l'Être et le Néant*, un gros volume avec une nouvelle philosophie du Cogito, ontologie quoi, ah oui, phénoménologique, bizarre, l'être normalement est l'au-delà des phénomènes, comment il peut, faudra voir, à lire bien sûr, quand je serai tout à fait remis, après les vacances, avec tout ce beurre et cette crème retapé, ce bouquin, il faudra que je me le tape

Grasse, le 11 avril 1947

Mon cher petit gar Julien

Bien reçu ta lettre du 8 avril et te remercie. Qu'est-ce qu'il y a donc qui cause avec

tenacité ces sacré nausée dont Maman me parle presque dans chaque lettre. Oui, il est indispensable de voir ça a la radio et avoir une fois pour toutes le cœur nette. Mon pauvre enfant comment vas tu tenir le coup pour le concours de l'École Normale ?

Il est vraiment dommage que les vacances f... le camp. Tu aurais besoin encor au moins une bonne quinzaine. Aujourd'hui le onze cela fait exactement trois mois que je fait le Môsieu de l'Olivette. Une chose que j'ai regrettais c'est ton absence le dimanche de Paques a Grasse ou a Cannes ou a Nice. Sur toute la cote un radieux soleil, des femmes, des fleurs, de la jeunesse et la fête dans un elant de gaitée, comme seule je crois les Meditarinneins peuvent le faire. Mais enfin tu ne t'ai pas sequestrait tout le temps enfin le grand evenement qu'est *le Champs Elisées* J'ai trouver sa très sportif et ton aventure m'a inspirais ce qui suit.

« Elle etait combustible et j'étais inflammable »

Victor Hugo

Premiere aventure de mon Fils

Un feu circule dans ses veines !

Quand par hasard aux Champs-Élysées,

Il rencontre une Belle... combustible en peine

Pour que un homme lui dit je t'aime... Oh ! ma beauté.

Il voulut être cet homme, avec son feu la consommé

Comme peut faire un jeune homme aiyant sa verginité.

Comme Père, je suis heureux de recevoir ses confidences

D'avoir comme Fils un homme sans defaillance

Homer Athènes 1947

Je mettrai mes mains au feu que tu a dis à ta mère comment ça s'est passer. Bon elle marquera la date, mais dorénavant je te donne un conseil : fait tes bisenesses, mais tu te garderas de mettre ta mère au courant chaque fois que cela pourrais t'arriver, car une mere est *aussi une femme* et quel que soit vos liens intimes et amicaux sa pudeure (surtout celle de ta mere) est choquer En lui relatant une *relation* si tu veut, mieux l'accomplissement d'un acte qu'est naturelle en soit tu ne lui témoigne pas de l'amitié, mais en ce moment *tu manque de la pudeure* et tu te prive toi même d'un secret exaltant les sensses. Tous ces choses là on fait, mais un homme n'en parle plus devant sa mere. C'est pas la même chose pour le pere qui doit casquer. C'est aussi choquant, comme si tu amené une poule dans ta chambre et de lui demander de vous preparer le lit. Fini l'enfance la ou commence la vie secrate d'un homme.

Je suis heureux de bientôt t'embrasser a la gare de Lyon. En attendant je t'embrasse bien fort d'ici

Ton pere

pauvre Papa, j'espère que son séjour à Grasse lui fait du bien, va arrêter, endiguer la sale maladie, pas des pneumonies qu'il a eues pendant la guerre, tuberculose, quatorze heures de boulot sur des années, rien à bouffer, ma sœur et moi on a eu la part du lion, lui les miettes, prix à payer, on n'a pas été déportés, mais les Boches à retardement nous rattrapent, attrapé la crève, BK Papa dans les poumons, moi dans les couilles, tiens quand même le coup, lui

aussi, je touche du bois, pourvu que, Weyl a dit, six mois à la Côte d'Azur, que ça, rien d'autre à faire, dans ses lettres il dit que sa fièvre a diminué, qu'il se sent mieux, qu'il peut faire des promenades, pourvu, je touche de nouveau du bois, pas de médicaments, que le repos qui puisse, le toubib n'a pas dit guérir, il a dit stabiliser, les deux poumons mangés aux mites, doit rentrer pour l'été, pourra plus travailler, le fonds de commerce rue de l'Arcade il l'a vendu à Mikula, en plein boum, tout le monde veut se refringuer, il a dû en tirer une belle somme, mais après comment fera-t-il, après on verra, qu'il s'en tire l'essentiel, le reste ensuite, moi, il faut que j'intègre à l'École, nécessaire, indispensable, hypothétique, hypokhâgne, khâgne, pas de garantie, au premier galop peu de chance de franchir l'obstacle, les vrais poulains ils viennent tous de H-IV ou de Louis-le-Grand, Condorcet il n'y a pas eu d'admissions depuis des années, tant pis, faut tenter, avec un peu de chance, pauvre Papa, il n'a pas de veine, on échappe aux fours, gérant arien disparu il rouvre boutique, les clients affluent, quelques années et ce sera fortune faite, Maman et lui pourront se retirer des affaires, jouir d'un peu de paix et d'aisance pour leurs vieux jours, bien mérité, crac, fièvre, quintes, crachats, tout recommence, comme en 42 et 43, obligé de vendre, se repose à présent au soleil, pourvu que, ce serait trop injuste si, peux même pas l'envisager, ce serait trop ignoble, pas de mot pour, Grosclaude qui me dit de m'évanouir dans la nature, ne plus revenir en classe, quelques jours plus tard, l'agent qui sonne à la grille, tôt le matin, à *onze heures je viens vous arrêter*, tomber sur un agent qui, un sur des milliers et des milliers qui vous embarquent à coups de gueule, les gendarmes qui vous empilent dans les bus à coups de crosses, des mois terrés, on en réchappe, on revit, tout ça pour mourir, peux pas croire, non Papa se remettra, assez pour, ouvrir un petit atelier au Vésinet comme il veut, même dix ans, même cinq ans de gagnés c'est inestimable, je suis sûr, je veux être certain, pauvre Papa, sa longue missive si aimante, lettre d'amour criblée de fautes, *livres érotiques sans orthographe*, pas lu Rimbaud, pas été à l'école, appris le français sur le tas, sur le tard, cherchant des cageots de fruits aux Halles, les revendant dans la rue pour pas crever de faim, dure école, plus dure que la mienne, ses langues, il les écrit parfaitement, yiddish en caractères hébreux, russe, en caractères cyrilliques, moi qui suis incapable de les lire, pas ignare le Père, cultivé dans une autre culture, c'est tout, a même retenu le vers de Victor Hugo, touchant qu'il se lance dans la prosodie pour chanter mon los, le fiston qui tire son premier coup, épithalame, devenu un homme, la passation des pouvoirs, mais justement, il veut que ça reste entre hommes, si je me fais dépuceler aux Champs-Élysées, pas un mot à

ma mère, gentil de Papa, prévenant, mais pas possible, Maman c'est mon autre moi, moi en mieux, d'ailleurs ce que je ne lui raconte pas n'existe pas, il faut bien que je lui dise pour que ça existe, même si je sais qu'elle désapprouve, condamne, rien à voir, pas son approbation que je cherche, autre chose, qu'elle rende ce qui m'arrive RÉEL, voilà, en bien, en mal j'ai besoin de son estampille, du reste elle n'est pas si bégueule que Papa croit, sa pudeur, comme dit Papa, lorsqu'il s'agit de moi, baisse de seuil, moi qui ne voulais pas la laisser faire, mes lancements aux burnes, quand ça me paille dans l'aine, inquiète se penche, *montre-moi*, je dis *mais*, elle dit, *on montre tout à sa maman*, elle tâte, d'abord je refuse, elle dit, *montre-moi ta petite boutique*, je montre, curieux, comme en politique, Papa et moi, on diffère du tout au tout sur ce point, pour lui l'intime doit rester secret, l'acte amoureux on en jouit enclos en soi, pour moi la vie est faite pour être DITE, mais quand même heureusement il n'est pas assez malade pour ne pas remarquer, sous l'éclat du soleil, les fêtes de femmes et de fleurs sur la côte, il veut y faire participer son fils, merci j'aimerais, de sa part une pensée tendrement complice, ça ne serait pas désagréable tous les deux en compagnie de se rincer l'œil, mon escapade aux Champs-Élysées l'a réjoui, pardi les Champs-Élysées, c'est ce qui a décidé de sa vie et de la mienne, frais débarqué avec son ami Félix de Tchernigov Ukraine, printemps 1912, en route pour New York, la Terre promise des fugitifs du ghetto à l'époque, ils s'arrêtent quelques jours à Paris, repos d'étape, mettre en ordre sais pas comment les papiers, le Père qui voit sur les Champs-Élysées défiler les fiacres, robes à crinolines et ombrelles blanches, dentelles des décolletés sous les chapeaux à larges bords, ébloui au sortir de son bled, les yeux emplis de merveille, j'y suis j'y reste, cloué là fasciné par les lumières, décide de rester à Paris, sur le coup coup de foudre, Félix est parti seul pour l'Amérique, les femmes, les fleurs, les femmes-fleurs, Papa et moi on a ça en commun, printemps de 1912, après en août 1914, engagé volontaire à la Légion étrangère

Jeudi 14 août 1947

Ma chère petite Maman,

Je revenais hier soir d'une excursion de trois jours à Annecy et à Chamonix, quand j'ai trouvé une lettre de toi... Inutile de te dire combien j'ai été heureux

Naturellement, mon excursion m'a ruiné totalement : le coût des cars va par 100 à 150 francs, les téléphériques, 60 à 160, la nourriture... sans commentaire. Quand Pierre partira – quelle que soit la date – tu lui remettras mon argent pour la côte d'Azur, ce qui évitera les longueurs d'un mandat. S'il vient la semaine prochaine, donne-lui *l'Idiot* (tome II). Sinon, tu me l'enverras par la poste, avec le livre de Sérouya sur la *Kabbale*, afin que je commence à le lire sérieusement.

Je te quitte Cent mille baisers à Papa et à toi,

P.-S. : *J'ai eu une bonne fortune gratuite et complète.*

Vendredi 15 août 1947

Mes chers isolés (pour peu de temps),

Vous devez être contents, car ma sœur va bientôt rentrer au bercail, ce qui repeuplera Le Vésinet, maintenant désert pour vous... Si je récapitule exactement la situation, voici comment je la décrirais :

a) *Santé* : Poids inchangé. Pas de nausées ni de migraines. Quelques boutons d'urticaire, mais rares et espacés. Appétit insatiable Baromètre général sur le beau.

b) *Nourriture* : variable

c) *Argent* : C'est là où le bât me blesse

d) *Installation* : Je suis depuis aujourd'hui en possession de ma chambre particulière

e) *Emploi du temps* : Pas un jour d'ennui depuis mon arrivée. Excursions très agréables promenade en barque sur le lac nous sommes partis pour la Mer de Glace bleutée et étincelante, pour le téléphérique du Brévent, haut de 2 500 mètres

Panorama étourdissant de la chaîne des Alpes, avec des lacs accrochés au flanc des massifs solitaires et des vallées enfonçant raide leur étroit sillon entre les aiguilles vertigineuses

Du point de vue de la société humaine, il y a de tout ici, des étudiants, des ouvriers, des ingénieurs, etc. et la note dominante est une insondable et inénarrable bêtise à faire grincer des dents... Mais pour sortir et s'amuser, cela suffit ; et je préfère mille fois cela à ma solitude totale de St-Hymer. D'autre part, j'ai su « baratiner » suffisamment une fille, comme ils disent ici, pour avoir pu coucher avec elle dans les bois... Elle s'en va demain, mais j'ai profité suffisamment d'elle pour ce que je veux en faire... Je ne suis pas mécontent de moi. Je compte mettre à profit mon expérience à la côte, pour en mesurer la portée exacte...

J'attends que Maman m'envoie par la poste le second tome de *l'Idiot* et la *Métaphysique* de Heidegger ainsi que mon pantalon bleu

votre

« ce n'était encore rien ou presque un signe

« Mon Robert chéri, le temps me paraît long sans toi... » J'ai jeté les yeux par-dessus son épaule, elle écrivait d'une main ferme, d'un trait calligraphique, son bloc-notes sur les genoux, dans la clairière de sapins, sur la couverture verte, qu'elle avait apportée du camp et étendue sur les aiguilles, sa blouse, à demi sortie de sa jupe, ballonnant aux légers coups de vent, tête penchée sur le papier à lettres c'était je ne sais plus quarante-sept huit l'été dans le Jura Tourisme et Travail tout ce que je

pouvais m'offrir jeux de plein air dans la journée jeux de société
le soir les autres toujours avec les autres partout les autres ils ne
m'aimaient guère et vice versa au bout du long sentier
perdu parmi les arbres les mousses les senteurs sûres de sous-
bois pas tellement jolie non plutôt chétive malingre comme une
exhalaison de pommes vertes autour de la bouche acidulée voix
aigrette pointue tout en angles os des côtes dessinés sous la
peau presque saillants seins maigres mais inconnue mystérieuse
receleuse pour moi du secret je ne l'avais pas suivie, j'étais trop
timide. Simplement, je me promenais. Elle ne m'a pas entendu venir
derrière elle, à travers la clairière. « Mon Robert chéri », par-dessus
son épaule. Elle sursaute. Elle ne s'est pas fâchée, elle a ri, elle me
regarde, je sentais comme un tic me tirailler le visage, ne sachant
que dire. Elle me dit de m'asseoir. On parle, et le jour décline. Elle
avait cette odeur sûre de sous-bois aux lèvres. Je ne l'avais jamais
remarquée au camp, dans la foule. Ce fut ainsi institutrice dans
un département du Nord fiancé instituteur aussi adjoint au maire
empêché de venir au dernier moment deux jours après elle est
partie plus un signe je commençais »

La Dispersion, 1969, pp. 46-47.

« Micheline. Mes débuts. Tourisme et Travail. Ce n'est pas qu'elle
me plaisait tellement. Maigrichonne, pâlotte, plutôt plate, dans la
blouse rouge, dans la clairière, dans le Jura. C'est plutôt quand j'ai
lu « Mon Robert chéri » par-dessus son épaule. Assise, seule, sur la
couverture, elle, moi et le type, là-bas, costaud, mastoc, au bout des
phrases. Ça m'a incendié. Mort et enterré, on m'avait mis une croix
dessus. Pardon, une étoile. Je ressuscite. J'existe. En fraude entre les
cuisses. Effraction. Fric-frac à la chatte, la caverne des Quarante
Voleurs, Ali Baba, amples voix montant sous la voûte peinte, entrée
interdite, tant pis, avec la carte ou sans, je me risque, cœur battant,
on verra bien, fauteuils rouges, penché à la barre de fer, poésie,
extase, je m'aventure, entre les flics, je me glisse, Micheline a souri.
Indulgente. J'ai beau. J'essaye. A l'emporte-pièce. De justesse. Je
veux. On me rejette. Mouillé, mollasson, ça pendille. A sec, comme
un battant de cloche en guimauve. Je recommence. »

La Dispersion, 1969, pp. 258-259.

(juillet-août 1945, avril-août 1947, automne 1969)

c'est à n'y plus tenir, je n'en peux plus, je jette l'éponge, elle m'a mis k.o., je m'écroule à terre, terrible hier soir, tard dans la nuit, une scène à peine croyable, qui ne l'aurait vue, ouïe ne saurait l'imaginer, vociférante, *tu n'iras pas demain à Queens*, je tombe des nues, au dîner, on était là tous deux tranquilles, assis à la table ronde de chêne massif, sous le plafonnier d'étain à huit branches, ampoules doucement luisantes, la nuit qui lentement gagne la cervelle, notre nouvel intérieur confortable, élégant même, je commence à m'assoupir, mes paupières s'appesantissent, excellent ce vin chilien, il faudra en racheter, un fin bouquet, robe écarlate, il faudra, je m'endors, son glapisement me réveille, cris aigus, le nez en pointe, on était là à parler tranquillement bouquins, le sien sur Balzac avance, le mien sur moi progresse, j'ai déjà le titre, *le Monstre*, j'en suis à la page 1802, temps de se coucher, demain matin notre besogne nous attend tous deux, elle hurle, *non, tu n'iras pas*, qu'est-ce qu'elle a soudain, raidie sur son fauteuil canné, l'œil noir fulminant, elle m'incendie, *je ne le supporterai pas*, je balbutie, *mais voyons, cela fait déjà deux mois que*, me coupe net, *j'en ai marre de tes va-et-vient, ta place est ici*, je dis, *bien sûr, qui dit le contraire*, elle brame, *AVEC MOI*, je dis, *mais naturellement, la preuve je suis là*, tonitrué, *eh bien tu resteras demain ici*, ça y est, ça recommence, pourtant depuis que j'ai emménagé avec elle, elle semblait s'être calmée, maintenant de nouveau elle se déchaîne, rien qui le laissait prévoir, ce soir toute tendre, elle nous a mitonné un délicieux repas, ce ragoût de bœuf aux petits oignons avec ce *concha y Toro*, superbe, sublime, je savoure, à présent je déguste, je dis à voix basse, tente de l'apaiser, ne pas envenimer les choses avant de dormir, sinon insomnie garantie, double ma dose de cachets, je redouble de câlinerie, *je suis ici maintenant, c'est ce qui compte, et heureux d'y être*, elle ricane, *mais demain tu me laisseras seule pour deux jours*, je rectifie, *pour un jour et demi, samedi matin je serai avec toi*, elle aboie, *tu vas me chicaner pour une demi-journée, d'ailleurs tu ne restes pas même déjeuner, tu es trop heureux de retrouver ta magnifique cuisine*, quoi, qu'est-ce qu'elle a, ma cuisine, aérienne, suspendue au-dessus du jardin, on y festoie sur le gazon, les deux grandes vitres ouvrent à même les arbres, dans le recoin belle table bleue ronde, sièges confortablement rembourrés, elle me rembarre, *trop content de déjeuner dans ta splendide maison de Queens*, je précise, *avec mes filles*, erreur monumentale, vocables interdits, trop tard, je n'aurais pas dû évoquer le diable, Rachel explose

tes filles, tes filles, et pourquoi ne viennent-elles pas te rendre visite ici, chez nous, vrai, je préfère les voir chez elles, chez moi, plus naturel, plus commode, je dis, je t'ai déjà expliqué dix fois la raison, rétorque avec un rictus, ce ne sont que des faux-fuyants, en vérité tu ne veux pas t'engager à fond avec moi, je soupire, écoute, je viens d'emménager avec toi, je suis là, elle n'est jamais lasse, eh bien restes-y, tu n'iras pas demain à Queens, ou je te quitte, quitte ou double, trois ans déjà qu'elle joue à ça, lui a réussi, j'augmente sans cesse la mise, sans miséricorde elle demande toujours plus, elle est vorace à l'excès, elle m'excède, elle me tape sur les nerfs, je me contrôle, je dis, tu ne me quitteras pas, nous sommes ensemble pour la vie, on s'aime jusqu'à ce que mort s'ensuive, j'ai trouvé la bonne formule, Rachel se radoucit un tantinet, mais alors pourquoi retournes-tu là-bas les voir, pourquoi ne les amènes-tu pas ici, je les recevrais de tout cœur, je dis, j'en suis sûr, demande, c'est moi qui ne suis pas présentable, je dis, tu plaisantes, elle dit, alors pourquoi, rien à faire, elle remet ça, sur le tapis sans cesse, sur le tapis moi qu'elle envoie, presque minuit, pas possible, assez boxé, ou alors adieu sommeil, vais devoir doubler les barbituriques, un jour je ne me réveillerai plus, elle sera contente, comme ça je n'irai plus à Queens, réponds d'une voix tendre, le vin m'amollit les cordes vocales, il est tard, nous en avons déjà parlé mais nous en reparlerons demain, veux-tu, comme dit le proverbe, « tomorrow is another day », je suis d'une patience proverbiale

elle redresse le chef, cou raide, pif en pointe, prunelles menaçantes, elle jette, *tu sais, tu ne perds rien pour attendre, je reste sur mes positions*, et moi sur les miennes, mais entre-temps une nuit de gagnée, il faut vivre au jour le jour, demain après tout elle y verra peut-être plus clair, elle entendra raison, mes raisons, en attendant, me lève avec peine, je tangué le long de l'interminable corridor capitonné d'un épais feutre beige, pratique lorsque l'on titube, ou, avec elle, pour se cogner la tête contre les murs, je vais jusqu'à mon cabinet de toilette, je l'entends qui fait sa toilette dans la salle de bains, la nuit au moins sera tranquille, j'espère qu'elle portera conseil, me frotte le museau d'eau de Cologne, bon coup de brosse sur les dents, en route pour le nirvana nocturne, tout oublier de la mélasse quotidienne, je gagne notre chambre à deux lits,

m'allonge dans le mien, heureusement j'ai pioncé ferme, me réveille d'un œil, tiens, c'est drôle, j'ouvre le second, PAS LÀ, le lit jumeau n'est pas défait, elle n'a pas couché dans son lit, notre lit, mais dans l'autre, le sien, le grand, dans son bureau, chambre à part maintenant, c'est gai, me réveille complètement, une journée qui commence bien, me lève, me débarbouille le visage, me peigne, je reparcours le long couloir en sens inverse jusqu'à la salle à manger, éclatante de lumière, le soleil inonde déjà la fenêtre et les rideaux bleus, s'ébroue dans les deux salons en enfilade, une matinée scintillante, déjà chaude, Rachel déjà là, assise, son café déjà à moitié bu, je me verse le mien, je prends place, m'assieds, je dis en souriant, *tu t'es réveillée de bonne heure*, j'ajoute, *j'espère que tu as bien dormi*, elle ne desserre pas les dents, pas un muscle ne tressaille sur son visage, je commence à grignoter mon toast, elle dit d'une voix tranchante, un couperet de guillotine, *tu n'iras pas à Queens ce week-end*, ma tête tombe dans le panier, ça y est, elle est bien au rendez-vous, faut reconnaître, elle a l'esprit de suite, de la suite dans les idées, ça reprend comme hier soir, je dis, *ah bon*, elle dit, *plus exactement tu iras à Queens chercher tes filles et tu les amèneras ici*, je demande, *et qui les reconduira*, elle dit, *toi, le dimanche soir*, elle a tout prévu dans sa petite tête, Rachel, elle a son plan de bataille tout prêt, je demande, *et si l'aînée vient avec sa sœur, où coucheront-elles*, décret, *l'une dans le lit de ton bureau, l'autre sur le divan du grand salon*, je dis, *comme ça tout à trac sans être prévenues*, Rachel s'écrie, *il y a des mois et des mois que je te le demande, ça ne peut plus continuer ainsi, tu m'entends*, moi je ne l'entends pas de cette oreille, tout le monde fait la semaine anglaise, je veux ma semaine américaine, week-end sacré, j'appartiens à mes filles, à Queens personne ne nous dérange, ma femme décampe quand j'arrive, elle va coucher chez son jules, deux jours, ce n'est pas demander trop, je suis père à plein temps, dans ma maison avec ma famille

deux jours, ce n'est pas le bout du monde, au fin fond de Queens, dans ma maison parmi les maisons semées le long des pelouses en rangs, même espacement entre elles, construites presque à l'identique, je gare ma voiture à l'entrée de mon parking, la brique à patine rosâtre reluit au soleil, je monte les marches jusqu'au porche grillagé, j'ouvre, mais je n'ouvre pas la porte d'entrée, je frappe bruyamment avec le marteau, comme un gong résonne, *Daddy, it's you*, j'entends le cri de ma fille à travers le bois épais, parfois

j'aperçois sa silhouette qui m'épie à la fenêtre du salon, elle sait que c'est mon heure, j'arrive à temps pour un déjeuner tardif, j'entends les verrous qui grincent, la porte grande ouverte, ma fille à mon cou qui saute, je dis, *please don't break my neck*, elle serre encore plus fort, on rit, je la dépose à terre, on s'embrasse, effusions tendres, déjà huit ans, pas croyable, par cette chaleur en short et en chemisette, pieds nus, je dis, *let's eat*, je mets trois couverts, j'appelle, *Renée, I'm back*, Cathy m'interrompt, *she's out for lunch, she said she'll be here for dinner*, dans l'ordre des choses, sa sœur a treize ans, probablement déjà avec des garçons du coin, ou alors chez sa copine Julie, déjeuner avec la cadette, dîner avec mon aînée, programme parfait, je me détends, tous les soucis, la fatigue de la semaine envolés, je me sens bien dans ma peau, pas d'autre mot, heureux, très, en tête à tête avec Cathy, mirettes noires brillantes, tignasse noire ébouriffée, son joli petit minois frais comme une pomme, me penche vers elle, je l'embrasse en plein repas, entre jambon et salade, elle crie, *you tickle me*, ça la chatouille, de nouveau on rit, elle est la seule personne au monde avec qui je rie à gorge déployée, un rire qui secoue la poitrine, qui secourt, un baume miraculeux sur mes plaies, qu'avec elle que je connais ce plaisir, perdu, d'enfance, perdure ici à Queens, notre royaume, seuls tous deux dans la cuisine, jardin tout verdoyant à travers les vastes vitres, presque un déjeuner sur l'herbe, après les miasmes, les fumées, la saleté de Manhattan, le vacarme incessant des voitures, les ululements des sirènes d'ambulances, de police, jour et nuit, qui vous concassent l'oreille, je me décrasse l'être, je me nettoie le cœur, de nouveau l'existence propre, ma propre existence, ici je suis enfin CHEZ MOI, je demande, *tell me about your school*, d'une voix de stentor me raconte les faits saillants de la semaine à l'école, je dis, *please speak more softly*, qu'elle apprenne à parler plus bas, on devrait le lui apprendre à l'école, pour enfants handicapés, il y en a qui parlent trop fort, d'autres trop bas, d'autres pas du tout, ceux qui comprennent, ceux qui ne comprennent pas, ceux qui comprennent à demi, tous la comprenette difficile, la bougeotte au corps, à la langue, ou ternes, taciturnes, tassés sur eux-mêmes, sacré boulot pour les profs, remettre les accidentés de parcours sur la voie normale, Cathy s'esclaffe, *Daddy, I must tell you about Richard*, je demande, *what did he do*, elle se tord, pendant que le professeur avait le dos tourné au tableau, il est sorti par la fenêtre, il a fait des grimaces, en mettant les pouces sur ses tempes, agitant les doigts, je dis, *that's not nice*, je désapprouve, mais je rigole, pour une fois que je suis là, ne vais pas jouer les pères fouettards, demande, *and what did the teacher say*, rit de plus belle, explique, Richard, un grand Noir dégingandé d'une taille presque adulte, est revenu à sa place,

souple comme un chat, avant que la maîtresse ne le voie, je secoue la tête, *that's very naughty*, je dois quand même prendre un ton grondeur, pour la morale, le moral et le temps au beau, Cathy s'exclame, *it's hot in here, let's go for a walk*, chaud d'accord, au moins 30°, promenade aussi d'accord, mais pas si vite, je dis, *let me have my coffee first*

café, sacré, elle connaît mes habitudes, elle piaffe d'impatience, ses jambes gigotent sous la chaise, mais elle se retient, je verse une cuillerée d'espresso *Medaglia d'Oro* dans ma tasse, jamais d'autre marque, puis l'eau frémissante, jamais bouillante, je savoure, dernière goutte, je dis, *let's go*, ma fille bondit, on saute dans la Plymouth blanche, pas climatisée, la seule du quartier, vitres baissées on étouffe, en route, Kissena Park, Cunningham Park, ces parcs malingres avec quelques arbres sans fleurs, bon pour l'hiver, en août qu'une promenade possible, concevable, on arrive sur Main Street, à gauche les kilomètres de boutiques, on tourne à droite, la grand-rue de Flushing se transforme en autoroute, on sort à Cross Bay Boulevard, là à gauche, après tout droit, bientôt le coin des Italiens, boutiques à salamis, jambons, olives, moitié prix de ce qu'on paie à Manhattan, je m'arrêterai au retour, on fonce, s'enfonce, à Howard Beach le tour des Grecs, peu à peu les maisons de brique deviennent des bâtisses rabougries, croulantes, d'un coup d'aile bientôt sur l'immense pont, à gauche, les petits points noirs d'ici à peine audibles de l'aéroport Kennedy, à droite, *the bird sanctuary*, les fourrés, les marécages de la réserve d'oiseaux, vite, plus vite, dépassé les maisons sur pilotis des Irlandais qui bordent l'isthme étroit, bicoques en bois sur la baie boueuse, chacune avec son bateau, filets accrochés aux clous, péage, et puis LE pont, l'envolée en pleine mer, déversés à Rockaway Beach, la Plymouth sans mal, en hâte garée, dans une petite allée, coins et recoins ici connais le terrain par cœur, notre territoire aquatique, on monte sur la promenade en planches, rectiligne le long de l'immense grève à perte de vue, en l'air surplombant les tourbillons du ressac déchaîné, sauvage, rétine aveuglée de sable de soleil, gavée d'espace, *I want to walk on the beach*, on descend, nos pieds s'enlisent, nos chevilles brûlent, à grand-peine on se traîne jusqu'à la fraîcheur mouillée des lames énormes, glauques, qui déferlent, nos poumons en liesse saline, marine, une ivresse d'océan nous emporte dans les lointains de la houle, soudain, elle se met à courir, elle pique un cent mètres à ras des flaques, à la lisière du fracas, ses petites jambes la soulèvent comme des ailes, s'arrête, me regarde, je la regarde, *well done, honey*, la complimente, arrivée à ma hauteur, me prend la main, en attendant la baignade rapide tout à l'heure parmi les vagues ondoyantes qui nous noient, nous marchons

longtemps ensemble dans le soleil fulgurant qui nous incendie

main dans la main, instants de feu, ma fille n'a pas encore résolu son œdipe, ni moi le mien, on baigne tout entier l'un dans l'autre, moi qui ne voulais pas d'enfants, je retrouve en ces moments ma mère, même méli-mélo ardent, intime, après, stop vers six heures chez Harvey's au retour, section irlandaise, restaurant brinquebalant mais délicieux, Cathy aura son *Kentucky fried chicken*, rituel, poulet frit aux pommes frites, géantes, croquantes sous sa dent, je les goûte à travers son appétit, leur saveur m'empâte la langue, mais je n'en mange jamais, je dîne à mon heure, tardive, Cathy depuis longtemps couchée, neuf heures, neuf heures et demie, je mets mon couvert sur la table bleue de la cuisine, stores baissés, lampe allumée, je partage mon souper avec mon autre fille, un rapport autre, aussi profond mais différent, Renée l'aînée, pendant que je prépare mon repas, sa clé grince dans la serrure, la porte de la cuisine s'ouvre, elle entre, *hi, Daddy*, ne se jette pas à mon cou, elle est plus cool, je vais vers elle, l'embrasse sur la joue, ses yeux bleu vif cheveux blonds bouclés, aussi nordique que sa sœur a l'air méditerranéenne, le jour et la nuit, déjà bien formée, ravissante, une vraie petite femme, déjà une adulte, elle m'adule, mais n'apprécie pas l'adultère, père en visite fugitive au foyer, mère qui découche, quelque chose s'est brisé en elle, une sorte de foi parentale, notre drôle de situation, ne la trouve pas une situation drôle, parfois avec un sourire tendre ou crispé, *you're a funny guy*, pour elle je suis un drôle de type, pas dans la norme, un peu bizarre, ne corresponds pas au portrait-robot du quadragénaire américain, l'histoire officielle, j'enseigne à Yale University pendant la semaine, je rentre au bercail le week-end, naturellement, elle n'en croit pas un mot, si elle me la demandait, je lui dirais la vérité, elle ne me la demande pas, je la tiens à sa disposition, n'ai rien à cacher, sa mère aime sauver les apparences, un arrangement à l'amiable, ne durera pas toujours, je sais, pour l'instant nous avons décidé de ménager la petite, la grande, on lui raconte la même histoire, elle n'est pas dupe, mal à l'aise dans la duplicité, ça se sent mais s'y cantonne, si elle s'en contente, moi ne dis rien, je dis, *will you sit down with me while I have my dinner*, elle acquiesce, notre entente, mon attente, on a un pacte nocturne, elle se cale dans un fauteuil à ma gauche, suis toujours assis au milieu face au jardin, je descends chercher une bouteille de vin dans le cellier, ce soir italien, ce sera un Gattinara, bien en bouche, un admirable bouquet qui s'attarde sur la langue, elle me démange, longtemps que je ne lui ai pas parlé, à ma fille, remonte en vitesse, à table, elle ne s'y met pas tout de suite, je demande, *did you have a good time with your friends*, elle dit, *yes*, demande, *boys or girls*, elle dit, *both*, soirée passée avec des garçons ou des filles, les deux, règle

ma question, je ne la questionne jamais en règle, chacun dit ce qu'il a envie ou besoin de dire, je dis, *did you have your piano lessons this week*, elle s'anime, *yes, but it was difficult*, réponds, *everything requires practice*, sa sœur a son psy, son orthophoniste, elle a son piano, Claudia qui a insisté, n'y assiste pas, ne sais pas si elle est douée pour la musique, mais j'ai eu mes leçons de violon, elle a ses leçons de piano, toujours utile, dresse l'oreille, même si elle ne joue pas bien, elle jouira mieux de la musique, soudain détendu, les tracas de la semaine évanouis, soudain je dis, *tu sais, tu m'as manqué*, elle dit, *I missed you too*, voilà, tout est dit, moi en français, elle en anglais, elle me manque, je lui manque, on n'est pas séparés par Manhattan-Queens, mais par l'Atlantique, on partage le même amour mais pas la même langue, avec ma mère, avec ma sœur, notre lien le plus intime, notre langage, notre idiome, notre grammaire familiale, en anglais je dis *you* à ma fille comme à mon garagiste, ça me blesse comme une écharde dans la bouche, après on peut ajouter *honey, sweet-heart*, pas pareil, de ma faute, j'aurais dû continuer à lui parler français, après tout, le français en France à trois ans sa première langue, de retour en Amérique s'est mise à nasiller l'américain, et puis retour encore en France, Renée s'est remise au français, à cinq ans le parlait comme une Parigote, et puis retour encore à New York, cette fois, c'est trop, a refusé le transbordement linguistique, la transfusion des idiolectes, le transbahutement vernaculaire

dès qu'on a quitté Amherst et sa forêt vierge, le ruisseau derrière notre ferme, pour les gratte-ciel et la jungle de New York, dès mon arrivée à la fin de l'été 66, ma femme m'a dit, *tu peux aller autant que tu veux en France, moi je ne te suis plus, je reste ici*, Claudia est toujours très polie mais ferme, têtue, pas la peine d'insister, en mon absence elle a déniché cette maison à Queens, maintenant c'est j'y suis j'y reste, elle ajoute, *je vais chercher un travail intéressant, une fois que je l'aurai trouvé, je ne puis pas m'amuser à le perdre pour te suivre*, elle précise, *ta vie à cheval entre la France et l'Amérique n'est faite que pour toi*, Smith College avait accepté de m'envoyer avec leur groupe d'étudiantes à Paris un an sur trois, j'ai fait encore mieux avec New York University, à présent c'est un an sur deux, des gens s'exclament, *vous en avez de la chance, New York, Paris*, leurs voix ont des relents d'envie, ils ne savent pas le prix que je paie, avec ma femme, ç'a été la cassure nette, on emménage enfin dans une maison à nous, nous faisons déjà ménage à part, j'ai mes

fredaines, elle a ses idylles, malgré tout, j'y tiens encore beaucoup, à ma femme, vingt ans qu'on se connaît, ce n'est pas rien, je suis un homme d'ordre, d'habitudes, voilà, Claudia est une de mes habitudes les plus ancrées, lever l'ancre, la perdre, me fait de la peine, pas possible à croire mais vrai, il m'arrive même d'en être jaloux, un jour elle me dit calmement, *je sors ce soir, tu garderas les enfants*, d'accord, mais comme ça fait déjà presque un mois qu'elle s'absente le même soir, je commence à me demander, je ne me demande pas, j'exige de savoir, mon sang n'a fait qu'un tour, je suis monté en catimini dans sa chambre, j'ai ouvert son tiroir, son pessaire a disparu, coup au cœur, le diaphragme est un système plus commode que la pilule pour repérer les déduits, j'en déduis à la seconde, cocu, AVEC QUI, veux savoir, l'envie m'agrippe à la gorge, la curiosité m'étrangle, Claudia toujours sainte-nitouche, imperturbablement correcte, lendemain matin, pendant qu'elle est à son boulot, les gosses à l'école, je saute dans ma bagnole, pages jaunes de l'annuaire dûment consultées, je file, tout droit jusqu'à Jamaica Avenue, artère poisseuse, encombrée, bruyante, avec le métro aérien qui vrombit dans le tympan, secoue toutes les deux minutes les murs des boutiques, égaré, me gare sur un passage clouté, tant pis l'amende, le numéro, je vérifie, j'arrive, cloué là devant, sur la plaque de cuivre, *B. Mayer, Private Detective*, un juif qui espionne parmi le grouillement des Noirs, un mini-Harlem à un quart d'heure en voiture de mes pelouses bourgeoises, filer le train à ma bourgeoise, dingue comme c'est pas possible, inouï, les bras m'en tombent, je passe tout l'été en France avec ma Tchèque à baiser dans les trente-six positions de l'amour, et je veux inspecter les siennes, une honte de moi intense me saisit, l'instinct du propriétaire, pire qu'Arnolphe avec Agnès, comment ça peut être à ce point con un homme, remonté dans ma voiture avant qu'ils aient eu le temps de me coller un PV, je décampe

les frasques, oui, d'accord, j'aime bien, mais ça m'ennuie que ma femme ne veuille plus me suivre dans ma double vie transatlantique, foyer j'y suis habitué, fait partie de mon système, que mes allées et venues me coupent de ma femme, à la rigueur, des femmes, il y en a d'autres, mais pas des filles, mes deux filles me sont uniques, comme ma mère, ma sœur, elles font partie de moi, je demande, *et qu'est-ce que vous avez lu cette semaine à l'école*, presque la moitié de la bouteille de Gattinara vidée, je me sens revivre, avec

tout ce rouge je commence à voir davantage la vie en rose, mais il faut ralentir, pas avoir sommeil trop vite, veux rester encore longtemps avec Renée, j'arrête provisoirement mes lampées, son visage s'anime, elle répond, *we read « Long Day's Journey into Night », well, we just started, but I find it fascinating*, ses yeux bleus brillent d'une lueur soudaine, elle frémit sur sa chaise, je suis ravi que le théâtre l'agite, bon signe, le théâtre est dans la famille, ma mère, mon oncle au Palais du Trocadéro élevés dans leur enfance m'ont transmis Mounet-Sully, Paul Mounet, De Max, moi-même dans mon enfance au Français, Denis d'Inès, Jean Hervé, Mary Marquet, Yonnel, j'ai entendu de grandes voix qui résonnent toujours, elle s'exclame, *I just love O'Neill*, réponds, *moi aussi, c'est un grand dramaturge*, impression qu'elle a buté sur le mot, son front se fronce, je dis, *he's a great playwright, but what is it exactly you like about him*, ça y est, j'ai traduit, trahi, pour éviter la solution de continuité j'ai choisi la solution de facilité, ma fille déclare avec ferveur, *everything, his themes, his words, their rythm*, j'approuve, *yes, he is an extraordinary weaver of language and spinner of yarns*, je ne traduis même plus, je me laisse aller au fil de l'anglais, j'y baigne, fermé ma source, ouvert la sienne, elle dit, *the father is a remarkable and terrifying character*, je dis, *like me*, réplique, *occasionally*, je dis, *but I don't get that drunk*, elle dit, *you'd better not*, c'est vrai, les deux tiers du Gattinara, suffit, halte, gris, grisé d'être si bien le soir avec ma fille, ivre, non, je rebouche la bouteille, nous continuons à parler, belle gosse mais aussi brillante, anglais, maths, histoire, ce qu'on veut bien leur enseigner dans sa *high school* au coin de la rue, excellente, moi, voulais la mettre au lycée français à Manhattan, ma femme s'y est opposée, *je ne veux pas faire un être divisé en deux*, à tout seigneur, Claudia ne me l'envoie pas dire, elle-même sait très bien le français, mais elle l'a appris à l'âge adulte, sa langue maternelle est l'anglais, elle le parle avec sa fille, elle veut faire de sa fille une Américaine, la mère a réussi, on ne peut être ni paraître plus américaine que sa fille, ma fille aussi, là le hic, O'Neill j'admire de tout cœur, j'aurais voulu avec Renée partager aussi Cocteau, Giraudoux, Sartre, Shakespeare, bravo, sublime, *Roméo et Juliette*, je l'ai eu à l'agrègue, j'ai pioché les Montague, les Capulet au Capoulade, mais je voudrais aussi partager avec ma fille Corneille, Racine, Molière, dans l'original, lui faire partager mon origine, le français qu'on leur enseigne à l'école est minable, je n'y ai pas mis du mien, j'ai passé ma vie à enseigner les autres, pas ma fille, de ma faute, mes vadrouilles, pas le temps, mes aller-retour, chez moi suis pas pédagogue, en goguette comme ce soir, avec Cathy pas d'importance, contact physique, on rit ensemble, ensemble on hume le vent, je suis toujours à son niveau, avec elle je retombe illico en

enfance, avec Renée si fine, si douée, n'ai pas su lui inculquer ma culture, on ne lit pas les mêmes livres, elle ne lira jamais les miens

Renée s'étire, bâille, *it's getting late, I think I'll go upstairs*, je demande, *stay with me a few minutes longer, just a few minutes*, elle sourit, elle reste assise, détendue, sur la chaise bleue confortable, j'ai envie de rester encore quelques instants avec elle, douce, chaude intimité, tête-à-tête embrumé avec ma fille, demain elle sera partie avec ses copains du quartier, dimanche c'est moi qui file de nouveau en sens inverse, peu à peu elle me raconte, les querelles de Patricia avec sa mère, Joe et Michael ont failli en venir aux mains pour des histoires de joint, je fronce les sourcils, *I hope you stay away from that*, elle dit, *of course*, rien à voir avec la mari, j'ai des soupçons mais des idées larges, de toute façon je ne suis pas là assez longtemps pour surveiller, je suis un papa débonnaire, avec mes filles j'ai des relations non d'autorité mais de connivence, Renée dit soudain, *I'd like to take some acting lessons some day*, demande, *where*, elle dit, *there's a place in Queens*, je dis, *I'd be happy if you did*, des leçons d'art dramatique dans un cours du coin, suis tout à fait pour, jolie comme elle est, ça fait partie de la famille, cet intérêt soudain nous rapproche, et puis elle m'a embrassé, elle est montée se coucher, onze heures un quart, je range la bouteille de vin dans le frigo, sommeil moi-même, je gravis lentement l'escalier, les hélices du grand ventilateur sur le palier brassent en vain l'air torride, j'adore, j'ouvre la porte de ma chambre, on y suffoque, juste dessous le toit d'ardoises, on y cuit, il n'y a pas de climatiseur tant mieux, toilette rapide dans la salle de bains dont le carrelage brûle les pieds nus, et à poil allongé sur mon lit, le corps tout moite, je retrouve cette sensation de fondre peu à peu en transpirant dans les ténèbres, jamais fait assez chaud au Vésinet, à Newton chez ma belle-mère air conditionné, à Auburndale, à Amherst, jamais là au cœur de l'été, qu'ici dans ma chambre de Queens que je disparaissais voluptueusement en une extase mouillée

tu n'iras pas demain à Queens, elle est marrante, Rachel, trépigne, *ou je te quitte*, pour ne pas aller à Queens le week-end il faudrait que je sois paralysé ou mort, ma maison, mes filles me sont aussi nécessaires que l'oxygène pour respirer, Rachel veut que j'amène mes filles dans notre quartier de Manhattan, ghetto universitaire embourbé entre Porto Rico et Harlem, entre 100^e Rue et 125^e, merci, pour promener Cathy dans les miasmes et la poussière de

Broadway, parmi les arbres étriés de Riverside Park, quand on a l'Atlantique qui s'engouffre en vous à Rockaway Beach, et Renée, je la verrais quand, elle a ses copains, ses copines, nos tête-à-tête nocturnes, on les aurait quand, pas mèche, j'entends Rachel qui ricane, *puisque tu aimes tant Queens, eh bien, restes-y*, là non, rester à Queens, je ne peux pas non plus, deux jours d'accord, c'est parfait, idéal, mais c'est la limite, comme Antée je touche terre, ressuscité, mais après il faut que je décampe, mon épouse, une partenaire loyale, une associée avenante, une mère excellente, mais des ans qu'on ne fait plus l'amour, désert, un foyer sans femme de chair dedans n'est plus un home, suis plus un homme, ça me châtre, je sais, mariage au bout de vingt ans, peut plus être une éruption volcanique entre les jambes, faut quand même qu'il y ait un brin d'éros qui le pimente, qui le soulève, sinon on vit trop terre à terre, le quotidien est une tombe, me rappelle, en novembre 65, déjà huit ans, dans l'appartement de ma mère rue Duperré près de Pigalle, a dû vendre la propriété du Vésinet, elle à Asnières, nous ses locataires un an, mauvaise année, Claudia malade, tellement maigri, reste allongée, les médecins ne savent pas quoi faire, Renée à l'école communale, Cathy dans son parc, moi dans mes livres, j'en écris un, querelle de Picard et de Barthes autour de Racine, page après page je compose fiévreusement, *Pourquoi la nouvelle critique*, doit sortir avant l'été, avant que nous ne rentrions en Amérique, marquer le coup, coup d'arrêt aux archaïsmes de la Sorbonne, épousseter la profession, lire moderne, me jette à corps perdu dans le bon combat, novembre 65, téléphone sonne, mon cousin, l'as de l'investigation à *l'Express*, Jacques Derogy m'appelle, me demande, puisque je dois en fin de semaine aller en voiture jusqu'à Genève pour une conférence, si je peux emmener une amie qui va voir son fils à Thonon, bien sûr, samedi neuf heures, qu'elle passe me prendre, avec plaisir, si ça peut lui rendre service, adieu pour quelques jours à la petite famille, je descends l'escalier, presque arrivé en bas, la torsade de cheveux blonds qui s'enroulent autour de la rampe monte, soudain nez à nez, une jeune femme, superbe, je dis, *je suis Serge, le cousin*, elle dit, *je suis Berthe*, mains qui se serrent, j'ai déposé sa valise et la mienne dans le coffre de la 404 jaune toute neuve rutilante, l'inconnue ravissante assise à mes côtés, en route, on bavarde, on fait peu à peu connaissance, bouche à oreille dans la carrosserie qui tressaute, au déjeuner dans une auberge de campagne, je commence à gamberger, la conversation devient plus intime, elle vit avec un prêtre ouvrier qui fait en ce moment une retraite méditative, je médite, j'en suis tout rêveur, lui explique ma situation de famille, elle va voir son fils qui est élevé chez sa mère, sur la N 5 à Montbard l'envie irrésistible me prend d'aller visiter

Alésia, une passion pour Vercingétorix me saisit, voyage historique, pas pressée, elle acquiesce, le moteur ronronne en grimpant la route étroite jusqu'au plateau qui couronne le mont Auxois, côte à côte à pas lents on admire le paysage grandiose, les pentes abruptes, on fouille les fouilles, morceaux de l'enceinte gauloise, fragments de demeures, statue énorme érigée au héros national par Napoléon III, on fait minutieusement le tour, et puis il faut redescendre, je lui prends le bras, semble naturel dans la nature, il se fait tard, au lieu de Genève, arrêt à l'Hôtel de Genève, à Dole, repas délicieux arrosé de rires et de nectar, dans la chambre sur le lit allongée nue, galbe parfait de ses seins d'ivoire, je ne sais quelle sève est montée en moi, oubliée, disparue dans les ténèbres, qui jaillit soudain du tréfonds perdu, dard ardent mon épieu pointé pointu qui pénètre en elle, le chibre ivre, un temps infini chacun reins cambrés on a gémis enroulés l'un à l'autre

juillet 55, novembre 65, dix ans totalement fidèle à ma femme, les autres, les regarde sans les voir, mon regard passe à travers sans se poser, j'ai vécu au bain-marie, au bain-mariage, là soudain inopiné j'ai la pine en éruption, Berthe me flanque feu du désir l'amour fou entre les jambes le sexe en pleine gueule embrasé en plein thorax cœur qui cogne à faire éclater la poitrine, moi j'avais totalement oublié, évanoui de ma mémoire, épanoui dans la tiédeur conjugale, le confort familial des jours, à trente-sept ans flamme d'Éros à 37°, soudain je redécouvre la fièvre, ne me lâche plus, à quarante-cinq ans le thermomètre à Vénus toujours à 40°, PAS EU DE JEUNESSE, la guerre, l'étoile, les Boches, on en réchappe, après les bacilles aux burnes, les BK remontent au mou, j'en demeure tout amolli dans les parties basses, bandouillé çà et là de fille en fille, avec Josie dans la verte Eire un grand amour chancelant, les piqûres du Dr Frank me retapent, un dur du dard, à peine j'entre enfin dans la carrière amoureuse pour de bon, il faut que je convole en justes noces, jamais été un noceur, pendant dix ans un mari, pur hasard, coup de téléphone, coup de foudre, coup de foutre, j'explose, avec Berthe à Dole la bête à deux dos m'éclate, depuis plus cessé de courir et de trousser le jupon, chaque paire de fesses ondulantes qui passe, je halète, chaque frais minois, j'en bave, depuis huit ans JE RATTRAPE MA JEUNESSE, le malheur, à présent je ne suis plus tout jeune, ne peux pas continuer pour le restant de ma vie à me rattraper, avec Rachel, stop, halte, quinze ans de moins, elle

m'apporte l'élixir de jouvence, pas simplement sa peau si douce, son élan, son allant vital, le mien fonctionne parfois au ralenti, mort de ma mère, ça m'a en partie éteint, Rachel est tout à ses ardeurs d'exister, de penser aussi, livre après livre elle se découvre un appétit insatiable, elle dévore les connaissances, on ne peut pas être toujours au lit, en lice, lire aussi, on échange nos idées, avec Rachel, j'ai un commerce non seulement charnel, mais intellectuel, comme jamais auparavant avec aucune femme, ça compte, plus vieux je la guide, plus vivace elle m'enrichit, nous sommes des alter égaux, elle ricane, *puisque tu aimes tant Queens, eh bien, restes-y*, là le hic, ma dose de Queens, sans elle je crève, elle m'est absolument nécessaire, mais pas suffisante, j'y suis par chaque fibre attaché, mais il faut aussi que je m'y arrache, le silence paisible des rues devient à la longue un ennui mortel, l'alignement monotone des pelouses ras tondues et des coquettes maisons de brique, si l'on n'en sort pas, est un désert minéral qui pétrifie le squelette, quand je ne vois pas mes mômes, je suis une momie, je dois dérouler mes bandelettes et fuir vers Washington Square, l'université me ranime, l'enseignement me ressuscite, les cours et aussi la cour, forcé, les étudiantes, avec leurs yeux grands ouverts, leurs frimousses câlines, leurs poitrines accortes, en même temps que je me revivifie le cortex, ça me chatouille la moelle épinière, embrase le falzar, avec mon éloquence les mignonnes se frottent de français, et puis frotti-frotta, je suis plus éloquent encore, d'accord, des années et des années, des brunes, des blondes et une rousse, maintenant Rachel, suffit, temps de faire une fin, coup de l'étrier, une dernière rasade de baisers avec mes filles, dimanche soir, en route vers le grand appartement de Rachel, un homme rangé, je range ma voiture où je peux sur Riverside Drive, terminé les égarements, je me gare au mieux, et puis sacoche en main, je remonte la 113^e Rue en pente roide, je monte au dernier étage, je sonne, j'entre, l'empyrée, le grand vestibule avec la longue glace scintille toutes lumières allumées, les deux vastes salons en enfilade, moulures au plafond, je me sens comme Jupiter, je cherche ma Junon, dans son bureau elle travaille, son livre sur Balzac avance, parfait, Rachel me rapproche de la France, ma femme a décidé de ne plus m'y suivre, Rachel m'y suit, pas toujours facile, doit demander la permission, parfois du tirage, son département se fait tirer l'oreille, jusqu'à présent, ça marche, l'automne prochain cap vers Paris, ensemble, tous deux comme des amoureux

bien dormi cette nuit, une dose raisonnable de somnifères, pas la tête lourde, je me lève d'un pied léger, me lave le visage, les dents, dans mon cabinet de toilette, je parcours le long couloir jusqu'à la salle à manger, le soleil déjà qui brille à travers la vitre, Rachel a déjà fini son café, assise en chemise de nuit blanche à sa place, demande, *tu as passé une bonne nuit*, pas un mot, lèvres crispées, soudain lâche, *tu n'iras pas à Queens ce week-end*, elle remet ça, ça recommence, depuis un mois c'est devenu une ritournelle le vendredi, dès huit heures et demie chacun derrière sa propre position retranché, la guerre de tranchées, aujourd'hui, sortie éclair, au pas de charge, elle m'attaque à la baïonnette, *il y a des mois et des mois que je te le demande, ça ne peut plus continuer ainsi, tu m'entends*, elle ajoute, *ou tu divorces ou je te quitte*, elle insiste, *this time I mean it*, elle frappe du poing sur la table, en anglais elle m'assène mes vérités encore plus dur sur la nuque, *either you get a divorce or I am thru with you*, tempête, le mieux laisser passer l'orage, cette fois ne passe pas, elle tonitruue, elle martèle, *tu-n'i-ras-pas-à-Queens*, je la boucle, inutile de jeter de l'huile sur le feu quand elle est en incandescence, elle m'incendie, d'habitude j'ai ma tenue ignifugée, là elle y va carrément au lance-flammes, le torchon brûle, j'essaie d'éteindre le brasier, rien à faire, *trois ans que tu fais traîner ce divorce, je t'ai dit et redit que c'était la condition sine qua non, je ne peux plus attendre, once and for all you have to make up your mind, it's Queens or me, take it or leave it*, elle me met le dos au mur, si je ne divorce pas, douze balles dans la peau, Queens ou elle, Rachel exige illico que je me décide, seulement moi j'ai horreur des décisions hâtives, après cela on a une vie entière pour se repentir, les yeux pour pleurer, ça y est, les siens se mouillent, elle se met carrément à chialer, les larmes c'est pire que la colère, contre elles on se défend moins bien, je suis faible, je me sens mollir, et puis, je redeviens raisonnable, pas que l'amour, pas que les beaux sentiments, Queens c'est pas seulement mes filles, si Rachel n'obtient pas de poste à New York, encore deux ans, et puis *tenure*, si elle n'est pas titularisée, plus qu'à courir le poste en Amérique, vaste l'Amérique, si elle se trouve un boulot en Californie, au Texas, moi, qu'est-ce que je deviens, j'ai un poste inamovible en or à New York, qui me renvoie un an sur deux à Paris, peux pas le quitter, et crécher où, l'appartement de Rachel est à son nom, si elle part, on me jette à la rue, seulement voilà, pas si bête, je ne lâche pas la proie pour l'ombre, en cas de besoin, en cas de malheur, J'AI QUEENS

les grandes eaux de Versailles, maintenant qu'elle a commencé, ne s'arrête plus, elle a ouvert les écluses, je suis inondé de ses larmes, à quia, peux pas acquiescer, peux pas refuser, salement coincé, juste au milieu, là, entre, pas commode, comment faire pour m'en sortir, veux pas lui briser le cœur, peux pas non plus m'assassiner le mien, soudain j'ai une idée de génie, comme l'œuf de Christophe Colomb, fallait y penser, j'y pense, c'est ma culture classique qui me sauve, suis depuis vingt ans au service de notre beau théâtre, normal qu'à son tour il me serve, un noble exemple, qu'est-ce qu'elle dit, Andromaque, entre deux décisions impossibles, quand elle ne peut ni laisser tuer son fils ni trahir Hector pour Pyrrhus, piégée, acculée, qu'est-ce qu'elle dit, *J'irai sur son tombeau consulter mon époux*, voilà, il n'y a plus qu'à consulter l'oracle, pas d'autre remède lorsqu'on est pris dans les contradictions tragiques, d'une voix calme, je dis, *je vais aller voir Akeret*, elle en est saisie, elle s'écrie, *quoi, au milieu de l'été*, je dis, *mais oui, Akeret n'est pas comme les autres, à la fin de notre dernière séance, il m'a déclaré que s'il y avait une urgence, je pouvais le contacter dans sa maison de campagne*, elle demande, où, j'explique, *dans le Vermont au bord d'un lac*, avec tout le pognon que crachent dans leur salive balbutiante heure après heure la horde des paumés de la vie, il a pu s'offrir une propriété lacustre, blottie au cœur de la forêt, une belle, en cas d'urgence, c'est un cas, un casse-tête, ne sais plus quoi faire, comment me retourner, tiraillé en sens contraires, ça m'écartèle, veut pas que j'aille à Queens, veux aller à Queens, comment concilier, réconcilier, moi je donne ma langue au chat, lui maintenant qui a voix au chapitre, dans le temple d'Apollon à Delphes sera ma pythie, sans pitié, il énoncera le verdict, prononcera l'arrêt du sort, elle s'arrête de pleurnicher, son œil se durcit, demande, *et quand iras-tu le voir*, réplique, *le week-end prochain, le temps de lui écrire, qu'il me réponde*, en attendant, ce week-end-ci, après m'être levé de table, rasé, habillé, je suis retourné à Queens

ce n'était pas comme je m'y attendais, des bois, certes, il y en avait, immenses, autour, mais aussi, d'un seul coup des champs, à la française, en pleine Amérique, nos ancêtres les Acadiens, on approche du Québec, des quadrilatères irréguliers avec parfois des haies, au volant de ma Plymouth transporté soudain en Europe, bizarre sensation, joie des yeux, vitres baissées, m'emplis déjà d'un

souffle revivifiant, senteurs de prés normands, malgré ses indications j'ai du mal à trouver la route, un chemin de terre battue, une piste sinueuse parmi les arbres touffus, m'y voilà, au bout, les eaux vertes du lac scintillent au soleil, là-bas, la large bicoque en bois, murs de troncs entrelacés avec des planches, toit de tuiles rousses, séjour pieds dans l'eau, doucement elle clapote, lui me reçoit avec un sourire d'accueil, *hi Serge*, comme en début de séance, il dit, *come now and have lunch with us*, j'arrive à temps pour le déjeuner, en famille, sa femme, charmante hôtesse, ses deux jolis brins de filles, par la chaleur torride, chacun est en short, chemisette ou chemise de peau, moi seul, l'étranger de la ville, en pantalon et chemise, je sens la sueur me perler sur tout le corps, et puis un vent frais se lève sur le lac, ventilation naturelle, propos naturels, on parle vacances, Akeret dit, *I'll show you my boat*, un grand bateau amarré un peu plus loin, près de la remise, au début m'a fait un peu drôle sur la terrasse au bord de l'onde, en vacances chez mon analyste, parmi poisson et salade discuter le bout de gras, caqueter amicalement entre poire et fromage, les larges mâchoires d'Akeret dévorent, ses biceps nus saillent, on passe aux fruits, au café, et puis, seul avec lui, je passe à table, dans la remise protégée par une moustiquaire métallique, chacun calé dans un grand fauteuil d'osier, en face à face, la position accoutumée pour nos ébats, sa voix change, elle prend le ton neutre, professionnel, le sourire s'est envolé, l'œil bleu pâle se vide de toute lueur, il prononce le mot de passe, *well*, prolonge l'inflexion, *where are we*, *Serge*, du tac au tac, *in your very pleasant summer home*, dit rien, peux pas me permettre, à quarante-cinq dollars l'heure, de faire le mariole, il faut entrer, tailler dans le vif du sujet, et le sujet, c'est celui dont nous parlons depuis des mois et des mois qui font des années, *you see*, *Rachel has just given me an ultimatum, she wants me to*, je me déballe, me débonde, je déverse mes heurs et malheurs dans son oreille patiente, déjà me soulage, j'en ai si lourd sur la patate, ça pèse des tonnes, peser sans cesse le pour et le contre m'écrase, mettre mes angoisses à l'air libre les allège, à force d'oxygéner mes contradictions je respire mieux, lui me coupe de ses injonctions habituelles, *stay with that*, tantôt *did you hear what you said*, il me replie mon discours dans l'oreille pour que je l'entende, tantôt il commente, incisif, parfois il palabre, d'abord je bois ses paroles, et puis, au prix où est la consommation, j'ai hâte qu'il finisse pour que je reprenne, j'oublie le lieu, le temps, l'heure, comme toujours son regard me rappelle à l'ordre, en direction de la pendule, avec un léger geste du menton, pas possible, trois heures d'affilée qu'on pérore, je referme avec effort l'écluse à paroles, maintenant les yeux dans les yeux, j'attends la sentence

lapidaire, Akeret s'est surpassé dans le laconique, ça m'a percuté l'oreille comme un gong, ma tête en bourdonne, debout à présent il me dit, *well, Serge, see you in the fall*, mais à l'automne ne serai plus là, départ en France, j'essaierai de le voir deux trois fois avant, mon viatique, maintenant en route, presto, ce marathon d'âme m'a épuisé, serrement de mains général parmi les sourires, de cœur aussi, au retour Rachel, le soleil a décliné sur l'eau du lac qui a viré au vert sombre, pour eux ce sera bientôt l'heure du dîner, je remonte dans la Plymouth, dernier geste de la main, signe d'adieu, signe du destin, je repars avec l'oracle, je quitte Delphes, seulement je n'arriverai pas à New York avant dix onze heures du soir, et là, trop tard pour commencer avec Rachel les trémulations de pythonisse, les trépidations de mantique et sémantique après minuit jusqu'aux aurores, non, je fais halte en chemin, l'Amérique pour voyager est commode, il y a partout au bord de la route des motels, à côté du motel un *diner*, pas de la haute cuisine, mais on y dîne toujours bien, j'ai trouvé un motel charmant auprès d'une rivière, un *diner* fort bon, après les affres de l'ordalie je me suis commandé un grand bifteck, spécialité du pays, *T-bone steak*, et avant, je me suis offert un cocktail de crevettes, j'arrose le tout d'un Christian Brothers de Californie pas trop sucré, je me rassérène un peu avant l'épreuve, qui dort dîne mais qui dîne doit dormir, je me suis dirigé d'un pas traînant vers le motel, sommeil du juste, juste ce qu'il me faut de sommeil, mes huit heures, au matin d'attaque, en forme, en route, rapido de nouveau dans la Plymouth, le volant rouge, la situation bien en main, repris l'Expressway qui m'a vite déversé, fini la campagne et les forêts, au cœur de l'île aux gratte-ciel

une fois garé sur Riverside Drive, en montant dans l'ascenseur ahanant, j'ai quand même un peu perdu de ma superbe, je me doute quand même un peu que ça va barder, Rachel est une interprète subtile, hors pair, une talmudiste manquée, on va ergoter des heures, peser chaque mot, analyser chaque lettre, décortiquer par le menu le message du destin, je sonne, je pousse la lourde porte de métal, j'entre, me redresse, garder ma prestance, *me voilà, je suis de retour*, revenu de la Terre promise, j'apporte avec moi les Tables de

la Loi, l'édit suprême, Rachel était dans sa chambre, j'entends ses pas dans le couloir, elle arrive, se plante en face de moi, visage rigide, je dis, *as-tu bien dormi*, ne répond pas, immobile, je ressens à travers mon corps son attente crispée, elle dit, *alors*, je dis, *alors quoi*, hausse la voix, *ne fais pas le malin, ce n'est pas le moment*, j'en conviens, je sais ce qu'elle veut entendre, mais elle risque de ne pas aimer, je risque du grabuge, quelques instants de lourd silence, je m'arrache une phrase, *nous avons parlé trois heures, une longue séance, pas facile*, cette fois elle crie, *et alors, qu'est-ce qu'il a dit*, pas aisé à dire, il va y avoir un orage, une bourrasque, peut-être des bourrades, *eh bien à la fin, d'un ton neutre, il m'a dit, I CAN'T HEAR A MAN WHO WANTS A DIVORCE*, Akeret a eu beau m'écouter trois heures, il n'a pas entendu un homme qui veut un divorce, c'est tout, son oracle, sa sentence, son verdict, Rachel verdit, ses mains tremblent, j'ai cru qu'elle allait me sauter à la gorge pour m'étrangler, et puis elle s'est tassée d'un seul coup sur elle-même, comme abasourdie, assommée, elle s'est écroulée sur un des fauteuils du salon, des spasmes lui ont secoué la poitrine, des torrents de larmes, et puis, les yeux rouges, elle s'est arrêtée, elle s'est levée, sans dire un mot, elle a ouvert la porte de l'entrée, elle est sortie, je l'ai suivie, elle m'a claqué la porte de l'ascenseur au nez, j'ai fait un rappel, je suis descendu à mon tour, elle était au bas de la rue en pente vers le fleuve, j'ai accéléré l'allure, je l'ai rejointe au moment où elle traversait Riverside Drive vers le parc qui longe l'Hudson, à l'entrée de la 116^e Rue, nous avons pénétré sous les arbres, marché quelques moments dans l'ombre fraîche par un soleil éclatant, une chaleur étouffante, sans un mot, on ne s'est rien dit, sur un banc allongé un clochard prenant l'air, l'air appartient à tout le monde, dans un sac en papier sous lui son litron, en Amérique une bouteille d'alcool toute nue, on vous arrête, il faut qu'elle soit couverte, on passe devant lui, à sa hauteur l'ivrogne crie, en dévisageant Rachel, *hey, what's a beautiful young woman like you doing with that old guy*, nom de Dieu, pas possible, ce doit être le psy de Rachel en travesti qui joue au clodo, qu'est-ce qu'une belle jeune femme comme elle fout avec un vieux type comme moi, huit mois, ça fait exactement huit mois que Manheim lui serine ça chaque semaine dans les deux oreilles

(août 1973)

D'abord, un mot sur le titre de cette communication. Lorsque Jean-François Chiantaretto m'a aimablement demandé de participer à votre colloque sur « Écriture de soi et psychanalyse », j'ai proposé pour thème de mon intervention « Analyse et autofiction ». Alors, parmi vous, il y en a qui vont se dire : « Ça y est, il va encore nous ressasser son auto-théorisation, qu'il nous a déjà donnée il y a dix ou quinze ans. » Rassurez-vous, je ne parlerai pas du tout de moi, je veux dire de moi comme personnage de mes livres, mais de moi comme personnage du livre que vient de publier celui qui fut mon analyste aux États-Unis. Il s'agit donc de l'analyse et autofiction de mon analyste, Robert Akeret. Ainsi que le notait, avec pertinence ou impertinence, la revue maintenant défunte, *l'Ordinaire du psychanalyste*, au début des années 80 :

L'absence d'écrits dits cliniques caractérise l'ensemble de la littérature psychanalytique actuelle, on n'est pas très intelligent quand on écrit sur un cas dans lequel on se dévoile soi-même en tant qu'analyste, les analystes français font en permanence le concours de la démonstration de leur intelligence critique.

Mais Akeret est américain, il prend le risque de s'exposer en exposant mon cas. Tel sera le sujet de cet exposé.

Son livre s'intitule : *Tales from a traveling couch*. D'emblée se présente une difficulté. Le texte est écrit en anglais, ou plutôt en américain, dans une langue très idiomatique. Il y a des passages que je citerai dans l'original, afin de garder la manière et le ton, en m'adressant à ceux d'entre vous, et il doit y en avoir, qui savent l'anglais. Pour le reste, je ferai une traduction aussi exacte que possible du texte, ce qui, nous allons le voir, n'est pas toujours aisé.

Je voudrais commencer par un bref historique. Au commencement est une lettre que j'ai reçue des États-Unis pendant que j'étais à Paris, le cachet porte janvier 94, l'en-tête de

l'enveloppe, Dr Robert U. Akeret. « *Greetings Serge – And surprise.* » Surprise, en effet : je n'avais plus entendu parler de lui depuis le printemps 78. « *I tracked you down through the French Department at New York University.* » Un problème (insoluble) déjà. Je ne sais pas s'il me tutoierait ou me vouvoierait en français, car il est très *personal*, comme on dit là-bas. Je vais dire tu, il aurait peut-être dit vous, comment savoir. « J'ai retrouvé ta trace par le département de français de New York University, j'aimerais venir à Paris en avril et te rencontrer, *a follow-up of sorts*, une sorte de suivi. J'écris un livre : *Tales from a traveling couch* pour W.W. Norton & Company. » L'ambition de l'entreprise saute aux yeux. Qu'est-ce que W.W. Norton & Co. ? Le Gallimard ou les PUF de la psychanalyse aux États-Unis ; ils ont publié une grande partie des œuvres de Freud en livres de poche, aussi Erich Fromm, Erik Erikson, bref, le gratin. « Date limite 1^{er} juin. *I will need cosmic dynamite to meet the deadline*, il me faudrait de la dynamite cosmique pour y arriver à temps. J'aimerais que tu participes à mon livre, le dernier des six chapitres. » Il s'explique. « Si tu acceptes de participer, j'aimerais deux “séances ” d'une heure et demie chacune et, bien sûr, je voudrais t'emmener dîner après, etc. Mais seulement si tu as le temps. Imagine, il y a eu au moins trente millions de gens qui, sous une forme ou sous une autre de thérapie ou d'analyse, ont été traités, et aucun analyste n'a jamais fait un suivi à long terme, du moins publié. » Et la lettre se termine ainsi : « Je n'ai aucune idée de ce que tu es devenu. *I still feel frustrated about the book you wrote in French, FILS* », il se sent toujours frustré par le livre que j'ai écrit en français, *Fils*, avec ma dédicace : « Ce livre qu'il ne peut pas lire – et qui pourtant est étrangement le sien, *le nôtre*. » « *Well, Serge*, si tu participes, *it will be very much ours*, ce sera profondément le nôtre. » « *All the best and lots of love, Robert* » – il m'adore.

J'insiste sur cette entrée en matière, car elle est capitale. Au-delà de l'enquête scientifique, du suivi médical, etc., il se joue entre nous une sorte d'échange, j'ajouterai d'échange rituel. Après deux années de cure, un jour Akeret m'a demandé s'il pouvait enregistrer notre séance, pour l'utiliser dans un ouvrage qu'il préparait. Je lui ai répondu que c'était bien naturel, puisque j'étais en train d'écrire sur lui moi-même dans un livre. Le sien, paru en 1972, *Not by words alone*, contenait un chapitre consacré à mon cas. Le mien, paru en 1977, *Fils*, contenait une section centrale, « Rêves », de 160 pages,

mettant en scène une séance avec Akeret, nommément désigné. Cet échange a continué, puisque toutes mes autofictions publiées depuis, sous une forme ou sous une autre, évoquent la personne et le rôle d'Akeret, dans ma vie postanalytique, si j'ose dire. En 1994, il veut faire de moi le cinquième cas, qui sera le couronnement de son œuvre et, en somme, de sa carrière, puisqu'il s'agit du récit des cas qui ont eu sur lui le plus d'« impact » (le mot est de lui). Cette œuvre terminée, il m'en offre un exemplaire au printemps 1995, avec une longue dédicace qui conclut sur son « éternelle reconnaissance » et « *much love always* ». Et maintenant, à l'automne 1995, cette réponse du berger à la bergère, que je vous présente aujourd'hui sous forme orale, mais qui sera un jour publiée.

Cette réciprocité apparente cache, en fait, une dissymétrie profonde. D'abord, lui est le sujet supposé savoir, moi l'analysant. Dans le huis clos de la séance, nos rôles ne sont pas échangeables. Mais, hors séance, la situation se renverse : je peux lire ses textes, lui ne peut pas lire les miens, et, rappelons-nous ce qu'il dit dans sa première lettre, il se sent « frustré ». Cette frustration s'explicite plus clairement encore dans sa deuxième lettre, que j'ai reçue à la suite de mon acceptation de collaborer à son projet. J'en citerai un large extrait, car cette lettre étale naïvement ce que le texte savant dissimule. « Quand ta lettre est arrivée hier, j'ai fait quelque chose qui est tout à fait étranger à ma manière d'être, je l'ai laissée à plat sur mon bureau toute la journée, j'ai regardé de temps en temps l'enveloppe en me demandant ce qu'il y avait dedans, mais, pour une raison ou pour une autre, je ne me suis pas précipité pour l'ouvrir, et alors, brusquement, un sourire complice m'est venu au visage, j'étais devenu Serge ! Comme je me rappelle combien tu avais développé l'art du retardement... La lecture finale en a beaucoup plus d'effet. Mais toi, bien sûr, tu as eu un professeur magnifique, ta mère, elle savait trop bien comment rendre chaque moment magique. » Après cela, il se réjouit vivement de ma participation et confesse à la fin : « J'ai beaucoup d'ambition pour ce livre, je sais que l'aventure psychanalytique sera passionnante, *but I also want it to be a fine literary read*. » Expression idiomatique : « mais je veux que cela se lise bien aussi du point de vue littéraire, que ce soit à égalité avec *The fifty minute hour* de Robert Lindner. » En imitant une de mes habitudes, contraire à sa nature, Akeret est « devenu Serge » (comme Serge, dans *Fils*, était devenu Akeret, en

reprenant à son compte, en tant qu'écrivain, la direction de la séance d'analyse), mais ici, en un sens précis : devenir Serge n'est pas seulement pratiquer l'art du « retardement » (*postponement*), c'est aussi (1) avoir une mère dotée d'un pouvoir magique (2) devenir un véritable écrivain, comme moi, ainsi que le récit du cas le développera abondamment, Lindner n'étant qu'une figure-écran. Ma « collaboration » qu'il souhaite et qu'il fête est d'emblée une impitoyable concurrence. Et sur mon propre terrain encore, comme il le dit tout uniment dans une troisième lettre, datée du 30 avril 1995, qui accompagne l'envoi d'un exemplaire en prépublication de son livre : « *Greetings Serge* – Et voilà ! Oh, qui a été le mentor, qui l'étudiant, qui le guide, et qui le guidé... Tu vois, *I have used some auto-fiction with your "mistress"*, j'ai utilisé de l'autofiction en ce qui concerne ta « maîtresse », mais je crois ne jamais m'être éloigné *from the core truth* de la vérité fondamentale. » « Ta maîtresse » : j'ai été très intrigué par ce singulier très singulier, car, des maîtresses, j'en ai eu beaucoup dans ma vie. A la fin, il m'envoie, à son habitude, « *much love* ».

Je prends le volume, dans mon bureau de New York, juste un mois avant mon retour à Paris, non sans une attente et une curiosité très vives, je l'avoue. Il m'avait invité, pour me rendre mon invitation parisienne à dîner, l'an passé, dans un excellent restaurant du Village et m'avait répété tout excité : « *This time, it will be a really good book, Serge !* », un livre vraiment bon cette fois, car le précédent avait été, il le reconnaissait lui-même, un fiasco. Je regarde le titre, *Tales from a traveling couch*, de Robert U. Akeret, littéralement, *Contes du divan voyageur*. La nature du voyage est explicitée par le logo qui représente un divan d'analyste orné de petites ailes. Il s'agit donc d'un divan volant, comme il y a dans les contes persans des tapis volants, bien utiles pour l'exercice qu'annonce le sous-titre : « *A psychotherapist revisits his most memorable patients* ». Flatteur d'être parmi les patients les plus mémorables dont il se met à la recherche, le dernier des cinq cas, l'ultime. Comme il m'avait dit par lettre, « *you will be the climax of my book* ». Cela m'avait fait drôle, parce que *climax*, c'est l'apogée, ce qui est très gentil, mais c'est aussi l'orgasme. *I had my climax*, j'ai joui. Je veux bien le faire jouir, on va voir. Et cela m'a fait drôle aussi qu'il y ait ce divan, volant ou pas, sur la page, car de divan il n'y en avait point dans son cabinet : « J'ai toujours détesté cette attitude de Freud de mettre les gens à l'opposé de lui, de se mettre derrière eux, moi j'ai besoin de voir leurs yeux. » Texto. C'est dans son texte.

Je commence à lire son livre à la première page. Faire durer le plaisir est la loi de la jouissance, le voilà sillonnant les quatre coins de l'Amérique, dans son monospace, avec magnétophone, cartons bourrés de dossiers, sa guitare, Freud déguisé en Kerouac, *On the road*, grandes traversées de l'Amérique à la hippie, à la recherche d'un temps, qui, il faut le souhaiter, n'aura pas été perdu. Avant moi, Akeret a été revoir un garçon qui aimait les ours blancs femelles et qui voulait faire l'amour uniquement avec des ourses. C'était dangereux, une fois il a reçu un coup de patte, qui lui a à moitié défoncé le crâne. Akeret a réussi à faire dériver ses instincts sexuels et à lui faire faire l'amour avec des femelles du genre humain, si je puis dire, mais, en fin de compte, l'autre regrettait toujours son ourse. Akeret retrouve en Floride une juive de New York, de Brooklyn, avec des parents impossibles, comme tous les juifs de Brooklyn. Noémi s'en est tirée en s'inventant une nouvelle personnalité de danseuse de flamenco, elle est partie vivre en Espagne, a appris le flamenco, changé de nom et vit sa vie sous sa nouvelle identité. Lui, son plaisir est d'aller dénicher un à un aux quatre coins de l'Amérique, du Nouveau-Mexique à la Californie du Nord, les patients qui ont eu le plus d'« impact » sur lui et de voir ce qu'ils étaient devenus au bout de x temps. Après ces personnes très sympathiques, donc, toutes typiquement américaines, le complet folklore post-soixante-huitard, il arrive à moi. Pour y arriver, il lui faut cette fois prendre l'avion.

J'arrive aussi enfin à moi. Dès le titre, j'éprouve un choc. Pour les autres patients, il a trouvé des titres aimables, *Naomi : The dancer from the dance*, *Charles : The soul of love*, pour moi, il n'y va pas par quatre chemins : *Sasha : the beast*. Sacha, naturellement, je m'en moque, *the beast*, c'est très fort en anglais, c'est une bête, au sens brutal du terme, je suis aussitôt affublé d'un prénom russe et d'une nature bestiale. Avec, en exergue, cette citation de Bruno Bettelheim :

Le narcissisme, nous enseigne le conte de fées, *la Belle et la Bête*, malgré son apparente attirance, n'est pas une vie de satisfactions, ce n'est pas une vie du tout.

Cette conclusion, ainsi assenée d'entrée de jeu, promet quelques rounds rapides et un K.O. Je suis surpris, après les premiers accents d'un réquisitoire, de tomber sur un exorde facétieux et minaudier. A vrai dire, je ne suis pas seulement surpris, je suis vite choqué. Ainsi qu'il me l'avait demandé dans sa première lettre, j'ai réservé deux après-midi chez moi à Akeret en avril 1994. Il arrive, *greetings*, salamalects des retrouvailles, il n'a pas du tout changé, et puis au travail. Il sort trois épais dossiers de sa sacoche et me les montre du doigt. Mes rêves, notes après les séances, essais récapitulatifs. Du solide. Nous passons non pas deux fois une heure et demie, mais deux fois trois heures ou quatre, installés comme il se doit en face à face dans mes grands fauteuils de cuir, qui semblaient avoir soudain trouvé leur vocation. Le dernier soir, je l'ai emmené dîner dans un excellent restaurant du boulevard Saint-Germain. Or, quel n'est pas mon étonnement de retrouver Akeret assis à la terrasse d'un café de Saint-Germain-des-Prés, m'attendant à notre premier rendez-vous ! Mon appartement ne suffisait pas, il fallait une mise en scène plus glorieuse. Il médite : « Je ne peux pas échapper à l'idée que les variations les plus subtiles de notre notion de la normalité sont culturellement déterminées. » Qu'est-ce qui nous vaut cette réflexion profonde ? A côté de lui, un Français dans les soixante-dix ans, portant une chemise de soie et un foulard de couleur criarde, je cite le texte, car il est ici impayable, « *blatantly ogles a leggy woman half his age as she strolls by in a miniskirt* », ledit septuagénaire reluque de façon ostentatoire une jeune femme qui a la moitié de son âge, avec de jolies jambes, déambulant en minijupe. « Est-ce que ce comportement de cochon, *piggish*, est le résultat d'une surcompensation pour les craintes inévitables d'impuissance que l'âge amène ? » Notre psy se montre indulgent : « *Sexual harassment ? Non, mon cher, c'est Paris, vive la différence.* » (sic) J'ai commencé à me sentir très mal à l'aise devant cette plaisanterie de potache du plus mauvais goût, *vive la différence* pour *vive la France*, du niveau de *si t'es guéridon*. Et cela continue, du même acabit. Devant l'église de Saint-Germain-des-Prés, deux jeunes gens s'embrassent, « *their lips meet* », leurs bouches s'ouvrent, les gens sourient avec indulgence et même appréciation. De nouveau, réflexions de notre psy : « *Borderline exhibitionism ?* » Besoin infantile de prouver sa compétence sexuelle ? Peut-être même indication d'une homosexualité latente ? « *Non, mon cher, c'est le printemps et la vie est belle.* » (sic) Conclusion de cette entrée en matière : « Telles sont mes pensées pendant que je bois à petites gorgées un café au lait aux Deux Magots, en attendant que le

romancier et critique français Sacha Alexandrovitch me rejoigne. »

Le récit de mon cas commence donc par une scène ou mise en scène inventée de toutes pièces. Pourquoi ? En exergue à son livre, Akeret a mis une citation d'un collègue, Oliver Sacks : « Pour restaurer la place centrale du sujet humain – le sujet souffrant, tourmenté, luttant – nous devons approfondir le récit de cas en en faisant une véritable histoire ou un conte. » Deux longues séances dans mon appartement sont donc remplacées par une saynète de la vie parisienne : après tout, le divan voyage, et il faut faire voyager le lecteur, en montrant au passage la connaissance amusée que le narrateur a de la France et du français, dont il ignore en fait tout. Il prend une pose qu'il croit intéressante, et qui n'est qu'intéressée. La « bonne littérature » promise débute par les clichés les plus éculés du touriste américain le plus naïf ou niais. A y regarder de plus près, sous la sympathie condescendante, il y a un jugement moralisateur : n'oublions pas que le vieux de soixante-dix ans ou plus qui reluque les gambettes d'une femme de trente est un cochon (*piggish*). Si Sacha est une « bête », ses compatriotes en sont d'autres. Mais on peut pardonner ce qui serait un harcèlement sexuel intolérable, dans l'Amérique « repuritanisée » d'aujourd'hui, à une France où l'on sait bien que le cul est culturel. La fiction qui ouvre le récit n'est pas innocente ou gratuite : elle place d'emblée la question des attitudes sexuelles au centre et installe chez l'analyste un solide Surmoi.

Il convient de s'arrêter ici un moment sur les problèmes narratifs posés par l'écriture d'un cas pour l'analyste. Akeret prévient, en très petits caractères, sur la page du copyright : « Certains noms, événements, lieux et détails identificatoires ont été changés pour sauvegarder l'intimité des personnes concernées. » C'est, semble-t-il, la règle du jeu minimale, exposée en détail par Freud dans l'avant-propos du premier grand cas publié, *Dora* : il est fâcheux de divulguer des résultats dont ses confrères ne peuvent vérifier l'exactitude, et d'ailleurs les malades n'auraient jamais parlé, s'ils avaient su que leurs aveux pourraient être scientifiquement exploités. Objections auxquelles Freud passe outre, dans l'intérêt de la science, c'est-à-dire des autres malades qui souffrent des mêmes

maux. Mais la discrétion reste indispensable :

J'ai choisi une personne dont la vie ne se déroulait pas à Vienne, mais dans une petite ville éloignée, les circonstances de son existence sont à peu près ignorées à Vienne, j'ai, dès le début, si soigneusement gardé le secret du traitement qu'il n'y a qu'un seul confrère, tout à fait digne de confiance, qui puisse savoir que cette jeune fille était ma cliente. Bien entendu, aucun nom n'est demeuré qui eût pu mettre un lecteur profane sur la trace, la publication dans un journal scientifique devrait d'ailleurs nous mettre à l'abri des lecteurs incompetents. Ah, je ne puis naturellement pas empêcher ma cliente elle-même d'éprouver un sentiment pénible si le hasard fait tomber entre ses mains sa propre observation, mais elle n'en apprendra rien qu'elle ne sache déjà et elle pourra se demander si quelqu'un d'autre serait capable de conclure qu'il s'agit d'elle.

Le problème déontologique ainsi écarté, par des précautions indispensables, il en demeure un autre, qui avait été déjà énoncé, dans les *Études sur l'hystérie*, en conclusion au cas d'Élisabeth V.R...

je m'étonne moi-même de constater que mes observations de malades se lisent comme des romans et qu'elles ne portent pour ainsi dire pas ce cachet de sérieux, propre aux écrits des savants. Je me console en me disant que cet état de choses est évidemment attribuable à la nature même du sujet traité et non à mon choix personnel.

Cette involontaire mise en roman s'accompagne de stricts garde-fous. Freud précise ainsi dans *Dora* que, si le malade « *liefert den Text* », fournit le texte, ou « récit premier », il appartient à l'analyste de rétablir l'ordre chronologique, brouillé par les insincérités conscientes et inconscientes des patients, d'exposer avec ordre, ce que ne sauraient précisément faire les malades, « l'histoire de leur vie, en tant qu'elle correspond à l'histoire de leur maladie ». En somme, l'analyste deviendrait le véritable biographe d'autobiographies mensongères. Freud tient à ajouter cette précision importante : « Le compte rendu n'est pas absolument fidèle, phonographique, mais il peut prétendre à un haut degré de véridicité. » Ce qui n'est pas exact, car Freud en allemand dit *Verlässigkeit*, qui veut dire fiabilité, on peut me faire confiance, ce qui est tout autre chose qu'une véridicité abstraite. De même : « Rien d'essentiel n'a été changé, sauf, en quelques endroits, l'ordre des éclaircissements en vue d'un exposé meilleur. » L'allemand ne dit pas exposé meilleur, il dit *Zusammenhang*, la cohérence, ce qui est tout à fait différent. J'ai pu modifier des choses de façon à assurer la cohérence la plus grande, on peut se fier à moi, parce que

c'est vrai, d'une vérité qui est ici essentielle, sinon littérale. La problématique du récit de cas freudien se rapproche curieusement de celle, toute contemporaine, du « roman vrai » ou encore du fameux « mentir vrai » d'Aragon.

Là où Freud se découvre, pour ainsi dire, romancier malgré lui, Akeret veut d'emblée faire « *a narrative or a tale* » ; s'il veut retrouver ses anciens patients et voir ce qu'ils sont devenus après tant d'années, c'est, certes, pour assouvir une curiosité professionnelle, mais autant, et peut-être surtout, pour le *raconter*. Ayant raté son entrée avec son premier livre, il veut que le second soit « de bonne littérature ». Le titre en est important : *Tales*, contes du divan voyageur. Freud demandait, en somme, au récit analytique une fictionnalisation des détails, destinée à brouiller les pistes de la référence, mais, naturellement, préservant l'authenticité du référent. Nous avons remarqué au contraire que, dès le début, Akeret instaurait une pure fiction, une scène entièrement fictive, sans aucun rapport avec la réalité. Lisons la suite.

Vingt-six ans plus tôt, ayant désespérément besoin d'aide et convaincu *that he had come to the wrong person in the wrong place* (l'inverse de l'expression consacrée, *the right person in the right place*), convaincu qu'il était arrivé chez la mauvaise personne au mauvais endroit, Sacha était entré les yeux rougis et l'air égaré dans mon cabinet à New York.

Vingt-six ans plus tôt : exact. Besoin d'aide, yeux rougis, air égaré : absolument exact. Convaincu d'être chez la personne qu'il ne fallait pas là où il ne fallait pas : absolument faux. J'avais d'abord, après la mort de ma mère, été voir un autre analyste, on a eu deux séances ensemble, il ne m'a pas plu. Ensuite, un de mes amis français m'a dit : « Va voir Akeret, j'ai fait trois ans d'analyse avec lui, c'est un type formidable », j'ai suivi son conseil, j'ai tout de suite été séduit et je lui ai demandé d'entrer en analyse avec lui, nous nous sommes serré la main à sa porte et je me souviens, comme si c'était hier, qu'il m'a dit : « *You're like an open text-book, Serge, but you'll be hard to treat.* » Mon cas : sorti d'un manuel, banalement classique, mais dur à traiter. Pourquoi cette distorsion de mes sentiments à son égard?

Dans les délais qui me sont impartis, je ne pourrai pas commenter ligne à ligne, comme je l'ai fait dans mon exemplaire, le récit du cas « Sasha ». Quarante-cinq pages en quarante-cinq minutes, tâche impossible. Je prendrai la première séance, la seconde, je marquerai quelques points forts dans la suite, et finirai par la conclusion. La première séance occupe huit pages du texte, ce qui est beaucoup dans l'économie du récit.

« On n'écrit pas de grand roman sur sa femme ! »

Tels furent les premiers mots que m'adressa Sacha Alexandrovitch, en s'asseyant dans mon cabinet voici tant d'années.

J'ai été plus que surpris, choqué par cette exclamation qu'il me prête : j'arrive chez lui, les yeux rougis, l'air affolé, ce qui m'a amené en analyse, c'est la mort de ma mère, j'étais absolument anéanti et c'était un besoin absolu. Mais le mot qu'il m'attribue me frappe, « *no great novels written* », Akeret place d'emblée *l'écriture* entre nous (d'ailleurs, je suis pour lui sorti d'un *text-book*). En mars 1968, l'écriture d'un grand roman, sur sa femme ou non, était la *dernière* pensée que j'aurais pu avoir, car elle ne correspondait à aucune des émotions ou préoccupations qui étaient miennes à cette époque. L'incongruité d'une telle entrée en matière, de la part d'un homme au bord des larmes et fou de douleur, est renforcée par le caractère proprement « hénaurme » de la tirade qui suit sur une demi-page :

« Clarifions tout entre nous, pour éviter de prendre un faux départ, continua-t-il, je sais ce que vous faites ici, docteur, je sais tout sur vos lobotomies verbales. Vous aimeriez nous réduire tous à être de petits automates heureux, avec des sourires de contentement plaqués sur nos bénignes badigoinces. Heureux avec bobonne et les gosses, avec le traintrain boulot, métro, dodo... »

Ce qui est intraduisible en français : « *They call you shrink, hey doctor Akeret, you would shrink my spirit.* » En américain courant, « *shrink* » est un psy, cette appellation vient de *head-shrinkers*, les Indiens qui, par une méthode spéciale, arrivaient à réduire les têtes de leurs ennemis, dont ils faisaient collection, ces jeux de mots ne sont possibles que par le sens du verbe *to shrink*, réduire, donc le

psy-réducteur de têtes est dans son rôle : « Alors, hein, docteur, vous aimeriez réduire mon esprit, appeler ça de la santé mentale. » J'abrège un peu l'interminable tirade qu'il me prête : « Je vis pour le danger, c'est la flamme qui rend ma vie réelle, qui allume ma chandelle de créativité, *listen carefully, Doctor, I implore you*, le danger est mon élan vital... » « Sacha fit cette tirade hyperlettrée avec une fièvre extraordinaire, en remuant les bras. » Quand j'ai lu ce discours pompeux, je suis resté interloqué. J'ai mis en marge sur mon exemplaire : « Tout cela est un baratin inventé de toutes pièces. » Il ne s'agit plus de fictionnalisation discrète ni même de fiction. Il s'agit tout simplement d'une fantaisie impossible. D'abord, je parle bien anglais, mais ce n'est pas ma langue maternelle, je ne saurais m'exprimer en ce langage à la fois idiomatique et ampoulé. Ensuite, je n'ai jamais eu peur d'être castré par l'expérience analytique, et, encore une fois, les problèmes de la création littéraire étaient à cent lieues de moi en cet instant. Enfin, *live dangerously* m'a parfois été imposé par la vie, mais n'a jamais été ma devise, au contraire. Deux notations curieuses : Akeret a l'air de prendre pour un discours « *hyperliterate* » un galimatias prétentieux. Il se fait appeler *Doctor, Doctor Akeret, Doctor, Doctor*, quatre fois. Or, c'est impossible. Pourquoi ? C'est sur son papier à lettres : Robert U. Akeret *ED.D.* Il est docteur en éducation, comme moi ès lettres. On ne peut pas appeler *docteur* un diplômé en psychologie, pour être appelé docteur, il faut être un *M.D.*, docteur en médecine. Akeret souffre d'un certain complexe, parce qu'aux États-Unis, les analystes qui sont aussi médecins ne pardonnent pas aux autres de ne pas l'être. Akeret se donne à bon compte du *docteur* à travers mon langage supposé, comme il croit « hyperlettrés » les propos absurdes qu'il invente.

J'apparais ensuite physiquement, pas à mon avantage : je parle avec des gesticulations maniaques de mes longs doigts, je plonge mes yeux sombres et intenses dans les siens : « C'était un homme grand, légèrement voûté, les cheveux en broussaille, les joues creusées de sillons, il portait ce qui était à l'époque un pantalon démodé et flottant aux genoux, une chemise bleu foncé, avec les trois boutons du haut ouverts, et une cravate de soie négligemment attachée à son cou. » Bizarre, ces trois boutons ouverts à hauteur du cou, au mois de mars, à New York, dans son cabinet mal chauffé, alors que je souffre de laryngite chronique, mais, passons, je suis « *distracted* », déboussolé, ce qui contraste quand même, de façon peu vraisemblable, avec la maîtrise si affichée du discours... Dernière notation de la première impression :

réputation dans la langue française, mais je n'avais pas prévu qu'il serait un parleur si fascinant en anglais. Sacha était un acteur-né et, comme tous ceux que j'avais déjà traités, probablement narcissique.

Faux : Akeret ne pouvait *savoir* quoi que ce soit dans un domaine culturel dont il est totalement ignorant. Faux encore : si j'avais à l'époque « quelque réputation » comme critique, je n'en avais aucune (et naturellement, c'est ce qui l'intéresse) en tant que romancier, n'ayant publié en 1963 qu'un recueil de nouvelles, *le Jour S*, qui passa presque inaperçu. Faux enfin : je n'ai jamais été, et ne pourrais pas être, un « *spellbinding speaker of English* », un causeur envoûtant en anglais. Un dispositif curieux se met en place, qui augmente mes défauts physiques et moraux, dans la mesure même où il exagère mes qualités littéraires.

On en arrive, au milieu de la séance, au vrai motif de ma visite.

« Pourquoi exactement êtes-vous venu ici ? demandai-je avec bienveillance.

– Parce que je suis mort, répliqua Sacha, en baissant les yeux vers le parquet.

– Mort ?

– Oui. Je suis mort il y a dix jours, j'ai perdu le désir de vivre au moment où ma mère est morte. »

C'est bien ce que je ressentais, quand je suis allé le voir. « Je suis muet, vide, anéanti, je ne sens plus rien, je ne fais plus rien. » Vrai. Je reconnais mes expressions. Et soudain, cette déclaration étrange : « *I cannot write a word*, je ne puis écrire un mot. » De nouveau l'écriture apparaît, son obsession à *lui*, pas la mienne, car à l'époque je ne songeais même pas à écrire. « Je fais semblant de vivre maintenant. » Bizarrement, à l'exactitude de certains propos se mêlent des notations parfaitement fausses, qui ont rapport dès le début à l'écriture et à l'écrivain. « Alors j'attendis que Sacha continue. » Il me fait continuer ainsi : « Comment est-ce que ma mère a pu me faire ça ? comment est-ce qu'elle a pu me laisser seul au monde, son seul fils, elle sait combien je l'aime, elle sait combien j'ai à faire encore de travail, elle aurait pu au moins attendre. »

Je regardais Sacha Alexandrovitch en retenant un sourire d'incrédulité. Cet homme de lettres international de quarante ans parlait comme un gosse gâté de cinq ans. Le « narcissisme » ne semblait plus être une simple hypothèse.

Il est possible que j'aie dit cela, mon but n'étant pas ici d'établir, à la place d'Akeret, ce que j'ai dit, mais de souligner ce que je n'ai *pas* pu dire. Je ne suivrai pas tous les méandres de cette première séance, décidément fort longue, faute de temps. Tout y est un mélange inextricable de détails vrais et de détails faux, dont l'ensemble est calculé pour me rendre de plus en plus *antipathique*. En termes cliniques, le récit du cas est entièrement orienté par un contre-transfert massif et tout-puissant.

D'emblée, dans ce récit, analyste et analysant s'affrontent, c'est la guerre, ils entrent aussitôt en collision. Sur le double terrain moral et intellectuel. Moral :

« Combien de filles ? répétais-je. Deux, trois ?

– Deux, fit Sacha d'un ton sec. Pourquoi, si je puis me permettre de m'enquérir, cette question ?

– La simple curiosité, répliquai-je en haussant les épaules. Vous m'aviez dit que votre mère vous avait laissé tout seul. »

Sacha me fixa d'un regard venimeux.

« Eh, eh, est-ce que je détecte ici un jugement de valeur ? »

Il eut un ricanement sarcastique. « Quel goujat dirait qu'il est seul au monde, quand il a une femme et deux enfants ? » Il fit une pause dramatique. « Je suis précisément ce genre de monstre, *mon cher* ! » Il ajouta : « Je croyais que nous étions dans une zone franche, libre de toutes valeurs. Pas de démons ni d'anges. De simples mortels avec des esprits troublés et des cœurs torturés... Pas de blâme, juste de la compréhension. »

Sacha avait raison, bien sûr ; ma réaction envers lui avait été critique, avait été contaminée par un élément de moralité. Mais je l'avais fait exprès.

Il s'agissait de contrer, dès le début, l'adulation maternelle dont j'avais été l'objet. Le heurt est aussi intellectuel :

Il se pencha sur son siège, ses yeux flamboyants étaient à moins de deux pieds de moi : *they seemed to battle mine for dominance*, ils semblaient se battre avec les miens pour la suprématie.

Cette lutte pour le pouvoir devient même théorique :

« Va pour le monstre, dis-je d'un air dégagé. Aussi longtemps que vous dites réellement la vérité.

– La vérité, oui. Mais pas de vos petits jeux truffés de symboles freudiens. Pas d'interprétation de rêves. Et pas de sornettes sur mon inconscient, de grâce ! »

Les rôles sont bien distribués : du côté d'Akeret, le Surmoi éthique et professionnel; du mien, le mécréant total, en morale comme en psychanalyse, le moi maniaque. Et, naturellement, dépressif. Une fois de plus, la fictionnalisation est ici la fabrication d'un faux : non seulement, dans l'état d'abattement absolu où j'étais juste après la mort de ma mère, j'aurais été incapable d'une telle joute verbale, laquelle est inventée par Akeret pour camper le « personnage » dont il a besoin pour son « conte » (ou compte). Le *mon cher*, dont il se gratifie au passage, sans doute pour faire couleur locale, est une incongruité évidente. Mais il y a plus grave : l'insolent mépris de l'approche freudienne, le refus d'interpréter mes rêves sont des imputations risibles. Ainsi, le premier rêve que je daigne analyser, selon lui, et qui marque un tournant décisif dans ma thérapie, date de 1971 (guerre du Vietnam, un homme utilise du napalm pour tuer des femmes et des enfants). L'interprétation se conclut sur ces mots : « Après six mois, la psychothérapie avait commencé. » Étrange. *Six mois* ? La première séance a eu lieu en mars 1968. En bonne arithmétique, cela devrait faire *trois ans*, avant ma première interprétation d'un rêve, ce qui serait quand même un peu gros. Ces datations contradictoires masquent un fait : dès le 2 avril 1968, j'ai, sur sa demande, consigné tous mes rêves, dont nous avons aussitôt commencé l'analyse, dans un carnet, et j'ai continué pendant des années. Quant au rêve princeps de l'homme au napalm, je ne l'ai jamais fait, j'ai vérifié. C'est lui qui l'a fait à ma place !

Le « monstre », que je me vante d'être, ne doit pas seulement afficher une arrogance insupportable; il doit devenir franchement odieux. (Ce qui est d'autant plus remarquable que tous les personnages des autres cas sont des plus sympathiques.) Nous y voilà, à propos de ma chère santé :

« J'étais un enfant délicat, poursuit Sacha, mon estomac était perpétuellement dérangé, de sorte que maman a inventé un régime spécial pour moi, et elle cuisait dans une poêle en téflon. Je possède encore cette poêle, ma femme Janet y fait encore la cuisine. Pendant la guerre, quand nous avons dû nous cacher, il est devenu difficile pour maman de m'assurer le régime convenable. »

Et voici le commentaire de l'analyste :

Ainsi, c'est de cette façon incroyablement surprenante que Sacha introduisit le fait que sa famille avait passé deux ans en clandestinité dans un grenier sans fenêtre à Paris, pendant l'occupation allemande. *As a footnote, en appendice à ses besoins diététiques spéciaux!* (souligné dans le texte). L'implication évidente était que l'une des plus grandes victimes de la Seconde Guerre mondiale était l'estomac délicat du jeune Sacha Alexandrovitch. L'étendue même du narcissisme de cet homme était certes impressionnante.

L'étendue même de la malveillance, de la méchanceté du mensonge me soulève le cœur. Qu'Akeret m'abîme constamment le portrait, passe encore – mais touche pas à ma guerre ! Là mon sang n'a fait qu'un tour. Nous sommes dans la tromperie pure et simple, et, en cas pareil, *inadmissible*. La fameuse poêle en téflon, ma mère a dû s'en servir, en effet, mais... en 1958 ! Depuis 1957, j'avais des problèmes de digestion aux États-Unis, et, avant de revenir en France, j'avais demandé à ma mère de m'acheter une de ces poêles où l'on pouvait cuire sans matières grasses, qui avaient juste fait leur apparition. Akeret reprend cet épisode qui m'est arrivé quand j'avais trente ans et il le place dans l'enfance, pendant la guerre, dans l'unique but de me discréditer. Il en rajoute, deux ans dans un grenier sans fenêtre, non, neuf mois caché dans un pavillon avec fenêtre, mais dont je ne pouvais franchir la porte, cela me suffit. Et le problème dont mon estomac souffrait à cette époque n'était pas de ne pas avoir une poêle en téflon qui n'existait pas, mais c'était de n'avoir rien à mettre dedans, ce qui est un tout autre problème. Le direct à l'estomac avait été, longtemps avant notre retraite nécessaire, administré par les mesures antisémites, l'étoile jaune, les rafles, la menace quotidienne d'arrestation et de déportation. Le mensonge délibéré d'Akeret sur un point aussi sensible est inexcusable. Mais s'il n'a pas d'excuse, il doit avoir une cause. Elle va se révéler peu à peu et, si l'on peut dire, dans toute sa naïveté.

Car, en pleine plongée aux souvenirs d'enfance, voici que reparaît inopinément, pour clore cette première séance, décidément bien longue, la « littérature », dans les termes mêmes où elle l'avait ouverte. « Sacha sortit premier de sa promotion à l'École Normale Supérieure et commença sa carrière universitaire dans les grands auteurs classiques et la littérature. » Faux de nouveau : je ne suis jamais entré ni sorti premier, j'ai étudié la philosophie, puis l'anglais. Mais Akeret a besoin de la *littérature* pour continuer non pas *mon*, mais *son* histoire.

« Avec la littérature vinrent les belles femmes, dit Sacha, ses yeux sombres étincelant. Les deux ont été inéluctablement liées depuis dans ma vie. Leurs visages sont mes mots; mes mots sont leurs visages. *Une belle phrase, une belle visage.* (Sic. En italiques dans le texte) D'abord, j'ai dévoré les femmes, puis je les ai recrées sur le papier. Mon cœur passionné est mon inspiration, mon pénis érigé ma plume. »

Une fois de plus, l'ordre chronologique, que, selon Freud, il incombe à l'analyste de rétablir, est perverti. Au début de ma carrière (1954-55), où j'ai seulement *enseigné* la littérature, anglaise, puis française, il m'en fait déjà un *producteur actif*, mêlant inextricablement écriture et vie amoureuse (en un français dont rougirait un lycéen américain !), avec des termes qui me sont venus sous la plume (« mon pénis impénitent fait plume ») en rédigeant *Fils* dans les années 75-76 ! Là-dessus, je, ou plutôt Sacha, car c'est un personnage de fiction dans lequel je ne me reconnais pas, passe, par une prodigieuse métamorphose, en un instant de la phase dépressive à la super-manie érotomane et se lance dans le récit détaillé et obscène de son premier amour avec une étudiante en médecine roumaine. J'y reviendrai. Je note ici que cette histoire est totalement fictive, que jamais je ne me serais exprimé en un américain aussi idiomatique que vulgaire, que je ne parle jamais ainsi des femmes, que la scène qu'Akeret invente est grotesque (assis près d'une étudiante en médecine, à la Coupole – naturellement –, en train de lire un manuel d'anatomie à la section cœur, je ne trouve rien de plus astucieux à faire qu'à me dépoitrailler en ouvrant brusquement ma chemise et en lui offrant le mien – de cœur !), que cette vision de l'amour à la française ne peut venir que d'un Américain littérairement autant que grammaticalement illettré. Et précisément, de lettres, il est aussitôt question pour conclure – enfin – cette première séance. Akeret regarde sa montre, Sacha le voit consulter sa montre (pourquoi inventer une montre, quand il y avait, bien en évidence sur le premier rayon de la bibliothèque, une pendule?) :

Je me levai soudainement et me dirigeai vers la porte de mon cabinet. « La prochaine fois », dis-je. Le visage de Sacha s'empourpra, ses yeux lui sortirent des orbites. Il resta assis. « *On n'écrit pas de grand roman sur sa femme !* » hurla-t-il.

« Je sais », je sais, dis-je d'une voix fatiguée, en ouvrant la porte de mon bureau. « Toutes les familles heureuses sont les mêmes, pas vrai? » Le visage de Sacha s'allongea. En cet instant toute la vitalité, l'intensité, tout le charme en avaient disparu. Sacha se leva et sortit, en me regardant à peine.

Victoire donc de l'analyste, en tout cas, point marqué par lui.

A y regarder de plus près, cependant, ce qui clôt le bec à Sacha, « toutes les familles heureuses sont les mêmes », c'est Tolstoï, car il s'agit d'une citation sciemment faite par l'analyste, qui s'en explique : les patients souffrant de troubles caractériels narcissiques « sont aisément blessés et enclins à une extrême envie » : en interrompant le raconteur avec brusquerie, non seulement, ce dernier est touché au point sensible, car il penserait sûrement avoir été ennuyeux, mais, par sa citation d'*Anna Karénine*, l'analyste « compare de façon désobligeante Sacha à l'un des géants littéraires que ce romancier franco-russe enviait sûrement ». Ce « sûrement » (*surely*) deux fois répété montre la certitude de l'analyste, née d'une longue pratique. Cette belle certitude, pourtant, est à côté de la plaque, en ce qui me concerne : la jalousie amoureuse, il m'est arrivé de la connaître, à l'occasion; l'*envie* jamais. Ce sentiment m'est totalement étranger, dans tous les domaines. Dans le domaine littéraire en particulier, j'ai une admiration fervente et comme une gratitude personnelle pour les grands auteurs : je les enseigne, parce qu'à chaque fois, de façon sans cesse renouvelée, ils m'enseignent. Si Akeret l'avait prononcée, la citation de Tolstoï, loin de m'accabler, m'aurait enchanté par sa frappe ironique, comme m'enchantent les maximes de La Rochefoucauld. Mais, de même que le reste de la séance, tout ici est controuvé : je n'ai jamais parlé de *great novels*, au début ou à la fin, je ne suis pas sorti d'un air offensé, à la porte nous nous sommes serré la main, et c'est là qu'il m'a dit que j'étais comme un cas tiré d'un manuel (*text-book*), mais que je serais dur à soigner.

Le récit du cas, je pourrais continuer à le démonter pièce par pièce et à démontrer que le processus de distorsion obéit à un *principe de rétorsion*. Faute de temps, je sacrifierai l'étude du processus à celle du principe. Le processus narratif, qui pour Freud comportait une part nécessaire de fictionnalisation, mais respectait la fiabilité, va ici de fiction en fictivité, de fictivité en falsification, de falsification en tromperie, de tromperie en mensonge délibérément hostile. Pourquoi ? Akeret m'a dit, lorsque nous avons dîné ensemble à Paris, après la seconde séance dans mon appartement : « Au fond, mon livre *is a clinical autobiography*. » Par là, il entendait son autobiographie en tant que clinicien. Mais il s'agit, en fait, de son *cas clinique*. La citation de *l'Ordinaire du psychanalyste*, que nous avons faite en introduction, est incomplète :

On n'est pas très intelligent quand on écrit sur un cas dans lequel on se dévoile soi-même en tant qu'analyste.

Il faudrait ajouter que l'analyste s'y dévoile, pas seulement comme praticien, mais comme *sujet* de l'analyse, au moins autant que le patient. L'analyse est un étrange instrument : arme à double tranchant, ou serpent qui se mord la queue. Le discours de l'analyste peut toujours être à son tour analysé.

Commençons par ce qu'Akeret décrit comme notre dernière séance, avant notre rencontre à Paris seize ans plus tard :

A la fin de notre dernière séance, Sacha me prit dans ses bras et m'embrassa sur les deux joues : « Au nom des livres, je vous remercie. »

Les deux livres qu'il me prête alors, l'un sur un mari qui retrouve devant sa porte la tête de sa femme décapitée, l'autre sur un écrivain qui s'aperçoit qu'ayant écrit sa vie, il n'existe plus, je ne les ai jamais écrits et il ne me serait pas venu à l'esprit de le faire ! Les livres, comme les rêves, qu'il m'attribue sont toujours de pures inventions. Mais la scène fictive se réfère à une scène réelle, qui eut

bien lieu à la fin de l'analyse, et dont il parle dans la première lettre que j'ai citée : je ne sais pas si je l'ai embrassé sur les joues, mais je lui ai remis un exemplaire de mon livre, qui venait d'être publié, *Fils*. Akeret m'a alors déclaré : « *It's a gift !* » Ce qui, en anglais, veut dire : « C'est un cadeau ! » Mais Akeret est d'origine germanophone et, en allemand, *Gift*, c'est du poison. Le cadeau empoisonné ! Doublement empoisonné : nous avons fait un échange, au début de la cure, une séance enregistrée avec moi pour servir à l'un de ses livres, contre mon utilisation de lui comme personnage de mon propre ouvrage en cours. Résultat : il se sent frustré, parce qu'il ne peut pas lire mon œuvre, moi, frustré, quand je lis la sienne, car elle est si médiocre qu'elle a été bientôt pilonnée, et Philippe Lejeune, le plus fin limier littéraire que je connaisse, n'a pu s'en procurer un exemplaire à New York. D'ailleurs, Akeret lui-même a reconnu que le chapitre qu'il me consacrait dans *Not by words alone* (1972) était très mauvais. Sur quoi, l'analyse, qui avait failli se rompre à ce propos, s'est poursuivie. Maintenant, avec les *Contes du divan volant* et le cas de « Sacha la bête », lesquels, ne l'oublions pas, doivent constituer « *a fine literary read* », de la bonne littérature, Akeret croit tenir sa revanche et sur lui-même et sur moi.

Car il s'agit bien d'une revanche. Akeret sait que *Fils* est devenu une œuvre reconnue, existe en poche, tandis que son propre ouvrage passait à la trappe. Qui dit revanche implique d'emblée une *rivalité*. D'emblée aussi, cette rivalité tourne autour de l'écriture. Naturellement, la question dépasse le « cas Akeret » : elle touche aux rapports ambivalents déjà chez Freud de la psychanalyse et de la littérature, à leur secrète concurrence et connivence, au paradoxe si bien souligné par l'analyste Victor Smirnoff : « Dans un métier qui est essentiellement *affaire de parole*, l'écriture, reconnaissons-le, tient le haut du pavé. » La raison donnée serait que, « pour que les idées puissent se muer en théorie, il faut en passer par *l'acte d'écrire* ». Certes, Derrida a fort bien exposé cela dans sa *Grammatologie*. Mais il y a plus : Freud, nous l'avons vu, s'étonnait, sans en être trop affecté, que ses « observations de malades se lisent comme des romans » ; et ce que Freud faisait semblant de ne pas vouloir, Akeret, lui, en a le plus vif désir : « Si, comme je l'espère, ce livre se lit comme un roman... » Il y aurait là matière à une longue étude. Je me restreindrai au cas Akeret, sans guillemets. Une phrase clé définit dès le début les positions des actants : « Sacha était né à

Paris en 1928, l'année même où je suis né à Zurich. » La position gémellaire est à la fois extrêmement complexante et terriblement simple : pour avoir le cas Akeret, il suffit de retourner et d'inverser le cas Sacha, puisque aussi bien ils sont construits en miroir. Ainsi, l'« envie », symptomatique, selon Akeret, des désordres narcissiques caractériels, et qui est « sûrement » la mienne, lorsqu'il laisse astucieusement tomber l'allusion à Tolstoï, est naturellement *la sienne*, à mon endroit, mais aussi à l'égard d'autres analystes, comme Lindner, qui savent écrire. *L'écriture* qui ouvre et clôt la première séance, comme elle ouvre et clôt le chapitre entier, occupe, je l'ai montré en détail, tout l'espace de cette rencontre initiale, de la façon la plus incongrue. « *I cannot write a word* » : ne pas pouvoir écrire un mot, ce fameux *writer's block*, ce blocage de l'écrivain, qui aurait été un de mes plus puissants motifs pour entrer en analyse, n'a jamais été le mien, c'est *le sien*. Ou bien je ne suis pas en situation d'écriture, comme c'était le cas à la mort de ma mère, et je n'ai aucun désir d'écrire. Ou j'ai besoin et envie d'écrire, et je n'ai jamais connu de « blocage ». Le « bloqué », c'est *lui*, et lorsqu'il me fait dire que je ne peux pas écrire un mot, c'est littéralement à *lui* que la remarque s'applique. En effet, après avoir lu ses *Tales* au printemps 95, à New York, juste avant mon retour en France, j'ai décroché mon téléphone et pendant au moins deux heures, déversé tout ce que je pensais de son livre, et sur un ton plus vif que dans la présente communication, en le commentant page à page. A la fin, d'une voix penaude, il m'a dit : « *Serge, did you see the acknowledgments at the end ?* » Non, je n'avais pas lu les « remerciements », j'ai rapidement feuilleté les dernières pages où ils se cachaient :

Si, comme je l'espère, ce livre se lit comme un roman, c'est à cause du fait que mes notes, mes interviews, mes souvenirs et mes séances d'analyse ont été transformés en récit par mon ami et collègue, Daniel Martin Klein, romancier.

« *I cannot write a word* » : le pseudo-Sacha lui tend le miroir où il s'aperçoit. Akeret est un impuissant de la plume, il a toujours besoin d'un autre pour écrire à sa place. Cela avait été déjà le cas pour son livre précédent, *Not by words alone*, au titre ambigu : « Pas seulement avec des mots », proclamation de l'analyste. « Avec les mots pas tout seul », aveu du faux écrivain.

Mais ce livre, qui « se lit comme un roman » et qu'il n'est pas capable d'écrire seul, qu'est-ce au juste ? Une curieuse formule de sa deuxième lettre du printemps 94 me revient : « j'étais devenu Serge

», et une autre, de la lettre qui avait accompagné l'envoi de son livre : « j'ai utilisé de l'autofiction avec ta "maîtresse" ». Le singulier (car de maîtresses, il m'en prête plusieurs) m'avait intrigué. *Ma* « maîtresse » ne peut être ici que *l'autofiction elle-même*, liée par synecdoque aux femmes, que « Sacha » « dévore », pour « les recréer sur le papier ». La « *clinical autobiography* » dont il rêve serait le geste parallèle de digérer ses patients pour se restituer comme analyste, et, au-delà de la figure de l'analyste, comme homme. Souvenons-nous de la mise en scène préliminaire, Freud-Kerouac, *On the road*, hippie en monospace avec armes et bagages de l'analyste routard, magnéto, dossiers, sans oublier la guitare ! Aussi dit-il dans sa première lettre qu'il se sent toujours frustré par le livre que j'ai écrit en français, *Fils*, frustré de ne pas pouvoir le lire, mais surtout *l'écrire* (mon-son livre, le nôtre, mais signé d'un seul). Il y a là, bien évidemment, de quoi me haïr et il me *haït*. Quand il déclare que mon cas sera « *the climax of my book* », c'est, en effet, l'apogée de sa jouissance, mais je le fais jouir, au sens où l'on reçoit un coup de marteau sur les doigts. Le regard venimeux (*venomous*) qu'il m'attribue dès notre contact initial, c'est celui qu'il jette sur moi. J'ai fait la liste des déformations tendancieuses et malveillantes de la première séance, telle qu'il la réinvente après coup. Je pourrais continuer indéfiniment. Le récit mélange événements, lieux, dates, femmes même, toujours à mon détriment. Ce méli-mélo abracadabrant, digne d'un roman de gare, ne contrevient pas seulement au devoir de l'analyste de rétablir la chronologie et l'enchaînement des « histoires de malades », précisément brouillées par la pathologie sous-jacente, mais il va jusqu'à trahir la déontologie professionnelle la plus stricte, en révélant par des détails indubitables l'identité du patient. Il ne doit pas y avoir beaucoup d'écrivains français avec un nom russe qui ont écrit un livre sur Proust et créé un type de récit appelé « autofiction » !

Cette haine qu'Akeret éprouve à mon égard, je ne l'induis ni ne la déduis pas, elle éclate ouvertement dans le texte, et de la façon la plus choquante. A propos d'autofiction, justement. Lors de notre dernier entretien parisien, qui a lieu dans mon appartement, mais qu'il situe, nous l'avons vu, à la terrasse des Deux Magots pour l'« effet », je lui raconte l'histoire du *Livre brisé*. Il n'a pas même l'esprit de me faire remarquer qu'après tout, on peut écrire un roman sur sa femme ! Par contre, il me fait dire que la mort de celle qu'il appelle Maria (et qu'il mélange avec Rachel, quand ce n'est pas avec une autre) était un suicide.

– Personne ne sait. » Sacha haussa les épaules. « Son sang était plein d'alcool, assez pour la tuer. Mais j'ai dit que c'était un suicide dans le roman, malgré tout.

– Pourquoi ? »

Sacha haussa de nouveau les épaules. « Parce que cela paraissait juste, dit-il. Parce qu'un suicide correspondait à la culpabilité que je ressentais. Cela convenait mieux littérairement. »

Une fois de plus (cette fois, c'est la flèche du Parthe), il s'agit d'une conversation entièrement fabriquée, pour me rendre tout à fait odieux. Je n'ai évidemment *jamaïs* pu dire cela, puisque, dans *le Livre brisé*, si je suis hanté par la notion de suicide, c'est pour la récuser, la repousser de toutes mes forces. Me faire déclarer que j'ai *choisi* le suicide pour des raisons d'ordre littéraire est une monstruosité. Mais cette monstruosité prend sens, du fait qu'elle permet légitimement de laisser éclater la haine rentrée de l'analyste :

A ce moment, toute la répulsion que j'avais retenue, depuis toujours retenue pour des raisons *professionnelles*, jaillit à l'intérieur de moi-même.

Cette haine était déjà là, exprimée sans ambages dès la deuxième séance :

Pendant quelques instants, je ne vis plus ce monstre vil, exagérant son importance, obsédé de femmes.

Nous sommes loin de la remarque de Freud, à la fin des *Études sur l'hystérie* : « Je ne saurais m'imaginer étudiant, dans le détail, le mécanisme psychique d'une hystérie chez un sujet qui me semblerait méprisable et répugnant et qui, une fois mieux connu, s'avérerait incapable d'inspirer quelque sympathie humaine. » Le paradoxe est que, parmi ses « patients les plus mémorables », qu'Akeret revisite après tant d'années, je suis celui qu'il garde pour la bonne bouche, qui a eu le plus d'« impact » sur lui. C'est qu'aucun des autres patients ne peut être ce *double maléfique*, qu'il s'agit de rejeter, pour garder une bonne conscience et une bonne opinion de soi intacts.

Dans la rivalité gémellaire qui nous lie l'un à l'autre, Akeret a perçu d'emblée la « lutte pour la domination », destinée à devenir l'essence de nos relations non seulement transférentielles, mais *réelles* (Akeret est le premier à souligner la réalité des sentiments en jeu dans les phénomènes de « transfert »). Le champ de bataille primordial est l'écriture, chacun voulant dès le début « faire un livre » en se servant de l'autre, c'est-à-dire à ses dépens. Et l'écriture est plus précisément ici *l'écriture de soi*, projet qui traverse tous mes livres, mais aussi, à leur façon, les siens. Car ils sont hantés par le besoin d'autobiographie, le désir de se raconter, en tant qu'analyste, bien sûr, mais aussi en tant qu'homme. C'est en lisant ses ouvrages que je me suis rendu compte de l'étendue d'une configuration conflictuelle, englobant, au-delà de l'écriture, les domaines de l'affectivité infantine et sexuelle. Dans nos enfances respectives, le problème fondamental est le rapport à la mère. Les pages préliminaires de *Not by words alone* relatent que le plus grand choc traumatique de son existence, et qui a sans doute poussé Akeret à devenir analyste, lui est arrivé à l'âge de trois ans. Il avait contracté une forme de tuberculose pulmonaire (autre parallèle entre nous) et la Suisse étant le paradis des sanas, il avait été immédiatement placé dans l'un de ces établissements. Sa mère, artiste lyrique de langue allemande, lui avait promis : « Je viendrai te voir tous les soirs. » Et, dit-il, « elle n'est jamais venue. Pendant six mois, je l'ai attendue, en vain, cela a été la plus grande catastrophe de ma vie. » Moi, à chaque séance, je lui racontais en long et en large la perte atroce d'un absolu maternel, je lui débitais le flot continu d'un amour passionnel, accroché aux moindres détails : à table, « tu n'as pas assez mangé, mon petit, reprends-en encore un peu, pour me faire plaisir » ; avant de sortir, « as-tu bien ton portefeuille, tes clés, ton mouchoir, tu ferais mieux de prendre un parapluie, il risque de pleuvoir... » Amour qui n'est pas seulement obsession, mais sortilège : Akeret le reconnaît lui-même (avec envie), ma mère savait doter les faits et gestes de l'existence d'une aura magique. Moi, mon drame, j'ai eu trop de mère, j'ai demandé à chaque femme que j'ai connue d'être ma mère. Ma névrose. Mais lui, il n'en avait pas eu du tout, de mère. Il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'il éprouvait, quand, à longueur de séances et d'années, je déversais mon trop-plein de mère dans son non-mère.

Il y avait déjà là de quoi me détester et, en effet, dès le récit de la deuxième séance, il se venge. Il « tue » ma mère. Dès le début, je me mets à parler femmes. « Il a déjà oublié sa mère », ose-t-il perfidement écrire. J'avais eu une violente passion pour une jeune femme tchèque, que j'avais rencontrée l'été 66, revue l'été 67, et dont, en mars 68, je n'avais aucune nouvelle. Il me fait dire : « Je suis amoureux, profondément, passionnément, j'en délire, je ne me suis jamais senti plus vivant. » Et il me fait dire cela *quinze jours* à peine après avoir été anéanti par la mort et l'enterrement de ma mère, alors que je ne pouvais ni me lever ni bouger à mon réveil sans un incroyable effort, alors que j'étais dans un état d'abattement quasi cataleptique, qui m'a conduit, par impossibilité de vivre, en analyse ! Un vrai coup de poignard dans le dos, mais l'intéressant ici est de relever à quelle fin. Je lis avec un étonnement croissant son texte : « *Her name is Eva.* » je n'ai jamais connu d'Eva, mais j'ai moi-même dû changer certains prénoms de femmes dans mes livres. « *She is from Stockholm* », je n'ai jamais eu de Suédoise dans ma vie, mais si cela peut lui faire plaisir. Justement c'est la nature même de ce plaisir qui peu à peu se dévoile. « *All fire and ice*, tout feu tout glace, une déesse. Je l'ai rencontrée à Paris en août dernier à un congrès de littérature comparée. C'est une experte de Strindberg. Mon Dieu, Strindberg ! Eva cite des passages entiers du *Songe* pendant qu'on est au lit, les récite en suédois. » J'avoue, à ma honte, que je ne connais pour ainsi dire pas le dramaturge suédois, pas plus que je n'ai aimé de Suédoise. Mais je cite le texte en anglais : « *While I run my hands over her magnificent rump, while I ski those Sweedish Alps* », je sursaute, « pendant que je passe les mains sur cette croupe magnifique, pendant que je fais du ski sur ces Alpes suédoises ». Moi, je n'ai jamais touché une paire de skis de ma vie, il me serait impossible de m'exprimer ainsi. Mais qui fait du ski dans les Alpes ? C'est, bien sûr, un Suisse ! Akeret a le culot de projeter ses fantasmes érotiques à lui dans les miens ! Mieux, il se sert de ma vie censément dissolue pour se faire à travers moi tout un cinéma pervers, il m'utilise pour ses « jetons de mate ». Déjà, au cours de la première séance, il me fait dire des choses extraordinaires à propos de mon endocrinologue « roumaine » : « J'adorais être étendu de tout mon long sur le lit comme un cadavre et la laisser me tripoter de ses mains fortes et soyeuses. » Ah, ça non, ce n'est absolument pas mon « truc ». Ce qui suit est encore moins dans mes goûts : « *Chew her stockings off her long legs, suck her juices from her succulent quim* », « arracher ses bas de ses longues jambes avec mes dents, sucer les jus de son con succulent ». Trois fois non, je ne suis pas un mordu (si j'ose dire) du cunnilingue. L'analyste ici se fait jouir par des mises en scènes érotiques qui lui sont propres, et qui sont à

l'opposé des miennes. Qui plus est, il se prend pour un écrivain en me prêtant un langage à la fois précieux et obscène, qui n'est pas le mien dans la conversation et qui confine au grotesque : « *Make the endocrinologist's hormones flow like the Volga. The vulgar Volga ! The voluptuous vulva ! Ha !* » Vulgaire, certes, mais sans être un instant voluptueux, tel est bien le style « Akeret » (rédigé par un autre, mais endossé par lui).

Qu'est-ce qui peut motiver ce pur fatras ? Le reste du « récit de cas » est à l'avenant : tous les détails (sans exception), concernant les personnages féminins et mes relations avec eux, sont faux, parce qu'entièrement *faussés*. La raison en est la même qu'avec ma mère : *l'envie*. L'Autre en miroir. J'ai raconté, dans *Un amour de soi*, comment j'ai été partagé des années entre ma première femme et une autre qui aspirait à prendre sa succession, et comment j'ai fini à contre-cœur par divorcer (Akeret moralise l'histoire : chez lui, c'est ma femme qui décide d'un seul coup de divorcer d'avec un si affreux bonhomme !) Or, en veine de confession, toujours dans son livre précédent, Akeret relate une liaison passionnelle, mais qu'il a eu le courage de rompre, en songeant à ses enfants, sa famille. Il est resté avec sa femme et il lui dédie même son nouvel ouvrage. Seulement, cela n'a pas suffi à éteindre ses désirs pour le beau sexe. Je me souviens d'une scène qui m'a frappé à l'époque. Avant moi, il y avait une patiente, qui laissait accroché son manteau dans la salle d'attente (geste, bien sûr, qui pourrait être, lui aussi, analysé !) et, chaque fois qu'elle venait le reprendre, j'étais ébloui par sa blonde beauté. Un jour, Akeret m'a demandé, avant même que notre séance ne commence : « *How would you like, Serge, to have such a woman put her arms around your neck and tell you : " Robert, you're the only man who ever understood me " ?* » Comment j'aurais aimé qu'une femme pareille me passe les bras autour du cou et me dise que je suis le seul homme à l'avoir jamais comprise ? Je me rappelle ma réponse : « *That's your problem, not mine.* » C'était son problème à lui, pas le mien. Moi, si une femme me plaisait, je pouvais foncer, lui pas. Cette différence, réitérée sur des années, où j'étais dans ce domaine alors très actif, a forcément été là où le bât (ou l'ébat) le blesse.

Un récit de cas est fait pour révéler et fonder une vérité théorique. Quelle vérité Akeret cherchait-il et a-t-il trouvée, en revisitant le cas Sacha ? Quatre pages sont consacrées à cette question, à la suite de la « première séance ». Le thérapeute n'y va pas par quatre chemins : « La liste des génies créateurs mentalement instables n'a fait que croître au cours des ans. » Et de citer Beethoven et Schumann, Van Gogh et Tolstoï, *et alii*. Est-ce qu'au fond de sa propre attitude et de celle de ses collègues, à commencer par Freud, il n'y a pas « un dessein conservateur sous-jacent de promouvoir les valeurs de l'ordinaire (*ordinariness*) chez nos patients, parce que " se porter aux extrêmes " est préjudiciable à la santé mentale » ? Et Akeret reconnaît que telle était bien l'orientation initiale qu'il entendait donner à la cure : « Je croyais que l'un de mes buts essentiels allait être de donner à Sacha Alexandrovitch assez de confiance pour être un mortel ordinaire. » Il imagine aussitôt l'objection de « Sacha » : la souffrance vaut la peine si elle produit du grand art, car le grand art a une valeur transcendante. « Comparé à cela, une vie heureuse et satisfaisante était peu de chose, ce " peu de chose " que la psychothérapie tend ardemment à promouvoir. » Art vs équilibre : tel était le terrain qu'il lui fallait explorer avec circonspection. L'intérêt théorique dissimule (comme toujours) un intérêt personnel : la vie « heureuse et satisfaisante », mais artistiquement improductive, qui est la sienne, se trouve contestée par la vie malheureuse et déréglée, mais éventuellement créatrice, qui est la mienne. Si l'on veut, notre position en miroir, comme sujets de l'analyse, met finalement en jeu son objet. Du coup Akeret fait bien les choses : avec « Sacha », il se donne son grand homme. Le *selfaggrandizement*, l'importance excessive que mon désordre narcissique m'attribue, c'est lui qui va me le conférer, en le multipliant au centuple. « Romancier et critique de quelque réputation » au début, je suis vite propulsé « homme de lettres international », et puis, à la parution de *la Bête (Fils sans doute)*, me voilà bombardé « génie » (excusez du peu) ! Avec une naïveté touchante, Akeret projette, une fois de plus, sur moi son rêve de succès *made in USA* : lectures en prépublication par des collègues et des critiques, confirmant le jugement de l'éditeur, droits de traduction déjà vendus en quatre langues (Akeret m'avait dit avec fierté que ses *Tales* allaient être traduits en hollandais !), alors que mon type d'écriture rend ma fiction pratiquement intraduisible... J'en passe, et des meilleures, pour arriver à ce qu'on appelle en anglais le *grand finale*. Nous revoilà à Saint-Germain-des-Prés, assis aux Deux Magots, au terme de notre unique entretien en 1994 (au lieu de deux longues séances chez moi). Je suis visiblement accaparé par mon extraordinaire succès. « Je remarquai

que les clients tout autour de nous à la terrasse avaient levé les yeux quand Sacha était arrivé. Certains faisaient des signes de tête et souriaient. Sacha répondait par des signes de tête plutôt guindés. » Je parle six sept fois de mes apparitions à la télévision en deux pages ! Juste à la fin, une ravissante jeune fille se précipite vers Sacha pour lui faire dédicacer son dernier livre. Telle est l'idée que se fait un Américain d'aujourd'hui de la célébrité littéraire en France : me voilà redevenu Sartre en 1945 !

Naturellement, il y a un prix à payer : ce qu'il me donne d'une main, il le reprend aussitôt de l'autre. Causeur « fascinant », mini-Wilde en anglais, écrivain « de génie », pseudo-Sartre en français, Akeret ne me porte au pinacle que pour me ravalier plus bas que terre. Je suis d'abord physiquement répugnant. Si la première séance me montre le visage défait, fagoté comme l'as de pique, la dernière entrevue est encore pire : il a du mal à me reconnaître, tellement je suis amoché. En marchant vers sa table, je traîne les pieds, je m'assieds à sa table « avec une difficulté évidente ». « Ce que je voyais était un homme voûté aux cheveux gris, avec une aide auditive en plastique qui saillait hors de l'oreille droite. » Je vous prends ici même à témoin : ma prothèse intracanal est invisible, elle m'a coûté assez cher pour cela ! Quant à la marche, je fais encore, heureusement, mes deux heures par jour. Le souci de me dénigrer par ces mensonges est à la fois évident et problématique. Qu'Akeret me rabaisse sans cesse sur le plan moral, nous en avons eu maint exemple, mais pourquoi le faire aussi lourdement sur le plan physique ? Akeret, en me revoyant, se rappelle qu'il a le même âge, ce qu'il avait oublié, car, lui, il ne sent pas son âge. Il est en pleine forme. Il n'y a qu'à regarder sa photo sur la quatrième de couverture. Son premier livre, en 1972, montrait au dos de la jaquette un homme jeune qui découvrait ses dents, les cheveux un peu clairsemés, il avait l'air bêta, mais sympathique. En 1994, voilà l'analyste en personnage d'Hemingway, l'air crâne, ayant pris la précaution de se couvrir le chef d'une casquette de marin, le sourire non plus nigaud mais conquérant, avec une carrure qui lui permettrait de jouer dans un film avec Humphrey Bogart, rayonnant de jeunesse. Un de ces grands costauds américains qui aiment le grand air, pas un de ces Français qui se bécotent et s'exhibent dans la rue ou qui, comme moi, ont l'air sénile et débile. Dans notre longue « lutte pour la domination » qui nous oppose l'un à l'autre, physiquement au moins, il me bat à plate couture.

Littérairement, il est k.o. Il tient donc ici sa revanche. Mais elle va être plus subtile encore, elle va, sous le « génie » et la « célébrité » qu'il me déverse sur la tête, m'atteindre, sur le plan littéraire aussi,

au plus vif. Car rien n'a changé en moi sur ce plan-là. Après l'« extraordinaire succès » de *la Bête*, Sacha a fait une cruelle découverte, qui, brusquement et brutalement, le fait sombrer dans une dépression : en analysant un rêve qu'il vient d'avoir (entièrement controuvé, une fois de plus), il se rend compte que sa réussite littéraire même l'a *anéanti*, que, sous les mots, *il n'existe plus*. « Savez-vous ce que j'ai trouvé derrière cet écran de mots merveilleux ? Une personne qui n'a jamais existé. Une pseudo-vie. *La mienne !* » Du même coup, Akeret tient la conclusion du « cas Sacha » et la réponse à la question « théorique » qui sous-tendait son enquête dès le début :

En un sens fondamental et existentiel, Sacha avait sacrifié sa vie à son art. Son livre sur sa vie était plus réel pour lui que la vie qui l'avait inspiré. Au bout du compte, l'extase et les tourments de ses liaisons amoureuses n'étaient rien de plus que des lettres sur une page. Il éprouvait tout ce qui lui arrivait dans sa vie comme une histoire; même la thérapie de profondeur à laquelle nous avons travaillé était une partie de cette histoire, lui fournissait un « matériau ». De sorte qu'à la fin il n'y avait plus de substance, plus de vie réelle derrière les mots. A la fin l'auteur de son roman autobiographique n'existait pas.

Tel était le revers du problème de l'art vs santé mentale.

Cent ans après Mallarmé, Akeret me fait découvrir, dans le rêve qu'il invente pour ce propos, la fameuse « disparition élocutoire du poète » ! Merci, je sais. Un livre sur une vie reste un livre et n'est pas « une vie ». Les mots sont les mots, et s'ils désignent les choses, c'est sans jamais se confondre avec elles, en leur absence précisément. De même l'auteur est par définition absent de son texte, au bout, au loin, à l'horizon, mais jamais *dedans*. Akeret n'a rien compris : loin d'être « déprimé » par cette constatation élémentaire, au point d'en « pleurer » (!), c'est, au contraire, cette découverte *jubilatoire* qui m'a fait basculer d'une autobiographie, qui, dans mon cas, n'eût eu aucun intérêt, à l'autofiction, réinvention de l'existence dans le registre strict du langage, confiant, comme je l'ai dit jadis, « le langage d'une aventure à l'aventure du langage ». Que ma vie soit, pour qu'un texte en naisse, qui a sa vie à lui, grâce au lecteur. Mais ma propre vie n'en est nullement annihilée, plutôt *redoublée* (et multipliée par toutes les lectures possibles). Évidemment, on en revient toujours à cet échange entre nous, Akeret n'est pas content que sa « *depth therapy* » ait été un matériau pour l'écrivain, tandis que lui se réservait le droit d'en faire sa matière comme analyste. Ma vie a ses béances, ses vides, ses fêlures, ses manques (sans quoi je n'aurais jamais eu

besoin d'entrer en analyse), mais si elle est faite « pour aboutir à un beau livre », Mallarmé encore, il ne faut pas oublier le malicieux sourire du poète reconduisant Jules Huret à sa porte. Pour qu'il y ait aboutissement, il faut un point de départ vivant, vibrant. Et qui ne se volatilise nullement à l'arrivée. Qu'Akeret se rassure (ou tremble) : il reste toujours une vie réelle derrière les mots, *enrichie*, et non appauvrie, de les avoir écrits. Quand je repense à mon père, à ma mère, aux femmes que j'ai aimées, c'est en oubliant totalement ce que j'ai pu écrire sur eux, je les revis à même ma mémoire. Ce sont mes textes qui s'effacent alors en moi, et non moi sous mes textes. Et, lorsqu'il m'arrive de relire ces textes et de trouver certains passages réussis, la cavalcade des mots ranime, ravive l'émotion, emporté par le langage, je me revis plus intensément que je n'aurais pu faire sans lui. Akeret, qui se vantait souvent que son nom se prononce en anglais comme *accurate* (exact) a tout faux. Je n'ai jamais sacrifié ma vie à mon art. Si elle a été sacrifiée, c'est à ma névrose – et là j'accorde à Akeret tous les désordres narcissiques caractériels qu'il veut, et plus encore ! Une névrose qu'il n'a pu ni su « guérir ». Mais, comme dit si bien Sartre dans *les Mots*, « on se défait d'une névrose, on ne guérit pas de soi ». Je n'aurai pas la sottise de reprocher à qui que ce soit de ne m'avoir pas défait de moi.

Ce travail, je me suis appliqué, au cours des ans, à l'accomplir moi-même, selon ma recette, formulée dans *Un amour de soi* et qui définit pour moi le but de l'« autofiction » :

Depuis que je transforme ma vie en phrases, je me trouve intéressant. A mesure que je deviens le personnage de mon roman, je me passionne pour moi. Comme pour Lucien de Rubempré, Julien Sorel, si j'arrive à me rendre palpitant. Ma vie ratée sera une réussite littéraire.

Les ratages de la vie n'en demeurent pas moins des ratages, douloureux, insurmontables. Mais une transformation s'est opérée dans et par l'écriture : pour l'écrivain, le malheur de vivre se transmue en joie d'écrire; une communication du moi narcissique, schizoïde, brisé, s'établit avec autrui, suscitant un partage émotionnel, parfois passionnel, *esthétique*, dans tous les sens du terme, avec les lecteurs, comme en témoignent un courrier spontané ou des recensions critiques. Il n'y a ni « salut » ni « rachat » par la littérature ; simplement – et complexement –, la négativité de

l'existence se transfigure en positivité dans l'ordre de la culture. Hölderlin et Artaud n'en sont pas moins « fous » pour être des génies ; mais ils ont légué des chefs-d'œuvre, qui sont des dons à autrui inappréciables. Ce qui, en conclusion, nous ramène au problème qui hante l'enquête du psychanalyste : *art vs santé mentale*. Mon « cas », à mon humble niveau, lui reste dans la gorge. Si le double but de l'analyse est, selon Akeret, de permettre aux patients de « se sentir mieux » (*feel better*) et de « vivre pleinement » (*live fully*), ce qu'il traduit dans la terminologie d'Erich Fromm par le triomphe de la biophilie sur la nécrophilie, qui définit en fin de compte ces notions d'amélioration et de plénitude, le patient ou l'analyste ?

En trente-cinq ans de pratique psychothérapeutique, personne ne m'a mis à aussi rude épreuve sur ce point que Sacha Alexandrovitch.

Voilà un patient dont le but, en analyse, était de se remettre à écrire (faux : c'était de surmonter la mort de ma mère) et qui prétend de façon convaincante que son écriture doit tout à sa thérapie : elle l'a révélé à lui-même, et le sujet de son art étant lui-même, il aurait à partir de là transformé sa vie en art. Il considère donc que son analyse a été un succès (exact). Mais ce n'est ni de cette transformation ni de ce succès que veut l'analyste : il n'y a eu aucun changement dans la vie, qui reste « nécrophile à l'extrême » (Sacha se traite comme un objet à coups de médicaments et de piqûres, est incapable de vraiment aimer un autre, aime si peu la vie qu'il la sacrifierait à un bon livre). Du point de vue de Fromm, échec total.

Ou pas ? Si, pour Sacha, créer une œuvre d'art transcendante est le sommet de la conscience et de l'existence, qui suis-je pour dire qu'il est nécrophile ? Ne devrais-je pas dire plutôt que sa vie nécrophile nourrit son art biophile et que l'art est la vie qu'il a choisie ? Mais je ne serai jamais entièrement satisfait de cette idée.

Le terme anglais qu'il emploie est *comfortable* : depuis plus d'un quart de siècle, je déränge son confort.

Non pas pendant deux ans et demi, comme Akeret le dit, mais dix ans, de 68 à 78, avec des intervalles, lui et moi sommes restés en face à face. On n'a pas joué finalement aux identifications traditionnelles de l'œdipe classique, comme je l'ai cru à tort à l'époque – lui à la place de ma mère, le lecteur à la place de l'analyste, etc. – identifications qui structurent en partie ma mise en récit de mon analyse dans *Fils*. Ce que nous jouions (et la situation du face-à-face, au lieu du divan, en était la métaphore), c'était *Étéocle et Polynice*, frères ennemis d'être construits en miroir, l'un pouvant ce que ne peut pas l'autre, et chacun luttant pour le pouvoir. En prétendant écrire, en cours d'analyse, mon analyse, je lui vole le trône du sujet supposé savoir. Dans ses deux livres de 1972 et de 1995, Étéocle se revanche de Polynice en le laissant pour mort parmi les décombres de son existence névrotique. Mais de ces débris j'ai su tirer des textes qui sont de la littérature, – non pas ces « extraordinaires succès » dont me coiffe pour m'écraser mon Étéocle, mais simplement, quelle qu'en soit la valeur ultime, dont il ne m'appartient pas de juger, des ouvrages qui ont été esthétiquement partagés par un public et des critiques. De son expérience à lui, Akeret n'a produit qu'un « cas », qui est une caricature grotesque et venimeuse, pas même un faux, car un faux ressemble à l'original, et pas même écrit par lui. D'où cette envie, cette haine permanentes, que j'ai montrées à l'œuvre en détail. Le désordre mental pourrait-il être fécond sur le plan esthétique ? Cette possibilité est envisagée mais refusée, non seulement par le thérapeute, mais par l'homme. Il y a là un enjeu personnel, autant et plus que théorique. Car le gaillard à casquette de marin et carrure de costaud, le hippie joyeusement zigzaguant à travers l'Amérique dans son monospace, avec cassettes et guitare, a lui-même misé sur l'ordre moral du *feel better* et du *live fully*, dont il a fait son projet fondamental. Bon mari, bon père, voire grand-père, il est lui-même l'exemple, par opposition au sinistre Sacha, du bien-vivre intérieur et de la plénitude existentielle. Ce que cet adepte de la « biophilie » chère à Fromm oublie d'écrire, mais qu'il m'a dit au cours d'un repas new-yorkais, c'est qu'il sortait d'une terrible dépression qu'il n'avait pu surmonter, ironie pour un analyste, qu'à grands coups de Prozac ou de Zoloft, les deux mamelles psychiatriques de l'Amérique ! Alors, pas si bien dans sa peau, le Tarzan du face-à-face ? C'est pour se rassurer qu'il est allé revisiter ses cinq patients les plus mémorables : quatre lui ont renvoyé l'image qu'il cherchait, malgré les hauts et les bas, « se sentant mieux » et « vivant plus pleinement » après avoir été en analyse. Que moi qui sois l'exception, une épine qui lui est restée dans la chair. Un nécrophile invétéré qui, de chacune de ses dépressions, a su faire une œuvre.

Ces *Contes du divan volant* sont des contes en l'air qui se veulent des règlements de comptes. Or, curieusement, chacune des lettres qu'Akeret m'a envoyées pour prendre rendez-vous m'adressent *love*, *lots of love*, son livre, si hostile envers moi, s'accompagne d'une lettre qui se termine sur *much love*. Inconscience (ce qui serait grave de la part d'un analyste) ? Cynisme ? Mauvaise foi ? Sans doute. Mais pas mensonge. Cette surabondance de *love* est, pour reprendre sa propre expression, le revers d'un amour-haine. La gémellité ne peut générer de répulsion sans attirance. Il ne peut y avoir d'envie sans une admiration secrète. Narcisse au miroir, trouvant, à la place de son reflet, l'image de l'Autre idéal, le déteste, bien sûr, mais il s'y identifie. Sous le rejet, il y a forcément, au sens littéral, sympathie, « sentir-avec ». Akeret m'abîme, constamment et grossièrement, le portrait, pour ne pas s'y voir. Il fait de « Sacha » (le patient, ne l'oublions pas, qui a eu sur lui le plus d'impact) une risible marionnette, dont, en praticien expert, il croit tirer les ficelles. Mais *l'Ordinaire du psychanalyste* avait raison : qui expose s'expose. Akeret me hait, dans ses deux récits de cas, au moment où il veut *écrire* et découvre précisément qu'il ne *peut pas*, qu'il est obligé de s'adjoindre un suppléant pour le faire à sa place. Ce don d'écrire, si convoité (et décuplé avec une exagération naïve), lui crève les yeux et le cœur chez ce double, qui doit payer, pour son « génie », par sa laideur, son immoralité et sa folie. Dans le rapport à l'écrivain, le face-à-face est insupportable. (Et Freud, d'ailleurs, le supportait-il si bien ?) Mais il y a l'autre face-à-face, qu'Akeret avait voulu à l'opposé du classique divan, pour, dit-il, lire des « indices » dans les yeux de ses patients. Là, la mise en regard se retourne, le patient peut lire dans les yeux de l'analyste, quelque habile que soit l'un ou l'autre partenaire à simuler et dissimuler. *Love* ? Je l'ai vu et senti affleurer dans les séances, par moments. Le registre de l'échange par la *parole* n'a pas été le face-à-face de haine à haine. Pas plus que le croisement des regards. J'ai souvent, dans l'ici et maintenant de nos rencontres, trouvé une écoute fraternelle, qui n'était pas ennemie, même lorsqu'elle m'a renvoyé des échos rudes. A toutes fins utiles ou inutiles. *Love*, *much love* : il y en a eu, de part et d'autre, pendant des ans, au lieu, à l'instant où cela comptait. Je l'ai dit à Akeret, et je ne m'en dédirai pas, mon expérience de l'analyse avec lui a été une des grandes passions de ma vie. Et ce fut, j'en suis certain, réciproque. Une fois, j'ai failli être lynché par des grévistes qui barraient la rue et dont j'ai forcé avec ma voiture le barrage, de

peur de manquer une de ces précieuses minutes !

La passion, c'est bien connu, finit toujours mal, et l'amour, de transfert ou autre, se termine une fois sur deux par un divorce. A présent le divorce entre patient et analyste (ou analyse ?), comme pour tous les « ex », est consommé et dûment notifié par écrit. Malgré la rancœur et la colère que j'ai éprouvées à le lire, je ne regrette pas d'avoir tant parlé avec Akeret. Étéocle et Polynice ? Sans doute, et pourquoi pas ? Un excellent correctif à mon *narcissistic character disorder*, même s'il ne l'a pas entamé, si je n'ai en rien changé. Mais ce n'est pas vrai, j'ai changé, en cours d'analyse, sur un point pour moi essentiel : cette expérience m'a donné, non pas le désir d'écrire (je l'avais déjà avant et j'avais déjà publié), mais la matière et la manière, qui m'ont permis de créer mon « autofiction ». Lors de notre rupture violente en mai 95, où je lui ai assené tout ce que je pensais de son livre par téléphone, deux heures durant, j'ai conclu sur cette phrase : « *I still love you, as an analyst, but, as a writer, you are despicable.* » Je l'aimais encore, comme analyste, mais, comme écrivain, il était minable. Mon espoir (je suis décidément inguérissable) est que, si j'ai été trop souvent, comme homme, minable, je puisse toujours être aimé comme écrivain.

(septembre 1995)

combien de temps ça va durer, combien de temps ça peut durer, sais pas, pas savoir est devenu un supplice, quotidien, de chaque minute, à chaque instant la question nous taraude, elle rôde sans cesse autour des rideaux de tulle, par-delà la fenêtre, elle hante la rue, elle me tournicote dans la tête, COMBIEN DE TEMPS, me martèle les tempes comme le cœur cogne au thorax, quand on se demande, quand la tension, la peur sont trop grandes, toc-toc continu dans la caboche, me serre la gorge au réveil, après, ça ne me lâche plus, en taule au moins on connaît la sentence, deux ans, dix ans, même si à force on perd le sens du temps, comme on perd le sens de l'ouïe, de la vue, on sait du moins qu'il y a quelque part un terme, pour nous pas de mot, indescriptible, comment définir, condamnation floue mais absolue, au bout, la mort, QUAND, OÙ, impossible à dire, mais une chose est sûre, la réclusion ne peut pas être perpétuelle, entre les quatre murs au papier à fleurs jaunes décoloré ça ne peut pas durer toujours, Maman n'en parle pas, mais je devine à son air soudain abattu, à sa mine brusquement qui s'attriste, comme une lassitude qui lui pèse sur les épaules, d'un seul coup elle me traverse et m'écrase, poids étouffant sur la poitrine, JUSQU'À QUAND, est-ce qu'on va pouvoir tenir, l'argent du Père s'amenuise, Maman ne dit rien, mais je sais, je sens, déjà six mois qu'on est planqués, j'arpente la salle à manger étroite, dans un coin on a replié mon lit-cage, jeté un couvre-lit élimé par-dessus pour la journée, un jour de plus à tirer qui s'étire sans fin, seulement une fin il y en aura forcément une, d'une façon ou d'une autre, ça ne peut pas continuer toujours ainsi, l'unique certitude, mais ça au moins c'est sûr, quand le Père aura dépensé son dernier sou, mourir de faim, autrement, je ne vois rien d'autre, À MOINS QUE, mais ça c'est le rêve ultime, le délire suprême, si on le supprime, plus une lueur au bout du tunnel opaque, chute sans fond dans la nuit

le soleil éclaire la vitre, taches vives de lumière qui poudroient jusque sur la table de la salle à ne rien manger ou presque, j'ai envie une seconde, irrésistible, de soulever légèrement le rideau, à peine, envie de voir, mais sans être vu, la règle de vie, de survie, je regarde, instant furtif je sors de la pièce qui dans le début de chaleur printanière a une odeur de renfermé, rue déserte en début d'après-midi, mon œil se balade dans les champs de patates et de tomates, s'ébroue parmi les tiges vertes alignées, après sa sieste, le

Père ira y faire son brin de jardinage qu'il se permet de temps à autre, enlèvera les mauvaises herbes, une minute il se croira dans le potager au Vésinet, une cinquantaine blême, amaigrie, bérêt noir sur son visage aux traits tirés, à la bouche mince, besicles sur l'arête du nez, dans son vieux pantalon flottant, son vieux gilet beige, il ne fera pas une ombre au tableau maraîcher, il prendra l'air quelques minutes impunément, ma mère et ma sœur, une dame qui tient par la main sa fille, elles leur dameront le pion, tellement banal, feront les courses, passeront inaperçues, elles peuvent à l'occasion aller en ville, MOI NON, interdit de sortie, ai beau être un gringalet sec comme une trique, le dos en arc de cercle, poussé trop vite, en quelques mois dix centimètres, un jeune homme ça se remarque

ce grand mec dégingandé n'est pas parti servir la France en Allemagne, assurer la relève des prisonniers, il n'a pas été travailler en usine, concourir à l'effort de guerre là-bas, qu'est-ce qu'il fout ici, pas volontaire du STO, halte au bolchevisme, suspect, stop, papiers, nos faux-vrais, vrais-faux, pas fiables, les gens qui vendent leurs cartes d'identité pour quatre cents francs, photo décollée, cachet reconstitué avec des verres à liqueur de même diamètre, bricolage d'amateurs, les noms tirés d'archives de villes bombardées, vieux sceau de notaire, autour de la Marianne, fente creusée où mettre les lettres mobiles en caoutchouc, imitant les cachets de n'importe quel commissariat ou préfecture, les tampons volés avec identité réelle, l'idéal, mais rare et cher, sais pas lesquels le Père s'est procurés, mais les flics commencent à connaître, à reconnaître, à renifler, tout ce qui n'est pas blond aux yeux bleus se méfient, *faux laid sale répugnant négroïde métissé JUIF l'argent n'a pas d'odeur le juif en a une attention méfiance épurons la race française Exposition le juif et la France sous ces apparences occidentales nous devons savoir reconnaître cheveux crépus nez en banane pommettes saillantes yeux bridés*, je n'ai pas les pommettes saillantes, les cheveux crépus, l'air négroïde, le nez un peu prononcé, pas trop, mais je n'ai pas le profil celte, la trogne normande, tiens, ce grand dadais qui se balade les bras ballants, un flic, il suffit d'un seul, qu'il lui prenne fantaisie, qu'il en ait l'inspiration subite, emmené au commissariat, vérification d'identité, allez ouste, dans les chiottes, tombez le grim pant, montre ta bite, le flic ricane, j'ai la sainte alliance à la pine, l'anneau ciselé au gland, j'ai la biroute burinée, erreur Monsieur le Commissaire, raisons médicales, cas de phimosis, là ce n'est plus un ricanement,

c'est l'hilarité générale, la rigolade universelle, tout le commissariat se bidonne, mon polard à poil, ils se poilent, mon bas-ventre désemmailloté leur fait se tenir les côtes, embarqué aussi sec, peux pas risquer, peux pas me promener, sert à rien de maquiller les faffes, mon destin est écrit là, inscrit dans ma chair, j'ai la mort entre les jambes, Maman m'a dit, *mon petit, il est plus prudent que tu ne sortes pas*, depuis six mois, je suis devenu l'homme invisible

si beau dehors, je laisse retomber le rideau à peine soulevé une seconde, je peux deviner d'ici, de l'autre côté de la rue, la senteur des champs, je peux humer la terre sarclée de frais, les rangées de tomates qui rosissent sur leurs tuteurs, en idée, comme un souvenir, dehors interdit, peux pas sortir du pavillon, pas même aller dans le jardin sur cour prendre l'air, seul exercice, pendant que je suis seul, je place une chaise renversée sur ma tête, trois gros volumes, un dictionnaire sur la chaise, le crâne écrasé, raidi sous le faix, tout droit érigeant mon torse pour redresser mon dos tordu, je me voûte à mesure que je pousse, une deux, j'arpente le couloir étroit qui va de la porte d'entrée le long du dallage carrelé jusqu'à la porte de la cuisine, bombant la poitrine, tendant les jarrets, j'arrive à hauteur du fourneau, demi-tour, une deux, une demi-heure, sans répit, repos, j'ahane sous le poids, Maman m'a dit, *je ne veux pas que tu sois comme moi*, Papa m'a montré comment faire, je fais, des grimaces, ça me tiraille dans le cou, les omoplates, mal aux reins, tant pis, il faut, je dois me redresser, être un jour un mec à la redresse, UN JOUR, QUAND, là le hic, aux calendes grecques, à la Saint-Glinglin, la semaine des quatre jeudis, six mois déjà qu'on croupit ici sans la moindre lueur dans les ténèbres, et encore on ne peut pas se plaindre une minute, se lamenter une seconde, il faut bénir chaque instant de plus, enfermé là à l'abri dans le pavillon sauveur, opération de sauvetage, de justesse, *Doubrovsky, j'ai à vous parler après la classe*, les yeux gris-bleu, bleu céleste de Grosclaude, l'as de tous les profs de français, *mon cher ami, j'ai un avis à vous donner, très important*, rien à voir avec Cicéron ou Montesquieu, suspendu à ses lèvres, *ne revenez plus*, coup au cœur à défoncer la poitrine, coup de pied au cul, comme un chien chassé du lycée, *je sais qu'il va y avoir des rafles de source sûre, il faut que votre famille et vous*, à bon entendeur, on lui doit le salut, au flic aussi, bien sûr, huit jours plus tard, en vélo, en pékin, en douce venu, de bon matin, tire la cloche de la grille, pas de képis qui dépassent, pas l'air d'être

l'escadron de la mort, pas encore, nous morts de peur, est-ce qu'on file par l'ouverture découpée dans le grillage au fond du potager, contre les rails du chemin de fer, pour le cas où, le jour où, le Père dit d'une voix sèche, brève, *je vais voir*, aussi sec, aussi bref, le policier en civil, à *onze heures je viens vous arrêter*, c'est tout, pas un mot de plus, suffit, pas besoin de commentaires, remonté sur sa bécane, reparti, à nous maintenant de partir, pas tardé à faire nos valises, mais par où, le fond du jardin, l'ouverture secrète, nous glisser le long de la voie ferrée, comme des ombres, jusqu'à la gare, le Père comme toujours, visage tendu, blême, a réfléchi, vite, à éviter à cette heure, en plein jour louche, non, découdre les étoiles, prendre le chemin habituel par la rue Henri-Cloppet, les tilleuls de la rue Gallieni, comme si de rien n'était, le clebs depuis l'avertissement de Grosclaude chez des voisins sûrs planqué, pas trop de valises, le strict minimum, jusqu'à la gare du Vésinet, Papa, Maman, ma sœur, tout s'est fait à la vitesse grand V, je dois dire j'avais la gorge nouée à suffoquer, le cœur serré à éclater, quand je me suis retourné à la porte de la grille pour dire à la maison au revoir, c'était peut-être un adieu

pas furtif dans l'escalier, mon père qui descend, teint hâve, il a fini sa sieste, il flotte dans son pantalon trop large, gilet beige, bérêt noir, cote mal taillée pour un tailleur, mais il n'y a plus de tailleur, que des pestiférés qui se cachent, des loqueteux qui mendient la vie, il vaut mieux être ainsi fagoté, dans ce cul-de-sac de banlieue, se remarque moins, si on porte des oripeaux élimés on est comme tout le monde, ÊTRE COMME TOUT LE MONDE, NE PAS SE FAIRE REMARQUER, règle absolue, l'unique chance de survie, le Père demande de sa voix toujours un peu rauque, chaude, *ça va mon gars*, je dis, *oui, j'ai fait ma gymnastique*, à l'heure où ça ne dérange personne, autre règlement, intérieur, dans la maisonnée NE PAS DÉRANGER, il me regarde, lueur tendre affleurant aux prunelles, *tu as bien fait, il faut que tu te tiennes droit*, il ne m'embrasse pas comme Maman, on est entre hommes, je sens son regard comme une caresse sur mes joues, il dit, *je vais faire un tour au champ*, je dis, *amuse-toi bien*, il peut aller biner les plants, avec sa binette, son air de débîne, il ne fera pas de jaloux, toujours un risque, mais un minimum, chaque jour se joue sur un coup de dés, derrière le rideau, je vois le Père qui traverse la rue à pas lents, depuis ses deux pneumonies, forcément, et ses quatorze heures de chiourme à l'atelier rue de

l'Arcade, affaibli, mais la fibre, le vouloir aussi tenaces, avec sa rudesse russe la voix aussi réconfortante, *tu verras, mon gars, quand ce sera fini, tu reprendras tes études*, il ajoute, *en attendant travaille bien*, QUAND CE SERA FINI, EN ATTENDANT QUOI, le miracle, la délivrance, LA VICTOIRE, voilà, rien de moins, le mot de la fin, les Boches sont foutus, la canaille des journaux collaboches a beau claironner chaque matin les succès resplendissants de la Wehrmacht, depuis Stalingrad c'est fichu pour les Fritz, les Russes contre-attaquent partout, Rostov, Orel, août dernier, Kharkov repris, le Dniepr franchi, libèrent Kursk, Kiev, partout offensives, percées, en Italie les Alliés sont un peu plus lents, au mont Cassin ça traîne, devant Rome ça piétine, mais quand même peu à peu l'Italie est conquise, hurra, ET NOUS, là-dedans, les victoires se passent au loin, la Victoire est certaine mais éloignée, EN ATTENDANT, on est pris au piège, logés dans la souricière, d'un jour à l'autre faits comme des rats, suffit d'un rien, une feuille de papier, trois lignes, *Monsieur le Commissaire depuis quelques mois une famille de quatre juifs polonais ou russes se cache dans un pavillon sis à Villiers-sur-Marne 30 allée de la Gare je pense que vous ferez le nécessaire respectueusement*, ça ou autre chose, revient au même, il suffit, un voisin charitable, bien intentionné pour la mère patrie, dévoué au Maréchal et à la Milice, un de ceux qui collaient des papillons *youtre* sur la plaque noire *Tailleur/Tailor* de mon père avant guerre rue de l'Arcade, et des voisins, il y en a beaucoup, beaucoup trop, sur le nombre, il peut toujours y en avoir un, suffit d'un, à notre droite, après la queue leu leu des pavillons aux murs de moellons et toits de tuiles derrière leurs grilles transparentes, soudain un énorme immeuble de quatre étages, perdu à la lisière des champs, qui fourmille, ça fait du monde et du beau monde, ceux d'en haut sont juste à l'aplomb, vue plongeante sur nous, forcé, ça plonge dans la suspicion aux bons jours, dans les mauvais jours angoisse, palpitations de cœur, et si un des voisins, un seul, prenait sa plume, *Monsieur le Commissaire*, sa plus belle encre, *je me permets de signaler à votre attention que depuis quelques mois*, ça y est, il n'en faut pas plus, police, ouvrez, on nous embarque tous les quatre, et nos quatre sauveurs avec nous, pour récompense

pas dans notre imagination, pas des craintes en l'air, pas une frousse infondée, déjà eu des alertes, terribles, le chien Honeck, féroce molosse, avant que l'on puisse entrer dans le pavillon, il a

fallu l'enfermer dans un hangar, aboyant comme un beau diable, de toute sa haine, de tous ses crocs, pire que des rugissements de lion, comment c'est arrivé, on n'a jamais très bien su, sans doute la porte du hangar mal fermée, le Père qui sort faire sa promenade, le clebs qui hurle, lui saute à la gorge, sur le pas de la porte, le devant du pavillon, de la rue n'importe quel passant peut non seulement entendre mais voir, pas de hauts murs comme autour des propriétés du Vésinet, pas de palissades qui protègent des regards curieux, un muret, des piquets de métal, c'est tout, le Père s'est protégé de ses mains, Honeck y a planté sa mâchoire, emporté un morceau de chair, l'os dénudé, heureusement, Riri et Nénette étaient là, ils se sont précipités sur la bête enragée, ont réussi à la faire rentrer de force dans sa tanière, le mal est fait, la main gauche du Père pisse le sang, et puis le vacarme, ça a causé un de ces raffuts à ameuter le voisinage, *Monsieur le Commissaire, je me permets de vous signaler un incident bizarre*, vite, vite, nettoyer la plaie souillée, le gravier sali, panser, et puis penser, le Père comme toujours stoïque, pas un mot, se mord les lèvres, son corps tremble de douleur, nous tous de chagrin et de crainte, si un passant, si un voisin, VOIR UN DOCTEUR, illico, nécessaire, désinfection, points de suture, vaccin, LEQUEL, là la question, de vie ou de mort, tiens, comment et pourquoi avez-vous été mordu, où habitez-vous, peut lui donner des idées, les médecins sont comme les autres, coupés en deux, les bons, les mauvais, la France ou l'anti-France, tirés d'affaire ou faits comme des rats, si c'était arrivé un jour de semaine, si Riri et Nénette n'avaient pas été là, ce qui serait arrivé au Père, à tous, ose même pas imaginer, le cœur serré dans un étau, à éclater, rien qu'à l'idée, enfin par pure chance ils étaient là, ils connaissaient LE toubib bien, qu'il fallait, à la hauteur des circonstances, UN SOCIALISTE d'avant guerre, qui n'avait pas retourné sa veste comme Déat, main emmaillotée, le Père a été conduit, soigné, il est revenu, nous étions blêmes, Maman pâle, *Nénette, je ne sais comment vous remercier une fois de plus*, Nénette aussi pâle, tous hébétés de la douleur du Père, de frayeur aussi, SI, avec un tel tohu-bohu dans la cour d'entrée, QUELQU'UN a vu, écrit, dénoncé, corbeaux de banlieue, existent ici comme ailleurs, les flics rappliquent, tous les huit aussi sec embarqués

qu'est-ce que vous foutez là, qui vous a permis de bouger, pourquoi n'êtes-vous pas à votre domicile au Vésinet, nous sommes en visite, en

visite tiens tiens, mais nos papiers sont en règle, *en règle*, rigolade, *vous nous prenez pour des caves*, haussement d'épaules, *Doubrovsky*, avec ce nom-là, droit à DRANCY, au bout de chaque phrase tapi, derrière chaque pensée dissimulé, on évitait de prononcer, d'évoquer, menace permanente, dans l'encre des gros titres ricaneurs des journaux, lieu-dit soudain marqué au rouge dans notre chair, nom haï du fin fond de nos fibres, le nom de l'abjection française, FRANCE CAPITALE DRANCY, le camp avec ses barbelés, ses gardes républicains et ses gendarmes en faction, rafle du Vel d'Hiv juillet 42, *les parents revenaient avec le maigre baluchon qu'il avait fallu boucler à la hâte quelques crises d'hystérie quelques démonstrations bruyantes et tout rentra dans l'ordre entre les haies de policiers et de gardes républicains les juifs montèrent dans des autobus et des cars de Police-Secours cinq mille parasites de moins la première ponction est faite d'autres suivront*, on nous l'a pas envoyé dire dans Paris-Midi, ça reste imprimé, dans la mémoire, dans la chair, des étrangers, les canards le leur ont assez craché sur la gueule, après les Allemands, les Autrichiens, ç'a été les Tchèques, les Hongrois, après les Hongrois ce seront, chacun son tour, le nôtre, QUAND, Français de justesse, le Père naturalisé signature du ministre de l'Intérieur Pierre Laval, 1926, à un an près, la bonne signature, après 27 toutes les naturalisations abolies, après les Polonais, les Russes, avec un nom pareil, DOUBROVSKY, mon nom me désigne du doigt, le prénom du Père Israël nous assassine, youpins on est bons comme la romaine, juste la signature de Laval et l'année 1926 entre, QUOI, évident, LA MORT ET NOUS, c'est écrit noir sur blanc dans la presse vendue, *mort au juif oui M.O.R.T. le juif n'est pas un homme, le Pilon ou la Gerbe*, à dégueuler, mais nous renseignent, on sait au moins à quoi s'attendre si on est pris, les rafles plus seulement au Vel d'Hiv, partout, soudain, dans les queues chez l'épicier, à l'entrée des métros, n'importe où, n'importe quand, dans la rue, sur les places, dans les squares, les cafés, papiers, vérification, étoile jaune ou sans, cartes tamponnées à l'encre rouge ou faux faffes, du kif, du Doubrovskif, les agents ont pris l'habitude, ils nous sentent au pifomètre, de toute façon, erreur ou pas, au commissariat, après les Russes, après tout droit à Drancy, barbelés, gendarmes, après, les camps de travail, travaux forcés, *endroit rêvé pour apprendre aux juifs à travailler pour les autres magnifique occasion de leur donner la possibilité de se racheter en construisant des routes*, Drancy d'abord, et puis de là, par trains scellés, bondés, au large, au bout, colonies pénitenciaires, abattoirs de cantonniers, baraques dans la boue, dans la neige, sous un soleil atroce, torride, avec la bouffe qu'on aura, on ne fera pas long feu, feu le peuple élu, c'est dit, c'est écrit, il n'y a qu'à lire, *le seul remède radical à l'épidémie*

juive l'extermination, la neige, le soleil, la famine, ça n'ira peut-être pas assez vite, peut-être les Boches hâteront les choses, à grands coups de mitraille

je ne peux pas m'en empêcher, tellement envie d'air, de dehors, de marche à grands pas dans la rue, je soulève encore une fois le rideau de tulle, je jette un coup d'œil furtif, le Père encore aux champs, à sarcler les tomates, à humer l'humus, j'aimerais tant, pour moi interdit, me contente d'épier le ciel ensoleillé, l'asphalte désert, la brute Honeck enfermée sous moi, comme moi, dans son hangar, tout est tranquille, à croire que je rêve, banlieue à cette heure inanimée, paisible, une illusion, je savoure ce bref répit, un voisin, deux mots, trois lignes, *Monsieur le Commissaire*, tous les huit embarqués illico, sans en parler, la peur nous tenaille tous au ventre en sourdine, on ne peut pas sans cesse ressasser, mais elle est là, logée au fin fond de la tripe, déjà tout le boucan de cette saloperie de chien déchaîné, la morsure terrible à la main toute sanguinolente du Père, en plein jour, dans la courette d'entrée, le petit jardin sur le devant du pavillon, visible de la rue, n'importe quel passant, qu'est-ce qui se passe, se trame, un soupçon, ça y est, *Monsieur le Commissaire, Je me permets de signaler à votre attention une scène qui*, mais si, ça existe, même ça pullule, les âmes de bignoles, peuvent pas piffer les moricauds ni les youpins, les délateurs, les zélateurs, à la douzaine, heureusement, la blessure du Père profonde mais pas grave, bien soigné, heureusement médecin socialiste, a fermé le bec, nous a pas donnés, Riri, Nénette, eux aussi n'en menaient pas large, nos hôtes aussi verts de peur que nous, on n'a pas idée, clebs, sorti comment, porte mal fermée, se rue, vacarme sur rue, l'autre fois, un bruit, qui court, comment Riri l'a su, sais pas, un tuyau qu'on lui a glissé dans l'oreille, entre deux verres de blanc sur le zinc chez Panier, ou alors ça vient de plus haut, il a des relations plus haut placées, peut-être un flic, les flics sont pas tous de la flicaille, sans celui qui nous a prévenus début novembre, on était foutus, Riri un soir revient du boulot, lui, baraqué comme un lutteur de foire, immense poitrine toujours secouée par le rire ou la colère, l'air sombre, le front plissé, il a pris mon père à part, pas parlé longtemps, le Père est tout blême, visage crispé, *Riri a appris qu'il va sans doute y avoir des rafles dans le coin*, il va falloir déguerpier, passer quelques jours ailleurs, coup au cœur, ça nous coupe le souffle, ailleurs, OÙ, Riri a dit, *chez Madame Dédé*, elle a accepté de nous

héberger deux trois nuits dans une pièce, on peut lui faire confiance, comme le docteur, *c'est une socialiste*, Riri a même ajouté *une socialiste-née*, pas le choix, le soir dans l'obscurité, on a filé, on s'est faufilé le long des rues, la première fois que j'ai mis le nez dehors depuis des mois, mais pas dans des dispositions drôles, cœur serré, trouille viscérale, vespérale, si on nous voit fuyant dans la nuit comme des ombres, et pas que le cœur de serré, à quatre dans deux lits trois jours trois nuits dans une seule pièce, formelle Madame Dédé, pas bouger d'un pouce, sauf pour aller aux toilettes, cinq minutes pour ne pas mourir de faim dans la cuisine, grand maximum, on peut pas se plaindre, déjà formidable, admirable qu'elle nous héberge, sans nous connaître, à ses risques et périls, quand même la France n'est pas toute pourrie, s'il y a ceux qui trahissent, qui se vendent aux Boches, il y a ceux qui leur résistent, Madame Dédé, à sa façon, elle a fait de la Résistance

miracle, il y a aussi cette France-là, ces Français-là, sans eux, longtemps que nous n'existerions plus, ils nous réconcilient à l'existence, la France libre, l'anti-France, c'est la guerre civile, après les Espagnols, dans le grand drapeau rouge, jaune, violet de la République, mon père me donne une pièce de deux francs en bronze, de toutes mes forces je la jette parmi l'accumulation des pièces, c'est notre mitraille à nous, les porteurs passent, silencieux, dans la rue, sous nos regards émus, impuissants, *no pasarán*, ils sont passés, porteurs emportés déportés, agonie de la République espagnole, fin de la République française, le président Albert Lebrun, Édouard Daladier, Paul Reynaud, *nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts*, toutes ces foutaises balayées, nettoyage par le vide, la radio qui braille, pas il y a deux ans, un an, IL Y A QUINZE JOURS, le 26 avril, *sitôt prévenue de son arrivée la population se presse pour lui ménager un accueil triomphal Cérémonie officielle à Notre-Dame où le chef de l'État est reçu par le cardinal Suhard La messe terminée Pétain sous les ovations revient à l'Hôtel de Ville Du balcon de ce monument devant une foule immense qui l'acclame il prononce quelques mots improvisés*, la voix du speaker en jubilait, la poignée de main de Montoire qui continue à moins d'une heure en autobus d'ici, tous ces trépignements, ces trémolos me concassent le tympan, me labourent la poitrine, cette multitude servile brailant devant le maréchal Putain qui prostitue depuis quatre ans la France, *Nous, Maréchal de France, chef de l'État français, le Conseil des ministres*

entendu, Décrétons : Art. 1^{er} – Est regardé comme juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race, fonctions publiques et mandats énumérés ci-après sont interdits aux, Fait à Vichy, le 3 octobre 1940, le Père blême si tôt on n'aurait pas cru dépliant le Journal officiel sur la table, crayon à la main, cochant les paragraphes, regard fixe, membres des corps enseignants, officiers des armées de terre, de mer, professions libérales, tailleur pas marqué, et puis, ressortissants étrangers de race juive pourront être internés dans des camps spéciaux, Fait à, PH. PÉTAIN, nous on est français, pour l'instant, pour l'heure, répit, honte de se sentir soulagés, angoisse, quoi à l'avenir, qu'est-ce qui nous guette, à travers le rideau à demi soulevé guettant, en attente, quoi à l'avenir, après les Autrichiens, les Tchèques, après les Hollandais, les Belges, POURRONT ÊTRE INTERNÉS, sans Riri, Nénette, Grand-Père, Solange, on serait depuis longtemps, depuis six mois, de la bidoche parquée dans les wagons à bestiaux, de la barbaque désintégrée dans les camps, sans leur invraisemblable courage, ce qu'ils font pour nous on ne pourra jamais le leur rendre, dette dont il n'y a pas moyen de nous acquitter, Nénette, je ne sais pas comment vous remercier, Maman quand on est arrivés sur le pas de la porte balbutiante, que dire, ne me remerciez pas, c'est pour Henri que je le fais, si Nénette n'avait pas aimé son beau-frère, mon oncle, à la folie, faits comme des rats, le piège lentement après trois années refermé sur nous, broyés, déchiquetés dans ses mâchoires, et tous ces cons attroupés en masse en liesse pour saluer le Con Suprême grouillant devant l'Hôtel de Ville hosanna Suhard quinze jours à peine j'en ai des suées ça me retentit encore dans la tête

naturellement il y a l'autre radio, autour de la T.S.F. au bois craquelé, sur sa table basse au coin de la salle à manger, tous les matins, tout bas, interdit, pas se faire entendre, il pourrait y avoir un voisin qui, *Les Français parlent aux Français*, pan-pan-pan-PAN, *Ici Londres*, la manne céleste, on tend l'oreille pour la ramasser, des miettes d'espoir, une lueur dans le tunnel de nuit, tout va bien, un fleuve de bonnes nouvelles, ici les Russes franchissent le Dniepr et le Dniestr, là, le corps expéditionnaire du général Juin écrase l'ennemi sur le Garigliano, seulement, la seule question qui nous intéresse, qui nous fait chaque matin courber l'échine vers la radio, le DÉBARQUEMENT, le vrai, le sauveur, c'est OÙ, c'est QUAND, attendre, espérer, Sœur Anne, on épie, c'est pour demain, imminent,

on chuchote, on ne voit rien venir, Pétain au lieu des Anglais, des Amerloques, voilà celui qui débarque, mais non, il ne faut pas s'impatienter, de jour en jour, c'est pour demain, demain on débarque gratis, en attendant bernique, que des phrases idiotes, des messages codés, du genre, *les andouillettes de Troyes saluent la porcelaine de Limoges, le dragon ailé sourit à la jument verte*, des messages codés, destinés à la Résistance, nous, on ne décode pas, pour nous ça déconne, avec ces informations à se mettre sous la dent, on crève de faim

fausses, vraies feuilles d'alimentation, ont duré un peu, fini, pois cassés moisis, on essaye de les trier, et puis on les bouffe, moisis ou pas, et les rutabagas, bouillie à bétail jaunâtre, écœurante, poisse la bouche, effort colossal de la glotte pour les déglutir, et les yeux des patates, cuits avec, plus il y en a plus ça remplit la panse, les pensées, dans la tête trotte l'arôme défunt d'une blanquette, aubergines farcies de Maman, rosbif bien saignant avec des frites, partis où s'en vont les vieilles lunes, une vie antérieure qui vous délire dans la caboche, déjeuners du dimanche dans la cuisine du Vésin, fenêtre ouverte sur le jardin, les fleurs, la popote qui embaument, pas y penser, referme la boîte aux souvenirs, tourments inutiles, parfois Riri déniche au marché noir un morceau de jambon, frissons d'extase aux papilles, dure pas longtemps, une ou deux minutes, après de nouveau, en fait de viande, hampe, bavette, j'en bave, éternelles vaches maigres, pour ça que j'ai l'épine dorsale qui se recourbe, faute d'adéquate bectance, et encore, ne pas se plaindre, parfois du riz sans beurre, c'est bon, quand on la saute, peux pas faire le difficile, mais même ça, malencontreuse pitance, pitié, combien de temps ça va durer, le Père a emporté le plus de pèse possible, mis de côté à grand-peine sur les crottes, les chiures que lui laisse l'administrateur aryen, cette ordure de Delaunay, il y en a eu des milliers et des milliers de volontaires bien de chez nous pour faire razzia sur le juif, tous les gérants blonds aux yeux bleus de la bonne race, qui empochent, se servent pieusement, à pleines mains, après s'il en reste, sur ce qui lui est resté il a fallu que le Père en cas de coup dur constitue une petite réserve, mais le temps passe, les jours, les mois, quand on aura croqué nos éconocroques, QU'EST-CE QUI ARRIVERA, nos sauveurs peuvent nous abriter, pas nous nourrir, pas les moyens, ALORS, Papa et Maman n'en parlent pas devant moi, inutile d'inquiéter les enfants, mais je le lis dans

leurs yeux, je l'entends dans leurs silences tendus, ils ont beau mégoter, le magot fond peu à peu, quand il aura disparu, QUOI, on n'aura plus qu'à disparaître

vivre au jour le jour, à la minute la minute, si on scrute sans cesse l'horizon, on devient dingue, Grand-Père après son dernier cul sec sur le zinc chez Panier, au bout de la rue, route de Champigny, rendez-vous vin blanc matinal des copains, de retour, de son pas à son âge alerte, j'ai embrassé sa moustache blanche, à la gauloise, drue, piquante à la joue, toujours enjoué, quand il revient apporte dans notre quotidien étouffant une bouffée de bonne humeur, son dos, pas comme le mien, droit comme un i à son âge, lequel, sais pas, un vieil instit depuis longtemps à la retraite qui vit chez sa fille, il a la chambre du bas, nous sommes voisins, je couche dans la salle à manger, lit-cage replié pendant la journée, œil vif, pétillant, lorsqu'il est rentré à midi, un paquet mystérieux à la main, il a juste dit, *je vais préparer le déjeuner*, quelle tambouille dans la cuisine, quand on s'est attablés tous les cinq, marmite avec soin déposée sur la grande table, juste au milieu, fumet entêtant, avec des carottes, ça a l'air de morceaux de viande, goût délicieux, quel ragoût, on ne pose pas de question, le lapin parfois c'est du chat, déchet de ci débris de ça on fait des boulettes, nous on avale, on la boucle, des boulettes justement faut pas en faire, *on n'est pas chez nous*, Maman le répète sans cesse, *il faut déranger le moins possible*, dehors pas le droit d'y aller, dedans se faire aussi petit que possible, mon espace vital est exigu, il s'étrécit, m'étrangle de jour en jour, attente pas tenable, les Américains qui, un voisin qui, ILS DÉBARQUENT OU ON NOUS EMBARQUE, chaque jour l'immuable question, à quand la réponse, je dis, *Grand-Père tu t'es surpassé aujourd'hui*, Maman ajoute, *votre plat est exquis*, du chat du lapin ou quoi, peut pas faire le difficile, d'ailleurs à midi c'était bon, lorsqu'il a fait plaisir, Grand-Père a l'iris bleu ironique qui vire au tendre

Léopold Grand, tout le monde l'appelle Grand-Père, c'est l'ancêtre, instituteur sous la III^e République, gardien des institutions, il préside le soir au grand repas de famille, souvent lui qui le prépare, met la table, préposé aux vivres et aux couverts, Riri,

Nénette travaillent à Paris, rentrent tard le soir à Villiers, Solange, l'école finie, s'enferme dans sa chambre ou va voir des copines, quand il fait beau, Maman sort avec Zézette, Papa aux champs, Grand-Père de nouveau chez Panier avec des amis ou Dieu sait où, ne jamais poser de questions, déranger le moins possible, milieu de l'après-midi, le seul moment où je suis seul, je n'arrive pas à m'arracher à la fenêtre, peux pas l'ouvrir, juste un coup d'œil subreptice par un coin du rideau de tulle à peine soulevé, ce ciel bleu de printemps me happe, j'échappe dans un espace infini, je me perds dans les lointains solaires, un instant baigné de clarté je suis à des années-lumière de moi-même, aux antipodes du présent, projeté dans un insaisissable futur, je me dissous quelques moments dans l'avenir, ET SI, et si quelque miracle se produit, si les Américains débarquent, les Russes envahissent l'Allemagne, si jamais on est libérés, SI, peux pas jouer à ce jeu-là, une seconde, pas plus, ma récréation, ma perle de l'après-midi, je regagne l'habitable de boue, je réintègre mon trou, c'est mon trou dans la journée, le vide, le matin, au petit déjeuner on sirote notre chicorée saumâtre, on traîne, on bavarde, Grand-Père, papa et moi autour de la T.S.F., rivés aux nouvelles, après, on les commente, prudemment, ne pas offusquer Grand-Père, notre hôte, nous des parasites, vermine juive, sans lui, sans eux, la mort, mais forcément, ça fait drôle, Grand-Père a encore un pied dans 14-18, les souliers embourbés dans les tranchées de Verdun, à la radio tout ce ramdam de Pétain à l'Hôtel de Ville, Papa et moi, ça nous baratait l'estomac de rage rentrée, Grand-Père, lui, il écoutait larme au pied, à l'œil, le Maréchal, ça lui faisait quelque part du vague à l'âme, la voix tremblotante dans ses tréfonds ça le remuait, ce type qui risquait sa peau, celle de sa famille, pour sauver des juifs, il avait quelque part une fibre maréchaliste, nous, on ne pipe pas, motus, nos fureurs en écoutant notre Führer, Papa et moi, on les garde pour quand on est seuls, entre nous, devant Grand-Père on garde un silence poli, pas comme Riri, le soir, à table, tous les huit, là souvent ça barde, ils ont entre eux des engueulades épiques, pas piquées des vers, des vertes et des pas mûres, ils échangent des injures acrimonieuses, beau-père et gendre ne marchent pas sous la même bannière, dans le bleu-blanc-rouge de Grand-Père il y a beaucoup de blanc, dans celui de Riri beaucoup de rouge, après les coups de blanc et de rouge, l'un couleur cocorico, l'autre coco, ils vocifèrent, Riri bon géant mahousse, voix de rogomme, syllabes écrasantes, *enfin vous n'allez pas dire que Philippe Henriot était un saint, nom de Dieu*, Grand-Père se rebiffe, voix aiguë, l'œil dur, *les crimes sont des crimes, quels qu'ils soient*, Nénette, fulguration dans les prunelles, tente de s'interposer, assez, vous deux, rien à faire, ils se sont crêpé le chignon un quart

d'heure, nous, regards baissés, lèvres cousues, on ne s'en mêle pas, on ne dit rien, mais on n'en pense pas moins, on pense comme Riri, on tonitruait encore plus fort que lui dans notre for intérieur, saloperie, Philippe Henriot à Radio-Vichy dit Radio-France, pire que le haineux, ordurier Harold Paquis à Radio-Paris, *l'Angleterre comme Carthage sera détruite*, non, Philippe Henriot, c'est la voix suave, persuasive, *les yeux bleus du Maréchal*, embobineur, ensorceleur, d'autant plus dangereux, coupable, son éditorial, *vous allez entendre*, un sacré numéro d'acteur, civilisation chrétienne menacée par la marée rouge, les Anglais détruisant la France, la haute finance juive, *Monsieur le Maréchal la France lève tout entière les yeux vers vous*, voix profonde, émue, un milicien avec l'onctuosité d'un sulpicien, un as de la titillation du tympan, un remueur de glandes lacrymales de poilus, même Grand-Père qui risquait sa peau pour nous, quand Henriot ronronnait *le vainqueur de Verdun*, la moustache au garde-à-vous, paupières voilant légèrement le regard, incroyable spectacle, pendant que la voix insinuante, susurrante, pan, en plein bide, en pleine bidoche, résistants déguisés en miliciens, au ministère de l'Information, pénètrent jusqu'à lui, frappent à sa porte, il ouvre, il ne l'a plus rouverte, sa bouche d'or, d'ordure, séide de Darnand, une rafale de mitraillette dans le ventre, la presse collaboche qui hurle, deuil national, le drapeau à croix gammée en berne, nous en liesse, en silence, Riri qui fulmine, *vous n'allez pas pleurer cette crapule*, Nénette, ses yeux sombres toujours scintillant à travers ses verres de lunettes, s'interpose encore entre son mari et son père, *parlons d'autre chose*

vrai, j'ai ressenti une joie folle quand on a liquidé le Philippe, terminé les philippiques avec leurs trémolos vengeurs, mais l'allégresse suprême, c'est lorsque nous faisons nous-mêmes le boulot, un an après la rafle du Vel d'Hiv, la réponse, LA NÔTRE, *des Français pillent volent sabotent tuent ce sont toujours des étrangers qui les commandent ce sont toujours des juifs qui les inspirent*, Generalleutnant Schaumburg villa au bois de Boulogne amateur d'opéra une batterie de médailles bien gardé, gare, rue Nicolo, la voiture ralentit, tourne, MARCEL RAYMAN au passage une bombe, le Von saute, torpillée la torpédo, deux mois plus tard, au coin de la rue Pétrarque, ils aimaient les beaux quartiers, le tour à Julius Ritter SS, spécialiste du STO, à bout portant flingué BOCZOV 20 attentats, le roi, le chef, MANOUCHIAN, 56 attentats, 150 morts *les Arméniens*

ne sont pas des Aryens, un juif d'honneur, il nous le sauve, détachement allemand se rendant de Charonne vers la Nation, détonation, soldats faisant l'exercice place de la Muette, grenade, Soldaten-Kino, kapout, le Rex, derrière sa barrière de bois blanc, en l'air, vingt feldgraus en bouillie, la librairie boche « Rive Gauche », en capilotade, un truc génial, un livre à explosif déposé parmi les livres, un bouquin pas comme les autres, un succès retentissant, ELEK 18 ans, WAJSBROT 18, BRULSTEIN 17, moi je vais dans quelques jours en avoir 16, garages en feu, pylônes détruits, baraquements pulvérisés, pas cadencé des bottes bousillées au grand jour de grenaille fulgurante dans la rue, et puis partant, courant, fonçant en vélo, filant en voiture pour frapper encore ailleurs, EUX, toujours EUX, *ont été fusillés aujourd'hui*, PAS MOI, moi, je suis ici, derrière mon rideau, enfui, enfoui, un lapin dans son terrier, une taupe dans son trou, je suis blotti dans ma tanière, qu'une pensée, nuit et jour, surtout qu'on ne nous découvre pas, rester dans notre ombre, qu'on ne repère pas notre repaire

j'aurais tellement voulu, rafale de mitraillette en pleine gueule, voilà la réponse pour les rafles, fusillade dans du Boche, du milicien, du gendarme, grenade sur les agents capteurs qui nous ramassent, le désir m'en brûle la gorge, la soif de tuer me tараude l'estomac, la haine me remonte dans la bouche comme un reflux biliaire, combattre nom de Dieu, ÊTRE UN HOMME, le Père malade, trop vieux, moi, maladif, trop jeune, on est dans ce pavillon terrés, au lieu d'être des terroristes, nous sommes des terrorisés, sentiment quotidien, la peur bien sûr, la honte aussi, autant, il faudra qu'un jour je me rattrape, que j'en occisse des centaines de ces salauds, la main me démange, j'ai le doigt sur la gâchette, mais je n'ai de revolver qu'en pensée, un officier allemand abattu dans le métro, pas moi, moi, tout ce que je tue, c'est le temps, une journée comme ça enfermé dans la petite bâtisse, si longue, c'est interminable, pas de fin en vue, je laisse retomber le rideau, peux pas rester ainsi des heures à lorgner le ciel, je m'assieds à la table de la salle à manger, balaie une miette qui n'avait pas été enlevée, place nette, je sors la lettre de Grosclaude, papier jaune, on dirait presque du papier buvard, *Paris, ce 22 mars, Mon cher ami, En ce qui concerne les lectures à faire sur le XVIII^e siècle, voici quelques indications. Tâchez de vous procurer le petit livre de Mornet, « La pensée française au XVIII^e siècle » (Armand Colin). Lisez bien ses extraits, complétez-les par les «*

Lettres choisies du XVIII^e » (éd. Lanson chez Hachette, ou Cahen chez Colin), tellement gentil, consciencieux, Grosclaude, veille sur éducation de loin, comme si des lettres éditées par CAHEN pouvaient encore exister, comme si l'âge des Lumières au XVIII^e pouvait avoir encore un sens dans la nuit noire, poisseuse du XX^e, les grandes voix, Voltaire, Rousseau, jusqu'à la semaine dernière on avait celle de Philippe Henriot, il reste encore celle de Harold Paquis, heureusement il y a aussi les voix de la BBC, les Français parlent aux Français, nos voix, abordez dès maintenant le XIX^e siècle, notamment la période romantique. Lisez ou relisez du Lamartine et du Victor Hugo (dramas compris), le drame, où me procurer ces livres, avec quel argent, Si vous pouvez venir me voir, faites-le savoir à Orieux, mais je crains que cela ne vous soit difficile, difficile tu parles, autant aller sur la lune, la planète Mars, lettre si touchante, elle m'arrive d'une autre galaxie, venir me voir, donnerais ma main droite pour pouvoir le faire, il n'y a qu'Orieux, le fidèle, l'absolu ami, qui connaît notre cachette, le seul, Delaunay, le gérant aryen, il avait essayé de soutirer l'adresse à mon père, juste en cas, s'il était nécessaire de, le Père pas si bête, cousu de fil blanc, courrait nous balancer à la Gestapo ou la police, une donneuse, Orieux, le SEUL, l'UNIQUE, il a nos huit vies entre ses mains, faut-il qu'on lui fasse confiance, qu'il nous aime, il vient, à travers les alertes, les bombardements, lorsque c'est possible, de temps en temps jusqu'à notre trou, me passe ses notes de cours, me donne des nouvelles, Petilon, Benoît-Lévy, comme nous, se sont volatilisés, à temps, d'un seul coup, la classe se met à revivre, Rouvier, le petit-fils d'un ministre de la III^e République, né du bon côté, toujours aussi arrogant mais aussi brillant, il a toujours eu la prestance, le prestige, Chantraine, fils d'un prof de grec à la Sorbonne, un fort en thème, naturellement, se vante toujours de ses rancarts avec des filles dans les abris antiaériens, je revois sa silhouette longue, dégingandée, sa tignasse raide, tellement de types intelligents dans la classe de Grosclaude, morte depuis novembre, celle-ci redevient d'un coup vivante, Orieux pendant ses rares, si précieuses visites, me met au parfum, la senteur de ce passé si proche, le train vert du Vésinet à Saint-Germain, la grimpe abrupte des cent marches jusqu'en haut de la gare, par la rue du Marché ou la rue de la République, selon l'humeur, jusqu'au lycée Debussy, on passe devant la plaque du docteur Weyl, évanoui lui aussi, la cour de l'entrée pleine de bruit et de fureur et de caquetage, Orieux raconte, je hume, je bois, je vois, six mois déjà, tout ça à une distance infinie, si loin dans l'espace intersidéral, Orieux n'est pas venu depuis longtemps, ses parents n'aiment pas beaucoup ses déplacements subreptices, la dernière lettre qu'il m'a apportée de Grosclaude date du 22 mars, toute

l'après-midi s'étendant comme une plage immense, déserte devant moi, le XVIII^e décidément, n'ai pas le cœur de m'y plonger, l'impératif catégorique de Kant, « Agis de telle sorte que tu uses de l'humanité, en ta personne comme en celle d'autrui, toujours comme fin, jamais simplement comme un moyen », tu parles, au XX^e siècle, Lumières sont éteintes, Raison, Humanité, *Heil Hitler*, les autres, ça se traite comme des insectes, de la vermine, ça s'écrase, heureusement, ils en reçoivent aussi et pas qu'un peu des bombes sur la gueule, les Boches

pareille journée de plein soleil, cadencé entre quatre murs, la fenêtre derrière le rideau de tulle comme des barreaux de prison, quand on est tout au fond de la caverne platonicienne, qu'un moyen de s'échapper, vers le ciel des Idées, je m'assieds à la table luisante, je sors le livre de comptes du Père, relié en toile noire rêche au toucher, à gauche DOIT, à droite AVOIR, je lui en ai dérobé un, d'ailleurs il n'en a plus besoin, pour l'heure au chômage forcé, moi je ne chôme pas, son registre j'en ai fait mon livre, *Julien Dubrovsky, Réflexions de jeunesse*, aux moments de la journée, de la vie, les plus vides, écrire remplit, remplace, c'est l'accès à un autre monde, je relis d'un œil rapide la « Préface de l'auteur », « Comme on serait tenté de le croire, ce ne sont pas des “ rêveries ”, des divagations du cœur ou de l'âme, des épanchements de sensibilité motivés par les émotions de l'instant. Ce sont des “ réflexions ” – sans doute imparfaites, ainsi que peuvent l'être celles d'un tout jeune homme », Chapitre I, « Quelques mots à propos de littérature », les Classiques, les Romantiques, « Sachons apprécier chez les deux écoles ce qui nous plaît en chacune d'elles », pas très fortiche, je préfère à ce long développement bavard cette courte remarque, « Il y a quelquefois de grandes anomalies en littérature : j'aime Vigny, poète, pour sa philosophie, et Pascal, philosophe, pour sa poésie », c'est vrai, long chapitre sur le problème de l'âme, je saute, preuves de son inexistence, évidentes, défense et illustration de l'athéisme, d'accord, en vingt pages, je passe, « Essai de morale sociale », le contempteur du XVIII^e siècle ne parle que de Montesquieu, Voltaire, Rousseau, doit dépendre des jours, des humeurs, « Sur le paradoxe de Bayle », décidément, doit être quand même l'influence du cours de Grosclaude, enfin, j'arrive au chapitre « Réflexions sur la vie », pas fini, pas fermé, ouvert encore à des rajouts, des compléments, je relis mes dernières élucubrations, datent d'avant-hier, encore frais, «

Le bonheur est la fin suprême des hommes, mais la sagesse est trop peu souvent un moyen », trop frotté de latin, je fais dans l'antique, « La mort est peut-être, si l'on plonge au fond des choses, plus enviable que la vie. Ou plutôt, le meilleur sort est de ne pas être né. On ne connaît pas l'angoisse instinctive et irraisonnée de mourir », ça malheureusement c'est d'actualité, en direct sur le quotidien, « Je me demande pourquoi l'homme voudrait être après sa mort différent de ce qu'il était avant sa naissance », bravo, là je contresigne, quand on crève, retour au néant d'avant l'arrivée, mais dans mon chapitre, « De la vie en général », s'il y a la mort, il y a forcément l'amour, « Tant que l'on ne connaît pas l'amour, on en rit. Mais la première fois où on le connaît, on le respecte. C'est une des plus nobles choses de la vie, même dans ce qu'il a de sainement charnel », la chair j'en connais un bout, dans le pavillon du fond, la salle de bains donne sur la fenêtre de notre cuisine, des fois, quand personne ne regarde, je regarde, avec les jumelles de Grand-Père, ça grossit bien, faut que je me dépêche, que personne ne me voie, vite, entre six et sept la dame d'en face prend son bain, je me rince l'œil, ferme pas la fenêtre maintenant que c'est le printemps, éclair de dos, parfois une cuisse, une seule fois une seule j'ai vu ses fesses, croupe superbe, la carne les a rapido entourées d'un peignoir, « Le véritable amour est frère du sacrifice. Quand on aime profondément une femme, notre première pensée n'est pas de nous l'asservir, mais de nous asservir à elle », me suis arrêté là, *l'asservir s'asservir*, pas de milieu, l'amour est une servitude, où est-ce que j'ai été pêcher ça, les preux chevaliers, l'amour courtois, pas au programme du bac, pas relu depuis longtemps, doit me trotter quelque part dans la cervelle, d'où est-ce que c'est venu, pas sorcier, Solange, la fille de nos sauveurs, je la guette de la fenêtre, quelles jambes, presque seize ans, mon âge, quelles guibolles, des châsses, quels châsses, elle a une cascade de crins blonds qui lui rit dans la figure, dessine, une patte d'artiste, fibres félines de ses muscles, allures de hanches en souplesse, libre d'aller et venir, elle, fait du sport, de la voir, j'en bave, j'en jouis, parfois en rêve, lui enlève son slip, je fais des choses, si Maman savait s'en trouverait mal, Solange est intolérablement belle, aryenne, la fille de nos sauveurs, intouchable, souvent, forcé, je me touche, le soir, dans mon petit lit-cage déplié, la salle à manger déserte, obscure, je la peuple de son fantôme radieux, en jutant dans mon mouchoir je me noie en elle, son image éblouissante empoisse mes doigts, pas même effleurée, ma main flambe pour elle de caresses, inaccessible, elle couche au premier avec ses parents, tout le monde couché, je monte en enlevant mes chaussures, j'épie par le trou de la serrure, rien, une fois un éclair de jambe, un rond d'épaule, le reste ce serait trop beau, reste

inconnu, pas même comme avec la bonne femme des jumelles, nib de nib, ses nichons sont aussi lointains que des étoiles, « asservi à elle », peut-être ça que j'ai voulu dire, si c'était l'inverse, bon Dieu, qu'est-ce que je lui en ferais prendre, de positions, de postures, béante, de tous ses trous d'amour ouverte, ça y est, en pleine écriture, j'en bande dans mon froc, assez, silence, je poursuis mes réflexions, me rassérène, « Un amour partagé finit par s'éteindre. Mais un amour non partagé brûle d'une flamme d'autant plus vive. L'indifférence, en amour, est pire que la haine », voilà, bien dit, ça résume tout, je retrempe la sergent-major dans l'encre bleue, je poursuis sur ma lancée, « Faire un enfant est la façon vulgaire de créer, d'accomplir notre fonction créatrice. L'artiste qui crée une œuvre », je surajoute « géniale », c'est plus sûr, « crée plus qu'un enfant : il crée l'éternité. Il engendre l'impossible. C'est la plus belle des réalisations humaines »

la porte de l'entrée s'ouvre, se ferme doucement, mais j'ai l'ouïe fine, Papa qui rentre, j'embrasse sa joue amaigrie, ses yeux pétillent, d'avoir quelques moments touché terre, sarclé des mottes, enlevé des mauvaises herbes, humé l'humus, redressé un tuteur, mis la main à la pâte dans la glèbe, l'a ragaillardé, il a rajeuni de dix ans en une heure, forcé d'un coup comme après une longue convalescence, il me tire à lui, m'embrasse, il me tapote l'épaule, *et toi, mon gars, qu'est-ce que tu as fait*, je dis, *mes exercices pour mon dos, et puis j'ai un peu écrit*, de sa voix rauque, forte, il dit, *tu verras, ça sera bientôt fini, tu pourras reprendre tes études, les Russes progressent de partout*, la Russie lui tient à cœur, mais moi, j'aimerais bien que ça progresse un peu plus près, Papa dit, *je vais aller lire le journal*, faisait déjà ça avant la guerre, même les journaux ennemis, il les dissèque, les passe au crible pour trouver les fragments de vérité qui se cachent comme les paillettes d'or dans la boue, j'entends son pas lent mais sûr qui monte l'escalier étroit jusqu'à sa chambre au premier, j'écris encore un peu, je m'arrête, c'est le tour de Grand-Père de revenir de sa promenade, je fourre mon visage contre sa moustache broussailleuse, je dis, *tu piques*, on rit tous les deux, depuis que j'ai poussé comme une asperge, il est plus petit que moi, nous avons la même taille à mon arrivée, il demande, *tu veux un de mes livres*, je dis, *je les ai tous lus*, les Dumas, les Sherlock Holmes, ses Arsène Lupin, dévorés depuis belle lurette, son Molière aux pages froissées aussi, que les bouquins que m'a apportés Orioux la dernière fois

qu'il a fait son apparition, *la Pensée française au XVIII^e siècle*, Mornet, *Lettres choisies*, Lanson, suffit pour aujourd'hui, il faut que j'en garde pour me mettre sous la dent, bientôt Maman va rentrer avec Zézette, c'est le moment tout chaud de la journée, la sœurlette qui me saute au cou, Maman qui m'embrasse doucement, je sens ses lèvres sur ma joue, son haleine sur ma peau, *alors, mon petit*, elle demande en un murmure, *ça ne s'est pas trop mal passé, ta journée*, je dis, *mais non, comme d'habitude*, avec Maman, pas besoin d'explications, si je suis content, abattu, elle le sent au pif, *je vois ton nesele qui bouge*, le judéo-alsacien de son grand-père lui remonte d'antan dans les moments tendres, *liebs poupele, schatzele*, il n'y a qu'elle, je n'existe ainsi que pour elle dans sa bouche caressante, mon père n'emploie jamais avec moi un mot de yiddish ou de russe, ses langues, il les garde pour lui, avec Papa parler redresse, raffermir, avec Maman réchauffe, ranime, si on arrive à passer une demi-heure ensemble, cela me ressuscite pour le reste de la soirée, elle me passe la main dans les cheveux, *tu sais, mon coco*, je sais, entre nous les pensées passent souvent d'une tête à l'autre en silence, avec Papa et Maman je suis adulte, avec Zézette, elle a dix ans, je vais pouvoir redevenir gosse, *ne faites pas de bruit*, non bien sûr, faut pas qu'un voisin nous entende, mais on rigole, on se bouscule, très mûre pour son âge, on a aussi nos moments sérieux, elle me demande, *Juju, qu'est-ce que c'est exactement qu'une tragédie au XVII^e siècle*, je soupire, les trois unités, la protase qui doit dès le début communiquer ce qui arrivera à la fin, la péripétie, le dénouement, j'essaie d'être le plus clair possible, la tragédie c'est ma spécialité, c'est de famille, ma mère, si elle avait continué ses études pour être artiste, *j'avais un don de tragédienne*, ma sœur fronce les sourcils, je demande, *c'est trop compliqué*, elle dit, *non, je ne suis pas d'accord, le tragique il faut toujours qu'on le surmonte*, Maman qui dit, *ta sœur c'est ton père craché*, ma mère et moi, elle rit, *la pomme n'est pas tombée loin de l'arbre*, entre nous quatre jamais une pomme de discorde, heureusement, enfermés là en taule pour x temps, si on ne s'aimait pas du fond des tripes, fourrés les uns sur les autres, on serait là à s'étriper, au lieu, étrange, un surcroît de tendresse, dans la voix rauque du Père il y a des inflexions caressantes, quand il parle, avec Maman, Zézette, on a l'impression de ne faire plus qu'un, on n'a jamais passé autant de mois ensemble nuit et jour à se regarder entre quatre murs, entre quat'yeux, on a beau savoir que d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, *police, ouvrez*, on peut être coffrés, et après, Drancy, les wagons plombés, les camps, la mort, c'est comme si tous quatre ensemble on l'oubliait, comme si on formait un bloc infracassable, dans un bunker bétonné, en s'aimant ciment, on colle viscéralement les uns aux autres, ce soir, ça va

redoubler encore, de quatre à huit, Maman aide Nénette à mettre les couverts, on a chacun nos serviettes avec des ronds, nos places, Grand-Père au centre, Riri à sa droite, Nénette au bout, près de la cuisine, nous, forcé, on n'a rien à dire, une journée morne, flasque, intemporelle, où chaque jour ressemble aux autres, pas d'avant, d'après, on piétine dans une durée immatérielle, Riri, voix de stentor, poitrine de lutteur forain, commente sa journée, je n'ai jamais très bien compris dans quelles affaires il était, mais apparemment ça marche, son rire résonne, nous revigore, sauf avec ma sœur, rire j'en ai perdu l'habitude, ça revivifie, *ce trouduc a essayé de me rouler, mais je l'ai rembarré de première*, Nénette sourit, rien qu'au sourire on voit comme elle aime son mari, Grand-Père a des anecdotes moins détonantes, *André m'a dit chez Panier qu'il voulait monter un commerce en vins à Champigny, avec l'aide de son beau-frère*, Riri s'esclaffe, *faudrait pas qu'il écluse les bouteilles avant de les vendre*, Grand-Père malicieux, *dites donc, Riri, vous n'êtes pas non plus mauvais à ce sport*, hilarité générale, Solange a un rire perlé qu'elle égrène comme une grenaille envoûtante à mes oreilles avides, je la contemple de biais, peux pas fixer mon regard sur elle pour la voir, la boire, comme je voudrais, *nous ne sommes pas chez nous, mon petit*, l'objurgation maternelle me concasse la conque, je baisse les yeux sur mon assiette, elle est toujours vide, Grand-Père poursuit, *un petit verre, ou deux, ou trois ne vous font pas peur*, le poitrail puissant en est tout secoué, Riri s'en tord les côtes, Papa, Maman font semblant de s'égayer pour ne pas être en reste, règle absolue, ne nous singulariser en rien, être le moins possible à charge, tante Nénette va à la cuisine, elle rapporte un grand plat mystérieux, tout yeux, tout narines, chacun contemple le spectacle insolite, des pommes de terre, avec une croûte brunâtre, comme un ex-gratin, Grand-Père est du Dauphiné, il se rengorge, Nénette dit, *c'est Grand-Père qui l'a préparé*, applaudissements nourris, nourriture inhabituelle, d'habitude c'est des pois moisis, du riz collant indigeste, Nénette ajoute, *ce n'est pas tout*, épatés on est tous sur le qui-vive, vivats, sur un autre plat un vague morceau de bidoche, quelque chose qui ressemble à de la barbaque, Maman demande, *comment vous êtes-vous procuré cela*, Renée, Nénette toute fière, *c'est mon homme qui s'est procuré ça*, Riri négligemment, *en règlement d'une affaire*, liesse, délire, ça ressemble à de la vraie nourriture, je me lève, j'embrasse tante Nénette, j'aurais préféré embrasser sa fille, mais pas dans le programme, Nénette en a rosi de plaisir, Papa, Maman avaient l'air ravis, il faut de temps en temps avoir un geste, ils nous sauvent la peau, l'entretiennent, il faut quand même leur montrer qu'on apprécie, qu'on a la reconnaissance du cœur et du ventre, en fait, je ne sais pas ce que c'était, pas poser de questions,

mais c'était bon, un dîner pareil crée une ambiance, au dessert, quelques pommes vertes, suries, Maman dit, *Nénette, c'est si gentil à vous*, Nénette, les yeux noirs en escarboucles sous ses lunettes, le chignon bien tiré contenant la cascade de jais, ne répond pas, elle rayonne, elle règne, la salle à manger est son royaume, parfois comme ce soir elle y fait des miracles, tantôt le thaumaturge c'est Grand-Père à midi, plus d'engueulades, parmi les rires, on savoure tous un vrai repas d'une vraie famille

en attendant Maman est allée aider Grand-Père à tout préparer pour le repas du soir à la cuisine, Papa dans la chambre du premier dissèque, épluche le journal ennemi pour en tirer malgré lui un brin d'information vraie, où sont les Alliés en Italie, quelle distance les Russes ont franchie après avoir dépassé le Dniestr et le Dniepr, faire le point de la situation, Zézette de son âge, elle est montée lire ses illustrés dans la chambre du haut, jusqu'au dîner, jusqu'à la réunion apaisante du soir, même s'il n'y a rien à croûter, ce n'est pas tous les jours l'aubaine, on bouffe le plus souvent de la panade, mais c'est avec ce sentiment étrange, nos hôtes qui étaient avant guerre des étrangers, c'est plus maintenant que de la famille, c'est, comment dire, une union physique, comme les doigts d'une main, on vit ensemble, mais on mourrait aussi ensemble, sur un coup de dés, un coup de fil, le soir, difficile à dire, il y a un bonheur entre nous qui nous fusionne, des gens simples, Riri, Nénette, Grand-Père, issus droit du peuple, du petit peuple de la République, des brevets élémentaires, pas à discuter avec eux la preuve ontologique chez Descartes, le *Cimetière marin* de Valéry, pas des intellos, les intellos, il y avait Drieu à la *NRF*, Céline à la *Gerbe*, Brasillach à *Je suis partout*, Cocteau, Maurras, Montherlant, à la botte, les artistes, Maurice Chevalier, Danielle Darrieux, Charles Trenet dans les dîners de caboches boches, dans les galas à croix gammée, toute la gamme du beau monde, Riri, Nénette, des illettrés, des simples, simplement compris qu'il y a des choses qu'on ne peut pas laisser faire sans forfaire à l'honneur, à la dignité, à la vraie France, fût-ce au risque de leur propre vie, quand j'y pense, surtout le soir au grand dîner autour de la table, pas un repas, une communion, j'en ai la gorge serrée, reconnaissance n'est pas le mot, pas suffisant, un bien-être soudain, apaisant, total, un cocon d'amour, hors du siècle qui s'entretue et se déchire, deux Renée, assises tout près l'une de l'autre, j'ai deux mères, celle qui m'a donné la vie, celle qui

maintenant me la redonne

seulement le dîner est loin, Riri, Nénette sont encore au travail à Paris, Maman se rend utile à la cuisine, Papa, Zézette là-haut, de nouveau ces moments de solitude qui pèsent, j'arrête d'écrire dans mon livre de comptes, j'ai fait les miens pour la journée, « Réflexions sur la vie », je n'ai plus rien à consigner, je referme le gros cahier de toile noire, le range dans le petit coin qui m'est réservé, le choix de lettres du XVIII^e, préparer le bac, comme s'il devait avoir lieu un jour, comme si de rien n'était, à certains moments communion parfaite, à d'autres je me sens isolé, si Orieux pouvait venir plus souvent, mais je sais, par les temps qui courent c'est difficile, je ne peux pas demander l'impossible, quand il arrive au début de l'après-midi, rien que de voir son visage, ses yeux bleu pâle, son gros nez, ses cheveux blonds tout plats qui lui tombent sur le front, il me ranime, me raconte, ce que Grosclaude a dit, ce qui se passe au bahut en mon absence, comment l'existence des autres continue, je donnerais tant, tout, pour le voir soudain apparaître, rien, fini d'écrire, pas envie de lire, je me lève, je ne peux pas m'empêcher, je regarde de nouveau par la fenêtre, de biais, en soulevant à peine le rideau, la rue s'est peuplée, des gens rentrent de leur travail, ils passent juste sous mes yeux, ceux qui habitent le gros immeuble au fond du cul-de-sac de l'allée, grosse bâtisse juste à la lisière des champs, poteau-frontière ventru avant la campagne, ceux qui peuvent de leur étage en surplomb nous apercevoir, nous dénoncer, j'oublie d'avoir peur, on ne peut pas sans cesse penser au pire, je regarde le bleu du ciel, il s'atténue, scintille moins, une clarté diffuse, attiédie, dans ces moments-là, difficile de résister, la question me monte aux lèvres, m'envahit de la tête aux pieds, résonne au fin fond, ET SI, si après tout les Américains et les Anglais finissent par débarquer un jour, pas trop lointain, pendant que l'argent du Père peut encore payer notre pension, SI ils délogent les Boches, SI on est enfin libérés, FAIRE QUOI de cette vie qui m'est rendue, les deux bacs à passer, bien sûr, j'y travaille autant que je peux, mais après, QUOI, quand j'y songe c'est vertigineux, tellement précieuse cette existence que je puis à tout instant perdre, SI on me permet de revivre, cette survie, qu'EN FAIRE, pas d'erreur, pas le droit de me tromper, serait un crime, une trahison, mon oncle Henri, qui nous sauve, disparu dans quelle nuit, arrêté, on est sans nouvelles, tante Paule ne peut pas en parler dans les lettres, censure, s'il en revient, reprendra sa plume allègre, journaliste de plus belle, Papa, le gérant aryen fichu dehors en taule, fini le Delaunay, rouvrira son atelier, *Tailleur/Tailor*, il remettra la grande plaque de marbre noir sur le mur du 39 rue de l'Arcade, eux ils continueront, moi, je devrai m'inventer, je sais, journaliste, acteur, c'est excitant,

je serai prof, moins glorieux mais sérieux, de fac plus tard, il faut gravir les degrés, se balader de poste en poste, avant d'être nommé enfin à Paris, j'habiterai où, quel quartier, Le Vésinet ne sera pas dans mes moyens, devrai me contenter d'un appartement, mais surtout, le cœur m'en bat rien qu'à l'idée, QUELLE COMPAGNE, veux pas me marier tout de suite, bourlinguer un peu d'amour en amour, j'aurais bien voulu commencer si ç'avait été possible par ma blonde hôtesse qui couche au premier avec ses parents, parfois, penché sur le trou de la serrure, un éclair de jambe, de dos, j'épie, rien, bien sûr, ça ne peut rien donner, il y en aura d'autres, beaucoup, après tout cela j'en veux tellement, de femmes, mettre de l'ardeur dans l'existence, la chauffer au rouge, ça vous porte tout entier tripes et tête à l'incandescence, et puis, enfin du solide, du durable, JE ME MARIERAI AVEC QUI, un vrai foyer, où je retrouverai la même chaleur, la même intimité qu'ici le soir, fonder une famille, pas pressé, trop jeune, mais un jour, les pensées m'en tournoient d'attente, je suis happé par tout ce futur possible, je me dissous dans l'éclatement de mes désirs, en vérité je ne sais rien, SI, qu'une chose, quelque métier que je fasse, quelque femme que j'aime ou épouse, quels que soient les aléas de ma vie, SI je dois vivre, une chose de sûre, continuer le cahier noir sous une autre forme, laquelle, aucune idée, un jour ÉCRIRE, roman, essai, sais pas, mais SI par miracle je survis, c'est plus qu'une envie, un devoir, ÉCRIRE MA SURVIE

(mai 1944)